Année 1896 Tome XVIII

MERCVRE DE FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)



Ont collaboré à ce tome :

Jacques Brieu, Thomas Carlyle (Edmond Barthélemy *trad.*), Victor Charbonnel, Gaston Danville, Henry-D. Davray, Louis Dumur, ...Fac..., Paul Fournier, Remy de Gourmont, A.-Ferdinand Herold, Charles-Henry Hirsch, Henrik Ibsen, Francis Jammes, Alfred Jarry, Virgile Josz, Edouard Julia, Paul Léautaud, Philéas Lebesgue, André Lebey, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Maurice Magre, Camille Mauclair, Charles Merki, Raoul Minhar, Pekar Gyula (Adrien Remacle *trad.*), Edmond Pilon, Quasi, Pierre Quillard, Rachilde, Yvanhoé, Rambosson, Ernest Raynaud, Adolphe Retté, Roupen Zartarian (Archag Tchobanian *trad.*), Albert Samain, Paul Souchon, Robert de Souza, Jean de Tinan, Charles Vellay, Francis Vielé-Griffin.

Vignettes nouvelles de : Maurice Delcourt, Camille Mauclair, G. Neuburger.

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15

PARIS

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America



LE PRINCIPE DE LA CHARITÉ

Le principe d'un acte, ou sa cause génératrice et maîtresse, importe plus que l'acte lui-même, car c'est par son principe que l'acte acquiert son degré de valeur esthétique, c'est-à-dire morale. Réduit au mécanisme physique, l'acte est indifférent : c'est l'extériorisation d'une force et rien de plus. Que l'effort des muscles se résolve en un sauvetage ou en un meurtre, les deux actes sont les mêmes, et pour les différencier il faut avoir compris leur principe initial ; mais ce principe peut être commun, avidité, vanité, obéissance, courage : — et un meurtre apparaîtra vêtu de toute la sanglante beauté du désintéressement, et un sauvetage sali de toute la vase du fleuve et de toute la boue de la récompense. Que, les principes déterminés, le châtiment intervienne et efface le crime ; que la récompense, aussi sûrement, efface l'œuvre (1) qui la motiva, et l'on retrouve l'état d'indifférence qui est l'état normal de l'acte et qui sera l'état même de l'Activité le jour où tous les actes possibles auront été accomplis. Il faut donc, si l'on veut absolument juger, ce qui est un jeu défendu, mais bien humain, juger non les actes qui ne sont que des mouvements et dont la direction peut être à chaque instant déviée par des

(1) L'homme est si ingénument mauvais que les langues n'ont point de mot qui soit la contre-partie du mot *crime*.

causes secondaires ou postérieures, mais les pré-actes, les actes en puissance, les actes au moment même où ils vont être déterminés par le principe initial ; il faut juger le principe même et non le fait, et, ici, chercher quel est le principe qui peut conférer à un acte la qualité d'acte de charité, en opposition avec la foule des actions ainsi qualifiées d'ordinaire, mais indûment.

I

La vie, qui est un acte de foi, puisque l'homme est incapable de vérifier les notions sur lesquelles s'appuie son existence même quotidienne, est aussi un acte de charité, puisqu'elle est un échange perpétuel de notions et de sentiments entre les hommes et entre l'homme et le reste de la nature. Parmi ce torrent d'effluves les actions communément appelées charitables ne sont qu'un tout petit souffle, et souvent de vanité, — mais qui siffle comme un jet de vapeur, afin de capter l'attention et la sensibilité des âmes. Ces actions n'ont que le mérite d'être conscientes ; elles le sont jusqu'à l'ostentation et jusqu'au mensonge, car elles arrivent à faire croire qu'elles ont seules droit au nom d'acte de charité, alors que leur principe les range parmi les plus ordinaires gestes du commerce.

Les actes charitables ne sont le plus souvent que des actes commerciaux, vente, achat, échange : gagner le ciel, gagner l'estime générale, gagner sa propre estime, gagner le repos de sa conscience ; acheter une joie ; se défaire d'un remords ; échange d'une monnaie contre une bénédiction ; achat d'une chance favorable, d'un avantage, encore que problématique, d'un bonheur, encore qu'illusoire. Tous ces actes obéissent au principe du gain, atténué çà et là par le principe du plaisir. Ce dernier principe est seul en cause quand la charité, acte d'amour ou acte de pitié, prend un caractère noblement égoïste et conforme à la destinée de l'homme, qui est de s'affermir dans sa vie et de s'affirmer dans l'exercice des sentiments qui

lui font éprouver fortement la joie de la supériorité personnelle. Par les actes d'amour et de pitié qui souvent se confondent (surtout chez les femmes, et c'est un socle où elles se haussent délicieusement), l'homme conquiert la sensation de se grandir et même de devenir unique ; créateurs d'allégresses vraiment divines, ces actes ont les mêmes effets que la douleur : il différencient puissamment celui qui les accomplit avec pureté ; ils le dressent sur la colonne du Stylite d'où les cailloux du désert ne sont que des grains de sable, d'où le sable se ride et rit avec des fraîcheurs d'eau. Mais là encore, et puisque l'expérience d'un tel résultat peut s'acquérir, le désintéressement n'est pas absolu ; la conscience du but n'est pas toujours ni tout à fait absente et, quoique rien de social ou de pratique ne souille de tels actes (ils peuvent être, cela est toujours sous-entendu, socialement criminels), c'est encore plus loin qu'il nous faut chercher le principe de la charité parfaite.

Le principe de la charité est le don gratuit, pur et simple, sans désir, sans espérance, sans but. La nature et l'humanité la plus voisine de la nature nous donneraient de cela des exemples si on les devait choisir inconscients : la charité de la fleur, la charité du châtaignier, la charité du bœuf, la charité du chien, — la charité du génie, la charité de la beauté, — la charité de la mer, la charité du soleil, — la charité de Dieu (dont l'être est indéterminé) qui maintient, selon des lois très générales, la succession des phénomènes et la liberté de l'intelligence ; — mais la véritable charité est l'acte de l'homme conscient qui vit selon sa propre personnalité et d'après les règles de sa logique intérieure et individuelle. Cet homme donne ce qu'il a et donne ce qu'il est. Pour fleurir, il n'emprunte pas, chardon, la sève du lys. Il n'est ni le lierre ni le miroir : il ne plante pas ses griffes dans la tige plus forte d'autres intelligences, ni ne vole la grâce d'autres âmes ; herbe ou métal ou créature vivante, il n'offre à la frairie des êtres et des choses que l'opu-

lence naturelle d'un généreux égoïsme, conforme au rythme, adéquat aux gestes divins.

La plus grande charité est donc de vivre et de consentir à être dans la prairie une tache d'ocre ou de laque et de borner son rôle aux relations qu'une nuance doit avoir avec les autres nuances. Mais pour vivre, il ne suffit pas d'exister ; il faut avoir la conscience de sa vie et de sa couleur et de son jeu et, cette triple conscience acquise, maintenir, seulement selon des lois très générales, la succession de ses phénomènes et la liberté de son intelligence : en cela l'homme est dieu et son propre Dieu, et, devenu son propre Dieu, il attein- le sommet suprême de la charité, qui est l'amour de soi-même en quoi est impliqué le don de soit même.

Aimer, c'est donner ; s'aimer, c'est se donner : ainsi par le raisonnement le plus simple on identifie, à l'infini, l'amour et l'égoïsme, le moi et le non-moi, dans la conscience de se sentir indéterminé : l'égoïsme pense l'amour, et, pensé, l'amour se vivifie et s'épand en ondes sur le monde. Ces ondes, comme celles que dessine sur l'eau une pluie de pierres, s'entrelacent sans se confondre et sans briser leurs cercles qu'un mouvement sûr extend, à partir du point de chute, jusqu'à une limite inconnue. Parmi l'harmonie de tant d'ondulations invincibles, les actes de la charité commerciale viennent crever comme la bulle d'air revomie par une grenouille.

II

Ce que l'on nomme la vie de relation participe donc en plusieurs de ses mouvements à la charité la plus haute, mais cette vérité ne sera pas plus amplement démontrée, car les choses ayant deux faces et les mots leurs exigences, on attend sans doute un examen bref des faits les plus conformes à la définition des lexiques et que l'on revienne, pour ne pas contrarier plus longtemps le commun des habitudes cérébrales, à l'analyse des actes pra-

tiqués et monopolisés par des « cœurs utiles ».

L'idée que la charité doit être utile est presque nouvelle ; elle date sans doute de saint Vincent de Paul, ou du moins l'on s'accorde à faire honneur de cette invention curieuse au célèbre philanthrope, au Parmentier des petits enfants. Avant lui, la charité n'était qu'un rachat de personnelles fautes ; elle gardait son caractère égoïste et digne de prodigalité ; elle était vraiment, le plus souvent, un don sans conditions, sans but que d'être un don ; elle était un sacrifice ; elle avait la grâce et la pureté de l'oubli : elle ne suivait pas son argent des yeux. Aujourd'hui l'on va jusqu'à produire, presque en justice, le reçu du Pauvre, avec timbre de quittance. On fait un placement de vanité ou de peur. Le carnet à souche de l'aumônière est devenu un bouclier contre les jets de boue, et quand il est périmé on en fait de la pâte à papier d'affiches. La charité est devenue une des formes de la réclame : savoir piper l'argent miséricordieux et le répartir entre les plus adroits hurleurs est un talent apprécié chez les journalistes qui envient un métier si généreusement productif et chez les petits bourgeois qui ont le respect de la comptabilité, de l'ordre, de l'économie et qui donnent, non au pauvre qui passe, mais à l'indigent certifié par un numéro d'agenda.

Mais qu'elle serve, sycophante, les intérêts d'un audacieux philanthrope ou qu'elle soit l'assurance contre la grêle signée par un trembleur innocent, la charité perd également tous ses caractères essentiels : en d'autres circonstances, elle n'en garde que peu et c'est, par exemple, singulièrement la diminuer en beauté que de la faire descendre au rang de rouage social, moteur d'ordre humain, complice des tyrannies de la civilisation. On a dit que l'aumône était l'une des insultes du riche envers le pauvre. Presque toujours : parce qu'elle n'est presque jamais le don gratuit. On achète, pour quelques argents, le silence et la sagesse du pauvre ; mais l'aumône qui ne demanderait rien en échange, l'aumône d'un verre d'eau-de-vie à un

ivrogne, serait-ce vraiment une insulte ? Il est affreux de conduire chez le boulanger la triste créature qui tend la main ; la voilà l'insulte et impardonnable, l'insulte d'une charité méprisante qui limite le besoin pour limiter le don. Et que savez-vous si ce pauvre n'a pas besoin d'une fleur, ou d'une femme ? Le pain que vous lui offrez, il ne devrait le manger que trempé dans le sang amer de vos veines rompues. La charité qui limite et qui choisit est cruelle et dérisoire ; si l'on y mêle la notion du devoir, elle s'ironise encore et s'aggrave, et se déshonorerait, si c'était possible.

Peut-on déshonorer la charité ?

Villiers de l'Isle-Adam, d'un obscène mendiant, disait qu'il déshonorait la pauvreté. C'est aller loin. Si des pauvres sont abjects ils ne déshonorent qu'eux-mêmes ; et la charité est-elle avilie par la danseuse qui, en un hideux bal de bienfaisance, fait choir un plaisir à l'humiliation d'un devoir? Les mots collectifs ne sont pas responsables des unités qu'il signifient : élevés au rang d'idées, ils ne peuvent être amoindris par la trahison d'un fait.

Qui peut deshonorer la joie ?

Mais la charité est une joie à laquelle, comme à toutes les joies, il faut un peu d'hypocrisie, le demi-jour, le pas de nom, l'acte d'homme pur et simple, comme la possession d'une femme dont on ne connaîtra que la surface et qui n'entendra que l'anonyme cri de l'Homme, dans l'ombre d'une œuvre secrète.

REMY DE GOURMONT.



GRAND VENT

Mon âme, tu reviens des vieilles aventures
Pour saluer l'hiver en son château de givre.
Ecoute : les grands vents hurlent comme des cuivres
Et troublent le sommeil de la mère Nature —
Arrête-toi, mon âme, ils ont peine à te suivre.

Attends-les : accourus de la plaine et des monts,
Ils sont les voyageurs mystérieux, ils sont
Ceux qui savent le sens de toutes les histoires ;
Ils te raconteront les combats et leur gloire
Epandant sur ta vie une morne lumière —
Et tu respireras l'odeur des cimetières.
Ils te rappelleront, pour que tu sois dolente,
Aux flancs des noirs coteaux les villes éclatantes
Où bouillonnent la foule et les vins répandus ;
Puis, très tard, quand la nuit semble un filet tendu
Qui retient le silence en ses mailles d'étoiles,
Tu verras les terriens blottis autour des poëles
S'assoupir en rêvant de moissons merveilleuses ;
Et les souffles seront pareils à des pleureuses,
Et tu pourras ouïr, du haut des cheminées,
Le rire du grillon monter dans la fumée,
Les granges te plairont que parfument les foins...
Mais alors les grands vents t'emporteront plus loin.

Très loin, au fond d'un val où les arbres tordus
Se lamentent ainsi que des enfants perdus,
Souverain taciturne à la barbe gelée,
L'hiver t'apparaîtra qu'adulent des nuées
Nuptiales menant, en un blême cortège,
La reine de candeur : Notre-Dame la Neige.

Devant le blanc vieillard immobile et jaloux
De garder pour lui seul sa couronne de houx,
Tu te tiendras durant les heures que la nuit
Compte dans les clochers pour leurrer son ennui
Et frappe tour à tour d'un marteau d'argent clair.
Les souffles, cependant, se révolteront, l'air
Sifflant dispersera des flèches acérées
Qui feront sangloter les branches fracassées...
Mais le vieux jettera, comme on jette des plumes,
A la rébellion quelques loques de brume,
Tu verras dans ses yeux flamboyer la Polaire
Et tu t'ébahiras de l'orgueil séculaire
Qui le rend impassible aux souffles acharnés :
Car l'hiver est un roi très rude à détrôner.

Enfin l'aube viendra, frêle et toute frileuse,
Revêtir d'or tremblant les collines dormeuses ;
Puis le Vieux la prendra pour en parer sa tête,
Et les souffles vaincus pleureront leur défaite —
Tandis qu'emmitouflant la plaine abandonnée
Où sommeillent les blés de la prochaine année,
La Neige bienfaisante ornera son corsage
Des glaçons suspendus aux tuiles des villages...

Même si cet hiver ne devait pas finir,
Ame errante ravie au vent qui se désole
Et s'épuise à crier de sinistres paroles,
Tu t'en iras, parmi la plaine, recueillir
Des flocons doux et froids comme des souvenirs.

ADOLPHE RETTÉ.



LA LÉGENDE DE VIE

L'ILE VIERGE

Dans l'or et l'émeraude paissent les génisses sacrées, choisies pour perpétuer la race blanche d'Eolie. Un sang rose luit à leurs naseaux. Elles lèvent des visages de jeunes déesses, jouets d'une métamorphose. Toutes les dix eurent des mères belles et renommées, nées comme elles au bord des eaux, dans les limons verts. Un fleuve d'aromes et de sucs nombreusement leur distilla les vertus nuptiales. Elles sont les vierges promises au royal amour ; en mouvant ses entraves, le taureau mugit à leur odeur. Elles vont fauchant en cercle la lavande et le serpolet, ou bien, sous leurs soles saccadées le pré tremble. Lasses ensuite d'ébats, leurs fronts lourds fléchis vers les fanons, elles goûtent de longs assoupissements gorgés. Là-bas coulent les eaux, flottent à la dérive les brouillards lumineux. Des clôtures les isolent ; elles y demeurent parquées loin des taures déjà mûres.

Les bœufs aussi sont blancs, dans l'herbage profond. Les cornes en demi-lune, hauts et rablés, ils marchent gravement comme les fils du soleil ; ils émergent comme des monts de froment de la courbe des plaines. Seules, les génisses sont plus éclatantes : elles ressemblent à de larges et charnues nymphées ondoyées de lait. Et chacune a son nom, toutes croissent pour la dilection du maître.

Cependant l'heureux Eté mollit les vents. Le sol bout sous le soleil oblique. Toutes les herbes, dans l'immense vie trépide de la prairie, vibrent et dardent comme des flambeaux. Au loin la forêt massive, aux lourdes orfèvreries vermeilles, aux silences bleus, suggère les Forces éternelles. Là commence le végétal géant, la gloire des hauts

arbres centenaires. Et c'est une après-midi des jours aimables de la terre, sous des airs subtils. La canicule a cessé d'aboyer dans les couchants roux : il pleut un or brillant, léger, une clarté d'éden sur les flouves et le troupeau. Voici que les grands bœufs blancs se dirigent vers la rivière et les vaches les suivent, aux robes impareilles et chatoyées, car la race élue seule est blanche. Un long temps elles hument les bromes humides, avant de plonger au courant. Le décours solaire, après les taons sanglants et le midi acéré, les adjuve, leur verse une paix merveilleuse, toutes ensemble cornent vers les étables. Et très loin, un pipeau pastoral leur répond, agile, moqueur comme le vent ironique dans les roseaux. Mais plus haut, dans un frisson bleu, vibre et vire le grisolis de l'alouette. Des fumées à présent commencent d'onduler entre les cimes ; le sarment pétille aux âtres, c'est l'heure où, sous le toit de Barba, s'activent les apprêts de la cène ultime. Alors une senteur de bois s'évapore, évocative de mœurs simples, d'assemblées familiales et de huttes forestières. Elles montent, les petites fumées, vers les nues annelees, comme les bandelettes où tantôt s'ensevelira le jour. Il flotte des voiles à la dérive, des pavillons de soie par-dessus des jardins de nacre, dans les gouffres limpides. Le soleil lentement s'abîme, un long rais glisse de proche en proche une chaleur dernière, qui plane et s'étend. Et tout le ciel fleuri de roses ensuite s'effeuille et se fane en clartés mourantes où les vierges génisses rosissent, où flambe la corne des hauts bœufs. La terre en amour fume comme une cuve.

L'aigre et vif pipeau s'est rapproché ; il semble venir du fond des âges. Comme le cri du grillon, il monte de la terre, il frémit au cœur des chênes, il remplit le soir innocent. Bientôt un doux jeune homme apparaît à la lisière des bois. Il s'avance dans la savane parmi les bêtes du troupeau, et toutes le suivent comme à un signal connu, il les

mène vers les étables. Les grands bœufs seuls demeurent parqués proche des citernes et des abris de chaume. Il n'en vient qu'un, patriarche barbu, pareil à un hiérophante. Celui-là pénètre chez les génisses et, par l'échalier levé, les fait sortir, soumises. Ensuite, avec les vaches, elles suivent les avenues. Et toujours le champêtre musicien va devant, frôlant du doigt son roseau mélodieux. Il marche parmi les haleines chaudes et les naseaux fumants comme en un brouillard. Son front bouclé et roux domine le troupeau, il a des yeux couleur de soir et d'innocence. Enfin le porche est franchi ; les cornes, par-dessus les huileux paillers, emmêlent un bois épais et sonore.

Le beau pâtre alors se tourne vers les demeures. Il module un air plus pressé et qui s'impatiente. Sa jeune âme rit et vibre dans le vent des musiques. Des seuils, comme un vol libre d'hirondelles, presque aussitôt s'échappent trois enfants divines. Or, le soir étant tombé, ils vont ensemble vers les eaux, selon le commandement de Barba, père d'Eolie. Florie, Hylette et Elée marchent devant en nouant des danses et se tenant par les mains. Sylvan, attentif à son pipeau, gravement les suit comme un petit faune des âges. Une agrafe légèrement retient à leur épaule les plis droits d'une tunique ; comme la poussière d'un van, elle ondule et flotte autour de leurs corps vermeils. Et il n'a qu'un sayon à ses membres, il s'avance mi-nu dans les ombres roses. La chanson rustique, sous ses doigts mobiles, s'alentit ou se précipite, selon le rythme des danses, et il imite aussi le guilleri des oiseaux. Ainsi jouant du pipeau, il les guide vers la rivière.

Une joie ingénue alors les émeut. Elles rient de s'apparaître lumineuses sous les saules des berges. Maintenant le pipeau a cessé d'ébruiter la petite âme pastorale : le vent nocturne doucement souffle aux grands iris. Sylvan le premier s'élance au frisson froid des eaux. Florie et Hylette font envoler leurs tuniques comme des flammes légères,

et seulement Elée s'attarde, masse entre ses poings ses noirs cheveux, comme la torsade d'un casque. Toutes trois enfin plongent : leurs corps charmants sinuent, ondulent d'une grâce subtile de longs poissons d'or. Quelquefois un jeune sein aigu pointe, fleur de la nuit et des onctueux limons. Leurs mains par-dessus la rivière remuent un brouillard d'argent. Et ils ne savent pas qu'ils sont nus.

Une trompe, sous Vesper soudain apparu, sonne du côté des demeures. Alors c'est comme une fuite de nymphes surprises par l'aurore. Leur nudité finit d'étoiler la molle ténèbre. Il n'est plus que leurs sœurs très belles et éternelles, les Pléiades, dans le vertigineux éther. Sur l'eau vive qui les ondoie voici les tuniques en hâte ragrafées. Et le pipeau bavard va devant : elles s'en retournent en dansant et se tenant par les mains.

Barba les attend sur le seuil. Les neiges ruissellent de ses tempes et de ses joues jusqu'à son torse vigoureux, comme un été des Alpes reverdi sous les glaciers étincelants. Quand il lève la main, cette main semble couvrir toute l'Ile. Ce vieillard sans doute connut les matins du monde ; il vécut parmi les éléphants blancs, brahme pensif qui sait parler aux étoiles. Il les voit accourir, telles des chèvres mutines, et sourit de leurs ceintures dénouées, car il ne leur apprit pas la pudeur, fille du péché. Leur chair fleurit adamique sous les constellations comme aux innocences d'Eden. Tous les quatre l'entourent : il caresse leur nuque humide, et ensuite il les précède vers la table éclairée par les flambeaux.

Nul faste d'argenteries, mais d'amples bouquets aux nuances d'arc-en-ciel, aux fragrances de champs mûrissants, la moisson des flouves où tiédit encore un parfum de soleil. Barba prend place au milieu, sur un siège plus élevé que les autres. A sa droite, il a Florie l'aînée, à sa gauche Hylette la seconde, et Elée est venue ensuite et s'assied près de Sylvan, devant lui. Les portes sont restées ouvertes : il entre

six Pauvres, aux durs visages corroyés, aux corps de silex comme d'anciennes glèbes pétrifiées. Ceux-là sont la tribu nomade et primitive, plus forts que la mort et les famines. D'un signe le Père leur commande de s'asseoir. Personne ne rit de leurs faces cortiquées et velues, de leurs paumes rigides qui en se fermant font un bruit de galets broyés. C'est la coutume chez les Barba qu'il y ait aux repas du soir un égal nombre de sièges pour les lointains pélerins. Peut-être tous les dieux exilés n'ont pas fini d'errer chez les hommes. Alors Eumée, le vassal ami, le serviteur usé d'ans et d'offices, apporte les fumants et friables tubercules odorant l'humus. Il boite en marchant ; une ruade de cheval le fit œgipan comme ses frères antiques des forêts, et il a en outre leur oreille effilée et chevelue. A chaque pas, le plat paraît sur le point de chavirer, mais ses mains le serrent avec force. Des pêches, des gâteaux de miel achèvent le repas frugal. Et les cruches à mesure épanchent une bière blonde dans les verres.

Barba promulgua le régime primordial, par respect du bœuf ami, des bêtes à la vive pourpre. Il estimait le sang séditieux, chargé d'aromes vertigineux et lourds. Or un péché de démence et de luxure longtemps déshonora la race des Barba. C'est pourquoi le maître d'Eolie proscrivit les rouges holocaustes, espérant ainsi conjurer l'âcre legs. Le meurtre et la mort s'arrêtent donc aux portes de la maison ; les convives ignorent les hoquets sanglants ;ils ne connaissent pas davantage les colères du vin et le funeste alcool. Mais ils mangent toute nourriture venue de la terre et boivent les sucs du houblon, comme en un retour aux âges d'Agni.

Le Vénérable maintenant regarde ses enfants et les interroge.

— Toi, fleur de mon hiver, ma Florie, qu'as-tu fait tout ce jour ?

— Père, les servantes barattaient le beurre. Il y avait cent vaisseaux de lait, jusqu'au soir je suis restée à les surveiller.

— Bien, fille... A ton tour, parle, toi, blonde comme les seigles, chère Hylette.

— J'étais avec Florie. C'est moi qui tenais les balances et pesais les pains de beurre. Il y en avait tout un mont. Et ensuite nous avons détaché les plus larges feuilles de nos vignes, nous en avons enveloppé les pains. A l'aube, ils partiront pour la ville.

— Tout est bien... Et toi, Elée, ma vigne noire, parle avec franchise, qu'as-tu fait ?

La voix de l'enfant dit en rêve :

— Père, il y avait un oiseau dans les bois...

Ensuite il se tourne vers Sylvan.

— Maintenant, fils cher, je m'adresse à toi comme au jeune chef de ma tribu... Quels travaux signalèrent ta vaillance ?

— Père, le taureau ce matin s'était déchaîné. Je me pendis à ses cornes. Ensemble nous volions par les cours. Alors les hommes arrivèrent : on lui remit ses entraves. Je maîtrisai aussi le bel étalon qui s'appelle Héraut. Pour la première fois je le sentis frémir sous moi, docile et soumis. Puis je visitai, selon tes ordres, les moissonneurs. Tout un champ déjà était tombé sous leur faucille. Enfin, en jouant du pipeau, je rentrai le troupeau ami.

Sylvan a parlé avec simplicité. Cependant, en évoquant l'exploit du taureau et du beau cheval indompté, sa narine frémit, un sang ardent lui empourpre les tempes. Barba remue sa barbe blanche et dit :

— Fils, sois loué ; tu agis selon mon cœur. Or voici le temps venu des choses héroïques. Les pipeaux sont un bruit trop léger pour ton âge de jeune homme. Reçois donc de mes mains l'emblème viril, le cor rythmique et dur. Qu'il soit pour toi le symbole de la force et de la joie ; sonne au travers ton âme libre dans les horizons d'Eolie. Maintenant aussi je te donne Héraut comme un frère, toi qui le méritas par ton courage.

Il se lève et détache du mur le cuivre couleur de

soleil. Ensuite il le passe aux épaules de Sylvan, et celui-ci est debout, grandi d'orgueil sous sa crinière rousse comme l'août des moissons. Ses sœurs l'admirent et ne le reconnaissent plus ; déjà il a l'air d'un héros. Chacune à son tour soulève le cor, elles s'effraient de son poids. Lui seul, d'un geste magnifique, le brandit sous les flambeaux.

Barba fait un signe. Les six pauvres quittent leurs sièges ; il leur souhaite le bon sommeil. Et les plantaires que râpa le caillou des routes, les visages tannés de pluies et de soleils, s'en vont vers les granges. Dans les foins odorants, dans le duvet et la fleur de la terre, leur âme lasse se détendra et rêvera d'arcadies. Puis le Vénérable bénit sa race. On emporte les flambeaux. Et une joie profonde apaise les demeures comme la fin d'un jour des temps.

LA LEÇON DU COR

Au gouffre pâle, Vénus s'évanouit. Un sang de roses et d'œillets infuse le ciel. Les cimes, aux lisières de la silve, longuement fument. Et des vapeurs flottent au ras des prairies, des soies onduleuses et légères. Le vent ensuite s'éveille, un souffle monte de la fraîcheur des eaux, un frisson profond, très doux.

Encore une fois la nuit est déliée. Dans le mystère quelqu'un a fait un geste. Maintenant des archipels d'améthystes et de rubis dérivent, tout le ciel en marche roule une atlantique d'or et de pourpre. L'Orient s'embrase, volcan de fleurs, roue de feux, rosaces des basiliques. Alors le pré mugit, les grands bœufs blancs cornent vers le Père glorieux. Et les seuils tremblent, une rumeur puissante emplit les étables. Le bouvier, d'un pas lourd, va lever les barrières.

Le bœuf patriarche apparaît d'abord, ramenant les fraîches génisses vers l'enclos ; quelques-

unes déjà se tourmentent d'amour et meuglent; et le troupeau sort ensuite, immense, avec ses belles robes bigarrées, lavées de brouillard bleu. C'est l'heure aimée des bêtes : la rivière tièdement bout. L'aiguail avive le sel des gramens. Au ras du pré fument les naseaux, tournent les langues roses comme des faux, et les pis veinés ont l'air de fleurs de lait. Des ombres agiles errent, les lapins gris, les lièvres roux, amis des troupeaux. Cependant la vie s'enfle, bourdonne d'un ronflement de grandes eaux. Les dures corneilles, les pies stridentes, le loriot siffleur ont dispersé la nocturne chouette. Du côté des demeures le cor soudain sonne le jour nouveau.

Il roule, tinte aux fenêtres des tours, expire dans les bois. Un cri derrière les vitres, farouche et clair, aussitôt se raidit dans un effort de réveil. Le cor ne sonna qu'une fois, déjà une petite âme guerrière s'éveille dans les demeures. Et l'une cria : Hilléï ! La seconde : Hïa ! Elée a crié : Hi ! Là où ronfla la voix héroïque, il n'y a plus ensuite que le silence.

Mais, violent et prompt, le cor renaît comme le tonnerre d'une forge, comme un choc de métaux. Il attise le bruit et la lumière, il martelle du soleil, il sème des tisons écarlates sur le chemin. Quelle bouche s'y déchira, ivre de gloire et de fracas? Vers l'Occident il corne le meuglement d'un taureau rué. Ensuite il se déchaîne vers le Nord, il halète vers le Midi : tout l'espace s'enfle dans ce soufle immense. Et l'effroi des paons rouant à la crête d'un mur aigrement discorde. Un éventail de pigeons s'éploie et bat d'un tumulte bariolé les toits. La folie des grêles poulains s'en épare, hennissante, parmi les cours. Le cor d'or et de soleil tourbillonne comme une roue, il va par éclats dans la plaine, il cogne le sol et rebondit au ciel. Il rugit comme un lion vierge. La forêt longuement vibre et gémit, les feuilles volent sous des fuites d'oiseaux et toute l'ombre s'est dispersée. Ainsi un jeune dieu apparaissait aux temps fabu-

leux. Alors encore une fois les trois cris comme un stylet vermeil raient les airs : Hilléï ! Hïa ! Hi ! Et le cor joyeux broie du cuivre et fanfare. Il passe dans un vent d'orage, il roule dans une crinière de soleil. Une âme magnifique le propage à travers l'île entière. La terre tremble, les hêtres frissonnent au galop d'une croupe ardente où rebondit un torse demi-nu. Et l'élan souple de six grands lévriers va devant comme un nuage de neige et de grêle.

Hilléï ! Hïa ! Hi ! Un vent léger de tuniques à présent rase la berge. Une flûte siffle aux roseaux, moque le cor héroïque et dur. Et dans les saules, un oiseau a chanté la chanson d'innocence. Alors il passe un air d'Eden. L'heure candide sur les écharpes dénouées met un émoi bleu de clartés. Trois chairs nues, trois frissons divins ont fleuri la rivière. Elles ondulent et se poursuivent d'une grâce subtile.

Et se jouant elles s'appellent Florie ! Hylette ! Elée ! Les noms bourdonnent comme des abeilles antiques : dans la clarté des bouches, des rires lumineux s'envolent aux ors et aux roses de l'eau. Mais Hylette tend l'oreille. « Mes sœurs, n'avez-vous plus rien entendu ? Le cor rouge en un spasme tout à l'heure expira au fond des bois. » Hilléï ! Hïa ! Hi ! Et le cri, comme un vol de cygnes sauvages, une dernière fois s'effile au ras des roseaux. Soudain, chevelu de soleil, sur la berge leur apparaît Sylvan monté sur Héraut. Le cor luit dans ses poings, couleur de joie et de gloire. A peine il y souffla son âme furieuse, déjà il a le visage d'un autre homme, il ressemble à un jeune roi inconnu. Quoi ! s'écrient-elles, ce serait là notre frère Sylvan ? D'un cabrement hardi le jeune héros enlève la bête aîlée. Un long fracas rompt les eaux et meurt aux confins d'Eolie. Les cheveux et les crins emmêlés, ils fendent le cours et nagent vers les corps charmants, là-bas joaillés de perles vives. L'effroi mutin des petites nymphes aussitot fuit ; à larges brassées elles refoulent le flot rapide. Mais

tout à coup le cor barbare et rauque a sonné la victoire : il ricoche en palets d'or sur la rivière ; et Hylette est vaincue. Sylvan par les épaules la plonge aux remous sonores. Alors s'afflige le dépit jaloux d'Elée :

— « Pourquoi la poursuivis-tu plutôt que moi, traître Sylvan ? » Elle quitte les eaux et, tordant ses cheveux, elle va s'asseoir sur la berge comme une petite Andromède. Tous trois l'invoquent. « Reviens, ô boudeuse Elée. Sans toi il n'est plus de jeux ! » Mais elle roule aux herbes son flanc irrité et bat la terre : — « Je te hais, Sylvan qui me préféras mes sœurs blondes ! » Sous le poitrail du cheval Héraut s'effrangent et tourbillonnent les écumes d'argent ; comme des tritones voguent et virent et vaguent autour Florie et Hylette. Leurs cuisses minces sous elles écroulent une chute de neiges et de roses. Et aucune ne s'aperçoit de sa chair impudique, toute claire brandie au soleil.

— Cor frivole ! cor funeste !

La sauvage Elée, d'une clameur frêle, ainsi maintenant injurie la voix héroïque d'Eolie.

Elle écarte ses crins noirs et les poursuit de ses yeux rusés.

— Qu'as-tu dit, Elée ?

— Le cor, ô Sylvan impie, te fit oublier le matinal devoir !

Leur jeu cesse aussitôt. « Elle a raison, s'ecrie Florie. Vois, Sylvan, quelle fut notre folie ! Nous avons méconnu le commandement de notre père. »

Ils regagnent la rive, les tuniques sont rattachées, et le fier Héraut repart seul en frémissant le long des berges. Les mains enlacées, tous quatre ensuite se dirigent vers une clairière, et ensemble ils chantent le salut au matin. Leurs visages sont tournés vers le soleil. Comme aux champs de Bactriane monte le lent cantique.

O Forces ! ô Joies ! Feux divins ! Terre maternelle !

Nous te magnifions !

Une éternité en ce jour nouveau renaît !

Salut à la vie !
Salut à toi, Soleil !

Un vent léger remue les feuilles. Tous les oiseaux chantent. L'âme de la terre, le souffle profond du bois se mêle à l'unisson des voix. Aux prés prochains meuglent les taures heureuses. Ainsi chez Barba se sont renoués les temps.

Le religieux mystère accompli, ce ne sont plus que des enfants, de libres bêtes de nature courant par les taillis, se déchirant aux ronces les jambes, les joues barbouillées de sang et de fruits écrasés. La tunique ramassée jusqu'aux genoux, elles vont par la rosée les pieds nus, gambadant comme des chèvres. Mais Sylvan leur fait signe.

— Ecoutez !

Elles s'arrêtent, il embouche le cor. Toute la forêt, en cette clameur sauvage, de nouveau a tressailli : un fin animal, un corps agile et roux fuit par bonds merveilleux. Là-bas, derrière les clôtures d'un parc, vaguent captifs les chevreuils amis de Barba, hôtes mystérieux de l'Ile. Peut-être l'un deux s'échappa ; avec un cri bref, Sylvan s'est élancé. L'âme du cor héroïque le remplit de fureur.

Florie et Hylette demeurent troublées. Mais un rêve de chasses s'éveille en Elée. Sa petite âme farouche bat à ses narines.

— Oh ! mes sœurs, courons... Le sang vermeil va jaillir !

Elles volent par les sentes, et toutes trois appellent :

— Sylvan ! Sylvan !

La houle glauque des feuillages s'est refermée. Elles écoutent, très loin, un froissement de branches, écho d'un rapt dont s'attriste la forêt. Hylette gémit :

— C'est la voix de Sylvan... Peut-être il est en danger...

— Non, dit Elée joyeusement, c'est la bête qui râle et rauque entre ses poings.

Et elles demeurent inclinées vers le sol, l'oreille

tendue. Mais voici que Sylvan leur apparaît, pleurant de douleur et de rage : et il tord en ses doigts le cuivre vain, couleur de meurtre et de gloire.

— Elle s'est dérobée ! Si seulement j'avais eu mes flèches !

Elles le regardent, charmées, conquises, froides de plaisir et d'envie. Un chasseur de proies, en l'éveil sanglant du mâle, se révéla, terrible même sous les pleurs. Et encore une fois elles ne reconnaissent plus leur frère. Seule, Florie a pâli, car elle se souvient de l'ordre paternel. Et elle murmure :

— Toute chair qui vit, tu respecteras.

La roue solaire là-haut tourbillonne broyant les heures. Hâtivement ils se dispersent vers les demeures. Sylvan d'un bond enfourche le bel Héraut : ensemble ils volent rejoindre les moissonneurs. Le cor sur les routes résonne, couleur de joie et de soleil. Et les trois sœurs s'en vont surveiller les buandières, car c'est jour de coulée. Les cuviers débordent, dix paires de bras plongent aux écumes de la lessive ; vers le soir elles aideront les servantes à herber ; le pré sous les pommiers se couvrira de linges neigeux comme un lac de lune.

CAMILLE LEMONNIER.



SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite* [1])

—

LIVRE I

CHAPITRE VII

MÉLANGES HISTORIQUES

Sommaire. — Vicissitudes des Hommes et des Modes. — Le Costume en Allemagne au xve Siècle. — A quels étranges hasards nous devons de vivre dans l'Histoire ! Le Costume de la Cavalerie de Bolivar.

Plus heureux est notre Professeur, et plus purement scientifique et historique, lorsqu'il parvient au Moyen-Age, en Europe, et, de là, à la fin du Dix-septième siècle ; la vraie ère de l'extravagance dans le Costume. C'est là que l'Antiquaire et le Costumier tombent sur leur plus riche moisson. De fantastiques Costumes, à déconcerter toute la fantaisie d'un Téniers ou d'un Callot (2), se succèdent comme un Monstre dévorant un Monstre dans un Rêve. Le tout en sobres traits puissants, et souvent touché de cette verve de génie, qui fait vivre même les vieilles défroques. Vraiment, nous avons trouvé, dans ces Chapitres, tant d'érudition, de précision, de netteté graphique, tant d'intérêt sous tous les rapports, qu'on peut demander, comme une question opportune pour les personnes que cela concerne : Si oui ou non une bonne Traduction Anglaise de ce travail ne pourrait désormais être utilement incorporée avec l'estimable ouvrage de M. Merrick (3) sur les *Anciennes Armures* ? Qu'on examine, par exemple, l'esquisse suivante, pour laquelle la *Zeitkürzende Lust*

(1) *Mercure de France*, N°s 71, 72, 74.
(2) *Callot*. M. Fischer remarque que Carlyle en a fait mention aussi dans son article sur Hoffmann. *Miscell*. I, p. 257, Note.
(3) *S. R. Meyrick* (et non *Merrick*, comme dans l'original), a publié un livre intitulé : *Painted illustration of ancient arms and armours* 1824 et 1844.

(ii. 678) de Paulinus (1) a été, non sans une apparente créance, prise comme source :

« Nous pourrions sourire en voyant la mise fashio-» nable, en Allemagne, au Quinzième Siècle ; comme » peut-être ces Allemands d'autrefois, s'ils revivaient » et voyaient nos fanfreluches, se signeraient et invo-» queraient la Vierge. Mais, heureusement, ni eux, ni » personne des temps révolus, ne peuvent se relever ; » par ainsi, le Présent n'est pas inutilement entravé » par le Passé ; mais croît seulement du Passé, comme » un Arbre dont les racines ne sont point entremêlées » avec ses branches, mais s'étendent paisiblement sous » la terre. Il est même douloureux, mais non pas vain, » de voir et de savoir qu'au bout de peu de temps les » plus Grands et les plus Aimés trouveraient leur place » entièrement prise, ici, et n'auraient plus un coin pour » eux ; Napoléon et Byron eux-mêmes, en quelque sept » ans, ont bien vieilli ; et seraient maintenant des étran-» gers pour cette Europe qu'ils possédèrent. Ainsi est » assurée la Loi du Progrès ; et pas plus pour les Habits » que pour n'importe quelle autre chose extérieure la » mode n'est durable.

» Je ne dirai rien ici des classes militaires de ces » vieux temps, dont les buffletteries, les maillis et gor-» gerins compliqués, les bottes à entonnoir, et autres » accoutrements pour chevaucher et pour combattre, » ont été tant décrits dans le Roman moderne, qu'ils en » ont pris comme une banalité d'enseignes ; moins re-» battu, le Civil, le Pacifique a de quoi nous passable-» blement étonner.

» Les Hommes Riches, je trouve, ont la *Teusinke* »(un » objet pour lequel nous n'avons peut-être pas de mot » en anglais) (2) ; « puis une ceinture d'argent, où pen-» dent des clochettes ; de sorte que lorsqu'un homme mar-» che, c'est dans un continuel tintinnabulement. Quel-» ques-uns, les mélomanes, s'accrochent ainsi tout un » carillon (*Glockenspiel*) ; ce qui, surtout dans les pirouet-» tes inopinées, et les autres hasards de la marche, pro-» duit un agréable effet. Observer aussi comme, dans » ces habillements, ils raffolent de choses en pointe, et

---

(1) *Paullinus* (1643-1712). C'est un polymathe qui voyagea beaucoup en Hollande, Angleterre, Danemark, et publia, entre autres choses, le livre cité par Carlyle, dont voici le titre complet : *Zeitkürzende erbauliche Lust-Stunden* (*Passe-temps édifiants*).

(2) Ni en français...

» de découpures en ogive. Le sexe mâle porte des bon-
» nets pointus, longs d'une aune, qui vont pendillant
» sur le côté (*schief*) : leurs souliers ont des poulaines
» longues également d'une aune, et sont lacés sur le
» côté par des aiguillettes ; il n'est pas jusqu'aux sabots
» qui n'aient leur poulaine d'une aune : quelque grelot
» tinte aussi à la pointe. En outre, suivant mes autori-
» tés, les hommes n'ont pas de séant à leurs culottes
» (*ohne Gesæss*) : ils les attachent en pointe à leur che-
» mise ; et le long pourpoint rond doit les recouvrir.

» Les jeunes filles, d'autre part, se promènent en des
» robes profondément échancrées devant et derrière, de
» sorte que le dos et les seins sont presque nus. Quant
» aux femmes de qualité, elles ont des robes à traîne
» longues de quatre ou cinq aunes et que portent des
» pages. Braves Cléopâtres, voguant en leurs galères
» de drap de soie, avec le Désir pour timonnier! Regar-
» dez leurs bordures de robe, épaisses d'une largeur de
» main, qui ondulent en ourlet autour d'elles ; le long
» flot de boutons d'argent, ou plutôt d'écailles d'argent,
» qui, de la gorge aux pieds, ferme ces robes bordées.
» Les jeunes filles ont enveloppé leur chevelure de coif-
» fes de réseau d'argent, avec des agrafes d'or, des
» flammes qui pendent (*Flammen*), et d'étincelantes
» pendeloques. Mais qui parlera de la coiffure de leurs
» mères? Cependant le bien-être n'est pas sacrifié à la
» coquetterie. En hiver, vous voyez tout le beau sexe
» (celles qui en ont les moyens) en longs manteaux
» dont les pans s'élargissent du bas, et copieusement
» bordés d'un double ourlet large comme la main ; le
» tout finissant, du haut, en un épais collet bien empesé,
» large d'environ vingt pouces : ce sont leurs Manteaux-
» à-Collet (*Kragenmæntel*).

» Les femmes ne portent pas encore de jupons a bouf-
» fantes ; mais les hommes ont des pourpoints de fu-
» taine, sous lesquels sont de nombreux plissés de toile,
» empesés ensemble (*mit Teig Zusammengekleistert*) ;
» d'où une assez forte protubérance. Ainsi les deux
» sexes rivalisent dans l'Art du Paraître ; et, comme
» d'habitude, le plus fort l'emporte. »

S'il était permis d'affirmer qu'un homme si taciturne, éprouve aucun sentiment, on pourrait qualifier de réel penchant le sens du Plaisant, la manière de plaisanter à froid, que manifeste notre Professeur, — qu'il s'amuse lui-même ou non. Il n'a garde d'oublier aucune de ces ceintures à clochettes, de ces culottes dépourvues de

séant, de ces souliers cornus, et autres phénomènes pareils, dont fourmille l'Histoire du Costume ; il s'attache surtout à fidèlement relater les malechances, ou les aventures marquantes, arrivées à leurs porteurs. Le somptueux manteau de Sir Walter Raleigh, déployé dans la boue, sous les pieds de la Reine Elisabeth, semble l'enthousiasmer assez peu ; il demande simplement : Si, à ce moment, la Royale Célibataire « avait du fard » rouge sur le nez et du fard blanc sur les joues, comme » ses dames d'atour, lorsque les chagrins et les rides » l'eurent éloignée des miroirs, avaient accoutumé de » l'accommoder ? » Nous pouvons répondre que Sir Walter savait bien ce qu'il faisait là, et que la Royale Célibataire eût-elle été pareille à quelque momie vertdegrisée, il eût agi de même.

Parlant aussi de ces énormes habillements, qui, exagérés déjà par une profusion de crevés et de passementeries, se ballonnaient, par surcroît, d'un farcis de son, aux parties les plus charnues du corps, — notre Professeur ne manque pas de commenter le cas de cet infortuné Courtisan, qui, s'étant assis sur une chaise où saillait quelque clou, et se voulant lever, à l'entrée de Sa Majesté, pour faire sa cour, instantanément lui coulèrent plusieurs mesures de cette sèche poussière de son ; et, soudain aminci en fuseau, le malheureux restait là, parmi le pendillement triste et flasque de ses passementeries et de ses crevés. A ce propos notre Professeur émet la réflexion suivante :

« Par quels étranges hasards vivons-nous dans l'His» toire ? Érostrate par une torche ; Milon par un bœuf ; » Henri Darnley, ce jeune oison, par sa belle tour» nure (1) ; la plupart des Rois et des Reines parce qu'ils » sont nés sous tel et tel ciel-de-lit ; Boileau Despréaux, » selon Helvétius, par un coup de bec de dindon ; et ce » Courtisan né sous une mauvaise étoile par une déchi» rure dans sa culotte, — car la Mémoiriste de la Cour » de l'Empereur Othon n'omet pas le malheureux. Vaine » était la prière de Thémistocle, pour avoir le don d'Ou» bli : Amis, soumettez-vous gaiment à l'Incommutable » et lisez, puisque c'est écrit ». Doit-on rappeler à Teufelsdrœckh que, tout près de cet impossible don d'Oubli, il y a ce talent du Silence, que savent montrer tels

(1) *Henri Darnley*. On connaît ce triste époux de Marie Stuart.

Anglais voyageurs (1)?

» Le plus simple costume », remarque notre Professeur, « que je trouve mentionné dans toute l'Histoire, est » celui de la Cavalerie de Bolivar, lors des récentes » guerres de Colombie. Une Couverture carrée, mesu- » rant douze pieds en diagonale (certains en coupaient » habituellement les coins, et la rendaient circulaire) ; » au centre, est pratiquée une fente, longue de dix-huit » pouces ; où le Cavalier, complètement nu, introduit sa » tête et son cou ; et de la sorte il chevauche, garanti » de toute intempérie, et, dans la bataille, de mainte » blessure ; car il roule, autour de son bras gauche, » cette couverture, qui lui sert non seulement d'habit, » mais de harnois et de manteau (2). »

Sur ce tableau d'un Etat-de-Nature qui touche par sa singularité, et d'un mépris tout romain du superflu, nous quitterons cette partie de notre sujet.

CHAPITRE VIII

LE MONDE DÉSHABILLÉ

Sommaire. — Théorème de Teufelsdrœckh : « La Société fondée sur le Drap » ; sa Méthode : une Intuition aiguisée par l'Expérience. — La mystérieuse question : Qui suis-je ? Tous les systèmes philosophiques en défaut : Toujours une méditation approfondie a révélé, à quelques esprits, çà et là, que toutes les choses visibles ne sont que des apparences ; mais aussi des emblèmes et des révélations de Dieu. Teufelsdrœckh aborde pour la première fois la question des Habits : Jusqu'où peut nous ravaler le Vêtement.

Si dans la partie Historico-Descriptive de cet ouvrage, Teufelsdrœckh, traitant simplement du *Werden* (l'origine et le Progrès) des Habits, a étonné maint lecteur, il en étonnera bien davantage dans la partie Philosophico-Spéculative, où il étudie leur *Wirken*, c'est-à-dire leurs Influences. C'est ici que l'Editeur de ces feuillets sent pour la première fois la lourdeur de sa tâche ; car

(1) Nous pensons que Carlyle fait ici allusion a lui-même en tant que soi-disant Editeur de Teufelsdrœckh. Cf. page 13 : *To the Editor of these sheets, as to a young... Englishman*. Cf., aussi, livre II, chapitre III : *that aristocratic impassivity, and silent fury, for most part belonging to Travellers of this nation*. Il développe, du reste, dans ce livre, sa célèbre psychologie du Silence. L'essentielle remarque à faire sur le passage ci-dessus, c'est que cette psychologie s'y annonce pour la première fois, et dans ce livre, et dans l'œuvre entier de Carlyle.

(2) Ce costume sommaire se nomme en espagnol *puncho*.

c'est proprement ici que commencent les transcendentales nouveautés de la Philosophie des Habits. C'est une inexplorée, presque inconcevable région, un chaos ; il est bien difficile, mais bien important, alors qu'on s'y aventure, de savoir quelle ligne de conduite est la bonne, peut nous mener à un résultat ; de savoir où sont les points d'appui solides et capables de nous porter, où sont les gouffres et les nuages, qui peuvent nous engloutir ! Teufelsdrœckh n'entreprend pas moins que d'exposer les Influences morales, politiques, religieuses même des Habits ; il entreprend de rendre évidente, dans ses mille aspects complexes, cette grande Proposition : que les intérêts de l'Homme sur la terre « sont » tous bouclés, et boutonnés ensemble, et maintenus, » par le Vêtement. » Il dit sous toutes les formes : « La » Société est fondée sur le Drap » ; et encore : « La Société vogue à travers l'Infini, portée sur le Drap comme » sur un Manteau de Faust, ou plutôt comme sur la » Mappe qui, dans le Songe de l'Apôtre, représentait les » animaux purs et impurs ; et sans cette Mappe ou ce » Manteau, elle plongerait aux abîmes sans fond, ou » monterait vers des limbes inanes, dans les deux cas » cesserait d'être. »

Ce serait peut-être une folle ambition, de prétendre exposer par quel enchaînement, quel infiniment complexe tissu de méditations, ce grand Théorème est ici démontré, et en sont déduits d'innombrables Corollaires pratiques. La méthode de notre Professeur n'est jamais celle de la vulgaire Logique d'école qui range les vérités à la file, chacune tenant les pans de sa voisine ; mais celle de la Raison pratique, procédant par de larges Intuitions qui embrassent des groupes et des règnes entiers systématiques ; de là, pourrions-nous dire, la noble complexité, presque pareille à celle de la Nature, qui règne dans sa Philosophie, dans sa Peinture spirituelle de la Nature : c'est un vaste labyrinthe, mais quelque chose vous dit qu'il n'est pas sans plan. Mais, comme nous nous en sommes plaint plus haut, certaine autre complexité aussi est discernible, beaucoup moins noble, et qu'il nous faut tout net qualifier de confusion. Souvent, de même, nous avons lieu de nous écrier : Plût au Ciel que ces fameux Documents Biographiques fussent arrivés ! Car il semble que l'Auteur doit s'expliquer surtout par sa propre individualité ; que ce qui l'a instruit n'est pas ce qu'il a argumenté, mais bien ce qu'il a expérimenté. Actuellement,

ce n'est que par éclaircies, par fragments caractéristiques, souvent attrapés à d'assez longs intervalles dans le Volume original et colligés avec le plus grand soin, que nous pouvons espérer donner quelque ébauche, quelque aperçu de cette Doctrine. Les lecteurs de quelque intelligence sont encore une fois invités à nous accorder leur attention la plus soutenue : après l'examen le plus réfléchi, non avant, qu'ils prononcent : Si sur le plus extrême bord de notre actuel horizon, il n'y a pas comme le mirage d'une Terre ; la promesse de nouvelles Iles Fortunées, de toute une vierge Amérique peut-être, pour ceux-là qui ont des voiles pour voguer jusque-là.

Le tout débute par ce long passage :

« Chez les hommes d'un tour spéculatif », écrit Teufelsdrœckh, « il y a des moments, de méditatives, dou-
» ces, mais religieuses heures, où, dans la stupeur et
» le frisson, on se pose cette insoluble question : Qui
» suis-je ? en quoi consiste la Réalité que je peux appe-
» ler « Moi » (*das Wesen das sich* Ich *nennt*)? Le Monde,
» avec son bruyant trafic, s'atténue au lointain, et, à tra-
» vers le papier-tenture, la pierre des murailles, et les
» epais tissus serrés de Commerce et de Politique, et
» tous les téguments animés ou inanimés, sociaux et
» corporels, dont notre Existence est environnée, —
» la vision se déploie dans la Profondeur vide, et l'on
» est seul avec l'Univers, silencieusement en commu-
» nion avec lui, comme deux mystérieuses Présences
» face à face.

» Qui suis-je ; quel est ce Moi? Une Voix, une Motion,
» une Apparence ; — quelque Idée de l'Eternelle Intel-
» ligence, incarnée, rendue visible? *Cogito, ergo sum.*
» Hélas, pauvre Cogitateur (1), l'explication est mince. Je
» suis, c'est assez certain ; et auparavant je n'étais point :
» mais la Cause ? le Comment ? le Pourquoi ? La ré-
» ponse est autour de nous, inscrite dans toutes les
» couleurs et dans tous les rythmes, émise dans tous
» les accents de jubilation et de douleur, dans les mille
» figures, les mille voix de l'harmonieuse Nature : mais
» où est-il l'œil perçant, où est-elle l'oreille fine, à qui
» cette Apocalypse écrite par Dieu révèlera son Mot
» articulé ? Nous sommes comme dans une fantasma-
» gorie, une Grotte-aux-songes sans bornes : sans bor-
» nes, car l'étoile la plus affaiblie, le siècle le plus re-

(1) *Cogitator.* — *Penseur*, il nous semble, n'eût pas suffi.

» culé ne pourraient lui être assignés pour limites : » des sons, des visions multicolores flottent autour de » nos sens ; mais Lui, l'Inendormi, Lui qui fit à la fois » le Rêve et le Rêveur, nous ne le voyons pas ; excepté » dans de rares moments de demi-réveil, nous ne le » soupçonnons pas. La Création s'étale devant nous » comme un glorieux Arc-en-Ciel ; mais le Soleil qui » l'a fait reste derrière nous, hors de notre vue. Si bien » qu'en cet étrange Rêve, nous nous agrippons à des » ombres, comme si elles étaient des substances ; et » que c'est lorsque nous dormons le plus profondément, » que nous nous imaginons être le plus éveillés ! Lequel » de vos Systèmes Philosophiques est autre chose qu'un » théorème de rêve ; un quotidien net, donné de con- » fiance, où le diviseur et le dividende sont tous les » deux inconnus ? Que sont toutes vos Guerres natio- » nales, avec leurs Retraites de Moscou, et vos sangui- » naires Révolutions ivres de haine, que le Somnambu- » lisme de Dormeurs agités ? Ce Rêve, ce Somnambu- » lisme, voilà ce que sur la Terre nous appelons la Vie; » la plupart certes y marchent avec assurance, comme » s'ils connaissaient leur dextre d'avec leur gauche ; » mais ceux-là seuls sont sages, qui savent qu'ils ne » savent rien.

» C'est pitoyable de constater l'impuissance sans » nom de toutes les Métaphysiques, jusqu'ici ! Le se- » cret de l'Existence humaine est toujours le secret du » Sphinx : une énigme indéchiffrable ; et dont l'igno- » rance nous inflige la pire des morts, la mort spi- » rituelle. Que sont vos Axiomes, et vos Catégories, et » vos Systèmes, et vos Aphorismes ? Des mots, des » mots : de beaux châteaux dans les airs, savamment » bâtis de Mots qu'assemble un bon mortier de Logi- » que ; mais où ne viendra point loger la Connaissance. » *Le tout est plus grand que la portion :* l'exorbitant » poncif ! *La Nature a horreur du vide :* extraordinaire- » ment à contre-sens et calomnieux ! Ou encore : *Toute » chose n'a son effet que là où elle se trouve :* très bien ; » seulement, Ou se trouve-t-elle ? Ne soyons pas l'es- » clave des Mots : n'est-elle pas la chose distante, la » chose morte, tandis que je l'aime, que je soupire » après elle, que je pleure pour elle, Ici, matériellement » Ici même, aussi matériellement que je me tiens de- » bout sur le sol ? Mais le Lieu, avec son analogue le » Temps, sont, dès l'origine, les maîtresses couleurs de » notre Grotte-aux-Songes ; ou, pour mieux dire, le

» Canevas, la chaîne et la trame, où tous nos Rêves et
» Visions de Vie sont ourdis. Une méditation appro-
» fondie, néanmoins, n'a-t-elle pas appris à certains es-
» prits, sous tous les climats et à toutes les époques,
» que le Lieu et le Temps, si mystérieusement insépara-
» bles de toutes nos pensées, ne sont que de superfi-
» cielles et terrestres adhérences à la pensée ; et que le
» Voyant peut discerner où ils s'élevent du Partout et
» du Toujours Célestes (1); toutes les nations n'ont-
» elles pas conçu leur Dieu Omnipotent et Eternel ;
» existant dans un universel Ici, dans un éternel Main-
» tenant ? Réfléchis bien, et tu verras, toi aussi, que
» l'Espace n'est qu'un mode de nos Sens humains ; le
» Temps aussi ; il n'y *a* ni Espace, ni Temps : Nous
» sommes — nous ne savons quoi ; — des étincelles de
» lumière flottant dans l'éther de la Divinité !

» Ainsi ce Monde, si solide en apparence, ne serait,
» en somme, qu'une image inconsistante, notre Moi la
» seule réalité : et la Nature, avec ses myriades de pro-
» ductions et de destructions, que le reflet de notre pro-
» propre Force intime, la « fantaisie de notre Rêve » ;
» ou, comme la nomme l'Esprit-de-la-Terre, dans *Faust*,
» *le Vêtement animé de Dieu* :

« *Dans les flots de l'Existence, dans la tourmente de l'Action,*
Je vais et j'œuvre, en haut, en bas,
J'œuvre et je tisse, en un mouvement sans fin !
Naissance et Mort,
Océan sans bords ;
Prenant, donnant
La flamme de la Vie :
Ainsi sur le bruyant Métier du Temps je m'emploie,
Et tisse pour Dieu le Vêtement que tu Lui vois. » (2)

---

(1) On remarquera le tour tout boudhique de cette image.
(2) Nous traduisons la traduction de Carlyle. En voici le texte :

« *In Being's floods, in Action's storm,*
I walk and work, above, beneath,
Work and weave in endless motion !
Birth and Death,
An infinite Océan ;
A seizing and giving
The fire of Living :
'Tis thus at the roaring Loom of Time I ply,
And weave for God the Garment thou seest Him by.

Voici le texte de Gœthe :

« *In Lebensfluthen, im Thatensturm*
Wall'ich auf und ab,

» Sur les vingt millions d'individus qui ont lu et dé-
» clamé cette tonnante apostrophe de l'*Erdgeist* (1), y en
» a-t-il encore vingt d'entre nous qui en aient saisi le
» sens?
» Ce fut à peu près dans cette disposition d'esprit, ex-
» cédé, accablé de ces hautes spéculations, que je m'avisai
» pour la première fois de cette question des Habits.
» Assez étrange, pensai-je tout à coup, ce fait qu'il y a
» des Habilleurs et des Habillés. Le Cheval que je monte
» a de lui-même son vêtement : enlevez lui tout le
» harnais superfétatoire que je lui ai ajusté, et le noble
» animal se trouve être son propre costumier : couturier,
» tisseur, fileur ; bottier même, joailler et modiste ; il
» bondit, libre, par les vallées, en sa royale robe, toujours
» neuve et à l'épreuve de la pluie, parfaite de coupe et de
» confortable ; il y a même un souci de grâces, volants et
» franges n'y manquent point, en gaie variété de couleurs,
» adroitement ajustés, toujours à l'endroit heureux. Tan-
» dis que moi, — juste Ciel ! — j'ai dû prendre, pour me
» revêtir, aux moutons leur laine, aux végétaux leur
» écorce, aux vers-à-soie leurs filaments, aux bœufs et
» aux phoques leurs peaux, et leurs toisons aux bêtes
» à fourrure ; et, doué de mouvement, s'en va partout
» cet Ecran-de-Guenilles, tas de lambeaux et de haillons
» arrachés du Charnier de la Nature, où ils auraient
» pourri, et qui doivent pourrir sur moi plus lente-
» ment ! Tous les jours, il me faut, de nouveau, me

Webe hin und her !
Geburt und Grab,
Ein ewiges Meer,
Ein wechselnd' Weben,
Ein glühend Leben,
So schaff' ich am sausenden Webstuhl der Zeit,
Und wirke der Gottheit lebendiges Kleid. »

Traduction de Gérard de Nerval :

« Dans l'Océan de la Vie et dans la Tempête de l'Action, — je monte et je descends, je vais et je viens ! — Naissance et tombe ! — Mer éternelle, — trame changeante, — Vie énergique, — dont j'ourdis, au métier bourdonnant du Temps, — les tissus impérissables, Vêtements animés de Dieu ! »

Traduction de Henri Blaze :

« Dans les flots de la vie, dans l'orage de l'action, — je monte et descends, — flotte ici et là : — Naissance, tombeau, — Mer éternelle, — tissu changeant, — Vie ardente ! — Ainsi je travaille sur le bruyant métier du temps, — et tisse le manteau vivant de la Divinité. »

(1) L'Esprit-de-la-Terre.

» revêtir ; tous les jours, il faut que la pitoyable tex-
» ture perde quelque fibre de sa trame; que cette fibre,
» en allée dans une éraillure, dans l'usure, soit par la
» brosse jetée au Cendrier, à l'Ordure ; jusqu'à ce que
» par degrés le tout soit tombé là en poussière sous la
» brosse, et que moi, le faiseur de cette poussière, le
» Rongeur patent de ces haillons, j'endosse un nouvel
» habit à émietter encore. O sous-animal ! vil entre les
» vils ! Pourquoi n'ai-je pas, moi aussi, une Peau com-
» pacte, ou plus blanche, ou plus brune, et qui enferme
» tout ? Suis-je donc un tas de morceaux ravaudés par
» le tailleur et par le cordonnier ; ou une petite Figure,
» homogène, à articulations roides, automatique, mais
» bien vivante ?

» Assez étrange comme les créatures humaines fer-
» ment leurs yeux aux plus formelles évidences ; et,
» par pure inertie d'Oubli et de Stupidité, vivent à
» l'aise au milieu des Stupeurs et des Terreurs. Mais
» l'homme est, et fut toujours une ganache et un lour-
» daud ; beaucoup plus apte à sentir et à digérer, qu'à
» penser et à contempler. Il a pour toute loi ce qu'il
» prétend détester, le Préjugé ; partout les simples Us
» et Coutumes le mènent par le bout du nez ; ainsi,
» qu'un Lever de Soleil, qu'une Création du Monde ait
» lieu *deux fois*, et la chose cesse d'être merveilleuse,
» d'être digne de remarque, ou perceptible. Pas une fois
» peut-être dans l'espace d'une vie il ne vient à l'esprit
» de notre ordinaire bipède, quels que soient son pays
» et sa race, qu'il soit Prince à manteau d'or, ou Paysan
» à sarrau de bure, que ses Vêtements et son Moi ne
» sont pas uns et indivisibles ; qu'il est nu, non vêtu,
» jusqu'à ce qu'il achète ou vole ces hardes, dûment
» cousues et pourvues de boutons.

» Quant à moi, ces considérations sur notre texture
» d'Habits, et sur la façon dont la chose, pénétrant
» jusqu'au cœur même de nos cœurs, nous démoralise
» en nous costumant, ces considérations me causent
» une certaine horreur et pour moi-même et pour le
» genre humain, L'impression est presque la même
» qu'à voir ces Vaches de Hollande paître tranquille-
» ment, durant la saison pluvieuse, habillées d'espèces
» de casaques et de canezous en grosse toile rayée, dans
» les prairies de Gouda. Cependant, il y a quelque chose
» de grand dans le moment où, pour la première fois,
» un homme se dépouille de ses enveloppes adventices,
» et où il voit qu'il est nu, sans doute, et, comme dit

» Swift, « un animal fourchu avec des jambes tor-
» tuées » ; mais aussi un Esprit, un inexprimable Mys-
» tère des Mystères. »

CHAPITRE IX

ADAMITISME

Sommaire. — Glorification des Habits ; leur universelle utilité, leurs hautes propriétés mystiques. Conception d'une Humanité déshabillée, nue ; conséquence immédiate : dissolution de la Société civilisée.

Que l'aimable lecteur ne s'offense point des opinions émises dans la conclusion du précédent Chapitre. L'Editeur lui-même, au premier coup d'œil sur ce singulier passage, fut sur le point de s'exclamer : Sommes-nous donc en présence non seulement d'un Sans-Culotte, mais encore d'un ennemi des Habits, *in abstracto* ? d'un nouvel Adamite, dans ce siècle, qui se vante lui-même d'être le Dix-Neuvième, et de détruire à la fois la Superstition et l'Enthousiasme ?

Considère, fou de Teufelsdrœckh, quels bienfaits inexprimables tous les âges et tous les sexes retirent des Habits. Toi-même, par exemple, quand, nouveau venu sur cette Planète, tu étais aux bras de ta nourrice, poupon baveux, humide, mol, pulpeux, et vomissant, et suçant ton hochet, et promenant sur le monde l'absolue inconscience de ton regard, que serais-tu devenu sans tes langes, et tes bavettes, et autres cosses inconnues ? Un objet de terreur pour toi-même et pour le genre humain ! As-tu donc oublié le jour où tu reçus ta première culotte, où ta robe de bébé se trouva trop courte ? Tout ton village fut informé de l'évènement ; et les voisins, l'un après l'autre, vinrent baiser ta joue ronde, et te donnèrent, pour étrennes, qui des gros sous, qui des pièces d'argent, en ce premier jour-de-gala de ton existence. Et puis n'as-tu pas, dans ta vie, eu tes heures fashionnables : Petit-Maître, Lion, Elégant, Incroyable, Dandy, n'importe le mot qui, suivant l'époque et le pays, caractérise ce phénomène ? Il y a, dans ce seul mot, matière à de mystérieux volumes. Et même, maintenant que l'âge des folies est passé, ou assoupi, et que tu t'habilles non plus pour te pavaner, mais pour te préserver, est-ce par force, et comme en conséquence de la Faute originelle, que tu as toujours porté ces habits ? ne t'y es-tu jamais senti à l'aise, comme dans une chaude Maison mobile, comme dans un Corps

environnant ton Corps, où ton étrange TOI-MÊME est clos et défie toutes variations de climat ? Sanglé d'épais cuir de laine ; mi-enseveli sous châles et large-bords, avec pantalon et bottes de voyage, les doigts même pris dans des gants de daim et des mitaines, tu l'as enfourché, ce « Cheval que je monte » ; et, malgré le sauvage hiver, tu t'es précipité par le monde, te glorifiant de lui comme si tu étais son seigneur. En vain le grésil te flottait aux tempes ; il s'arrêtait sur ton hermétique étui de laine feutrée ou tissée. En vain les vents hurlaient, — tandis que les forêts sonnaient et craquaient, et que l'abîme appelait l'abîme, — en vain les ouragans se nouaient ensemble en un immense tournoiement arctique : tu volais au travers, arrachant du feu à la grand'route ; la sauvage musique mugissait dans tes oreilles, tu semblais toi aussi « voguer sur les airs »(1) ; la tourmente des choses et le fracas des mondes était ton élément, une marée propice qui te portait. Sans Habits, sans mors ou selle, que serais-tu devenu ; que serait devenue ta rapide monture ? — La Nature est bonne, mais elle n'est pas la meilleure : ici, vraiment, c'était la victoire de l'Art sur la Nature. La foudre aurait pu sans doute t'écraser ; mais, tout le reste, tu pouvais le braver.

Mais, s'écrie l'aimable lecteur, votre Teufelsdrœckh a-t-il donc oublié ce qu'il a dit récemment des « Sauvages Aborigènes » et de leur « condition vraiment misérable ? » Rétracterait-il tout cela ; et nous faut-il avoir de nouveau recours au « cabran natté, » marcher vêtu de « la fruste nudité première » ?

Nullement, aimable lecteur ! Le Professeur sait très bien ce qu'il dit, et notre hâte, à toi et à moi, lui fait tort. Si les Habits, aujourd'hui, « nous démoralisent » en nous costumant », n'ont-ils pas une valeur qui rachète cela ; ne peuvent-ils être modifiés en vue d'un meilleur usage ; faut-il absolument les jeter aux chiens ? Bien que Sans-Culotte, Teufelsdrœckh n'est pas un Adamite, telle est la vérité ; et quel que puisse être son désir de marcher « comme un Signe », en avant de notre âge dégénéré, il ne voudrait nullement accomplir cette fonction à la façon de ces vieux Adamites, c'est-à-dire en état de Nudité. L'utilité du Costume est absolument évidente pour lui : peut-être même a-t-il, de ses propriétés les plus abstraites, de ses qualités pour ainsi

(1)... thou too wert as a « sailor of the air... »

dire mystiques, lesquelles constituent, en quelque sorte, l'efficacité toute puissante du Costume, un sens comme nul avant lui jamais n'en fut gratifié. Par exemple :

« Vous voyez deux individus », écrit-il, « l'un habillé » de bel Ecarlate, l'autre de grossier Bleu râpé. Rouge » dit à Bleu : « Sois pendu et disséqué » ; Bleu frémit » en entendant ces mots, et (ô prodige des prodiges !) » marche mélancoliquement au gibet. Là, on lui passe » en l'air un nœud coulant, il se balance une heure » durant, puis le chirurgien le dissèque et prépare son » squelette pour un cabinet anatomique. D'où vient » cela ? Que faites-vous de votre axiome : *Toute chose* » *n'a son effet que là où elle se trouve* ? Rouge n'a aucune » prise matérielle sur Bleu ; il ne l'*empoigne* pas ; il n'est, » par aucun côté, en *contact* avec lui ; et les Shériffs » assistants, les Lords-lieutenants, les Bourreaux, les » Huissiers-à-verge, ne sont pas à ce point aux ordres » de Rouge, que celui-ci puisse les faire aller à son gré : » chacun se tient cantonné dans sa propre peau. Néan- » moins, aussitôt dit, aussitôt fait : le Mot articulé met » toutes les mains en mouvement ; et la Corde et la » Bascule perfectionnée accomplissent leur œuvre.

» Lecteur pensif, la raison de ceci me paraît double : » Premièrement, l'*Homme est un Esprit*, uni par d'invi- » sibles liens à *Tous les Hommes ;* deuxièmement, il » *porte des Vêtements,* qui sont l'emblême visible de ce » fait. Votre Ecarlate pendeur de gens n'est-il pas re- » vêtu d'une perruque en crins, de peaux d'écureuil, et » d'une robe de pluche ? Chacun, le voyant ainsi, con- » naît que c'est un Juge. — La Société, plus j'y pense » et plus cela me confond, est donc basée sur le Drap.

» Souvent, dans mes humeurs atrabilaires, lorsque » je lis des descriptions de cérémonies pompeuses : Cou- » ronnements de Francfort, Réceptions royales, Levers, » Couchers ; que je vois tout le branle-bas des huissiers, » des massiers, des hérauts ; comment le Duc un tel, » est présenté par l'Archiduc un tel, le Colonel A par » le Général B, et la foule des Prélats, des Amiraux et » des Fonctionnaires de tout ordre s'avançant selon » l'étiquette vers Sa Majesté sacrée ; puis lorsque, dans » l'intimité de mon isolement, je m'efforce de me faire » un tableau précis de ces solennités, — tout à coup, » comme par quelque baguette d'enchanteur, les Ha- » bits..., — le dirai-je ? — les Habits s'envolent de toute » la dramatique Assemblée ; et Ducs, Altesses, Prélats, » Généraux, Sa Majesté Sacrée même, tous jusqu'au

» dernier, sont là, les jambes tortuées, sans une che-
» mise sur eux ; et je ne sais s'il faut rire ou pleurer.
» C'est là une infirmité physique ou psychique, dont
» je n'offre point, sans doute, le seul cas ; et que, non
» sans hésitation, j'ai cru devoir confesser, pour la con-
» solation de ceux qui en sont aussi affligés. »

Plût au Ciel, dirons-nous, que tu eusses jugé bon de la taire ! Qui pourrait maintenant, sans un frisson, lire, le matin, dans son Journal, les cinq colonnes consacrées au Mouvement de la Cour ? On devrait avoir plus d'égards pour les Hypocondriaques, et tous les Hommes sont jusqu'à un certain point hypocondriaques. Ah ! comme, dans ce détraquement des nerfs, notre imagination a vite parcouru la série des conséquences, que Teufelsdrœckh déduit avec un sang-froid diabolique :

« Que ferait Sa Majesté, si effectivement pareil acci-
» dent arrivait ; si les boutons sautaient tous à la fois,
» et si le solide tissu s'évaporait, réellement, comme
» ici dans notre supposition ? *Ach Gott* (1) ! chacun
» d'attraper la plus proche cachette ; leur noble Tragé-
» die Politique (*Haupt-und Staats-Action*) n'est plus
» qu'une lamentable Farce-de-Paillasse, la dernière des
» Farces *les tablettes*, comme dit Horace (2), *les tablettes*
» *sont déchirées*, au milieu des lamentations et des hurle-
» ments, et dès lors plus de Fabrique gouvernementale,
» plus de Législation, de Propriété, de Police, plus de
» Société civilisée. »

Existe-t-il un homme qui se puisse figurer un Duc de Windlestraw nu, haranguant une Chambre des Lords, nue ? L'imagination, suffoquée comme dans un air méphitique, se replie sur soi-même, se refuse à de tels tableaux. Le Président, le Ministère, les Bancs de l'Opposition !*infandum! infandum!* Et pourtant qu'y a-t-il là d'impossible ? Est-ce que chaque âme, ou plutôt chaque corps de ces Gardiens de nos Libertés n'était pas nu, ou à peu près nu, la nuit d'avant ; « un Radis fourché avec une tête fantastiquement taillée ? » (3) Et (il nous faut obéir

(1) Dieu de Dieu !
(2) Horace : *Satires*, II, 1, dernier vers :
« Solventur risu tabulæ; tu missus abibis. »
(3) Citation de Shakespeare, *Henri IV*, 2e Partie, acte III, scène 2, fin. Monologue de Falstaff : « Quand il était nu », dit l'homérique pique-assiette, en parlant du juge Cerveauvide, qu'il se promet d'écornifler, « on eût dit un radis fourchu surmonté d'une tête grotesquement sculptée avec la tête d'un couteau. » Carlyle applique,

jusqu'au bout à ces impitoyables suggestions) qu'est-ce qui l'empêcherait, ce Radis, de s'en aller à Saint-Stéphen, en cette non-fashion (2), tout comme il irait au lit ; et là, avec d'autres Radis de son espèce, de tenir un Lit de Justice? « Consolation de ceux qui sont affligés de même! » Malheureux Teufelsdrœckh ! y eut-il jamais avant toi homme affligé d'une telle « infirmité physique ou psychique »? Et maintenant combien, peut-être, vont se trouver incurablement contaminés par ton aveu sans précédent, dont il nous répugne de faire part même à cette robuste Angleterre, même stimulé par notre devoir de Critique et de Biographe. Es-tu le plus malin des Sans-Culottes, ou seulement le plus fou ?

« Il reste à examiner », ajoute l'inexorable Teufelsdrœckh, « pourquoi l'*Epouvantail* (3), comme une Per-« sonne Habillée, n'a pas droit, lui aussi, au bénéfice de « clergie et au jugement par jury : et peut-être même, « considérant sa haute fonction (car n'est-il pas, lui « aussi, un Défenseur de la Propriété, un Souverain armé « des *terreurs* de la loi ?), à certaines Immunité et In-« violabilité royales ; choses, d'ailleurs, que les misérables « et les classes inférieures ne sont pas toujours fort dispo-« sés à lui accorder... »

« ... O mes Amis, nous ne sommes (pour parler » comme Yorick Sterne), nous ne sommes que des « din-« dons que l'on pousse au marché, en agitant un bâton « et un chiffon rouge » ; ou bien, comme on fait dans « le Norfolk, avec une vessie remplie de pois secs, et dont « le secouement terrifie les plus turbulents de ces vola-« tiles ! »

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)

dans les *Héros*, la même expression à Louis XIV. « Nul homme ne peut être un *Grand Monarque* pour son valet de chambre. Arrachez à Louis XIV son attirail de roi, et il n'y *a* plus rien, là, qu'un pauvre radis fourché avec une tête fantastiquement taillée. »

(2) ... in that no-fashion...

(3) Il s'agit du mannequin à effrayer les Moineaux ou les Maraudeurs.

LE PRÊTRE

Un soir que nous évoquions les morts chez Sigismond de Vère, une colonne noire apparut à travers la fumée de l'encens et de la verveine. Cette vue répandit je ne sais quelle angoisse ; les femmes s'évanouirent en poussant de grands cris, et l'horripilation fut telle en percevant le son rauque d'une voix irritée, que l'un de nous tira un revolver et le déchargea quatre ou cinq fois au hasard. On le jeta avec brutalité au dehors et nous restâmes dans l'obscurité à peine soulevée par la flamme de l'autel, les yeux tendus vers la colonne noire qui rugissait.

Cette forme avait les dimensions d'un homme et ses traits se modifièrent peu à peu, traits brillant d'un éclat faible. Tel celui que donne la pleine lune aux objets dans la campagne. C'était la semblance d'un vieux prêtre à la soutane usée et à la figure flétrie ; il était assis, les coudes sur les genoux et la tête appuyee sur les deux mains, nous regardant de ses pupilles eteintes.

Les paroles de sa bouche devinrent distinctes ; sa voix était amère et blanche et les mots s'embrouillaient parfois, comme dans les phrases des vieillards qui n'ont plus de dents.

« Tas de sots, dit-il, tas de sots, qui avez quitté les Dieux forts pour le Dieu pendu. Parce qu'une religion a triomphé sur la terre, vous croyez qu'il en est ainsi partout. Vous connaissez un point dans l'espace, une minute dans le temps et vous choisissez vos Dieux à votre guise. Tas de sots !

» Moi aussi, je fus parmi les vivants. J'ai vécu, si cela peut s'appeler vivre, de tuer les années ainsi que je les ai tuées. Votre présomption me fut familière et j'ai pensé vos pensées de sottises lorsque, moi aussi, j'étais un vivant.

» *Maintenant, je suis mort.*

» On m'a raconté bien des histoires que je n'ai

pas oubliées, les histoires du Verbe qui s'était fait chair, du fils de Dieu qui avait souffert pour nous. On m'a vanté le bonheur de l'amour divin, des jours qui se passent dans la retraite ou parmi les humbles à prêcher la parole chrétienne et à se dévouer pour le prochain. Plusieurs me parlèrent ainsi ; des hommes à la face grasse et fleurie, aux gestes enveloppants, à la voix onctueuse ; des hommes maigres et tristes, aux sourcils froncés, dont les espérances semblaient des inquiétudes. Des livres m'étaient lus, disant la ruine des Dieux anciens, la chute des civilisations pourries, les roses célestes qui avaient crû sur le fumier. Tous méprisaient les victimes du siècle, les faibles tombés sous la domination de la femme ; ils se considéraient comme les représentants de Dieu sur la terre, et, en termes éloquents, ils me vantèrent la gloire de la chasteté, la douceur de conduire les troupeaux du Seigneur, et m'engagèrent à m'enrôler parmi eux.

» Je fus le prêtre que l'on m'avait enseigné à être, le prêtre bienveillant et digne, doux aux faibles, combattant l'envie par la pitié. Dans le village où coula mon existence, tout le monde m'écoutait et m'aimait. Ceux qui respectèrent d'abord ma robe noire, plus tard me respectèrent moi-même. Les haines s'adoucirent parce que je n'avais d'inimitié pour personne, parce que je ne répondais aux injures que par la mansuétude et le pardon. Mon patrimoine était celui de tous et les pauvres me pardonnèrent ma pauvreté parce que je fus, sans m'en cacher, leur intercesseur auprès des riches et que je leur épargnai la honte de l'aveu. On m'oublia dans la petite cure de mes débuts et je me laissai oublier, craignant une charge trop lourde que je n'aurais su remplir à mon gré.

» Ce que vous appelez la vertu m'a rendu heureux sur la terre, plus heureux, du moins, que ceux qui m'entouraient ; je n'en eus ni orgueil, ni regret, y voyant une grâce du Seigneur dont je le remerciais. Quant, au déclin de la vie, la mala-

die vint m'annoncer la mort, je n'éprouvai aucune inquiétude, n'ayant pas combattu, ayant fait le bien tel que je le concevais. Les souffrances supportées avec résignation, me parurent une expiation légitime des péchés commis ; j'y voyais le commencement des années de purgatoire et je cueillais les douleurs comme des fruits savoureux d'automne dont le prix me serait compté au centuple dans les régions infinies de l'éternité.

» Puis je mourus en paix, au milieu des larmes et des attendrissements, exhortant mes brebis à s'aimer entre elles, à se remettre leurs offenses pour l'amour de Dieu, à rester de bons chrétiens pour obtenir un jour les douceurs du paradis. Je recommandai mon âme à leurs prières, je leur demandai une dernière fois pardon pour les offenses oubliées et je les bénis au nom du Christ qui était mort sur la croix pour nous racheter. Un vicaire voisin m'administra le viatique et l'extrême onction ; il avait peine à retenir ses pleurs. Tout le monde sanglotait autour de moi ; l'agonie fut courte. »

⋆

L'apparition se tut un instant ; puis une extrême colère flamboya sur son visage :

« Duperie ! Mensonge ! Trahison par soi-même ! Trahison par les autres ! Sot que je fus, sot que vous êtes ! »

Et il continua d'une voix irritée :

« J'étais mort.

» La journée était claire et le soleil avait dépassé le Zénith. Je me sentais monter avec une rapidité extrême et me dirigeais, semblait-il, dans la direction de l'astre. Mes pensées étaient troubles et confuses ; je n'avais aucun but et j'allais pourtant, sans savoir, obéissant à une force acquise dont je ne me rendais aucun compte.

» Je passai près de nuages et je crus entendre des ricanements qui m'inquiétèrent ; j'étais dans l'état de l'homme encore mal éveillé, poursuivi par les obsessions des rêves. Maintenant, sans l'avoir

voulu, je volais vers le Nord avec vitesse ; ma pensée inaccoutumée à se passer du service des sens, commençait à percevoir des formes étranges, des sons vagues et rauques d'une tonalité inconnue.

» J'avais dépassé les sphères des mortels. Un nouveau corps semblable à celui que je venais de quitter, s'aggloméra soudain autour de mon être, Je devins à nouveau le petit prêtre défunt ; mais le corps planait dans l'espace en suivant la volonté. J'eus l'idée de revenir en arrière ; j'éprouvais un vertige redoutable devant la destinée maintenant présente et jadis préparée.

» Ma course était ralentie et je tournais ma face vers le Midi, quand une femme vêtue de blanc, montée sur un cheval blanc, arriva sur moi avec la rapidité de la flèche. Sa face avait, sous un casque d'or, la majesté du soleil levant ; ses cheveux blonds s'éparpillaient dans sa course et les muscles énergiques de ses jambes maintenaient le cheval cabré. Elle me contempla quelques instants de ses yeux glauques et durs et leva son épée au-dessus de ma tête.

» Je crus voir un des séraphins messagers de l'Eternel, et du fond du cœur, je demandai grâce à Dieu pour mes péchés ; dans mon désordre, je récitais les formules apprises autrefois ; j'étais dans un tumultueux embarras de sensations, et je m'agenouillai devant la Vision, en remettant mon âme à la miséricorde divine.

» La femme blanche tenait toujours l'épée levée. En me voyant à genoux, un pli perpendiculaire coupa son front et elle m'ordonna d'une voix dure : « Lève-toi, chien ». Je m'étais abandonné, fermant les yeux.

» Lors, la femme cria une seconde fois : « Lève-toi, chien. » Je regardai. Son cheval hennissait et mordait son frein avec fureur. Je me pris alors à trembler et tendis les bras vers elle en implorant sa pitié. Elle eut un rictus de mépris et mit son épée au fourreau : « Puisque tu gémis comme un chien, je te traiterai comme un chien, » et elle dé-

tacha une courroie dont les extrèmités pendaient à l'arçon de la selle.

» Le lacet siffla dans l'air et vint s'enrouler autour de mon cou. Je ne songeais pas à me débattre, devenu imbécile, ne comprenant rien à ce qui se passait. Le lien se tendit; je me sentis étranglé et perdis connaissance des choses lorsque la femme partit au galop en poussant un formidable hourrah.

» Je fus entraîné dans une salle immense où des guerriers combattaient et chantaient leurs exploits. A coups d'épée, la femme s'ouvrit un passage dans la mêlée, et les heurts résonnaient âprement sur les boucliers de bronze. Je fus foulé aux pieds ainsi qu'une ordure ; je fus souillé de sang et de boue, sans avoir le courage de me relever, de saisir une arme et de lutter à mon tour, à la voix retentissante des trompettes. Mon ventre fut crevé par le sabot des étalons et mes entrailles s'enroulèrent autour de mes cuisses ; mes côtes brisées déchirèrent mes flancs et mon cœur battait à nu comme un battant de cloche.

» Le crépuscule vint et les héros cessèrent la bataille. Leurs blessures disparurent ainsi qu'un brouillard du matin sur les montagnes et lorsqu'ils s'assirent au festin des Dieux, je fus balayé au dehors, tandis que des dogues faméliques entouraient ma vile charogne et commençaient à s'en disputer les os.

» Il en fut ainsi du premier jour; il en fut ainsi des suivants. »

⋆

La voix s'affaiblissait; la forme devenait indistincte. Nous entendîmes un profond soupir et tout disparut.

» Vous ne comprenez pas, ricana l'abbé Calame d'une voix méprisante, ce prêtre, le prêtre qui vient de parler ; vous ne comprenez pas que ce prêtre est un prêtre damné. »

Mais tous les autres gardèrent le silence.

RAOUL MINHAR.

LA COMÉDIE DE L'AMOUR [1]

ACTE TROISIEME

Soir et clair de lune. Dans les arbres brûlent des lumières colorées. Au fond, des tables couvertes de bouteilles de vin, de verres, de gâteaux, etc. De la maison, dont toutes les fenêtres sont éclairées, on entend un bruit assourdi de piano et de chant, pendant la scène suivante. Svanhild est debout près de la véranda. Falk arrive de la droite avec quelques livres et un buvard sous le bras. Le domestique le suit avec une malle et une valise.

FALK. — C'est bien le reste ?

LE DOMESTIQUE. — Oui, je ne crois pas qu'il manque autre chose qu'un petit frac et le paletot d'été.

FALK. — Bien ; je le mettrai quand je m'en irai. Pars ; — tiens voilà le buvard.

LE DOMESTIQUE. — Il y a une serrure, je vois.

FALK. — Oui, il y a une serrure, Sivert.

LE DOMESTIQUE. — Bien.

FALK. — Je te prie de le brûler tout de suite.

LE DOMESTIQUE. — Brûler ?

FALK. — Oui, comme charbon — (*souriant*) avec toutes ces traites sur l'or poétique. Les livres, — tu peux les garder pour toi.

LE DOMESTIQUE. — Oh non ; je ne vais pas vous causer de pareils frais ! Mais si Monsieur Falk veut donner ses livres, c'est donc qu'il a fini d'apprendre ?

FALK. — Tout ce qui s'apprend dans les livres, je l'ai appris, — et encore plus.

LE DOMESTIQUE. — Plus ? c'est fort.

FALK. — Oui, dépêche-toi ; les porteurs sont à la porte ; — tu vas les aider à charger.

(*Le domestique s'en va par la gauche.*)

FALK (*s'approche de Svanhild, qui vient a sa rencontre*). — Nous avons une heure à nous, Svanhild, sous la lumière de Dieu et les étoiles de cette nuit d'été. Vois-les qui brillent, à travers la voûte du feuillage, comme des fruits sur la branche, ces semences de l'arbre du monde. Maintenant j'ai brisé le dernier lien de servitude, maintenant le fouet m'a touché pour la dernière fois ; comme le fils de Jacob, le bâton à la main, en cos-

---

(1) V. *Mercure de France*, nos 74, 75.

tume de voyage, je suis devant l'agneau pascal. Et toi, race usée, dont la vue étroite est fermée à la terre promise par delà la fuite du désert de sable, toi, esclave du temps, laborieux et soumis, maçonne la tombe royale en pyramide ; — je vais à la liberté à travers le désert des jours, pour moi la sortie est même dans le reflux de la mer ; mais la puissance de l'ennemi, la rusée doctrine du mensonge, y trouvera son tombeau, profond et sombre ! (*Court silence ; il la regarde et lui prend la main.*) Tu es si tranquille, Svanhild !

SVANHILD. — Et si joyeuse ! Oh, laisse-moi rêver, laisse-moi tranquillement rêver. Parle pour moi ; ils s'ouvrent, l'un après l'autre, les bourgeons de ma pensée, jaillissant en chanson, comme les lis mûris s'ouvrent sur l'eau du lac.

FALK. — Non, dis encore, avec la voix pure, indécevante de la verité, que tu es à moi ! Oh dis-le, Svanhild, dis—

SVANHILD (*se jette à son cou*). — Oui, je suis à toi !

FALK.— O, oiseau-de-chant, envoyé par Dieu pour moi seul !

SVANHILD. — J'étais une abandonnée dans la maison de ma mère, j'étais une isolée au-dedans de moi-même, un hôte inattendu dans la splendeur et le bruit de la joie, — là je n'étais rien — parfois même encore moins. Et puis tu es venu ! Pour la première fois sur terre, j'ai trouvé ma pensée dans la parole d'un autre ; ce que je rêvais confusément, tu savais l'exprimer, toi, intrépide de jeunesse parmi les vieillards de la vie ! Tantôt tu me repoussais, l'esprit tranchant, tantôt tu savais m'attirer, comme un rayon de soleil ; telle la mer est entraînée sur un rivage fleuri, et l'écueil repousse les flots. Maintenant j'ai vu le fond de ton âme, maintenant tu me possèdes tout entière ; ô toi, arbre au-dessus des vagues qui se jouent, toi cher, le flux est monté dans mon cœur, qui n'aura jamais de reflux !

FALK. — Et remercié soit Dieu, qui a baptisé mon amour dans le bain de la douleur. Je savais à peine moi-même quel besoin me poussait avant que, douloureusement, je visse en toi quel trésor je perdrais. Oui, loué soit-il, lui qui pour ma vie à venir, a anobli mon amour du sceau de la douleur, qui nous a donné nos lettres de franchise pour notre cortège triomphal, et nous a offert la chasse lointaine, par les nobles forêts, en selle sur le cheval ailé !

SVANHILD (*indique la maison*). — Là il y a fête dans

toutes les pièces, ces lumières brillent pour les deux jeunes gens, on entend les chants et les conversations des amis joyeux. Du chemin chacun pourrait croire que là est le bonheur, — parmi ces voix joyeuses. (*Compatissante.*) Heureuse enfant du monde, — ô pauvre sœur !

FALK. — Tu dis pauvre ?

SVANHILD. — N'a-t-elle pas partagé l'or de son âme entre lui et tous les amis, remis son capital entre cent mains, en sorte que personne ne lui doit la somme totale ? D'aucun d'eux elle ne peut tout exiger, il n'y a aucun d'eux pour qui elle puisse vivre toute. Oh je suis dix fois plus riche qu'elle ; j'ai un seul au monde seulement. Vide était mon cœur, lorsqu'avec des drapeaux de victoire, avec ton chant aux mille plis, tu vins ici ; là, tu gouvernes sur tous les chemins de la pensée ; comme un parfum de printemps tu remplis mon être. Oui, je dois remercier Dieu en cette heure, de ce que j'ai été solitaire jusqu'au moment où j'ai trouvé, — de ce que j'étais morte, et ai entendu la cloche sonner, qui m'appelait vers la lumière, hors des frivolités de la vie.

FALK. — Oui, nous, les deux sans amis dans le monde, nous sommes les riches ; nous avons le trésor du bonheur, nous, qui sommes en dehors et regardons l'action à travers la vitre, dans la nuit tranquille ; que les lampes brillent et que les voix raisonnent, que là ils tournent en dansant ; vois là-haut, Svanhild, — là-haut dans le bleu ; — là brillent aussi mille petites lampes —

SVANHILD. — Ecoute doucement, bien-aimé, — dans la fraîcheur du soir se répand dans le feuillage du tilleul une harmonie —

FALK. — C'est pour nous qu'elles brillent tout là-haut —

SVANHILD. — C'est pour nous qu'il chante par la vallée !

FALK. — Je me sens comme l'enfant prodigue de Dieu ; je l'ai abandonné et j'ai été me prendre aux filets du monde. Alors il m'a fait signe vers la maison, de ses douces mains ; et maintenant, j'arrive, maintenant il allume la lampe, prépare la fête pour le fils retrouvé, et m'offre son meilleur ouvrage. De cette heure, je jure de ne pas déserter, — et de rester debout, garde armée dans le camp de la lumière. Nous marchons ensemble, et notre vie chantera un cantique triomphal sur la victoire de l'amour !

SVANHILD. — Et vois comme il est facile de vaincre à deux, quand l'un est homme —

FALK. — Et l'autre est pleinement femme ; — il est impossible que deux pareils tombent !

SVANHILD. — Donc, debout pour la lutte contre les privations et les soucis. (*Elle montre l'anneau de Falk, qu'elle porte au doigt.*) En cet instant je leur raconte tout !

FALK (*vite*). — Non, Svanhild, pas maintenant ; attends jusqu'à demain ! Ce soir nous cueillons les roses rouges du bonheur ; revenir aux choses journalières maintenant serait sacrilège. (*La porte du salon s'ouvre.*) Ta mère vient ! Cache-toi ! Comme ma fiancée aucun regard ne doit ce soir te rencontrer !

(*Ils sortent entre les arbres près du pavillon. Mme Halm et Guldstad viennent sur la véranda.*)

MME HALM. — Il s'en va vraiment !

GULDSTAD. — Cela paraît ainsi.

STYVER (*arrive*). — Il s'en va, madame !

MME HALM. — Oui, bon Dieu, — nous le savons bien.

STYVER. — Voilà une fâcheuse affaire. Il tient parole ; je connais sa nature indomptable. Il nous met tous dans le journal ; ma fiancée sera imprimée à plusieurs éditions, avec les refus, les jumeaux et les ruptures. Ecoutez, savez-vous, si ce n'était la honte, je proposerais un accommodement, un armistice —

MME HALM. — Vous croyez qu'il s'y prêterait ?

STYVER. — Oui, je crois. Il y a des indices, il y a certaines choses qui montrent que lorsqu'il a eu le verbe si haut, il était en état d'ivresse. Oui, il y a une preuve qui, si elle n'est pas tout à fait décisive, du moins est très forte contre le prévenu ; il est rapporté sur lui que, après le repas, il se retira dans le domicile commun à Lind et à lui, et y montra une conduite tout à fait désordonnée, brisa en pièces — —

GULDSTAD (*voit une lueur de Falk et Svanhild, qui se séparent, Falk remontant vers le fond ; Svanhild reste debout, cachée par le pavillon*). — Halte, nous sommes sur la bonne voie ! Un instant, madame Halm ! Falk ne s'en va pas, et, s'il le fait, il le fait en ami.

STYVER. — Ah ? Croyez-vous aussi — ?

MME HALM. — Oh, où voulez-vous en venir ?

GULDSTAD. — Pas plus loin, madame, qu'il ne faut ; je vous expliquerai la chose à la satisfaction de tous. Rien qu'une minute de tête à tête —

MME HALM. — Soit !

(*Ils sortent ensemble dans le jardin ; pendant ce qui suit on les aperçoit de temps en temps au fond en conversation animée.*

STYVER (*descend dans le jardin, et aperçoit Falk, debout, regardant du côté de l'eau*). — Ces messieurs poètes sont gens de vengeance et de haine ; mais nous, hommes de gouvernement, sommes habiles hommes d'état ; je vais travailler pour moi-même — (*Il voit le prêtre, qui sort du salon.*) Voyez !

STRAAMAND (*sur la véranda*) . — Il s'en va réellement ! (*Il descend vers Styver.*) Oh, mon cher, — allez, entrez un petit instant dans la chambre et gardez ma femme—

STYVER. — Je vais garder madame !

STRAAMAND. — Lui tenir compagnie, je veux dire. Nous deux et les petits, nous sommes si habitués à être ensemble, et jamais — (*Comme sa femme et les enfants se montrent à la porte.*) Là, les voilà sur le seuil !

MME STRAAMAND. — Où es-tu, Straamand ?

STRAAMAND (*bas à Styver*). — Trouvez quelques paroles qui puissent les captiver, — quelque chose d'un peu amusant !

STYVER (*monte sur la véranda*). — Avez-vous lu, madame, la pétition au ministère ? C'est un prodige pour la perfection du style ; — (*il prend un livre dans sa poche*) je vais vous rendre compte in extenso —

(*Il les oblige poliment à entrer dans le salon, où il les suit. Falk marche dans le jardin ; lui et Straamand se rencontrent ; ils se regardent un instant.*)

STRAAMAND. — Eh bien !

FALK. — Eh bien ?

STRAAMAND. — Monsieur Falk !

FALK. — Monsieur le pasteur !

STRAAMAND. — Etes-vous plus traitable maintenant que lorsque nous nous sommes séparés ?

FALK. — Non, je poursuis inébranlablement ma route —

STRAAMAND. — Même si vous foulez aux pieds le bonheur de votre prochain ?

FALK. — Je plante l'arbre de vérité à la place du bonheur. (*Souriant.*) Au surplus, pensez-vous encore au journal des amoureux ?

STRAAMAND. — Etait-ce donc peut-être une plaisanterie ?

FALK. — Oui, consolez-vous, cette œuvre s'en va en fumée ; c'est en action, non sur papier, que je brise la glace.

STRAAMAND. — Et si vous m'épargnez, je sais sûrement quelqu'un qui ne me laisse pas échapper si facilement ; il profite de l'étreinte, lui, l'employé, — et c'est votre faute, et cela est fâcheux, que vous ayiez remué d'anciens enthousiasmes, et vous pouvez jurer qu'il ne se taira pas là-dessus, si je murmure un mot seulement contre la prétention qu'ils proclament en chœur. Les gens de gouvernement ont une grande puissance dans la presse en ce moment, me dit-on. Un misérable article peut tomber sur moi, s'il est imprimé dans le grand journal qui frappe avec les armes et la force de Samson, et se met à la traverse avec ses filets, surtout vers la fin des trimestres. —

FALK (*conciliant*). — Oui — si votre saga appartenait aux scandales — —

STRAAMAND (*découragé*) . — Quand même. Le journal est très répandu ; attention : je vais y être sacrifié sur l'autel de la vengeance.

FALK (*avec humour*) . — Du châtiment, voulez-vous dire, — et bien mérité. Il est une Némésis qui traverse la vie ; elle frappe sûrement, bien qu'elle frappe tard, — lui échapper n'est donné à personne. Si quelqu'un a péché contre l'idée, alors vient la presse, sa gardienne vigilante, et l'on se ressent des suites.

STRAAMAND. — Mais, mon Dieu, quand ai-je jamais passé contrat avec l' « idée » dont vous me parlez là ! Je suis un homme marié, père de famille, — souvenez-vous que j'ai douze jeunes enfants ; — je suis attaché à ma besogne journalière, j'ai des églises annexes et une paroisse étendue, et mes ouailles, nombreux troupeau, — et il faut s'en occuper, les nourrir, les soigner, les tondre ; il faut engraisser la terre et battre en grange ; on me demande à l'étable et au parc ; quand ai-je le temps de vivre pour l'idée ?

FALK. — Soit, alors rentrez chez vous le plus tôt possible ; rentrez, avant l'hiver, sous le toit de mottes. Voyez, la jeune Norvège est apparue, le hardi bataillon compte mille lutteurs, et le souffle du vent du matin déploie le drapeau.

STRAAMAND . — Et, jeune homme, si je rentre chez moi avec tous les miens, oui, tous, eux qui étaient hier mon petit royaume, — est-ce que beaucoup de choses aujourd'hui n'ont pas été changées ? Croyez-vous que je rentre riche comme lorsque je suis venu — (*Falk veut répondre.*) Non, attendez, et écoutez ce que j'ai à dire. (*Il se rapproche.*) Il fut un temps où j'étais jeune,

comme vous, et non moins hardi et résolu. Je travaillai pour du pain et les années passèrent ; ah, cela n'aguerrit pas l'esprit, comme la main. J'allai vers le nord ; ma maison fut tranquille derrière la montagne, et le cercle du monde pour moi devint la paroisse. — Ma maison — monsieur Falk ! Oui, savez-vous ce que c'est qu'une maison ?

Falk (*bref*). — Je ne l'ai jamais su.

Straamand. — Je le crois. Une maison, c'est là où il y a délicieusement place pour cinq, bien qu'entre ennemis ce serait trop étroit pour deux. Une maison, c'est là où toutes tes pensées peuvent jouer librement, comme des enfants sur les genoux du père, où ta voix ne frappe pas à la porte du cœur sans que la réponse ne fasse entendre un chant congénère. Une maison, c'est là où tes cheveux peuvent blanchir sans que personne remarque que tu vieillis, ou de chers souvenirs vaguement répandent une lueur bleue, comme la montagne bleuit au-delà de la forêt.

Falk (*avec une ironie réprimée*). — Vous vous exaltez —

Straamand. — Sachez, ce dont vous ne faites que rire ! Si différents notre Seigneur nous a créés. Il me manque ce dont vous avez le plus ; mais j'ai gagné, là où vous avez perdu. Vus du haut des nuages, paraissent comme une fable bien des grains de vérité dans la région des chemins de la terre ; vous voulez vous élever, et moi à peine jusqu'au faîte du toit, — un oiseau a été créé aigle —

Falk. — Et l'autre poule.

Straamand. — Oui, riez, et prenons-le pour vrai. Je suis une poule ; — bien ; Mais sous mon aile j'ai une couvée, et vous n'avez personne ! Et j'ai de la poule le courage et le grand cœur et je frappe pour écarter de moi, quand il s'agit des miens. Je sais bien que vous me trouvez sot, il est possible que vous portiez un pire jugement, et me teniez pour avide des biens du monde ; — soit, aucun débat là-dessus entre nous ! (*Il saisit le bras de Falk, et continue sans élever la voix, mais avec une force croissante.*) Oui, je suis avide et sot, et obtus encore ; mais je suis avide pour ceux que Dieu m'a donnés, et je me suis abêti dans les cris de détresse, et je suis devenu obtus dans la mer de la solitude. Pourtant, à mesure que mon vaisseau de jeunesse, une voile après l'autre, s'enfonçait dans la houle sans fin, d'autres montaient de l'horizon sur le miroir de la mer, et le

vent de terre les portait. A chaque rêve détruit par la peine, à chaque plume qui tombait dans ma fuite, je reçus en présent de Dieu un petit témoignage, et le présent du Seigneur fut reçu avec joie et merci. Pour eux j'ai lutté, pour eux j'ai supporté toute chose, pour eux j'ai expliqué moi-même la sainte écriture ; — c'était mon parterre de fleurs, cette bande d'enfants ; — maintenant vous l'avez souillé avec le poison de la moquerie ! Vous avez prouvé, en esthète et en auteur, que tout mon bonheur était une foi d'insensé, que cela, que je prenais au sérieux, était ridicule ; — maintenant j'exige, rendez-moi mon repos, mais rendez-le moi sans fêlure et intact —

Falk. — Vous exigez que je discute la valeur du bonheur ? —

Straamand. — Oui, vous avez jeté sur mon chemin une pierre, une pierre du doute, que vous seul pouvez soulever. Enlevez cette barrière entre moi et les miens, que vous avez bâtie, enlevez ce licou de mon cou —

Falk. — Vous croyez que j'ai de la glu du mensonge à vendre, pour en recoller le vase fêlé du bonheur ?

Straamand. — Je crois que la foi que vous avez arrachée par des paroles, vous pouvez la rétablir par des paroles ; je crois que vous pouvez ressouder la chaîne brisée ; — — jugez-en à nouveau, — dites la vérité tout entière, — témoignez encore, — que je puisse arborer le drapeau —

Falk (*fier*). — Je ne frappe pas le laiton du bonheur comme l'or.

Straamand (*le fixe*). — Alors souvenez-vous, ici a été dite une parole, par quelqu'un qui évente les traces du lièvre de la vérité : (*le doigt levé*) il y a une Némésis dans la vie ; lui échapper n'est donné à personne !

(*Il va vers la maison.*)

Styver (*sort avec ses lunettes et son livre ouvert à la main*). Monsieur le pasteur, venez vite ! Les petits pleurent —

Les enfants (*à la porte*). — Père !

Styver. — Et madame attend !

(*Straamand entre dans la maison.*)

Styver. — Madame n'a pas de goût pour les discussions juridiques. (*Il met le livre et les lunettes dans sa poche et se rapproche.*) Falk !

Falk. — Oui !

Styver. — J'espère que tu as changé d'avis.

Falk. — Et pourquoi ?

Styver. — Oh, c'est facile à comprendre ; tu perçois aisément qu'il est inexcusable de faire usage d'avis confidentiels ; — on ne raconte pas ces choses-là.

Falk. — Non, j'ai entendu dire que ce serait dangereux.

Styver. — Oui, sacrebleu !

Falk. — Oui, mais seulement pour des gens d'importance.

Styver (*en colère*). — C'est dangereux pour toute espèce de gens de bureau, Tu peux penser combien cela restreindrait toute vue d'avenir pour moi, si mon chef pensait que j'ai un pégase qui s'en va hennissant aux heures de travail dans un tel bureau. Tu sais depuis « l'intérieur » jusqu'aux « cultes » on n'aime pas les allures du cheval ailé. Mais le pis reste, au cas où cela se saurait, que j'ai failli au premier commandement du bureau, et publié des choses secrètes.

Falk. — Une telle imprudence est-elle punissable ?

Styver (*mystérieusement*). — Elle peut obliger un homme public à demander tout de suite sa démission. C'est une loi pour nous, fonctionnaires, d'aller avec une serrure sur la bouche même chez les amis.

Falk. — Mais cela est tyrannique de la part d'un chef, de lier la bouche d'un — employé, qui s'éreinte.

Styver (*ferme*). — C'est la loi ; il faut la subir sans murmure. En outre, en un moment comme celui-ci, où l'on est sur le point de faire la révision des traitements, ce n'est pas habile de fournir des renseignements sur l'emploi des heures de bureau, et ce qu'on y fait. Vois, c'est pourquoi je te prie, tais toi ; — un mot peut me séparer du —

Falk. — Portefeuille ?

Styver. — Officiellement cela s'appelle « recueil des minutes ». Le registre doit rester fermé comme une broche qui ferme le corsage sur le sein ; dévoiler ses secrets fait du tort.

Falk. — Et cependant ce fut toi-même qui m'as fait parler en révélant un coin du trésor du pupitre.

Styver. — Oui, savais-je moi, que le prêtre pourrait s'enfoncer si profondément dans la boue, lui qui a le bonheur, qui a un emploi, une femme, des enfants et de l'argent pour résister aux chocs de la vie ? Mais s'il peut tomber jusque-là, que dira-t-on de nous autres employés, de moi, qui n'ai guère eu d'avancement, et ai une fiancée, et bientôt me marierai, et devrai veiller à élever ma famille, etc.! (*Plus vivement.*) Oh, si j'étais un

homme riche, je raidirais l'armure sur l'épaule, et je romprais en visière au monde entier. Et si j'étais célibataire, moi, comme toi, tu peux croire qu'à travers la neige de la prose, je déploierais la bannière pour l'idée !

FALK. — Sauve-toi donc, homme !

STYVER. — Quoi ?

FALK. — Il est temps encore ! Ne fais pas attention à tous ces habiles hibous jugeurs : souviens-toi que la liberté fait de la chenille même un oiseau d'été !

STYVER (*recule*). — Tu veux dire que je devrais rompre — ?

FALK. — Oui ; — si la perle est partie, qu'importe l'enveloppe ?

STYVER. — Une pareille proposition pourrait être faite à un débutant, non à un homme qualifié en droit ! Je ne compte pas ce que Kristian V (1) en son temps prescrivit sur les fiançailles, — car ce genre de relation ne se trouve pas visé dans la « loi criminelle » de 42 ; au surplus la chose ne serait pas criminelle, il n'y aurait aucune infraction à la légalité —

FALK. — Tu vois bien !

STYVER (*ferme*). — Oui, mais cependant, — d'une pareille exception (2) on n'a jamais parlé. Dans les temps gênés nous nous aimions fidèlement ; elle n'exige pas beaucoup des joies de la vie, et je suis content de peu, j'ai depuis longtemps flairé que j'ai été fait pour la maison et le bureau. Que d'autres suivent l'envolée du troupeau de cygnes ; la vie dans le petit peut aussi être jolie. Que dit donc quelque part le conseillé privé Gœthe, sur la voix lactee, brillante et blanche ? Personne n'en peut écumer la crême du bonheur, et encore moins en faire du beurre —

FALK. — Quand même le but serait le barattage du beurre du bonheur, il faut que l'esprit du moins gouverne toute la peine ; — un homme doit être citoyen de son temps, mais élever la vie sociale de son temps. Oui, sûrement, il y a beauté dans le petit ; mais l'art est de voir et de comprendre. Chacun, qui aime à cultiver la terre, ne doit pas pour cela se croire semblable au paysan de la vallée.

(1) Dans le code de Kristian V, livre III, chap. 18, se trouvent les prescriptions relatives aux fiançailles et au mariage, dont le 1er paragraphe est ainsi conçu : « Qui veut prendre femme la demandera à ses parents ou tuteurs, mais avec son oui et consentement. » Par un autre article, les fiançailles secrètes sont interdites.

(2) Au sens juridique.

Styver. — Suivons donc en paix le grand chemin ; nous ne te fermerons pas l'accès des sentiers, nous suivons la rue, tu planes sur les hauteurs. Hm, nous nous y sommes élancés aussi, elle et moi, jadis ; mais l'exigence du jour est travail, non chanson, — et l'on en meurt, à mesure que l'on vit. Vois, la vie de jeunesse est une grande cause, et la plus superflue des querelles ; — cherche un arrangement, et ne pense à aucun recours ; car tu perds l'affaire devant tous les tribunaux.

Falk (*hardi et confiant, en jetant un regard du côté du pavillon*). — Non, s'il faut enfin venir au dernier jugement, — je sais, qu'il y a une grâce après le jugement ! Je sais qu'une vie peut être vécue à deux, avec le plus libre enthousiasme et une foi sans retour ; mais toi, tu proclames la misérable doctrine du temps : que l'idéal est secondaire !

Styver. — Non, le plus important ; car sa mission est remplie, comme la mission de la fleur — quand le fruit apparaît. (*A l'intérieur, Mlle Skære joue au piano et chante : « Ach du lieber Augustin ». Styver s'arrête et écoute, doucement ému.*) Elle m'appelle avec la même chanson qu'elle chantait, quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois. (*Il pose la main sur le bras de Falk et le regarde les yeux dans les yeux.*) Chaque fois qu'elle rappelle cette chanson à la vie, c'est comme s'il sortait des accords de ma fiancée une confirmation nouvelle du premier oui. Et quand notre amour un jour prendra fin et se mourra, pour revivre en amitié, la chanson sera le lien entre avant et alors. Et si mon dos se courbe à force sur le pupitre, et si ma tâche journalière n'est plus qu'une lutte contre la faim, je rentrerai pourtant joyeux à la maison où les choses évanouies éclateront en musique. Si une fugitive heure du soir est à nous complètement, — je serai sorti sans dommage du jeu !

(*Il entre dans la maison. Falk se tourne vers le pavillon, Svanhild sort ; elle est pâle et excitée. Ils se regardent un instant l'un l'autre en silence et se jettent brusquement dans les bras l'un de l'autre.*)

Falk. — O Svanhild, supportons fidèlement tout ! Toi, fraîche fleur de plein air en ce cimetière, — tu vois ce qu'ils appellent vie au printemps ! Cela sent le cadavre des nouveaux mariés ; cela sent le cadavre, là où deux s'en vont par les coins des rues, souriants des lèvres, avec l'étouffante tombe de chaux du mensonge au-dedans, avec l'atonie de la mort dans toutes leurs

aspirations. Voilà ce qu'ils appellent vivre ! Puissances du ciel, un pareil sort vaut-il la peine que l'on se remue tant ? Doubler des troupeaux d'enfants pour cela, les engraisser de droiture et de devoir, les abreuver de foi un court été, — pour s'en servir quand vient le temps des âmes mortes !

SVANHILD. — Falk, partons !

FALK. — Partir ? Et où ? Le monde n'est-il pas partout le même, et ne retrouve-t-on pas sur le mur de chacun le même mensonge, sous verre et encadré comme vérité dont on se pare ? Non, nous voulons rester, jouir du spectacle, de la tragi-comédie, cette merveille d'arlequin, — un peuple qui croit — ce que le peuple entier dit en mentant ; vois le prêtre et sa femme, Lind et Styver, arrangés avec le masque de l'amour, le mensonge dans le cœur et la foi dans la bouche, — et avec tout cela gens respectables tout à fait ! Ils mentent pour eux-mêmes et pour les autres ; mais le contenu du mensonge, personne ne l'ose blâmer ; — chacun se compte, bien que navire en détresse sur sa quille, comme un Crésus du bonheur, bienheureux comme un dieu ; ils se sont sortis eux-mêmes du paradis, et pouf, jusqu'aux oreilles dans les marais de soufre ; mais aucun d'eux ne voit où il est, et chacun se croit chevalier du paradis, et chacun sourit sous les aïe et les ouf ; et si Belzébub vient avec des cris et des rires, avec ses cornes, son pied de bouc et quelque chose de pire, — on éveille son voisin d'un éclat de rire ; ôte ton chapeau ; vois, voilà notre Seigneur !

SVANHILD (*après un instant de tranquillité songeuse*). — Comme merveilleusement une main charitable m'a montré le chemin vers notre rendez-vous printanier. Cette vie, que j'ai jouée en rêves dispersés, à partir de maintenant je l'appelle mon œuvre journalière. O bon Dieu ! Comme je tâtonnais à l'aveugle ; — tu as commandé à la lumière, — tu l'as fait me trouver ! (*Elle regarde Falk avec une tranquille, amoureuse admiration.*) Quelle force est donc en toi, arbre puissant, qui restes debout dans la forêt abattue par le vent, droit et luxuriant, qui te tiens seul, et as encore un abri pour moi — ?

FALK. — La vérité de Dieu, Svanhild ; — elle rend courageux.

SVANHILD (*regarde du côté de la maison avec une expression de honte*). — Ils sont venus comme de mauvais tentateurs, les deux, chaque orateur pour sa moitié de famille. L'un demandait : où l'amour de la jeunesse

peut-il croître, quand l'âme s'incline sous le poids du bien-être ? L'autre demandait : où l'amour peut-il trouver vie, quand on en est à l'éternelle dispute contre la misère ? Terrible — de prêcher cette doctrine comme parole de vérité et avec cela de supporter la vie !

FALK. — Et si cela nous concernait ?

SVANHILD. — Concerner ! — Quoi donc ? Des circonstances extérieures peuvent-elles faire quelque chose ? Je te l'ai déjà dit ; si tu veux lutter, je me tiendrai à ton côté et j'y tomberai. O, rien n'est plus facile, comme la messagère de la bible, de laisser la maison derrière soi, de se réjouir, souffrir, et suivre celui que l'on aime, en avant vers Dieu.

FALK (*l'embrasse*). — Venez donc, temps d'hiver, violents et puissants ! Nous sommes debout dans l'orage ; personne ne peut nous ébranler !

(*Mme Halm et Guldstad arrivent de la droite par le fond. Falk et Svanhild restent debout près du pavillon.*)

GULDSTAD (*à voix basse*). — Voyez, madame !

MME HALM (*surprise*). — Ensemble !

GULDSTAD. — Doutez-vous encore ?

MME HALM. — C'est extraordinaire !

GULDSTAD. — Oh, j'ai encore remarqué comme il a tranquillement couvé son ouvrage.

MME HALM (*à elle-même*). — Qui aurait pu penser que Svanhild était si rusée ! (*Vivement à Gulstad.*) Mais, non, je ne puis croire —

GULDSTAD. — Bien ; on va vérifier.

MME HALM. — Maintenant, à l'instant ?

GULDSTAD. — Oui, et vigoureusement.

MME HALM (*lui tend la main*). — Dieu soit avec eux !

GULDSTAD (*sérieux*). — Merci, il peut en être besoin

(*Il descend.*)

MME HALM (*regarde derrière soi en s'en allant*). — Quelle que soit l'issue, l'enfant sera heureuse.

(*Elle entre dans la maison.*)

GULDSTAD (*se rapproche de Falk*). — Vous avez bien juste temps ?

FALK. — Un quart d'heure, et je pars.

GULDSTAD. — Il n'en faut pas plus.

SVANHILD (*veut s'éloigner*). — Adieu !

GULDSTAD. — Non, restez !

SVANHILD. — Resterai-je ?

GULDSTAD. — Jusqu'à ce que vous ayiez répondu. Entre nous il faut que tout soit clair ; — il faut que nous parlions à cœur ouvert tous trois.

Falk (*surpris*). — Nous trois ?

Guldstad. — Oui, Falk, — maintenant il faut jeter le masque.

Falk (*réprime un sourire*). — A votre service.

Guldstad. — Ecoutez donc. Voilà environ une demi-année que nous nous sommes connus ; — nous nous disputions —

Falk. — Oui.

Guldstad. — Presque jamais nous n'étions d'accord : nous nous sommes parfois donné mutuellement la bordée ; vous étiez comme le commandant d'une affaire méditée, et je n'étais qu'un des simples des faits journaliers. Et pourtant c'était comme si une corde nous eût liés l'un à l'autre, comme si mille choses oubliées des orgies de pensées de ma propre jeunesse, évoquées par vous, revenaient au jour. Oui, oui, vous me regardez, mais les cheveux grisonnants ont aussi débordé libres et bruns un printemps, et le front, qui arrose la vie journalière d'un homme d'une sueur d'esclavage, n'a pas toujours porté des rides. Mais assez là-dessus ; je suis homme d'affaires —

Falk (*légèrement moqueur*). — Vous êtes la saine intelligence pratique.

Guldstad. — Et vous êtes le jeune brillant chanteur de l'espoir. (*Il se met entre eux.*) Ainsi, voyez, Falk et Svanhild, me voici. Maintenant il faut parler ; car l'instant est proche, qui secrètement apporte bonheur ou regret.

Falk (*raide*). — Parlez donc !

Guldstad (*souriant*). — Je vous ai dit hier que je méditais une sorte de poème —

Falk. — Réel.

Guldstad (*fait lentement signe que oui*). — Oui !

Falk. — Et si l'on demande d'où vous tirez la matière — ?

Guldstad (*regarde un instant Svanhild et se tourne de nouveau vers Falk*). — C'est une même matière que tous deux avons trouvée.

Svanhild. — Maintenant je dois partir.

Guldstad. — Non restez, et écoutez jusqu'au bout. A une seconde femme je n'ai rien demandé de pareil. Vous, Svanhild, j'ai appris à vous connaître à fond ; pour faire ici la prude, votre âme est trop fière. Je vous ai vue grandir, vous développer ; vous possédiez tout ce que j'estime en une femme ; mais longtemps je n'ai

vu en vous qu'une fille ; — maintenant je demande — voulez-vous être ma femme ?

(*Svanhild se détourne honteuse.*)

Falk (*lui saisit le bras*). — N'en dites pas plus !

Guldstad. — Doucement ; elle répondra. Demandez, vous aussi, — — qu'elle puisse choisir librement.

Falk. — Moi — dites-vous ?

Guldstad (*le regarde fixement*). — Il s'agit de conserver trois vies au bonheur, — non seulement la mienne. Ne dissimulez pas, cela ne vous servirait guère car, bien que mes actions soient très bas, j'ai reçu pourtant une sorte de don de pénétration. Oui, Falk, vous l'aimez. Avec joie j'ai vu ce jeune amour s'épanouir en fleur ; mais cet amour, le fort, hardi, c'est lui-même qui peut briser son bonheur.

Falk (*en sursaut*). — Vous osez dire cela !

Guldstad (*tranquille*). — Par droit d'expérience. Si maintenant vous la gagniez —

Falk (*menaçant*). — Eh bien ?

Guldstad (*lentement et posément*). — Oui, supposez qu'elle ose tout construire sur cette base, et tout risquer sur cette seule carte, — et que l'orage de la vie balaye cette base, et que la fleur se fane sous les ombres du temps ?

Falk (*s'oublie et s'écrie*). — Impossible !

Guldstad (*avec un regard significatif*). — Hum, ainsi pensais-je aussi, quand j'étais jeune, comme vous. Autrefois j'ai brûlé pour une femme ; puis nos chemins se séparèrent. Hier nous nous sommes rencontrés ; — rien n'est resté.

Falk. — Hier ?

Guldstad (*sourit sérieusement*). — Hier. Vous connaissez la femme du prêtre —

Falk. — Quoi ? C'était elle qui —

Guldstad. — Qui alluma la flamme. D'elle j'ai eu l'esprit occupé pendant bien des années, et toujours elle apparaissait devant mon souvenir, telle qu'elle était, la jolie jeune femme, lorsque nous nous sommes rencontrés au frais printemps. Maintenant vous allumez le même feu de folie, maintenant vous tentez le même jeu de hasard, — voyez, c'est pourquoi je dis : Prudence ! Arrêtez, et réfléchissez ; — votre jeu est dangereux !

Falk. — Non, j'ai dit à toute la société du thé ma forte foi, qu'aucun doute ne peut ébranler —

Guldstad (*achève la pensée*). — Que l'amour à libre

plaisir peut résister aux habitudes, aux nécessités, et aux soucis, et aux années. Eh bien, soit ; il est possible que ce soit vrai ; mais voyez maintenant la chose par un autre côté. Ce qu'est l'amour, personne ne le peut expliquer ; en quoi consiste cette foi délicieuse, que l'un a été fait pour la vie bienheureuse à deux — voyez, aucun homme sur terre ne le peut analyser. Mais le ménage est quelque chose de pratique, et aussi les fiançailles, mon cher ; et facilement cela se prouve en fait que tel est formé précisément pour tel et tel. Mais l'amour frappe à l'aveugle, il ne choisit pas une épouse, mais une femme ; et si cette femme n'a pas été faite pour l'union avec vous — ?

FALK (*raide*). — Eh bien !

GULDSTAD (*lui frappe sur l'épaule*). — Alors l'affaire est perdue. D'heureuses fiançailles ne dépendent pas seulement de l'amour, mais de beaucoup plus, des membres de la famille, que l'on voit volontiers, de l'esprit, que l'on peut porter sous le même chapeau. Et le ménage ? Oui, c'est une mer de pures demandes et de pures exigences qui ont peu affaire avec l'amour. Il faut de l'esprit domestique et des vertus douces, il faut ici de la cuisine et des choses de ce genre, de la résignation et du respect pour les commandements et les devoirs, — et beaucoup de choses qui en présence de la jeune fille ne peuvent être comprises comme objets d'information.

FALK. — Et alors — ?

GULDSTAD. — Ecoutez un conseil, précieux comme de l'or. Ecoutez un peu l'expérience ; voyez autour de vous dans la vie, où chaque paire d'amoureux a la bouche pleine, comme si des millions leur étaient donnés. Devant l'autel ils iront en toute hâte, eux deux ; ils ont une maison et sont dans les bonnes grâces du bonheur ; ainsi se passe un temps dans l'ivresse du triomphe et la fidélité ; puis vient un jour de règlement ; — oh, oh ! L'usine alors tout entière est en banqueroute. Faillie est la fleur de jeunesse sur les joues de la femme, faillie la floraison de la pensée en elle ; failli le courage de la victoire dans l'esprit de l'homme, failli tout charbon qu'autrefois on avait vu étinceler ; faillie, faillie toute la boutique ; et deux pareils allaient pourtant dans la vie comme maison d'amour de première classe !

FALK (*avec éclat*). — C'est un mensonge !

GULDSTAD (*impassible*). — Il y a quelques heures,

c'était pourtant vérité. C'étaient vos paroles, lorsque vous étiez là, seul contre tous, et frappiez sur toutes la société réunie pour le thé. Là résonnait la négation de tous côtés, comme maintenant elle vient de vous ; oui, cela se conçoit aisément ; nous trouvons tous que cela sonne mal, d'entendre nommer la mort quand nous sommes malades. Voyez le prêtre, lui qui a composé, peint, dans ses jours de liberté, avec esprit et goût ; — comment pouvez-vous vous étonner qu'il se soit abaissé, lorsque lui et elle sont venus sous le même toit ? Elle était faite pour être son amante, — comme épouse pour lui elle n'avait nullement été faite. Et de même l'employé, qui écrivait de bons vers ? Dès que mon homme fut fiancé au nom de Dieu, toutes les rimes se mirent de travers, et depuis lors sa muse a dormi, bercée au bruit de son éternel droit. Vous voyez — — (*Il regarde Svanhild.*) Vous avez froid ?

Svanhild (*doucement*). — Je n'ai pas froid.

Falk (*s'efforce de prendre un ton moqueur*). — Et quand jamais à la fin il ne resterait un actif, mais un passif seulement, — pourquoi voulez vous risquer le capital dont vous disposez dans une si peu avantageuse loterie ! Il semble presque que vous ayiez la croyance que vous avez été fait surtout pour la banqueroute ?

Guldstad (*le regarde, sourit et hoche la tête*). — Mon fier jeune Falk, — gardez-vous de la plaisanterie. — De deux manières un couple peut s'installer. On peut prendre comme base le crédit de l'illusion, les lettres de change à long terme sur une ivresse éternelle, sur la permanence de l'âge de 18 à 19, et sur l'impossibilité de la goutte et du tabac à priser ; — on peut se baser sur les joues roses, les yeux clairs et les longs cheveux, sur la foi confiante que rien de tout cela ne s'efface, et que le temps de la perruque jamais ne vient. On peut se baser sur des pensées pleines de sentiments, sur l'épanouissement dans la poussière desséchée du désert, sur des cœurs qui à travers tout le cours d'une vie, battent, comme lorsque le premier oui a été dit et entendu. Comment s'appelle pareil trafic ? Vous connaissez le nom ; — cela s'appelle boniment, — boniment, chers amis !

Falk. — Maintenant je puis juger que vous êtes un dangereux tentateur, — vous, l'homme de bien-être, peut-être millionnaire, tandis que tout ce qui m'appartient en ce monde, a pu être enlevé par deux artilleurs.

Guldstad (*tranchant*). — Que voulez-vous dire par là ?

Falk. — Cela se touche ; car la base solide, je pense, est bien l'argent, — l'argent miraculeux, qui fait à bien des veuves entre deux âges un ornement, de la gloire dorée de sainte Gertrude.

Guldstad. — Oh non, il y a encore autre chose qui vaut mieux. C'est le tranquille, cordial courant d'amical respect, qui peut honorer son objet aussi complètement que l'allégresse dans un rêve confus. C'est un sentiment de bonheur du devoir, de soins confortables, de paix de la maison, d'inclinaison du vouloir l'un vers l'autre, d'éveil pour qu'aucune pierre ne vienne blesser le pied de l'élue partout où elle va dans la vie. C'est une main de douceur qui panse les blessures, c'est la puissance de l'homme, qui porte d'un dos volontaire l'équilibre, qui offre à travers les années son bras qui soutient fidèlement et porte confiant. — Tel est le fondement, Svanhild, que je puis offrir pour la construction de votre bonheur ; répondez maintenant. (*Svanhild fait un grand effort pour parler ; Guldstad étend la main et l'empêche.*) Réfléchissez bien, pour n'avoir pas à vous repentir ! Choisissez entre nous d'un esprit clair et de sang froid.

Falk. — Et d'où savez-vous —

Guldstad. — Que vous l'aimez ! Je l'ai lu au fond de vos yeux. Dites-le lui aussi maintenant. (*Il lui serre la main.*) Maintenant je rentre. Que le jeu finisse. Et si vous pouvez me promettre de la main et de la bouche d'être pour elle un ami dans la vie, un bâton sur la route, un soutien dans le malheur, comme je puis l'être — (*Il se tourne vers Svanhild.*) Soit, passez donc une barre sur ce que j'ai offert. Alors j'ai gagné la victoire, une victoire tranquille ; vous gagnez le bonheur ; c'était ce que je voulais. (*A Falk.*) Et, c'est vrai, — vous avez parlé d'argent ; croyez-moi, c'est un peu plus qu'un colifichet. Je suis seul, je ne connais aucune personne chère ; tout ce qui est à moi, sera à vous ; vous serez mon fils et elle ma fille. Vous savez qu'à la frontière je possède une usine ; j'y vais ; vous vous mettez en ménage, et sitôt l'année finie, nous nous reverrons. — Vous me connaissez maintenant, Falk ; examinez-vous vous-même, n'oubliez pas que le voyage qui descend le fleuve de la vie n'est pas un jeu, n'est pas de jouir et savourer ; — et puis, au nom de Dieu, — alors choisissez !

(*Il entre dans la maison. Falk et Svanhild se regardent timidement.*)

FALK. — Tu es si pâle.

SVANHILD. — Et toi si immobile.

FALK. — Oui.

SVANHILD. — Il a été le pis pour nous.

FALK (*comme à lui-même*).— Il m'a enlevé ma force.

SVANHILD. — Comme il a frappé fort.

FALK. — Il s'entendait à porter ses coups.

SVANHILD. — C'était comme si tout s'effondrait en un instant. (*Plus près de lui.*) Comme nous étions riches, riches l'un par l'autre, lorsque le monde entier nous avait abandonnés, lorsque nos pensées montaient, comme contre le rivage, l'écume des vagues brisées dans la nuit tranquille. Il y avait le courage des victoires dans nos âmes, et la confiance en l'amour éternel entre deux ; — il est venu avec les biens de la terre, il a pris notre foi, et implanté le doute, — et tout s'en est allé !

FALK (*avec violence*). — Ote cela de ton souvenir ! Tout ce qu'il a dit était vrai pour d'autres, mais un mensonge pour nous !

SVANHILD (*hoche lentement la tête*). — L'épi de blé qu'un grêlon du doute a frappé ne pourra jamais plus s'agiter.

FALK (*anxieux, avec éclat*). — Si, nous deux, Svanhild — !

SVANHILD. — Abandonne un espoir qui trompe ; si tu sèmes le mensonge, tu moissonneras des larmes. Les autres, dis-tu ? Et ne crois-tu pas qu'un chacun a pensé comme toi et moi, qu'il était celui qui pourrait défier la foudre, qu'aucun orage de la terre ne pourrait abattre, que le brouillard aperçu au loin dans le ciel, sur les ailes de la tempête jamais ne pourrait atteindre !

FALK. — Les autres se sont séparés vers différents buts ; moi je ne veux que ton amour, et lui seulement. Vois, ils s'égosillent aux criailleries de la vie, je te soutiendrai tranquillement avec de fortes branches.

SVANHILD. — Mais si enfin lui-même disparaissait, cet amour, qui devrait tout porter, — as-tu alors, ce qui fonde encore le bonheur ?

FALK. — Non, avec mon amour tout tombe.

SVANHILD. — Et oses-tu saintement me promettre devant Dieu que jamais, comme une fleur fanée, il ne se penchera, mais embaumera, comme aujourd'hui, et s'épanouira pour toute la vie ?

FALK (*après un court silence*). — Il durera longtemps.

SVANHILD (*douloureusement*). — Oh, « longtemps », « longtemps » ; — mot pauvre et misérable ! Que peut valoir « longtemps » pour l'amour ? C'est son arrêt de mort, la moisissure sur la semence. « A tout jamais je crois à l'amour » — la chanson se taira donc, et à la place on entendra : Je t'aimais l'an dernier ! (*Comme soulevée par une forte inspiration.*) Non, ce n'est pas ainsi que notre jour de bonheur baissera, il ne mourra pas avec des larmes de soleil derrière un nuage à l'ouest ; — notre soleil s'éteindra, comme une merveille de l'air, en plein midi, alors qu'il brille le mieux !

FALK (*effrayé*). — Que veux-tu, Svanhild ?

SVANHILD. — Nous sommes enfants du printemps ; après lui ne viendra pas d'automne, alors que l'oiseau chanteur se tait dans ta poitrine, et jamais plus n'aspire là où il fut porté. Après lui jamais aucune couverture d'hiver ne jettera le voile sur le cadavre de tous les rêves ; — notre amour le joyeux, victorieusement fier, ne se consumera pas longtemps, ne s'énervera pas par l'âge, — il mourra, comme il a vécu, jeune et riche !

FALK (*dans une profonde douleur*). — Et loin de toi, — que me deviendra la vie ?

SVANHILD. — Que deviendra-t-elle près de moi — sans amour ?

FALK. — Un foyer !

SVANHILD. — Où l'alfe du bonheur lutterait avec la mort. (*Avec force.*) Pour l'union avec toi la force ne me fut pas donnée, je le vois maintenant, je le sens et le sais ! Je pouvais t'enseigner le jeu joyeux d'amour, mais je n'ose porter ton âme à travers e grave. (*Plus près avec une chaleur croissante.*) Maintenant nous avons crié l'allégresse dans l'enivrement d'un jour de printemps ; maintenant aucun engourdissement sur les coussins de la mollesse ! Donne à l'alfe des ailes, laisse-le pour le frémissement de la chanson, s'envoler en troupeau avec de jeunes dieux ! Et s'il a chaviré, notre bateau d'avenir, — une planche est sur l'eau, — je le sais ; le hardi nageur atteint le paradis ! Que le bonheur s'enfonce, plonge dans la tombe humide ; notre amour, pourtant, Dieu soit loué, victorieux et sauvé, touchera terre après le naufrage !

FALK. — Oh je te comprends ! Mais se séparer ainsi ! Juste maintenant, quand le beau monde est ouvert devant nous, — ici, au milieu du printemps, sous le ciel bleu, le jour même où notre jeune pacte a reçu le baptême !

Svanhild. — C'est pour cela qu'il le faut. Après ce moment, notre chemin d'allégresse ne peut que descendre ! Et malheur, quand une fois viendra le jour du jugement, et quand nous serons admis devant le grand juge, et quand il réclamera, Dieu équitable, le trésor qu'il nous a prêté dans le jardin de la vie, — alors, Falk, une réponse qui raye la grâce : « Nous l'avons perdu sur le chemin de la mort ! »

Falk (*dans une forte résolution*). — Jette l'anneau !

Svanhild (*avec feu*). — Veux-tu ?

Falk. — Jette-le ! Je te comprends ! Oui, c'est seulement de cette manière que je t'obtiens ! Comme la tombe est le chemin vers l'aurore de la vie, ainsi l'amour est seulement voué à la vie, quand, délié des désirs, il s'enfuit délivré vers la patrie spirituelle du souvenir ! Jette l'anneau, Svanhild !

Svanhild (*avec enthousiasme*). — Je suis dégagée de mon devoir ! Maintenant j'ai rempli ton âme de lumiére et de poésie ! Vole librement ! Maintenant tu as pris ton essor pour la victoire, — maintenant ta Svanhild a chanté le chant du cygne ! (*Elle prend l'anneau et y dépose un baiser.*) Jusqu'à la fin du monde parmi les joncs de la mer, enfonce-toi, mon rêve, — je te sacrifie pour l'amour ! (*Elle remonte de quelques pas, jette l'anneau dans le fjord et se rapproche de Falk avec une expression radieuse.*) Maintenant je t'ai perdu pour cette vie, — mais je t'ai gagné pour l'éternité !

Falk (*fortement*). — Et maintenant à l'action journalière chacun de son côté ! Sur terre ne se rencontreront plus jamais nos chemins. Chacun va, chacun lutte sans plainte. Nous étions atteints par les vapeurs fiévreuses du temps ; nous voulions la récompense de la victoire sans combat, la paix du sabbat sans jours de travail, bien que l'exigence soit lutter et renoncer.

Svanhild. — Mais sans amertume.

Falk. — Non, non, — avec le courage de la vérité. Aucun débordement du flux de la vengeance ne nous menace ; le souvenir, dont tous deux avons hérité pour la vie, éclairera brillamment les nuages sombres, et sera comme l'arc-en-ciel aux sept couleurs le plus splendide, — comme le témoignage du pacte entre nous et Dieu. A cette clarté tu vas à tes tranquilles devoirs —

Svanhild. — Et tu t'en vas là-haut vers ton but comme poète !

Falk. — Comme poète ; oui, car tout homme l'est, dans l'école, le parlement ou l'église, tout homme,

qu'il soit haut ou bas placé, qui voit l'idéal derrière ses actes. Oui, je vais là-haut; le cheval de l'essor est sellé; je sais que ma vie est à jamais anoblie! Maintenant, adieu!

SVANHILD, — Adieu!

FALK (*l'embrasse*). — Un baiser!

SVANHILD. — Le dernier. (*Elle se dégage.*) Maintenant je puis te perdre joyeuse pour cette vie!

FALK. — Quand toute lumière au monde s'éteindrait, — la pensée de la lumière vit du moins, car elle est Dieu.

SVANHILD (*s'éloigne vers le fond*). — Adieu!

(*Elle sort.*)

FALK. — Adieu! — Je crie joyeux encore —

(*Il agite son chapeau.*) Bel amour de Dieu sur terre, hurra!

(*La porte s'ouvre. Falk remonte vers la droite; les plus jeunes de la société sortent en riant et se réjouissant.*)

LES JEUNES FILLES. — Dansons dans le jardin.

UNE JEUNE FILLE. — Vivre c'est danser!

UNE AUTRE. — Une danse de printemps, avec de fraîches couronnes de fleurs!

QUELQUES-UNES. — Oui, danser, danser!

TOUTES. — Et ne jamais s'arrêter!

(*Styver entre avec Straamand à son bras. Mme Straamand et les enfants suivent.*)

STYVER. — Oui, toi et moi sommes amis d'aujourd'hui.

STRAAMAND. — Et moi et toi combattrons pour la cause commune.

STYVER. — Quand les deux puissances de l'état combattent ensemble —

STRAAMAND, — Tout résultat devient —

STYVER (*vite*). — Profit!

STRAAMAND. — Et joie.

(*Mme Halm, Lind, Anna, Guldstad, Mlle Skære, et le reste des hôtes sortent. Les yeux de toute la famille cherchent Falk et Svanhild. Stupeur générale, quand on les aperçoit séparés.*)

MLLE SKÆRE (*parmi les tantes, joignant les mains*). — Quoi? Dites-moi si je rêve ou je veille!

LIND (*qui n'a rien remarqué*). — Il faut que je salue mon nouveau beau-frère. (*En même temps que beaucoup d'hôtes, il s'approche de Falk, mais fait involontairement un pas en arrière dès qu'il le regarde et dit :*) Que t'est-il arrivé? Tu as, comme Janus, deux visages!

FALK (*avec un sourire*). — Je crie, comme Montanus (1) : la terre est plate, messieurs ; — les yeux m'abusaient ; plate comme une galette ; — êtes-vous contents !

(*Il sort rapidement vers la droite.*)

MLLE SKÆRE. — Un refus !

LES TANTES. — Un refus ?

MME HALM. — Chut, taisons cela !

(*Elle remonte vers Svanhild.*)

MME STRAAMAND (*au prêtre*). — Pense, un refus !

STRAAMAND. — Mais est-ce possible !

MLLE SKÆRE. — Oui !

LES DAMES (*de bouche en bouche*). — Un refus ! Un refus ! Un refus !

(*Elles se réunissent en troupeau plus loin dans le jardin.*)

STYVER (*comme pétrifié*). — Quoi ? A-t-il fait demande ?

STRAAMAND. — Oui, pense, toi ! Il riait de nous, ha, ha —

(*Ils se regardent sans plus parler.*)

ANNA (*à Lind*). — Ah, c'est bien cela ! Ouf, qu'il était vilain !

LIND (*l'embrasse et la baise*). — Hurra, maintenant tu es tout à fait à moi !

(*Ils remontent dans le jardin.*)

GULDSTAD (*regarde en arrière du côté de Svanhild*). — Il y a encore quelque chose de brisé dans cette âme ; mais, ce qui vit encore, je veux le guérir.

STRAAMAND (*retrouve la parole et embrasse Styver*). — Maintenant tu peux avec confiance rester fiancé avec ta chère Mlle Skære !

STYVER. — Et tu peux voir avec joie ta famille augmenter chaque année de jeunes Straamand !

STRAAMAND (*se frotte les mains de plaisir et regarde du côté de Falk*). — C'était bien fait pour lui, l'insolent coquin ; — ainsi ce sera, pour ces habiles prophètes !

(*Ils remontent en causant, tandis que Mme Halm s'approche avec Svanhild.*)

MME HALM (*à voix basse et empressée*). — Et rien ne te lie ?

SVANHILD. — Non, rien ne me lie.

MME HALM. — Bien ; tu connais alors le devoir d'une fille.

(1) Principal personnage de « Erasmus Montanus », comédie de L. Holberg (1724) qui est obligé de reconnaître que la terre n'est pas ronde, pour pouvoir épouser sa fiancée.

Svanhild. — Conseille-moi.

Mme Halm. — Merci, enfant. (*Avec un signe du côté de Guldstad.*) Il est un riche parti, et s'il n'y a pas d'empêchement —

Svanhild. — Une seule chose je demande à ce propos : m'en aller —

Mme Halm. — C'est justement son intention.

Svanhild. — Et un délai —

Mme Halm. — Combien donc ? Rappelle-toi, le bonheur t'appelle.

Svanhild (*sourit doucement*). — Oh, pas longtemps ; seulement jusqu'à la chute des feuilles.

(*Elle va s'appuyer contre la véranda ; Mme Halm rejoint Guldstad.*)

Straamand (*parmi les hôtes*). — Une chose, chers amis, nous avons apprise aujourd'hui ; si le doute parfois nous assiège rudement, la cause de la vérité l'emporte sur le serpent, et l'amour est vainqueur.

Les hotes. — Oui, il est vainqueur !

(*On s'embrasse et se baise de tous côtés. Dehors à gauche, on entend des rires et un chant.*)

Mlle Skære. — Qu'est cela maintenant ?

Anna. — Les étudiants !

Lind. — Le quatuor, qui va en montagne ; — et moi qui ai complètement oublié d'envoyer avis —

(*Les étudiants viennent de gauche et restent debout à l'entrée.*)

Un étudiant (*à Lind*). — Nous sommes exacts !

Mme Halm. — C'est donc Lind que vous cherchez ?

Mlle Skære. — C'est fâcheux ; il est fiancé maintenant —

Une tante. — Ainsi vous pouvez juger qu'il n'a rien à faire en forêt.

L'étudiant. — Fiancé !

Tous les étudiants. — Félicitations !

Lind. — Merci bien.

L'étudiant (*aux camarades*). — Voilà notre bateau de chanteurs sur le flanc. Qu'allons-nous faire ? Il nous manque notre ténor.

Falk (*qui arrive de droite, vêtu d'été, avec une casquette d'étudiant, un sac et un bâton*). — Je le chanterai dans le chœur de la jeunesse de Norvège !

Les étudiants. — Toi, Falk ! Hurra !

Falk. — En montagne dans la divine nature, qui chasse l'abeille de sa cage d'hiver ! J'ai une double harmonie dans ma poitrine, un tympanon aux cordes mer-

veilleusement tissées, avec double résonance, une haute pour la joie de la vie, et une, qui vibre en bas, profonde et longue. (*S'adressant séparément aux étudiants.*) Tu as la palette? — Toi du papier à musique? Bien; répandez-vous, essaim, dans ce vert feuillage, nous apporterons le pollen des fleurs à la reine de la ruche, à notre grand'mère! (*Tourné vers la société, tandis que les étudiants s'en vont et que l'on entend légèrement le chœur du premier acte.*) Pardonnez-moi tout, les grandes choses et les moindres, je ne veux rien me rappeler; (*à voix basse*) mais de tout me souvenir.

STRAAMAND (*dans une joie débordante*). — Et, voici que le pot du bonheur est de nouveau plein! Ma femme a un espoir, une douce promesse — (*Il le prend à part et lui dit à voix basse.*) Elle vient de me confier, la chère âme — (*peu perceptible par-ci par-là.*) Si tout va bien... à la Saint-Michel... le treizième!

STYVER (*avec Mlle Skære à son bras, se tourne vers Falk, avec un sourire de triomphe, et dit, en indiquant le prêtre*). — J'aurai les cent thalers, m'établirai —

MLLE SKÆRE (*avec un salut ironique*). — A Noël, je jette ma robe de fille.

ANNA (*de même en prenant le bras de son fiancé*). — Mon Lind reste ici, laissons la foi tranquille —

LIND (*dissimule sa contrainte*). — Et je chercherai un poste de professeur dans une école de filles.

MME HALM. — J'exercerai Anna à toutes sortes de talents —

GULDSTAD (*sérieux*). — Je vais au travail avec un poème sans faste — sur quelqu'un qui vit pour un devoir sacre.

FALK (*avec un sourire par-dessus la foule*). — Et moi je vais là-haut — vers les possibilités d'un avenir! Adieu! (*A voix basse à Svanhild.*) Dieu te bénisse, épouse de ma vie printanière; si loin que j'aille, mes actes t'atteindront!

(*Il agite sa casquette et suit les étudiants.*)

SVANHILD (*le suit un instant du regard et dit à mi-voix, mais fortement*). — Maintenant j'ai fini ma vie de plein air; maintenant les feuilles tombent; que le monde me prenne.

(*A ce moment on joue un air de danse sur le piano, et les bouchons de champagne sautent au fond. Les messieurs se précipitent avec les dames à leur bras; Guldstad s'approche de Svanhild et s'incline devant elle; elle tressaille un instant, mais se ressaisit et lui tend la main. Mme Halm*

et les membres les plus proches de la famille, qui ont suivi cette scène avec attention, accourent et les entourent avec des cris de joie, dominés par la musique et la gaieté des danseurs plus loin dans le jardin.)

(*Cependant, loin dans la campagne, se mêlant à la musique de danse, résonne fort et brillant:*)

LE CHŒUR DE FALK ET DES ÉTUDIANTS.

Et si, à la fin, j'ai coulé mon navire,
oh, que c'était délicieux de naviguer ainsi !

LA PLUPART SUR LA SCÈNE. — Hurra !

(*Danse et joie ; le rideau tombe.*)

FIN.

HENRIK IBSEN.



AU BEAU SOLEIL

Au beau soleil qui sonnait, de pauvres femmes,
au seuil d'une maison pauvre comme mon âme,
désignaient quelque chose. On entendait un char.
Sur les coteaux marrons le ciel était en nacre
comme les écailles d'huîtres en arc-en-ciel.
Le chemin grimpait, doux comme un grand sommeil,
et les poules chaudes ondulaient dans la poussière,
avec, sous les ailes, un roseau en lumière.
... Une autre femme à un enfant cherchait des poux.
Un coq chantait. Une pie volait. Tout était doux.
On allait inoculer de la tuberculine
à la pauvre vache qui tousse et qui s'escrime.
Les pieux de la haie, près des lierres, étaient roses
comme ta bouche, amie aimée à la main douce...

Tu es si gracieuse, et l'herbe aussi, que l'on dirait
que tu es nue ainsi que l'eau dans la forêt,
que tu es nue et que tu sautes, toute bleue,
en souriant, toute nue, avec tes noirs cheveux,
avec le geste doux de tes jambes nerveuses,
et que tu écoutes, sur l'eau dorée et ocreuse,
se taire les grenouilles dégonflées et flotteuses.

L'ÉVIER SENT FORT...

L'évier sent fort, la muraille est blanche,
les cruches sont fraîches,
le soleil fend la terre sèche.
Entre...

Ce sont de pauvres pauvres.
Voici leur chienne
gonflée de lait et qui dort.
Entre...

La lessive coule
tristement, tristement.
On l'entend. On l'entend.
Entre...

Si tu ne peux plus
supporter ton cœur
dans la Ville qui t'a perdu,
entre...

Tu prendras ma main
en baissant le front,
et nous pleurerons.
Entre...

Tout sera plus gai,
tout sera plus tendre.
Je te consolerai.
Entre...

FRANCIS JAMMES.

MAURICE MAETERLINCK

I

La parole de Maeterlinck ne plaira pas à toutes les âmes ; sa pudeur ne convient qu'à quelques-unes, et son idéalité ne s'étend point au-delà d'un cercle choisi. Pour l'aimer, il ne faut pas l'écouter avec le sang-froid implacable du jugement ni le lire avec la curiosité glaciale du dédain. Sa Pitié ne répond qu'à ceux qui sont tristes, et sa consolation ne s'émeut que pour ceux qui sont graves et qui ont pleuré déjà devant la vie. Entre son auditeur et lui, Maeterlinck a le don, aussitôt, d'établir des rapports fraternels et une affinité de relations si étroites qu'il faut être, soi-même, profondément égoïste pour ne participer point à la richesse de son intelligence et au trésor de sa bonté. Lorsqu'il est allé vers Ruysbrœck, vers Novalis et vers Emerson, je pense que toute l'humilité de l'amour l'agenouillait seule devant leurs Faces et le prosternait, sans faiblesse, devant leur présence désirée. S'il les a compris, tous trois, avec clairvoyance, et s'il les a approfondis séparément, avec la même conscience et le même effort, c'est qu'il s'est présenté, devant eux, dans l'attitude digne et simple de la Foi et qu'il les a écoutés avec le silence respectueux de l'Amour.

Ainsi, à notre tour, devons-nous agir vis-à-vis de lui et nous préparer, avant d'aborder son œuvre.

Il est écrit (Mat. XVIII 3) : « Je vous le dis, en vérité, que si vous ne changez pas et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

» C'est pourquoi quiconque s'humiliera soi-même, comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. »

Parce que Maeterlinck s'est humilié, il est devenu comme ce petit enfant prédestiné et simple. Il s'est habitué à exprimer ses pensées avec des paroles ordinaires et à causer naturellement et sans emphase ; avant d'entrer dans la sérénité contemplative de Dieu, il a livré son cœur aux passions de personnages fictifs, et le philosophe ne s'est dégagé en lui qu'après le dramaturge.

Il s'est préparé à la Grâce, d'une façon pathétique qui est sublime et dont il n'existe pas d'exemples. Les anges n'ont vécu, en lui, qu'après les marionnettes ; on dirait qu'il n'a eu conscience du Créateur qu'après avoir pénétré toutes les complications admirables des créatures, et que la Philosophie n'est venue enfin le visiter que lorsqu'il s'est trouvé captif des enchantements scéniques qu'il a voulus lui-même et qu'il ne semble avoir imaginés que pour se convaincre de l'origine divine qui est au fond de chacun de nous, depuis le premier homme. L'étude des passions et le jeu de leur conflit l'ont amené, peu à peu, à d'extraordinaires visions mystiques, et l'on dirait que c'est pour expier les fautes de ses héros et de ses héroïnes qu'il a fait ce silence autour de son âme et cette paix autour de sa conscience. Son évolution a été, cependant, toute progressive. Avant de se retirer dans la méditation de sa Cité Intérieure, il s'était depuis longtemps déjà habitué au recueillement des personnages qu'il avait animés de sa parole et qu'il avait accoutumés à se mouvoir au-delà du silence et au-delà du mystère. Dès son premier drame et ses premiers vers, les philosophes clairvoyants et les théosophes sincères eussent reconnu facilement en lui leur frère de plus tard. La Fatalité qui apparaît dès sa première intrigue, les tout petits détails qui s'amoncellent dès les premiers pas de ses personnages, pour aboutir à d'effroyables dénouements, voilà qui prouve un sens de la Foi invétéré et profond, une croyance passive et naturelle au mouvement humain ! Il semblerait, à le voir se plier, de la hauteur de ses mirages, jusqu'à l'infime médiocrité des chétifs et des petits, qu'il aime à retourner, peu à peu, vers les hommes frustes de ce monde, vers ceux en qui, sans doute, il pense retrouver, conservés par la timidité apparente, le trésor solennel des affectueuses sollicitudes et le repos paisible de la grâce intérieure.

Il y eut une fois un petit pâtre nommé Maximin et qui devint empereur. Quelque soir, il échangea sa houlette fleurie contre le sceptre stérile et la pourpre augustale. Toute une nouvelle vie présida à ses jours anciens, et il n'y eut presque plus rien de commun entre le petit inconnu qu'il avait été autrefois et le souverain glorieux dont la puissance l'avait revêtu du faste inattendu de la grandeur suprême. M. Maeterlinck, lui, au contraire de Maximin, a joué d'abord des rôles élevés, et il a ajouté à chacune des figures de ses drames un

peu de sa présence ; il a été empereur et roi, prince et monarque tout puissant. Quelque jour, pourtant, il a délaissé tout cela pour les hagiographies ; l'omniscience l'a tenté, de toutes les beautés pures de sa vivace lumière. Il s'est appris à prier avec Ruysbrœck, à aimer avec Novalis, et, au seuil des œuvres d'Emerson, cette phrase prodigieuse lui a enseigné à croire : *Un homme est la façade d'un temple où habitent tout bien et toute sagesse.* Il a été touché de la douceur de ces bons maîtres ; il a fait d'eux ses plus chers amis ; et c'est pourquoi, au contraire, il est redevenu le petit pâtre, dont la parole clairvoyante, pour avoir répété, souvent, celle des grands saints, console comme une brise et réchauffe comme un baiser...

II

Il n'est pas allé seulement vers Ruysbrœck, vers Emerson et vers Novalis ; il est allé, aussi, vers Swedenborg et vers Claude de Saint-Martin. Il a purifié son exégèse à l'entretien de leurs livres mémorables et au commerce de leurs aspirations immaculées. En effet, dans plusieurs de ses pages, il parle du premier avec amour et du second avec respect. Il a su, quelquefois, s'identifier à eux, et c'est pour cela que, si souvent, il a des paroles de visionnaire et des sentences d'homme de désir. C'est Swedenborg qui nous a révélé que « les anges ont le vêtement de leur intelligence », et c'est Saint-Martin qui nous a exhorté à « spiritualiser nos œuvres, si nous voulons qu'elles soient en tous points selon la justice. » Il ne s'en est jamais trouvé un seul, parmi les philosophes profanes, qui ait eu la miraculeuse intuition de découvrir ces choses profondes. Voilà ce qui fait la supériorité des mystiques. Ils ne vivent presque plus que par leur âme, et ils se sont déjà, avant de mourir, familiarisés avec la présence de Dieu. Les mots les plus ordinaires qu'ils emploient expriment tout de suite autre chose que ce qu'ils semblent représenter, dès qu'ils s'en servent pour expliquer des spectacles que nous ignorons et qu'un Swedenborg a vus, et des profondeurs d'extase que nous ne saurons jamais et qu'un Claude de Saint-Martin a pénétrées bien souvent, durant sa vie et durant ses songes. Les œuvres des Bœhménites sont plus abstruses et moins à la portée de nos simples cœurs. Peut-être y découvrirait-on de plus solennels mystères sous le voile de plus

admirables discours, si, quelque jour, il nous était permis de fréquenter la sagesse de ces illuminés divins. Mais Jacob Bœhme est compréhensible, davantage, plutôt pour des intelligences sœurs de la sienne que pour les nôtres que le courant de la vie lassante a fatiguées d'inutiles et de prolixes richesses. Maeterlinck l'a moins affectionné que le Philosophe Inconnu. Les spéculations du théosophe se rapportaient moins à la simplicité que, sans doute, il attribue à la mystique et que Ernest Hello, lui probablement, a su atteindre quelquefois, dans sa plus intense et sa plus sincère expression. Ernest Hello recherchait moins les théorèmes des théories spirituelles que leur réalisation purifiée parmi le monde ; il était plutôt un apôtre qu'un écrivain, et il y a de ses phrases qui ressemblent à des fragments de l'*Imitation* bien plus qu'à des développements fragmentaires de thèses théologiques ! Hello, c'est un peu le Ruysbrœck moderne, isolé au milieu de notre monde mauvais, ainsi qu'il y a des siècles l'ermite flamand de la forêt de Soignes, dans sa cabane de Grœnendael ; Hello, c'est un peu, aussi, un Novalis plus austère et plus sauvage, qui aurait eu moins de pitié et davantage de ressentiment.

Or Maeterlinck se montre plutôt tout amour, toute pitié et tout pardon. Claude de Saint-Martin lui a préparé sa grande conversion intérieure ; Ruysbrœck lui dut apprendre les prières les plus graves, mais surtout c'est Swedenborg qui l'a fiancé, avant les complètes noces spirituelles de son âme, avec l'Agneau ; c'est Swedenborg qui, plus que tout autre, je suis sûr, lui enseigna les abîmes des terres inconnues où les Esprits immarcescibles demeurent, et c'est lui, enfin, qui certainement lui a procuré les aperçus les plus vertigineux et les plus inattendus sur les mondes insoupçonnés où ne parviennent jamais que ceux qui ont aimé et que ceux qui ont souffert.

Si l'auteur des *Arcanes Célestes* et du livre du *Ciel et de l'Enfer* a bien souvent relaté le souvenir de spectacles impossibles avec des naïvetés de langage puériles, il ne faut pas oublier, par contre, qu'il a prononcé quelques-unes des paroles immortelles du monde infini, et cela avec des splendeurs révélatrices de chutes effrayantes au-delà des îles où n'habitent plus les hommes. Seulement, pour aimer Swedenborg, il faut avoir le courage obstiné de le lire, de le méditer et de le comprendre. Il réserve, alors, d'extraordinaires surprises, et il a, bien

souvent, des phrases qui sont des maximes dignes d'être gravées en lettres d'or au péristyle de nos temples. J'en citerai quelques-unes : « Il n'est pas possible, dans le ciel, d'avoir un autre visage que celui de ses affections. » « Le ciel n'est pas hors de l'ange, mais dans lui. » « Un jardin et un paradis signifient l'intelligence et la sagesse. » « L'âme humaine est comme une terre qui ne vaut qu'autant qu'elle est cultivée.» Tercets admirable ! langage profond ! discours divins ! Voilà le vrai mystique, celui qui est parvenu au sommet des montagnes blanches de la Purification, celui qui ne sait plus rien de nos fanges et de nos haines et qui ne sait pas, non plus, alors qu'il s'entretient avec nous, quel inépuisable don de charité il nous fait, en nous dévoilant, avec largesse, les voluptés extatiques de son trésor d'amour. Swedenborg ignore le délice même qui émane de ce qu'il dit, et les choses qu'il explique ne trouvent de splendeurs, à ses yeux, que par la perfection que cela fait naître, en nos cœurs mortels et dans nos âmes qui sont appelées, elles aussi, si nous agissons pour cela, à entrer dans la béatitude contemplative. Et cependant il a des maladresses, et il dit des choses si insensées qu'un enfant rougirait de les répéter avec conscience. Voilà ; c'est « que l'âme, sur le point de contracter le mystérieux mariage avec la divinité, tremble devant elle, comme une esclave timide qui craint de lever les yeux (1) ». Allusion au trouble du néophyte, aux approches des épousailles célestes !

On ignore, quelquefois, de quelle beauté son propre visage resplendit quand l'âme y monte et le spiritualise d'une flamme intérieure qu'on ne soupçonnait pas brûler en soi, et que quelques mots éternels ont allumée, d'une étincelle de genie. C'est ainsi que Moïse ne savait pas que sa face fût devenue lumineuse dans la contemplation de Dieu. Le foyer du Buisson-Ardent s'était reflété sur son visage, et il ne s'en était pas aperçu ! Il faut donc croire que les saints ne voient pas l'auréole de leurs fronts. Cependant, il faut penser que leurs frères le remarquent, et c'est pour cela qu'ils les sanctifient ! C'est pour cela qu'un Paracelse est appelé *divin* et c'est pour cela aussi qu'un Ruysbrœck est nommé *admirable*. La beauté intérieure a transfiguré la beauté physique. Ceux qui en sont revêtus ressemblent à ces messagers de lumière qui gardèrent le sépulcre du Sei-

(1) Molitor : *Philosophie de la tradition.*

gneur ; il ne reste de leur passage parmi le monde que des livres accessibles seulement aux croyants et aux sincères et qu'un souvenir confus et inexact, à travers lequel, plus tard, ils apparaissent resplendissants et incroyables, miraculeux et nobles, ainsi que, dans les figurations primitives des vieux maîtres, ces images d'ascètes qui n'étaient plus que des faces de Séraphins entourées par des nues de feu et d'or...

«Je suis là où est ma pensée, dit l'*Imitation*, et ma pensée est d'ordinaire où est ce que j'aime. » M. Maeterlinck semble avoir fait se baser sur ce paragraphe la direction immuable de sa vie spirituelle. Il a aimé le Philosophe Inconnu, Emmanuel Swedenborg. Seulement, il a compris que les trésors de leurs œuvres n'étaient accessibles qu'à ceux qui, comme lui, sont préparés pour les comprendre et pour les goûter. Et c'est pourquoi, de préférence, il nous a livré les richesses plus proches, plus humaines, plus consolantes et plus précieuses de Ruysbrœck, d'Emerson et de Novalis.

III

Il semblerait que, par un des chapitres de son *Trésor des Humbles*, intitulé les *Avertis*, Maeterlinck ait eu le dessein d'ouvrir, sur la plupart de ses œuvres, une large croisée spacieuse qui permît de voir clair davantage, au-delà des apparences des acteurs et du pathétique des héros. Il nous a parlé là, étrangement, sur le mystère ou sur ce qu'on est convenu depuis longtemps d'appeler tel. C'est Ernest Hello qui a dit : « Pour ne point apercevoir le mystère, l'homme a besoin de fermer les yeux et de les fermer violemment. » Tous les personnages du théâtre de Maeterlinck essayent de fermer les yeux pour ne pas voir le mystère, et, pourtant, ils ne peuvent jamais parvenir à une cécité complète. On dirait qu'ils veulent toujours se tourner vers ce qui n'est pas compréhensible pour en sonder l'inexplicable et pour en découvrir la profondeur étrange. Ils ne peuvent presque jamais y réussir. Il y a, toujours, une chose épouvantable qui les tient éveillés, comme un remords ou un cauchemar. Il n'y a, parmi eux, que ceux qui sont innocents et simples qui semblent avoir le droit de clore les paupières quelquefois. Seulement, lorsqu'ils les ont closes, voici qu'il ne leur est plus possible de les rouvrir. Ils sont partis ailleurs et ne sau-

raient en revenir pour se rapprocher encore de nos misères.

Voyez l'Ursule des *Sept Princesses*, la mère invisible de l'*Intruse*, la petite Mélisande, la princesse Maleine, le petit Tintagiles. Ils ferment bien les paupières violemment, à une minute donnée, mais on sait bien par quelle cause ils les ferment ; quelquefois, même, ils ne les ferment pas par leur volonté propre ; il faut que ce soit une main criminelle qui les rapproche sur les gouttes d'eau pure des prunelles transparentes !

Le théâtre de Maeterlinck procède beaucoup par jeux d'ombres et de lumières, par clairs-obscurs préparés pour l'effet visuel et l'exagération dramatique. Ces jeux de demi-teintes se réfléchissent, semble-t-il, sur les faces des fantoches un peu illusoires du poète, avec d'insistantes fuites de clartés et de légères nuances de soir mourant. Il en résulte que parmi les âmes qui se meuvent dans ce crépusculaire décor, il s'en trouve qui sont blanches et douces comme le furent, sans doute, celles d'Ophélie et de Juliette, de Desdémone et de Cressida ; elles ressemblent à des fleurs d'Eden transplantées dans la Forêt Noire des intrigues de nos villes et des buissons épineux de nos passions bruyantes. Ces petites âmes-là, un rien les froisse, les supplicie et les étreint. Il faut se montrer très avenant et très discret avec elles. Presque toujours, elles semblent ne pas savoir exactement leur rôle devant la vie. Elles sont, pour ainsi dire, dans l'attente, perpétuellement, du Sommeil ou de la Mort. Il n'est pas jusqu'à leurs sourires qui ne soient tristes. La plupart sont des *averties*. Elles ont eu la curiosité, quelquefois, de s'éprendre d'autres choses que celles dont les apparences les flattaient ordinairement, et elles se sont préparées, à voix basse, elles, fragiles, tendres et exquises, à jouer des actes poignants, dans de très atroces tragédies. Il semblerait, aussi, qu'elles aient eu crainte de parler trop haut. Presque toutes ont, en elles, de la béguine et de la petite princesse cloîtrée. A leurs yeux inexpérimentés, le monde passionnel offre tout de suite la distraction de nouveaux séjours. Elles ne se seraient jamais doutées qu'il puisse advenir de si grands désastres, à propos d'un baiser ou à propos d'un sourire. Elles sont tout à fait innocentes. Elles ne font jamais le mal pour le mal, et elles sont toujours prêtes à pleurer, pour expier les crimes qu'involontairement elles ont pu commettre. La plupart semblent ne pas appartenir au monde ordi-

naire du théâtre. On dirait qu'elles représentent des idées que le poète a émises quelquefois, ou qu'elles sont l'écho des souffrances mal exprimées et qu'il n'aurait jamais eu le courage de garder complètement en soi.

Maeterlinck lui-même, à propos d'*Annabella,* écrit de Ford : « Ses héroïnes vivent plus intimement que bien d'autres héroïnes sans qu'on puisse dire pour quelles raisons. » Cela n'est pas seulement exact pour Annabella, pour Calantha, pour Penthéa, pour Bianca ou pour telle autre des petites âmes de John Ford, ce l'est aussi pour Mélisande, pour Maleine et pour Alladine. La petite Alladine est venue, du fond de l'Arcadie, au palais d'Ablamore, et pourquoi (grand ciel !)? pour y être emprisonnée dans un souterrain. Et Mélisande ! Est-ce sa faute si elle n'aime pas Golaud ? et Maleine ! enfin, quand le jet d'eau troublé gémit auprès d'elle et d'Hjalmar, sait-elle que c'est là un avertissement ? Non point. « Elles vivent donc bien plus intimement que bien d'autres héroïnes. » Elles vivent même intérieurement, et *elles participent à deux drames à la fois :* au drame extérieur et passionnel des individualités que la vertu du poète anime, et aussi au drame caché qui se joue *entre les acteurs qui sont invisibles* et avec lesquels, cependant, il faut compter : la Mort, la Maladie, ou simplement le Silence, la Lumière, le Froid, l'Ennui, l'Amour. Le théâtre visible et le théâtre abstrait, le théâtre objectif et le théâtre subjectif, voilà donc la théorie fondamentale de Maeterlinck.

Et l'on dit qu'il ressemble à Shakespeare ! Mais Shakespeare est bien plus réel ! *Ils n'ont pas tous les deux la même façon de comprendre le mystère.* Il y a, entre eux, des divergences profondes. Seulement, comme cela n'est visible que pour ceux qui s'en aperçoivent, jusqu'ici on ne l'a pas encore remarqué. Leur plus grand rapport est davantage dans la liaison d'un certain ordre de personnages. Le père d'Hamlet, le Roi Lear, le roi Cymbeline, par exemple, sont certainement les ancêtres très marqués du vieil Hjalmar, du grand père (l'*Intruse*), des Aveugles, d'Ablamore. Ce sont les mêmes poses douloureuses, les mêmes sentences fatidiques et la préoccupation incessante, autour d'eux, de rechercher un tout petit peu d'amour pour en réchauffer leur cœur lassé et meurtri ; ce sont les mêmes soucis de se mettre, à toute force, au travers des événements et de vouloir changer les Destinées ; c'est la même faiblesse qui les pousse à écouter toujours les mauvaises

voix, du crime, de l'horreur, de l'ombre ! Mais quant à l'orientation de Mystère, elle est bien différente. Il semblerait que le Mystère, chez Shakespeare, naisse plutôt des événements que des causes étrangères auxquelles on ne s'attend pas, parce que rien ne les fait soupçonner, ou bien parce que si l'on en est *averti* c'est seulement par une prescience douloureuse et trop vague pour rien marquer absolument.

Shakespeare met immédiatement les passions en jeu, Il accumule, entre elles, une série d'événements, au milieu desquels son génie se déploie avec une saisissante lucidité; mais, comme il y a un instant je l'ai expliqué, Maeterlinck double tout cela d'autre chose qu'il ne dit pas et qui, cependant, existe. Avec Marlowe, Ben Jonson, Otway, Beaumont et Fletcher, il en est, pour ainsi dire, de même qu'avec Shakespeare. Ils sont de terribles voyants et ils sont des dramaturges admirables, parce que la clarté avec laquelle ils voient illumine *directement* les choses dont ils parlent et les intrigues qu'ils dénouent. Leur mystère arrive toujours à s'expliquer. *Celui de Maeterlinck ne se résout jamais complètement :* dès que le drame apparent est fini, on n'est pas bien sûr qu'il soit achevé entre les acteurs invisibles. Tout le mystérieux apporté dans leurs œuvres par les Elizabethan Dramatists est bien rudimentaire si on le compare à celui des écrivains plus récents tels qu'Edgar Poe, Villiers de l'Isle-Adam ou seulement Henrik Ibsen. Le théâtre anglais a quelque chose de lyrique et qui tient de l'épopée. Si l'on en excepte le côté fantaisiste de Shakespeare (la scène de l'apparition dans *Hamlet,* le *Songe d'une nuit d'été*, la *Tempête*, l'acte des sorcières dans *Macbeth*, etc.), le drame du temps de cette période s'épanouit dans la vulgarité splendide de la Vie et s'écoule dans le journalier banal de faits-divers effroyables et de conflagrations nées entre des personnages dont la vie a présenté quelque chose de poignant ou d'héroïque. Les péripéties y sont toutes présentées avec l'impudence même du naturel. C'est cela qui en fait toute la beauté, toute la grandeur et toute la morale. La scène anglaise a presque toujours évolué vers un art pareil, depuis le *Faust* de Christopher Marlowe jusqu'à la tragédie des *Fiancés* de Thomas Lowel Beddoes. John Ford, semble-t-il, serait à peu près le seul qui ait apporté le plus de discrétion et le moins d'emphase au spectacle de ses drames. C'est pour cela que Maeterlinck en parle affectueusement et de préférence. Il lui semblerait, sans

doute, que John Ford soit plus intime que les autres, et c'est cela, surtout, qui est un attrait à ses yeux. Le mystère, chez l'un et chez l'autre, habite au fond des âmes. Ils font s'acheminer, de manière souvent analogue, leurs héros et leurs héroïnes vers d'inattendus dénouements auxquels nous ne pensions pas avant qu'ils ne nous les aient fait prévoir. L'un et l'autre, aussi, nous sont des exemples de ceux-là, si rares et si espacés au courant des siècles, et pour qui les plus petits des êtres ne sont jamais à mépriser, dans le spectacle hautain de ce qui est éternel...

IV

Dans ses pages sur l'*Homme des Foules*, Edgar Poe écrit : « Des hommes meurent avec le désespoir dans le cœur et des convulsions dans le gosier, à cause de l'horreur des mystères qui ne veulent pas être révélés. » Y a-t-il allusion ? Ou y a-t-il dédoublement d'horreur instinctive, entre la terreur qu'inspirent les êtres funestes que quelques-uns, d'une acuité particulière, voient quelquefois rôder autour de nos demeures, et les êtres passifs voués docilement au simple hasard de la vie modeste ? Il y a certainement cela aussi. Les sens se développent, bien souvent, aux dépens de la mutilation de l'un d'entre eux. C'est ainsi que Maeterlinck a tiré un très bon usage théâtral des aveugles et aussi des pauvres vieillards que l'âge a affligés de surdité. C'est là encore un moyen d'une délicatesse infinie et d'une grandeur inattendue. Personne, parmi les modernes, n'avait songé à mettre cela à la scène, et, pourtant, il n'y a rien de si poignant que le pressentiment *certain* de ceux qui ont des sens plus affinés que les nôtres ! Dans les pièces de Maeterlinck, ce sont, tout de suite, les aveugles *qui voient*, avant les autres, le déroulement du second drame, de celui des acteurs abstraits et implacables.

Est-ce donc cela que Poe a voulu exprimer ? Il faut certainement le croire.

Le personnage de l'Aïeul, dans l'*Intruse*, voilà qui touche au sublime. Et la scène où les Aveugles s'aperçoivent de la mort du prêtre ! Exagération de l'ouïe, alors. Tandis que dans les *Sept Princesses*, que dans *Intérieur* (quand Marcellus contemple Ursule morte, à travers la vitre, et qu'il comprend qu'elle ne sommeille pas seulement entre ses sœurs, ou bien, dans le second drame, la conversation dans le jardin, en présence de

la pantomime lointaine des parents), il semblerait, plutôt, que c'est à la tension du regard que la grande portée tragique du spectacle soit due !

Il ne serait pas possible d'approfondir davantage les investigations à travers la ténuité et à travers le secret, et c'est tout cela qui est d'un art suprême ! Il semblerait qu'Henrik Ibsen, dans les *Revenants* (la scène entre Oswald et sa mère), ait donné le développement le plus large du drame intime. Mais jusqu'ici c'est Maurice Maeterlinck qui a trouvé la plus poignante, la plus simple et la moins comprise de toutes les réalisations de tragédie quotidienne, celle où il arrive que ce sont les plus humbles choses et les plus humbles gens qui prennent, par les complications inattendues de leur Destinée, autant de beauté et autant d'intérêt que des Rois ou que des Héros ! « Il y a un tragique quotidien qui est bien plus réel, bien plus profond et bien plus conforme à notre être véritable que le tragique des grandes aventures, dit-il lui-même. Il ne s'agit plus, ici, de la lutte déterminée d'un être contre un être, de la lutte d'un désir contre un autre désir ou de l'éternel combat de la passion et du devoir. Il s'agirait plutôt de faire voir ce qu'il y a d'étonnant dans le fait seul de vivre. Il s'agirait, plutôt, de faire voir l'existence d'une âme en elle-même, au milieu d'une immensité qui n'est jamais inactive. Il s'agirait plutôt de faire entendre, par-dessus les dialogues ordinaires de la raison et des sentiments, le dialogue plus solennel et ininterrompu de l'être avec sa Destinée. Il s'agirait plutôt de nous faire suivre les pas hésitants et douloureux d'un être qui s'approche ou s'éloigne de sa vérité, de sa beauté ou de son Dieu. »

Mission divine, alors, que celle du poète ! Il n'est plus le psychologue banal dont le peu de portée élémentaire ne nous fait pas apercevoir au-delà du cercle restreint de nos habitudes ; il se hausse, par ce fait même de voir, à la clairvoyante perspicacité d'un frère et à la delicieuse, exquise et toute naturelle prévenance d'un ami. Son âme acquiert, semble-t-il, l'hyperacuité délicate de la nôtre. Alors que nos lèvres se taisent, toutes deux se comprennent en dedans de nous-mêmes ; toutes deux jugent nos actes réciproques avec une indulgence pareille. La grande Sophia qu'est la Philosophie admirable a été leur éducatrice invisible, et voici qu'à force de souffrir, d'aimer et de croire ensemble, c'est une sorte de transsubstantiation eucharistique qui s'opère

en elles, et qu'elles prennent des pudeurs de colombes, et des blancheurs de neige à se contempler à travers les larmes et les sourires de nos yeux pareils !

Encore faut-il aimer et faut-il comprendre ? Mais pour cela, il faut tant de silence ! Et l'on sait si peu se taire ! On sait si peu se mettre en rapport, à cause d'un même songe, à cause d'un même amour, d'un même pardon, d'une même appréhension informulée ! On sait si peu se lire dans les yeux et l'on a tant de mystères insondables à ne révéler jamais ! Quand Villiers de l'Isle-Adam laisse silencieux Axël auprès de maître Janus, quand Ibsen dans la méditation qui s'accroît entre Hilde et Solness laisse passer des attentes craintives, quand Maeterlinck, par la bouche de l'Aïeul (l'*Intruse*), s'écrie : « Il y a des moments que je suis moins aveugle que vous, vous savez ! » pensez alors à *Œdipe-Roi*, a *Antigone* et à *Œdipe à Colone*, et vous vous apercevrez que le tragique est perpétuellement le même entre deux Ames qui sont affligées et se comprennent, entre deux destinées qui se complètent et dont le malheur se partage réciproquement ! Que ce soit Hilde ou que ce soit Antigone, ces femmes comprennent bien aussi profondément les afflictions, et elles y remédient ou elles les aggravent, mais, enfin, elles s'y intéressent ! « Il ne s'agit plus d'un moment exceptionnel et violent de l'existence, mais de l'existence elle-même », ajoute Maeterlinck. Ce n'est plus que le tragique quotidien méconnu jusqu'alors qui se joue entre les simples murs d'une maison avec la poignante nomenclature de ses petits faits, insignifiants à la surface, mais, au fond, significatifs. Ligéïa, Claire Lenoir, Hilde ou Ellida, Séraphita! Voilà donc celles qui se comprennent alors! Mais Poe, Villiers, Balzac et Ibsen *savaient* donc ? — S'ils savaient ! Mais ils avaient pénétré le mystère, oserai-je dire, jusqu'aux confins les plus ténus et les plus musicaux de son insaisissable ! Ils avaient entendu jusqu'aux larves même de l'ombre, et, de même qu'un Rembrandt, qu'un Goya ou qu'un Odilon Redon devinrent, auprès d'eux et dans le voisinage de leur silence, des fantômes présents et accidentels, de même, ils avaient eu l'intuition, lentement, de se concilier l'Invisible et de voir, au-delà même des lumières, les clartés encore plus intenses qui y habitent, et, au-delà des ombres, les ombres encore plus nocturnes qui s'y lovent sourdement, ainsi que des hôtes inconnus, entrés là et qu'aucune marque extérieure ne ferait encore

reconnaître. « Hilde et Solness sont, je pense, les premiers héros qui se sentent vivre, un instant, dans l'atmosphère de l'âme, et cette vie essentielle qu'ils ont découverte en eux, par delà leur vie ordinaire, les épouvante ! » M. Maeterlinck a raison, en affirmant que ce furent d'abord Solness et Hilde, mais, maintenant, ils ne sont plus les seuls à se comprendre et à se chercher simplement.

M. Whistler a peint d'admirables toiles, d'une apparence fluide et d'une discrétion intense. Je pense que les faces des portraits qui y demeurent se dévisagent aussi bien que Hilde et que Solness, et aussi bien qu'entre elles les faces des Héros de Van Lerberghe, de Paul Claudel et de Maurice Beaubourg.

Sans abus d'épithètes et d'artifices grossiers, les uns et les autres parviennent à expliquer, par reflets et par clairs-obscurs le jeu des personnages qu'ils figurent, et il y a là, je le pense, des exemples de tragique quotidien d'une puissance presque redoutable et d'une beauté autour de laquelle des prières et des oraisons semblent s'épanouir et se balbutier...

V

Maeterlinck semble en savoir sur l'origine des plus hautes Destinées bien plus que ceux-là mêmes qui en sont les Héros. Il raisonne, sur les cieux où notre âme a pu séjourner dans les temps que nous ne nous rappelons plus et qui pourtant durent être, avec autant d'exactitude que si le mouvement des sphères lui était familier et avec autant de sérénité que si le thème astrologique de nos naissances lui avait été confié. De même qu'il n'a pas dédaigné les mystiques et que, derrière l'opacité de leur style quelquefois diffus, il a su découvrir des richesses inestimables de pensées, de même, je le crois, il n'a pas dédaigné les occultes. Il n'en peut être autrement, car il a des expressions qu'un Agrippa ou qu'un d'Olivet n'eussent pas manqué d'employer. Il a, également, des aperçus subits sur des mondes dont ne nous ont jamais entretenus les philosophes connus, et qu'il faut être initié afin de complètement les pénétrer dans le sens le plus abstrait. Et cependant, à la fois, il est si près de Dieu toujours ! Il s'éloigne si rarement de son humilité bienheureuse et il éprouve tant de joie à s'abandonner à la félicité de la vie ordinaire !

Il ressemble, bien souvent, à un homme monté sur

un très haut plateau et qui a choisi la plus humble chaumière de paysans pour se reposer le soir, après avoir longuement étudié les astres incandescents des nuits irradiantes. Bien qu'elle ait pénétré beaucoup de sciences et de métaphysiques, son âme n'a jamais connu de sécheresse d'épanchement. Elle ressemble toujours, selon le mot admirable d'Auréole Paracelse, « à une lumière vêtue ». Elle brille perpétuellement d'une flamme très douce et malgré cela elle ne lasse jamais la vue faible de la nôtre.

Maeterlinck ne cherche jamais à éblouir par ses discours. Il se contente seulement de persuader avec grâce et avec patience. Il est presque toujours évangélique. Il parle des femmes avec un respect attendri et élevé auquel nous ne sommes plus habitués et dont la haute et la digne élégance est, en même temps, à la portée aussi bien d'une impératrice que d'une pastourelle : « Le royaume de l'Amour est, avant tout, le grand royaume des certitudes, parce que c'est celui où les âmes ont le plus de loisirs. » C'est là un développement plus imagé de la parabole de Jésus : « Marthe, Marthe, vous vous occupez de bien des choses ; Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point enlevée. »

Son indulgence sait bien qu'il faut se recueillir, certains jours, et qu'on ne peut pas toujours travailler. Il ne sait pas cela seulement par lui-même, mais aussi parce que Maleine, Mélisande et Alladine le lui ont dit. Les petites voix de ces trois là ont un charme très doux. Il semblerait lorsqu'elles veulent parler que tout se taise pour les entendre davantage. Leurs réflexions fu tiles ont une portée aussi grave que si elles étaient des sentences de rois. Un peu de la vibration de leurs paroles peut émouvoir tant d'ondes de pensées et troubler le repos de tant de sympathies lointaines : « Lorsque nous retrouvons une de celles que le sort nous a réservées et qu'il a fait sortir du fond des grandes villes spirituelles où nous vivions sans le savoir, pour l'envoyer au carrefour de la route par où nous devons passer à l'heure dite, nous sommes avertis dès le premier regard. » Ainsi, quand deux êtres qu'un même amour doit unir plus tard se rencontrent dans un chemin qu'ils n'avaient pas eu le dessein de prendre simultanément, mais que la force inconnue qui préside à nos voyages terrestres les avait engagés à choisir, c'est qu'en eux se réveille une puissance d'attraction qui

n'avait certainement pas cessé de les unir, dans une Jérusalem céleste où ils avaient vécu, jadis. Métempsycose admirable ! certitude de retour au foyer spirituel dont un exil nous éloigne ! Assurance pour nos âmes de se réconcilier en des cités pures et blanches où elles prendront part, l'une et l'autre, aux mêmes délices et aux mêmes bonheurs ! réconciliation future en des contrées boréales dont nuls navigateurs n'ont franchi les Pôles lumineux et que les purs Esprits prédestinés habitent pour éternellement !

Et puis, on ne peut pas faire autrement que ce qui est préparé ! On ne peut jamais résister à la Norme inconnue dont nous ne sommes que les jouets futiles ! Il peut arriver quelquefois que la Destinée veuille relâcher la surveillance particulière qu'elle exerce autour de chacun de nous. Mais cela est peu probable. Elle ne s'éloigne jamais, elle est toujours auprès de nos consciences prête à s'unir étroitement aux événements de notre vie, dès que nous cherchons à nous émanciper de son influence et à nous éloigner de son impulsion. Est-ce que Pelléas voudrait choir aux bras de Mélisande, sachant que Golaud observe derrière l'arbre, si quelque voix inattendue et *surhumaine* ne parlait, à cet instant, par ses lèvres et ne disait : « *Il vient ! Il vient !... Ta bouche !... Ta bouche !...* » Et le baiser les unit et la petite Mélisande de s'offrir encore, jusqu'au bout : « *Toute ! toute ! toute !* »

Cette aventure nous fait verser beaucoup de larmes, et nous sommes effrayés de ce dénouement brutal où un peu de sang se mêle. Nous n'eussions jamais cru que les baisers de cette petite fille devinssent rouges ! Et, cependant, elle s'est vêtue d'horreur. Il est vrai qu'elle n'a pas voulu ce crime, et, cependant, ses mains sont celles de lady Macbeth. Si elle ne s'était pas trouvée, à la fois, sur la route de Golaud et de Pelléas, qui sait si l'un et l'autre ne se fussent pas aimés comme des frères ? Ainsi, il y a des femmes comme Hérodiade, et il y en a comme Marthe et comme Marie. Il y en a comme la méchante reine Anne, et aussi comme Bellangère et comme Ygraine. Au fond, ce sont des sœurs semblables; seulement, elles ne seront pas appelées à concourir à des événements pareils. Les unes resteront blanches comme des agnelles et les autres deviendront des prostituées. Elles se ressembleront cependant, encore, par la béatitude mélancolique qui naîtra sur le visage des premières et par l'abattement découragé qui courbera la nuque

des secondes, quand le manteau d'orgueil dont elles se seront vêtues sera déchiré et en lambeaux !

Elles sont nécessaires à nos vies. Nos cœurs sont de tels champs où cueillir des Illusions, et, comme le disait Laforgue, elles savent si bien « arriver à propos ! » Si elles n'étaient pas là, il semble que nous ne serions pas longtemps sans mourir. « Celui qui n'aime pas n'est rien », dit l'apôtre saint Paul. Elles pensent la même chose que saint Paul, et c'est parce qu'elles savent que sans cela nous serions malheureux qu'elles viennent au devant de nous et qu'elles se plaisent, auprès de nos faiblesses, à se montrer souvent consolantes. C'est encore là de la bonté invisible. Maeterlinck écrit : « Qui sait si ce n'est pas dans un de ces instants profonds qu'ils dormirent sur son sein que les héros apprirent la force et la fidélité de leur étoile, et si l'homme qui n'a pas reposé sur le cœur d'une femme aura jamais le sentiment exact de l'avenir. »

Prescience redoutable ! et qui équivaut à dire que si Dante, Novalis et même Carlyle n'avaient jamais rencontré Béatrice, la petite Sophie von Kühn ou la douloureuse, l'admirable, la pathétique Jane Welsh, ils ne fussent devenus jamais les héros qu'ils ont été et n'eussent jamais accumulé, en dot, pour une humanité future, les trésors de philosophie et de charité où les hommes des siècles futurs viendront se désaltérer et puiser la richesse de forces juvéniles pour de nouveaux combats. L'Etoile qui a mené vers eux ces femmes adorables était peut-être la même que celle, scintillante, dont l'éclat avait guidé vers la crèche de Jésus tant de femmes de bergers, à travers la terre sainte. Elle avance toujours avec la même fatalité immuable dans les orbes du ciel, et son évolution séculaire, toujours identique, n'a jamais varié ses avertissements lumineux. Il se peut seulement qu'au Zénith elle reste longtemps cachée sous des nuages, et alors on ne la soupçonne plus. Cependant elle nous fixe encore. Quelque chose d'implacable avive ses rayons qui ne percent pas toujours et règle son parcours éternel, d'un aphélie à un périhélie. La morale qui a fait de Lucifer un astre parmi les anges devient alors terriblement juste ! Et cet officier qui s'écrie, au début de la *Princesse Maleine* : « On dit que les Etoiles à longue chevelure annoncent la mort des Princesses ! » révèle, sans le savoir, le plus redoutable de tous les secrets de notre Destin et précipite encore davantage le dénouement

imprévu de notre mort humaine ! La femme prévoit quelquefois mieux que nous l'époque des événements futurs dont le drame inconnu encore peut venir, à l'improviste, mettre un terme brutal à l'effusion de son Bonheur. Davantage elle sait avoir le pressentiment. Sa bonté invisible est peut-être plus délicate, plus ténue et plus affinée que la notre. Elle se répand peut-être plus facilement au-delà du temps, et elle en découvre peut-être mieux que nous les obstacles présumés. « D'où vient donc la timidité du divin dans les hommes ? » dit Maeterlinck. C'est que peut-être ils ne peuvent pas s'en rapprocher aussi étroitement que la Femme. Il faut avoir tant d'humilité que cela est très difficile et que nos précautions ne seront jamais assez grandes en accueillant une Ame ! Nous faisons bien du mal, souvent, en voulant aimer, et nous n'avons peut-être pas assez souffert pour parler d'Amour. « Ma pensée la plus haute, dit encore Maeterlinck, ne pèsera pas plus dans les balances de la vie que les trois petits mots que l'enfant qui m'aimait m'aura dit, sur ses bagues d'argent, sur son collier de perles ou de morceaux de verre... » Cette puérilité est tout le Destin, elle est tout l'Amour, elle est tout ce que nous ne pouvons pas expliquer et que les petites filles comme Astolaine ou comme Monelle comprennent tout de suite et sans effort. Fût-on Platon, Sénèque ou Marc-Aurèle, on n'y parviendrait pas aussi bien.

VI

Dante a symbolisé en Lucie l'idée profonde de la Grâce Illuminante, et en Rachel celle non moins admirable de la Vie Comtemplative. Lucie et Rachel ont, il me semble et si j'emploie une expression même de Swedenborg, « le visage comme un éclair et les vêtements blancs et éblouissants. » Elles doivent se présenter à nous quand nous sommes dans la peine, et elles ne s'en vont sans doute jamais bien loin de nos malheurs. Peut-être veillent-elles, depuis longtemps, autour de nos foyers ; qui sait si elles n'habitent pas auprès de nos pensées et si elles ne demeurent pas toujours en présence de nos Espoirs? Je crois, aussi, que c'est Rachel qui doit venir la première ; elle nous prépare à la méditation ; si nous ne nous recueillions jamais avec nous-mêmes nous ne serions jamais dignes de recevoir Lucie. Il y en a donc une qui avertit de la venue de l'autre et qui nous purifie ineffablement pour

la réception respectueuse que nous souhaitons lui faire. Lucie ne vient vers nous que si nous sommes parés de bonne volonté, ainsi que des Cités en fête que des mains auraient jonchées de rameaux pour le passage du Christ. Cela est essentiel. Elle ne saurait fouler que des parvis blancs ni habiter d'autres âmes que celles qui *sont pures*. Pour M. Maeterlinck, il en a été ainsi. Les poèmes de ses *Serres Chaudes* ne sont que des recueillements contemplatifs. Il s'y est préparé à recevoir Lucie, dans les entretiens presque silencieux qu'il a eus avec Rachel. Et Lucie ne s'est montrée que peu à peu, à mesure qu'il est entré en relations avec les mystiques. Il la possède aujourd'hui complètement, et c'est pourquoi il lui a été permis d'écrire le *Trésor des Humbles*. Pour cela, il a fallu bien des étapes, bien des repos auprès d'hôtes accueillants, bien des prières devant la Mort, bien de l'amour devant la Vie. Pour cela, il lui a fallu s'humilier beaucoup, et apprendre tant de maux et se pencher sur tant de faces honteuses et sur tant de figures rougies de lèpre et rongées de haine ! Il lui a fallu, aussi, s'immiscer à tant de misères, et toucher tant de plaies, et boire tant de larmes !

Il y a deux tableaux admirables dont je voudrais parler beaucoup, parce que je suis sûr que M. Maeterlinck les a bien aimés. Ils représentent l'un et l'autre plus ieurs faces de ses songes. Le premier, l'une des merveilles du Louvre, est de Van Eyck : les donataires s'inclinent devant la Vierge ; cette Vierge a la face adorablement suave de Rachel. Elle aussi se penche avec bonté vers l'hommage des fervents. A travers les colonnades grèles, par les fenêtres ouvertes, on aperçoit au loin toute la Ville, et la rivière qui flue avec des barques sillantes. Sur les genoux de sa mère, l'Enfant divin rit aux rayons qu'à travers les vitraux des voûtes le soleil fait se refléter sur les dalles du parvis. Ni l'enfant, ni la Vierge, ni les donataires ne semblent causer à voix haute, ni même balbutier à voix basse. Leurs lèvres sont bien immobiles : il n'y a que leurs yeux qui semblent s'animer d'une compréhension imperceptible, superficielle, en même temps que si profonde ! Ils participent, dirait-on, les uns et les autres, au sens mystérieux de la vie intime. « Les plus grands des hommes n'ont été grands que parce qu'ils avaient l'habitude d'ouvrir les yeux à toutes les lumières. » A l'instant où je les regarde, il me semble que ces donataires soient tous les grands hommes dont parle le poète. Ils

ouvrent si candidement leurs yeux à toutes les lumières, de façon à s'en imprégner jusqu'à la plus brillante de toutes les transfigurations et jusqu'à la plus rutilante des extases ! Bien qu'ils ne soient, sans doute, que de simples marchands flamands, venus prier là, entre une heure d'Hôtel-de-Ville et une heure de transaction, le peintre a mis sur leurs faces la lueur de tant de convictions bienheureuses qu'il est impossible de les envisager autrement que dans une attitude solennelle et un agenouillement héroïque.

Le second pan de retable est du divin Memling. Il figure les fiançailles de Jésus avec sainte Catherine, l'union de la nouvelle épouse avec l'Agneau pascal. Il y a, ici, une nouvelle visiteuse. Si la Vierge de Van Eyck semblait exactement Rachel, c'est Lucie certainement, cette fois, qui se subtitue à Catherine. Les noces spirituelles sont consommées, et leur joie ineffable brille, intense, aux pierreries mêmes de ce rational dont Ruysbrœck l'Admirable a décrit les vertus secrètes, dans l'un de ses livres mémorables. C'est ainsi que Thierry Bouts, que Van Eyck, que Hans Memling sont des mystiques, eux aussi et de façon aussi haute que des poètes !

« Il faudrait s'habituer à vivre comme un ange qui vient de naître, comme une femme qui aime ou comme un homme qui va mourir. » (Chapitre sur la *Vie profonde.*) Ces vieux maîtres n'ont pas eu besoin de s'habituer à tant de choses pour devenir ainsi : dès que leurs yeux se sont ouverts sur la vie, ils l'ont envisagée aussitôt avec sagesse et avec réflexion. Il n'a pas été nécessaire qu'ils se préparassent. Leur âme n'a pas eu besoin de s'éduquer autrement. Elle n'apparaissait pas dépaysée devant l'existence ordinaire parce qu'elle apercevait tout à travers un regard miraculeux et simple, dont le charme savait embellir et sanctifier les plus vulgaires aspects et orner les plus quotidiens travaux d'une richesse luxueuse.

Sainte Catherine de Sienne était si croyante que les plus petites et les plus grossières des choses de ce monde ne lui apparaissaient jamais autrement que transformées et parées comme des joyaux précieux. Dès son jeune âge, elle s'était accoutumée à ce mirage. Dans la plus obscure cuisine d'un cloître, au milieu des ignobles relents de nourriture sordide, entre les murailles décrépites et humides, elle se trouvait, selon sa confession, intérieurement dans un palais spirituel

et enchanté, au milieu des parfums et des musiques et parmi les abondances permises d'un séjour prestigieux. Ainsi durent s'illusionner également Thierry Bouts, Van Eyck, Memling, Ruysbrœck l'Admirable !

M. Maeterlinck peut communier à leur compréhension.

Les poèmes des *Serres Chaudes* ne contiennent pas d'exubérances outrées ; ils détaillent simplement de petits faits et de petites impressions. Le grand souffle de l'Amour n'y est pas parvenu encore à sa pitié humaine. Tout s'y trouve comme restreint à l'exil d'une prison artificielle où il ferait extraordinairement froid. Je n'aimerais pas à y demeurer. L'atmosphère qu'on y respire est étouffante à l'excès. Tout ne peut se transfigurer que par la façon avec laquelle on envisage. Et, ici, les voix qu'on entend ont de telles plaintes. Il y bêle tant d'agneaux destinés aux hécatombes, de pauvres malades y pullulent en telle affluence, et aussi tant de mélancolie y flotte :

Mon âme,
O mon âme vraiment trop à l'abri !
Et ces troupeaux de désirs dans une serre
Attendant une tempête sur les prairies !

Allons vers les plus malades :
Ils ont d'étranges exhalaisons.
Au milieu d'eux je traverse un champ de bataille avec ma mère.
On enterre un frère d'armes à midi,
Tandis que les sentinelles prennent leur repas.

Allons aussi vers les plus faibles :
Ils ont d'étranges sueurs ;
Voici une fiancée malade,
Une trahison le dimanche
Et de petits enfants en prison
(Et plus loin, à travers la vapeur,)
Est-ce une mourante à la porte d'une cuisine ?
Ou une sœur épluchant des légumes au pied du lit d'une incurable ?

Allons enfin vers les plus tristes :
(En dernier lieu, car ils ont des poisons.)
Oh ! mes lèvres acceptent les baisers d'un blessé !

Toutes les châtelaines sont mortes de faim, cet été, dans
les tours de mon âme !
Voici le petit jour qui entre dans la fête !
J'entrevois des brebis le long des quais,
Et il y a une voile aux fenêtres de l'hôpital !
Il y a un long chemin de mon cœur à mon âme !
Et toutes les sentinelles sont mortes à leur poste !

Il y a eu, un jour, une pauvre petite fête, dans les faubourgs de mon âme !
On y fauchait la ciguë un dimanche matin ;
Et toutes les vierges du couvent regardaient passer les
vaisseaux sur le canal, un jour de jeûne et de soleil,
Tandis que les cygnes souffraient sous un pont vénéneux.
On émondait les arbres autour de la prison ;
On apportait des remèdes une après-midi de juin,
Et des repas de malades s'étendaient à tous les horizons !

Mon âme !
Et la tristesse de tout cela, mon âme, et la tristesse de
tout cela !

La plupart de ces poèmes seraient plutôt des canevas d'œuvres plus étendues, plus tard réalisées en drames. Le poète recueille ses petites tristesses et ses petites joies. Il se fait observateur minutieux, et il semblerait qu'il veuille jusqu'à leurs plus imperceptibles nuances étudier les fleurs minuscules et les fillettes hâves, les atomes incorporels presque, ou encore les monades ! ou déjà les âmes ! Il recherche, pour en orner sa beauté intérieure, les parures les plus habituelles et les décors les plus communs. C'est que de la mortification de tant de calamités il retirera tant de récompense et de satisfaction, plus tard, lorsqu'il aura compati. Son âme, ainsi que celle de sainte Catherine de Sienne, saura s'éduquer au voisinage banal et familier de chaque jour et de chaque endroit, et, peu à peu, dans la parole d'un enfant, dans les réflexions du petit Allan, du petit Yniold ou du petit Tintagiles, il découvrira des trésors de bonté infinie et des fortunes d'amour inépuisable. Il en aura appris, auprès d'eux, plus qu'auprès « de La Rochefoucauld ou de Stendhal » (1). Et cela, parce que, dans l'entretien et la compagnie de ces enfants, il se sera trouvé plus proche de ce qui est impérissable. Aussi, dans la *Que-*

(1) Préface aux Essais d'Emerson.

nouille et la Besace s'y exprimera-t-il avec moins de pessimisme que dans les *Serres Chaudes*, avec moins de poésie artificielle et avec des refrains de complaintes plus délicates, plus douces, plus émouvantes :

Les six filles d'Orlamonde,
Quand la fée est morte,
Les six filles d'Orlamonde
Ont cherché les portes.

Ont allumé leurs six lampes,
Ont ouvert les tours :
Ont ouvert quatre cents salles.
Sans trouver le Jour.

Arrivent aux grottes sonores,
Descendent alors :
Et sur une porte close
Trouvent une clef d'or.

Voient l'Océan par les fentes,
Ont peur de mourir,
Et frappent à la porte close
Sans oser l'ouvrir...

VII

J'aurais pu discuter autrement et pièce par pièce les œuvres dramatiques de Maurice Maeterlinck ; contester aussi les procédés obtenus d'onomatopées et de répétitions dont, bien souvent, il abusa. Mais j'ai préféré le méditer, l'approfondir et le comprendre, à travers plutôt son dernier ouvrage. Je crois ainsi avoir agi avec sagesse. Les plus graves beautés de la *Princesse Maleine*, des *Sept Princesses*, de l'*Intruse*, des *Aveugles*, de *Pelléas et Mélisande*, d'*Alladine et Palomides*, d'*Intérieur* et de la *Mort de Tintagiles* apparaissent sous un tout autre aspect et se présentent sous une lumière qu'on ne leur soupçonnait pas aussi brillante, avant de s'être pénétré, jusqu'au plus secret de l'âme, des ressorts qu'avait imaginés le dramaturge pour nous émouvoir et des complications que, par un jeu du Destin et de la Vie, il avait su découvrir, pour en charmer notre silence et en effrayer notre inaction. Seulement (et sur cela j'insiste rigoureusement) ce *Trésor des Humbles* ne répandra pas ses richesses à toutes les âmes. Sa bonté et sa fortune ne fructifieront qu'au cœur de ceux qui

ont le culte de la haute religion de l'Amour. Les égoïstes ne prendront jamais part aux jouissances profondes de cette charité admirable et de cette Pitié qui est la plus lumineuse de toutes. Les égoïstes souriront aux accents émus et sincères de ce poète, comme, certainement, il sourient aux balbutiantes beautés de livres qui ne leur demeurent plus familiers et que, certainement, ils trouvent désormais trop puérils pour leur misérable philosophie. Pour comprendre Ralph Waldo Emerson, il faut se nommer Thomas Carlyle (1); pour comprendre Frédéric von Hardenberg, il faut être Tieck ou Frédéric Schlegel; et pour comprendre ce que Maurice Maeterlinck a su apporter, à la fois, de spiritualité et d'humanité, de religion divine et de bonté sincère à l'œuvre dont nous avons essayé de pénétrer, jusque dans ses intimes complications, la tout éloquente vérité et la toute lumineuse justice, il faut, soi-même, avoir reconquis la candeur d'un enfant, ou la croyance d'une femme, ou la naturelle sensibilité d'un homme enthousiaste. Je suis persuadé que, bien qu'ils fussent le premier lunetier et le second cordonnier, un Spinoza ou un Jacob Bœhme trouvèrent, parmi les simples gens du peuple, des êtres frustes qui les comprirent bien davantage que les faux savants et que les faux professeurs des rhétoriques absurdes. Il n'est qu'une seule science et il n'est qu'une seule loi (2) : celles que nous nous enseignons à nous-mêmes et dont nous savons orner notre pensée et embellir notre songe. La voix des rhéteurs ne nous importe plus guère, alors. Dès qu'une âme s'éveille, ou qu'une bouche sourit, ou qu'une fleur s'entr'ouvre, il se passe un événement bien plus considérable que si de vains sophistes s'efforçaient de nous apprendre, en abondantes paroles, le cours des choses qu'ils ne savent pas eux-mêmes très parfaitement. J'admire le Cygne, Orion et Altaïr, et, dans leur scintillante clarté, je trouve mille fois plus

(1) D'une lettre, caractéristique de ce que j'avance, écrite par Carlyle à Emerson, à propos de la conférence de ce dernier sur l'*Homme-pensant* (*Magazine International*, traduction Bazalgette) : «... J'ai un compagnon, un frère, que Dieu en soit loué ! J'étais prêt à pleurer en lisant ce discours dont la pure et haute mélodie me pénétrait le cœur. Je dis à ma femme : lis ceci. Elle le lut et me le rendit. Pour réponse, elle me charge de vous dire que l'on n'a rien vu de semblable depuis que Schiller est mort... »

(2) « La loi de Dieu est une loi d'amour, et l'amour ne s'élève point au-dessus des autres, mais il se sacrifie aux autres. » LAMENNAIS, *Paroles d'un Croyant*.

de belles lumières que dans les phrases scientifiques de l'astronome qui est à mes côtés. Or, il est des hommes qui ne sont que de simples faits, et il en est d'autres qui sont considérables, par leur situation mondaine et leur savoir profond. Il en est — des êtres qui s'ouvrent comme les fleurs, sourient comme les lèvres, brillent comme les étoiles, et il en est d'autres qui ne sont que d'apparents orateurs passagers et fugaces ! Les premiers sont des frères spirituels ; pour les autres, nous nous devons à nous-mêmes de les ignorer de plus en plus.

Pour moi, je sais de suprêmes intelligences et, à côté de cela, de frustes et moindres esprits, encore grossiers, qui se sont pénétrés du *Trésor des Humbles*. Leur avis ne s'est pas traduit, auprès de moi, en banales paroles ; la plupart ont failli sangloter, tant il se sont trouvés émus. Mais ils ont préféré sourire simplement. Un peu de l'âme du livre était passée en eux, et il avaient appris par eux-mêmes la toute divine sérénité dont le verbe du poète les avait charmés, naturellement.

Le mysticisme de Maeterlinck n'est pas celui de la philosophie allemande, ce n'est pas celui, non plus, de la philosophie alexandrine. Il est à la fois bien plus simple et bien plus élevé. Toute la clarté des doctrines néoplatoniciennes de Plotin et de Porphyre s'y allie à l'humble et familière, presque pastorale douceur de Novalis et de Swedenborg ; et je ne sais point si quelque reflet de la grande bonté hindoue ne s'y trouve propagée aussi. A l'entendre, on croirait, maintes fois, écouter Boëce parlant dans son cachot de Ticinum, après que la grande Sophia le fût venue consoler ; et, cependant, on songerait également à Krishna ! C'est que la religion de l'Amour est infinie et éternelle ! des hommes qui furent des dieux la chérirent et la vénérèrent, il y a de nombreux siècles ; d'autres qui sont d'authentiques génies la perpétuent à travers les âges et ils en font le don suprême aux générations croissantes. Lorsque s'éveille, auprès de nous la grande compassion d'un Walt Whitman, d'un Tolstoï, d'un Frédéric Nietzsche, d'un William Morris, les paroles avec lesquelles elle se trouve exprimée ne nous paraissent pas nouvelles. Jésus les avait prononcées bien avant eux, et les Apôtres ! Nous avons la prescience, aussi, que d'autres viendront encore qui les répéteront à leur tour, après Whitman, Tolstoï, Nietzche ou William Morris ; un enfant, peut-être, qui soulagera des aveugles ou un

grand philosophe vénéré qui enseignera les peuples seront, à la fois, leurs continuateurs et leurs disciples bien-aimés !

« Chaque homme est absolument à lui-même la voie, la vérité et la Vie », dit quelque part la sagesse orientale, dans ce merveilleux petit opuscule de la *Lumière sur le Sentier*. M. Maeterlinck a d'abord été, à soi-même, la Voie, la Vérité et la Vie, mais, par un don de charité inoubliable, il a voulu étendre à ses autres frères égarés les préceptes qu'il s'était trouvés à lui même et leur donner, en abondance, toute la doctrine simple, lumineuse et admirable dont il s'était plu à enchanter ses Rêves. Il faut lui en être profondément reconnaissant et il faut beaucoup le remercier pour tous les dons spirituels dont il nous a dotés.

« Si j'ai traduit ceci, c'est uniquement parce que je crois que les écrits des mystiques sont les plus purs diamants du prodigieux trésor de l'humanité », écrit lui-même M. Maeterlinck à propos de Ruysbrœk l'Admirable. A mon tour je puis dire : Si j'ai commenté ceci, de façon aussi malhabile mais aussi bien sincère, c'est parce que j'ai cru que ce *Trésor des Humbles* était un des plus clairs joyaux de la grande richesse humaine et parce que je n'ai pas voulu que ses rayons restassent obscurcis par le silence des méchants. Parce que j'en suis demeuré tout ébloui, je ne sais si j'ai pu en pénétrer toutes les nuances.

Songez que de telles paroles y sont dites relativement aux sympathies que nous pouvons avoir : « En toute amitié un peu longue, il arrive un moment mystérieux où nous apercevons, pour ainsi dire, la situation exacte de notre ami, par rapport à l'inconnu qui l'entoure, et l'attitude de la Destinée envers lui. C'est à partir de ce moment qu'il nous appartient véritablement. » J'ai aimé cet écrivain à cause de cet aveu ; je l'ai aimé encore à cause de beaucoup d'autres beautés, plus nombreuses et plus saisissantes. Je n'ai jamais entendu le son de sa voix physique. Mais la parole intérieure m'a fait comprendre de tels mystères et m'a éclairé sur tant de mondes que j'ai pensé déjà me souvenir de l'avoir entendue. C'est que, bien avant qu'il ne parût, au-delà des temps, les *Ennéades*, les *Pensées*, l'*Homme de désir*, les *Essais* et les *Disciples à Saïs* avait été écrits. Une voix était là, vagissante, que nous ne percevions qu'imparfaitement. Il est venu et il a parlé ; et ses discours ont fait, sur tant de confusion, beaucoup de clarté pure.

« Au fond nous ne vivons que d'âme à âme et nous sommes des dieux qui s'ignorent. » Que plusieurs âmes comme la sienne se révèlent auprès de nous, et nous ne nous ignorerons plus jamais. De mêmes paroles d'amour et de vérité nous feront bientôt nous reconnaître. Nous deviendrons des Apôtres éblouis de lumière, et nos mains ne sauront plus que s'unir étroitement dans la prière, la charité et la rédemption...

EDMOND PILON.



PAULINE

OU

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR

(*Suite*[1])

—

X

« Où vais-je en être réduite, pensait Pauline, s'il me faut dorénavant soutenir des luttes pareilles pour rester maîtresse de moi-même ? »

La scène de la nuit se représentait à son imagination, rendue plus épouvantable encore par les conséquences qu'un peu de réflexion lui faisait entrevoir. Jamais elle n'avait renvoyé Facial d'une façon aussi ignominieuse. Il est vrai que celui-ci ne s'était jamais comporté envers elle aussi grossièrement. Mais, quels que fussent ses torts à lui, n'allait-il pas trouver étrange l'excessive horreur qu'elle avait manifestée à son égard ? Et lorsque, dans quelques jours, son besoin d'elle l'amènerait de nouveau dans sa chambre et qu'il s'en verrait de nouveau refuser l'entrée, que penserait-il, que soupçonnerait-il ?

Car Pauline était bien décidée à ne plus avoir de relations avec lui. Elle ne pouvait pas. Jadis, du temps de *l'autre,* elle n'avait point complètement rompu avec Facial, et cela autant parce que la cohabitation avec son mari ne lui inspirait pas encore un si profond dégoût et que le souci de sa sécurité la dominait alors exclusivement, que parce que Hartwald, même au moment où elle était le plus amoureuse de lui, était loin d'exercer sur elle l'em-

(1) *V. Mercure de France,* Nos 72, 73, 74, 75.

pire prestigieux d'Odon de Rocrange. Comparer Odon à Hartwald! L'adoration qu'elle éprouvait pour Odon lui commandait d'autres sacrifices. Subir Facial alors qu'elle portait l'image d'Odon dans le cœur! Non, non. C'est comme si on eût demandé à une chrétienne de la belle époque de s'incliner, ne fût-ce que pour la forme, devant les faux dieux.

Il lui faudrait donc trouver un prétexte, en venir à soudoyer un médecin qui constaterait une maladie fictive et déclarerait que son mari ne pouvait, sans l'exposer aux plus graves dangers continuer à entretenir des rapports avec elle! Quelle nauséabonde extrémité! Et impossible de sortir autrement de cette situation. A moins...

Un instant l'idée de fuir, de tout quitter traversa son esprit.

C'était le scandale, la ruine, la mort...

Elle frémit.

Louvoyer au jour le jour, et puis, lorsque Facial, perdant patience, ferait valoir par trop impérieusement ses droits, le médecin, l'atrocité du médecin : il n'y avait que cela. Mais saurait elle soutenir ce rôle hideux? Ne se trahirait-elle pas, quand Facial proposerait un traitement, voudrait la conduire aux bains, consulter peut-être des spécialistes? Cette comédie était-elle longtemps jouable? Trouverait-elle même un médecin qui consentirait à se faire son complice?

Et qui lui affirmait que Facial n'éclaterait pas tout à l'heure? Il était midi. Ils allaient se rencontrer pour le déjeuner. Quelle explication aurait lieu entre eux?

« Aie confiance! pensa-t-elle, s'efforçant de rester sereine et rejetant loin d'elle, comme un mauvais rêve, ses pressentiments et ses inquiétudes. Aie confiance, suis sans alarmes la voie, quelle qu'elle soit, qui t'est tracée : tu as choisi la meilleure part, qui ne te sera point ôtée. Comment te serait-il pénible de souffrir quelque peu pour l'amour de celui que tu aimes? Et tout dût-il te manquer,

ne te resterait-il pas celui-là qui t'est plus cher que ce que le monde peut t'offrir, celui-là qui est ta joie, ton réconfort, ta lumière? »

Les événements de la nuit n'avaient pas laissé, en effet, de produire sur Facial une fâcheuse impression. Il les ruminait avec stupeur, cherchant ce que sa femme pouvait avoir contre lui et ce qui la rendait, depuis quelque temps, si déplorablement nerveuse. Il se rappela à ce propos deux ou trois discussions un peu vives qu'il avait eues récemment avec Pauline, y adjoignit la scène violente au sujet de l'affaire Saint-Géry et la maladie qui en avait été la conséquence, et se demanda s'il ne fallait voir dans ces faits que le symptôme d'un état morbide, dont une saison au bord de la mer ou un voyage dans les montagnes auraient raison, ou si, par malheur, ils ne résulteraient pas de dangereuses perturbations morales, à la seule pensée desquelles frémissait sa conscience d'honnête homme.

Il se promit d'observer attentivement Pauline.

La situation n'était peut-être pas si grave. Quoique ses souvenirs de la nuit fussent lucides, Facial ne se dissimulait pas qu'il était assez ivre, lorsqu'il s'était présenté chez sa femme.

« Peut-être, se dit-il, que mon ivresse était plus apparente que je ne me le figure, et que Pauline, effrayée et révoltée à la fois, a cru bien faire de me tenir rigueur. C'est elle qui m'aurait donné une leçon. Il est vrai qu'il m'arrive si rarement de m'enivrer, qu'elle aurait pu se montrer indulgente. »

Perplexe, et un peu honteux, Facial jugea que le meilleur parti à prendre, pour le moment, était de garder le silence. Il ne fit aucune allusion à ce qui s'était passé. Pauline, de son côté, qui ne cherchait qu'à éviter un orage, n'en fit pas davantage. Ils feignirent d'avoir oublié jusqu'à l'existence de quelque chose d'anormal entre eux.

Facial lui demanda seulement en lui jetant un regard singulier :

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

Et Pauline répondit froidement :

— Je vous remercie, je me sens bien.

Une heure après, elle était chez Odon.

— Oh ! comme il est difficile de maintenir son amour dans les régions pures et hors des atteintes salissantes d'en bas !

— Pauvre amie, vous souffrirez encore. Les hommes ne consentiront jamais à laisser les beaux sentiments s'épanouir naturellement au soleil. Ils obscurciraient plutôt le ciel des nuages de leur envie. Médiocrité, sottise, perfidie, voilà ce qui nous entoure et nous menace. Mais, chère enfant, le véritable amour est plus fort que tout cela : ou plutôt, il n'a rien de commun avec l'ordinaire de la vie, étant d'une vie extraordinaire et planant au-delà du monde. Les souffles du marécage infime ne sauraient le ternir. Appliquons-nous donc à rester au-dessus de ces exhalaisons impuissantes. Méritons par la vertu de notre communion l'immunité qui protège les belles âmes.

— Je le désire, répondit Pauline, mais vous vous faites des illusions sur moi, si vous me croyez assez détachée des choses d'ici-bas pour ne preter aucune attention à leurs mesquines entreprises. Je suis encore trop une femme de chair et d'os pour ne pas craindre, ne fût-ce que pour mon corps, les éclaboussures de la route. Je suis sensible aux moindres contrariétés ; mon amour-propre et ma raison s'offensent sans cesse. Les luttes ridicules qu'il faut soutenir pour échapper à la mainmise de l'existence m'irritent et m'accablent. Je voudrais être heureuse et libre dans le monde et non pas seulement hors du monde.

— A qui le dites-vous ! reprit Odon. Le stoïcisme est une grande doctrine, mais il faut des caractères autrement trempés que les nôtres pour le pratiquer : d'ailleurs je doute que des stoïciens puissent être amants. Je me flatte si peu d'être invulnérable aux piqûres d'épingle ou aux coups de boutoir de la réalité, que j'évite autant que pos-

sible de lui donner prise sur ma véritable personne ; je ne lui présente qu'un mannequin sur lequel elle peut sans beaucoup de dommage s'acharner. Ce que je veux dire, c'est que quand on a un amour comme le nôtre dans le cœur, on est assuré du refuge idéal où nul ne s'aviserait de nous poursuivre, dont rien ne saurait nous arracher. L'amour est un port admirable, qui empêche de sombrer même dans les pires tempêtes.

— Oui, mais l'amour nous dote d'une sensibilité nouvelle et nous expose par ce fait à des attaques que n'ont point à redouter ceux qui n'aiment pas. Croyez-vous, pour ne prendre qu'un exemple, que l'asservissement au mariage ne me soit pas autrement pénible aujourd'hui que j'aime qu'hier où je n'aimais pas ? Une multitude de choses qui me laissaient indifférente alors me supplicient maintenant. Je ne puis pas vous voir comme je le désire, me donner à vous entièrement, ne penser qu'à vous, n'avoir d'autre souci que celui de vous plaire. Il me faut toujours songer à ce mari que je dois ménager, à ces intérêts terrestres qui veulent être sauvegardés, à mon cœur qui est sans cesse sur le point de se trahir. Ah! la liberté, la liberté d'aimer, j'en ai besoin et je ne l'ai pas.

Odon lui prit les mains, et s'efforçant de la calmer :

— Aimez seulement, Pauline, et pour le reste armez-vous de la patience nécessaire à toute créature qui vit sur cette terre.

— Il en faut beaucoup.

— Sans doute. Personne a-t-il jamais prétendu à la félicité parfaite ?

— Non, mais vous avouerez qu'alors qu'il serait facile d'être heureux, les hommes, frappés de je ne sais quelle folie, font tout pour dire au bonheur : Tu n'entreras pas !

— Nous, ma bien-aimée, nous le laisserons tranquillement entrer, et quoique ce soit par la porte secrète, il n'en sera pas moins bien reçu et n'en sera pas moins le bonheur.

Plus d'une fois, Odon dut ainsi la rasséréner. Elle arrivait chez lui, au sortir des artifices et des contraintes du dehors, comme dans une sorte de confessionnal où s'épanchait sa vraie nature et d'où elle repartait soulagée et réconfortée.

Leurs après-midi d'amour étaient de délicieuses oasis dans le désert de l'existence, et tous deux s'abreuvaient aux sources vives, s'y désaltéraient à longs traits. A l'ombre odorante des palmes, ils oubliaient les vents arides et le sable desséchant. Des oiseaux bleus par essaims évoluaient gracieusement sous les arceaux de verdure fraîche. Des chants ailés voltigeaient. Un encens flottait dans l'air. Voluptueusement bercés par l'ondulant murmure des feuilles et les voix célestes qui frémissaient sur chaque vibration de l'éther, ils laissaient voguer indéfiniment leurs âmes au gré des mille paysages de ces jardins de rêve.

— Oh ! disait Pauline, la tête appuyée sur l'épaule de son amant, les yeux perdus dans l'extase, s'il ne s'agissait que d'aimer, selon son cœur, selon sa bouche, selon sa croyance, la vie ne serait plus la vallée de larmes, mais l'Eden merveilleux d'avant le péché.

— Qui empêche de le reconquérir, cet Eden perdu par notre faute ?

— Le serpent de l'hypocrisie.

Leurs caractères différaient juste assez pour se rendre sensibles leurs deux personnalités et pour se charmer l'un l'autre par leurs dissemblances. Odon était calme, prédisposé à l'optimisme, sachant supporter sans trop s'en irriter le mal nécessaire qu'il constatait autour de lui ; en amour, il était intense, tendre, profond, comme ému de divine pitié, recherchant l'intimité, ne demandant qu'à construire de hautes murailles autour de son bonheur. Pauline, bien que sachant extérieurement rester calme, contenait en elle une agitation toujours prête à déborder ; son impressionnabilité la rendait perméable à toutes les afflictions aussi bien qu'à toutes les illusions ; elle ressentait avec une

égale acuité les joies et les douleurs, et, sans cesse harcelée par ses espérances comme par ses craintes, elle souffrait et jouissait d'avance aussi vivement que lorsque les événements se réalisaient. Trop orgueilleuse, trop noble, trop honnête, elle ne consentait pas sans malaise à dérober aux yeux ce qui était sa vraie vie, à farder son visage et à déguiser ses pensées. Elle eût volontiers édifié son amour comme un château sur une colline, pour que jusqu'aux passants indifférents pussent l'admirer et l'envier, et qu'elle pût en être fière, toutes armoiries étalées ; elle avait une tendance à braver l'opinion. Chacun d'eux voyait dans le vulgaire l'ennemi : mais Odon avec une philosophie dédaigneuse et un désr de s'écarter, Pauline avec un besoin de combattre et de protester.

Mais l'amour, qui, malgré tout, les remplissait de joie et de victoire, l'amour triomphant chassait vite les ombres mauvaises qui tentaient de se glisser sur leur félicité. Lorsqu'ils se retrouvaient, toujours plus indiciblement fortunés de se connaître, leurs cœurs s'élançaient l'un vers l'autre avec délire, effrayés et enchantés de la puissance de leur transport. Chaque fois, c'étaient des ondées nouvelles de délice ; leurs moindres paroles prenaient des reflets multiples de grâce, de beauté, d'adoration ; ils se plaisaient parfaitement, se sentaient faits l'un pour l'autre, prédestinés presque, tant il leur semblait qu'ils s'étaient longtemps cherchés dans les ténèbres de la vie, qu'ils s'étaient aimés autrefois. A tout instant, ils tressaillaient d'aise, découvrant en eux des recoins charmants qui leur faisaient l'effet de vieux souvenirs s'éclairant soudain dans l'arrière-plan sombre de leur mémoire.

— Que serions-nous devenus, si nous ne nous étions pas rencontrés ? demandait Pauline.

— Nous aurions été privés de la lumière éclatante de la vérité ; nous n'en aurions eu qu'une intuition, sans être admis à la contempler face à face.

— Cela me semble impossible : ne pas vous

connaître, ne pas vous posséder, n'avoir aucune idée de vous ! C'est comme si on me disait : Que seriez-vous, si vous n'étiez pas née ? Je ne saurais que répondre, ne pouvant me figurer l'état où l'on est quand on n'existe pas, me heurtant là à un non-sens, à une véritable antinomie de la raison. Eh bien, Odon, j'ai le même sentiment relativement à notre amour : je n'imagine pas, maintenant que je vous aime, comment il se pourrait que cet amour n'existât pas. Que serions-nous devenus, si nous ne nous étions pas rencontrés ? En vous posant cette question, cette énigme plutôt, je la jugeais insoluble. Ce que nous serions devenus, ce que moi du moins je serais devenue, je ne parviens pas à le comprendre : et votre réponse ne me satisfait pas. Nous aurions été privés de la lumière, dites-vous : mais comment peut-on être privé de la lumière ?

Odon aimait qu'elle s'exaltât ainsi. Exalté lui-même, tout ce qui s'élevait au-delà de la banalité des sentiments ordinaires, quelque louables et quelque excellents qu'ils fussent, lui plaisait comme une chose précieuse. Odon était idéaliste. En ce sens qu'il ne croyait pas qu'il fallût prendre la vie pour ce qu'elle semble être, mais pour un prétexte continuel à se créer un monde d'idées et d'émotions en rapport avec l'éternel désir, monde généreux et sublime auquel il attribuait tout autant de réalité et beaucoup plus de beauté qu'à l'autre. Y a-t-il d'ailleurs autre chose que des phénomènes ? Et un phénomène psychique a-t-il moins de consistance qu'un phénomène physique ? Bien plus, chacun, même le plus obscur barbare, ne considère-t-il pas la vie à travers son esprit ? Et n'est-il pas désirable, en conséquence, étant donné que tout n'est que vision, de rendre cette vision aussi superbe, aussi noble, aussi enchanteresse que possible ? C'est ce que se disait Odon ; et comme son tempérament l'incitait déjà, sans le secours d'aucun raisonnement, à réaliser autour de lui cette atmosphère merveilleuse, son idéa-

lisme, à la fois naturel et acquis, constituait bien pour lui la seule vie normale.

Il avait trouvé dans Pauline l'âme ardente et lyrique qui convenait à la sienne.

Aussi se remettait-il plus que jamais à espérer et à croire. Les quelques hésitations qui l'avaient un instant troublé au seuil de cet amour avaient vite fait place à une confiance illimitée et à une exquise sensation de s'être jeté à corps perdu dans le ciel. L'abondance de son bonheur confirmait magnifiquement sa foi.

Depuis cinq mois que durait sa liaison avec Pauline, il avait vécu assez retiré. Chez sa sœur, la vicomtesse de Béhutin, où il était obligé de se montrer de temps en temps, on disait :

— Qu'a donc M. de Rocrange ? Ce n'est plus le mondain de jadis.

Et on se donnait cette raison :

— Ses voyages l'on rendu philosophe.

Ailleurs, où il ne se montrait pas, on disait :

— C'est le diable qui s'est fait ermite.

Rederic, qu'Odon voyait encore, et avec lequel il lui arrivait parfois de faire, le matin, une promenade à cheval, était seul à connaître la vérité. Mais il ne reçut, ni ne provoqua de confidence. Du jour où Pauline eut été sa maîtresse, Odon n'entretint plus d'elle son ami. Celui-ci se borna à comprendre. Une fois cependant, se trouvant chez Odon, il surprit sur un meuble un mouchoir oublié. Odon saisit son regard et pâlit légèrement.

— De la discrétion, n'est-ce pas ?

— Je te le jure.

Ce furent les seuls mots qui furent prononcés.

Pauline était plus tenue. Il ne lui était guère possible de rien changer à son genre de vie. Elle n'avait pas comme Odon le prétexte d'une longue absence pour rompre ses liens mondains. Et les dénouer peu à peu, quelque imperceptiblement que cela fût fait, n'eût pas manqué d'être remarqué. Elle n'eût jamais cru que le service du monde pût revêtir une si étroite livrée. C'est à peine sou-

vent si elle pouvait distraire quelques minutes pour les consacrer à Odon. Elle courait chez lui, l'entrevoyait, repartait.

Il était rare qu'elle pût venir le soir. Les motifs pour sortir seule étaient trop malaisés à imaginer. Odon se serait, sans doute, facilement arrangé à se trouver où elle allait, au concert, au bal, au théâtre, chez celui-ci ou celui-là ; mais d'un commun accord les deux amants préférèrent ne pas se rencontrer dans le monde. Quelle contrainte c'eût été de se regarder, de se parler comme des étrangers sous les yeux d'argus de la malveillance ! Les deux ou trois fois que cela arriva, soit chez la vicomtesse, soit aux réceptions de Pauline, où Odon ne put se dispenser, par prudence, de paraître de loin en loin, ils éprouvèrent trop de gêne pour que l'attrait de se voir compensât leur appréhension. Et pourtant tous deux avaient fait leurs preuves ! Mais l'amour, leur amour, les rendait naïfs et craintifs comme des enfants.

Ces contrariétés, dès le commencement, peinèrent Pauline. Bientôt elles firent plus que la peiner, elles lui devinrent odieuses. Elle se mit à détester le monde qui l'obligeait à une perpétuelle mascarade et la privait cruellement de tant d'heures, de tant de journées d'amour. Elle avait soif, et la coupe était tenue loin de ses lèvres par une main inexorable, qui rarement se départait de sa rigueur assez pour lui permettre d'en aspirer hâtivement et furtivement quelques gouttes.

Et voilà que son ancienne horreur de l'adultère lui revenait, malgré la dissimilitude des circonstances et le bonheur parfait qu'elle goûtait lorsqu'elle oubliait dans les bras d'Odon.

« Tromper ! n'y a-t-il donc que cela ? pensait-elle dans ses accès de révolte. Certes, le monde mérite d'être trompé : que dis-je, il l'exige ! Mais est-il digne de moi de m'abaisser à jouer ce rôle ? Dois-je sacrifier mes pudeurs, mes instincts, mes joies sur cet autel boueux de l'opinion ? Cacherais-je ce qui fait mon honneur ? Rougirais-je de ce dont je

suis fière? Mon amour si noble, si beau, mon amour qui est l'édification de mon âme, mon amour qui constitue ce que j'ai de plus méritoire à présenter à Dieu en balance à mes péchés, mon amour me ferait-il honte comme le vice qu'on cultive secrètement et qu'on met ses soins à dissimuler? Je ne veux pas qu'il en soit ainsi! Je suis malheureuse de devoir me taire. Ne me sentant point coupable, c'est pour moi un affreux malaise d'avoir à me conduire comme si je l'étais. »

Mais c'était surtout sa fausse situation à l'égard de son mari qui lui créait un véritable tourment.

Facial était devenu inquiet; il épiait. Sans avoir encore fait entendre à Pauline qu'il soupçonnait quelque chose, son attitude s'était visiblement modifiée. Il ne se lançait plus dans ses tirades familières, s'observait dans ses paroles, semblait presque se composer une physionomie. On sentait l'homme précis qui se dit : Il doit y avoir anguille sous roche, mais comme je ne la vois pas, attendons sans faire de bruit, afin de la surprendre au moment où elle sortira.

Toute sa conduite vis-à-vis de sa femme en était singularisée. Il s'appliquait à ne pas l'effaroucher par de trop directes questions, et en même temps, ses yeux obstinément fixés sur elle pendant des minutes entières, comme pour déchiffrer son visage, avertissaient clairement Pauline qu'elle eût à jouer fin. Il affectait une parfaite tranquillité d'esprit, et ne réussissait pas à donner le change. Tantôt correct, ou voulant le paraître, d'une politesse exagérée et qui cadrait mal avec son naturel, tantôt, agacé par ses incertitudes, s'essayant à être incisif et à décocher des phrases à double sens, longuement préparées.

Mais cela semblait peu réussir. Il suffisait d'un habile coup de gouvernail de Pauline pour lui faire complètement perdre le nord; et il fût resté à la merci de sa femme, pour peu que celle-ci eût daigné s'y employer. Elle le savait. Et si, malgré ces signes, précurseurs d'un orage qu'il lui était

pourtant facile de conjurer, elle restait passive et fatiguée, se bornant, lorsque le danger devenait imminent, à le déjouer par une hâtive manœuvre, c'est qu'elle sentait trop qu'elle n'était plus la même femme qu'autrefois, qu'elle ne pouvait plus vivre de duplicité et d'intrigue, qu'elle avait soif d'honnêteté et que le véritable honneur consistait maintenant à s'estimer soi-même et non pas à être estimée des autres.

Ah! si son mari avait été un philosophe! Ils se seraient peut-être entendus. Elle lui eût dit franchement: Je ne vous aime plus, j'aime Odon de Rocrange. Si vous m'aimez, je vous plains de tout mon cœur; mais il faut être deux pour s'aimer. Si vous ne m'aimez pas, et c'est plutôt le cas, car vous ne m'aimez guère que par devoir et par habitude, quoi de plus naturel et de plus juste que de laisser à mon cœur la liberté de s'épanouir à l'aise et sans scrupules? Vous tenez au monde? Très bien : nous le tromperons d'un commun accord. Nous vivrons extérieurement comme par le passé. Je vous jure de ne compromettre en rien notre « honneur ». Mais épargnez-moi la douleur et la honte de vous tromper, vous! Voilà ce qu'elle lui eût dit : et en faveur de cette communion d'idées et de leur respective tranquillité, nul doute qu'elle ne se fût résignée à observer vis-à-vis de la société la discipline toute formaliste dont celle-ci se contente.

Mais Facial n'était rien moins qu'un philosophe. Qu'y avait-il à faire avec cet être dénué des ressources de la sagesse et des consolations de la charité? Au moindre mot attentant à ses principes, il se fût indigné; il eût brutalement sévi, comme un père de famille qui entend corriger d'une main ferme les mauvais penchants d'un de ses enfants. A quoi bon tenter un appel à sa raison? Facial restait « le mari », avec ses petitesses, ses intolérances et la revendication entêtée de ses droits. Il ne pouvait devenir « le camarade ». Comme avec tous les maris de sa race, il n'y avait

qu'une seule manière d'agir avec Facial, manière sûre, avantageuse, manière ne donnant lieu à aucune contestation : le tromper.

Pauline s'en rendait bien compte : mais comme elle ne pouvait plus tromper personne, son mari moins que tout autre, elle se trouvait sous le coup d'une catastrophe inévitable, qu'elle osait à peine redouter, tant elle était lasse, tant elle souhaitait voir la fin de ce vilain manège et sortir de peine.

Le scène atroce du viol ne s'était pas renouvelée.

Que pensait Facial ? Pauline se le demandait quelquefois, mais ne cherchait pas à résoudre ce problème. Elle avait pu craindre d'avoir à soutenir d'ignobles luttes, et voici qu'il la laissait tranquille. Elle se félicitait trop de cette paix inespérée pour déplorer ce qu'elle avait de précaire.

« Advienne que pourra, se disait-elle, je resterai ferme ; et lorsque le moment sera venu où les liens qui me retiennent à mon passé seront fatalement dénoués, je les regarderai tomber autour de moi sans m'émouvoir, déterminée à ne considérer cet écroulement que comme la délivrance. »

Une seule fois, deux mois environ après la terrible nuit, Facial, qui avait longtemps attendu des avances de sa femme, ne voyant rien venir, avait cru devoir risquer quelques sévères observations.

— Savez-vous que vous êtes bien jeune, Pauline, pour faire déjà chambre à part ?

— Je ne suis pas si jeune que vous le dites : ma santé l'exige.

— Votre santé n'est qu'un prétexte ; vous vous portez fort bien, et vous avez encore plus de dix ans devant vous avant d'atteindre l'âge critique des femmes.

— C'est possible ; je n'en éprouve pas moins le besoin de dormir seule ; ce que je supportais autrefois me répugne maintenant ; je vous prie de ne pas revenir sur ce sujet.

— Vous êtes tout à fait décidée à me fermer la porte de votre appartement ?

— Tout à fait.

— Je le regrette, car je vais être malgré moi forcé d'admettre l'existence de quelque mystère qui ne peut pas être à votre honneur.

— Admettez, si vous le voulez : je ne vous demande qu'une chose, le respect de ma personne.

— Je ne suis pas un tyran : vous serez respectée, mais surveillée.

Depuis lors, plus rien. Facial « surveillait ».

Il se refusa d'abord à croire Pauline capable de lui être infidèle. Cette supposition lui paraissait tellement improbable, qu'il s'en accusa presque, lorsqu'elle vint à lui traverser l'esprit, comme d'un outrage gratuit envers sa femme.

« Allons donc ! se dit-il, ces choses-là n'arrivent qu'aux maris affligés de femmes coquettes et légères, et encore, pour l'ordinaire, lorsqu'ils leur en ont eux-mêmes donné l'exemple. J'ai toujours été un mari parfait ; Pauline est prudente et sérieuse. C'est impossible. Peut-on cacher des aventures de cette sorte ? J'aurais remarqué... »

Il est vrai que Pauline avait souvent fait preuve devant lui d'idées subversives étranges dans la bouche d'une honnête femme. Mais de ce que les théories qu'elle exprimait quelquefois fussent répréhensibles et témoignassent d'une certaine inquiétude de pensée, s'en suivait-il que, dans la pratique, sa vie ne fût pas irréprochable ? Qui n'a pas, dans un domaine ou dans un autre, ses utopies ? Que Pauline s'amusât à dauber les petites misères de la société, qu'elle se plût à créer en imagination un univers idéal où tous les hommes seraient heureux, ce n'était peut-être pas très sain, mais de là à faire fi de ses devoirs, de là à le tromper, lui, Facial, il y avait un abîme immense.

Quel pouvait bien être alors le motif de l'incroyable conduite de sa femme ?

L'hypothèse à laquelle Facial s'arrêta quelque temps fut que Pauline était malade.

« Mais dans ce cas, pourquoi ne me le dit-elle pas ? Il n'y a aucune honte à être malade ! Toutes

les femmes ont de ces moments-là. Je comprends qu'elle n'aille pas le crier sur les toits, mais moi, son mari, je dois pourtant être tenu au courant de ses infirmités, surtout lorsqu'elles sont de nature à suspendre l'intimité de nos rapports ! »

Cependant, les investigations auxquelles Facial se livra, jusque dans les meubles de la chambre à coucher et du cabinet de toilette de Pauline, ne donnèrent aucun résultat. Il ne découvrit ni drogues, ni instruments suspects. Le médecin de la maison, qu'il interrogea, se montra très surpris de ses questions, et, croyant le tranquilliser, lui déclara qu'à part une certaine nervosité, trop commune en notre siècle de surmenage, la santé de sa femme ne laissait rien à désirer.

Il fallait trouver autre chose.

« Est-ce que par hasard — ce fut sa seconde hypothèse — Pauline serait dégoûtée de moi? Je ne suis cependant pas vieux. Mon corps ne s'est pas sensiblement modifié ces dernières années, et ce dégoût subit de ma personne ne serait explicable que par une décrépitude marquée ou par l'apparition de quelque incommodité répugnante. Or, rien, absolument rien ne le justifie. Quelques rhumatismes, un commencement d'asthme : mais il n'y a rien là de dégoûtant. Je suis dans la plus belle saison de l'homme, l'été, le plein été... et pas même l'été de la Saint-Martin ! Comment Pauline pourrait-elle être dégoûtée de moi ? »

En y réfléchissant, néanmoins, Facial n'avait garde de se dissimuler que sa présence, loin d'être agréable à sa femme, semblait la contrarier et l'agacer. Chaque fois qu'il lui adressait la parole, elle répondait sans empressement, comme ennuyée d'avoir à s'occuper de lui. S'il s'approchait, au moment de prendre congé, pour l'embrasser, elle avait un instinctif recul, et quand ses lèvres effleuraient sa joue, un frisson de répulsion péniblement réprimé.

« Etrange! songeait Facial. Après tout, ces femmes sont si capricieuses ! Il est possible aussi qu'u-

ne transformation physiologique s'opère en elle, et qu'elle désire prendre le voile, se retirer de la chair. Cela s'est vu. Il est vrai qu'elle n'a jamais témoigné de violents appétits charnels. Moi non plus, du reste. Nous avons vécu très bourgeoisement. Et généralement ces décisions excessives ne se rencontrent que chez les grandes pécheresses. »

Si pourtant elle le trompait !

Quelque ardeur qu'il mît à s'en défendre, cette idée, au milieu des diverses hypothèses qu'il examinait, trottait toujours dans son esprit. Elle était ridicule, mais il la ruminait. Avec une autre femme que Pauline, avec un autre homme que lui, étant données les circonstances, n'aurait-ce pas été la chose du monde la plus probable ?

A force d'y penser, Facial en vint à se demander ce qu'il ferait, si, par impossible, Pauline le trompait.

Une indignation le prit. Ah ! il ferait voir qu'il n'était pas un de ces maris dont on se joue ! La justice, la justice avec tout son poids s'abattrait sur la tête des coupables. Pas de sang : la justice seule, le glaive de la justice et le divorce irrémissible. Il n'exciterait ni le rire, ni la pitié. Un moment, il réfléchit qu'il serait peut-être d'un bon effet de s'armer du droit vengeur des maris outragés. En ce cas, qui tuerait-il ? Sa femme ? L'amant ? La femme et l'amant ? Et où les tuerait-il ? Au lit ? Dans la rue ? Mais avant de s'être décidé, il vit bien qu'il n'était pas l'homme qu'il fallait pour ces sanglantes exécutions. Son caractère, ses principes, son passé s'opposaient à une solution semblable. N'avait-il pas dernièrement fait partie d'un jury qui avait acquitté un meurtrier « médecin de son honneur » ? Et ne s'était-il pas élevé avec beaucoup de force contre ce sentimentalisme exagéré qui, sous prétexte de passion, en arrive à mettre au-dessus des lois de véritables criminels ? N'avait-il pas approuvé hautement, devant témoins, les articles bien sentis de la presse clouant au pilori de l'opinion la coupable faiblesse des jurés parisiens ? Certes, et il ne

se donnerait pas un démenti. Son respect des lois était sincère. Il ne consentirait pas même à un duel : le duel, ce « legs des siècles de barbarie » ! Il resterait légal et digne. Le divorce !

Chose curieuse : à prononcer ce mot fatal, il n'éprouvait pas une bien grande douleur. Il lui semblait être là plutôt juge que partie : et si vraiment sa femme commettait envers lui le crime d'adultère, c'est l'anathème et non le sanglot qui monterait à ses lèvres. Il est vrai que cela ne se passait encore que dans son imagination. Néanmoins, il eut plaisir à constater qu'il serait ferme.

Peu à peu, ses observations se précisèrent.

Il crut remarquer que sa femme usait beaucoup moins de la voiture. Elle préférait marcher, disait-elle. Exercice salutaire : mais pourquoi s'en avisait-elle si tard, et pourquoi ne se faisait-elle jamais accompagner de sa femme de chambre ? Lorsqu'elle prenait la voiture, il lui arrivait constamment de la renvoyer au bout d'une course ou deux et de rentrer en fiacre plusieurs heures après. Ou bien elle faisait attendre le cocher un temps infini aux magasins ou chez sa couturière. Tout cela était louche, et Michel lui-même, l'impassibilité en personne, en était étonné.

D'autres remarques portèrent sur de petits billets bleus qu'elle recevait fréquemment, et dont Facial ne put jamais retrouver un seul, ni sur la table à écrire de sa femme, ni dans ses tiroirs, ni dans le panier à papier.

Mille détails, auxquels il n'avait d'abord pas pris garde, commencèrent à lui devenir suspects. Il lui était d'ailleurs facile de se livrer à ses découvertes : Pauline en était à ne plus même prendre les précautions élémentaires.

Bientôt, il ne fut plus permis à Facial de douter. Sa vie conjugale s'était trop profondément transformée. Pauline ne se donnait seulement plus la peine d'inventer des explications plausibles à ses étrangetés. Continuellement s'échangeaient entre eux des dialogues de ce genre-ci :

— Vous sortez ? s'écriait Facial.

— Comme vous le voyez. Ne savez-vous pas que c'est mon habitude après le déjeuner?

— Où allez-vous ! Vous ne me direz pas que c'est chez votre couturière : elle est venue ce matin.

— J'ai d'autres personnes à voir que ma couturière.

— Qui? Vous avez rendu toutes vos visites cette semaine.

— Vous voulez savoir qui? Je ne le sais pas moi-même. Les idées me viendront en route. Je vais me promener.

— Où ?

— Si vous y tenez, faites-moi suivre.

— Je n'ai pas à vous espionner, mais je désire savoir ce que vous faites.

— Il n'y a pas d'autre moyen de le savoir que de m'espionner.

— Et si je le faisais ?

— Vous sauriez où je vais, voilà tout.

Mais la preuve, la preuve probante de l'infidélité de Pauline manquait encore.

Un jour, rentrant juste à l'heure du dîner, Facial ne trouva pas sa femme à la maison. Sept heures, sept heures et demie, huit heures, elle ne revenait pas. Personne ne put lui dire où elle était. Anxieux, Facial redoutait déjà quelque événement. Elle arriva enfin. Mais dans quel état ! Les traits bouleversés, la poitrine sanglotante, la voix abîmée !

— Qu'y a-t-il? fit Facial interdit.

— Une crise, une crise affreuse...

— Quoi ?

— Le cœur... Le médecin a dit que c'était le cœur...

— Qui est malade ?

Pauline le regarda d'un air effaré.

— Qui est malade ? répéta Facial.

Alors, affolée, après avoir cherché comme dans le vague, elle balbutia :

— Ma tante, ma pauvre tante !

Et précipitamment elle ajouta :

— Je ne m'arrête pas. Je repars. Il faut que je sois là. Ne m'attendez pas : je veillerai, je passerai la nuit probablement.

— Mais vous n'irez pas ainsi ; mangez quelque chose, vous êtes toute tremblante.

— Je ne puis pas, je n'ai pas faim.

— Je vais vous accompagner.

— Non, non, c'est inutile... Ne venez pas, je vous en supplie...

Et elle repartit aussitôt, sans vouloir entendre un mot de plus, pour aller soigner Odon de Rocrange, en proie à une attaque d'asystolie, causée par une maladie de cœur dont il souffrait depuis quelques années.

Elle ne revint que le lendemain.

— Eh bien, comment va-t-elle ? demanda Facial.

— Dieu soit loué, la crise est finie !

Facial s'étonna bien un peu de l'amour excessif de sa femme pour cette tante dont elle devait hériter ; mais il ne fit aucune observation, et s'en fût tenu là, si, quelques jours après, rencontrant par hasard le médecin ordinaire de la vieille dame, il n'eût eu la malencontreuse inspiration de lui dire :

— Vous avez failli perdre notre bonne tante ?

— Mais non, mais non, elle se porte au contraire assez bien cette année.

— Et sa maladie de cœur ?

— Elle n'a point de maladie de cœur !

— Mais cette crise de l'autre jour ? Ma femme m'a raconté que cela avait été terrible !

— Une crise ? Une crise de quoi ? Il n'y a point eu de crise. Je vous dis que votre tante se porte admirablement pour son âge.

Facial devint blême. Son poing se crispa. Devant cette dernière preuve, le cerveau chancelant, il sentit sa vie imperturbable s'effondrer.

« Ça y est, ça y est ! » bégayait-il.

Son amour-propre blessé rugissait en lui.

« Mais qui est-ce ? qui ? qui ? l'infâme personnage qui la soustrait à ses devoirs, le corrupteur, le corsaire, le trafiquant du crime et de la débauche

qui a dégradé cette femme et perdu cette âme ? »

En vain, il se creusait la tête. Aucun nom, aucune figure d'homme ne se signalait à sa perspicacité avec assez de vraisemblance pour qu'il pût s'écrier : Le voilà, je le tiens, le misérable ! Réderic ? impossible. Sénéchal ? Grotesque. Saint-Géry ? Il la connaissait à peine... Facial récapitula tous ses amis, toutes ses connaissances, tous les hommes que Pauline pouvait voir chez elle ou dans le monde. Et plus il cherchait, plus il pataugeait.

Soudain il pensa :

« Il y a une personne qui doit tout savoir : c'est Julienne Chandivier. »

Muni de cette idée, il fut plus tranquille. Il interrogerait Julienne : elle le renseignerait. Julienne, l'amie intime de sa femme, était certainement au courant ; et même si Pauline ne l'avait pas mise dans le secret, son flair de femme devait lui avoir fait découvrir ce que lui, le mari aveugle, n'avait pas vu.

Mais Julienne se laisserait-elle interroger ? Vendrait-elle son amie ? Facial résolut de procéder avec politique. Il s'en ouvrirait à Chandivier, et, en lui recommandant le plus grand mystère, le prierait de vouloir bien se charger du soin délicat de faire parler Julienne.

« De la sorte, pensa-t-il, je n'aurai pas besoin de me livrer plus longtemps à des recherches fatigantes et humiliantes. Je serai informé avec rapidité et certitude, et je pourrai, sans tarder, prendre les mesures qui me seront dictées par la situation. Julienne ne se méfiera pas de son mari : elle fera des révélations. »

Il donna rendez-vous à Chandivier pour le soir même. Affaire importante, lui écrivit-il, et dans laquelle il espérait pouvoir compter sur son amitié.

— Tu as besoin d'argent ? fut la première parole de Chandivier. Mais, pauvre ami, je n'en ai point ! Rébecca me prend tout.

— Non, non, tu n'y es pas. Il n'est pas question

d'argent. J'en ai de l'argent! Il s'agit d'une chose grave.

— Grave! Quoi donc ? s'écria Chandivier, un peu effrayé du ton de circonstance que prenait Facial.

— Chandivier, j'ai la conviction que ma femme me trompe.

— Ah ! ce n'est que ça ? fit Chandivier.

— Tu sais quelle a été ma vie jusqu'ici. J'ai cru mieux faire de rester confit dans la sécurité du mariage que de m'embarquer au travers des péripéties des amours illégitimes. Je ne pensais pas que le mariage a ses tempêtes, et que quand il se mêle d'être orageux, c'est pour de bon. Ou plutôt je m'imaginais que ma mer à moi serait éternellement la mer Tranquille. Voilà comme on se trompe.

Il lui conta le détail des faits et lui expliqua le genre de service qu'il attendait de lui.

— Ne soupçonnes-tu vraiment personne ? demanda Chandivier.

— Personne. Je ne vois personne. Et pourtant il y a quelqu'un ! Aurais-tu, par hasard, quelque indice, toi ?

— Oh ! non. Je m'occupe si peu des femmes des autres ?

— Alors, c'est entendu, tu tâteras ta femme?

— Je la tâterai.

— Insidieusement, comme si cela venait de toi. Il ne faut pas me mêler à la chose : tu gâterais tout.

— Je gâterais tout. Repose-toi sur moi.

— A l'occasion, je pourrais te rendre le même service.

— Merci bien. C'est très aimable de ta part : mais, vraiment, je n'éprouve nul besoin... Ah! ça, dis donc, que vas-tu faire après ?

— Après quoi ?

— Après que je t'aurai... ouvert les yeux ?

— Le divorce.

— Le divorce pour une peccadille pareille ?

— Peccadille ? L'adultère n'est pas une peccadille. Sache que je ne transige jamais, moi ; je ne transige pas.

Ils se regardèrent un instant comme deux habitants de planètes différentes.

Puis, Chandivier s'écria jovialement :

— Mais j'y songe, une fois que tu n'auras plus ta femme, tu seras libre !

— Libre... Evidemment, je serai libre.

— Nous pourrons faire la noce ensemble.

Et il se mit à chantonner en clignant de l'œil :

> Il fouille, il fouille,
> L'museau d'Dodore,
> Il fouille, il fouille,
> Il fouille encore,
> Troulaïtou,
> Il fouill' partout !

Ce fut là-dessus qu'il se séparèrent.

Suivant la promesse faite à Facial, Chandivier, dès le lendemain, s'appliqua à circonvenir Julienne. Il crut bon de débuter par quelques brocards à l'adresse de son ami :

— Il y a des hommes qui se croient heureux en ménage, et qui...

— A qui en avez-vous, aujourd'hui, mon ami ? demanda Julienne, qui n'était pas habituée de la part de son mari à une telle débauche d'allusions.

— Oh ! pas à vous.

— Je l'espère bien.

— Mais il y a quelqu'un de par le monde à qui sa femme m'a tout l'air de jouer quelques vilain tours.

— Qui donc ?

— Eh ! notre ami Facial... Vous n'avez rien remarque ?

Julienne éclata de rire.

— Tiens ! tiens ! Contez-moi ça ?

— Je suis sûr que vous en savez encore plus long que moi.

— Quelle idée ! Je ne sais rien.

— Mais c'est notoire ! Mme Facial... Voyons, voyons, vous n'ignorez pas...

— Bon ! Vous allez soupçonner Pauline ?

Elle le scruta finement, se demandant s'il savait quelque chose ou s'il ne savait rien, prête à le seconder de toute sa malignité, s'il était en mesure de lui livrer quelque détail inédit, ou à se moquer de lui, s'il cherchait simplement à la faire parler.

— La croyez-vous insoupçonnable ? demanda Chandivier.

— Insoupçonnable, je ne dis pas ! Quelle femme l'est ? Mais enfin, quelles raisons auriez-vous de la soupçonner ?

— Eh ! J'en ai peut-être.

— Je suis curieuse de les connaître.

Chandivier n'était pas de force à mener sans de sérieux accrocs son enquête. Ne sachant par quel bout la prendre, sa suprême ressource fut de brusquer.

— Là, sérieusement, Mme Facial a-t-elle un amant ?

Julienne dissimula un sourire et dit :

— Non.

— Eh bien, son mari est persuadé qu'elle en a un.

— Que les hommes sont bêtes !

Chandivier prit une partie de cela pour lui et jura qu'il aurait sa revanche ; d'autant plus que la perspective d'avoir Facial pour compagnon de fête n'était pas pour lui déplaire : son « de l'argent, j'en ai ! » lui était resté dans la mémoire.

Quant à Julienne, ainsi que Facial l'avait bien pensé, elle était instruite.

Dès les premiers jours, son sens expert de femme éveillée lui avait fait deviner qu'Odon de Rocrange et Pauline ne se voyaient pas de l'œil insouciant de deux mondains assemblés par le hasard en un même lieu. Elle avait compris, à d'imperceptibles symptômes, malgré et peut-être à cause de leur soin à ne rien laisser transparaître, qu'une mutuelle passion venait de s'emparer d'eux et était en train, s'il ne résistaient pas, de les pousser l'un à l'autre. Les deux ou trois fois qu'elle les avait vus en présence lui avaient suffi. Mais qu'en était-il résulté ? C'est ce que longtemps elle ignora. Elle ne laissait pas d'en être horiblement vexée. Pauline,

qu'elle avait toujours connue inébranlable, avait-elle franchi elle aussi le Rubicon ? Ce point de chronique sollicitait vivement sa curiosité. A plusieurs reprises, elle tenta d'attirer son amie sur le terrain des confidences. Cela ne lui réussit pas, et elle en éprouva un véritable dépit. En définitive, n'avait-elle pas un certain droit à entrer dans les secrets de Pauline, elle qui lui avait si souvent confié les siens ? Elle trouva que Pauline se montrait à son égard froide, inconvenante, presque blessante. Elle eût voulu, sans doute, que celle-ci lui ouvrît son cœur et l'étalât devant elle comme une amusante variété ! Très froissée de ce qu'elle appelait un manque de confiance, et de ce qu'elle comprenait être au fond une leçon de dignité, elle n'eut pas de repos qu'elle ne se fût assurée qu'Odon était bien l'amant de Pauline, afin de pouvoir se donner le plaisir, par de perfides coups d'épingle, de faire sentir à son amie combien elle avait eu tort de ne pas s'abandonner à sa discrétion et à ses conseils.

Un soir que Réderic était chez elle, convenablement préparé par de savants mélanges de spiritueux et d'agaceries charnelles, elle lui dit tout à coup, comme si l'idée venait de lui en passer par la tête :

— Quel est ton ami le plus intime, Paul ?
— Je n'en ai point.
— Et après ?
— Après ? Mettons, si tu veux, Rocrange.
— Tous tes amis ont des maîtresses ?
— Probablement.
— Et quelle est la maîtresse de M. de Rocrange ?
— Je ne sais pas.
— Tu sais.
— Je te jure que je ne sais pas.

Julienne le regarda dans le blanc des yeux. Elle était assise sur lui, son bras nu frôlant sa moustache, et, comme pour une adorable espièglerie, elle lui glissa câlinement dans l'oreille :

— Moi, je le sais.

— Tu sais qui est la maîtresse de Rocrange? fit Réderic en fronçant le sourcil.

— Oui.

— Eh bien, qui ?

— Pauline.

Réderic se leva avec violence, très ennuyé, et, sans penser à ce qu'il faisait, s'écria :

— Ce n'est pas vrai !

— Tu vois bien que c'est vrai! susurra Julienne.

Il se tut. Il cherchait par quel moyen il pouvait encore parer à sa maladresse. Il ne trouvait pas. Il redoutait tout de Julienne, allant jusqu'à la croire méchante, alors qu'elle n'était qu'immorale.

Elle reprit :

— J'en suis très sûre, mais pour en être plus sûre encore, je veux que tu me dises toi-même que Pauline est sa maîtresse.

— Alors, tu n'en es pas sûre ?

— Si, mais je veux que tu l'avoues.

Réderic garda le silence.

— Tu ne veux pas parler? dit Julienne. Ecoute. Si tu ne prononces pas cette phrase : «Pauline est la maîtresse de M. de Rocrange», dès demain j'écris une lettre anonyme à M. Facial. Me crois-tu capable d'écrire une lettre anonyme?

— Oui.

— Eh bien, je ne te demande que ces seuls mots : «Pauline est la maîtresse de M. de Rocrange», et je te promets, tu entends, je te promets que je garderai ce secret aussi fidèlement que toi.

Réderic réfléchit un instant. Puis, craignant les conséquences que pouvait avoir son entêtement, bien inutile d'ailleurs, puisque Julienne semblait tout savoir, il se décida et dit :

— C'est vrai, Mme Facial est sa maîtresse.

Une joie maligne éclaira le visage de Julienne.

— Et maintenant, des détails ! fit-elle.

— Ah! misérable femme! s'écria Réderic, s'apercevant qu'il avait été joué.

Il la repoussa d'un geste, s'habilla avec colère et partit.

Cependant, Julienne tint parole. Elle fut discrète. Elle n'avait point l'intention de faire du tort à Pauline. Elle se contenta de savourer la satisfaction de quelques traits mordants qu'elle lui décocha en tête à tête, et qui eussent eu le privilège d'inquiéter sérieusement Pauline, si, parvenue à cette période de fatalisme où elle attendait avec indifférence une solution, n'importe quelle, à la fausseté de son état, celle-ci n'eût pas été insensible au risque que courait son secret en de pareilles mains. Pauline ne daigna pas même prier Julienne de se taire? Que lui importait qu'on sût son amour pour Odon? Elle avait hâte d'échapper à l'atmosphère lourde qui l'accablait. Et si l'orage purificateur tardait trop à éclater, n'était-elle pas presque décidée à le provoquer elle-même?

Julienne fut quelque peu stupéfaite de cette superbe tranquillité.

« Il ne faut pas qu'elle se croie plus forte qu'elle n'est, maugréa-t-elle déçue. Elle pense pouvoir se passer de moi, c'est bien : mais elle compte vraiment trop sur ma bonté. Si elle s'était confiée à moi, je lui aurais été entièrement dévouée, et mes services ne lui eussent pas été inutiles. Elle veut agir seule, à son aise! Je ne ferai rien pour lui nuire, quoique cela me soit facile : mais si son assurance lui porte malheur, ce n'est pas moi qui la plaindrai. »

Très marri d'avoir à revenir bredouille auprès de Facial, persuadé, du reste, que si Facial soupçonnait sa femme, c'était qu'il y avait quelque chose, et encore plus persuadé que, s'il y avait quelque chose, Julienne le savait, Chandivier se décida, pour sauvegarder son amour-propre, à faire une nouvelle tentative. Mais, cette fois, il ne voulut pas s'engager en personne. Il s'avisa que quelqu'un qui fût plus dans l'intimité de Julienne que lui aurait plus de succès. Il songea que Sénéchal pourrait être ce quelqu'un et que celui-ci serait enchanté de se charger d'une mission si propre à le flatter et à l'intéresser. Il le dépêcha

donc à Julienne, après avoir sommairement excité sa curiosité, et attendit l'effet de ce machiavélisme.

Lorsque Julienne vit que Sénéchal s'en mêlait, elle pensa tout de suite :

« Pauline est perdue : ça lui vient bien ! »

Elle crut d'abord que le sénateur en savait long ; et ce fut presque avec désappointement qu'elle s'aperçut qu'il était encore moins avancé qu'elle et n'avait pas même une idée du nom de l'amant. Elle hésita. Renverrait-elle Sénéchal comme elle avait renvoyé son mari ? Ou plutôt ne profiterait-elle pas de lui pour le lancer comme un excellent chien de chasse sur la bonne piste, et obtenir ainsi les détails de cette histoire qui l'intriguait tellement? Elle ne résista pas à l'envie qui la démangeait. En somme, que devait-elle à Pauline ? Rien, puisque celle-ci non seulement ne lui avait rien demandé, mais ne lui avait rien confié. N'était-ce pas déjà charitable d'user de ce qu'elle savait avec tant de discernement et de réserve ? Et puis, une fois bien documentée, son bon cœur la pousserait peut-être à être utile à Pauline malgré elle!

— Va donc voir, dit-elle à Sénéchal, ce qui se passe l'après-midi au numéro 31 de la rue d'Argenteuil. Informe-toi, prends des renseignements, recueille des observations, le tout avec la légèreté et le savoir-faire qui te distinguent, et n'oublie pas de me tenir soigneusement au courant de tes moindres découvertes.

Elle ne lui en dit pas davantage. Cela suffisait. Avec son flair, au bout de huit jours de campagne, le sénateur aurait rapporté une ample provende.

Sénéchal promit ce qu'on voulut : vigilance, célérité, discrétion. Il aurait fait des bassesses pour assister à la naissance d'un « potin parisien ». En être le père, l'engendrer, le constituer de toutes pièces était une rare aubaine. Son imagination partait. Il se voyait déjà colportant la nouvelle de salon en salon, de rédaction en rédaction, de couloirs en couloirs ; il se figurait les étonnements, les exclamations ; il jouissait d'avance du bruit de

son œuvre roulant dans Paris. C'était sa suprême volupté.

— Je les tiens ! fit-il jubilant, lorsque Chandivier vint s'informer du résultat de son ambassade.

— Quel est l'heureux coquin ?

— Oh ! vous allez trop vite. Attendez. Cela n'aurait aucune saveur, s'il n'y avait pas une part d'imprévu.

— Qui tenez-vous donc ?

— Les oiseaux : ou plutôt, je tiens le nid.

En possession de l'adresse, Chandivier se jugea en mesure d'édifier Facial. Il courut chez celui-ci, et le trouva en train de fouiller, pour la vingtième fois peut-être, le meuble secrétaire de sa femme.

— Regarde ce que je viens de découvrir, fit Facial en brandissant une feuille de papier brouillard arrachée à un buvard et maculée d'encre. Regarde, la date y est, c'est tout frais, c'est d'hier.

Il mit la feuille devant les yeux de Chandivier en la tenant à contre-jour. On pouvait lire, après la date très distincte :

« Cher... (ici un mot illisible.) Demain ... une après-midi toute à nous... (d'autres mots illisibles au milieu desquels on épelait :) ... amour... souffrir... voie naturelle du cœur... dégoût... en finir...»

— C'est de ta femme ? demanda Chandivier.

— Oui. Si je savais à qui ce billet a été écrit ! Mais où aller ? où la prendre maintenant ?

— Je vais te le dire.

— Tu as un renseignement ? Ta femme a parlé ?

— J'ai l'adresse. C'est 31, rue d'Argenteuil. Tu ne diras pas que je ne me suis pas occupé de toi !

— 31, rue d'Argenteuil? répéta Facial d'un air hébété. Mais le nom... le nom du misérable ?

— Le nom, je l'ignore : tu pourras aisément l'apprendre au moyen de l'adresse, 31, rue d'Argenteuil...

Chandivier se frappa tout à coup le front.

— Sacrebleu ! fit-il, je connais cette adresse ! Qui diable déjà demeure là ?

Facial apporta un Tout-Paris. Ils cherchèrent. A

l'adresse indiquée, le nom de Rocrange tomba sous leurs yeux.

— Parbleu ! c'est Rocrange ! s'écria Chandivier. Je me disais aussi... Ce n'est pas étonnant que j'aie son adresse dans la tête : je lui ai deux fois envoyé de la part de Julienne des invitations, auxquelles d'ailleurs il ne s'est pas rendu.

— Imbécile que je suis ! soufflait Facial. Rocrange ! Comment n'ai-je pas deviné...

Il essuya son crâne moite de sueur.

— Quatre heures, dit-il en tirant sa montre. J'y vais.

— De la prudence, au moins ! lui recommanda Chandivier. Ne t'emballe pas ; sois calme.

— Je suis très calme, répondit le mari de Pauline.

31, rue d'Argenteuil, Facial se présenta avec beaucoup de dignité au concierge.

— M. de Rocrange ?

— C'est ici.

— Est-il chez lui ?

— Non, monsieur.

— Inutile de me tromper. Il est chez lui, avec une dame. Je suis le mari. Combien vous donne-t-il pour vous taire ?

— Cinq cents francs.

— En voici mille. Au besoin, pourriez-vous témoigner de ce que vous savez en justice ?

— Dame, monsieur... Devant la noblesse de monsieur, j'irais jusqu'à témoigner en justice.

— C'est bien.

— Au premier, la porte à gauche. Sonnez trois coups brefs, le valet de chambre vous ouvrira.

Facial s'engagea dans l'escalier, dont il gravit les marches, l'une après l'autre, posément.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

PETIT VAPEREAU

DES PEINTRES, DES SCULPTEURS

ET DES OUVRIERS D'ART

ALEXANDER : Whistler pressé.
AMAN-JEAN : Essaie de traduire Burne-Jones en français.
AUBLET : Le Boissier du plein air.
BAFFIER : Un marchand de marrons.
BARTHOLDI : Sculpte de petites énormités.
BENJAMIN-CONSTANT : Le Delacroix des nègres.
BESNARD : Le Chéret du Champ de Mars.
BLANCHE : Un Kleptomane.
BOLDINI : La terreur des belles madames.
BONNAT : L'exécuteur des hautes-œuvres.
BOUGUEREAU : Le suffrage universel.
BOUTET DE MONVEL : La repasseuse de Kate Greenaway.
JULES BRETON : Du Millet-Georges Ohnet.
CAROLUS-DURAN : Velasquez-Bruant.
CARRIÈRE : L'enfer des asthmatiques.
CAZIN : Du Massenet à l'huile.
ALEXANDRE CHARPENTIER : Le Benvenuto de la Ménagère.
DAMPT : Le Peladan de la sculpture.
DANNAT : Le Toulouse-Lautrec des Espagnols.
DEGAS : Du Forain pour marchand de tableaux.
DETAILLE : Le Déroulède des chapons.
DUBUFFE : Cumulard par sélection, peintre par occasion et secrétaire par vocation.
DUEZ : Travaille à son compte la fleur et la tapisserie.
FANTIN-LATOUR : De la peinture pour musicien.
FORAIN : Jack l'Eventreur.
FRAPPA : Un défroqué.
GERVEX : La bonne à tout faire.
HAWKINS : Léotard de Vinci.

LA GANDARA : Un élève de Whistler et de Montesquiou.
LAGARDE : Cultive le jardin de Cazin.
JULES LEFEBVRE : L'horloger de Beaux-Arts.
HENRI MARTIN : Peint des décors pour le Théâtre Libre.
MONET : La Loïe Fuller du plein air.
MONTESQUIOU : Une chauve-souris sans ailes.
GUSTAVE MOREAU : Du merveilleux pour myope.
ODILON REDON : Un combat de nègres dans l'obscurité.
ARMAND POINT : Du délivre (1) moyennageux.
RAFFAELLI : L'impresario de ses œuvres.
ARY RENAN : Le Jules Verne de la palette.
RENOIR : Peint avec des teintures chimiques empoisonnées, et dessine avec ses pieds.
ROCHEGROSSE : Une grenouille qui veut peindre un bœuf.
RODIN : *Le Chef-d'Œuvre inconnu.*
ROLL : Un pompier tournesol.
FÉLICIEN ROPS : Le mage belge de la tolérance.
ROYBET : Du Rabelais pour commis voyageur.
ALFRED STEVENS : Le major de la nature morte.
TISSOT : Le général Booth de la peinture.

QUASI.

(1) Terme médical.



ÉPILOGUES

Abyssinie. — Il n'y a un peu de plaisir dans la vie qu'à dire presque ce que l'on pense ; c'est un plaisir que peu de gens osent se donner, car je n'ai lu nulle part l'aveu de la satisfaction qu'éprouva ici l'unanimité à la nouvelle de la tragi-comique bousculade du Mareb. Seuls, les journaux illustrés s'amusèrent, car ils sont obligés pour plaire d'être le miroir de l'opinion du passant, et ce furent de cruelles chasses aux lièvres. L'Italie une, royale, militaire, crispinienne, vantarde et savoyarde, n'a guère de sympathies en France, et l'on se rit de ces hableurs, toujours prêts à passer les Alpes, que des barbares armés de lances ont su faire dégringoler du haut de sommets moins majestueux. Ensuite, il y a malgré tout en France (et en Europe) une vieille fraternité chrétienne, et l'on a trouvé très malpropre l'idée d'aller tourmenter ce vieux et noble peuple qui depuis quinze cents ans, Arménie de l'Afrique, tient tête au stupide fanatisme des Musulmans. Lorsque, dans une attitude à la Charlemagne, un peu arrangée, mais belle, Ménélick s'est laissé aller à pleurer, en contemplant l'armée Italienne qu'il allait faire massacrer, on a trouvé cela très grand, très impérial, et Humbert apparut alors si petit qu'on en eut pitié. Mais l'Italie militaire, ce n'est pas l'Italie vraie, comme l'a indiqué M. Guillaume Ferrero ; mais l'Italie vraie n'est pas non plus celle que suppose cet écrivain ordinairement plus hardi ; l'Italie vraie est celle qui voudrait vivre en paix, dans ses rizières ou sous ses orangers, sans roi, sans bersagliers, sans caporaux, avec seulement quelques braves carabiniers d'opéra-comique, beaucoup de musique, des fêtes, et la joie d'être libre, de penser à vivre et non à tuer. Il en est de même dans toutes les parties de l'Europe un peu civilisées, où, si les hommes avaient le courage d'obéir à la vérité de leurs sentiments, les soldats seraient vraiment à l'aise dans les casernes. N'est-ce pas d'un bon augure, cette émigration des réservistes italiens, qui, devançant l'appel, passent la frontière ? Car il ne s'agit pas de la défense du sol, mais de l'obéissance aux dangereux caprices de médiocres tyrans. roi, ministre, généraux. Oh ! ce Baratieri à la tête en poire ! Ayant vu son portrait, on pouvait écrire

d'avance l'histoire de l'armée qu'il croyait commander. Vraiment l'Italie est bien humiliée par ses maîtres, mais ce n'est pas un privilège : le reste de l'Europe ne semble pas gouverné par des supériorités bien avérées.

Les Césars fainéants. — Je me réservais l'agrément d'une petite note sous ce titre, mais on m'a devancé, — tant la comparaison s'impose entre les tristes Chilpérics que l'on traînait en des chars à bœufs, et les lamentables Faures, que, riches d'avoir vendu les peaux du vieil attelage démodé, on promène en des sleeping-cars le long des populations indifférentes. En pendant aux soudards stipendiés par les Maires du Palais on noterait toute la sûreté mobilisée et qui hurle pendant que le paysan, songeant à l'impôt, baisse la tête, et pousse dans la terre lourde sa pensive charrue.

Le Style. — L'*Annuaire de la Presse* signale environ 10.000 journaux de langue française : à quatre rédacteurs par journal, en moyenne, cela fait, je crois, 40,000 écrivains qui *devraient* avoir chacun un genre de talent différent, visible comme une nuance entre des nuances, — tout au moins, et sinon comme une couleur entre les couleurs. — Or, je lis (hélas ! je lis tout !) des lignes où voici: « Succès de vente... Concert d'éloges... Des considérants tout à fait étrangers à la littérature... Le cœur humain... orgueil prodigieux... égoïsme étroit... pas un atome de vie et d'humanité... fort tirage... forcer les ressorts de la langue... s'engloutir dans l'oubli... ouvrir une période de décadence... la réaction est inévitable... Notre pays est encore vivant... Retour vers le bon sens, le naturel et la simplicité... » C'est en ces termes qu'un malheureux stylophobe essaie de bafouer le style. En passant, il recommande *Paul et Virginie*, parce que c'est émouvant, — mais il est constant que M. Dennery détient encore de plus énergiques oignons.

M. Dennery. — C'est l'ancienne orthographe. Riche et décoré, ce personnage inane s'est anobli. Il y a des gens qui croient qu'on s'anoblit avec une apostrophe. Ce sont les mêmes qui jadis accordaient aux rois un tel pouvoir, — ignorant que la noblesse est un état de nature, comme d'avoir des cheveux roux, et que Dieu seul crée les aristocrates, un par un.

Les Styles. — M. Sarcey écrivit naguère : « Comment, il y a un style d'oraison funèbre, de discours académique, d'histoire, de conte libertin, et il n'y aurait pas un style de théâtre ? » Quel ingénu ! Mais s'il y eut un style d'oraison funèbre, c'est parce que Bossuet

ayant fait de très belles oraisons, elles furent insatiablement imitées. Dites, vénérable critique, qu'il y *eut* (car le genre est bien mort) un style d'imitation d'oraison funèbre. Un autre Bossuet aurait oraisonné tout différemment, puisqu'il aurait eu un génie personnel. Le même raisonnement est bon pour le reste des exemples et au-delà : le style d'un genre, c'est l'imitation de ce qui a eu du succès en ce genre. A cette heure, le dernier ton de la poésie intime ayant été donné par Verlaine, tous les mauvais poètes font du Verlaine, comme ils firent du Musset, du Lamartine. D'ailleurs la vieille plaisanterie des genres en littérature est vraiment trop vieille et les catalogues sont déconcertés. Ainsi, hier, les *Histoires Naturelles* de Jules Renard exaspéraient un bibliothécaire : « Quel livre absurde ! Mais c'est inclassable ! » — « A tout hasard, dis-je, mettez-le donc au chapitre des chefs-d'œuvre. »

Conscience administrative. — Rue de Grenelle une pierre tomba ; une vieille femme fut endommagée ; cette vieille femme était le bœuf d'une petite voiture à bras (la charrue avant les bœufs) ; alors on posta deux sergots à l'endroit du désastre, l'un veillant sur l'amont, l'autre sur l'aval, et ils avaient pour consigne de laisser passer toutes bêtes et toutes gens, tous fardeaux et tous attelages, — mais de barrer la route funeste aux petites voitures à bras ! Pour bien s'amuser, remonter le long de ce raisonnement administratif : il est beau comme une page de la Logique de Port-Royal.

Conscience littéraire. — Au premier dénouement de *Thermidor*, Fabienne marchait au supplice et son amant était tué en voulant la défendre. « Ce dénouement parut trop noir pour la Porte Saint-Martin », — et maintenant la charrette est arrêtée, et Fabienne délivrée tombe dans les bras de son bon ami. — La recette avant tout. Sauvons la caisse. Faire le maximum. Le caissier se frotte les mains. Décidément, il y a un style de théâtre.

La Gloire. — « Ici, Zola, veux-tu te taire, sale bête ! » C'est un toutou qui se prénomme ainsi, à la grande joie des passants, là-bas, sur le quai et sous les grands arbres sérieux qui regardent pousser leurs feuilles.

REMY DE GOURMONT.

REVUE DU MOIS

POÈMES

Paul Verlaine : *Poésies choisies*, gr. in-18, Charpentier. 3.50. — Emile Verhaeren : *Poèmes*, gr. in-18, « Mercure de France », 3.50. — Emile Verhaeren : *Les Villes Tentaculaires*, gr. in-8, Bruxelles, Deman, 5 fr. — Henri de Régnier : *Poèmes*, gr. in-18, « Mercure de France », 3.50. — Gustave Kahn : *La Pluie et le Beau Temps*, gr. in-18, Vanier, 3.50. — Edmond Pilon : *Les Poèmes de mes soirs*, gr. in-18, Vanier, 3.50. — Paul Fort : *Ballades*, gr. in-16, « Mercure de France », 2.50. — André Lebey : *Le Cahier rose et noir*, gr. in-4, « Mercure de France », 4 fr. — Charles Bernard : *Et chanta la feuillée*, Anvers, impr. Mees. — Gabriel Trarieux : *La Coupe de Thulé*, gr. in-16, Librairie de l'Art Indépendant. — Mathias Morhardt : *Le Livre de Marguerite*, gr. in-16, « La Plume ». 5 fr. — Léonard Rivière : *Arpèges*, in-4, Bibliothèque Française et Moderne. — Adolphe Boschot : *Rêves blancs*, pet. in-16, Bruxelles, Lacomblez, 4 fr. — André Legrand : *Une Agonie*, gr. in-16, Vanier, 3.50. — Max Elskamp : *Six chanson de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre*, ornées de bois gravés par l'auteur, Bruxelles, Lacomblez. — J. Strada : *L'Epopée humaine, Borgia*, in-8, Ollendorff, 3.50. — Callon : *Le Sang, Les Rêves, Le Temps*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Edouard Ducoté : *Aux écoutes*, gr. in-16, Librairie de l'Art Indépendant.

La poésie se manifeste par des livres et manifeste dans des banquets ; ceux-là et ceux-ci coïncident souvent. Il n'en es pas moins constant qu'un bon livre peut paraître sans qu'un banquet le consacre ; aussi bien un repas succulent peut ne pas suffire à relever un livre fade ; nous dirons plus ; une chair douteuse peut bénéficier de son prétexte, si le livre est exquis. Ces frairies où se satisfont, inégalement parfois, la faim physique et la fringale réclamière, furent inaugurées, jadis, par M. Moréas, mal documenté sur le *Banquet* de Platon, où il avait vu un précédent. Le Père Hugo eut aussi son repas organisé par MM. Carrère, Retté et Louys, on y glorifia le mort immortel sous la présidence de M. Vacquerie. — Ces frairies, disons-nous, compliquent la vie du Poète, déjà inquiétée par les enquêtes mortuaires et l'élection des Princes.

Eh bien, vivent tout de même les Banquets ! grâce à un prétexte gastronomique nous avons pu user, ce mois, deux jours durant, de cette psychothérapie qu'exalta M. Barrès. On fêtait à Bruxelles Emile Verhaeren, et dans l'atmosphère de son art, intime et vaste comme la familiarité des arbres, nous avons respiré des toniques vivifiants. Ici nulle individualité d'orgueil soucieuse de courber sous une verve prestigieuse telle âme hésitante qu'elle médite d'absorber, nulle gloriole promise, nul marchandage intellectuel ; mais un geste qui révèle et invite, un compagnonnage offert de silence et de certitude, un exemple de beauté et de bonté, un conseil de liberté et d'enthousiasme.

Ne saurait-on instaurer parmi nous un culte plus simple de

la beauté verbale? l'infatigable apostolat de dignité et de compréhension où se prodigue M. Mallarmé n'aura-t-il éveillé que des appétits insatiables? faut-il que M. Moréas s'appelle le « vice-roi » de la poésie, et que M. Kahn s'en arroge le Caporalat? L'envie nous prend de répéter plaisamment la boutade du fin poète X...

Ni Kahn ni Moréas ne nous rendent heureux.

Et c'est vrai, ma foi! car leur oiseuse vanité fait intrusion, et nous sommes gênés de le dire, bien qu'il le faille, encore et sans cesse. Nous acceptons, nous exigeons du Poète de belles sensations d'art; mais nous lui interdisons, de par notre lassitude, l'exhibition de ses petites défaillances d'homme ambitieux. Que celui qui n'a pas son saoûl de « gloire » s'en lamente en secret: car nous ne compatirons pas à sa faiblesse, quand bien même elle ne nous paraîtrait ni ridicule ni odieuse: s'il pleure en public, il humilie, en sa qualité de poète, l'Art même qu'il doit glorifier — qu'il faut servir, et dont on ne doit pas se servir, sous peine d'en être rejeté.

Passons aux manifestations purement typographiques:

A tout seigneur tout honneur: retors jusqu'à la perspicacité, M. Coppée a cru s'assurer, depuis peu, une immortalité moins aléatoire que celle qu'accorde le vote capricieux des Quarante; pour la réimpression des poésies choisies de Verlaine, il a mué en préface son homélie mortuaire, et on lit, non sans un sourire, en fin de ce morceau:

« ... *Me voici!*

François Coppée

de l'Académie française. »

Forain n'a pas illustré cette page et c'est dommage pour M. Coppée, car nos petits-neveux la bifferont sans remords des éditions futures de Verlaine. Il restera, néanmoins, du dramaturge de *Pour la Couronne* d'avoir collaboré avec Verlaine à une revue de jeunesse, et les quelques jolis vers, aussi, que le poète de la *Bonne Chanson* a vraisemblablement semés dans les *Intimités*.

Nous ne devrions parler que du Pauvre Lélian, préciser le pourquoi de nos admirations, la place unique de ce vrai poète qui se leva, seul, pour dire que la Vie, quelle soit-elle, est belle pour qui la sait vivre; que toutes ses voix humbles sont douces et fortes pour qui sait les entendre par delà la majesté des rhétoriques; que le français n'est pas une langue morte; que la Poésie doit laisser errer ses doigts harmonieux sur le clavier longtemps interdit; pour dire, enfin, la possibilité et la nécessité du renouveau qui s'épanouit sur nos chemins, où Banville et sans doute Hugo reconnaîtraient leurs moissons.

Le rude et tendre génie de Verhaeren éparpille, au loin, déjà, la floraison de ses branches noueuses; quels parterres n'ont pas ensemensés le Lys armorial et le Glaïeul guerrier de Henri de Régnier? M. Kahn lui-même, s'il ne nous offre

pas aujourd'hui de ces étranges fleurs orientales à la tige flexible dont nous fûmes étonnés, a tressé dans l'ombre un bouquet composite, non sans grâce. Nous attendrons, toutefois, pour parler plus longuement de M. Kahn, qu'il veuille « unir la clarté philosophique profonde du XVIIIe siècle à la riche ornementation romantique et les mettre au service d'idées imprévues »; tel est en effet son beau dessein, et insister aujourd'hui serait prématuré. Dans son dernier recueil, nous avons beaucoup goûté ce *Au pont des Morts* où la mâle et fougueuse influence de Verhaeren se laisse assez heureusement sentir. Mais quels que soient le talent et les projets littéraires de M. Kahn, sa « vaste ambition », il se risque, bien témérairement à notre sens, à interdire au Poète de l'avenir l'usage de la symbolique gréco-latine ; il effleure là des questions bien délicates d'atavisme et de culture, et nous devons faire toutes réserves de nos droits à disposer selon nos goûts de l'héritage aryen.

M. Pilon, avec cette aisance verbale qui caractérise les cadets de notre génération, a illustré les pages de son recueil de maintes réminiscences classiques figurées dans cette atmosphère de recul et de rêve où se plaisent les nobles créations de H. de Régnier ; l'influence de ce dernier est visible, çà et là, mais nous n'y voyons nul thème à reproche ; M. Pilon est jeune et apporte à l'art qu'il aime une personnalité déjà harmonieuse, et s'il s'est avancé par l'insigne allée dont M. de Régnier a franchi, avant lui, la barriere, la flûte dont il joue orne d'une note claire et neuve l'écho des labyrinthes.

M. Fort a pris à travers champs, sa cueillette est brutale parfois : car il a pris la fleur avec la racine ; il s'est ordonné un bouquet spécieux d'un arome rustique, où le franc parfum d'une herbe se mêle à l'odeur d'imprimé que dégage le papier dont il protège les tiges — M. Fort est parfois très obscur et n'aime pas l'alinéa. Nos goûts sont autres.

C'est un manuscrit que le grand cahier de M. Lebey, il l'a calligraphié avec moins d'amour que de plaisir, peut-être ; mais telle ligne où il s'est attardé porte une rature discrète et nous l'en aimons mieux.

Voici un chanteur encore : M. Charles Bernard, la chanson est toute basse et fluette, elle hésite, mais le trille final est si joli !

M. Trarieux n'est pas un copiste : ce serait beaucoup dire et la comparaison serait injuste ; mettons qu'il recopie ses anciens poemes, les élague, les redresse, et nous les montre avec une satisfaction bien légitime, en somme.

Mais trève de métaphores ; le *Livre de Marguerite* est comme la *Bonne Chanson* de M. Mathias Morhadt ; livre d'amour chaste, ardent et discret ; malgré la langue pas toujours assez sûre, à notre gré, le rythme comme parlé des strophes berce et entraîne de l'inquiétude à la joie, du rêve au baiser. Le poète s'est émerveillé de vivre en mots qui le confessent délicat et doux, ayant la pudeur de sa joie, la recon-

naissance d'aimer ; ce livre est une parole basse, dite pour Une seule et dont le hasard d'une surprise involontaire nous a fait le confident indulgent. Nous y voyons aussi la confession d'un Faust que l'amour de Marguerite aurait régénéré, le drame simple de la Vie révélé par l'amour d'où le personnage de Méphistophélès a été biffé.

M. Léonard Rivière est un féministe plus brutal et ses confidences, moins discrètes, ne furent pas sans nous gêner.

M. Adolphe Boschot, d'expression souvent fine, révèle ses émotions intimes, sensualité pénitente, comme honteuse de son désir et de l'infidélité de ses sens à l'amour idéal. — Sa strophe est souvent d'un poète.

M. André Legrand — dans une fiction passionnée — décrit l'agonie d'un jeune poète trompé par sa maîtresse et qui en meurt — livre qui se commente mal, et dont je ne souhaite à personne de réaliser toute l'amertume. D'heureuses notations d'images.

Quel délicieux petit livre, vraiment, que celui de M. Max Elskamp, imprimé par M. Van de Weld, illustré par le poète lui-même de bois naïfs dont plusieurs tout à fait charmants. Cette avenante enveloppe contient un écrin de chansons toutes pleines de brises tièdes, du chant des carillons, de la senteur des blés et des pâtis. La langue, à dessein locale et familière, sait des gaucheries archaïques, et c'est toute une trop brève joie.

Devons-nous aborder à la légère le nouveau volume de M. Strada ? dire que nous l'avons mal lu et, aussitôt, pour nous justifier de cette apparente négligance, qu'il dévoile une absence de style et de tact poétique que nous serions en droit d'exiger d'un poète ? mais M. Strada est un philosophe et un historien et l'examen d'une telle épopée est au-dessus de notre compétence.

De l'œuvre de M. Callon bien des intentions nous échappent ; ce poète a certainement ce que les Parnassiens ont appelé le don du vers ; la liste de ses rimes complète celle de la *Légende des Siècles* ; son vocabulaire est prodigieux, sa science historique et mythologique semble vaste sinon toujours de bon aloi, et il admire comme il sied M. de Heredia, à qui son livre est dédié.

M. Ducoté est un moraliste harmonieux, sa philosophie le ramène au παντα ρει. On ne descend pas deux fois vers le même fleuve, redit-il volontiers. Sa rythmique est variée et complète, car il use, comme il se doit, de tout le clavier de la langue ; la pièce XVII est, par exemple, d'un mouvement très sûr ; mais ce qui frappe dans ce livre agréable, c'est qu'on y trouve de véritables fables (XX-XXXVI). Ces apologues au rythme libre sont une surprise et mêlent heureusement la tradition au renouveau. La pièce XX est certainement d'une jolie imagination et d'une exécution libre, savante et aisée.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

ROMAN

Paul Adam : *La Force du Mal*, gr. in-18, Armand Colin, 3.50. — Jean Lorrain : *Un Démoniaque*, gr. in-18, Dentu, 3.50. — Jules Bois : *La Douleur d'aimer*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Edouard Rod : *Dernier Refuge*, gr. in-18, Perrin, 3.50 — Alexandre Boutique : *Pour le Prix Monthyon*, gr. in-18, Flammarion, 3.50. — Léo Trezenik : *La Jupe*, préface de Willy, illustrations de J. Made, gr. in-18, Antony et Cie, 3.50. — Marie Krysinska : *Folle de son corps*, gr. in-18, Victor-Havard, 3.50. — Gustave Rahlenbeck :*L'Emerveillée*, Bruxelles, Dietrich et Cie. — Henri Vandeputte : *L'Homme Jeune*, pet. in-16. Bruxelles, « Coq Rouge », 3.50. — Jean Reibrach : *Par l'Amour*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Léon-A. Daudet : *Le Voyage de Shakespeare*, gr. in-18, Charpentier, 3.50. — Henri Delorne et H. Darsay : *Le Chevalier d'Esgrigny*, illustr. de Th. du Peyron, gr. in-18, Savine, 3.50.

Des yeux chastes qui, secrètement, pleurent aux heures où ils devraient se fermer, des faibles bras d'adolescents qui veulent trop étreindre, du sein des femmes fécondes, du flanc des femmes stériles, des natures ardentes, des tempéraments froids, du pain qu'on mange, de l'eau qu'on boit, de l'air qu'on respire, de tous et de tout, champignonne, dans une sournoise, lente, mais sure éruption, *La Force du Mal*. C'est en vain que le bon médecin philosophe, le raisonnable jeune homme désire lutter ; il a contre lui tous les atavismes, toutes les hérésies, et même les sottes lois immuables avec leur cortège de sots gouvernements passagers. Il se sent entraîné, submergé, par cet effroyable courant de pus qui charrie les sociétés vers des océans noirs. Amoureux dévoué, il épousera les pauvres yeux chastes et demeurera impuissant à tarir leurs larmes. Il rêvera de garer au moins sa conscience de la corruption ambiante, et, pour ce, il lui faudra rester pauvre. Portant le vrai remède à une contrée devenue la proie du choléra, il verra son cheval s'abattre sous les coups furieux d'une bande de fous. Et partout, et toujours, la force du mal (qui est peut-être la Vie) repoussera son énergique volonté de faire le bien. Tel est le drame, très large, que Paul Adam a essayé de concentrer dans une étroite existence d'honnête homme. Ce livre vaut à lui seul une bibliothèque de moralistes, et, de plus, contient de très curieuses observations médicales qui intéresseront beaucoup de cliniciens.

Sombre pustule rougeoyante de cette éternelle « force du mal » est la vision terrible — si charmante pourtant — de ce petit asnier du Caire, tué par de mystérieux meurtriers et déposé, gorge béante, sous le menton du grand Sphinx d'Egypte, dans le *Démoniaque*, de Jean Lorrain. Névrose bizarre, cette façon de prendre l'Amour, l'Eros joyeux, pour un enfant égorgé ! Avec son habituel talent de tortureur de l'équivoque, Lorrain nous présente, en une sorte de fumerie d'opium, le démoniaque mort d'avoir trop cherché la douleur au fond de la volupté, et le succubat s'en mêle, et l'on voit défiler autour du cadavre tout un chapelet profane de pierres précieuses symboliques, fines énigmes de méchanceté durcie, toute une cascade d'étoffes lourdes d'avoir trop étouffé de cris ou étanché de sang ; puis des tableaux espagnols couleur de piment, des récits d'escarpes aux nuances d'eau troublée par la

chute d'une pourriture humaine. Enfin le Tout-Lorrain qui s'amuse ! Mais au-dessus de cette vitrine d'horreurs brille, comme une autre pierre fine où transparaîtrait la veinule pourpre d'un corail mêlée au regard bleu du lapis, le style à la fois précieux et naïf de l'auteur.

Encore de la *Douleur d'aimer*, celle-ci du mage de l'éternel féminin dit : Jules Bois. Une procession de dames, dont beaucoup sur le retour, qui ont le charme douteux de belles dentelles anciennes fort sales. En une savoureuse et fougueuse écriture de méridional fier de sa barbe, l'auteur les mord (lire la *Cicatrice*), les fustige, les viole, les trompe, les froisse, que c'en est une joie pure !... Je crois que, n'était la terreur sacrée du gendarme qu'éprouvent les mages tout comme les humbles mortels, il les égorgerait bien aussi un brin. Heureux les mages ! Car les vieilles dames ne se plaignent guère. Cela vous a un petit parfum de bouc et d'encens du plus haut ragoût. Asmodée ! Asmodée ! Que de crimes on voudrait commettre en ton nom ! Si c'est ça l'occultisme, je me sauve jusqu'au...

Dernier Refuge de M. Rod, histoire de me rafraîchir l'imagination. Assez réussi pour une douche, ce livre-là. Imaginez le nu salon, froidement blanc et or, d'une sous-préfecture lointaine. Un milieu solennel où *il n'y a rien*, car M. Rod a découvert l'art merveilleux de nous celer ce qu'il pense durant trois cents pages, et il arrive même, le long de ces trois cents pages, à nous dissimuler totalement la trace de son fameux talent de psychologue (voir les prières d'insérer). Côté droit, un inventeur qui n'invente pas ; côté gauche, une femme à col de cygne qui ne parle pas, devant un mari industriel qui ne veut pas comprendre et derrière un associé absolument inutile à la marche de l'intrigue. L'inventeur et la dame se rencontrent... que dis-je, ils ne se rencontrent pas, dans une garçonnière meublée par la maison Bourget et Cie (grand assortiment de faux tapis turcs et d'abat-jour de soie rose garantis mauvais teint). A la fin, comme ça pourrait embêter le lecteur de voir qu'*Elle* ne vient jamais, il y a une explication de l'amant avec le mari, qui persiste à ne pas comprendre, et... les deux amoureux-automates filent à l'anglaise sous un ciel italien. Là, ils se tuent parce que, situation vraiment poignante, ils continuent à n'avoir rien à se dire ! M. Rod, en cultivant cette plante d'ornement, si chère aux petites Françaises, qu'on nomme « l'adultère », s'efforce d'en obtenir une variété à fleur simple, sans odeur ni saveur, dont on puisse, dernier refuge, faire un purgatif. C'est là une idée de thé suisse, morale entre toutes. Il conviendrait pour sa récompense de lui décerner...

Le *Prix Monthyon* de ce croustillant Alexandre Boutique. Série de nouvelles étourdissantes, tellement que l'auteur, étourdi lui-même par ses propres audaces, oublie que l'histoire du *Bracelet* nous fut contée, jadis, chez Brantôme, je crois ! Rendons cette justice à Alexandre Boutique : il appuie davantage !...

Croustillant et plein de dessous aussi très inattendus ce vo-

lume : *La Jupe*, de l'incorrigible Léo Trézenik, ex-directeur de *Lutèce* (journal satirique valant autrefois cette bénisseuse revue du *Mercure*), et en soulevant cette jupe d'une main discrète j'y trouve des noms sérieux, tels que celui de M. Vielé-Griffin ! exposant des théories destinées à émouvoir le clan des *Vers-Libristes*, lesquels auraient eu droit peut-être à un exposé de doctrine plus grave de la part de leur jeune chef ! — transformé en héros de roman. Ce Trézenik se permet tout...

En fait d'indépendance littéraire, nous avons, outre la *Jupe* ci-dessus, *Folle de son corps*, de Mme Krysinska, roman poème, élégant, pervers, écrit avec de la musique de virtuose et du babil d'enfant mal élevé. Seule, la préface me paraît exagérée, car elle réclame le respect de l'homme de lettres pour la femme de lettres et insinue que l'histoire en question n'est pas une autobiographie. (Quel est le gougat qui l'aurait osé dire, Madame ?) Tout est joli en ce petit drame se passant entre la *peau* et l'esprit, où la grâce féline du corps le dispute sans cesse à la cruauté cérébrale. Vertueux, du reste, puisque l'héroïne recule devant l'adultère. Un minuscule reproche au sujet de cette phrase : « Elle avait un petit museau égyptien qui lui allait comme un gant... » Prenez garde à la peinture... des métaphores, Madame.

Et puis voici deux suavités belges : *L'Emerveillée*, de Gustave Rahlenbeck, un visage de femme écartant une pluie de fleurs et ses cheveux pour nous sourire tristement. L'*Homme Jeune*, de Henri Vandeputte, que j'aimerais à marier à cette illuminée mélancolique, parce qu'il me parait plein du même idéal rose — qui fait mourir. La première est une Agnès wallone délaissant le rouet pour le rêve ; elle voit lui apparaître le Chevalier Printemps ou mieux Eros en personne, et le prince des légendes lui ordonne de se tuer afin qu'ils soient réunis à jamais. Elle hésite — très gracieuses, les pages de l'hésitation — se tue, nécessairement, un jour d'émoi sensuel. La seconde, l'*Homme Jeune*, est une longue exclamation de joie de vivre, de plaisir d'aimer, et de tristesse de savoir que cela peut n'être que vains mirages. Selon l'invitation de l'auteur, il faut « ... lire ces choses dans l'accalmie des soirs recueillis comme ceux où elles furent créées. »

Je me permettrai de clore la liste des œuvres passionnées avec : *Par l'amour*, de Jean Reibrach, un livre sérieux, très composé à *froid*, et écrit en *pensant*, travail rare chez les romanciers qui font du journalisme. Pourquoi chicaner davantage sur la forme naturaliste qu'emploie son auteur, alors que de plus « nouveaux » écrivains, Paul Adam, par exemple, ne dédaignent pas encore complétement ce procédé ? D'une situation terre à terre, l'existence d'un groupe d'êtres pauvres, bons ou mauvais, végétant autour d'une âme de prêtre, Jean Reibrach a su tirer des idées élevées, des observations justes, toute une philosophie tendre et rêveuse, quoique point divagante, qui assouplit peu à peu les nerfs du lecteur tendus vers le *coup de lumière*, le *coup de passion* et le *coup de force* du

naturalisme que nous savons. Cet abbé Hallo, passant du catholicisme intolérant au grand boudhisme de l'absolution universelle *par l'amour,* est une noble figure, et, de plus, c'est *un homme.* Mme d'Ambly et ses deux filles, tristes créatures résignées, se débattant dans une désespérante médiocrité, sont d'une étonnante intensité de vie, justement parce que l'auteur, avec un soin velouté de consciencieux scrupules, a bien voulu nous dissimuler les ressorts grossiers qui les font agir.

Et j'arrive au morceau de résistance : le *Voyage de Shakespeare,* de Léon Daudet, *roman d'histoire et d'aventures.* Ce copieux livre-là est tellement documenté qu'il ne nous apprend guère autre chose que ce que nous connaissions déjà de l'épopée intellectuelle du génie anglais (dont on a mis, souvent, jusqu'à l'existence en doute). Nous y voyons, surtout, ce que pense, à son sujet, l'écrivain jeune, vif, et orgueilleux, qui triture allègrement, sans effroi, la génèse de ses formidables drames. Nous savons à quelle heure du cadran solaire fut créé l'immortel « perfide comme l'onde » , et cela permet aux bienveillants princes de la critique de nous avertir que le jeune homme, ivre de belles métaphores, debout sur le bateau des premiers chapitres, a une certaine ressemblance avec Léon Daudet lui-même ! Alors... alors, je me demande ce qu'on pourra dire de l'auteur dans soixante ans d'ici, quand il aura produit ses soixante chefs-d'œuvre ?

RACHILDE.

P. S. — *Le Chevalier d'Esgrigny* (autre roman d'histoire et d'aventures), par MM. H. Delorne et H. Darsay, vient de paraître à la librairie Savine. De temps en temps court cette rubrique, dans les journaux : Que doit-on donner à lire au peuple ? Eh bien, voilà. — R.

THÉATRE

Jean Jullien : *Le Théâtre vivant, théorie critique,* tome II, gr. in-18, Tresse et Stock, 3.50. — Remy de Gourmont : *Le Miracle de Théophile, de Rutebeuf,* texte du XIIIe siècle modernisé, avec préface, gr. in-4 (tiré de « L'Ymagier »), « Mercure de France », 2 fr. — Pierre Valdagne : *La Blague,* comédie en 3 actes, avec préface de l'auteur, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — H.-L.-L. Séris : *Leurs Filles,* comédie en 3 actes, précédée d'une préface dédiée à Voltaire, impr. Paul Dupont. — Bjœrnsterne Bjœrnson : *Amour et Géographie* et *Les Nouveaux Mariés,* traduction de A. Monnier et A. Albène, préface de Hugues Le Roux, gr. in-18, Savine, 3.50. — Auguste Villeroy : *Héraklèa,* drame en 3 actes, en vers, gr. in-16, Edmond Girard, 2 fr.

Je suis heureux d'avoir à ouvrir cette rubrique en signalant à l'attention de tous ceux qui s'occupent d'art dramatique le tome II du *Théâtre vivant,* de Jean Jullien, qui vient de paraître chez Tresse et Stock. La remarquable campagne que l'auteur a menée dans le *Paris* se retrouve là, dans ses pages essentielles, toute vibrante encore du feu de l'action. Quel beau polémiste que Jean Jullien (je ne parle pas de l'auteur dramatique, que j'admire, et que nous retrouverons, je l'espère, bientôt), mais quel beau polémiste, et

comme il sait frapper aux jointures la vieille armure scribesque, dont les pièces, quelque supérieurement emboîtées qu'elles soient, craquent et volent de toutes parts sous les coups formidables qu'il assène ! C'est qu'il a vu à merveille ce qui manque à ce théâtre contemporain, d'ailleurs si extraordinairement habile, si prodigieusement truqué, la tare qu'il porte au front, le vice qu'il charrie dans son sang, ce qui le tuera, comme Scribe a été tué, sans espoir de résurrection.

D'une part, l'absence de vie : et par vie, M. Jean Jullien entend non seulement l'apparence extérieure de la vie, le réalisme du milieu, des détails matériels, des personnages dans leur dialogue et dans leurs gestes, ce qu'on appelle le « vécu »; mais surtout la *conscience*, qui fait que les héros de drame sont de véritables hommes, doués de volonté et de caractère, et tellement fortement conçus, que ce soient eux qui conduisent l'auteur, bien loin de se laisser manier par lui comme de simples pantins. D'autre part, l'absence d'art : l'art, c'est-à-dire cette suggestion particulière qui émane des belles choses, et qui fait qu'une œuvre, une œuvre dramatique aussi bien qu'une autre, s'impose irrésistiblement à l'admiration, excite ce qu'il y a en nous de plus généreux, prend notre cœur, élève notre esprit, nous illumine d'une noble clarté.

La vie et l'art, ces deux mots en disent long; et l'on sourit presque, car la chose devient plaisante, lorsque M. Jean Jullien nous les propose comme critérium pour juger les pièces qui sont à l'affiche de nos théâtres. C'est alors que l'on se rend compte de l'inanité épouvantable de notre production dramatique. Où sont-elles les pièces qui soient des « œuvres d'art vivantes » ? Où sont-elles seulement celles qui n'aient pas comme unique et suprême but l'amusement du public par des moyens diamétralement opposés à la vie et à l'art ?

Je me demande si dans six siècles d'ici on relira une seule de nos comédies si ingénieusement « ficelées », un seul de nos drames si solidement « charpentés », comme on relit ce naïf mystère du simple trouvère Rutebeuf, le *Miracle de Théophile*, que M. Remy de Gourmont vient d'éditer dans un texte modernisé juste à point pour le rendre accessible à tout le monde, sans lui rien laisser perdre de sa délicieuse saveur originale. Dans ce mince opuscule — la somme d'un acte d'un de nos bons faiseurs — tient vraiment toute la *vie* et tout l'*art* du XIIIe siècle français. C'est cette dévotion à la Vierge, la

Glorieuse pucelle,
Dame de grâce pleine
Par qui tout bien arrive,

si puissante et si belle de miséricorde, que même celui qui a donné son âme au Diable par bonnes « lettres pendantes », comme ce malheureux Théophile, l'ancêtre de Faust, peut, par

simple intercession, rentrer en possession de la charte qui le damne et recouvrer la faveur céleste.

Ecoutez les moyens que préconise Satan pour gagner honneur et richesse, et dites si ce n'est pas presque aussi moderne que ce que nous avons inventé de plus fin dans le genre rosse :

Jamais pauvre homme n'aimeras :
Si pauvre homme en peine te prie
Tourne l'oreille, va ton chemin.
S'aucun envers toi s'humilie
Réponds orgueil et félonie.
Si pauvre homme demande à ta porte
Prends garde qu'aumône n'emporte.
Douceur, humilité, pitié
Et charité et amitié,
Jeune faire et faire pénitence
Me mettent grand deuil en la panse...
Va-t'en, tu seras sénéchal.
Laisse le bien et fais le mal.
Jamais ne juge bien en ta vie
Car tu ferais grande folie
Et travaillerais contre moi.

La *Blague* de M. Pierre Valdagne n'a point des visées si hautes. Elle en a cependant. M. Valdagne nous l'avoue dans sa préface : depuis longtemps il était piqué de la tarentule d'écrire une pièce pour « les gens qui s'embêtent au théâtre ». Il l'a écrite ! Il a même réussi à la faire représenter, ce qui est un comble ! Il est vrai que c'était à l'Odéon.

Fichu sujet de pièce, dit l'auteur lui-même en parlant de son ouvrage, mais tentative pour mettre à la scène un ordre d'idées et d'observations psychologiques qui semblait jusqu'ici l'apanage exclusif du roman. La tentative a échoué ; les spectateurs qui « s'embêtent » à l'Odéon s'y sont embêtés encore plus que de coutume, et l'auteur, que cela aurait dû cependant satisfaire, a publié, pour embêter en outre sa part de lecteurs.

M. Séris, lui, amuse, au moins. Il y a dans sa comédie tant d'inexpérience, tant de maladresse, que l'on ne peut s'ennuyer une minute en sa compagnie. Son exquise ignorance s'étale jusque dans le titre, *Leurs Filles*, qui est celui d'une pièce de M. Pierre Wolff jouée il n'y a pas si longtemps au Gymnase, et que M. Séris reprend avec la plus parfaite insouciance du droit de propriété. Quelques bouts de dialogue divertissants, des coins aperçus dans l'esquisse des caractères, un certain esprit primesautier, de la rapidité d'exécution laissent d'ailleurs entrevoir que l'auteur de *Leurs Filles* n'est pas inapte au théâtre. Mais malgré l'horreur qu'à la suite de Jean Jullien il faut professer pour Scribe et les scribomanes, je crois que M. Séris ferait tout de même bien

d'y aller prendre quelques leçons. Il y a pourtant une orthographe !

Voici un troisième volume du théâtre de Biœrnson. Il contient *Amour et Géographie,* comédie en 3 actes, et les *Nouveaux Mariés,* comédie en 2 actes. Sachons gré à M. Auguste Monnier de poursuivre son œuvre intéressante de traduction, mais reconnaissons que les deux pièces qu'il nous offre aujourd'hui sont loin d'être à la hauteur de *Leonarda* et de *Au-delà des Forces.* A peine sembleraient-elles dignes de la traduction, si elles n'étaient pas de Bjœrnson. La première n'est guère autre chose qu'un vaudeville brumeux ; la seconde, pas même amusante, a peu de signification. Mais voilà : c'est toujours piquant de surprendre un grand homme à quatre pattes !

Vient de paraître, chez Edmond Girard, *Héraklêa,* le drame de M. Auguste Villeroy représenté au dernier spectacle de l'Œuvre et dont on trouvera le compte-rendu plus loin.

LOUIS DUMUR.

LITTÉRATURE

Maurice Maeterlinck : *Le Tresor des Humbles,* gr. in-18, « Mercure de France », 3.50. — Iwan Gilkin : *Quinze années de littérature,* gr. in-8, extrait de la « Jeune Belgique ». — Pierre de Bouchaud : *Pierre de Nolhac et ses travaux, essai de contribution aux publications de la Société d'Etudes italiennes,* gr. in-8, E. Bouillon, 7.50. — Louis Chavanet : *Achille Magnier, notice biographique et littéraire.* gr. in-8, Valence, Impr. Valentinoise.

Mysticisme, ce mot a pris en ces dernières années tant de sens les plus divers et même divergents qu'il faudrait le définir à nouveau et expressément chaque fois qu'on va l'écrire. Certains lui donnent une signification qui le rapprocherait de cet autre mot qui semble clair, individualisme ; et il est certain que cela se touche, puisque le mysticisme peut être dit l'état dans lequel une âme, laissant aller le monde physique et dédaigneuse des chocs et des accidents, ne s'adonne qu'à des relations et à des intimités directes avec l'infini ; or si l'infini est immuable et un, les âmes sont changeantes et plusieurs : une âme n'a pas avec Dieu les mêmes entretiens que ses sœurs, et Dieu, quoique immuable et un, se modifie selon le désir de chacune de ses créatures et il ne dit pas à l'une ce qu'il vient de dire à l'autre. Le privilège de l'âme élevée au mysticisme est la liberté ; son corps même n'est pour elle qu'un voisin auquel elle donne à peine le conseil amical du silence, mais s'il parle elle ne l'entend qu'à travers un mur et s'il agit elle ne le voit agir qu'à travers un voile. Un autre nom a été donné, historiquement, à un tel état de vie : quiétisme ; cette phrase de M. Maeterlinck est bien d'un quiétiste, qui nous montre Dieu souriant « à nos fautes les plus graves comme on sourit aux jeux des petits chiens sur un tapis ». Elle est grave, mais elle est vraie si l'on songe à ce peu de chose qu'est un fait et comment un fait se produit et comment nous sommes entraînés par la chaîne sans fin d l'Action et combien peu nous participons réellement à ne

actes les plus décisifs et les mieux motivés. Une telle morale, laissant aux misérables lois humaines le soin des jugements inutiles, arrache à la vie l'essence même de la vie et la transporte en des régions supérieures où elle fructifie à l'abri des contingences, et des plus humiliantes, qui sont les contingences sociales. La morale mystique ignore donc toute œuvre qui n'est point marquée à la fois du double sceau humain et divin ; aussi fut-elle toujours redoutée des clergés et des magistratures, car niant toute hiérarchie d'apparence, elle nie, au moins par abstention, tout l'ordre social : un mystique peut consentir à tous les esclavages, mais non à celui d'être un citoyen. M. Maeterlinck voit venir des temps où les hommes se comprendront d'âme à âme, comme les mystiques se comprennent d'âme à Dieu. Est-ce vrai ? Les hommes seront-ils un jour des hommes, des êtres libres et si fiers qu'ils n'admettront d'autres jugements que les jugements de Dieu ? M. Maeterlinck aperçoit cette aurore, parce qu'il regarde en lui-même et qu'il est lui-même une aurore, mais s'il regardait l'humanité extérieure, il ne verrait que l'immonde appétit socialiste des auges et des étables. Les humbles, pour qui il a écrit divinement, ne liront pas son livre, et s'ils le lisaient, ils n'y verraient qu'une dérision, car ils ont appris que l'idéal est une mangeoire et ils savent que s'ils levaient les yeux vers Dieu, leurs maîtres les fouetteraient.

Ainsi ce livre d'amour et de libération me fait songer avec amertume à la misérable condition de l'homme d'aujourd'hui — et sans doute de tous les temps possibles,

Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Et ce sera en vain que

Tout son col secouera cette blanche agonie,

l'heure de la délivrance sera passée et quelques-uns seulement l'auront entendue sonner.

Pourtant que de moyens de salut dans ces pages où M. Maeterlinck, disciple de Ruysbroeck, de Novalis, d'Emerson et d'Hello, ne demandant à ces supérieurs esprits (dont les deux moindres eurent des intuitions de génie) que le signe de la main qui encourage aux voyages obscurs ! Le commun des hommes, et les plus conscients, qui ont tant d'heures de tiédeur, y trouveraient des encouragements à goûter la simplicité des jours et les murmures sourds de la vie profonde. Ils apprendraient la signification des gestes très humbles et des mots très futiles, et que le rire d'un enfant ou le babillage d'une femme équivalent par ce qu'ils contiennent d'âme et de mystère aux plus éblouissantes paroles des Sages. Car M. Maeterlinck, avec son air d'être un Sage, et bien sage, nous confie des pensées inhabituelles et d'une candeur bien irrespectueuse de la tradition psychologique, et d'une audace bien dédaigneuse des habitudes mentales, assumant la bravoure de n'attribuer aux choses que l'importance qu'elles auraient

dans un monde définitif. Ainsi la sensualité est-elle tout à fait absente de ses méditations ; il veut découvrir des vérités plus neuves que l'excellence du plaisir physique, dont les hommes ont en effet, depuis quelques cycles, des motifs de ne pas douter : il connaît l'importance et aussi l'insignifiance des mouvements du sang et des nerfs, orages qui précèdent ou suivent, mais n'accompagnent jamais la pensée ; et s'il parle des femmes, c'est pour s'enquérir du « sel mystérieux qui conserve à jamais le souvenir de la rencontre de deux bouches », et non pour prétendre nous dévoiler les mystères d'une Eleusis dont le secret cède à une pièce de monnaie. L'Argent, qui est l'autre grande banalité, n'est pas davantage allégué dans ce livre pur, trésor tout spirituel, — et voilà vraiment de la littérature qui donne à réfléchir et qui devrait provoquer des examens de conscience, parmi ceux dont les yeux ne sont pas voués uniquement à la contemplation du jeu des Trente-six Bêtes, — mais une littérature qui nous surélève et nous fortifie. Elle vient à l'heure où nous en avions le plus besoin, à une heure où il n'est pas indifférent que l'on nous dise que le but suprême de la vie, c'est « de tenir ouvertes les grandes routes qui mènent de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas. »

M. Maeterlinck n'a pas seulement tenu ouvertes les grandes routes frayées par tant d'âmes de bonne volonté et où de grands esprits çà et là ouvrent leurs bras comme des oasis, — il semble bien qu'il ait augmenté un peu vers l'infini la profondeur de ces grandes routes : il a dit « des paroles si spécieuses tout bas », que des ronces se sont écartées toutes seules, que des arbres se sont émondés spontanément, et qu'un pas nouveau est possible, et que le regard va, aujourd'hui, plus loin qu'hier.

REMY DE GOURMONT.

P.-S. — Des deux brochures annoncées au sommaire, l'une est la biographie d'un poète, âgé de « quarante-deux ans à peine », qui écrit des vers tels que :

L'homme et le Chimpanzé manquent d'analogie...

« Il est patriote, il aime la France. Lisez l'*Ode à Jeanne d'Arc* et la *Lettre d'un volontaire...* ». Il est aussi l'auteur de la *Calicographie*, et « ce poème héroï-comique révèle que cet austère penseur ne dédaigne pas de faire éclore le rire ». Enfin « styliste expert au métier, il associe dans ses productions les surprises d'une inversion heureuse aux charmes d'une langue richement ouvrée. »

L'autre, *Quinze années de littérature*, est une histoire de la *Jeune Belgique*, rehaussée d'anathèmes contre le *Coq Rouge* et l'*Art Moderne*. C'est de l'histoire littéraire provisoirement un peu locale.

Nous parlerons la prochaine fois de *Pierre de Nolhac*. — R.G.

JOURNAUX ET REVUES

En acceptant de la direction du *Mercure* la responsabilité de cette rubrique, nous tenons à prévenir par quelques mots

la déconvenue que pourrait éprouver le lecteur à la voir comprise dans un nouvel esprit. Car notre immédiat prédécesseur, M. Edmond Pilon, la remplissait avec la plus judicieuse bienveillance, avec une abondance éclairée qui en faisait une excellente « revue des revues ». Avant lui, M. A.-Ferdinand Herold y apporta le contrôle de son tact savant et la plus fidèle conscience.

On ne peut prétendre à mieux. Ce sont les temps, selon nous, qui veulent autre chose.

Ces deux et trois dernières années, il était encore nécessaire que nous eussions seulement une complète connaissance de toutes les ramifications de nos tentatives et de nos idées. Mais maintenant nous nous connaissons bien ; et il importe autant de s'avertir que de se soutenir.

Cette analyse des périodiques sera donc moins un *compte-rendu* qu'une *revue critique*.

Ainsi nous ne citerons presque jamais de vers. Ce n'est pas à nos lecteurs qu'une citation pourra révéler MM. Verhaeren, Régnier, Griffin, Herold, Merrill, Samain, Quillard, Mockel, etc. Nous ne le ferons que lorsqu'ils marqueront une nouvelle phase de leur talent, ou lorsqu'ils porteront une signature peu connue, ou surtout lorsqu'ils seront mauvais.

N'est-ce pas la meilleure manière d'honorer les bons poètes que de signaler les méchants ?

Enfin la nouveauté consistera en particulier à étendre nos investigations aux Revues d'âge et de situation bourgeoise. Tant que ces grosses dames affectaient de nous ignorer, le silence était la plus sûre des politesses ; aujourd'hui qu'elles s'occupent de nous, nous pourrons prendre la peine de les regarder. Cela aidera peut-être à se comprendre, ou plutôt à voir pourquoi l'on ne se comprendra jamais. Et puis, par le seul état de leur situation et de leur âge, elles font parfois trop de bruit autour de leurs idées pour que — bien qu'irrévérencieux — y réponde suffisamment notre jeune mouvement d'épaule.

Nous accusions très justement les critiques officiels de ne pas nous lire : quelques bonnes raisons intellectuelles que nous ayons, nous n'avons pas le droit, au point de vue critique, de provoquer de leur part le même reproche.

Le dédain, hélas ! n'appartient qu'aux philosophes, à ceux qui se retirent de la vie.

Et nous ne sommes qu'au début de l'action !

§

La Société Nouvelle (fév.), cette fois comme tant d'autres, commande de prime abord l'attention.

En tête, un article de Kropotkine sur *La Future Abondance*. Il fait suite à *La faillite du système industriel*, qui parut dans le numéro de Juillet dernier. D'après Kropotkine, à l'encontre des dires économistes qui « prétendent, d'une part, que la population de l'Europe occidentale est si considérable et s'accroît si rapidement qu'il lui serait bientôt impossible de produire assez de denrees alimentaires et de matières premières pour

suffire à la consommation, d'où la nécessité d'exporter des produits industriels pour importer des grains ; et d'autre part, qu'il n'y aurait aucun profit à récolter le blé chez nous, alors même que la chose serait possible, puisqu'il en vient du dehors à meilleur compte : il est facile de prouver que l'Europe occidentale pourrait fournir à ses populations toutes leurs denrées alimentaires et au-delà, et y gagner considérablement à tous les points de vue. »

L'auteur le prouve à l'aide de documents nombreux ; et il conclut :

« Le sol généreux ne refuse jamais de nourrir les multitudes : il donne, il donne sans compter et ne demande en retour que du travail et des soins intelligents ; mieux on en approfondira la culture, plus on sera en harmonie avec les tendances de l'industrie moderne vers la décentralisation. »

Suit la dernière partie de la conférence sur *L'Esthétique de la Vie* de William Morris, dont nous a déjà parlé M. Edmond Pilon. Le poète anglais développe des idées *pratiques* sur les meilleures manières de sauvegarder le beau dans les *utilités* mêmes de notre vie quotidienne. Il part de ce principe que « le plus grand ennemi de l'art c'est le luxe ». Et il donne des conseils touchant la conservation des monuments, l'architecture nouvelle, le meuble, la décoration intérieure, et jusqu'à la manière de se promener en ayant soin de ne pas jeter des petits papiers équivoques dans les parcs.

Au point de vue de l'art décoratif, William Morris oublie un côté économique qui, je crois, capital, rend impossible toute amélioration du goût individuel, toute possibilité corroborante de se meubler selon son goût. C'est la fabrication *à la grosse* de nos meubles et objets usuels. Or les rouages du machinisme actuel rendent cette fabrication obligatoire. On est tenu de grouper le plus d'ouvriers possibles près de la force motrice qui coûte cher. Mais il en sera tout autrement lorsque cette force sera distribuée à domicile comme le sont déjà la lumière et l'eau. Les usines, pour beaucoup d'industries, n'auront plus de raison d'être. L'ouvrier retravaillera chez lui comme autrefois. L'initiative individuelle, seule créatrice d'art, reprendra son élan en des multitudes de petits ateliers répandus par la ville. Et c'est seulement alors que renaîtront *les arts mineurs*. De nombreux indices annoncent cette transformation fatale ; et nous la verrons peut-être.

Je ne puis parler de la *Lettre de Bakounine* sur le mazzinisme, très curieuse, de l'article de M. Hamon, etc. : tout le fascicule est à lire.

— Dans sa livraison du 1er Mars, la *Revue des Revues* nous donne une seconde série de M. Remy de Gourmont sur les *Nouveaux venus*. Nous avions lu la première, qui comprenait MM. Verhaeren, Henri de Régnier, A.-Ferdinand Herold et Vielé-Griffin, dans le numéro du 15 Janvier. Le masque de chaque « nouveau venu » est vigoureusement dessiné en marge par Vallotton. En dehors des notices, la revue publie des fragments originaux. Ce sont MM. Maurice Maeterlinck, Retté,

Albert Samain et Quillard qui ont les honneurs de la série nouvelle.

L'une ou deux pages réservées à chacun suffisent à M. Remy de Gourmont pour délier d'une main fine les moindres traits. En quelques paragraphes, les physionomies littéraires apparaissent lumineuses. Le lecteur le moins initié les pénètre sans effort ; et ce n'est pas un médiocre mérite qu'une justesse de touche aussi achevée dans un cadre exigu.

Signe des temps « : (Note de la Réd.) Le succès de ces articles et des dessins qui les accompagnent est tel qu'on nous a déjà demandé la permission de les publier en plusieurs langues. »

De M. Maeterlinck est cité un fragment de la scène I de l'acte Ier d'*Aglavaine et Sélysette,* drame en cinq actes. Les lignes suivantes nous en indiquent l'idée :

« Nous n'aurons plus d'autre souci que de devenir aussi bons que possible, aussi beaux que possible, afin de réjouir nos âmes à leur propre spectacle ; et nous deviendrons beaux à force de nous aimer. Nous mettrons tant de beauté en nous-mêmes et tout autour de nous qu'il n'y aura plus de place pour le malheur et la tristesse ; et s'ils veulent entrer malgré tout, il faudra bien qu'ils deviennent beaux aussi, avant d'oser frapper à notre porte. »

— Vous le croirez si vous voulez, mais la *Revue des Deux-Mondes* (15 fév.) nous a offert de M. Jules Girard, bien qu'il soit de l'Académie des Inscriptions, une étude des plus intéressantes et des plus nourries sur Euripide. Nous la recommandons à nos jeunes hellénisants. M. Girard y insiste en passant sur le rôle considérable de la musique dans la tragédie grecque, rôle que nous avons tendance à oublier. Nous ne nous rendons pas un compte très exact de la manière dont les parties lyriques étaient chantées et représentées. La tragédie grecque en effet, comme l'a rappelé M. Edouard Schuré, est bien plutôt à la base du « drame musical » que de la tragédie proprement dite.

— Le *Réveil* (fév.) nous apporte d'abord le texte du délicat et si vraiment fraternel *Hommage à Verhaeren,* présenté par F. Vielé-Griffin au banquet de Bruxelles. J'en tire ces significatives paroles :

« Il est bon de vivre, une heure, nos communs enthousiasmes ; je chercherais en vain un meilleure prétexte à cette réunion. La gloire du poète a lieu de son fait : il a suffi que son œuvre soit. Tardif ou précoce, l'assentiment de la foule n'anoblit qu'elle : la noblesse du poète préexistait. »

De la *Lettre Parisienne* qu'envoie chaque mois au *Réveil* M. Remy de Gourmont, il est nécessaire de citer ce paragraphe qui exprime dans ses plus parfaites nuances le sentiment d'un très grand nombre touchant une récente enquête :

« La question fut posée ainsi, à peu près :

« Qui, dans l'admiration des jeunes poètes, remplacera Verlaine, lequel avait remplacé Leconte de Lisle ? »

» Peu des questionnés répondirent ; il y eut deux tiers d'abs-

tentions motivées par la tournure saugrenue d'un tel ultimatum. Comment peut-il se faire, en effet, qu'un jeune poète admire « exclusivement et successivement » trois « maîtres » aussi divers que ces deux là et M. Mallarmé, — lequel a été choisi comme idole officielle ? Donc, par scrupule, beaucoup se turent, — mais je vote ici, disant : Aimant et admirant depuis longtemps Stéphane Mallarmé, je ne vois pas que la mort de Verlaine me soit une occasion décente d'aimer et d'admirer aujourd'hui plus haut qu'hier. »

— C'est par une fort intéressante étude des frères J.-H. Rosny sur *Le Cyclisme* que s'ouvre la *Revue Encyclopédique* du 29 fév. « Il ne s'est peut-être, à travers des centaines de siècles, rien produit de plus grave dans l'évolution des hommes que l'usage du vélocipède... » commencent-ils. Et ils partent de ce fait que l'homme est un « des moins agiles animaux de sa classe ». Les chemins de fer lui ont rendu encore plus sensible cette infériorité. Mais grâce à la bicyclette, véritable *organe*, il acquiert de nouvelles facultés, et prodigieuses. L'humanité lui devra une vitalité nouvelle, et par suite de plus fines sensibilités cérébrales : rapidités de visions et de perceptions, soudainetés de prévisions, etc. — MM. Rosny nous semblent défendre moins bien le nouvel *organe* au point de vue de l'élégance, car il n'y a pas moyen de résoudre ce problème esthétique : arriver à former une unité harmonieuse de deux parties dont l'inférieure, purement linéaire, n'ayant pas de surface pour ainsi dire, supporte la supérieure au contraire massive et tout en plans. Certains insectes qui répondent à cette description sauvent les rapports proportionnels par des exagérations de hauteur ; ils sont davantage suspendus ou liés au sol par des lignes plus brisées et multipliées.

— En tête de la *Critique*, M. H. Gauthier-Villars relate un article de M. Combarieu sur l'imitation musicale française et sur l'influence allemande. A noter :

« N'est-ce pas le Normand Choron, qui, au début de ce siecle, condamnait, comme contraire au but de l'art, la virtuosité tyrannique des chanteurs ? n'est-ce pas lui qui, pour la manière de traiter les voix, conseillait le retour à la « déclamation notée », et demandait (après Monteverdi et Grétry, il est vrai) qu'au théâtre l'orchestre fût invisible ? »

— Le N° de la *Plume* (1er au 28 fév.), entièrement consacré à la mémoire de Verlaine et à l'enquête sur sa succession, est rempli de croquis dus au poète lui-même et à Cazals, des plus curieux.

La *Plume* est notre meilleur journal illustré.

Sur la couverture on voit M. Moréas, couché dans l'herbe au pied d'un Terme. A la première page une caricature encore de M. Moréas, et dans les *Résultats du Congrès des Poètes* son nom vice-royal est presque en aussi grosses lettres que celui de M. Stéphane Mallarmé. On a comme vaguement l'idée que le triomphateur a dérangé des combinaisons. On a vu plus haut notre pensée au sujet de cette enquête.

Pour être impartial, lire ceci : « Il est évident... parce que M. Mallarmé est désigné par le plus grand nombre de poètes pour représenter la Poésie — lorsqu'il s'agira de la personnaliser et de lui donner la parole — que M. Stéphane Mallarmé ne succède pas plus à Verlaine, son égal, que Paul Verlaine, jadis, ne succéda à Leconte de Lisle. »

Mais « il est juste qu'à côté des ferblanteries officielles, obtenues trop souvent par d'habiles intrigues, il y ait la palme de gloire pure inclinée par les artistes vers le front du plus modeste, du plus digne d'entre eux. »

L'enquête du reste est psychologiquement des plus instructives. Entre toutes les réponses, celle de M. Charles Maurras, dont la critique est vraiment trop tendancieuse pour rester de la critique, mérite une attention singulière. Je cite ces simples phrases :

« Autre bonheur. L'exemple de Verlaine aura contribué à perdre un grand nombre de sots. Cela est bon, même pour eux. Leur infortune fut si claire et leur perte si assurée que tous les autres spectateurs en prirent avis pour eux-mêmes...

» ... *Comparables entre eux, et pour de communes misères*, ni Leconte de Lisle ni Verlaine ne me paraissaient approcher de l'auteur délicieux des *Allégories Pastorales*, d'*Enone au clair visage*, du *Bocage moral et plaisant* et de tant d'autres poèmes du même charme. Je dirai donc que le sceptre de la poésie était tombé en une sorte de deshérence depuis la mort d'André Chénier; de très grands hommes et doués magnifiquement, entre lesquels personne ne pourra oublier le nom de Lamartine, n'ont fait *que le toucher à peine* (!) sans le relever. »

Il n'y a pas de quoi s'émouvoir. Tout ça, au fond, c'est de la politique, et décentralisatrice encore !

— On sait que l'*Initiation*, Revue philosophique des Hautes Etudes est dirigée par M. Papus, docteur en médecine, docteur en kabbale. Cela ne l'empêche pas d'avoir outre ses « parties initiatique et philosophique », une « partie littéraire » qui compte parmi ses collaborateurs M. Beaubourg, M. Mendès, etc... La partie littéraire du 5 février est illustrée de plusieurs poésies qui sont intitulées fatidiquement (elles ne sont pas de M. de Colleville) : *104 Vers* (? ! ? !); sous ces 104, se développe un *Hymne à la mer* dont voici le premier alexandrin :

O mer, ô vaste mer, ô grande horizontale !

et l'image se poursuit.

Dans cette revue, le protagonisme fait vraiment de belles choses, comme cette note en témoigne : « L'Académie française vient de s'honorer en s'adjoignant un esprit de la valeur d'Anatole France. *Le nouvel immortel verra quelle récompense lui ménage encore l'avenir* en souvenir de l'appui qu'Anatole France prêta à l'occultisme naissant. »

— La *Revue Blanche* (15 fév.) s'ouvre sur *La Vie de Ruysbrœck l'Admirable*, traduite pour la première fois du flamand en français par M. Lucien de Busscher.

Sous l'excellent titre *Verlaine héroïque*, M. Paterne Berrichon, qui m'a l'air plus berrichon que paterne, publie un article bizarre dans lequel il montre que le poète date vraiment de 1871, « d'aussitôt après la Commune dont on sait qu'il fut en qualité de chef de bureau de la Presse ». Suivent les détails biographiques et ces dernières phrases :

« D'assez étranges aventures, par la suite. — Paris réintégré ainsi que le giron d'une incomparable affection maternelle — mirent la révolte de Verlaine en goût de paysannerie. Mourant du deuil de son ardent vagabondage d'antan, en haine toujours des « bonnes manières », il rêva d'être un petzouille (*sic*). Une masure des Ardennes acquise des parents de Lucien Létinois, un de ses morts (*sic*), abrita un temps sa sauvagerie exquise. Mais une nouvelle aventure de Justice l'en chassa. Il revint à Paris, où, dégoûté, faute de ne pouvoir vivre et agir de la poésie, il en écrivit (*sic*). Et ce furent les *Poètes Maudits*, les *Mémoires d'un Veuf*, *Amour*, etc.

» Les dix dernières années de la vie du grand poète sont trop connues pour qu'on en parle ici. Faisons remarquer, néanmoins, qu'en dépit de la pauvreté et de la maladie, il sut garder son admirable attitude de rébellion. Ce qu'il ne pouvait désormais contre les gens, il le marquait au moins de décor, avec finesse et non sans l'hypocrisie magistrale qu'il fallait bien qu'il eût ! » (*sic*.)

Le numéro du 1er Mars continue la *Vie de Ruysbrœck*. Nous recommandons le treizième chapitre intitulé : « De l'étonnante manière qu'il avait d'écrire ses livres ». « Il avait accoutumé, lorsque le venaient éclairer les rayons de la divine lumière, de se retirer en un endroit secret de la forêt. Et là il écrivait, sur une tablette de cire ou sur une ardoise, tout ce que lui inspirait le Saint-Esprit ; puis, rentrant au cloître, il y rapportait son travail. C'est ainsi qu'en diverses périodes il écrivait ses livres. Bien que fréquemment pendant un certain temps, pendant des semaines même, il fut privé de la grâce de mettre par écrit les divins enseignements, il finissait néanmoins par retrouver sa précédente manière. Alors, avec la même salutaire lucidité (et sans souvenance de ce qu'il avait dit autrefois), il rattachait les pensées présentes avec celles qui précédaient, comme s'il eût écrit dans le même temps et sans s'interrompre. » Ainsi font les poètes lyriques.

A remarquer aussi des *Fragments inédits de Stendhal*. La moindre ligne de cet étrange passionné vous retient. A se rappeler :

« J'ai trouvé ici, comme partout, beaucoup d'amour-propre et point d'âme.

» J'ai pu avoir quelques bouffées d'amour-propre comme tous les jeunes gens ; j'ai pu être sot par bon ton lorsque je me croyais regardé, mais tout mon amour-propre est bien vite tombé, en voyant mes prédécesseurs et ceux qui me succèdent. »

(Beyle parle de ses bonnes fortunes.)

Dans sa *Vie mentale* M. Gustave Kahn a réservé deux justes

pages à Elémir Bourges, cet admirable inventeur et presque grand écrivain dont nos ainés ne parlent pas, — pas plus que nous d'ailleurs qui le leur reprochons !

Willy, voulant démontrer que l'honnêteté en art n'est pas une vertu, écrit :

« P. S. — M. Ambroise Thomas s'est aussi occupé de composition musicale ; les noms de ses principales œuvres — *la Gipsy, Carline, le Guerrillero, la Cour de Célimène, Elvire* — sont dans toutes les mémoires. »

— Dans la *Revue Internationale* (7-15 fév.), à extraire d'une poésie intitulée *Revue d'ombres*, où Auguste Lacaussade pleure la mort de tous ses amis, ces quelques alexandrins :

... Et ce poète altier que son cœur inclément
N'a pu faire oublier de nous complètement,
Qui naquit comme moi dans une île lointaine,
Honora comme moi la muse souveraine
D'un culte trop fervent, trop désintéressé,
Pour être de succès mondains récompensé !...

Bien curieux, ces vers, pour ceux qui connurent l'amitié que s'étaient vouée les deux poètes de l'île Bourbon. Leconte de Lisle habitait juste au dessous de son confrère, qui disait en parlant du Maître parnassien : « Le cochon ! il m'a volé tous mes sujets ! » Aussi conclut le survivant :

Rien ne vaut le dégoût qu'on a d'avoir vécu.

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES ITALIENNES

Romolo Quaglino : *I Modi, Anime e Simboli*, orné de lithographies en couleurs de Lodovico Cavaleri, in-4, Milan, C. Chiesa, 5 fr. — G. P. Lucini : *Gian Pietro da Core*, in-16, Milan, C. Chiesa, 3 fr. — Filippo Ermini : *La Lirica domestica nelle letteratura contemporanea*, in-16, Rocca S. Casciano, imp de Cappelli. — Eugenio de Castro : *Belkis*, traduzione dal portoghese di Vittorio Pica, in-32, Milan, Treves, 3 fr.

Les *Modi* sont l'œuvre d'un poète qui écrit en italien les vers français ; la préface, sous forme de *Lettre apologétique*, le faisait prévoir : il est tout pénétré de notre littérature et de la plus récente. Il m'a paru que ses vers, où l'on rencontre de jolies images, sont abondants et faciles. Quant aux lithographies, elles témoignent d'un certain sens de l'ornementation en même temps que d'un mauvais goût inexprimable. L'imprimeur peut être fier ; c'est très bien repéré, mais que cela fait aimer le beau, le pur, le divin papier blanc.

Roman, c'est un roman qui se précède de ce sur-titre : « Histoire de l'Evolution de l'Idée ». *Gian Pietro da Core* n'est que le premier tome de la série ; il est dédié, en un style dont nous ne pouvons respecter la forme lapidaire : *Aux rêveurs, aux philosophes, aux bafoués, aux martyrs de l'idée... A cette*

idée... J'abrège : il s'agit du temps, de l'espace, de la substance, de l'évolution, de la perfectibilité de l'homme, etc. On voit combien M. Lucini est sérieux et plein des plus nobles intentions. Je souhaite vraiment qu'il reussisse, selon son vœu, à améliorer la société.

Très amusante, cette brochure, la *Lira domestica*. Il y est question des « *Décadents*, dont le pontife est Paul Verlaine et qui cherchent dans l'art le spasme du plaisir physique », et l'auteur se demande « s'il est possible que l'imagination lyrique de notre génération ne se trouve que sur les lèvres léporines et dans les yeux louches de Verlaine, ce grand maigre qui promène tous les soirs au Luxembourg sa personne infirme, ou dans les lunettes mystérieuses et dans la barbe inculte de Mallarmé ? » Le reste est moins drôlatique.

Il suffit de mentionner la *Belkis* italienne. M. Pica a fait précéder d'une étude sur le poète cette version que recommande le nom du traducteur. Mais c'était peut-être en français qu'il fallait traduire, puisque le français est bien décidément, aujourd'hui plus que jamais, la langue littéraire européenne !

Dans l'*Emporium*, importante revue d'art et de littérature qui paraît mensuellement à Bergame, M. Vittorio Pica à commencé une série d'études, avec reproductions, sur les principaux dessinateurs et graveurs de ce temps ; la première série fut Odilon Redon, H. de Groux, Goya, Félicien Rops. M. Pica connaît l'art d'aujourd'hui mieux que personne, mais n'y a t-il pas à craindre que certaines pièces ne lui échappent ? Son de Groux n'était pas assez caractéristique comme images, — mais voilà les artistes et les éditeurs avertis.

Remy de Gourmont.

LES THÉATRES

Théatre de l'Œuvre : *Hérakléa*, drame en trois actes en vers, de M. Auguste Villeroy. Théatre Libre : *Inceste d'Ames*, cinq actes, en prose, de MM. Jean Laurenty et Fernand Hauser ; *Mineur et Soldat*, pièce en un acte, en prose, de M. Jean Malafayde.

Il sied de louer M. Auguste Villeroy du noble effort qu'i l a tenté. Son drame, grave et austère, doit lui concilier la sympathie de ceux qui tendent à faire du théâtre un exemple d'actions hautaines et morales. M. Villeroy connaît la tragédie antique, et, bien qu'il n'emploie pas le chœur, sa pièce est construite un peu comme celles que la Grèce nous a léguées ; et même, à en juger par certaine indication qui suit, dans la pièce imprimée, la liste des personnages, il semble que M. Villeroy estime possible la représentation d'*Hérakléa* sur une scène bâtie à la manière des scènes antiques. M. Villeroy connait encore les classiques français, et nous serions étonnés si, parmi eux, Corneille n'avait pas sa prédilection. Ceux de ses héros qu'il donne en exemple s'asservissent à ce qu'ils

pensent leur devoir, et ils aiment à formuler, en des alexandrins abstraits, des maximes morales. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le drame de M. Auguste Villeroy soit, au début, assez froid ; mais, dans la suite, il est des scènes où il s'anime, et éveille, chez les spectateurs, une émotion sereine.

L'action d'*Héraklèa* est des plus simples. Chrysopolis, capitale de l'empire du Couchant, est, depuis de longs jours, assiégée par les Barbares ; le peuple demande qu'on se rende, et peut-être l'Empereur Héklésias, affaibli par l'âge et les travaux, aurait-il cédé, si sa fille Héraklèa n'était là, sans cesse, pour le rappeler à l'effort et à la résistance. Tandis que, des fils de l'Empereur, l'un, Chéréas, toujours indécis, essaye d'oublier, en faisant des vers, la chute qui menace Chrysopolis, et l'autre Théodore, insouciant et léger, oublie les malheurs de la patrie en courant au cirque et en fréquentant chez les courtisanes , Héraklèa, fière et pure, prie les Dieux, honore les vertus anciennes et pousse à la lutte acharnée. C'est elle que l'Empereur écoute, et il déclare qu'il résistera aux Barbares. Priscus, prince du Sénat, l'invite à se rendre ; Xéniclès, préfet des légions, lui annonce que l'armée refuse de sortir ; Chrysès, le grand-prêtre, vient proclamer que les Dieux ordonnent d'ouvrir aux Barbares : Héraklèa renie les Dieux, qui conseillent la lâcheté, et l'Empereur, après un moment de défaillance, repousse ceux qui veulent la reddition. Le peuple alors se rebelle, et Théodore lui-même, pour l'apaiser, le mène ouvrir aux Barbares les portes de Chrysopolis. Et tandis que tous, peuple, Sénat, armée, se précipitent avec joie vers les vainqueurs, l'Empereur et sa fille se frappent et meurent, libres encore, et léguant aux Barbares l'exemple d'êtres qui, jusqu'au bout, ont eu foi en une idée, et qui n'ont voulu se soumettre à aucun esclavage.

Telle est l'action d'*Héraklèa*. M. Villeroy n'a point essayé de parer son drame d'ornements superflus. Aucune intrigue secondaire ne vient l'embarrasser, il n'y a jamais que peu d'acteurs en scène, et l'auteur n'a point cherché à séduire le spectateur par le pittoresque des détails. Le défaut d'une œuvre dramatique ainsi conçue peut être de manquer de mouvement : quand dans un drame on néglige le mouvement extérieur, il faut, nous semble-t-il, montrer, presque à chaque réplique, que croissent ou diminuent les passions des personnages ; ainsi le drame reste vivant, d'un mouvement passionnel. Peut-être la pièce de M. Villeroy languit-elle à certains moments ; la gradation des sentiments n'est pas toujours assez marquée ; mais il est des scènes bien animées et vraiment dramatiques : celle par exemple qui termine le second acte, où Héraklèa cesse de croire aux Dieux, et, bravant le grand-prêtre Chrysès, décide l'Empereur à agir contre la volonté de tous.

M. Villeroy a peut-être tendance à abuser de mots abstraits, qui déplaisent dans des vers ; mais il sait aussi trouver des

images, et l'on pourrait, d'*Hérakléa*, citer de nombreux alexandrins sonores et bien rythmés.

En somme, le drame de M. Villeroy nous semble une œuvre très estimable, et nous serions surpris que son auteur n'eût pas, d'ici à quelques années, d'heureux succès au théâtre.

Parmi les interprètes, il n'y a lieu de louer que M. de Max, qui a fort dignement joué le rôle de l'Empereur.

§

D'*Inceste d'âmes*, de MM. Jean Laurenty et Fernand Hauser, on ne saurait dire grand chose. Cette pièce est aussi ingénue de composition que de style. Peut-être aurait-on pu tirer quelque parti de la donnée, qui n'est pas sans intérêt : mais les auteurs n'y ont guère réussi.

Les héros de cette pièce sont d'un snobisme vraiment bien naïf : s'ils admirent un roman, c'est *Salammbô*, s'ils en dénigrent un, c'est le *Maître de Forges* ; ils n'ont chez eux que la reproduction de la *Joconde* ; et, quand Mlle Meuris (qui s'appelle *Fée* dans le drame) s'écria : « Lisons des vers ! » on put prévoir que ce serait du Baudelaire ; et en effet elle commença :

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre...

§

Nous comprenons, certes, que les dramaturges soient tentés de mettre à la scène les épisodes de la fatale et sanglante lutte des classes. Mais pourquoi, parmi les multiples situations possibles, choisir la plus mélodramatique et la moins nécessaire qui soit ? M. Malafayde, en somme, ne nous a montré qu'une querelle de famille, et son drame pourrait exister, aussi pathétique, sans la grève, et sans que le père fût mineur, ni le fils soldat : la situation sociale des personnages ne sert qu'à grossir l'effet.

Voici la donnée du drame : des mineurs se sont mis en grève ; on décide, pour causer à la compagnie un irréparable dommage, de faire sauter une galerie. Jean Raveau se charge d'exécuter ce projet. Mais une sentinelle a été placée devant le puits où il doit descendre, et en le soldat le mineur reconnaît son fils, Charles Raveau, actuellement au service militaire. Le père veut passer, le fils obéit à la consigne qu'on lui a donnée ; survient la mère : Charles Raveau, malgré sa douleur, reste inflexible. Enfin, ne pouvant plus soutenir la lutte intérieure entre le devoir militaire et le devoir filial : « Faites votre devoir, s'écrie-t-il, moi je fais le mien », et il se tire un coup de fusil dans la bouche, tandis que le père descend dans la mine ; et le rideau baisse au moment où l'on entend l'explosion.

Si M. Malafayde croit que sa pièce a une portée sociale, il se trompe ; mais, cette réserve faite, il faut convenir que son drame, violent et rapide, est fort habilement mené, et que l'effet, sur tout public, en serait sûr. Il est fâcheux que le

cadre qu'il a choisi empêche, dans un pays où la censure est toute puissante, la représentation de la pièce sur un théâtre régulier ; là, les représentations de *Mineur et Soldat* seraient nombreuses, et peut-être M. Pietro Mascagni, ou encore M. Massenet, voulant donner un pendant à la *Navarraise*, lui demanderait-il de transformer son drame en livret d'opéra.

Mineur et Soldat a été remarquablement joué par la toujours excellente Mme France, par M. Raymond, par M. Dupont, moins déclamatoire qu'à l'ordinaire, et surtout par M. Paul Franck, qui, dans un rôle presque muet, a trouvé moyen d'être, par la mimique, émouvant et tragique.

A.- FERDINAND HEROLD.

THÉATRE DES POÈTES : *La Jeunesse de Luther*, drame en deux actes, de M. Albert Fua. *Pa-hos et Zu'ella,* légende en vers, en neuf parties, de M. Gabriel Martin.

En proie à d'obsessionnelles visions, hanté d'hallucinations démoniaques, qui ne parviennent pas toutefois à détourner son esprit d'un désir permanent de justice et de vérité, Luther, étudiant en théologie, habite chez un riche marchand, Cotta, remarié à une femme presque aussi jeune que la fille qu'il conserve d'un premier lit. Or, toutes deux, Hoursula et Hildegarde sont éprises du jeune homme qui, tendre avec la vierge, rudoie l'épouse parce qu'il l'aime.

Un autre étudiant, Staupitz, est recueilli par Cotta ; partageant les études, les recherches critiques, les lectures de Luther, il ne tarde pas à reconnaître les exceptionnelles qualités de son intelligence, en même temps qu'il se passionne pour la pure beauté d'Hildegarde, assidue à leurs travaux.

En de très courtes scènes, émouvantes par la simplicité même des moyens mis en œuvre, l'action se dramatise alors et atteint rapidement à l'angoisse. Plaidant d'abord, auprès d'Hildegarde, pour son ami, Luther ne réussit qu'à meurtrir la délicate sensibilité de la jeune fille déçue dans son espoir d'affection. S'adressant ensuite à Hoursula, il se trouve contraint de supplicier l'aimée. Cependant l'ascétisme du futur réformateur n'arrive pas à l'emporter sur le cri de la jeunesse et du désir ; un instant de défaillance l'abandonne aux baisers d'Hoursula.

A ce moment le vieux Cotta survient. Il va écraser les amants, d'un landier arraché à la cheminée, lorsque l'Angelus sonne, rappelant au mari et à l'hôte outragé que Dieu défendit l'homicide.

L'heure de la prière du soir réunit tous ces douloureux personnages autour de la table familiale où le vieillard, d'habitude, commente les Saintes Ecritures. Luther, après s'être maîtrisé pendant quelques moments ne peut jouer plus longtemps la comédie de la résignation ou de l'indifférence, et s'enfuit dans la nuit.

Outre la séduction émanant de ce drame intime, dont l'exposition lente, froide, calme au premier tableau, s'oppose

en contraste à l'action, rapide, enfiévrée, furieuse du second acte, la restitution d'une époque curieuse, effectuée avec un intègre et consciencieux souci d'exactitude, l'étude de cette figure de révolutionnaire à un stade décisif de sa vie, offraient un réel intérêt esthétique. Aussi la fusion de ces divers éléments en un ensemble harmonieux, d'heureuse composition, valut-elle à son auteur un succès que légitiment au surplus les préoccupations d'art et le talent dramatique dont M. Fua témoigna en cette œuvre.

Taillade (Cotta) apparut aux dernières scènes en d'admirables attitudes de grandeur tragique, M. Godeau (Martin Luther, soutint avec effort, mais non parfois sans beauté, un rôle difficile ; rappelons encore M. Krauss (Staupitz), Mmes France, E. Nau (Hoursula), tres sensuellement passionnée, Dolsy (Hildegarde).

Pa-hos, « jeune roi de Vénusie », rencontre Zu'ella, « nièce de Kormeux, destinée à Niourr » ; Niourr, d'autre part, est le « fils de Kormeux, fiancé à Zu'ella », et enfin Kormeux se présente « seigneur de Vlœça-la-Magnifique, vassal de Pa-hos ».

Est-il besoin d'ajouter que Pa-hos aime Zu'ella ? Les deux amants, plutôt que de se séparer, se laissent brûler ensemble dans Vlœça-la-Magnifique par Kormeux révolté, et l'outragé Niourr.

Cette fable insignifiante, s'accompagne de développements dont la banalité s'aggrave d'une pauvreté d'expression regrettable. Nous n'insisterons donc pas sur cette lamentable erreur d'un poète (?).

M. Krauss (Niourr), Mmes E. Nau (Pa-hos), Meuris (Zu'ella), Marguy, France, tentèrent avec courage d'animer ce triste spectacle.

GASTON DANVILLE.

MUSIQUE

A ceux qui voudraient entendre des œuvres de « jeunes compositeurs », voici qu'on répond : aux concerts Lamoureux, M. Théodore Dubois et feu Lacombe laissent un peu de place à M. G. Pierné ; — chez M. Colonne, M. Ch. Lefebvre, M. Saint-Saëns, feu Godard et feu Meyerbeer, s'écartent à peine pour que MM. G. Carraud et Guy Ropartz parviennent au public.

Quiconque s'intéresserait à rechercher selon quelle logique sont composés les programmes de nos Concerts perdrait son temps. C'est au petit hasard. On panache : « celui-ci fera passer cet autre ! » Ou bien, très à court, on prend ce qui se peut monter aisément. Pourquoi M. Colonne aurait-il mis au programme deux fois de suite — pendant que M. Cazeneuve remplissait ailleurs les conditions d'un engagement — cette lamentable loque de *Struensée* ? Il n'y a peut-être rien d'aussi nul et uniformément poncif — parmi les plus exécrables « musiques » ; rien qui soit plus sot, mieux cuistre et désespérément médiocre entres toutes les moins recommandables littératures » . Un M. Jules Barbier l'avait fait en prose

ce n'était déjà pas si bien. Un autre M. Barbier (Pierre) surgit qui *met* cette chose *en vers*. On rêve d'instruments orthopédiques! Hélas, la partition de Meyerbeer n'a pas changé! La « fameuse » Polonaise, la « Marche funèbre » et la « Scène finale », on les entendait de loin en loin. Les gens doux supportaient patiemment qu'on jugeât par ce moyen de leur volonté résignée. Mais le *Tout*, le *Tout*, ces deux tortures simultanées, personne ne s'en serait douté. Et ce complément : des comédiens en habit noir, des comédiennes — de qui, par courtoisie, je n'écrirai pas le nom, — ont, tandis que la partition se développait, supplié, hurlé, rugi, crispant leur rôle qu'ils brandissaient! L'histrion dans toute son horreur: retenu dans une petite bande de scène, ahuri sans fard, un cahier de papier à la main! C'était affreux...

Voilà qui est bien différent de la Musique : c'est vraiment ce que M. Colonne a inscrit au programme de ses concerts en Mars 1896! Qu'on laisse chez eux — où ils sont fort bien et où « leur » public les sait bien aller voir — les Comédiens de la République ; aux rats, qui les mettront en poudre, les plus mauvaises pages de Meyerbeer (car il n'a jamais été au-dessous de *Struensée*) ; aux greniers de leurs éditeurs, les « besognes » de MM. Barbier Jules et Pierre ; — et à nous, quelque repos, hors d'atteinte des tortionnaires ligués! *Amen.*

Les Landes (paysage breton, pour orchestre) par M. Guy Ropartz : une des plus intéressantes nouveautés qu'on ait entendues au Châtelet cette année. Voici un tableau qui est une émotion et un recueillement. Cela est très particulièrement écrit, dans une manière qui appartient à M. Ropartz, dans la volonté de faire simple. L'artiste qui rêve d'une œuvre dans ce sens et s'y adonne en toute sincérité ne peut rien réaliser que de bien, car l'émotion devra reposer au fond de tout et tout animer. *Les Landes* qu'a imaginées M. Ropartz : la terre chétive, rocheuse et toute nue de Bretagne, avec la mer qui est une fête perpétuelle. Le thème initial n'est pas autre chose. Des circonstances de décor : le vent, un orage, les lames qui s'enflent, — voilà le tableau musical. Puis le site reprend son apparence d'éternité ; la lande se résigne et s'assoupit : le thème de début reparaît.

Au Châtelet encore : le Concerto en *la mineur* de Schumann a été exécuté avec une impartialité remarquable par M. Diémer.

Enfin, M. Colonne a fait entendre à ses abonnés la plus grande partie du 3e acte du *Crépuscule des Dieux* dans des conditions excellentes. La Brunnhilde du Châtelet, c'est Mlle Kutscherra. Elle déclame le rôle avec une compréhension précieuse du rythme et une intelligence complète du poème. Nous la proposons volontiers en exemple aux cantatrices que tenterait l'interprétation des héroïnes wagnériennes. Autour d'elle, très effacés, d'autres dames et des messieurs chantaient. M. E. Cazeneuve, qui a beaucoup à apprendre s'il a l'ambition de soutenir le rôle de Siegfried d'un bout l'autre, quelque jour, — a fait de surprenants progrèsà

depuis qu'on l'a entendu dans la *Damnation*. Il a dit le récit : « Hei ! Siegfried possède à présent le trésor ! » qui est assurément des plus difficiles, avec une très évidente bonne volonté. L'exécution d'orchestre ne laissait rien à désirer.

§

Wagner a été fêté au Cirque. Mme Marcy a reparu dans la scène finale du *Gœtterdammerung* où nous l'avions applaudie auparavant, — et M. Lafarge, abordant Siegfried, a chanté dans un style tout à fait remarquable les « Chants de la forge » . Cet artiste a été vraiment un interprète admirable, sans restriction.

D'excellentes auditions du prélude de *Parsifal* et de l'ouverture des *Maîtres chanteurs*, pour satisfaire les purs wagnériens ; une exécution parfaite de la Symphonie en *mi bémol* de Schumann et de la huitième de Beethoven, pour le contentement des artistes... Et nous arrivons à l'examen des morceaux fâcheux. Quelle utilité, grand Dieu ! d'exhumer une des trop nombreuses ouvertures de concert de Lacombe ? Et quelle inclination particulière fit choisir, ce concerto eu *ut mineur* pour piano, de M. G. Pierné ? Les qualités d'habileté qu'on lui accorde ne brillent point dans cette composition. Elle semble écrite dans l'intention de plaire, avec tout juste ce qu'il faut de trompettes pour « montrer qu'on est wagnérien », et l'on citerait combien d'intentions pareilles aussi éloignées du désir d'être sincère.

La *Circé* de M. Théodore Dubois (dont M. Lamoureux a fait entendre un tableau) est une œuvre honnête. Cette musique est loyale comme les vers de M. Manuel le sont. Si l'honnêteté fait décerner des prix aux domestiques, de la musique honnête, loyale, franche, peut être aussi de fort mauvais emusique. Vraiment, cela peine profondément de voir tant d'efforts ne pas aboutir. La « Ballade du Coq noir » est un morceau très fait, très travaillé. On sent bien que l'auteur comptait dessus. Le résultat : une bulle de savon éclatant en poussière d'eau a plus d'importance.

En dernier lieu, le *Messie* de Haendel : très belle exécution.

§

M. Pierre d'Alheim poursuit la série de ses conférences (avec auditions) sur le compositeur russe Moussorgski. La première fois, on est surpris. La seconde, cette musique n'est pas désagréable. Ensuite, on s'en fatigue : ce qu'on prenait pour un trait d'inspiration n'est plus qu'un procédé, un très pauvre procédé. Il consiste uniquement en oppositions de tons qui ne sont pas toujours sans grâce. Une phrase notée sans développement, puis une autre qui n'est pas plus exprimée, une note isolée, — bref on chercbe en vain une idée ou l'apparence qu'elle y soit.

Que Moussorgski écrive la *Prière* et *Dans le coin*, *La Mort et le Paysan* et *Après la bataille*, ce sont, pour illustrer d'aussi différents aspects, les mêmes effets qui reviennent. Dans *Le Complot des Khovanski* — nous parlons bien entendu d'après

les seuls fragments qu'en a fait connaître M. P. d'Alheim, — l'*Air de Marthe* (IIIe Acte) et le *Chant du Cygne* (IVe Acte) offrent un certain intérêt, mais sans doute rien de capital. On crie au génie un peu étourdiment. C'est de la sorte qu'on nous imposa Tchaïkowsky et sa suite de Cui, il y a quelque temps.

§

A la « Galerie des Champs-Elysées », sous le patronage de l'Œuvre des Campagnes, les Chanteurs de Saint-Gervais, dirigés par MM. V. d'Indy et Ch. Bordes, ont donné une série de « Concerts historiques avec Soli, Chœurs et Orchestre » sur les origines de la musique de concert. On y a entendu avec beaucoup d'intérêt le *Berger fidèle* de Rameau, une des plus délicieuces cantates de ce joli musicien ; trois pièces pour clavecin (de Couperin et Rameau) que M. Diemer a exécutées avec une *maestria* prodigieuse ; le *Dialogus per la Pascua* de Henri Schutz ; et la cantate : *Also hat Gott der Wellt geliebt* de J. S. Bach, très fidèlement rendus.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

L'exposition Constantin Meunier, dans les galeries de M. Bing, a permis d'apprécier en son ensemble et sous son double aspect de peintre et de sculpteur le caractère puissant et simple de ce grand artiste. Bronzes violents et beaux, paysages des régions houillères, lugubres mélanges d'obscurité et de brasiers, fonderies fulgurantes ou galeries grises, puits aux silhouettes bizarres, fumées parodiant le ciel, tout cela, avec la tranquille et animale stature de l'homme qui dompte et qui peine, c'est le domaine de M. Constantin Meunier. Il faudrait de longues pages pour expliquer la psychologie d'une telle œuvre, l'immense supériorité intellectuelle d'un tel réalisme sur celui, par exemple, de M. Zola. Je ne veux que constater ici le succès très grand, si juste, si consolant, si vraiment propre à réjouir tout artiste, qui vient enfin à ce maître, après bien des douleurs et bien des heures sans pitié. M. Constantin Meunier est de ceux dont l'avènement à la gloire, et même aux bénéfices matériels, qui permettent de créer de nouveau, est un honneur pour la généralité des hommes qui pensent et qui travaillent. La série des expositions de M. Bing ne pouvait s'ouvrir mieux que par cet hommage éclatant à l'une des plus pures et hautes personnalités de la sculpture et de la peinture contemporaines.

— Je ne puis, touchant M. Armand Guillaumin, que redire les observations générales que j'énonçai souvent ici sur l'impressionnisme. Il y a fait figure, avec des dons francs et une brutalité qui s'exagère de plus en plus : son exposition récente ne peut donner de lui une autre idée que celle d'un copiste de champs, de ciels et de marines, fort estimable, pas fin, et doué de qualités indéniables qui laissent tout à fait indifférents, en fin de compte, ceux qui comme moi deman-

dent à l'art autre chose que la notation d'un site sans caractère.

— Chez Durand-Ruel, un autre hommage a été rendu. Celui-là, hélas ! est posthume. Il s'adresse aux œuvres de Mme Eugène Manet, qui sous le nom de Berthe Morisot restera l'un des peintres les plus exquis et les plus touchants de cette époque. Quelques amis fidèles regretteront bien longtemps encore cette hautaine et admirable figure, disparue prématurément, et dont la grâce discrète, la bonté impérieuse, le sens profond de l'art et du goût faisaient un être au-dessus de l'humanité visible, une muse de la noblesse intellectuelle. Le public saura d'elle ses tableaux d'un coloris si vivant, d'un arrangement si sûr et si libre, d'un aspect si varié, ses figures et ses paysages, ses légères aquarelles, qui depuis les mauvaises heures jusqu'aux jours de réparation et de triomphe n'ont pas cessé de figurer avec beauté dans l'art moderne, à côté de Manet, de Renoir et de Degas, de l'appartement de la rue Le Peletier aux vernissages des XX ou aux galeries Durand-Ruel. Quelques chefs d'œuvre, la *Vérandah* entre autres, que possède M. Ernest Chausson, ou la *Jeune femme en robe de bal* du Luxembourg, attesteront suffisamment pour l'avenir le nom de Mme Berthe Morisot à ceux qui n'ont pas connu, prestige bien plus précieux encore, le visage et l'accueil même de cette artiste et de cette morte.

Camille Mauclair.

P. S. — Le Salon de la Libre Esthétique, à Bruxelles, s'est ouvert avec éclat, deux jours avant que le banquet Verhaeren glorifiât en une autre branche l'art indépendant. L'attrait de l'exposition était cette année la réunion d'une série importante d'œuvres de M. Eugène Carrière. Nous avons revu là avec joie quelques toiles anciennes d'une maîtrise et d'un sentiment admirables ; les récentes sont lâchées, le dessin n'y soutient plus suffisamment ce difficile jeu de demi-jours dont M. Carrière s'est fait une spécialité un peu monotone. Une brume grise et falote y étouffe trop la vie, et le *Théâtre*, par exemple, que nous n'aimions guère il y a un an au Champ de Mars, semble déjà complètement déteint, une grande ébauche de sépia où rien ne tient et où la manière intervient jusqu'à agacer. Les petits paysages aussi sont insignifiants, taches brunes et grises sans construction et sans effet : mais dans les toiles où le peintre a vraiment essayé d'être tout lui-même, que de belles et nobles et délicates choses ! J'eusse voulu revoir encore quelques nus, et le portrait du sculpteur Devillez. Mais le Daudet, le Geffroy, le Jean Dolent, le Gabriel Séailles, le Verlaine et la figure accoudée, quelles œuvres, et quelle révélation d'une âme nerveuse, incisive et captivante !

A côté de Signac, ridicule et prétentieux, de Bonnard qui a envoyé n'importe quoi, de Thorne Prikker de plus en plus obscur et déconcertant, de Zandomeneghi qui pastiche trop Degas et l'accommode à la couleur de Renoir, un beau Besnard, des Emile Claus lumineux, un Monet, un Khnopff, un

joli Vuillard, des aquarelles gaufrées de Pierre Roche sur la Loïe Fuller suffisaient à contenter le visiteur, avec des bijoux de Georges Morren et des eaux-fortes drôlatiques de James Ensor. Mais deux jeunes peintres surtout s'affirmaient d'une façon éclatante ; l'un, Charles Doudelet, avec une suite de dessins étranges pour des chansons de Maurice Maeterlinck, et des tableaux légendaires d'une couleur riche et chaude ; l'autre, William Degouve de Nuncques, avec des coins de vie mystérieux, tragiques et sombres, vraiment intenses d'émotion et d'art. Je crois bien que celui-ci surtout sera un des premiers peintres de son pays. On regrettait Georges Minne et Henry de Groux, et Xavier Mellery, et j'allais oublier Félicien Rops, dont une aquarelle saisissante rappelait ici le nom glorieux. En cet endroit d'art, où parfois chante le violon passionné d'Eugène Ysaye, vraiment M. Octave Maus a su grouper avec ténacité et bonheur d'attachantes manifestations d'art. — C. M.

ÉCHOS

Arsène Houssaye. — « Il y a sept hommes en Arsène Houssaye, disait Edmond About, et il n'y en a pas un seul dont on ne voulût être l'ami ». Il fut du XVIIIe siècle, non du nôtre : joie d'écrire et joie d'aimer, voilà sa vie. Il pratiqua la confraternité avec une infinie bonté, plus fier d'ailleurs et plus heureux des camaraderies littéraires que des amitiés illustres.

Que restera-t-il de son œuvre, vers, romans, contes, critique d'art, histoire, philosophie, souvenirs ? Le temps, sévère pour d'autres dont la gloire semblait plus solide, sera pour lui, peut-être, plus indulgent qu'on ne pense. Il est de ses livres où l'on trouve l'écho des grandes époques de bataille de rêve et de poésie, et il en est où se dénoncent une curiosité d'esprit et un sens des recherches qui sont d'aujourd'hui. En ses études sur le XVIIIe siècle, il fut des premiers à glorifier un art méconnu, et sous l'enguirlandement du style se voit la trace d'un patient et ingénieux labeur. Le *Roi Voltaire* et le *41e Fauteuil* valent mieux que par le titre ; et dans ses *Confessions,* si sa verve se joue à travers d'innombrables histoires d'amour, ces six volumes n'en fixent pas moins d'authentiques documents sur les hommes et sur les choses : mine féconde où, avec du tact et un esprit lucide, pourront puiser les chroniqueurs et les historiens de demain.

Il faut toucher d'une main légère à cette aimable figure, à ce charmant causeur qui n'attaqua jamais personne et sut se faire aimer de tous.

§

Vient de paraître au *Mercure de France :* APHRODITE, *mœurs antiques,* par Pierre Louys, avec une préface de l'auteur ; — SONATINES SENTIMENTALES, quatre mélodies de Gabriel Fabre (nouvelle édition) : 1° *Chanson de Mélisande,* de Maurice Maeterlinck ; 2° *Ronde,* 3° *Ballade,* 4° *Complainte,* de Camille Mauclair ; couverture en couleur d'Alexandre Char-

pentier. (V. page 4 des annonces).

Nous mettrons en vente prochainement :

1° dans la collection grand in-18, à 3 fr. 50 : Le Cycle patibulaire, par Georges Eekhoud ; — Le Pélerin du Silence, par Remy de Gourmont, volume contenant : *Phénissa*, *Le Fantôme*, *Le Château singulier*, *Le Livre des Litanies*, *Théâtre muet*, *Le Pélerin du Silence*, et orné d'un frontispice par Armand Seguin ; — Rembrandt, drame d'art et d'histoire, en prose, en cinq actes et neuf tableaux, par Virgile Josz et Louis Dumur.

2° Dans une collection petit in-18, à 2 fr., que nous venons de créer : La Chevalière de la Mort, par Léon Bloy ; — *Le Magasin d'Auréoles*, par Hugues Rebell.

3° Dans notre collection d'ouvrages de formats et de prix divers : Jules Laforgue, *essai*, par Camille Mauclair, avec une Introduction de Maurice Maeterlinck, volume in-18 Jésus ; — Les Impossibles Noces, poèmes, par Adrien Mithouard, volume in-18 Jésus.

§

A propos du drame sur *Rembrandt* que nous annonçons, ajoutons que les auteurs ont été conduits à faire revivre cette grande figure, restée jusqu'ici si énigmatique, par la découverte de documents presque inconnus en France et qui complètent heureusement les beaux travaux de Vosmaer et de M. Emile Michel. Sans rien sacrifier de l'intérêt de l'action, MM. Virgile Josz et Louis Dumur se sont appliqués à reconstituer scrupuleusement, en même temps que la vie intime et publique de Rembrandt, tout le XVIIe siècle hollandais dans son rigorisme protestant, ses coutumes pittoresques, ses mœurs curieuses : artistes, bourgeois, marchands, grands seigneurs, hommes d'église, en un mot toute la société au milieu de laquelle a vécu le peintre de la « Ronde des Nuits », et qu'ils ont évoquée en des décors — intérieurs, villes, paysages — exactement restitués.

§

MM. Paul Adam, Henry Bauër, Georges Courteline, Gustave Kahn, Jean Lorrain et Catulle Mendès organisent, au bénéfice de Mme Louise France, une soirée où sera représentée pour la première fois *La Lépreuse*, de M. Henry Bataille.

§

Reçu au moment de mettre sous presse, deux nouvelles revues dont nous reparlerons : *Le Livre d'Art* (41, quai des Grands-Augustins, Paris), et *L'Effort* (8, rue des Puits-Creusés, Toulouse).

§

La Librairie Paul Ollendorff va prochainement faire paraître *Les Avrils*, poésies, par Albert Dautel.

Mercvre

Le Gérant : A. Vallette.

Paris.—Imprimerie du Mercvre de France, Lucien Marpon 17, rue Friant



INTRODUCTION

A UN ESSAI SUR JULES LAFORGUE [1]

A tout poète qui s'avance, il faudrait que le gardien du temple fît dès le seuil quelques questions très simples :

« Es-tu de ceux qui nomment, lui dirait-il, ou de ceux qui répètent les noms ? Quelles choses nouvelles as-tu vues dans leur beauté et dans leur vérité, ou bien dans quelle beauté et dans quelle vérité nouvelles as-tu vu ces mêmes choses que tant d'autres ont vues ? » Si le poète ne peut pas répondre tout de suite, s'il hésite ou se trouble un instant, passez votre chemin sans détourner la tête ; il ne vient pas des lieux où se trouvent les sources. Mais si, dans le chuchotement le plus humble, il croit se rappeler qu'il a peut-être vu,

---

[1] *Jules Laforgue, Essai*, par CAMILLE MAUCLAIR (Edition du « Mercure de France »).

dans leur beauté ou leur vérité, une fleur, une larme, une ombre ou un sourire, arrêtez-vous, approchez-vous, écoutez-le ; il est sûr qu'il vous est envoyé par un Dieu qui a besoin d'être admiré d'une façon nouvelle.

Or, nous voici devant un poète incertain. Je l'appelle incertain parce qu'il n'est pas encore classique. Qu'allons-nous répondre en son nom à ceux qui nous demandent ce qu'il a vu dans une beauté et dans une vérité qu'on ne connaissait pas encore? Il a vu bien des choses autrement que les autres ; et voir autrement que les autres, c'est presque toujours voir un peu mieux que les autres. Et puisqu'il les a vus, il a su nous faire voir des paysages, des images et des sentiments assez différents de ceux qui nous étaient habituels. Mais ce qu'il a, je crois, le plus clairement aperçu dans une beauté et une vérité inattendues, c'est une sorte de sourire puéril et divin qui est peut-être au fond de toutes nos actions, et qu'on pourrait nommer « le sourire de l'âme ». Il est étrangement délicieux et profond, ce sourire : je ne sais rien, dans les littératures, qui puisse nous en donner l'idée. Il y a bien là-bas, tout au loin, Henri Heine, Sterne, ou le grand Jean-Paul ; mais dans Sterne et dans Heine, ce n'est pas l'âme qui sourit, il me semble plutôt qu'elle y pleure et que c'est la raison qui la moque en passant ; et le rire de l'énorme Jean-Paul s'évapore en de tels tourbillons !... Il faudrait remonter, pour donner une idée du « visage littéraire » de ce pauvre poète mort à vingt-sept ans, il faudrait remonter jusqu'au rire d'Andromaque. Vous rappelez-vous cet illustre « sourire dans les larmes » entre les petits bras d'Astyanax ? Il est là, tout le temps, entre toutes les pages de son œuvre inachevée ; il est là tout le temps, et semble tout de suite si naturel et si inévitable, qu'on s'étonne que personne ne l'ait découvert avant lui. A mesure qu'on le lit, on se persuade que l'âme ne cesse pas de sourire un instant dans notre être. On constate pour la première fois qu'il n'est pas néces-

saire qu'elle soit grave pour s'approcher de Dieu. et qu'elle est bien plus naturellement un enfant qui ne veut pas mourir qu'un vieillard qui ne peut pas jouer.

Tandis que l'Hamlet des *Moralités Légendaires*, qui est à certains moments plus Hamlet que l'Hamlet même de Shakespeare, tandis que son Hamlet rêve à sa propre mort dans le cimetière d'Elseneur : « Hé là-bas, vous ! lui crie le second fossoyeur, voilà justement le convoi d'Ophélie qui monte ! — Le premier mouvement du penseur est de singer à ravir le clown réveillé par un coup de mailloche à grosse caisse dans le dos ; et c'est tout juste qu'il le réprime... » C'est toute l'attitude du poète dans la vie, réveillé sans répit par les coups de mailloche du destin, et n'est-ce pas l'attitude de quelque chose en nous qui est le noyau même de notre être, et qui ne peut pas croire, malgré ce qu'on affirme, que tout ce qui se passe se passe « pour de vrai » ? J'ai choisi à dessein cet exemple, parce qu'il peut paraître un peu gros, mais ne marque-t-il pas d'un trait sûr, amusant et profond, l'inexplicable distraction de l'âme humaine qui va jouer on ne sait où cependant que le cœur se déchire, parce qu'elle sait sans doute tout au fond d'elle-même que les plus grands malheurs qui nous arrivent ne nous arrivent qu'en apparence ?

Il semble qu'avant Laforgue on n'ait jamais osé danser ni chanter sur la route de la vérité. Tout Laforgue se révèle dans des traits de ce genre. Dans *Lohengrin, fils de Parsifal,* le grand-Prêtre ami de Séléné se lève, et se tournant vers les vierges assemblées « dans le silence polaire », il leur dit : « Mes sœurs, comme ces soirs vont décidément à votre beauté ! » Eh bien, je vous affirme qu'à l'endroit où elle se trouve, cette petite phrase des faubourgs de la vie est plus conforme à je ne sais quel sourire auguste de notre âme que la page la plus éloquente sur la beauté des soirs. Quelques lignes plus haut, il s'écrie en face de la mer « au solennel bassin » : « Oh ! que tout cela est loin de

mon village ! » Et un peu plus bas (car j'ai pris une page au hasard et tout ceci se trouve sur le même feuillet), un peu plus bas le calembour lui-même est purifié par je ne sais quel vent du large, lorsqu'il dit gravement à la lune : « Je vous salue, vierge des nuits, plaine de glace », etc. Savez-vous bien qu'il fallait une puissance singulière pour purifier ainsi sans se tromper jamais le rire ordinaire de la vie, et pour le transformer comme il a fait en quelque chose d'aussi clair et d'aussi profond que les larmes ? Et ne fallait-il pas posséder en soi plus d'un monde, pour être à même de rattacher ainsi à la vie générale de pauvres petites phrases qui flottaient égarées à la surface de la vie quotidienne ? Ces petites phrases sans destinée ne représentaient-elles pas, elles aussi, au même titre que tout ce qui existe, des sentiments humains qui demandaient à devenir plus nobles ?

Il faut aimer tous ceux qui ont su purifier quelque chose ; et celui-ci vraiment purifia notre rire. N'est-ce rien que d'avoir su retourner ainsi le comique inhumain, et d'en avoir pu faire je ne sais quelle joie tendre et presque affligée qu'on pourrait appeler « le comique angélique » ? Qu'avions-nous pour traduire le sourire grave de notre âme au milieu de ses larmes, et le rire de nos plaisanteries habituelles se rapporte-t-il à notre âme et s'allie-t-il à rien de ce que l'âme adore ? Mais voici qu'un enfant, de ces mille petites choses qui niaient jusqu'ici, nous a fait un poème qui vient nous affirmer aussi divinement que les plus grands poèmes la profondeur et la beauté de tout ce qui existe. Est-ce tout à fait sans raison que nous sommes quelques-uns à admirer celui qui fit tomber pour la première fois sur des terres maudites la plus pure rosée du sourire de Dieu ?

Et pour finir ceci, qui n'est que le *Salve* du seuil, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Un très sage critique affirme quelque part que le seul juge de la valeur *positive* d'un poète est le peuple auquel ce poète appartient. « Nous autres Anglais,

ajoute-t-il, qui ne comprenons pas Racine et goûtons peu Châteaubriand, nous devons cependant nous incliner et reconnaître que Racine est l'un des plus purs poètes de la France, de même que Châteaubriand est un prosateur d'une puissance rare. Et d'un autre côté, les Français qui ne peuvent pas aimer notre Milton doivent néanmoins admettre que l'auteur du *Paradis perdu* est le plus grand de nos auteurs après le divin Shakespeare. »

Il est juste qu'il en soit ainsi et que chacun chez soi demeure juge suprême de sa beauté. Mais ce qu'on dit ici des peuples, ne peut-on point le dire des générations ? Il semble que tous ceux qui précèdent un poète dans la vie *n'aient jamais qualité* pour apercevoir une beauté qui est plus jeune qu'eux. Un poète n'est jugé justement que par ceux qui l'entourent et par ceux qui le suivent. Et c'est pourquoi je crois que l'œuvre de Laforgue, devant laquelle s'inclinent les meilleurs d'entre nous , n'a pas à craindre l'avenir...

MAURICE MAETERLINCK.



BACCHANTE

J'aime invinciblement. J'aime implacablement.
Je sais qu'il est des cœurs de neige et de rosée;
moi, l'Amour sous son pied me tient nue et brisée;
et je porte mes sens comme un mal infamant.

Ma bouche est détendue, et mes hanches sont mûres;
mes seins un peu tombants ont la lourdeur d'un fruit ;
comme l'impur miroir d'un restaurant de nuit,
mon corps est tout rayé d'ardentes meurtrissures.

Telle et plus âpre ainsi, je dompte le troupeau.
Les reins cambrés, je vais plus que jamais puissante ;
car je n'ai qu'à pencher ma nuque pour qu'on sente
l'odeur de tout l'amour incrusté dans ma peau.

Mon cœur aride est plein de cendre et de pierrailles ;
quand je rencontre un homme, où ma chair sent un roi,
je frissonne, et son seul regard posé sur moi
ainsi qu'un grand éclair descend dans mes entrailles.

Prince ou rustre, qu'importe, il sera dans mes bras.
Simplement — car je hais les grâces puériles —
je collerai ma bouche à ses dents, et, fébriles,
mes mains l'entraîneront vers mon lit large et bas.

La flamme, ouragan d'or, passe, et, toute, je brûle.
Après, mon cœur n'est plus qu'un lambeau calciné ;
et du plus fol amour et du plus effréné
je m'éveille en stupeur comme une somnambule.

Tout est fini ; sanglots, menaces, désespoirs,
rien n'émeut mes grands yeux cernés de larges bistres.
Oh ! qui dira jamais quels cadavres sinistres
gîsent sans sépulture au fond de mes yeux noirs !...

Vraiment, je suis l'amante, et n'ai point d'autre rôle.
Dans mon cœur tout est mort, quand le temps est passé.
Ma passion d'hier ?... c'est comme un fruit pressé
dont on jette la peau par dessus son épaule.

Mon désir dans les cœurs entre comme un couteau ;
et parmi mes amants je ne connais personne
qui, sur ma couche en feu, devant moi ne frissonne
comme devant la porte ouverte du tombeau.

Je veux les longs transports où la chair épuisée
s'abîme, et ressuscite, et meurt éperdûment.
C'est de tant de baisers, aigus jusqu'au tourment,
que je suis à jamais pâle et martyrisée.

Je sais trop combien vaine est la rébellion.
Raison, pudeur, qui donc entrerait en balance ?
Quand mes sens ont parlé, tout en moi fait silence,
comme au désert la nuit quand gronde le lion.

Oh ! ce rêve tragique en moi toujours vivace,
Que l'Amour et la Mort, vieux couple fraternel,
sur mon corps disputé, quelque soir solennel,
comme deux carnassiers, s'abordent face à face !...

Qu'importe ! j'irai ferme au destin qui m'attend.
Sous les lustres en feu, dans la salle écarlate,
que mon parfum s'allume, et que mon rire éclate,
et que mes yeux tout nus s'offrent !... Des soirs, pourtant,

je tords mes pauvres bras sur ma couche de braise.
Triste et repue enfin, j'écouté avec stupeur
l'heure tomber au vide effrayant de mon cœur ;
et mon harnais de bête amoureuse me pèse.

Mes sens dorment d'un air de félins au repos...
mais leur calme sournois couve déjà l'émeute.
Déjà, déjà, j'entends les abois de la meute,
et je bondis avec mes cheveux sur mon dos !

Oh ! fuir sans s'arrêter pour boire aux sources fraîches,
pour regarder le ciel comme un petit enfant...
Le ciel !... L'Archer est là souriant, triomphant ;
et, folle, sous la pluie innombrable des flèches,

Je tombe, en blasphémant la justice des dieux !
Aveugle et sourde, hélas ! trône la Destinée.
Et mon âme au plaisir féroce condamnée
pleure, et pour ne point voir met ses mains sur ses yeux.

Mais écoutez... Voici la flûte et les cymbales !
les torches dans la nuit jettent des feux sanglants ;
Ce soir, les vents du sud ont embrasé mes flancs,
et, dans l'ombre, j'entends galoper les cavales...

Malheur à celui-là qui passe en ce moment !
Demi-nue, et penchée hors de ma porte noire,
je l'appelle comme un mourant demande à boire...
Il vient ! Malheur à lui ! Malheur à mon amant !

J'aime invinciblement ! J'aime implacablement !

ALBERT SAMAIN.

LES PAS SUR LA NEIGE [1]

C'était une après-midi glacée et neigeuse de décembre, l'un de ces jours de mélancolie indécise où le soleil s'en va, sur l'étendue des villages, comme s'éteint la lumière des yeux des poitrinaires. Le petit donjon, enfaîté de blanc, avec son âtre aux fumées chaudes, est comme une île au milieu de l'Océan des froides blancheurs; des remparts de cette île, par les cavernes des fenêtres cavées aux murs épais, des gens avec des yeux vagues et rêveurs de prisonniers, regardent l'hiver, et l'hiver les regarde, lui, du dehors, fixement, sans merci, de ses yeux d'albinos. Le temps flue lentement, en une lenteur de rêve; il semble qu'un être ôte de nos paumes ouvertes, de nos mains lasses et inertes, les minutes, ces oiselles inquiètes qui ne revolent jamais au nid...

Voici que les trois dames, sous l'arceau de la profonde fenêtre, se sont ébrouées, en une sorte de réveil. D'un mouvement d'instinct féminin, elles se sont pris les mains, avec un sourire un peu craintif, et elles se sont serrées l'une contre l'autre sur le vieux canapé. Puis leur silence curieux se met à interroger les blancheurs extérieures, leur esprit naïf et changeant se prend à bâtir des songes sur la fragilité des dernières neiges tombées.

La belle maîtresse de la maison ramena son

(1) L'auteur de ce conte, M. Pekar Gyula, est né à Debreczen, en Hongrie. Il a fait ses humanités à Budapest et à Boston, puis ses études de jurisprudence à Budapest et à Vienne. Il est docteur en droit, parle huit langues vivantes, et, après avoir visité l'Allemagne, la Norvège, la Suède, le Danemark, la Hollande, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et voyagé en Amérique, il s'est fixé à Paris en 1893. Il a commencé à écrire à seize ans, et en a aujourd'hui vingt-neuf. Il a publié en Hongrie trois volumes : *Les Problèmes du Lieutenant Dodo*, *A l'Ombre*, *Avalanche* ; il en prépare deux autres : *Au Midi et au Nord*, *La Demoiselle au gant d'or*. M. Pekar Gyula est rédacteur au *Pesti Naplo*.

châle ; un éclat de voix l'avait dérangée dans sa songerie. Les deux blondes cousines, troublées aussi dans leur rêve, ont poussé un soupir et, s'apercevant qu'Yvan, le jeune peintre silencieux, se tenait dans l'embrasure de la porte, elles échangèrent un demi-sourire.

— N'écoutez pas les chasseurs, dit la dame du logis. Laissez-les. Venez auprès de nous et nous racontez quelque chose.

Yvan s'approcha d'elles.

— Vous voyez bien le cadre de la fenêtre? C'est presque un cadre de tableau. Hé bien, la neige du dehors y a préparé une toile toute blanche. Vous êtes un artiste : peignez-nous, avec des mots, sur cette toile-là, quelque chose de beau — quelque chose de poétique, quelque chose de triste !

— Une histoire d'amour, murmura la cadette, la plus rousse des deux.

Et elle se cacha dans l'épaule de sa sœur. Celle-ci — la plus doucement blonde — lui lança un regard de reproche.

Yvan sourit et réfléchit un moment. Sa jolie figure de Hongrois ayant vécu longtemps en Sicile, dans un frileux trumeau de fourrure russe (il avait froid comme si le soleil du Midi fût naguère entré dans ses os de Magyar) retenait les regards des deux cousines, tandis que la dame lui désignait encore silencieusement la fenêtre.

Yvan commença d'une voix douce et lente :

Un de ces jours de Décembre où tout est blanc de neige, d'une blancheur aveuglante, et que des nuages couleur de plomb, des nuages d'ouragan d'hiver se poursuivent dans le ciel et tuent même l'éclat des neiges. Ces jours-là, à ces moments-là on ne sait s'il est matin, midi, ou soir ; le temps flue parmi des monotonies grises ; on s'aperçoit que c'est le soir seulement quand les nuées s'amassent sur l'horizon. L'âme s'immobilise et devient aveugle au milieu de ces blancheurs glacées et

sans espoir ; les nuées seules emportent avec elles quelques bribes de pensées.

Je ne sais à quelle heure j'avais quitté le lit, car la nuit était d'une blancheur presque aussi aveuglante que le jour. Je m'apercevais seulement à la lourdeur de mon fusil, que j'avais dû marcher déjà longtemps à travers les clairières. J'étais arrivé à la lisière d'un bois. Devant moi s'ouvrait l'infinie et plane solitude des neiges.

Ce temps s'harmoniait à mon âme. Je ne me sens chasseur, je l'avoue, que quand je suis amoureux et que j'en souffre. En notre existence d'artistes, à dire vrai, ce sont là deux accidents fréquents qui vont ensemble. Ils font presque partie de notre métier. Et puis, après tout, un amour malheureux, une douleur de plus, ne nuisent pas à nos rêves de poètes. Tout ne croît-il pas deux fois plus haut sur le sol défriché d'une forêt incendiée ? C'est comme la revanche de la nature. Malgré cela la souffrance est la souffrance, et moi, douillet de cœur, j'ai toujours essayé de m'y dérober.

Je me suis toujours, quand j'ai été pris, refugié dans l'ombre noire des arbres, auprès de mes consolantes bêtes des bois, qui n'ont vraiment rien à craindre de moi. J'ai un ami, une sorte de châtelain campagnard et misanthrope, qui me reçoit toujours avec un stoïque sourire, toutes les fois qu'il m'arrive de tomber chez lui, sur le soir, le visage à l'envers. Il ne m'a jamais interrogé, n'étant ni curieux, ni bavard ; mais, dans ce cas, il sait bien ce qu'il a à faire. A ma venue, lui et ses cinq chiens de chasse se lèvent de la cheminée comme un seul homme, et il fait signe qu'on attelle. Alors on me voiture au milieu des bois jusqu'à un rendez-vous de chasse éloigné, où je puis me repaître d'isolement, et le vieux garde qui m'apporte mon dîner, ne me trouble pas. Je suis resté là des semaines, occupé à oublier, et j'y ai souvent réussi.

Or, ce jour-là, je me suis senti prendre possession de cette nappe neigeuse et, en trempant mes yeux dans l'aiguière de ces candeurs, j'ai osé, avec la

timidité d'un convalescent, songer à ma dernière maladie, à mon amour d'alors, et regarder en face mon idéal déjà pâlissant ; et j'ai goûté le triste bonheur de pressentir la guérison. « Mon Dieu ! était-ce donc une si excellente chose que de fuir devant cet amour ? N'aurait-il pas mieux valu rester, et souffrir, et vivre du moins ? » Ces doutes passaient dans mon esprit comme de rapides ombres de nuages sur la terre, et cependant j'avançais toujours dans la neige. Les corbeaux piétaient devant moi, s'envolaient, allaient se ranger sur les gibets des puits et faisaient là comme des lignes d'écriture sur du blanc. Au loin, perdu dans le rêve des vapeurs, quelques villages, les maisons comme des shakos blancs, rangées autour du campanile jaune de l'église. Et autour de moi qui marchais, nul vestige humain. Seul ainsi, au milieu de toute cette morte blancheur, j'ai eu, je me souviens, la sensation que, peut-être, pendant la dernière nuit, pendant que j'étais séparé du reste du monde, tous les êtres vivants étaient morts. Peut-être, restais-je le dernier survivant des hommes, le dernier porte-parole de la terre expirante, et Dieu tout à l'heure parlerait avec moi, me dirait le dernier mot qui regardât la Terre avant de la reléguer dans un coin obscur de l'Univers... Pensée glaçante qui me fit m'arrêter un instant. La neige me parut tellement aveuglante que je me couvris les yeux de ma main, et ainsi aveugle, je poursuivis ma marche.

★

Tout à coup je m'arrêtai et j'ouvris les yeux : un énorme corbeau taché de blanc s'était enlevé en claquant des ailes près de moi. J'observai l'endroit où cette mouette des neiges avait pris son vol, et j'aperçus, allant en travers de ma direction, des traces de pas qui semblaient venir de quelque village vers ma droite. Partout ailleurs, la neige était encore vierge ; c'étaient donc probablement les pas des premiers qui l'avaient foulée. Curieux, j'examinai les traces. Les empreintes d'un petit

pied de femme, légères, s'appariaient à d'autres empreintes mâles, celles apparemment d'un fier luron, robuste et fort, à en juger par la profondeur des coups de talon dans la neige. Ces empreintes passaient devant moi, tout absorbées dans leur conversation et s'en allaient vers la gauche dans la plaine. Mû par un indiscret désir de savoir, peut-être pour tâcher de recueillir l'écho de ce qu'ils avaient dit, je me mis à les suivre. De quoi avaient-ils pu s'entretenir? De choses indifférentes? Les pas se tenaient à distance respectueuse l'un de l'autre, mais je distinguai peu après que les empreintes féminines devenaient nerveuses; à plusieurs reprises, elles parurent vouloir se soustraire aux hardiesses du compagnon, dont les grands pas les suivaient dans leur fuite avec le calme persistant de la certitude. Elles étaient charmantes, les féminines empreintes; la neige ne se brisait pas sous elles, et même, là où la croûte était plus consistante, elles n'étaient plus du tout marquées. Les pas de l'homme se montraient résolus, les talons cavaient jusqu'à l'herbe sèche. Il tenait à la main un gourdin, dont il avait sabré parfois la neige. Peut-être le couple s'était-il querellé. Je n'en savais rien, mais j'étais certain que c'étaient des amoureux, désireux d'échapper aux yeux, qui étaient venus par là. Je les suivis, ces traces de nerveuse et d'homme lourd et décidé. A un moment, quelque chose m'arrête. Qu'est-il arrivé à cet endroit? C'était reconnaissable, l'homme avait dû brusquement s'avancer vers sa compagne, car voici une place bien piétinée... Mais non, fis-je en souriant, non, il ne lui a pas fait de mal. Ils se sont seulement embrassés. Elle a dû rester un peu de temps penchée sur lui, car un des côtés du pied a seul tracé ici. Plus loin, je ne vois plus de marqué que la pointe de la chaussure. Elle s'est donc baissée. Et il se peut qu'elle ait frissonné, plus loin encore, quand l'homme dont les talons font trous l'a embrassée. Je les ai suivies, ces traces, dans le doux abandon de leur embrassement. Elle devait

être bien amoureuse, tout de même, la petite. Voilà des traces qui tremblent, des genoux qui ploient, un être très heureux... ou très angoissé. Ils se sont repris à marcher. Mais qu'est-ce ceci? Les vestiges masculins vont seuls? Et maintenant que peuvent être devenues les marques fines de la jeune fille? Ah! je comprends ; il l'a saisie, soulevée, portée ainsi quelque temps et c'est ici qu'elle a remis le pied à terre. A partir de ce moment, les deux empreintes se côtoient de très près ; il faut que l'homme l'ait tenue à la taille et de nouveau presque portée, car on ne voit que des sortes d'effleurements allongés, à distance l'un de l'autre. Et plus de blessures à la neige : le terrible bâton a cessé de frapper. Ils ont dû se sentir heureux... Le cœur me battait à les suivre alors. Mon Dieu! est-ce qu'elle a tant aimé ces empreintes d'homme qui continuent, pendant ce temps, à arpenter, indifférentes, uniformes?

Peu après, les traces s'arrêtent. L'homme probablement s'est appuyé sur son bâton; on en voit l'enfoncement. La jeune fille a dû se tenir devant lui à deux pas. Les traces ont l'air d'hésiter, plus nerveuses, souffrantes. Que lui avaient donc dit les autres grandes traces aux talons de fer? Plusieurs fois, les petits pieds se sont approchés, demandants, implorants; mais ceux de l'homme ne bougent pas, ce sont des traces appuyées sur le même implacable bâton. Et il est arrivé aux petits souliers de s'éloigner, puis de revenir tout près, priants encore. Ç'a été en vain. Les deux empreintes se sont remises en route, mais loin, bien loin l'une de l'autre. Dix enjambées divergentes, chacun, et ils se sont arrêtés encore. Comme les voilà éloignés! de toute la distance de la haine au désespoir. Sous tous les deux, à ces stations, l'ardeur de la discussion a laissé des piétinements impatients. Chez l'homme, il y a eu tant de fureur qu'on dirait qu'un cheval a caracolé sur la place. Avec quelle rage, là, son gourdin a coupé la neige! Elle, elle n'a pas dû faire de grands mouvements; les petits

souliers se serrent, tremblants l'un contre l'autre, en une constriction de désespérance. Elle a été sur le point de tenter une dernière démarche vers lui : voici un pas, hésitant, à peine effleuré. Mais elle s'est vite ravisée. Et il faut qu'il y ait eu entre eux, alors une mauvaise parole lancée : les talons de l'homme se sont brusquement tournés vers la droite. Ses pas, de parti-pris et d'indifférence acquise, s'éloignent, grands, déterminés, dans la direction du coteau, vers là-bas, derrière, où le clocher surblanchit dans la brume. Elles sont encore irrésolues les traces de la jeune fille : elles se retournent, elles repartent ; pourtant, jamais elles ne se retournent plus du côté de l'homme. Enfin, à un moment, elle aussi a pris son parti, et, définitivement, elle s'éloigne dans le désert blanc.

Moi, je me suis tenu à l'endroit où les vestiges divergents forment la fourche. D'abord je ne savais que faire. Puis j'ai regardé les traces féminines s'en aller, et elles m'ont semblé si doucement tristes que je me suis determiné à les accompagner. Ah ! comme elles se hâtent, les pauvres ! Ici, où la pente du terrain s'accuse, elles ont été si vite, que j'ai presque de la peine à les suivre. Où courent-ils, ces mélancoliques petits souliers ? Mon Dieu ! je m'aperçois tout à coup, en jetant les yeux autour de moi, que nous sommes au milieu d'une brousse enneigée. Même, voici, accroché à une ronce, un peu d'étoffe bleue qui me reste dans la main, quand je passe. Oh ! oui, les pas vont vite, si vite ! Je n'ai pas le temps de regarder. Ce n'est plus la brousse, déjà, mais une haute futaie, avec des vagues de neiges amoncelées entre les troncs ; si bien que dans l'une de ses vagues, les petits pieds se sont enfoncés profondément ; et ma curiosité attristée me fait essayer de remodeler, par la pensée, la gracieuse forme de cette jambe, d'après le moule glacé qu'en ont fait les trous. Les vestiges se lancent ensuite à travers une clairière. Des sapins se dressent, fûts noirs, de l'inquiétante blancheur, et il me semble qu'il y a du vide, derrière ces ar-

bres. Entre les sapins, les malheureuses petites traces cherchent fiévreusement un passage. Elles se sont glissées là ; je passe après elles et me trouve devant une étendue à découvert. Mais bientôt, je vois — et mon cœur se serre — je vois à mes pieds une berge à pic, et, en bas, dans le fond, le lit grossi du fleuve, dont le courant emporte, avec des chocs sourds, des blocs de glace brisés. Au-dessous de moi, le long des bords,une croute de glace continue. Et ailleurs, par places, la peau du fleuve est écorchée, on aperçoit par larges estafilades, ses saignantes chairs bleues. Oh ! mes chères petites traces de pas ! Les voilà. Elles s'avancent résolument jusqu'à la crête arrondie de l'abrupte berge. En cet endroit, encore quelques piétinements...

Je regarde avec colère le gouffre, les glaces dures des bords, plus loin l'eau noirâtre qui se tord dans sa fuite houleuse.

Par où s'en sont-ils retournés, les petits pas ?...

Je ferme les yeux, et, en dedans, je continue à apercevoir l'eau noire, comme un poisson énorme, fantôme hideux, dont le corps se courbe sombrement dans la livide mer des neiges.

★

Longtemps je suis resté penché sur l'eau noire. Quand j'ai pu m'en arracher, j'ai erré longtemps. Le hasard m'a ramené à l'endroit où les vestiges encolérés de l'homme s'étaient éloignés de mes pauvres petits pas de femme. Une fois de plus, j'ai longuement observé les piétinements. Après quoi, dans un élan d'aversion surmontée, je me suis fait le lévrier de l'homme, à son tour. Brutal, orgueilleux, dans un désintéressement égoïste ; les gros souliers s'en sont allés à travers la plaine. Peut-être çà et là . a-t-il tourné la tête... Mais aussitôt après, il s'est remis à marcher, sourd à tout, droit sur le clocher enlisé dans le brouillard. Et toujours de bâtonner la neige... Il a dû même

siffler un petit air entre ses dents, le joli garçon. Cette piste-là m'a semblé longue à suivre.

A la fin, je suis arrivé à l'extrémité du village. Ce n'était pas facile de distinguer mes traces d'autres qui s'y étaient mêlées. Sous les lourds toits de roseau rougeoient déjà les lumières de quelques fenêtres. Seule dans la brume de l'unique longue rue du village, une roulotte de paysan s'avance péniblement. J'ai eu peur de perdre la piste ici. Heureusement, les pas se sont subitement engagés dans une impasse et ils s'arrêtent à une maison. Ce ne semble pas être une habitation de paysan, mais quelque chose de plus. Elle s'élève un peu en dehors de l'alignement des cahutes. Peut-être la demeure d'un demi-noble ruiné, ou d'un garde-chasse de domaine.

Tandis que, arrêté devant la maison, incertain, je cherche quelque indice, une grande jeune femme, grasse et charnue, en chemise et en jupon, entr'ouvre la porte et me lorgne furtivement.

— Ce n'est pas lui, entends-je.

La figure de cette femme, très rouge, sensuelle et paresseuse, est maquillée. J'ai vu une main d'homme se poser sur le gros bras. Et presque aussitôt, *il* est sorti brusquement et m'a regardé d'un œil sombre. Un beau jeune gaillard, à moustache retroussée, de taille forte et robuste. Et la lumière de l'intérieur est tombée, rouge, sur le col de sa veste verte de garde-chasse...

PEKAR GYULA.

Traduit du Hongrois par ADRIEN REMACLE.



SONNETS ANCIENS

SOIR D'ÉTÉ

Lorsque décline au ciel le brûlant soleil d'août,
Je vais, longtemps suivi du fracas de l'écluse,
Vers le petit carré de lumière confuse
Qui ferme l'avenue épaisse à l'autre bout.

Une tranquille paix m'assiège de partout,
La sauge embaume l'air et l'avoine, où s'accuse
Mainte trace amoureuse, à la fraîcheur diffuse
Des ruisseaux endormis, mêle son âpre goût.

Je pousse à travers champs, où plus rien ne m'arrive
Que la voix du passeur assis sur l'autre rive ;
La feuillée, agitée imperceptiblement,

Laisse pleuvoir sur moi les clartés sidérales,
Cependant qu'à mes pieds, détachés brusquement
De la branche, des fruits tombent par intervalles.

VERSAILLES

I

Le soir, où traîne éparse au vent l'âme des roses,
Baigne d'or le feuillage et les lointains flottants ;
Le faîte du palais s'éclaire de feux roses,
Une vitre frappée en a frémi longtemps.

La Gloire fatiguée au marbre se repose,
Mais troublant le silence, il semble, par instants,
Qu'à travers les massifs, où pleure quelque chose,
Un long sanglot d'adieu s'élève des étangs.

Cette pompe étalée à l'ombre de la feuille,
Par ce doux crépuscule, humblement se recueille.
La dernière lueur agonise aux vitraux,

Et l'importune nuit, hâtant l'œuvre du lierre,
Des eaux venue, efface, en montant sur la pierre,
L'image de la Grâce et le nom des héros.

II

Le pavillon, où vit le souvenir des rois,
Dresse sa colonnade au détour de l'allée,
Mais la pluie et le vent ont usé ses parois
Et mainte pierre en gît sur le sable étalée,

Pareil, dans le soir triste, à quelque mausolée
Où ne reviendraient plus les amis d'autrefois,
Il semble, pour gémir, qu'il emprunte la voix
De l'automne par qui sa vitre est ébranlée.

L'eau ruisselle aux degrés de marbre, par quartiers
Fendus et que l'ortie a conquis tout entiers;
Et tandis que la tête, inscrite au front des portes,

Impassible, poursuit son rêve obscur, l'autan
Redouble méchamment de rage, et l'on entend
Sinistrement, partout, craquer les branches mortes.

III

L'air est tiède. Un soleil joyeux joue à travers
Les vieux ormes touffus et, la tête inclinée,
La déesse regarde à ses seins découverts
Une dentelle d'or et d'ombre promenée.

Sur son épaule nue ont pleuré tant d'hivers
Que, par endroits, sa pierre en est tout écornée,
Sa cuisse lutte en vain contre une herbe obstinée,
Sa guirlande effondrée emplit les gazons verts,

Mais les fleurs, que le vent mêle à sa chevelure,
Le bruit des nids, le frais parfum de la ramure,
Le soleil, la chanson de l'eau sur les graviers,

Tout s'emploie à lui faire oublier son dommage,
Et, comme pour lui rendre un plus sensible hommage,
Deux pigeons amoureux se baisent à ses pieds.

IV

Le houx piquant, le masque enflé de la gargouille,
Les escaliers, la rampe aux deux vases d'airain,
Le bosquet solitaire, où plus rien ne gazouille,
Et le ciel envahi d'un ennui souverain,

Tout se mire en l'eau noire, où tu vois que se rouille
Amphitrite, enlevée aux bras des dieux marins.
Autour d'elle l'Automne a semé sa dépouille,
Et la lèpre moussue a ravagé ses reins.

Un triton écaillé comme implorant que monte
La gerbe d'autrefois aux lourds tuyaux de fonte,
S'obstine à renverser son front ceint de roseaux.

Mais nul jet ne s'élance et la seule bourrasque
Lâchant un escadron de rides sur les eaux,
Trouble le paysage enfermé dans la vasque.

V

Au premier carrefour où finit la charmille,
S'attriste infiniment le marbre du bassin,
Et l'onde s'en est toute échappée à dessein
Laissant à nu le fond rose de la coquille.

L'herbe y pousse, suivant un fantasque dessin,
Aux pierres, lentement disjointes, la morille
Se gonfle succulente à la façon d'un sein,
Et la reine des prés se mêle à la jonquille.

A distendre sa gueule, en vain, le mascaron
S'essoufle, il n'en peut rien tirer que le silence,
Et de là vient l'ennui qui lui ride le front,

Mais Zéphyre empruntant, pour lui plaire, la voix
Des eaux dont il s'efforce à réparer l'absence,
Éveille un bruit de houle en l'épaisseur des bois.

VI

Quittant la double rive où les sirènes jouent,
Je suis l'allée en pente où, de chaque côté,
Des enfants gracieux, de leurs bras qui se nouent,
Supportent un bassin dans le marbre sculpté.

En dépit de la pluie et des vents, de la boue
Qu'à terre est devenu l'or épars de l'Été,
De leur geste immobile, et du poids supporté,
Un éternel sourire enfle leur belle joue.

Le bronze, témoignant des fastes révolus,
Les cyprès et les ifs dont s'ornent les talus,
Aux choses de la mort inclinent les pensées ;

Et le vent, qu'un long bruit suit de choses froissées,
Dans la coupe élevée, où le jet ne rit plus,
Échevèle en lieu d'eau, les feuilles entassées.

VII

Les hivers ont fané les guirlandes de pierre
Le marbre et tout l'Olympe extirpé de ses flancs,
S'effrite, et de ses bras multipliés, le lierre
Attaque le vieux bois des feuillages tremblants.

Seul hôte de ces lieux, le gibier, quand descend
Dans l'avenue, un soir aux tranquilles lumières,
Se rit, par la verdure et les eaux coutumières,
De Diane entamée et de son arc absent.

Le marbre, de partout assailli d'assassines
Pointes, se descellant, enfin cède aux racines,
Et livre forcément un passage à la fleur ;

La ronce aura bientôt repris tout l'édifice,
Et déjà les oiseaux ont conquis pour demeure
Ce trophée élevé à la gloire du lys.

ERNEST RAYNAUD.

SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite* [1])

—

LIVRE I

CHAPITRE X

RAISON PURE

Sommaire. — Un Monde Nu est possible, existe même réellement, sous le Monde Habillé. L'Homme devant la Raison Pure : une visible Présence de Dieu. Le principe de toute sagesse : regarder fixement les Habits, jusqu'à ce qu'ils deviennent transparents. La Stupeur, fondement de l'Adoration : Permanente en l'homme. — Nos Modernes Demi-Savants incapables de Stupeur : mépris de Teufelsdrœckh pour eux; conseil qu'il leur donne.

Il doit être maintenant assez apparent que notre Professeur, comme nous l'avons déjà donné à entendre, est un Radical spéculatif, et de la plus noire nuance ; ne voyant, le plus souvent, dans les solennités et dans tout l'attirail de la Vie civilisée, dont nous faisons si grand cas, qu'autant de Guenilles, de bâtons à mener les dindons, et de « vessies remplies de pois secs ». Les gens raisonnables peuvent refuser de s'attarder à de telles spéculations au delà de ce qu'exige, simplement, une prise de connaissance. En ce qui nous concerne, le seul fait qu'un tel *Monde Nu* est possible, existe même réellement, sous le Monde Habillé, doit suffire. C'est pourquoi nous passerons beaucoup de ce qu'il dit des « Rois luttant tout nus sur le pré avec des Charre-» tiers »; les Rois une fois par terre : « dissèque-les avec » le scalpel », dit Teufelsdrœckh, tu « trouveras les » mêmes viscères, tissus, foie et autres organes vitaux ; » examine leur mécanisme spirituel ; tu découvriras de » même de grands Besoins, une grande Avidité, et peu » de Moyens ; il y a même à parier dix contre un que

(1) *Mercure de France*, N°s 71, 72, 74, 76.

» le Charretier, qui s'y connaît en fait de chevaux de » trait, qui sait comment une roue doit être cerclée, » quelque chose aussi des lois de la statique, et autres » branches de la science du roulage ; et qui vient ici » d'avoir le dessus et d'opérer sur le vif, est le plus heu- » reusement doué des deux. Quoi donc les différencie » si inconcevablement ? L'Habit. » Nous passerons également beaucoup de ce qu'il dit touchant la Confusion des Rangs, et Jeanne et Milady (1), et le fait que l'on se traiterait partout « de pair à compagnon », et que le Chaos reviendrait : toutes choses qui s'évoqueront spontanément d'elles-mêmes dans l'esprit de quiconque aura bien, une fois pour toutes, saisi la grande idée-mère : *La Société en état de Nudité.* Quelque sceptique douterait encore si, dans un monde sans Habits, la Politesse, la Politique, ou même la Police les plus élémentaires pourraient exister, qu'il ouvre le Volume original, et qu'il y contemple l'immense Marais-Pontin du Sansculottisme s'étalant aigre et pestilentiel ; nous n'avons fait qu'effleurer ce marécage, où pourraient s'enfoncer non seulement des armées entières, mais des nations entières ! L'argument suivant, en sa précision énergique, n'est-il pas sans replique :

« Sommes-nous des Opossums ; avons-nous, comme » le Kangourou, des Poches naturelles ? Comment, sans » Habits, pourrions nous posséder le maître-organe, la » vraie glande pinéale du Corps social, c'est-à-dire une » BOURSE ? »

Il est impossible cependant de détester le Professeur Teufelsdrœckh ; on ne sait, tout au pis, s'il faut le détester ou l'aimer. Si, en effet, regardant la chatoyante Tapisserie de la Vie, avec ses royales et même saintes figures, il examine non-seulement l'endroit, mais encore et surtout l'envers ; s'il est vrai qu'il retourne les coutures hérissées, les haillons, les bouts de fil multiples de ce vilain envers, avec une patience et une indifférence presque diaboliques, ce qui doit l'avoir perdu dans l'estime de bien des lecteurs, — il y a quelque chose en lui qui le distingue inexprimablement de tous les Sans-culottes passés et présents. La grande, l'incomparable originalité de Teufelsdrœckh, c'est de combiner, avec tout ce Descendantalisme (2), un Transcen-

(1) C'est-à-dire la distance hiérarchique qu'il y a de My Lady à Jeanne, simple roturière.

(2) Descendentalism.

dentalisme non moins extrême ; de sorte que si, d'un côté, il ravale l'homme plus bas que la plupart des animaux, — excepté les fameuses Vaches de Gouda habillées de canezous, — il l'exalte, d'autre part, plus haut que les Cieux visibles, le fait presque l'égal des Dieux.

« Aux yeux de la logique vulgaire », dit-il, « qu'est-» ce que l'homme ? Un Bipède omnivore qui porte des » Culottes. Aux yeux de la Raison Pure, qu'est-il ? Une » Ame, un Esprit, une Apparition divine ; un Moi mys-» térieux qui, sous toutes ses guenilles de laine, porte un » Vêtement de Chair (l'enveloppe des sens), tissé dans » les métiers du Ciel ; par lequel il est révélé à ses sem-» blables, vit avec eux à la fois Uni et Distinct ; par » lequel il voit et se façonne pour lui-même un Uni-» vers, avec de bleus Espaces Etoilés et de longs Mil-» liers d'Années. Profond est son ensevelissement sous » ce Vêtement étrange ; parmi les Sons, les Couleurs et » les Formes, qui pour ainsi dire sont ses langes et son » linceul ; et pourtant ce vêtement est tissé dans le Ciel » et digne de Dieu. L'homme n'est-il point, par ainsi, » situé dans le centre des Immensités, au confluent des » Eternités ? Il sent, il lui a été donné de connaître, de » croire ; bien plus, n'est-il pas des moments, rien que » des moments il est vrai, où, même ici-bas, l'Essence » de l'Amour, en sa céleste pureté première, rayonne à » travers lui ? Saint-Chrysostome l'a dit excellemment, » avec ses lèvres d'or : « La vrai Shekinah (1) c'est » l'Homme » : où donc la Présence de Dieu est-elle » plus manifeste, non seulement pour nos yeux, mais » pour notre cœur, que dans notre semblable ? »

Dans ces passages, malheureusement trop rares, le haut Mysticisme Platonicien de notre Auteur, Mysticisme qui constitue peut-être l'essence de sa nature, s'épand comme à pleins flots : et, à travers toute la vapeur et la ternissure dont il est souvent si dénaturé, si rabaissé dans son extérieur et son environnement, il nous semble plonger nos regards dans tout un intérieur Océan de Lumière et d'Amour ; — mais, hélas ! l'affreuse nuée fauve se reforme bientôt, et nous dérobe ce spectacle.

Cette tendance au Mysticisme est partout sensible chez cet homme ; il y a, d'ailleurs, longtemps que les lecteurs attentifs doivent s'en apercevoir. Rien qui, pour lui n'ait qu'une signification ordinaire, rien qui

(1) Shekinah Arche du Témoignage, comme on sait.

n'ait une double signification ; si, par exemple, dans le plus glorieux Sceptre Impérial et dans le Manteau de Charlemagne, aussi bien que dans l'Aiguillon du Bouvier et le Châle du Gypsy, il trouve Trivialité, Misère, Bassesse, il y a aussi, pour lui, dans les deux, une Poésie, quelque chose de Sacré. Car la Matière, quelque méprisable qu'elle soit, est Esprit, manifestation de l'Esprit; quelque honorable qu'elle soit, peut-elle être davantage ? La chose Visible, bien plus, la chose Imaginée, la chose conçue, de quelque façon que ce soit, comme Visible, qu'est-elle sinon un Habit, le Vêtement de l'Invisible supérieur et céleste, « inimaginable et sans » forme, obscurci par l'excès même de son éclat » ? A ce point de vue, le passage suivant, si étrange et de sens et d'écriture, semble assez caractéristique :

» Le principe de toute sagesse, c'est de regarder fixe- » ment les Habits, et, s'il en est besoin, de prendre des » lunettes, jusqu'à ce qu'ils deviennent *transparents*. « Il faut », dit l'homme le plus profond de notre temps (1), « il faut que le Philosophe se tienne au centre de tout». » Comme c'est vrai ! Le Philosophe est celui vers qui » le Grand s'abaisse et le Petit se hausse ; qui est l'égal » et le frère affectueux de tous.

» Tremblerons-nous devant les toiles manufacturées » et les toiles d'araignée, filées sur les métiers d'Ar- » kwright (2), ou par les silencieuses Arachnées qui tis- » sent sans cesse dans notre imagination ? Mais, d'uu » autre côté, qu'y a-t-il là que nous ne puissions pas » aimer ; puisque tout fut créé par Dieu ?

« Heureux celui dont le regard peut percer à travers » les Vêtements humains (ceux de fil, et ceux de chair, » et les Habits officiels, en Papiers de Banque ou en » Papiers d'Etat) jusqu'à l'Homme même ; et discerner, » peut-être, dans tel ou tel Potentat Redouté, un plus » ou moins insuffisant Appareil-Digestif; mais en revan- » che un inscrutable, vénérable Mystère, dans le der- » nier des Chaudronniers (3) qui a des yeux et qui » voit ! »

Du reste, comme il est naturel chez un tel homme, la notion du Mystère, de la Stupeur, le préoccupe fortement ; il insiste sur la nécessité, sur la grande valeur

---

(1) Gœthe, sans doute.
(2) Richard Arkwright, mécanicien anglais, né en 1732, à Preston (Lancaster). Inventeur de la machine à filer le coton (*mull-jenny*).
(3) Chaudronnier. Carlyle pense peut-être ici au chaudronnier Bunyan, l'auteur du *Pilgrim's Progress*.

de l'universelle Stupeur ; il trouve que la Stupeur est la seule condition qui convienne aux citoyens d'une aussi singulière Planète que la nôtre. « La Stupeur », dit-il, « est le fondement de l'Adoration : la Stupeur règne » perpétuellement, indestructiblement, dans l'Homme ; » seulement, à de certaines périodes (comme l'actuelle), » c'est, pour un court laps, un règne *in partibus infide-* » *lium.* » Ces progrès de la Science, qui tendent à détruire le Mystère, et à lui substituer la Mensuration et la Numération, trouvent peu de faveur auprès de Teufelsdrœckh, quelque estime qu'il ait, d'ailleurs, pour ces deux derniers procédés.

« Est-ce que votre Science », s'écrie-t-il, » progressera » dans l'atelier de la Logique seule, dans cet étroit ate- » lier en sous-sol, éclairé par un jour de soupirail ou » par une lampe fumeuse ; et l'esprit humain devien- » dra-t-il un Moulin Arithmétique, avec la Mémoire » pour Trémie, et de simples Tables de Sinus et de » Tangentes, et des Codifications, et des Traités de ce » que vous appelez l'Economie Politique, pour Farine ? » Et qu'est-ce que cette Science, qu'une tête scientifique » isolée, fût-elle tranchée, et — comme celle du Docteur » dans le Conte Arabe (1) — posée sur un plat magi- » que qui lui conservât sa vitalité, pourrait continuer à » pratiquer sans que le cœur s'en mêlât —, qu'est une » telle Science, sinon encore un de ces métiers mécani- » ques et serviles, pour qui une Tête scientifique mais » participant aux mouvements de l'âme est un trop » noble organe ? Je prétends que la Science sans Véné- » ration est stérile, peut-être vénéneuse ; pour mettre » les choses au mieux, elle n'est faite, comme un mets, » que pour un repas ; elle ne fructifie pas, comme une » semaille, en labours successifs et en larges moissons » épandues, assurant l'abondance pour une longue » suite de jours. »

C'est ainsi que Teufelsdrœckh distribue les coups, plus ou moins fort, suivant ses moyens ; mais toujours, comme nous ne demanderions pas mieux que d'en être persuadé, dans une charitable intention. Il malmène surtout cette catégorie de « Hacheurs de Logique (2),

(1) *Les Mille et une Nuits : Histoire du Roi Grec et du Médecin Douban :* « D'abord que ma tête sera coupée, commandez qu'on la pose dans le bassin, sur la couverture du livre ; dès qu'elle y sera, le sang cessera d'en couler : alors vous ouvrirez le livre, et ma tête répondra à toutes vos questions. »

(2) Logic-choppers.

» et de Railleurs à voix de fausset, et d'Ennemis pro-
» fès du Mystère ; qui, de nos jours, patrouillent, en si
» grand nombre, comme un guet de nuit, autour de
» l'Institut des Sciences mécaniques, et caquettent,
» comme de vraies Oies de l'ancienne Rome, à l'entour
» de leur Capitole, qu'il y ait alarme ou non ; qui sou-
» vent même, Sceptiques illuminés, s'en vont parmi la
» foule paisible, en plein jour, munis de lanternes, et
» criant : gare ! insistant pour vous guider et vous
» mettre en garde, bien que le plein Soleil donne, et
» que la rue soit peuplée de braves gens. » Toute cette engeance l'assomme inexprimablement. Ecoutez avec quelle animation peu commune il parle :

« L'homme qui ne peut pas s'étonner, qui ne sait pas
» habituellement s'étonner (et adorer), quand il serait
» le Président d'innombrables Sociétés Royales, et
» qu'il porterait dans sa seule tête toute la *Mécanique*
» *Céleste* et toute la *Philosophie de Hégel*, et l'abrégé de
» tous les Laboratoires et de tous les Observatoires
» avec leurs résultats —, n'est qu'une Paire de Lunettes
» derrière laquelle il n'y a point d'Yeux. Que sa science
» serve à ceux qui ont des Yeux ; comme cela, il peut
» être utile.

» Le Mystère et le Mysticisme, tu n'en veux pas ; tu
» prétends parcourir ton univers, au soleil de ce que tu
» appelles le Vrai, ou même à la clarté de lampion de
» ce que j'appelle, moi, Logique d'Attorney ; et tout
» « expliquer », « répondre » de tout, ou ne rien croire ;
» essayer même de rire : Quiconque reconnaît l'inson-
» dable, l'universel domaine du Mystère, qui est par-
» tout sous nos pieds, qui est tout ce que nous tou-
» chons ; quiconque est celui-là pour qui l'Univers est
» un Oracle et un Temple, aussi bien qu'une Cuisine et
» une Ecurie —, n'est qu'un délirant Mystique. Avec
» une ironique charité, tu lui veux offrir ta lanterne,
» et, s'il t'y lance un coup de pied, tu jetteras les hauts
» cris, comme d'une injure ? — *Armer Teufel* ! (1) Ta
» vache ne vêle-t-elle point, ton taureau ne saillit-il
» point ? Toi-même, n'es-tu pas né ? ne mourras-tu
» point ? « Explique » moi, tout cela ; ou fais de deux
» choses l'une : Va-t-en te cacher avec ton stupide
» Caquetage ; ou, ce qui serait mieux, abandonne la par-
» tie, et gémis : le règne du Mystère n'est point passé,
» le Monde de Dieu n'est nullement enlaidi, nullement

(1) Pauvre diable !

» prosaïque ; et tu n'es, toi, jusqu'à présent, qu'un
» Dilettante et un Pédant myope. »

CHAPITRE XI

PERSPECTIVE

Sommaire. — La Nature n'est pas un Agrégat, mais un Tout. Toutes les choses visibles sont des emblèmes, des Vêtements ; et n'existent que pour un temps. Portée considérable de la Philosophie des Habits. — Les Documents Biographiques arrivent. Lettre de Heuschrecke sur l'importance de la Biographie. Caractère hétérogène des Documents : l'Editeur tristement perplexe ; il s'acharne désespérément à sa tâche.

La Philosophie des Habits, comme nous l'avions fait prévoir, se déploie maintenant devant tous les lecteurs en perspectives nouvelles et illimitées, d'un aspect sourcilleux presque chimérique, mais non sans de lointains mirages d'azur, et des rais d'une lumière élyséenne. Il nous importe de plus en plus d'en préciser le but et les promesses fort discutables. Est-ce, demande maint voyageur épeuré, est-ce bien une lumière élyséenne, ou le reflet d'une lave de Pandémonium ? Sommes-nous menés, vraiment, vers d'heureux près d'Asphodèles ou aux sulfureuses marnes de feu d'un Enfer terrestre ?

Notre Professeur, comme d'autres Mystiques, qu'il soit délirant ou inspiré, donne fort à faire à un Editeur. Toujours plus hauts et vertigineux sont les sommets où il nous mène ; ses vues, ses coups d'œil, de plus en plus, percent, synthétisent, mêlent. Ceci, par exemple, sur la Nature considérée non comme un Agrégat, mais comme un Tout :

« Il dit vrai, le chant du Psalmiste Hébreu : « Si je
» prenais les ailes de l'aurore et ne m'arrêtais que sur
» les confins de l'Univers : Dieu est encore là » (1). Et
» toi-même, ô lecteur cultivé, toi qui probablement n'es
» pas aussi un Psalmiste, mais un Prosateur, ne con-
» naissant Dieu que par tradition, sais-tu quelque coin
» du monde où la Force, tout au moins, fasse défaut ?
» La gouttelette que tu secoues de ta main mouillée ne
» reste pas où elle tombée ; tu constates, le lendemain,
» qu'elle est emportée ; déjà sur les ailes du vent du Nord,
» elle est près du Tropique du Cancer. Pourquoi s'est-
» elle évaporée, pourquoi n'est-elle pas restée immo-

(1) Ps. 139 ; V. 9 — 10.

» bile? Penses-tu qu'il y ait quoique ce soit sans mou-
» vement ; sans Force, et absolument inerte ?

« Un jour que je chevauchais par la Forêt-Noire, je » me dis : Ce petit feu qui brille comme une étoile, au » travers de la bruyère obscure (*nachtende*), où le forge- » ron fuligineux se courbe sur son enclume, et où tu » comptes remplacer ton fer-à-cheval perdu, — est-ce » un point détaché, séparé, retranché du Tout Univer- » sel, ou indissolublement joint à ce Tout ? Etourdi, ce » feu de forge a été d'abord allumé au Soleil ; il est at- » tisé par l'air qui déjà a circulé bien avant le Déluge » de Noé, et plus loin que Sirius ; là, par la Force du » Fer, la Force de la Houille, et la Force de l'Homme, » plus merveilleuse encore, sont concentrées les sub- » tiles affinités, toutes les batailles et toutes les vic- » toires de la Force ; c'est un petit ganglion, un cen- » tre nerveux, dans le grand système vital de l'Immen- » sité. Appelle-le, si tu veux, un inconscient Autel » allumé au sein du Tout ; un Autel dont les sacrifices, » les fumantes offrandes d'airain pénètrent ce Tout de » leur influence ; et dont le noir Officiant prêche, non » par parole, mais avec son esprit et ses muscles, le » mystère de la Force ; prêche même, de façon assez » exotérique, un verset de l'Evangile de Liberté, l'E- » vangile de la Force Humaine, souverain, et qui doit » tout dominer un jour (1).

(1) Il faut ici préciser la pensée de Carlyle en le citant lui-même. Cette idée de l'unité de la Nature au sein de la Force primordiale et finale qui est Dieu, Dieu dont l'Homme est l'Image obscurcie (dingy Priest), le poursuit, pour de plus en plus s'y compléter, dans la plupart de ses ouvrages. Voici, par exemple, ce qu'il dit dans les *Héros* : « Cet univers, hélas ! — ... qu'est-ce que nous pouvons encore en savoir ? Qu'il est une Force et complexité à mille replis de Forces... Force, Force, partout Force ; nous-même une mystérieuse Force au centre de cela. Les paroles de l'homme ne sont pas fausses, ni ses œuvres ici-bas ; aucune Inanité et aucun Simulacre ; une masse en feu de Vie projetée du vaste sein de la Nature elle-même. *Enflammer* le monde, le Créateur du monde l'a ordonné ainsi. » Toute la morale de Carlyle, se déduit donc immédiatement de ceci, morale qui consiste en : l'Identité de la Force et du Droit (Gospel of Freedom, Gospel of Man's Force). — Nous devons dire ici qu'il est nécessaire de lire ce petit livre avec d'autant plus d'attention, *d'attente*, que les idées de Carlyle y sont hasardées plutôt qu'exposées. A se départir de cette préoccupation, on risquerait de prendre pour de simples jeux d'écriture (le style devient toujours, comme ci-dessus, très imagé, très mouvementé, chaque fois que Carlyle, à la faveur de ce coloris, de ce choc lumineux de mots, de cette agitation, hasarde une de ses idées) les passages les plus *positifs*, les plus caractéristiques de la dialectique de Carlyle.

« Détaché ! séparé ! Je dis qu'il n'y a point cette séparation : rien qui jusqu'ici ait jamais été mis au rebut ; » mais tout, jusqu'à la feuille désséchée, tout coopère à » tout ; tout est emporté sur l'insondable, illimité flot » de l'Action, et vit en de perpétuelles métamorphoses. » La feuille desséchée n'est pas morte, n'est point perdue ; » il y a des Forces en elle et autour d'elle, bien que ces » Forces travaillent à rebours ; autrement, comment » pourrait-elle *pourrir* ? Ne méprise pas les chiffons dont » l'homme fait du Papier, la litière dont la terre fait du » Blé. Tout bien considéré, le plus vil objet a sa signification ; tout objet, pour le Philosophe, est comme » une fenêtre ouverte sur l'Infini. »

Laissons cette étonnante Forge-Autel de la Forêt-Noire. Le voici encore qui vogue éperdument dans les nuages ; où veut-il nous mener ?

« Toutes les choses visibles sont des emblèmes ; ce » que tu vois n'est pas là pour son propre compte ; à » proprement parler, il n'y a rien là : la Matière n'existe » que spirituellement, pour représenter quelque Idée, et » *l'incarner* extérieurement. C'est pourquoi les Habits, » en quelque mépris que nous les tenions, ont une » signification si profonde. Les Habits, du Manteau » Royal à la Guenille, sont emblématiques, non seulement du Besoin, mais encore d'une subtile Victoire en » tous sens sur le Besoin. D'autre part, toutes les choses » emblématiques sont proprement des Habits tissés par » la Pensée ou par la main : ne faut-il pas que l'Imagination tisse des Vêtements, des Corps visibles, par » lesquels, invisibles sans cela, les créations et les inspirations de notre Raison sont révélées, comme le seraient des Esprits, et deviennent pour la première fois » toutes-puissantes, — d'autant mieux, si, comme nous le » voyons souvent, la Main, elle aussi, aide l'Imagination, » et, par des Habits de drap, ou autrement, montre ces » entités même à nos yeux charnels (1) ?

» On dit, proprement, que les Hommes sont revêtus » d'Autorité, revêtus de Beauté, de Malédictions, etc. Bien » plus, à considérer la chose, qu'est-ce que l'Homme » lui-même, et toute sa Vie terrestre, sinon un Em-

(1) Passage très significatif. Il renseigne très exactement sur le mysticisme de Carlyle, sur la sincérité pratique de ce mysticisme : « Tout vrai travail est religion, dit-il dans le *Passé et le Présent*, et » toute religion qui n'aboutit pas au travail peut s'en aller et rester » parmi les Brahmanes, les Antinomiens, les Derviches tourneurs, » partout où elle voudra : chez moi, elle n'a pas de place. »

» blème ; un Vêtement, une Toilette d'évidence pour ce
» divin Moi qui est en lui, tombé jusqu'ici du haut des
» Cieux, comme une parcelle de lumière. On dit aussi
» dans le même sens qu'il est habillé d'un Corps.

» On appelle la Langage le Vêtement de l'Esprit ; il
» serait plutôt le Vêtement-de-Chair, le Corps de l'Es-
» prit. Ce Vêtement-de-chair, j'ai dit que l'Imagination
» le tissait ; et n'en est-il pas ainsi ? Les Métaphores
» sont son étoffe : examinez le Langage ; est-il autre
» chose, à part quelques éléments primitifs (comme les
» onomatopées) qu'un composé de Métaphores, recon-
» nues comme telles, ou cessant d'être reconnues ; en-
» core fluides et fleurissantes, ou stratifiées et décolo-
» rées ? Si ces éléments primitifs sont les attaches os-
» seuses du Vêtement-de-chair, du Langage, — les
» Métaphores en sont les muscles, et les tissus, et les
» vivants téguments. Vous chercherez en vain un style
» amétaphorique : L'*Attention* même que vous appor-
» terez à cela n'est-elle pas une *Tension* ? La différence
» porte seulement sur la variété des styles : il y a des
» styles maigres, adustes, comme un fil de fer, et dont
» les muscles mêmes semblent osseux ; il y a même des
» styles exsangues, étiques, comme cadavériques ; tandis
» que d'autres, en revanche, éclatent en rougeurs de
» santé, en un vigoureux épanouissement, non parfois
» (comme dans mon propre cas) sans une tendance à
» l'apoplexie (1). Au surplus, il est des Métaphores arti-
» ficielles, qui pendant à cette Corporification de la Pen-
» sée (qu'il vaudrait mieux nue), l'attifiant de trompe-
» l'œil, ou l'exagérant, peuvent être considérées comme
» ses garnitures postiches, ses manteaux de parade
» (*Putz-Mantel*), ses oripeaux de comédie : le premier
» venu peut en rassembler toute la défroque et la jeter
» au feu. »

Le lecteur est-il jamais tombé sur quelque chose de plus étonnamment métaphorique que ce morceau sur les Métaphores ? Ce n'est pas là, d'ailleurs, notre principal grief ; le Professeur continue :

« Pourquoi multiplier les exemples ? Il est écrit : les
» Cieux et la Terre passeront, comme un Vêtement ; ce
» qu'ils sont, en effet : l'extériorité temporelle de l'Eter-
» nel. Tout ce qui existe dans le domaine du Sensible,

(1) Retenons cet aveu de l'auteur lui-même. Cela dispensera, dans la suite, le traducteur de s'excuser sur maintes constructions enchevêtrées.

» tout ce qui représente l'Esprit à l'Esprit, est proprement un Habillement, une Garde-Robe, revêtue passagèrement, et qui doit être ôtée. Aussi ce fertile » thème des HABITS bien compris, inclut-il en lui tout » ce que les hommes ont pensé, rêvé, fait, été : tout » l'Univers extérieur, et tout ce qu'il contient, n'est » qu'Habillement ; et l'essence de toute Science se » trouve dans la PHILOSOPHIE-DES-HABITS. »

Ce n'est pas sans appréhension, sans s'attendre à de continuelles difficultés, que l'Editeur se voit voyageant et s'efforçant vers ces obscures régions déroulées à l'infini, et confinant au Vide impalpable. Récemment encore une joyeuse Etoile du matin scintillait, encourageante, devant lui ; je veux parler de l'Aide promise par le Conseiller aulique Heuschrecke ; mais voici que cette étoile se fond, non dans la rougeur de l'aurore, mais dans une vague, grise demi-lueur, dont on ne sait si elle est le point du jour, ou une brume annonçant des ténèbres plus profondes. Depuis la semaine dernière, l'Editeur a en mains ces Documents dits Biographiques. Grâce à l'obligeance d'un Négociant Ecossais de Hambourg, dont le nom, bien connu du monde des affaires, doit être ici tû, mais de qui nous ne saurions oublier la parfaite courtoisie, qu'il nous marqua spontanément dans cette occasion comme dans bien des précédentes, à nous, simple homme de lettres étranger, l'énorme Paquet de Weissnichtwo avec tous ses sceaux de Douane, ses hiéroglyphes étrangers, et les diverses marques du voyage, nous parvint en parfait état et franc de port. Le lecteur peut maintenant imaginer avec quelle hâte fiévreuse ses cachets furent rompus, avec quelle haletante expectative il fut examiné ; et, hélas, avec quelle inquiétude désappointée, il a été, depuis lors, souvent repoussé et repris.

Le Conseiller Aulique Heuschrecke, dans une Lettre interminable, où abondent les Compliments, les cancans politiques de Weissnichtwo, les dîners de Weissnichtwo, les propos de table, et autres éphémères trivialités, nous rappelle enfin ceci, que nous savions parfaitement déjà : Tout ce que peuveut être les Métaphysiques, et autres abstraites Sciences ayant leur origine dans la Tête seule (*Verstand*), ne saurait empêcher qu'une Philosophie de la Vie (*Lebensphilosophie*), comme celle des Habits en prétend être une, qui a son origine aussi dans le Cœur (*Gemüth*), et qui parle au Cœur ne peut atteindre à sa pleine signification, tant que le Cœur, lui-même

n'est pas connu, à découvert ; « tant que le concept du » Monde particulier à l'Auteur (*Weltansicht*) ne nous » est pas défini, et que nous ignorons comment, spécu- » lations et impressions, l'Auteur est arrivé à ce con- » cept ; en un mot, tant qu'une Biographie de l'Au- » teur n'a pas été philosophiquement-poétiquement » écrite, et philosophiquement-poétiquement lue. Sup- » posons même », ajoute-t-il, « que le Vrai spéculatif et » scientifique fût connu ; il reste encore, dans cet âge » investigateur, à se demander : d'Où vient-il, et Pour- » quoi, et Comment ? — Là-dessus, vous ne vous arrê- » tez que lorsque, faute de mieux, l'Imagination vous a » façonné une réponse, et que, formé soit des authen- » tiques linéaments du Fait, soit des linéaments forgés » de la Fiction, un tableau complet de l'Histoire Géné- » tique de l'Homme et de sa Conduite spirituelle s'est » déployé devant vous. Mais pourquoi », dit le Con- seiller aulique, et, en vérité, disons-nous avec lui, « pourquoi m'étendre sur les avantages de la Biogra- » phie de notre Teufelsdrœckh ? Le grand Herr Minis- » tre Von Gœthe n'a-t-il pas sagacement remarqué que » l'Homme est, proprement, le *seul* objet qui intéresse » l'Homme ? J'ai également noté qu'à Weissnichtwo » nos entretiens n'étaient faits, à peu de chose près, que » de Biographie ou d'Auto-Biographie ; étaient toujours » Humano-anecdotiques (*menschlich-anekdotisch*). La » Biographie est, par définition, la plus universellement » profitable, la plus universellement agréable des cho- » ses : spécialement la Biographie des personnes distin- » guées.

» Et maintenant, vous voilà, *mein Verehrtester*, » (très éminent Confrère) », continue-t-il, avec une élo- quence qui, si les termes n'en sont point plagiés de Teufelsdrœckh, ou s'il n'y a pas quelque tour de ce dernier, comme c'est notre soupçon, est à peu près inexplicable, « vous voilà tout entier plongé (*vertieft*) » dans cette profonde forêt de la Philosophie-des-Ha- » bits ; et, comme tous les lecteurs, regardant à l'en- » tour avec assez d'effarement. Les passages que vous » avez déjà pu venir à bout de comprendre, et que vous » avez transcrits sur le papier, n'ont pu qu'exciter en « vous une étrange curiosité, touchant l'esprit qui les » conçut ; le mécanisme psychique, sans égal peut-être, » qui façonna une telle matière, et la produisit à la lu- » mière du jour. Teufelsdrœckh a-t-il eu, lui aussi, un » père et une mère ; a-t-il jamais porté des bavettes,

» tété ? Serra-t-il jamais, en des larmes de ravissement, » un cœur ami contre le sien; regarde-t-il, lui aussi, pen- » sivement dans les profondes catacombes du Passé, où, » seuls, les gémissements du vent, sombres et graves, » donnent une réponse inarticulée? A-t-il eu des duels ; » — juste ciel ! comment s'est-il comporté en Amour ? » Par quels singuliers acheminements, enfin, par quels » passages souterrains, quels marais de Désespoir, et » quelles âpres collines de Pisgâh, a-t-il atteint cette » miraculeuse et prophétique Hébron (une véritable » Juiverie de Vieux-Habits), où il réside maintenant ? (1)

» Sur toutes ces questions bien naturelles, la voix de » l'Histoire Officielle est encore silencieuse. Tout ce » qu'on peut dire, c'est que Teufelsdrœckh est un Péle- » rin, un Voyageur venu d'une contrée lointaine ; plus » ou moins boiteux et poussiéreux ; qu'il s'est séparé » de ses compagnons de route ; qu'il est tombé aux » mains des voleurs, a été empoisonné de mauvaises » cuisines, dévoré de punaises ; et qu'ayant été lâché par » eux, il n'en a pas moins eu, à chaque étape, la note » à payer. Mais les particularités de sa Route, ses im- » pressions au jour le jour, les ébauches qu'il a pu » croquer, — bien que régulièrement notées a l'encre » sympathique, indélébile, par une invisible Plume in- » térieure, — sont-elles bien, toutes, celles-là qu'il pro- » duit maintenant ? Perdues, sans retour, peut-être : un » autre feuillet, sans doute, de cet immense Livre de » la Mémoire Humaine, abandonné à l'aile du hasard, » inimprimé, inédit, arraché comme un papier de re- » but, et laissé à pourrir, jouet des vents pluvieux ?

» Non, *verchrtester Herr Herausgeber* (2), en aucune » façon ! Je vous adresse là, grâce à la faveur sans » exemple dont vous jouissez auprès de notre Sage, » non seulement une Biographie, mais une Autobio- » graphie ; tout au moins les matériaux d'une Auto- » biographie ; votre perspicacité, si je ne me trompe, » en tirera des éclaircissements complets ; et ainsi la » Philosophie et le Philosophe des Habits surgiront en » pleine clarté devant les yeux émerveillés de l'Angle-

(1) Dans ce passage, fait remarquer M. Fischer, Carlyle se souvient évidemmeut du livre de Bunyan, *The Pilgrim's Progress*, qu'on a nommé avec raison le pendant ecclésiastique de *Sartor* (*voy.* la belle étude sur Bunyan, dans Taine). Dans cette allégorie religieuse, parmi les obstacles que le pélerin rencontre sur sa route, se trouve pareillement le Marais du Désespoir, *Slough of Despair*.

(2) Non, Monsieur et très honorable Éditeur.

» terre, et, de là, répandus en Amérique, dans l'Hin-
» doustan, dans la Nouvelle-Hollande (1), aux antipo-
» des, consommeront la Conquête (*einnehmen*) d'une
» grande portion de cette terrestre Planète ! »

Et maintenant, que le lecteur bienveillant juge de notre impression en trouvant, à la place de cette fameuse Autobiographie, dont nous devions tirer des « éclaircissements si complets », — Six volumineuses Enveloppes, soigneusement scellées, et timbrées, successivement, avec une encre de Chine mordorée, des symboles des six Signes austraux du Zodiaque, en commençant par la Balance. Dans ces Enveloppes scellées se trouvent toutes sortes de feuillets en tas, des bouts de papier, le plus souvent, des « coups de ciseaux », couverts de la peu lisible *cursiv-schrift* (2) du Professeur Teufelsdrœckh ; et traitant de toutes choses imaginables infra et supra-Zodiacales, mais de l'histoire personnelle du Professeur à rares intervalles seulement, et alors de la plus énigmatique manière.

Il y a des fascicules entiers, où le Professeur, autrement dit le « Voyageur », comme il s'y nomme, parlant à la troisième personne, n'est pas une seule fois mentionné. Ou bien, si nous rencontrons quelque fait biographique intime, de quelque importance, c'est parmi de vagues Disquisitions Métaphysico-théologiques, des « Pensées détachées sur la Machine à Vapeur », ou sur « La Possibilité constante des Prophéties » ; tels feuillets contiennent des récits de Rêves, arrivés ou non ; quant à ses actes, dans l'intervalle, lorsqu'il est éveillé, pas un mot. Des Anecdotes, le plus souvent sans désignation de lieu et sans date, s'éparpillent négligemment sur des fiches non classées, tels des papyrus sybillins. Il y a bien, çà et là, de longs passages purement autobiographiques ; mais sans connexion, sans cohérence appréciable ; ainsi dénuées d'importance, ainsi minutieuses dans le superflu, ces notes nous rappellent presque « P. P., Greffier de cette Commune » (3). De sorte

(1) C'est ce groupe, en y ajoutant l'Allemagne, que Carlyle appelle le *Saxonnat*.

(2) L'écriture courante, la cursive du Professeur.

(3) « P. P. Clerk of this Parish ». Ces mots entre guillemets constituent la signature d'un ouvrage composé par Swift et ses amis (vers 1727), dans lequel l'*Histoire d'Angleterre* de Burnet (1723) est tournée en ridicule précisément à cause de prolixités du genre de celles que mentionne ci-dessus Carlyle. Swift se nommait souvent *Peter Porcupine* (P. P.). — On sait qu'une autre version attribue les *Mémoires de P. P., clerc de cette Paroisse,* à l'ahurissant familier des Swift, le Dr Arbuthnot.

que les renseignements, ou manquent, ou sont désordonnés. Sélection, ordre, cela semble inconnu au Professeur. Dans toutes les Enveloppes, même imbroglio. Mais dans l'Enveloppe au signe du *Capricorne* et dans ses voisines, la confusion est peut-être pire. Tout près d'un fort éloquent discours prononcé lors de la « Réception du Chapeau de Docteur » se trouvent des notes acquittées de blanchissage (*bezahlt*). Les Voyages de Teufelsdrœckh sont indiqués par les noms de rues des nombreuses villes qu'il a visitées ; il y a là peut-être la plus complète collection qui soit de noms de rues, dans la plupart des langues vivantes.

Le Volume sur les Habits était déjà un vrai chaos ; mais ce serait encore le Soleil, en comparaison : et maintenant, à la place de ce Soleil, nous avons des Limbes vaporeux qui, se mêlant à ce peu de Lumière qui nous restait, vont la volatiliser et la décomposer encore ! En désespoir de cause, nous déposerons peut-être ces Six Enveloppes au British Museum, et nous nous épargnerons ainsi d'expliquer plus longtemps ces documents, et les reproches qui peuvent nous en venir. Il n'y a là, c'est assez clair, à glaner aucune Biographie ou Autobiographie de Teufelsdrœckh : c'est tout au plus s'il est possible à l'Editeur et au Lecteur, au prix d'efforts inouïs, moitié de raisonnement, moitié d'imagination, d'en tirer quelque ébauche, quelque vague, fugitive semblance du Professeur. Le contenu des six Enveloppes flotte autour de nous comme un chaos gazeux en appendice au chaos aqueux du Volume, voilà tout ; et nous ne pourrons guère en incorporer que des extraits dans notre étude sur cet ouvrage.

Jour et nuit l'Editeur est assis, débrouillant, avec des lunettes vertes, ces inimaginables Documents de leur *cursiv-schrift* indéchiffrable ; les rapprochant du Livre même, imprimé en caractères nets, mais presqu'aussi inimaginable. Sur ce chaos universel de sommets et de gouffres, de chaud et de froid, d'humidité et de sécheresse (1), il est là, s'efforçant, — en conglobant méthodiquement les semblables avec les semblables (2), — de bâtir un Pont solide aux pas des Piétons Anglais.

(1) Réminiscence de Milton :

For hot, cold, moist, and dry, four champions fierce...

(2) *Id. Ibid.*

... then conglob'd
Like things to like...

Jamais, peut-être, depuis que nos premiers Constructeurs de Ponts, le Péché et la Mort, bâtirent cette Arche stupéfiante, des Portes de l'Enfer jusqu'aux bords de la Terre (1), jamais nul n'entreprit tâche comme celle de l'Editeur de ces feuillets. Car, pour bâtir cette Arche aussi, dont la direction, comme nous le présumons humblement, est toute autre que celle de la Grande Arche primordiale, il faut extraire les matériaux des profondeurs noyées, et les amener des hauteurs ondoyantes de l'air, les prendre à l'une et l'autre masses (2), et les cimenter avec art, tandis qu'en bas les éléments bouillonnent : et ce n'est pas quelque force surnaturelle qui doit suffire à cela (3); mais, simplement, la diligence et les faibles moyens intellectuels d'un Editeur anglais, tâchant de dégager une Création littéraire, un Livre, d'un Chaos d'imprimés et de manuscrits allemands; Chaos où l'Editeur, à la façon dont il s'y démène, rassemblant, agrippant, aboutant les Pourquoi aux lointains Parceque, pourrait bien laisser toutes ses facultés, tout son soi-même.

Patiemment, sous ces fatigues et ces agitations incessantes, l'Editeur, réprimant toute irritation, voit sa santé, d'ailleurs robuste, décliner ; le sommeil le quitter en partie aux heures les plus naturelles, et les gens ne plus le tenir que pour un système nerveux détraqué. Mais à quoi consacrer sa vie, sa santé, si ce n'est à quelque œuvre ? Et quel œuvre plus noble que de transplanter les Pensées Etrangères dans le stérile terroir

---

(1) Voici le sublime passage de Milton :

... Sin and Death amain
Following his track (such was the will of Heaven),
Pav'd after him a broad and beaten way
Over the dark abyss, whose boiling gulf
Tamely endur'd a bridge of wondrous length,
From Hell continued reaching th'utmost orb
Of this frail world...

(2) ... here one mass, there another. — Le sens indique évidemment que c'est dans ces deux masses qu'il faut choisir pour constituer une œuvre. Dans ces réminiscences humoristiques du tableau de la Genèse de Milton, l'une des deux masses, la masse limoneuse, n'est autre que le volume même, le volume original de Teufelsdrœckh, chaos aqueux (that aqueous-chaotic Volume, a dit ci-dessus l'« Editeur »); l'autre masse, la masse d'air ondoyant, bouillonnant, gazeux, se rapporte aux documents biographiques, ci-dessus qualifiés de « chaos gazeux » (only as gaseous-chaotic Appendix to that aqueous-chaotic Volume can the contents of the Six Bags hover rounds us).

(3) Ce ne sont pas, en effet, le Péché et la Mort, — quoique... —

natal ; un seul : y planter ses propres Pensées ; et combien en sont capables ? Tout abrupte qu'elle semble, cette Philosophie des Habits, nous pouvons toujours pénétrer son vrai sens, vérifier sa promesse de nous révéler de nouvelles Eres, de nous découvrir les premiers rudiments obscurs et les germes déjà bourgeonnants d'une Ere plus noble de l'Histoire Universelle. Une telle récompense ne vaut-elle pas quelque effort ? En avant donc, avec nous, courageux lecteur ; vers la défaite, ou vers le succès ! Tu partageras le succès avec nous ; mais tu ne nous rejetteras pas non plus toute la défaite.

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)



LE MASQUE

Petite âme, Psyché mélancolique, dors.
Tu vins à moi du fond des heures ténébreuses,
Tes bras souples et frais et tes lèvres heureuses
Ont récréé mon cœur et réjoui mon corps;

Et tu m'a cru, petite âme blanche et farouche,
Tel que ton désir vierge encore me voulait,
Pendant tes longs baisers de miel pur et de lait,
Tant que l'ombre a menti comme mentait ma bouche.

Nulle parole et nulle étreinte et nul baiser
N'ont trahi la douleur secrète du cilice;
Mais, éveillée avant l'aube révélatrice,
Tu frémirais, Psyché fragile, à te briser,

Si le jour dessillant ta paupière sereine,
Au lieu du doux vainqueur que rêvait ton émoi,
Te décelait mes poings crispés même vers toi
Et mes yeux éperdus de colère et de haine:

Car je te hais de tout ton amour, ô Psyché,
Pour les temps à venir et les futures heures
Et les perfides flots de larmes et de leurres
Qui jailliront, plus tard, de ton être caché.

Mais avant que la nuit divine m'abandonne,
Avec le du r métal des gouffres sidéraux
Je forgerai le masque amoureux d'un Héros,
Rieur comme l'Avril, grave comme l'Automne.

Mort vivant sur les lèvres mortes d'un vivant,
Le masque couvrira ma face convulsée ;
Et maintenant que l'aube éclate ! O fiancée,
Chez qui la femme, hélas ! va survivre à l'enfant,

Éveille-toi ; rouvre ta bouche qui s'est tue :
Tu n'entendras de moi que paroles d'orgueil,
Et je me dresse, sous les morsures du deuil,
Triomphal et pareil à ma propre statue !

PIERRE QUILLARD.



TROIS CONTES ARMÉNIENS [1]

I

LES PÉTRIFIÉS

Ces rochers-là, au-dessus desquels tournoient les faucons et que les serpents sillonnent en rampant, ces grands rochers que la mousse qui les tapisse çà et là nuance de verdures grises, ces rochers gigantesques, dit une légende, étaient jadis des hommes comme nous.

En un temps immémorial, par cet endroit sauvage, passait une foule fière, une procession d'épousailles arrivant de lointains pays. Le bruit du tambour et du taf, la clameur des chants et des cymbales s'allongeaient par les plaines, jusqu'au loin, ainsi que le miroitement des armures et les blancheurs des vêtements féminins. L'épousée cachait sa beauté dans des voiles épais.

Soudain, une envie folle gonfla son cœur de découvrir son visage et de montrer avec une volupté sauvage ses charmes à ces lieux inconnus. Elle jeta ses voiles et montra sa face au soleil. La nature, irritée de son audace et de sa beauté, maudit et pétrifia elle et sa suite, et tous devinrent rochers, muets et immobiles pour jamais

Ils sont là, maintenant, dans une attente éternelle. On y distingue des traits déformés d'enfants, de vieilles et d'adolescents ; on voit des yeux farouches, restés ouverts en des fixités furieuses,

---

(1) Ces contes ont été écrits d'après les traditions populaires arméniennes par M. Roupen Zartarian, un jeune poète, qui est né et qui habite à Kharpout, chef-lieu d'une province arménienne de la Turquie d'Asie. Il se reflète, dans ces contes, quelque chose de la nature âpre et montagneuse de l'Arménie. Sans doute, s'intéressera-t-on plus encore à ces quelques pages de littérature arménienne, quand on saura que Kharpout a été l'un des centres des récents massacres. M. Zartarian dont manquent des nouvelles fut peut-être une des victimes de ces massacres.

des figures crispées qui semblent vouloir pleurer et qui ne pleurent pas. Une douleur s'y révèle, une vieille douleur qui les a tous torturés; entassés les uns sur les autres, ces rochers sont vraiment des êtres étranges qui, en dehors de la légende, ont des apparences vagues de figures humaines (1). Sous le soleil des matins, et sous les reflets mourants des soirs, ils flamberont là éternellement.

La légende a mis une croyance consolante en l'histoire malheureuse de ces rochers. Ils sont devenus un lieu de pélerinage, où les malades et les souffrants, les femmes surtout, s'en vont, avec un suprême espoir, porter leurs peines aux pieds de ces froides pierres ; ils y allument leurs cierges naïfs, et s'en retournent. Et les rochers, arrogants toujours, et fiers, dressent leurs têtes dans le ciel. Parfois, aux printemps, de blancs lambeaux de nuages s'arrêtent à leur sommet et les dentellent de petites écumes blanches; des figuiers sauvages et des arbustes verdoyants poussent là-haut, dans les fentes; la foudre les frappe quelquefois et en arrache des fragments. Aux jours sombres, pendant les pluies, les corbeaux y jettent des cris aigus, la pluie rampante en descend, et les vents, clamants, courent au-dessus d'eux.

Les regards des passants s'effrayent de leur hauteur. Troublés, ils se demandent si vraiment ces rochers ont été des hommes jadis, ces grands rochers que parsèment des milliers de plumes d'oiseaux?

II

LA FIANCÉE DU LAC

I

Sur les deux rives du lac, il y avait autrefois deux villages; l'un existe encore, l'autre a disparu sous les eaux.

(1) Les rochers qui ont fait naître cette légende existent réellement près de Kharpout.

Dans celui qui n'existe plus, une jeune femme etait surnommee la « fiancee du lac ». Tous les matins, bien avant le lever du soleil, lorsque le lac caresse ses rives sous les baisers de la brise et que les eaux se plissent en un lent frisson, la fiancee du lac regarde, du rivage, un vague oiseau noir, nageant au loin, et qui s'en va s'évanouir, se perdre dans l'onde.

De sa face une lumière émanait, tombait dans l'eau; sa taille était pareille aux saules, elancee comme les saules qui se dressent le long des fleuves; ses cheveux ruisselant sur ses épaules, on les dirait les rayons de la lune glissant le long des trembles; et ses yeux ceux de la biche fuyant sur les monts. Quand, au matin, elle quittait le lac, les poissons s'agitaient vivement.

Ainsi contaient les vieux, qui eux-mêmes n'existent plus maintenant.

II

Chaque soir, bien tard, à minuit, une lueur vacillante tremblote sur la rive du lac et a l'air de faire signe aux eaux ; et soudain, on entend dans les eaux un bruissement d'écumes; enveloppé dans de blanches écumes, un jeune homme sort de l'eau, beau, comme né de l'écume. Et chaque nuit, tout seuls, près des galets et des grenouilles du lac, dans la solitude nocturne, les amants des eaux s'aiment jusqu'au jour. Dans la nuit epaisse, le silence n'est entrecoupé que par les coassements des grenouilles qui se prolongent et s'éteignent dans l'eau.

Et quand l'étoile du matin se lève sur le village opposé, derrière les monts, l'enfant du lac la prend pour guide, et tend ses bras vers les eaux ; l'amante le suit des yeux, elle le regarde nager, s'éloigner, diminuer, devenir un oiseau noir, puis un point, puis disparaître.

Au point du jour, lorsque la fiancée du lac retourne vers sa maison, les flots battent la rive et les poissons s'agitent avec émoi.

III

Un jour, une vieille voisine eut vent de l'affaire, rapporta le fait à l'époux de la fiancée du lac.

Cette nuit-là, la lumière donnait encore le signal, et le jeune homme n'était encore arrivé qu'au milieu du lac, quand tout à coup dans la nuit une main furieuse arracha la lanterne des mains de la femme, la jeta par terre, saisit la femme par les cheveux; vainement elle pleura, supplia, l'époux fut impitoyable. Et en mourant au bord du lac, elle maudit l'époux, la vieille et le village.

Le lendemain, lorsque l'astre du matin se leva là-bas derrière les monts, à l'heure où les amants du lac se séparaient, le berger qui avait dormi le soir sur la montagne, ne trouva en descendant ni village ni hommes. L'eau avait tout englouti.

Maintenant, chaque nuit, à la place où était le village, une lueur, dit-on, s'allume sur les eaux, à minuit ; au matin, à l'heure où Vénus point, elle s'éteint, le lac s'agite, et deux oiseaux blancs au bec rouge apparaissent ; ils sillonnent doucement l'onde paisible, ils en font jaillir de petits flots, puis disparaissent, et on ne les voit jamais pendant le jour.

Lac, ne dis leur nom à personne !

III

FLEURS ! ROUGES FLEURS !

I

Au bas de cette hauteur énorme, devant laquelle un abîme vide bâille à gueule béante, sous ces gigantesques rochers, c'est l'Euphrate qui passe. Les flots frappent les plates pierres usées avec un claquement sourd et font jaillir des écumes blanches et bouillonnantes. La nature inculte et déserte est là, intacte, avec sa terre et son eau primitives. On voit par-ci par-là des peaux de serpent ; de longs fils de toile d'araignée se balancent par le

vide ; le fleuve, livide, brumeux, couché par terre dans toute sa longueur de colossal serpent, s'en va, bien loin, touche l'horizon, s'y perd ; les oiseaux qui passent par là-haut laissent tomber des plumes qui descendent en spirales légères, ou bien un fragment de pierre qu'arrache aux rochers la course d'un lézard, dégringole vers le fleuve en faisant retentir les profondeurs. En face, il y a des monts aux flancs recouverts d'épaisses forêts, d'une sombre verdure, où des chaumières cachées dans les arbres, montrent, à travers la pénombre, leurs blanches toitures.

Dans ce gouffre de mort qui regarde le ciel d'un œil aveugle, où les rayons mêmes du soleil ne tombent qu'en se brisant, un homme s'est précipité du sommet de l'effrayante hauteur.

II

Voilà trois jours qu'il était perdu. Sa femme et ses enfants l'avaient cherché, désespérés, dans les endroits les plus invraisemblables, et ne l'avaient pas trouvé. Il s'en était allé, la nuit, marchant sur la pointe des pieds, si doucement que ni les enfants ni la femme ne l'avaient entendu. Etait-il devenu fou ? Un vent étrange l'avait emporté. Ils ne le trouvèrent pas.

Se réfugiant en une espérance suprême, avec la résignation du désespoir, ils voulurent le chercher parmi les rochers où le pied de l'oiseau peut à peine se poser et que l'homme n'a jamais abordés. La mère attendit et les petits grimpèrent.

Horreur ! sur la pointe d'une saillie de rochers, les pieds pendant sur le vide, un homme assis, regarde le gouffre. La peur du péril ne le trouble pas. Il regarde les canards sauvages qui s'envolent, deviennent de petites boules blanches et disparaissent. Le long du fleuve, les grands roseaux verts se balancent comme un appel silencieux et terrible; est-ce lui qu'ils invitent? il regarde, yeux fixes, le gouffre. Il n'entend pas la voix suppliante de ses enfants qui de loin l'appellent.

L'abîme le fascina peut-être, ou bien lui fit-il entrevoir le bon repos de son sein, où celui qui posera la tête dormira pour jamais l'infini sommeil que personne ne troublera et où les vents du monde ne viendront plus réveiller les automnales douleurs en soufflant dans son cœur. Le fleuve chantera sa douce berceuse par la bouche de ses petits flots et les vertes laines de grenouilles (1), avec leur calme balancement, deviendront, elles aussi, une harmonie et diront des chants, de suaves chants de mort. Les peines, avec lui, fermeront les yeux.

III

Quel est ce son qui vient d'en bas, profond et sourd comme le bruit d'un torrent arrivant du fond d'une caverne et que les rochers prolongent d'un solennel accompagnement ? Une large agitation déchire les eaux, s'y propage ; le fleuve se bouleverse, se balance comme un ivrogne et cogne aux rochers des rivages. Pourquoi les mouettes et les canards sauvages tournoient-ils là-bas, effrayés, montent-ils en cercles rapides? Mais le fleuve dénoue de nouveau l'écheveau de ses calmes ondulations et va, rampant entre les chênes verts, dormir le long de la forêt, le long des montagnes. Au loin, les arbres attendent toujours, silencieux, à leur place ; les chaumières de terre, solitaires sous l'ombre, demeurent en le vague bonheur de leur immuable rêverie, et le soleil fait luire leurs murs blancs et leurs toits, tandis qu'un dogue, errant tout seul, fait retentir la solitude en prolongeant à travers les arbres feuillus son rauque aboiement.

Où s'en alla-t-il, l'homme audacieux qui tout à l'heure, les pieds pendant sur l'infini, avait l'air de narguer le gigantesque vide ! Etait-ce un fou ou bien un ginn des rochers ? Non ! voici un couple d'orphelins qui sont restés là, seuls, sur les pierres.

Les grillons chantent, les oiseaux sauvages jet-

(1) *Kordn-pourt* : nom populaire d'une plante.

tent des cris perçants dans l'air. Là-haut, les deux petits pleurent ; ils interrogent le faucon qui passe, la brise qui s'envole : Celui qui va en bas ne revient-il pas ?

— Dites, pierres, où s'en alla notre père ? Tout à l'heure il était ici, assis sur la pierre ; nous l'avons vu qui regardait en bas ; qui l'appela par en bas ? ne l'avez-vous pas vu, petits arbustes qui vous balanciez doucement près de lui ? il ne vous a rien dit pour nous ?

L'oiseau qui s'est posé ramasse son plumage au moment de prendre l'essor, penche sa tête en avant, suspend ses ailes à demi, fait un mouvement et s'envole.

Les tiges desséchées des euphorbes s'agitèrent et les petits crurent peut-être voir dans ce balancement la réponse cachée à leur question. Ils s'embrassèrent... Ils allaient en bas chercher leur père.

Le soleil éclaire les pierres de ses beaux et purs rayons ; sa clarté limpide inonde d'une abondante lumière ces lieux malheureux qui virent la mort d'un père et de ses enfants. Mais voici qu'à côté des oseilles sauvages et des herbes de roche, poussent des fleurs, des fleurs rouges, des fleurs couleur de sang, qui tremblent au moindre souffle de la brise et qui se cachent entre les pierres, dans les coins ombreux, timides, tête courbée, comme des orphelins.

Et le gouffre est maintenant l'abîme de la mort qui glisse le frisson dans les veines du passant. Les chevreaux eux-mêmes ont peur d'aller brouter là-haut. Seules de grandes fourmis, par longues files, noires ou rouges, remontent et descendent vers leurs trous invisibles. Personne n'aborde plus ces lieux. Par les nuits, la lune monte, toute seule, muette et désolée, passe en regardant de ses yeux quêteurs, éclaire d'une lueur malade ces pierres sauvages qui devienent plus funèbres sous les ombres mi-lumineuses planant en les solitudes : en bas, le fleuve s'en va en bruissant, miroitant

sous quelques rayons d'argent, mord de sa langue de vipère les pierres et les mousses de ses rives, écoute les grenouilles innombrables qui crient, crient dans l'ombre, le fleuve oublieux que ses sables enterrèrent le corps d'un père et de ses enfants. Et l'abîme, comme une immense négresse fantômale, ignorant qu'il attira des hommes et les engloutit, sourit de ses lèvres sensuelles à la lune qui le regarde du haut de l'azur.

ROUPEN ZARTARIAN.

Traduit de l'arménien par ARCHAG TCHOBANIAN.



SUR LONDRES

Sous un ciel de Passion aux nuages arrachés et durs, où la lune blafarde et envoilée tamisait des rayons inquiets, se dressait hirsutée, noire, puissante et formidable, découpée de clochetons, hautaine de tours carrées, majestueuse de terrasses, sainte de dômes et de nefs, de porches et de flèches, la silhouette mystérieuse et grandiose du palais du Parlement. Dans les eaux de la Tamise silencieuse et vide, où plongeaient ses assises, le spectre de ses façades se noyait parmi les scintillements de l'or pâle essaimé de là-haut ; et, au-dessus du champ mouvant où tremblotaient ces ombres, les lignes de pierre se heurtaient indéchiffrables dans la profondeur de la nuit ; cathédrale, donjons, bastilles, galeries, d'où glissaient des lumières vite évanouies, qui s'accotaient, s'écrasaient et se liaient étroitement pour ne faire qu'une même masse imposante et formidable : à l'arrière plan, le triple porche ogival de Westminster Abbey, ses clochers hérissés de dents de loup, s'estompaient dans la brume opaline, et auprès de ces deux colosses, plus rien n'osait percer dans le nimbe. Je ne me lassai pas de regarder, frappé de la grandeur de cette apparition. Très bas, mais très distinct, chaque arbre du parc semble un personnage taciturne d'une longue théorie encapeluchée, étrange chapitre qui attend le signal d'un bourdon pour rentrer et chanter l'office. Couché le long du fleuve, son grand œil de feu, — le cadran lumineux de la Clock Tower, — sans cesse ouvert et soupçonneux, le monstre semble veiller sur l'artère où passe tout le sang qui vivifie Londres, et on pressent à son allure entêtée et terrible, que là doit demeurer le palladium de la cité : le sac de laine du Lord Chancelier.

J'ai revu le palais, et ses fleurons gothiques désespérément mêmes, le peu d'envolée de ses unités, si on en excepte toutefois Westminster Hall, le disparate de son plan d'ensemble qui est, de par le hasard, plus contrarié que pittoresque, m'ont toujours fait regretter d'avoir détaillé au grand jour ce que la nuit avait si puissamment revêtu de rêve.

Sur le côté du Parlement, une rue m'appelle, toute gaie de mouvement et de vie. Le soir, la lumière à

Londres semble avoir un éclat et surtout des répercussions plus vives que partout ailleurs ; cela tient à l'atmosphère humide qui recouvre toutes les choses extérieures d'une ténue couche d'eau qui les vernit et cause ces réfractions que nous n'observons à Paris qu'aux jours de pluie. Ce coin de chaussée me réjouit avec ses scintillements frais. Les boutiques allumées, les bars luxueusement habillés de bois rouge savamment menuisé et incrusté de cuivre, les Tea Rooms tout blancs avec leurs tables de marbre, leurs murs de faïence où s'envolent en un décor anémique et bleu des hirondelles parmi des lierres fleuris, les comptoirs des joailliers avec la ferronnerie discrète qui les clôt et les gemmes qui flamboient dans les écrins, les tailors importants, leurs étalages d'étoffes aux tons si aimables et qui deviennent si ridicules transformés en *suits*, le remuement des gens qui passent, curieux, le croisement des voitures dociles aux grands gestes des policemen noirs, vernis aussi et gantés de blanc, tout cela contraste si fort avec l'allure lugubre du chemin qui m'a amené à Westminster, que je me mêle aux promeneurs et que je flâne avec eux. Appendue à un bras d'enseigne, au-dessus d'une lyre dorée traversée d'une palme, grésille dans un œuf de verre dépoli une lampe électrique aveuglante : c'est le panonceau d'un music-hall. J'entre.

Dans une demi-obscurité, quelques marches me mènent à un guichet treillissé d'une grille, derrière le rideau vert de laquelle une voix rogue me réclame six pences. Je les donne, une manière de chasseur soulève une draperie à ma gauche, et me voilà dans la place. Je regarde. Sous des voussures basses, décorées d'amours lourdauds folâtrant parmi des roses robustes comme des choux, une ceinture de balcons divisée en box et une série de banquettes où les places sont marquées par des appuis de fer, deux lustres maigres dont les papillons brûlent à nu dans l'air alourdi de tabac, d'alcool et de bière, jettent leur clarté frissonnante sur un public tassé, avide, où entre les dos ronds et attentifs je vois peu de corsages, et d'où s'échappe parfois un gros rire ou un grognement qui est un « well ! » d'approbation. C'est à côté de moi une procession continuelle et presque silencieuse d'auditeurs qui s'échappent un moment pour venir à un comptoir enchâssé dans le mur, boire des pintes d'ale, des verres de limonade et de gin.

qu'on leur vend uniformément quatre pences, et qu'on leur sert avec un affreux cigare noir qu'ils allument incontinent, que d'aucuns échangent contre une légère goutte versée en plus dans le verre vide. En dépit de la buée, je commence à distinguer la scène. Dans un parc très vert où s'élève un palais Louis XIV, une femme s'avance : bas noirs, jupe noire, gants noirs, la tête écrasée par une perruque blonde, moutonnante et dorée, sous laquelle brillent deux petits yeux gris-bleus et se dessine une grande bouche aux lèvres carminées. Elle chante gravement sur un rythme ternaire, — triolets coupés de croches piquées, — avec une voix blanche et aigre qui est un produit local et que j'ai retrouvée souvent, scandant des mêmes gestes les mêmes mesures à chaque couplet, une chanson d'argot londonien, incompréhensible pour qui n'est pas né dans le West-End. Et, le couplet fini, elle sort soudain de sa réserve pour danser une gigue très curieuse, qu'accompagne en *forte* l'étrange orchestre de quatre malheureux cuivres vêtus d'habits rouges galonnés, renforcés d'un piano. Tout à coup un homme se lève au milieu des spectateurs, et, tournant le dos aux artistes, donne officiellement, avec une solennité comique, le signal des applaudissements, — j'ai su depuis que c'est un employé aussi traditionnel que le chef d'orchestre et le contrôleur. — Alors c'est du délire. On répète le refrain en chœur, la diva remercie, l'applaudisseur commande le silence, et elle dit le couplet suivant. Et une autre lui succédera, également de noir vêtue, invariablement toisonnée de blond luxuriant : parfois un grand garçon blême viendra débiter un monologue, rehaussé discrètement d'un air qu'il sifflera ; mais toujours, toujours jusqu'à minuit, se succéderont les perruques blondes, les yeux gris et les grandes bouches rouges... Je sors écœuré !

Sur le flanc de Charing Cross Station, une rue monte, étroite, moyennageuse avec ses enseignes envahissantes qui s'agitent, tapageuses de lumières, pour happer le voyageur : je l'évite et m'engage, pour regagner Northumberland Avenue, sous un passage voûté, très large et assez bas, au-dessus duquel roulent les trains du South-Eastern. Je distingue, à la lueur vacillante d'un réverbère, un placard collé au mur : il y est dit qu'on sera reconnaissant à la personne qui mettra sur la trace des individus qui y commettent des « nuisances ». Le vieux mot français dans sa gangue saxonne est, pour

le moins, suggestif. Ce qui l'est plus encore, c'est un groupe de dormeurs vautrés dans un angle : ils sont bien là dix hommes, loqueteux et hâves, pressés les uns contre les autres, qui ne s'étouffent mutuellement par je ne sais quel miracle, amas honteux de corps misérables, de têtes bouffies d'ivresse, d'où il sort, par places, des poings crispés, des coudes nus, des pieds lamentables chaussés de savates et de bottes problématiques. Evidemment il sommeille pas mal de nuisances à venir en ce coin : qui ira jamais les dire ?

Il y a dans l'air du matin du courage et de la gaîté. En dépit de son penchant naturel à la mélancolie et de son brouillard que l'on fait plus chronique que de raison, Londres n'échappe pas à cette joie particulière des premières heures. Où que vous soyez, elle se fait sentir. Le long de Serpentine River et dans Rotten Row c'est, par les allées rectilignes, le défilé matinal des cavaliers et des amazones, des nurseries entières montées sur de lilliputiens poneys ; les jours de Drawing Room, le flamboiement d'un détachement de Horse-Guards traversant Hyde-Parck Corner avec le cliquetis de leurs cuirasses irréprochables, de leurs grands sabres fourbis à neufs et de leurs panaches blancs ; c'est à Grosvenor Square ou dans Brook Street, le mail-coach, ses belles courbes robustes, ses rechampis jaunes, ses paniers d'osier, son personnage en livrée bleue, coiffé d'un chapeau de soie crème brossé à la mal-content, qui souffle, apoplectique, dans une longue trompe de cuivre pour appeler les gentlemen en humeur de faire la promenade de Richemond ou de Kew ; mais ce qu'il faut voir c'est le formidable mouvement, la montée des quatre cent cinquante mille hommes qui prennent journellement la Cité d'assaut. Il en vient dë tous les points, à pied, en omnibus, en cab, en chemin de fer, et cette foule affairée, compacte, pressée d'arriver à l'heure à l'*office*, cause une animation incroyable. Les *bus* bondés, leurs conducteurs coiffés du haut-de-forme classique, passent sonnant leurs grelottières, vous souhaitant bien comiquement un bonjour intéressé : *Good morning, sir, have you used Pears soap ?* les cab ne flânent pas le long des trottoirs et se faufilent avec une incroyable dextérité dans le dédale des véhicules, camions chargés, charettes de bouchers, fourgons du Post-office, coupés solennels de médecins, qui s'entrecroisent, rapides, sans jamais s'accrocher, train infernal qu'on mène au-

tour et dans la Cité. Sur d'autres points le spectacle n'est pas le même, car Londres est un ensemble de villes fort différentes les unes des autres, qui s'enclavent, se juxtaposent, se soudent, mais dont la vie propre est très tranchée et se conserve intacte, sans s'altérer. Elles sont plus que voisines, semblent faire corps les unes avec les autres, et restent aussi séparées et étrangères au fond, qu'elles semblent unies à la surface. Et il en sera toujours ainsi, sans que jamais les bonnes épurent et convertissent les pires, et dans les siècles à venir, à la grande honte des quatre comtés, Whitechapel, Fulham, Clerkenwell existeront, intangibles. La faute en est à cette extension continuelle et effrayante de la cité monstre, qui englobe toujours davantage sans épurer et améliorer les vieux centres, crée des villes nouvelles dans sa banlieue sans songer à assainir les vieilles rues, ainsi Paddington, ainsi Clapham où il s'élève plus de dix mille maisons par an, tandis que les bouges immuables de Saint Gilles, fermentent, enserrés dans les plus belles rues de la Métropole. Cela, je le reconnais, pour le plus grand bien de la couleur locale : mais, je doute fort que ce soit cette considération qui ait guidé le Conseil du Comté. Si Londres se fût trouvé dans une ceinture de bastion et de courtines, il eût bien fallu qu'il vécût sur lui-même et bien des coins pittoresques n'existeraient plus depuis longtemps. Ainsi Rome dont les vieux quartiers ont fait place à une très banale ville blanche et plate : disparus les abbés et les monsignors si amusants avec leur importance et leur gravité, disparues, auprès des fontaines jaseuses aux margelles vertes, les jolies Transtévérines qui caquetaient avec les moines mendiants, disparue cette quiétude endormie et ce laisser aller de ville papale où il fait bon vivre... Hélas !

Pour descendre vers Blackfriards, je suivais une rue d'assez bourgeoise apparence, où les servantes lavaient à l'éponge et à la brosse, les marches de pierre qui accédaient aux portes ; agenouillées dans l'eau, elles frottaient consciencieusement, s'inondant elles-mêmes d'éclaboussures et de savon, mais toutes invariablement coiffées de chapeaux ; il ne m'a pas été donné ici, de voir dehors une femme en cheveux, quelle que soit sa condition. Un boy survient, poussant devant lui, sur une brouette, un immense pot à lait en fer blanc ; aussitôt elles vont faire la provision pour le tea. Où êtes-vous *milk maids* qui veniez autrefois, avec vos

seaux d'étain cerclés de cuivre, la palanche aux épaules? Où êtes-vous *milk girls,* vierges du lait, qui passiez gaies, satisfaites et jeunes, criant : *milk maid, below!* aux soupiraux des cuisines? Le parlement vous autorisait à verser un tiers d'eau dans vos seaux ; on ne vous en voulait guère, car vous apportiez avec vous un parfum de santé et de plein air qui embaumait ce que vous mesuriez si parcimonieusement dans vos pintes luisantes. Vous avez rejoint les marchandes d'oranges dont Ben Jonson a laissé le portrait : justaucorps de drap noir, manches bouffantes d'une éclatante blancheur, chapeau de paille à larges bords, cheveux emprisonnés dans la résille, mules à la poulaine, talons élevés et jupons rouges ; elles allaient, chantant doucement : *Fair lemons and oranges!* parfois plus roses et plus carminées que les fruits de leur éventaire : vous les avez rejointes, *milk girls,* ne voulant compromettre votre grâce jeune au contact des « struggle for lifer », plus modernes, qui couvrent maintenant le pavé...

Le pavé d'aujourd'hui! Qu'il est différent de celui d'autrefois! Le commerce se faisait alors dans la rue, à la fois atelier et bazar, et, de toutes parts, s'élevait ce concert d'harmonie qui réjouissait si fort ce bon docteur Ding et fendait l'âme de ce pauvre Hogarth. Aux environs de Westminster étaient les fripiers et les lunetiers, à Cheapside les drapiers de soie et de velours ; à Westminster Hall, c'était le marchand d'encre avec son barillet, allant de groupes en groupes d'hommes de lois et de plaideurs, crier : *Fine writting ink, gentlemen!* Quand il rencontrait une femme, il changeait de thème : *Pretty pens, Paris thread, pretty women!* Jolies épingles, fil de Paris, belles dames! Et, un peu partout, le barbier et le pédicure, le chanteur de ballades et le rémouleur, le marchand de bois et le fendeur, son compagnon, tous les métiers et toutes les professions, depuis le vendeur de viandes chaudes, de *Ribs of beef both fat and fine*, de *Hot Sheep's fat!* et de « limande à l'ailie » et de « brouet d'orge » pour les jours maigres, jusqu'au marchand de joncs verts, de *rosemary and lavender,* pour paviller les chambres. L'homme aux seaux de bois, de la corporation des chandeliers, passait, quêtant aux fenêtres des cuisines ; la vieille marchande de pudding, béquillait, clamant désespérément : *Diddle, diddle, diddle, dumpleins, ho!* suivie du maître bonnisseur en chapeau galonné et en habit de cérémonie, compère de cette commère, qui vendait aux gens fourbus l'élec-

tuaire nécessaire. Et Owen Clemcey, l'homme aux jambes gelées, *The frost bitten sailor,* l'historique mendiant, et le postman qui assourdissait avec sa sonnette, et les *Fortune teller,* qui disaient l'avenir, et le shœ-black qui avait *pierre noire pour noircir pantoufles et souliers,* et ce tinker qui s'en allait sous le poids de sa chaudronnerie, hurlant : *Pots, soufflets, cuivres, poëles à frire, bassinoires, chaudrons à raccommoder.* Cela faisait un hourvari effroyable sous lequel d'autres voix, plus humbles, mettaient une pédale : l'appel de ceux qui ne demandaient même pas de monnaie, et qui proposaient l'échange simple, *l'eau pour le pain, les fagots pour le pain, l'aiguille pour le vieux fer!* ou encore *old shœs for some broom!...* Il y avait aussi l'appel terrible et lugubre, celui qui descendait des fenêtres grillées des prisons et des hospices, sous la forme de petits sacs pendus à des ficelles, *Some broken bread and meat for the poor prisoners.* Et quand ce cri-là n'était pas entendu, quand le passant ne s'arrêtait volontiers, un prisonnier, chargé de chaînes, parcourait les rues et les marchés, criant sa plainte et étalant sa hideuse misère... Tout pour la vie se criait sur le pavé, haut ou bas, doucement, aigrement, douloureusement, pittoresquement toujours, symphonie qu'on a notée scrupuleusement et qui est bien curieuse à déchiffrer.

Rapidement je touche à ces quartiers que je veux voir. Je suis dans Upper Thames ; les portes sont défendues de bornes massives rouagées par le fer des roues, dans les façades largement fenestrées, le long desquelles courent des fils électriques qui gagnent les toits et couvrent la Cité entière de leur inextricable réseau, on aperçoit tantôt un monde de commis abattus sur des livres énormes, écrivant, notant, mettant à jour des comptabilités fantastiques, tantôt des essaims de garçons et d'hommes de peine qui chargent, qui rangent, qui empaquettent ; mouvement méthodique, agitation silencieuse que trouble par instant le roulement d'un camion ou le sifflet d'une machine.

Entre les deux immenses murs de briques d'une ruelle étroite, devant l'entrée d'une de ces *courts* si froides et si tristes, le haquet d'un brasseur est arrêté, — *dray* bas puissamment charronné, aux roues petites, très larges et résistantes, auquel deux énormes chevaux gris à la croupe luisante, sont attelés. Le haquet est vide, les butts pleins de gallons de porter sont encavés ; le dryman, son tablier lui cuirassant la panse, boit len-

tement la pinte de bonne bière forte qu'on lui doit après sa livraison, sa grosse face rougeaude collée au pot d'étain ; à quelques pas, un nègre à demi-nu, squelette de bronze dont les muscles se roidissent et se tendent sous l'effort, se pend à la corde d'une poulie pour monter des sacs de grains jusqu'à une lucarne ; au fond, la Tamise entrevue met sa tache glauque ; et il me semble que l'on ferait une savoureuse eau-forte de cette violente antithèse qu'éclaire le jour blafard de l'impasse.

Plus je vais, plus les maisons prennent un air renfrogné, revêtent un caractère lourd, épais, brutal : on sent qu'on approche d'une ville insoupçonnée encore, construite non pour des hommes, mais pour les choses qu'on emprisonne impunément sans air et sans lumière. Le sol s'abaisse, le pavé devient dangereux, se couvre d'une fange glissante, les ruelles qui mènent au fleuve se multiplient, la lourde odeur de l'eau flotte partout. Près d'une échoppe louche où l'on débite des charcuteries molles et des oignons cuits dans la graisse, une femme perchée sur un escabeau, accoutrée d'un plaid débué serré à la taille par une ficelle, coiffée d'une capote retenue par des brides vertes, d'où émergent les mèches grises et le long nez d'une vieille gipsy, donne pour un farthing des gâteaux ronds et blancs qu'elle sort d'une étuve emmaillottée de linges fumants, placée devant elle sur un trépied. Autour d'elle évolue tout un public de gueux, de vagabonds, de meurt-de-faim qui tremblent sous leurs haillons sordides et leurs loques, pâles de la nuit passée dans quelque chantier mal gardé, les yeux rouges, les joues défaites, le regard mauvais, et qui dévorent avec des grognements de bêtes affamées, ces sortes de puddings pâteux qui les réchauffent. Quelle besogne vont-ils trouver aujourd'hui ? Quels coups vont-ils faire ?... Ils s'éloignent de ce pas indécis et las des sans-asile, les coudes serrés, les mains cachées, l'échine courbée ; et toujours la presse est aussi grande auprès de la mégère qui empoche prestement les piécettes et ne distribue sa marchandise qu'à bon escient.

Maintenant les constructions se font plus énormes et des cheminées d'usine émergent, de-ci de-là. Le long d'une clôture en planches, toute couverte d'affiches hautes en couleurs, où s'étale l'émouvante réclame peinte du mélodrame que l'on joue au Royal Surrey Theatre, — dans une campagne isolée, près d'une chaise de

poste en morceaux, un gentleman très correct et très ganté emporte une jeune miss dans ses bras, tandis qu'un autre gentleman, non moins correct et non moins ganté, tient en respect et terrifie avec son revolver, une bande de brigands a chapeaux pointus et à tromblons, — un groupe attire mon attention : un vieillard maigre, grand, d'aspect minable dans sa lévite râpée, donnant la main à une petite fille de six ans à peine. Ils vont tous les deux à pas menus, l'homme offrant aux rares passants capables de lui acheter, une pacotille de crayons, de porte-plumes, de fioles d'encre; et la petite, inconsciente de l'affreuse quête, chante, l'œil étonné, contente de regarder les accidents du chemin, avec des brandillements heureux de bras quand quelque chose lui sourit et des sauts de joie qui font tressaillir son être tout entier. Elle chante une ronde enfantine où il est question d'un pauvre toutou qui a perdu son maître. Il le cherche dans la *country*. Il neige, naturellement c'est Christmas, et il voit dans les villages qu'il traverse des toutous heureux qui se chauffent devant de grands feux clairs, avec le « master » et sa famille en fête, et il continue toujours plus inquiet et plus chagrin. Pauvre Tom ! Tom Fleur, s'il vous plait, *Tom Flawer*; et elle sourit tout en chantant, à quelque grosse et bonne tête de terre-neuve, au nez luisant et noir, aux grands yeux jaunes, qu'elle entrevoit dans son imagination. Le vieux la laisse dire sa complainte se gardant bien de la tirer de sa rêverie, tandis que revient sans cesse sur les mignonnes lèvres, en un mode mineur, la plainte mélancolique et douce : *Poor Tom Flawer* !...

Lentement ils remontent la route que j'ai suivie, pour gagner les avenues riches, bordées de palais.

C'est, à mesure que j'avance, toujours les mêmes caractéristiques : fatigué, je m'engage dans les rues que je côtoie. Au bout de quelques pas, avec une promptitude surprenante, la voie se rétrécit, les maisons s'abaissent, des ornières se creusent : brusquement, c'est un autre aspect. Il me semble que je suis dans un de ces lieux maudits qu'habitaient ces réprouvés qu'au Moyen-Age on confinait dans les Ghettos, — géhenne horrible, inoubliable et sinistre qui défie toute description, au seuil de laquelle tous les courages de la Miséricorde, de la Rédemption et de l'Aumône doivent se glacer. Devant moi une sorte d'égoût fangeux s'enfonce, mal couvert, là-haut, de haillons et de drapilles sor-

dides qui flottent, velums maculés qui jettent beaucoup d'ombre sur beaucoup d'horreur, qui emprisonnent les miasmes et les exhalaisons, entre lesquels percent des flèches de jour qui permettent de distinguer des masures, repaires et étables délabrées et sordides. Au-dessus des portes, des auvents s'allongent, sourcils torves, corniches pourries, où sont attachées d'autres guenilles ; à l'un d'eux, se balançant à un énorme croc de fer, pendent un quartier de cheval et un énorme paquet d'entrailles sanglantes et violacées ; en bas, un baquet dégorge des caillots de sang et des chairs dépecées devant lesquelles hésiterait un chien crevant la faim : c'est l'étal d'un boucher. A côté d'une bouteille brisée, près d'une flaque de sang plus vermeil, gît un chapeau de femme, péitiné et méconnaissable. Une truie philosophe va d'une porte à l'autre, fouillant de son grouin les ordures amoncelées ; des rigoles s'entrecroisent, formant des mares infectes où elle patauge à l'aise ; une large peau de bœuf clouée à même un mur, aveugle une crevasse ; d'un trou rond au ras du sol, qui doit être le soupirail d'une cave, monte le tumulte bestial d'une orgie ; — et dans la puanteur lourde qui s'élève de ce cloaque, réceptacle de toutes les fièvres, de tous les typhus, de toutes les hontes, de toutes les abjections de tous les vices, de tous les crimes, de toutes les promiscuités et de toutes les souillures, grouille un monde spectral, ignoble, nu, dépenaillé et cynique, où l'enfance a des rides et les gencives rongées, où la vieillesse est folle et toujours ivre, où la mort même perd sa majesté, où la misère humaine atteint son expression la plus entière et la plus effroyable : Whitechapel !

O Conseil du Comté ! ô comité de secours ! ô *relieving officers* ! ô missionnaires de la Cité, que faites-vous ? Oui, je sais, vous avez encore Fulham, Notting Hill, Clerkenwell, Saint-Gilles, et l'entour de Drury Lane, et la Judd Street à Saint-Pancras, et Saint-Georges-le-Martyr à Southwark, et les tisserands irlandais de Bethnal Green, — chancre hideux qui vous ronge de toutes parts, contre lequel vous luttez en désespérés, mais qui vous tenaille au flanc, incurable, tenace, profond, mystérieux contre-poids de votre richesse, horreur que nulle ville au monde ne connaît comme Londres !

Je reprends hâtivement les méandres que j'ai suivis. En dépit de ma scrupuleuse attention, je m'égare dans le dédale où ce cauchemar me poursuit ; j'entr'aperçois

enfin, à l'extrémité d'un passage fort étroit, un jour plus grand où des verdures d'arbres s'estompent. Je suis sauvé, c'est la Tour.

Qu'elle est loin de produire l'effet qu'on attend d'elle, cette Tower de tragique réputation. Malgré tout le sang historique que ses pierres ont bu, cette fois le décor est au-dessous du drame et la légende l'écrase de toute sa beauté et de son pittoresque. C'est, au fond de fossés profonds et larges dont les revers sont fleuris d'une végétation lépreuse de banlieue, une agglomération de tours rondes, uniformes et ennuyeuses, que relient des constructions modernes sans style et très banales, amas qui déshonore et masque la Tour Blanche de Guillaume le Conquérant. Il a fallu que la prison de Jean de France et de Charles d'Orléans soit élevée par ce duc de Normandie ! Poitiers, Azincourt, combien de fois et avec quelle douleur, vos noms ont-ils retenti sous ces voûtes ? Ce hardi château avec ses quatre tourelles et les hautes rayures des dalles blanches encastrées, la petite nef de la chapelle Saint-Jean avec ses piliers ronds, ses chapiteaux frustes, ses bas-côtés étroits, son abside sévère, sa coupe normande si simplement belle, voilà tout ce qui demeure du grand bâtisseur de l'Abbaye aux Hommes ; le reste ne touche pas, et à côté de ces deux morceaux hors de pair, n'a plus de lignes ; seule, peut-être, cette *Traitor's gate* que baignaient autrefois les eaux de la Tamise, et par où passaient les malheureux qui venaient en barque de Westminster à la *Bloody Tower,* à la Tour Sanglante. Mais si rien ne vous dit plus en dépit des souvenirs de cette charmante Jane Grey, de cette Anne Boleyn, de la superbe Catherine Howard, de Clarence et de son tonneau, il y a encore la répétition de la musique, fifres très curieux et bien nationaux, serrés dans leurs habits aux manches galonnées jusqu'à l'épaule, si crânement coiffés de leurs petits bonnets, qu'accompagnent la grosse caisse et les tambours ; les appels éloquents à l'enrôlement, affiches collées à des poteaux, où viennent de pauvres diables qu'allèchent la prime, la portraicture du beau soldat splendidement harnaché, la timide promesse d'une pension, et qui, racolés, s'en vont mourir aux Indes ou ailleurs ; mais il y a surtout, oh ! surtout, le *beef-eater*.

Le *beef-eater*, ce mangeur de bœuf, est le gardien légendaire de la Tour : c'est, avec Henry VIII, une des créations du fils d'Edouard Tudor, celle-là assurément

plus joyeuse que celle-ci. Je ne sais rien de plus comique que cette mascarade de braves bourgeois à la mine point farouche et à l'amble bonasse, qui vont, la canne à la main, par le monument, promener l'étrange défroque dont ils s'affublent. Venez ici, et vous verrez cette chose unique, un homme mi-parti du quinzième siécle, mi-parti du dix-neuvième : des pieds à la ceinture, c'est un gentleman, comme vous ou moi, bottines et et pantalon ; de la ceinture à la tête, c'est un *beef-eater* vous dis-je, blaude en drap noir chamarrée de cordons rouges, timbrée sur la poitrine des armes d'Angleterre entrelacées des initiales de la Reine, collerette empesée, chapeau de velours noir cravaté d'une ganse. Ce qui ne se rend pas, c'est l'effet que produisent ces malheureux quand ils marchent, les plis lamentables de la blouse sur le pantalon, cette allure singulière de gens à qui il manque quelque chose aux deux bouts. situation pénible dont on pourrait croire qu'ils ont conscience. à en juger à leur mine ahurie, quand on les regarde un peu longtemps. Peut-être y a-t-il des jours où ils sont tout à fait du quinzième siècle ; mais, voilà, avec ma malechance habituelle, je suis mal tombé.

Combien je préfère à cette Tower, qu'on n'a su ni restaurer, ni conserver, cette vieille maison de High Holborn avec son grand air, ses tavelures et ses froncis, ses pignons triangulaires, ses encorbillements, ses poutrelles, le damier de ses petites fenêtres carrées qui bâillent dans tous les sens, indiscrètes et fureteuses ; voilà qui fait évoquer les Holbein d'Hampton Court, si terriblement éloquents !

En m'en retournant, je suis une robuste Galloise qui pousse une brouette chargée de raisins d'Espagne, de figues, de noix et de grosses pommes rouges. Elle en fait des parts et elle crie : « *Penny lot ! Penny lot !* » et les gamins accourent, choisissent, se disputent, et les torgnioles pleuvent, et les casquettes sautent, et les pommes roulent autour de la marchande, indifférente aux colères qu'elle suscite,

Billingsgate ! Je m'arrête. Malheureusement le vieux marché aux poissons et aux coquillages, est, à cette heure presque désert. Près d'un pilier, d'énormes mannes pleines de crevettes rouges sont gardées par un colosse qui rappelle bien nos gars de Boulogne et nos Tréportais dont il a les larges bottes, les bas bruns, la jupe, le surcôt rayé, le mouchoir noué au cou et le bonnet de laine rouge. Il est rasé de frais et dans son habil-

lement il y a une recherche et une propreté qui indiquent qu'il ne vient pas de hâler le chalût : ce doit être quelque pêcheur des côtes de Norfolk ou de Hastings, en visite de curieux. Personne sous le marché : les auges sont vides, des hommes en sabots, les bras nus, lavent à grande eau les pierres engluées, et de rares femmes rangent des caisses et des paniers. Je ne les verrai pas, ces *Billingsgate fish women*, ces poissardes que Busby, a si délicieusement croquées, avec leur grande pointe d'étoffe claire, la clé et le couteau pendus à la ceinture par la même chaîne, et leur étonnant chapeau de feutre mou dont elles troussaient fort galamment les bords, en dépit duquel elles trouvaient moyen d'être jolies : je ne les verrai pas, l'heure est passée... depuis combien d'années, peut-être ? Ma foi je ne reviendrai pas pour le constater, J'ai traversé la halle sans trop d'encombre, ce qui indique que j'ai bon pied, bon œil et que l'odeur de la marée commence à s'atténuer. Sous la dernière arche une pancarte m'indique qu'il y a au premier étage un restaurant où on ne mange que du poisson, de tous les poissons connus et imaginables. J'ai faim, je monte.

Mais je ne m'inquiète ni de la cuisine, ni de la bière, ni du service, car on jouit ici d'une vue prestigieuse.

D'où je suis, rien ne vient contrarier l'observation : à même le fleuve, dans une cage vitrée, menuisée ainsi que ces vérandahs qui surplombent les canaux du vieil Amsterdam, je n'ai qu'à faire glisser une guillotine, pour encadrer un des plus magnifiques panoramas que j'aie vus : le *Pool* dans son ampleur grandiose. D'abord l'échappée est si vaste que je ne perçois que de violent tes taches miroitantes, blanches et noires, qui se strien- sous la nappe bleue d'un ciel d'automne très fin' coins d'eau libre et masses de bateaux accotés. L'œil fouille, alors les demi-teintes s'établissent, les pénombres se creusent, les détails se précisent ; et quand les mirages n'aveuglent plus et laissent discerner, c'est merveilleux, titanesque, prodigieux, cela tient du rêve et de la légende. A des pieux très proches, trois gabarres louches sont arrimées, chargées jusqu'au ras de la dernière planche du bord, recouvertes du suaire goudronné des bâches ; puis c'est un peu d'eau jaune, tourmentée de flots courts, où vaguent comme des plaques huileuses des coins de ciel qui se reflètent ; et, après ces premiers plans placides et très gras, commence un inextricable enchevêtrement de cheminées baguées de cer-

cles ou empanachées, de màts, de vergues, d'étais, de câbles, de pavillons et de flammes claquantes, sous lequel, — chaos indéchiffrable, — des transports et des voiliers de tous les gabarits et de toutes les nations, se côtoient, s'écrasent et se tassent. Parfois l'avant gigantesque, les sabords colossaux, les mâts de tôle boulonnée d'un léviathan, percent dans cette foule et s'y balancent pesamment. Alors derrière ces murailles flottantes et ces flancs cuirassés de cuivre, majestueux et vraiment imposant, le fleuve roule ses flots limoneux. Car ce n'est rien cela, où du moins ce n'est que la flotte d'une rive : là-bas elle recommence l'agglomération effroyable, la nuée de bàtiments, de barques et de gabarres, rets enchevètrés des cordages, canots suspendus au-dessus des bastingages, tentes de coutil, rampes, des passerelles, manches à vent toutes blanches et toutes rouges, qui se dessinent en un frottis dans la lumière grise. Et entre ces deux amoncellements, la Tamise maîtresse et libre, coule, placide et irisée, avec l'alternance grave de son flux et de son reflux, reprenant son mouvement rythmique dans les rares accalmies que lui laissent ses hôtes : voici un vapeur américain, avec ses doubles machines, qui glisse lentement en meuglant, la pulsation profonde et sourde de ses hélices, causant de l'émoi aux riverains ; puis, c'est une mouche, vieille, usée, flétrie d'à-coups et d'éraflures, son pont couvert de gens en course ; c'est un remorqueur traînant un chapelet de chalands plats ; c'est un bateau dragueur qui barbotte, c'est le canot de la police et de la douane qui passe en fronde, avec des détours, des arrêts, des reprises de limier sur une piste, c'est partout enfin où le regard se pose, un tumulte, une vie fiévreuse, trépidante à donner le vertige : évolutions formidables, cris des sirènes, déchirements des sifflets, plaintes des machines colossales, étincellements de l'eau projetée en pluie, silhouettes dont les transparences se reflètent, s'allongent et tremblent dans les coins non troublés, monde de fer et de bois, de filin et de feu, perpétuellement agité et captivant, qui s'embrume à l'horizon et que dominent, comme des minarets, les tourelles carrées de Guillaume le Bâtard.

Le long des magasins et des entrepôts dont les assises toutes droites baignent dans le fleuve, vieilles bâtisses étroites et noires aux pierres verdies et à l'air misérable, hautes et massives façades modernes tourmentées du ridicule désir de mettre un peu d'architecture dans

leur tristes murs de briques aux jours de prison, solidement enchaînés aux poutres battues dans la berge ou collées le longs des wharfs, les navires se déchargent, soit que le long cou des grues tournantes oscille méthodiquement, soit qu'une fourmillère de dockers s'abatte sur la cargaison, la désagrège et, morceaux par morceaux, la transporte avec un courage, une force, un acharnement de termites. Et les cales se vident et les greniers s'emplissent, et il s'échappe des flancs meurtris des balles énormes, des joints brisés du bois des caisses, des odeurs fauves qui s'évanouissent rapidement en éveillant la souvenance du soleil, de la floraison exhubérante et de la faune sauvage de ces pays étranges, perdus au fond des océans. Quant un transport flotte, la quille tout près de la surface, un autre lui succède ; et voilà le secret de ta richesse, ô ! Londres : douaner ce qu'on mange et ce dont on se vêt, — idée formidable et très simple. Tu laisses aux autres le labeur de l'enfantement et celui plus terrible de la transformation, tu assistes, impassible, à ces deux efforts qui demandent du génie, tu achètes à ceux-ci pour revendre à ceux-là, sans mettre, comme tes clients, un peu de ta chair et de ta moelle dans ton labeur, tu places, courtière, aux meilleurs taux possibles, des choses qui te sont étrangères, et voilà pourquoi tu as été si longtemps la Reine des mers.—Cela a commencé en des temps très lointains : à cette digue d'Effroc, à cette *Effroc Stone* du village de Southwark, elles venaient déjà s'accrocher et jeter l'ancre ces hurques, ces galères, ces galéasses de bas bord, ces ourques de Biscaye, ces caravelles de Portugal aux voiles latines, ces pances de Hollande à deux tillacs ; et toujours, depuis, le large estuaire de ton fleuve a englouti, comme un morne énorme auquel on n'échappe pas, tout ce qui passait à portée dans le bras de mer. Tandis que tu mettais entre Napoléon et toi Austerlitz, Iéna et Friedland et qu'il distribuait des royaumes à ses frères, tu construisais, à peine remise de ta peur effroyable, ces *East India Docks* où tu peux cacher pour trois cents millions de marchandises. Et tu as creusé toute l'Ile aux Chiens, et cette pointe du Surrey et ce coin de Wapping où la Reine fume dans sa pipe, *Queen's pipe*, les tabacs et les thés dont tu ne veux pas ! Mais prends garde, ô ! Londres, maintenant ce n'est plus toi la Reine des mers — tu as été ! — le tonnage de New-York est supérieur au tien. Et qui sait, s'il plaisait un jour à cette France si prodi-

gieusement riche, elle aussi, de jeter les millions par centaines sur un point de sa côte normande et d'y creuser un port pour suppléer au Hâvre caduc et trop difficile, qui sait si, cette fois tu ne connaîtrais pas enfin l'austère et poignante beauté des villes mortes ? L'Histoire est pleine de ces écroulements.

Il y a un pendant terrien au *Pool*, c'est la montée de Ludgate Hill entre quatre et cinq heures du soir, heure ultime de la Cité où, les marchés conclus et la Bible baisée, on donne un dernier ordre aux agents, on fait la dernière course. Sur les trottoirs bordés des hautes glaces des magnifiques magasins, des commis chargés de lettres et de paquets courent au Post Office, des crieurs de journaux, le rouleau de feuilles humides sous le bras, brandissent le numéro sur lequel s'étale un titre à sensation, des boys, les mains dans les poches, guettent une aventure ; des petits malheureux balayent un passage sur la chaussée, à l'affût de la figure pitoyable, à laquelle on ne dit pas en vain, avec de grands yeux qui ont faim : *Please, sir ? Please, sir ?* — cohue de bouquetières et de marchandes d'allumettes, de londoners roides, une fleur au côté et la pipe à la bouche, d'allants, de venants et de promeneurs, foule vivante, remuante, très affairée, qui circule, enveloppe et déborde les cab, les chariots couverts, les vieux fiacres, les *Favorites*, les omnibus bleus, blancs, bruns, qui ne s'arrêtent jamais et dont les drapeaux jettent une note gaie ; grouillement bourdonnant et givré d'éclats, qui tourbillonne coupé par le viaduc du London Chatam and Dover railway où les trains tempêtent et semblent sourdre du portique corinthien de Saint-Paul, qui met au-dessus de cette coulée sa galerie dorée, et son dôme.

Cette heure-là passée, il n'y aura plus de mouvement et de vie qu'autour des théâtres et des gares, où les oyster's room, les restaurants français où les garçons vous répondent *si* ou *ia* à votre choix, les bars de Piers and Pond restent ouverts assez tard.

Je regagne lentement London-Bridge.

L'exode touche à sa fin, les groupes passent de moins en moins pressés, le grand flot humain qui retourne vers les banlieues, s'est écoulé. En bas, comme lassée, la Tamise s'est retirée, laissant à découvert des berges vaseuses où les coches d'eau demeurent échoués avec des airs tristes ; et sous un ciel de bistre aux nuages ardoisés, sur la large sanguine de l'horizon, se décou-

pent la Tour, Saint-Paul, une forêt de cheminées d'usines, de campaniles et de clochetons, de cubes colossaux comme des bastilles et couronnés de lettres d'enseignes gigantesques, profils de monuments, arêtes de verrières immenses, échines de toits soigneusement tuilés, brouillard de terrasses, de combles, de rares pignons; Londres tout entier de Bethnal-Green à Paddington, de Holborn à Clapham. Elle s'enténèbre la cité monstre, l'armée des gueux, des misérables et des affamées la prend de haute lutte, l'armée des parias à la marche oblique se glisse le long des maisons en deuil, des palais gothiques et tudors, des colonnades et des frontons, oripeau antique qui masque les homes, — et elle la tiendra garrottée jusqu'au jour levant. Qui la délivrera? Ce n'est, helas! ni le Lord Mayor avec sa grosse chaîne d'or, son chapelain et ses officiers, ni les shériffs, ni le porte-masse et sa toque de fourrure, ni le porte-glaive, ni les trompettes célèbres!... ni même la très vénérable et très glorieuse Reine à laquelle vous buvez toujours, — *to the Queen* ! — alors que vous toastez; non! Votre arsenal de lois est trop antique, — on peut encore *légalement* vendre une femme au marché à condition qu'elle ait une corde au cou et que l'offre soit d'un shilling! — Je crois plutôt à l'irrémédiable cataclysme. 1666 vous a coûté cent mille âmes et un demi-milliard; je ne sais pas si, pour assainir enfin la Métropole, vous ne trouveriez ce prix raisonnable, dût une fois encore le Guid Hall, avec Gog et Magog, rester au milieu du désastre debout et rouge des jours entiers, tison effrayant et sublime.

En m'en retournant, je croise le mendiant de ce matin. Il est harassé le vieux, ses jambes plient, il ambule indécis, sa boite de plumes et d'encre pend à son côté, attachée à une corde; dans ses bras il porte la petite dont la belle humeur est vaincue et qui, muette maintenant, se pelotonne transie.

Et pour la bercer, pour engourdir dans son cerveau d'enfant ce que la vie a pu dévoiler de sinistre, c'est lui qui chante, très doucement, d'une voix cassée : *Poor Tom Flawer*... Pauvre Londres! pauvre Londres!

VIRGILE JOSZ.

LES FUNÉRAILLES DU SOIR

On voit luire des yeux d'extase et de lumière
En la plaine où pleure un rire de joie naïve,
Tandis qu'au sommet bleu des collines pensives
Le soir chaste et plaintif s'alanguit en prière.

Des voix montent dans les chemins de crépuscule
A travers la mélancolie et le silence,
Et l'on dirait que se meuvent des Apparences
Dans la lumière qui s'effare et qui recule.

Le fleuve roule du silence et de l'angoisse,
Et des parfums de tristesse montent des flots,
Et, sous la nuit morne qui tombe, au fil de l'eau,
Voici des ombres mélancoliques qui passent.

Le fleuve parle et dit des mots qu'on n'entend pas ;
Sous la nuit le fleuve pleure si tristement
Qu'on dirait qu'on vêt d'un linceul un corps vivant,
Et que sur lui des voix de deuil chantent tout bas.

La Nuit fait les funérailles de la lumière,
Et des cercueils d'ombre glissent dans les ténèbres,
Portés comme des morts avec des chants funèbres,
Et des soupirs et des sanglots et des prières.

Et la colline a revêtu son manteau noir ;
Les étoiles au ciel brillent comme des cierges,
La Nuit lugubre et froide ouvre ses yeux de vierge,
Et regarde, avec des larmes, la mort du Soir.

Le Soir est mort, et la Nuit regarde, pensive,
Le convoi funéraire en marche à l'horizon,
Et les pleureurs suivant le cercueil du Soir blond,
Et le fleuve qui se lamente sur la rive.

Toujours, par la plaine déserte, une voix crie.
Mais le Soir est bien mort et l'horizon s'est clos
Sur le dernier soupir et le dernier sanglot
Des pleureurs qui portaient le cercueil de la Vie.

Le Soir est mort après les heures révolues...
Et la Nuit songe à tous les soirs déjà défunts,
Ensevelis au ciel d'aurore et de parfum,
Où luisent les soleils qui ne reviendront plus.

CHARLES VELLAY.



CHARLES CONDER

—

Le destin que nous découvrons dans notre vie peut être, il semble, retrouvé dans l'art que nous pratiquons. La conception d'une esthétique ne saurait guère être expliquée seulement par la prédominence de certaines formes recherchées au détriment d'autres, dédaignées ou mises au second plan, il faut y joindre ce penchant naturel qui nous guide sur la route spéciale que nous sentons être selon notre tempérament et devoir convenir à notre génie. Alors que l'un n'est attiré que par son songe et, ne montrant que des êtres intérieurs auxquels il donne en fiction une vie qu'ils n'auraient pu vivre, se détourne de ce que lui présente son époque, l'autre se plait à reproduire son entourage, curieux des beautés comme des laideurs... Nous voudrions, quant à nous, parler ici rapidement d'un artiste dont le pinceau se refusa toujours à représenter autre chose qu'une certaine beauté imaginative, dédaigneux de l'autre beauté confuse, mais réelle cependant, qui brille quelquefois tout à coup dans la laideur la plus horrible, à la manière d'une étoile qui se mirerait dans la boue. Il y aurait parti-pris à négliger ceux qui travaillèrent au milieu des douleurs et des larmes et présentèrent à nos réflexions des tableaux terribles de la vie quotidienne, mais en une époque de tristesse c'est avec du repos et de la joie qu'on retourne enfin les yeux vers un art calme qui masque ce que nous voyons chaque jour sous la magie de son sourire et nous entraine vers la rive où la vie n'existe que transfigurée. — Charles Conder m'apparaît comme un de ceux qui a œuvré avec le plus de goût dans ce sens-là.

Au pays où nous convoque le peintre, le ciel est sans orages et la nature sans hivers. Tout y est disposé simplement pour séduire, pour parler à l'âme des voluptés douces et des nobles mélancolies ; si ceux qui s'y promènent y pleurent, c'est avec un sourire ; la douleur brutale ne grimace pas ici. Une éternelle jeunesse fleurit, et la vie est si belle qu'on ne comprend plus comment on put à certaines heures la maudire. Ce sont de parcs légers comme en sut peindre Watteau, où les arbres ont des courbes que la nature n'a pas su

leur donner, où les paysages s'étalent avec une sinuosité symétrique, où les personnages vivent d'une vie berceuse et nonchalante. A les voir, on se souvient d'anciennes légendes évocatrices, d'anciennes splendeurs crues impossibles; ce n'est point une antiquité connue qui revit, ni quelque décor moderne, c'est quelque chose de nouveau, d'une beauté personnelle et particulière, mièvre par certains côtés, jeune par d'autres. Un pays ignoré se dévoile inspiré par le reel, mais plus extraordinaire que lui. On sent que la nature n'a été pour l'artiste qu'une ébauche primitive d'où il a tiré une vision particulière réalisée avec l'amour de ceux qui aiment plus que tout l'harmonie des teintes et des lignes et les combinaisons harmonieuses grâce auxquelles rien ne choque notre logique. Les tableaux que certains aspects de la vie moderne ont suggéré se transforment eux-mêmes en quelque chose d'autre ; partout, dans la plus petite esquisse comme dans l'œuvre la plus considérable, on retrouve le même besoin de beauté, la même horreur du vulgaire. Une note particulière relève toujours ce que le sujet pourrait présenter de banal, et c'est ainsi qu'ayant eu dernièrement à illustrer une traduction anglaise de la *Fille aux yeux d'or,* il sut imaginer au milieu d'un cadre moderne des tableaux presque de féerie où une simple ligne, une simple teinte, suffisent à faire oublier presque au lecteur que le conte se passait au dix-neuvième siècle.

Son art est avant tout celui d'un ornemaniste, et justement certains auraient une tendance à le lui reprocher ; mais ce reproche serait ridicule : il ne faut pas vouloir que quelqu'un ait un certain genre de talent, il faut accepter le genre de talent de chacun et voir s'il y a réussi.

Or c'est présisément le cas de le constater. Sur la toile, le papier ou la soie, il a toujours su disposer les mêmes décors harmonieux, les mêmes ornementations charmantes, faire onduler les mêmes lignes gracieuses et briller les mêmes couleurs évocatrices. Il a l'imagination et la science des Japonais jointe à la délicatesse d'un moderne. A l'inverse de tant de médiocres d'aujourd'hui, qui croient pouvoir faire « quelque chose de propre » sans avoir étudié préalablement, il connait son métier, et son métier n'a pas gâté l'originalité qu'il portait en lui. Son talent plein de fraîcheur varie et passe de l'un à l'autre sujet avec la même facilité. Il sait dessiner, et on n'a pas le déplaisir de voir au mi-

lieu de belles couleurs des fautes déplorables qui gâtent tout. Nous disions il y a quelques lignes qu'il employa tour à tour la toile le papier et la soie. Il a fait en effet des tableaux, des dessins et des éventails. Dernièrement on a pu voir exposé un boudoir de lui à l'*Art Nouveau*. Il nous expliquait l'autre jour lui-même qu'il aimerait à peindre une robe, et nous nous souvenons d'une matinée au bord de la mer où il nous montra avec enthousiasme des châles de crêpe de Chine qu'il voulait orner. Pour fixer ses rêves il a employé tour à tour le crayon, l'aquarelle et la peinture à l'huile, et presque toujours avec le même succès. Il a fait aussi des portraits dont quelques-uns très beaux. Mais c'est dans les ouvrages d'imagination qu'il nous paraît le mieux réussir. Là surtout il peut s'abandonner à toute sa fantaisie romantique.

Nous avons écrit ces lignes rapides à l'occasion d'une exposition de quelques-unes de ses œuvres qui doit être faite prochainement et afin de dire toute notre admiration pour Charles Conder, qui malgré tous les ennuis et toutes les tristesses dont sa vie est chargée a su peindre toujours cette beauté qu'il rêvait, et qui, au milieu des découragements et des lassitudes, a su conserver l'âme si jeune et si fraiche que connaissent tous ceux qui le fréquentent et devinent ceux qui voient ses tableaux. — Et c'est un exemple remarquable pour les découragés, occupés seulement d'eux-mêmes, que celui de cet artiste dont la vie sans ordre et tourmentée ne troubla jamais le pur cristal de l'art limpide que son génie avait conçu.

André Lebey.



PAULINE

OU

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR

(*Suite*[1])

—

XI

Pauline était arrivée vers une heure. Depuis longtemps, elle n'avait pas eu une après-midi à elle, une après-midi entière à consacrer à son amour. Enervée par la fausse vie qu'elle menait, son cœur aurait eu besoin de nombreuses journées d'indépendance pour se retremper et reprendre courage. Au lieu de cela, c'étaient chaque fois de nouvelles combinaisons à faire pour gagner un instant de bonheur, toujours troublé par l'idée du départ précipité, toujours empoisonné du sentiment odieux qu'il n'était obtenu que par supercherie. Sa tristesse était profonde. Odon, auquel cette souffrance n'échappait pas, essayait en vain de réconforter son amie. Lui-même devait s'avouer qu'une situation pareille ressemblait plus à un rapide campement devant un mirage fuyant, qu'à l'installation bienheureuse dans la terre promise. Et cependant, il s'effrayait, lorsqu'il voyait sa maîtresse supporter avec tant d'impatience le joug de la société ; il s'effrayait pour elle, et se demandait si elle savait bien à quoi elle s'exposait en voulant le secouer. Ne présumait-elle pas trop de ses forces ? Ne se repentirait-elle pas de sa témérité, aussitôt qu'elle se sentirait abandonnée, injuriée, souillée ? Comprenait-elle que le défi aux mœurs, c'était

(1) V *Mercure de France*, N°s 72 73, 74, 75, 76.

la mort civile ? Il la supplia de prendre patience, de retarder le plus possible un éclat que, les circonstances changeant, elle pourrait peut-être parvenir à éviter. Mais elle manifestait une telle horreur de sa vie actuelle, qu'Odon commençait déjà à faiblir et à entrer dans ses vues.

Ce jour-là, il la trouva particulièrement abattue et impressionnable. Il crut même qu'elle souffrait physiquement.

— Je suis inquiet de votre santé, dit-il.

— O Odon ? fit-elle en se jetant à son cou, je n'en puis plus, je suis lasse, je succombe à cette tâche qui froisse ma conscience et ronge mon âme. Ne prends plus la peine inutile de m'encourager à la résignation. Je ne veux plus me résigner. La résignation est indigne. Elle est pour moi un supplice moral de toutes les heures ; et ce supplice, je ne veux plus qu'il me gâte une existence rendue exquise et désirable par toi. Tu es un homme : tu ne peux savoir ce que sont ces duplicités continues qui constituent l'existence d'une femme qui a le malheur d'aimer. Il y a des femmes qui s'en accommodent ; il y en a même pour qui elles sont une jouissance raffinée et qui les considèrent peut-être comme l'agrément suprême de l'amour. Moi, je les hais. Le visage me fait mal, chaque fois qu'il me faut le contracter et lui faire exprimer ce que je ne pense pas. Je sens le fard sur mes joues comme un masque de chaux vive. Les paroles mensongères qui sortent de ma bouche me brûlent les lèvres en passant. Mes actions factices m'épouvantent comme des fantômes de désolation et de crime. J'abhorre l'adultère, parce que j'adore l'amour. Transformons notre adultère en amour, Odon : il le faut ; je mourrais d'avoir encore à poursuivre longtemps une si basse comédie. Je t'aime, et au gré du monde je dois faire semblant d'en aimer un autre ! Je t'aime, et je suis tenue d'affecter la plus profonde indifférence pour toi, toi ma vie ! Je t'aime, et alors que ce seul sentiment remplit mon âme, on veut que je rie, que je

cause, que je fasse de l'esprit ou de l'ingénuité sur mille sujets qui ne m'intéressent pas et en compagnie de personnes qui m'intéressent encore moins! Non, non, cela ne peut durer. Mes émotions sont trop pures et trop violentes pour se prêter, ainsi que des mimes, aux déguisements et aux jongleries. Assez! assez! j'en ai assez! Je te veux comme une honnête femme veut l'homme qu'elle aime: honnêtement et loyalement, à la face du monde et sous l'œil de Dieu.

— Ma chérie, dit Odon, vous êtes bien troublée par les misères de notre condition terrestre!

— Dites de notre condition sociale, et vous aurez raison.

Odon sourit.

— Chère ange, moi aussi, je rejetterais volontiers ces chaînes d'esclavage qui gênent si cruellement l'essor de nos plus ardents désirs. Je les ai même rejetées déjà en partie : car depuis que vous êtes à moi, je ne m'occupe plus guère du monde, de ce qu'il dit et de ce qu'il fait; je ne l'entends que de loin, comme le vague bruit d'une houle qui ne m'atteint pas; je suis prêt à l'abandonner à ses vanités et à ses clapotements; et tout en déplorant que je ne puisse vous aimer qu'en dépit de lui, je mets mon amour tellement au-dessus de ses stériles joies, que pour un seul de vos baisers je sacrifierais gaiement les satisfactions qu'il peut encore m'offrir. Mais, Pauline, comme vous venez de le dire, je suis un homme : même après avoir contrevenu au monde, l'avoir méprisé, maltraité, scandalisé, je puis y rentrer quand je veux. Ce ne serait point un véritable sacrifice, un sacrifice fatal comme celui que vous feriez. Je n'ai donc point à m'occuper de ma situation; elle n'est pas la vôtre, ou plutôt, malheureusement, la vôtre n'est pas la mienne. Vous seule êtes en jeu, et vous comprenez que je ne puis, sans frémir pour vous, songer au bouleversement profond que subirait votre existence. Je parle ici comme un ami, qui serait amené à étudier votre cause et à prendre

avec vous le parti le plus favorable : car pour moi, pour mon égoïsme d'amant, je ne saurais qu'appeler de mes vœux une solution qui vous perdrait pour le monde et vous donnerait toute à moi.

— J'ai déjà suffisamment pesé les termes de ce dilemme : l'amour honnête, complet, heureux et le déshonneur, d'un côté ; de l'autre, l'honneur avec l'amour malhonnête, incomplet, malheureux. Et j'hésiterais ! Est-ce que je tiens à cet honneur artificiel et faux que l'on a coutume de considérer, je ne sais pourquoi, comme le suprême bien d'une femme ? Quels avantages me procure-t-il ? Etre reçue chez des personnes comme Mme Chandivier, Mme d'Orgely, Mme Sermais, dont je me soucie en somme assez peu et qui n'ont pour moi aucune amitié de cœur ; les recevoir à mon tour ; être saluée plus ou moins bas dans la rue par des messieurs que je connais plus ou moins mal ; habiter avec mon mari que je n'aime pas et qui prend prétexte de ma fidélité pour s'arroger le droit de pénétrer quand il veut dans ma chambre ! Voilà ce que me rapporte « l'honneur » ! Ah ! si j'y croyais à « l'honneur », si ma conscience me l'imposait, il serait beau et fier de renoncer à l'amour en faveur de ce que je regarderais comme le devoir ! Mais je n'y crois pas : ou plutôt, je sens profondément que « l'honneur » est une chose injuste et misérable. Il n'y a aucune lutte en moi : ou s'il y en a une, ce n'est point entre le devoir et la passion, mais entre ce qui m'apparaît commel e seul idéal vraiment moral, vraiment droit,et je ne sais quelles vieilles habitudes de superstition et de lâcheté qui tourmentent encore quelquefois ma faible nature.

Odon comprenait à merveille ces paroles et la situation où se débattait sa maîtresse. Son estime pour elle grandissait jusqu'à l'admiration. Jamais il n'eût cru possible qu'une femme ayant tout pour être heureuse, heureuse comme le monde l'entend et comme d'habitude les femmes le convoitent, étant riche, jeune, belle, spirituelle, entourée, flat-

tée, possédant un mari avouable et représentant bien, facile à vivre et facile à tromper, et un amant sur l'amour et sur la discrétion duquel elle pouvait compter, qu'une femme si parfaitement fortunée s'employât elle-même à l'écroulement de sa fortune, poussée par un besoin supérieur d'austère renoncement et de sublime vertu. Mais il ne pouvait accepter cette abnégation avant d'avoir épuisé les ressources de sa raison et de son éloquence à en détourner Pauline. Avant tout, il devait travailler au bonheur de celle qu'il aimait. Sa conscience, sa délicatesse, sa générosité lui défendaient de songer à lui. Ah! certes, la perspective d'unir complètement leurs deux vies faisait bondir son cœur de joie! Mais elle, elle, son courage serait-il assez vaillant pour soutenir sans y succomber le poids énorme de la réprobation? Trouverait-elle dans l'amour de son amant, quelque grand qu'il soit, une compensation suffisante aux brûlures d'amour-propre qu'il lui faudrait souffrir?

— Pauvre enfant, dit-il plein de pitié pour elle et d'angoisse, — car il sentait que c'était la crise suprême et qu'aujourd'hui même leur sort serait décidé — pauvre enfant, je voudrais vous décourager de votre folle entreprise. Vous n'en voyez pas les périls; vous n'en apercevez pas les suites irréparables. Votre enthousiasme vous aveugle. Pensez-vous qu'on puisse si facilement braver l'opinion, qu'on puisse dire impunément : L'opinion est vile, méchante, déshonnête, je me passerai d'elle pour satisfaire ma conscience et mon droit? L'opinion se venge, et cela d'autant plus cruellement qu'on l'a plus justement méprisée. Je la hais comme vous : elle est perfide et ridicule. Tant qu'on ne l'attaque que par des paroles, elle ne se formalise pas trop; elle se sent si forte, qu'elle sourit à ses censeurs, lorsqu'ils l'apostrophent avec esprit ou éloquence. Elle sait bien que ses plus vifs détracteurs sont les premiers à conformer leur conduite à ses arrêts. Et c'est là son triomphe. Mais oser lui résister par ses actes?

Oh ! c'est terrible. Regardez autour de vous : où sont-ils les révoltés et les réfractaires ? Dispersés, mutilés, anéantis. Eux aussi étaient braves, croyants, affamés de justice et de bonheur. Mais ils présumaient trop de leur armure et de leur sainte cause ; le monstre les a étreints et broyés.

Pauline écoutait avec impatience. Pour la première fois, il lui arriva de s'irriter de ce que lui disait son amant. Une sourde colère gonflait ses veines. Quoiqu'elle sût bien qu'au fond Odon pensait exactement comme elle et que, s'il parlait ainsi, c'était moins par conviction que pour sauvegarder sa responsabilité, elle lui en voulait de lui répéter ces trop sages raisonnements qu'elle s'était faits elle-même déjà cent fois.

Elle ne voulait plus discuter. Son parti était pris maintenant. Revenir en arrière et éterniser d'inutiles débats ne servait qu'à l'entêter davantage.

Brusquement cruelle, et visant au cœur, elle s'écria :

— Tu ne m'aimes pas !

Odon pâlit. Il esquissa un geste de supplication ; mais il n'eut pas le temps de prononcer un mot.

— Non, tu ne m'aimes pas, poursuivait-elle avec violence ! Si tu m'aimais vraiment comme je veux qu'on m'aime, tu ne résisterais pas par de froides raisons à ma volonté faite de passion et de larmes. Entends-tu ? Il n'y a plus place chez moi pour de vaines controverses. Je souffre trop ! Je meurs, si ma vie ne se transforme pas immédiatement. Aurais-tu peur de me prendre, de m'enlever, de me soustraire à mon odieuse existence ? Oh ! je sais que tu ne m'abandonneras pas, comme le comte des Urgettes a abandonné Mme de Saint-Géry ! Mais peut-être crains-tu le jour où nous n'aurions plus que nous pour horizon, où nous devrions fuir Paris pour quelque lointaine campagne, où l'amour serait notre suprême et universelle ressource. Si tu ne m'aimes pas assez pour me suivre, je suis perdue. M'aimes-tu, dis-moi ? M'aimes-tu ?

— Pauline ! gémit Odon, entraîné par la passion de sa maîtresse et comprenant qu'il ne s'agissait plus que de répondre par tout son amour à l'amour sans bornes dont il se sentait enveloppé. Pauline, tu doutes de moi !

— Non, non, répliqua-t-elle avec exaltation. Tu es mon ange, mon salut, mon tout ! Mais que suis-je pour toi, moi, femme que tu aimes, sans doute, que tu n'aimes peut-être pas au point de consentir joyeusement aux sacrifices qu'exigerait de toi l'exclusivisme de notre liaison ? Car s'aimer, à notre époque inique, s'aimer c'est se séparer du monde, c'est s'enfermer dans le cloître du sentiment, c'est perdre son droit à la vie sociale pour conserver son droit à la vie du cœur. Es-tu prêt comme je suis prête ? Si je savais que tu dusses regretter quelque chose, j'hésiterais, je reculerais : car plutôt souffrir, plutôt mourir que t'imposer un regret ! Parle, dis-moi franchement si tu m'aimes assez pour qu'à l'idée de me suivre tu ne sois pas même troublé par l'ombre d'un renoncement.

— Je t'aime, je ne vois que toi ! dit Odon.

— Oh ! merci, merci ! murmura Pauline de toute son âme.

— Comment pourrais-je ne pas t'aimer assez ? T'aimer assez ! Il n'y a pas de degrés dans mon amour : je t'aime. Ce qui n'est pas toi n'est rien, rien, rien.

— J'en étais certaine, reprit Pauline : je n'ai pas douté de toi un instant.

— Et puisque tu te donnes, comment ferais-je pour ne pas te recevoir avec adoration et respect ? Je suis ébloui seulement d'un événement si fabuleux ; en face d'une situation si poignante, un tremblement s'empare de moi ; j'ai le vertige à te voir dominer avec une si superbe audace et une si noble confiance le gouffre épouvantant de la vie contemporaine. Ah ! tu es étrangement belle ! Et malgré que je te connaisse comme la plus remarquable des femmes, j'ose à peine croire encore à ton incroyable héroïsme.

— Pourquoi nous épuiser à dénouer le nœud gordien, lorsqu'il est si simple de le trancher ?

— Si simple : à condition d'en avoir le courage.

— Ah ! mon Odon, s'il ne suffisait que de cela pour conquérir la vraie liberté ! Mais je ne me le dissimule pas : ce ne sera pas la liberté de l'amour, ce ne sera que la liberté de nous aimer. La vraie liberté supposerait le consentement unanime des hommes : nous n'aurons que celui de nos deux consciences, de la nature qui nous bercera et de Dieu qui nous bénira.

— Ne souhaitons point l'impossible : tenons nos regards fixés sur la beauté de ce qui est. De par ta volonté, nous sommes libres, libres de nous aimer. Qu'il nous soit indifférent que les autres reconnaissent en nous cette liberté ! Nous la prenons.

— Et ce n'est point un coup de tête, dit Pauline ; j'y ai réfléchi longtemps ; tu as assisté toi-même à la longue et douloureuse genèse de cet affranchissement. Maintenant que ma décision est irrévocable, je me sens soulagée du poids terrible qui m'oppressait. Je suis joyeuse et légère, comme si j'avais à recommencer la vie.

Odon reprit gravement :

— C'est, en effet, une nouvelle vie. Songes-y une fois de plus avant de creuser entre celle-ci et l'ancienne l'abîme infranchissable.

— L'abîme est dejà creusé. Quoiqu'il ne soit encore visible que pour moi, il est déjà creusé et déjà infranchissable.

— Tes relations ?

— Je les abandonne avec joie au tourbillon des vanités.

— Tes parents ?

— Je n'ai plus de parents, sauf ma vieille tante, si affaiblie par l'âge, si débile d'esprit, qu'elle ne se rend compte de rien. Ma mère est morte, mon excellente mère... et mon père, mon père si bon, si touchant... Heureusement qu'ils ne sont plus !

Ils n'auraient pas compris. Si leurs âmes vivent encore, elles savent ce qui est bien.

— Ton mari ?

— Lui! c'est surtout lui qui a causé mes souffrances morales. Ai-je le droit de le tromper, cet homme que je n'aime pas, mais qui n'en a pas moins reçu de moi le serment de fidélité ? A la fois trop honnête, trop sévère, trop grossier de sentiments et trop imbu de préjugés, il ne se prêterait pas à ce qu'il appellerait une complicité, il ne saurait être l'époux complaisant qui, s'apercevant qu'il n'est pas aimé, tacitement accorde à sa femme la liberté et, au besoin, favorise son bonheur. Je devrais le tromper, continuer à le tromper, bassement, perfidement, m'accommoder aux partages et aux vilenies de l'adultère. Je ne le puis pas, je ne le puis plus. J'ai honte d'avoir remis jusqu'à présent cette nécessaire purification de ma vie. Je n'en veux pas à mon mari ; il est conséquent avec lui-même : c'est à moi que j'en veux d'avoir trompé cet homme, qui n'a eu que le tort, en somme, de ne pas discerner dans la petite fille qu'il a épousée la future femme passionnée peu propre à goûter les charmes de l'existence bourgeoise qu'il lui ménageait. Ah! oui, j'ai eu tous les remords de l'adultère. Mais au lieu de revenir à mon mari, ce qui serait une tromperie plus abominable encore, je vais à mon amant.

La vision de ce mari auquel il allait prendre sa femme flotta un instant dans l'esprit de Rocrange.

« Si c'était à moi qu'un autre enlevât Pauline! » pensa-t-il, sans pouvoir soutenir plus d'une rapide seconde cette effrayante hypothèse.

Il savait que Facial n'aimait pas, ne pouvait pas aimer Pauline comme lui l'aimait. Ne se produirait-il pas, néanmoins, chez ce malheureux, un déchirement profond, une blessure peut-être mortelle?

— N'as-tu pas pitié de lui ? demanda-t-il.

— Pitié ? répondit Pauline en secouant la tête. Son amour-propre souffrira plus que son cœur. Je

n'éprouve pas de réelle pitié pour qui n'a pas connu le réel amour.

— Que fera-t-il, lorsqu'il apprendra la vérité?

— Rien d'extraordinaire.

— Se battra-t-il ?

— Non. Pourquoi ? C'est un homme raisonnable. Il réglera légalement notre situation par le divorce.

— Il ne cherchera pas à te reconquérir en pardonnant ?

— Jamais. Ayant violé les lois du mariage, je ne mériterai plus d'être sa femme. Il me répudiera avec mépris et dignité.

C'était là, en effet, le vrai Facial : dans les questions de cœur, moins sujet au désespoir qu'à l'indignation, moins disposé à pleurer qu'à sévir. Et Rocrange comprit qu'il n'avait que faire de le plaindre. Toute pitié devait, au contraire, aller à cette pauvre femme, si sensible, si vibrante, broyée si longtemps dans l'étau du mariage moderne. Oh ! comme elle avait besoin d'être aimée maintenant, et comme il fallait réparer par une ardeur de baisers et d'adorations le passé lugubre ! Odon entourait sa bien-aimée de ses bras, semblait la protéger contre l'entreprise inhumaine de la loi, l'arracher aux étreintes du sort plein de complots. Il contractait avec émotion vis-à-vis d'elle des devoirs extraordinaires : non pas de ces devoirs factices et pénibles auxquel obligent la plupart des situations de la vie, mais de ces devoirs irrésistibles, passionnants, qui ne sont plus même des devoirs, tellement ils accaparent l'âme. Quelle gratitude emplissait son cœur ! Il éprouvait cette grande volupté de ne pouvoir assez reconnaître la confiance qui lui était témoignée. Et pourtant, il se sentait libre. Il était bien entendu entre eux qu'ils s'aimaient librement, qu'ils se donnaient librement l'un à l'autre, qu'ils restaient libres jusque dans leurs serments d'amour, si parfois l'entraînement de la passion les portait à s'en faire. Le jour où ils ne s'aimeraient plus, si ce jour jamais pouvait luire,

ils n'exerceraient l'un sur l'autre aucune tyrannie. Ils auraient aimé. Ce bonheur leur suffirait. Et il semblait à Odon qu'à ne pas se lier il en aimait mille fois plus Pauline. Il eût pris tous les engagements qu'il eût plu à celle-ci de lui dicter : car l'intérêt de sa maîtresse était la seule chose à quoi il songeât. Mais elle voulait qu'il n'y eût pas d'autre lien entre eux que leur amour. Et n'était-ce point leur véritable intérêt à tous deux ? Et à se savoir si libres, ne goûtaient-ils pas davantage le charme d'une liaison exempte de calculs, où les seules fibres du cœur les attachaient plus sincèrement que toutes les promesses ? Oh ! il l'aimait à tomber à ses genoux, à s'évanouir de joie en sa sainte et lumineuse présence. Que faisait le mari entre eux deux ? Il n'était bon qu'à être foulé aux pieds, rejeté, expulsé, pour oser mêler l'arrogance de ses droits caducs à leurs divins épanchements.

Mais tout à coup une pensée terrible vint bouleverser Odon. Comment n'avait-il pas réfléchi à cette objection formidable ? Et comment Pauline... Oh ! c'était impossible !...

— Ton fils ? bégaya-t-il.

Le visage de Pauline ne se troubla pas.

— Ton fils ! ton enfant ! ton Marcelin pour lequel ton cœur de mère bat aussi fort que ton cœur d'amante pour moi, l'as-tu donc oublié ? Cette seule apparition ne va-t-elle pas renverser d'un souffle l'édifice présomptueux de notre amour ?

Odon attendait, haletant.

En une appréhension fatale, il eut la vision de l'enfant rappelant la mère, sinon au devoir, du moins au sacrifice. Il trembla devant la puissance des bras tendus criant : Ma mère, je suis le lien sacré qui vous unit indissolublement à mon père ! Briserez-vous ce lien ? Me priverez-vous de mon protecteur naturel, de celui qui m'a engendré, de mon père ? Et qui vous dit que je ne l'aime pas, mon père ? Est-il moins mon père que vous n'êtes ma mère ? Avez-vous le droit, après m'avoir mis au monde, en collaboration avec lui, de dissoudre la famille dont je suis

né? L'avez-vous ce droit? Ah! moi, l'enfant, je suis là, et pour moi vous devez tout supporter, tout souffrir. Il vous est défendu de changer, par votre bon plaisir, les conditions de ma naissance. Le sang parle. Le sang est plus fort que tous les caprices ; il prime même les passions les plus irrésistibles et ordonne d'y résister. Moi, qui suis là, je vous interdis de vous unir à un autre, tant que mon père est vivant.

Et pourtant, Pauline avait l'air de ne pas entendre cette supplication filiale.

Que se passait-il dans sa tête qui restait calme, comme si Odon ne venait pas d'évoquer devant elle le plus redoutable adversaire de leur amour? Odon considérait sa maîtresse, l'interrogeant du regard avec anxiété, étonné de ne pas la voir changer de couleur, se troubler, pleurer, se tordre les mains.

Pauline n'avait pas sourcillé : la question était depuis longtemps resolue pour elle. Mais elle hésita quelques minutes devant l'aveu qu'elle avait à faire à son amant.

Ce fut d'une voix très basse, quoique extrêmement tranquille, qu'elle prononça enfin :

— Mon mari n'est pas le père de mon enfant.

Odon tressaillit. Une sueur froide couvrit subitement ses tempes.

— Que dis-tu ? fit-il, avec effort.

Pauline répéta ce qu'elle venait de dire, mais avec un léger tremblement, alarmée qu'elle était de l'effet que cette révélation semblait produire sur Odon.

Rocrange se dressa violemment. Il fit quelques grands pas dans la chambre, comme frappé de folie, la tête entre les mains et poussant de rauques exclamations.

— Odon ! Odon ! gémit Pauline consternée.

Odon s'avança sur elle, lui saisit les poignets et les yeux égarés cherchant ses yeux pour les fixer furieusement :

— Tu as eu un autre amant que moi? vociféra-t-il... Ah! tu as eu un autre amant que moi?

Une jalousie atroce le remuait, jalousie brutale, irraisonnée, qui venait de s'abattre sur lui et de l'étreindre, quoique l'instant d'auparavant il se fût refusé à croire qu'il pût être sujet à une pareille passion.

— Réponds! réponds, Pauline! criait-il. Quel est l'homme qui est le père de ton enfant? Quel est celui qui t'a possédée d'amour avant moi? Ah! je te croyais pure, et voici que tu as eu un amant, un amant que tu as aimé comme moi, plus que moi peut-être! Pauline, tu viens de déchirer mon cœur effroyablement.

Des larmes jaillissaient de ses yeux et devant ce désespoir Pauline se sentait défaillir.

Mais elle réagit de toute l'énergie dont son âme était capable. Maîtrisant l'affreuse émotion qui la poignait, elle attendit qu'Odon eût exhalé le premier flot impétueux de sa douleur; et lorsqu'il se fût tu, la poitrine seulement secouée encore de sanglots, elle commença, d'une voix qu'elle fit le plus douce et le plus calme possible:

— Oui, Odon, j'ai eu un amant avant toi, et si je ne te l'ai pas dit jusqu'ici, c'est qu'au moment où je t'ai aimé il ne jouait plus aucun rôle dans la mémoire de mon cœur. J'avais encore moins à te parler de lui que de mon mari. Il est mort d'ailleurs, cet homme avec qui j'ai connu les fausses joies de l'adultère, il est mort, et son souvenir est mort depuis longtemps. Si cet enfant n'était pas là, pour me rappeler parfois son père, évoquer de l'oubli cette figure disparue, qui a pu jadis, alors que je n'avais pas accompli le pèlerinage de l'amour, m'en dresser le fantôme à un coin de ma route, si cet enfant, qui fait mon orgueil, ne m'inspirait en quelque sorte une reconnaissance rétrospective pour celui qui me le donna, je n'aurais qu'un regard d'amertume à jeter sur un passé vide et morne. Je ne l'ai point aimé, cet homme qui fut mon amant. Mérite-t-il ce titre? Il n'a su ni

dompter mon âme ni éblouir mes sens. Je suis restée froide et désolée comme après une effroyable ironie. Pourquoi t'être livrée à lui? diras-tu. Hélas ! c'est pour la même raison qui m'a fait épouser mon mari. La femme cherche toujours à aimer. Jusqu'au moment où elle aime vraiment, où elle sait à n'en pas douter qu'elle aime, bien des tentatives infructueuses ont lieu. Où sont-elles les privilégiées qui ont trouvé du premier coup l'amant prédestiné et ont eu l'ineffable gloire de s'offrir vierges à ses baisers? S'il y en a auxquelles fut départi ce bonheur, qu'elles l'imputent à une faveur spéciale de la providence. La plupart, j'entends de celles qui aiment, ont à éprouver l'amère vanité des désirs humains, avant d'en connaître la possible et magnifique floraison. Heureuses, bienheureuses encore quand elles la connaissent! O mon Odon, vierges ! Etais-je moins vierge parce que mon corps avait été possédé? Mais c'est toi, c'est toi qui m'as rendue femme! Auparavant, quoique femme mariée et femme adultère, je n'étais pas encore femme. Il me manquait le sens divin de l'amour. C'est toi qui m'en as dotée : ou plutôt qui l'a découvert, excité, fécondé en moi. N'as-tu point eu ma vraie virginité? N'es-tu point mon premier, mon seul, mon parfait amant, mon époux et mon maître? Odon, Odon, c'est toi que j'aime, je n'ai aimé que toi !

Odon sanglotait toujours, mais son regard s'était adouci. Il comprenait qu'il avait eu tort de s'emporter et que cette femme admirable ne perdait en rien de sa valeur pour avoir erré, longtemps erré à la recherche de l'inappréciable trésor. Lui-même avait eu des maîtresses, et en grand nombre : et osait-il dire qu'il n'en avait pas aimé quelques-unes? Et pourtant, lui aussi se sentait vierge, vierge par le renouvellement qu'apporte tout amour.

— Je ne t'en veux pas, Pauline, prononça-t-il, mais à voix triste encore.

Il ne pouvait pas se remettre si vite du coup

inattendu qui l'avait frappé, quoique sa raison eût déjà pris le dessus et lui représentât l'injustice de sa douleur.

Pauline continua :

— Et l'eussé-je aimé, l'eussé-je aimé comme je t'aime, te serait-il permis de conclure que mon amour actuel n'est pas entier et sans mélange ? Ne devrais-tu pas, au contraire, être fier d'avoir aboli dans mon cœur les autres sentiments qui auraient pu le partager ? Enfin, et avant tout, n'étais-je pas libre de me donner, alors que je ne te connaissais pas et que je n'aurais pu me donner à toi ? D'où viendrait que, même dans le cas où j'aurais aimé, tu pusses être peiné de mon passé ?

— C'est vrai, dit Odon, j'ai agi sous l'empire de la folie : pardonne-moi.

— Je n'ai rien à pardonner : pour folle qu'elle était, cette jalousie était de l'amour.

— Pardonne-moi, Pauline. Je t'ai offensée. En poussant mon cri d'indignation égoïste et dément, je me suis ravalé au niveau des tyrans et des pharisiens, qui entendent bien que la loi soit violée, mais à leur profit seulement. Le cœur est le cœur : comment exigerais-je qu'il reste enseveli sous un linceul de mort jusqu'au moment où j'apparais pour lui souffler la vie ? Si ton cœur n'avait pas été agité depuis longtemps par l'éternel désir, te serait-il possible maintenant de m'aimer comme tu le fais ? Oh non ! et j'étais ridicule de supposer que, douée de passion, tu fusses demeurée jusqu'ici sans risquer un pas à la poursuite du bonheur. Que tu te sois déjà donnée, que tu en aies aimé un, deux, plusieurs, qu'ai-je besoin de m'en préoccuper, aujourd'hui que tu es à moi et que je te tiens frémissante dans mes bras ? Le présent et l'avenir sont la seule chose qui compte ; le passé en a été la préparation ; et si le présent charme, c'est que le passé a été ce qu'il devait être. Pardonne-moi, Pauline : tu m'aimes, et je ne veux savoir que cela.

La noblesse de ces paroles toucha vivement la

jeune femme. Elle n'était cependant pas entièrement satisfaite : les efforts d'Odon pour se dompter étaient trop visibles. Elle voulait que son amant n'eût contre elle pas même l'ombre d'un de ces griefs secrets, dont on rougit, qu'on est le premier à condamner, mais qui n'en tourmentent pas moins le cœur.

— Je crains que tu ne m'en veuilles, au fond, dit-elle. Avoue que j'ai descendu quelques marches du piédestal sur lequel tu te plaisais à m'ériger.

— Au premier moment, oui, répondit Odon. Je ne réfléchissais pas que dix ans de mariage avec un mari qu'on n'aime pas justifient toutes les conséquences.

— Je n'ai pas besoin d'être justifiée, mais d'être comprise.

Elle lui raconta l'histoire de son adultère. Elle n'en cela ni les hontes, ni les déboires ; elle insista même sur le côté navrant de cette aventure. Elle se dépeignit telle qu'elle était à cette époque : irritée de la désillusion de son mariage, impatiente d'aimer, prenant pour de l'amour les moindres palpitations de son cœur inexpérimenté, et finalement donnant dans le premier panneau tendu sous ses pieds par un bel égoïste. Oh ! elle n'avait pas été longue à s'apercevoir de sa bévue ; mais elle s'y était entêtée, espérant toujours, malgré tout, jusqu'au moment où la brutalité indubitable des faits l'avait laissée gisante sur le carreau, à jamais rebutée, croyait-elle, de chercher le bonheur par l'amour. Cette expérience lui avait suffi. Elle avait réfréné en elle ses besoins de vie sentimentale. Elle en était arrivée à douter de l'amour, ou du moins, car elle ne le sentait que trop bouillonner stérilement dans son sein, à douter que sa réalisation fût possible sur la terre.

Odon l'écoutait parler; et, peu à peu, à mesure qu'il pénétrait mieux le passé de celle qu'il aimait, passé que, quoiqu'il se défendit de désirer y toucher, elle tenait à lui faire connaître dans ses

détails, le sentiment pénible qui l'avait ému se transformait en ardente sympathie.

— Pauvre amie ! répétait-il, tandis que se succédaient les stations de ce calvaire.

La pitié gonflait son cœur et n'y laissait plus de place pour la moindre amertume. Pauline savait si bien le mêler à sa vie, qu'il en éprouvait lui-même les impressions, la sentait, la comprenait, et partant n'avait plus rien à en pardonner ou à en excuser. Bien plus, à voir cette âme se dévoiler davantage, il concevait d'elle une admiration toujours plus profonde, car il s'étonnait de trouver qu'elle avait tellement eu soif d'idéal et depuis si longtemps avait souffert de la disproportion entre ses aspirations merveilleuses et l'indigence du sort qu'elle avait subi.

— Et il y a huit ans que cette histoire s'est passée ? demanda-t-il, lorsqu'elle eut fini.

— Il y a huit ans.

— Et depuis ?

— Depuis, ce fut la mort de mon âme, ou plutôt, car ses blessures étaient bien vives, son affreux supplice, l'enfer du doute, du désespoir, de la fausse résignation, qui cherche à maintenir la révolte, sans parvenir à autre chose qu'à doter le visage du masque d'indifférence et de politesse sous lequel les passants ne sauraient deviner qu'un monde terrible palpite : jusqu'au jour providentiel où je t'ai rencontré, mon Odon, et où j'ai cru que l'univers allait s'effondrer sur moi, pour avoir trouvé, enfin ! enfin ! le bonheur dans deux bras amis.

— N'as-tu vraiment pas essayé durant ces huit ans de te donner à un autre homme ?

—Non, fit Pauline : l'amour que je concevais était si haut, qu'il me semblait impossible qu'il se trouvât quelqu'un capable d'y répondre. Bien des hommes m'ont fait la cour ; en tous je démêlais l'égoïsme cynique, la sensualité grossière, la vanité stupide. Aucun ne m'aimait vraiment, et, comme avec les annees l'idéal que je me créais de l'amant se com-

plétait et grandissait, aucun, même parmi les meilleurs, ne me paraissait digne d'être aimé. Au spectacle des misérables intrigues qui se nouaient et se dénouaient autour de moi, je n'étais que plus décidée à abandonner aux âmes médiocres de si méprisables commerces. J'avais renoncé à croire ; la foi était partie enlevée par les serres de la déception. Il fallait un miracle pour me sauver : le miracle s'est produit. Dieu que j'avais renié s'est manifesté au moment où je ne m'attendais plus qu'au néant, et je suis maintenant en adoration devant sa bonté et sa puissance.

— O Pauline ! dit Odon, tu es la plus noble, la plus rare des créatures. Je suis un misérable de t'avoir soupçonnée d'une faiblesse. Une faiblesse, bon Dieu ! Quelle prétention avais-je ? Mais je te voulais sans tache, comme la divinité pure à laquelle on a dressé un autel et qu'on pare de toutes les vertus. Et, mauvais croyant, il m'avait semblé qu'un nuage passait sur ta blancheur immaculée. Mais, voilà que tu m'apparais maintenant plus éblouissante qu'avant. Oh ! pardonne, pardonne !

Cette fois, c'était sincère et profond. Ce n'était plus seulement sa raison qui le poussait à rendre justice, mais tout son cœur.

Les yeux de Pauline brillèrent de joie, son âme rayonna.

Odon s'était agenouillé devant elle. Il baisait les plis de sa robe ; et sur sa main, la jeune femme sentit tomber une larme.

Ce fut un instant de muette extase. Puis, lorsqu'il se fut relevé, elle se jeta dans ses bras, comme pour y chercher la protection suprême.

— Rien ne pourra m'arracher de toi ! balbutiait-elle.

— O mon amie, je serai ton seul, ton véritable époux. Je le vois maintenant, le monde ne saurait être pour toi qu'un désert ; la famille même, cette prison où tant, qui soupirent après la liberté, sont retenus par de multiples chaînes, est démolie au-

tour de toi et ne t'offre que des ruines inhabitables; tout t'éloigne de celui auquel la loi t'a lié, tout et jusqu'à l'enfant, qui d'habitude est l'inexorable carcan rivant au même collier de fer deux têtes ennemies. Je n'ai plus d'objection, plus. Je suis convaincu que ton bien comme ton devoir consistent à abandonner ton mari pour me suivre. Je n'appréhende plus pour toi ni les regrets, ni les défaillances. Au point où tu en es, la seule solution possible, c'est la rupture avec un passé de larmes et de mensonge.

— L'honneur même, cet honneur dont on a plein la bouche et qu'on comprend si peu, l'honneur même l'exige.

— Je ne te parle pas de ma joie, Pauline ; elle est immense. Oh ! nous serons heureux!

— Je le veux, Odon.

— Un avenir de bonheur caché, loin de la foule, loin des vanités et des perfidies, s'ouvre devant nous. Une idéale confiance en Dieu, en la justice, en l'amour remplit nos âmes. Unis par le saint mystère d'une même foi, nous oublierons les hommes, les païens, les barbares. Nous les laisserons à leurs faux dieux et à leurs cultes malfaisants. Chère épouse, tes yeux seront mon univers, tes beaux yeux où se révèle l'unique grâce qui me touche. Peu nous importe le bruit que l'on fera sur nous : il ne parviendra point à nos oreilles. Nous aurons le témoignage de notre conscience, le seul bien nécessaire, et qui ne nous faillira pas.

— Oh ! oui, dit Pauline, la conscience, l'honnêteté, l'amour !

Elle appuya sa tête sur le sein de son amant.

Une bénédiction semblait planer sur eux. La douceur de cette heure était si grande, qu'ils ne savaient comment s'exprimer mutuellement leur gratitude.

Ils restèrent lontemps silencieux en une étreinte bienheureuse.

Puis, Pauline dit :

— Dès demain, mon mari saura tout.

Elle avait à peine prononcé ces mots, qu'un bruit de pas se fit entendre dans le salon voisin.

Pauline pâlit affreusement.

La portière s'écarta. Sur le seuil de leur chambre, un homme apparut :

Facial.

XII

Depuis plusieurs heures, Facial se promenait dans son cabinet, en attendant l'entrevue qu'il devait avoir avec sa femme.

Un domestique vint lui annoncer que madame était arrivée.

Il se recommanda encore la plus glaciale, la plus dédaigneuse politesse, boutonna sa redingote, but un petit verre de cognac, et passa au salon où l'attendait Pauline.

Elle se leva à son entrée et lui tendit la main sans affectation.

— Nous ne sommes coupables ni l'un ni l'autre, dit-elle; épargnons-nous mutuellement les reproches et les grands mots.

Facial resta abasourdi de ce début. Il se préparait à subir des attendrissements, des sanglots, une femme se jetant à ses pieds et demandant grâce, et voici qu'il la trouvait aussi calme que lui.

— Asseyez-vous, Madame, dit-il avec un geste vague.

Ils prirent place en face l'un de l'autre, séparés par une petite table.

— Je n'ai pas d'explication à vous donner, fit Pauline au bout d'un instant de silence, et je vous prie de ne pas en exiger de moi. Il doit vous être assez indifférent de savoir pourquoi et comment j'en suis venue à rompre les liens qui nous unissaient. Il est probable d'ailleurs que si je tentais de vous l'expliquer, vous ne me comprendriez pas. Veuillez donc ne considérer que les faits. Ils sont trop évidents pour que je songe à les nier ou à les atténuer. J'en assume la responsabilité.

Facial perdait pied. Il ne concevait pas que Pauline osât se présenter à lui autrement qu'en pécheresse repentante et accablée de honte.

— Ah ! misérable femme ! s'écria-t-il, oubliant d'un coup ses projets d'impassibilité.

— Ne le prenez pas sur ce ton, dit Pauline, je vous en supplie.

— Comment ! Vous m'avez trompé, trahi, déshonoré, vous avez commis un crime épouvantable, vous voilà souillée, couverte de boue, et vous venez tranquillement m'annoncer que vous en assumez la responsabilité ! Je crois bien que vous en assumez une de responsabilité, et effroyable ! Les conséquences de votre faute seront terribles, terribles...

— Il est inutile de vous emporter : ce qui est fait est fait, et si c'était à refaire, je le referais. Veuillez me dire maintenant quelles sont vos intentions.

Facial la regardait effaré.

— Mes intentions ? mes intentions ? Vous en parlez avec une légèreté... Ah ça ! éclata-t-il, pensez-vous que je vais passer l'éponge sur vos déportements, vous ouvrir de nouveau, comme si de rien n'était, ma maison et mes bras, vous supplier peut-être — telle est votre audace ! — de reprendre la vie commune agrémentée de toutes les complaisances ? Ne vous bercez pas d'illusions. Ne vous figurez pas que votre pouvoir sur moi soit si grand, qu'il vous suffise de paraître pour reconquérir votre place au foyer. Vous vous traîneriez à mes genoux, que je resterais inflexible. Madame, je ne suis pas de ceux qui pardonnent.

Cette phraséologie mettait Pauline au supplice.

— Je ne suis point venue ici mendier votre pardon, dit-elle. Je ne saurais qu'en faire. Dites-vous bien d'ailleurs que si vous souffrez maintenant à cause de moi, j'ai souffert, moi, pendant dix ans à cause de vous, et ne vous posez pas en accusateur : ce rôle vous convient peu.

— Quelle impudence ! fit Facial avec indigna-

tion. Mais vous êtes un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein !

Pauline haussa les épaules.

« Rien, pas un cri du cœur ne lui échappe ! » pensait-elle.

Elle se taisait, hautaine, sous les injures que Facial déversait. Qu'aurait-elle dit ? Elle ne pouvait pas lui prêter son cerveau, pour qu'il sentît avec ses sentiments et comprît qu'il n'avait pas le droit de la juger. Il voyait à son point de vue, un point de vue abominable et faux, mais qui était le sien. Que servait alors de répondre ?

En proie à une fureur qu'il ne cherchait plus à contenir, Facial se répandait en discours diffus, boursouflés, pleins de périodes déclamatoires et d'imprécations violentes. Il dépassait les bornes, traitait sa femme de fille perdue, la ravalait au-dessous des prostituées, qui, elles, n'ont juré fidélité à personne. Les outrages jaillissaient de ses lèvres. Lui, si châtié d'habitude dans son langage, trouvait d'ignobles insultes à lancer comme des crachats au visage de celle qui lui était intellectuellement et moralement si supérieure. Elle ne bronchait pas ; pâle, les traits immobiles, elle laissait passer ce flot d'ordure qui ne l'atteignait pas.

Epuisé, Facial s'arrêta et s'affaissa dans un fauteuil.

— Avez-vous fini ? demanda Pauline.

Il se redressa, comme sous un coup de fouet.

— Je n'ai pas encore dit le plus important, Madame, reprit-il foudroyant ; je n'ai pas encore prononcé le mot fatal...

— Prononcez-le, interrompit-elle, je n'attends que cela.

— Vraiment, Madame, le divorce ne vous fait pas peur ?

Il espérait la voir s'abattre sous l'épouvante de ce mot et mesurer enfin l'horreur de son crime à la grandeur de la punition. Mais elle ne parut pas s'en émouvoir.

Il accentua d'une voix sévère :

— Le divorce, Madame ! le divorce !

Je suis heureuse, répondit simplement Pauline, que vous compreniez comme moi qu'une séparation est nécessaire. Vous la voulez légale, tant mieux : l'ordre est une excellente chose, et ma liberté en sera moins précaire. Le divorce est la meilleure solution à notre situation. Si vous avez cru que je me ferais des illusions sur votre tendresse à mon égard, vos paroles me montrent que vous en entretenez sur celle que je vous porte. Vous vous imaginez que « ma faute » — je conserve à mon acte ce nom, puisqu'il est consacré, quoique ma vraie faute, faute bien involontaire et toute d'ignorance, ait été de vous épouser sans savoir ce que c'est que l'amour — vous vous imaginez que ma faute est le résultat d'un de ces coups de tête ou de sang familiers aux femmes peu scrupuleuses, qui durent le temps d'un caprice et dont elles se mordent amèrement les doigts, si, par malechance, le mari découvre et sévit. Vous supposiez que ce mot de divorce allait me prosterner à vos pieds humiliée et brisée, pleurant des serments de repentirs éternels. Vous vous trompez. Ma faute a été voulue et longuement méditée. Bien loin d'en redouter les conséquences, j'étais à la veille de vous découvrir moi-même la vérité. Vous m'avez prévenue : ce n'est pas une raison pour que je change de contenance. Non, je ne crains pas le divorce ; je l'appelle, je le désire. Mais ici vous êtes le maître, vous seul avez qualité pour le réclamer, puisque, au point de vue de la loi, c'est vous qui êtes l'offensé.

— C'est bien, Madame, nous divorcerons. Telle était mon intention : vos bravades ne font que m'y affermir.

— Sur quoi baserez-vous votre demande ?

— Sur la vérité : votre adultère. Songeriez-vous à le nier ?

— Oh non, je vous aiderai même à l'établir.

— Il y a des maris chevaleresques qui en pareille circonstance poussent l'abnégation jusqu'à

prendre la faute sur eux. N'attendez pas de moi une telle délicatesse. Je considère l'adultère, même l'adultère de l'homme, comme une chose trop grave pour que je consente à m'en charger. Que m'importe votre honneur, maintenant que vous l'avez perdu. Le divorce sera prononcé contre vous.

— J'entends. Vous m'offririez d'ailleurs ce petit sacrifice, que je n'accepterais pas.

— Tout ce que je puis faire, c'est de ne pas vous traîner devant le tribunal correctionnel pour obtenir votre condamnation. Je délaisse cette vengeance.

— Quelle magnanimité !

— Le nom de votre complice ne sera pas même prononcé dans les considérants. Vous pourrez l'épouser, puisque vous prétendez l'aimer, et essayer de racheter avec lui les torts que vous avez eus avec moi.

Facial se croyait sublime.

— Il est marié, dit Pauline.

— Il peut divorcer.

— Il ne le peut pas : sa femme est catholique.

Facial leva les yeux au ciel.

— Dans quel abîme êtes-vous tombée ! Enfin, s'écria-il, vous l'avez voulu, Madame, vous l'avez voulu !

— C'est bien. Ne parlons pas de moi. Puis-je vous demander quelles sont les preuves que vous produirez devant les magistrats ?

— Des preuves ? J'ai des témoignages, des présomptions morales, des faits matériels qui, réunis, formeront un dossier suffisant pour vous confondre.

— Croyez-moi, laissez de côté tout cet arsenal. Il est inutile, puisque j'avoue. Ne désirez-vous pas, comme moi, aboutir par les moyens les plus rapides et les plus simples ?

— Sans doute, et si vous avouez cela ira tout seul. Mais il faut un aveu écrit.

— Qu'à cela ne tienne, je vais vous écrire une

lettre où je reconnaîtrai explicitement ma culpabilité.

— Comme vous voudrez, fit Facial. D'habitude, les femmes n'avouent pas ces choses-là ; leur pudeur les pousse à se défendre même contre l'évidence. Il faut que vous ayez perdu tout sens moral.

Sans répondre, Pauline ouvrit un buvard, prit une feuille de papier et écrivit une demi-page qu'elle signa.

— Cela suffit-il ? demanda-t-elle en tendant la pièce à son mari.

Facial la lut deux ou trois fois attentivement.

— Cela suffit, dit-il.

Puis il la serra avec soin dans son portefeuille.

— Et maintenant, Madame, termina-t-il, nous ne nous retrouverons que devant les juges. Que Dieu vous pardonne !

Mais au lieu de partir, Pauline se dirigea vers une porte menant dans les appartements intéreurs.

— Où allez-vous ! cria Facial.

— Mon fils... Je vais chercher mon fils.

— Pour quoi faire ?

— Pour l'emmener.

Il se précipita et lui barra le passage.

— Vous ne passerez pas !

— Monsieur !

— Je vous le défends !

Elle s'arrêta haletante. Un éclair flâmba dans ses yeux.

— Vous oseriez me défendre de prendre mon fils ? prononça-t-elle les dents serrées.

— Parfaitement.

— Mais c'est mon fils ! rugit-elle.

— C'est aussi le mien, dit Facial.

Une horrible lueur palpita dans l'esprit de Pauline. Son fils ! son fils ! Facial songeait à le lui enlever ! Oh ! c'était impossible ! Quelle monstrueuse pensée venait de germer là tout à coup, si monstrueuse que pas un instant le soupçon que

cela pût se produire ne lui était venu ! La séparer de son fils ! Ce forfait épouvantable serait-il permis ? Non, non, elle se trompait, elle avait mal entendu ! Son mari était un homme après tout : il n'allait pas voler un enfant à sa mère !

— Je veux mon fils ! supplia-t-elle la tête pleine de vertige.

— Vous ne l'aurez pas.

Alors, en une abondance éperdue de paroles incohérantes, pleurant, défaillant, les mains frissonnantes, elle divagua :

— Vous n'avez pas formé l'infernal projet de m'arracher mon enfant ! Ce n'est pas sérieux, ce n'est qu'une effroyable plaisanterie ! Dites, dites que vous n'avez voulu que me faire peur ! Je suis mère, moi, savez-vous bien ? Ce serait me tuer que de m'ôter l'enfant que j'ai porté dans mon sein, que j'ai nourri, que j'ai élevé, qui est mon sang et ma vie ! Oh ! vous savez cela ! Vous ne voudrez pas commettre un crime si infâme ! Si vous avez jamais eu pour moi un sentiment qui ne fût pas de la haine, vous épargnerez la malheureuse qui a été votre femme, vous n'exercerez pas sur elle une atroce, une basse vengeance. Vous ne dites rien ; vous attendez que je me sois mieux humiliée. Parlez, que dois-je faire pour vous fléchir ? Oh ! grâce ! grâce ! L'angoisse m'étreint à la gorge, ma voix se perd, les mots manquent à mon cœur...

C'était enfin la scène que Facial attendait et à laquelle il s'était préparé. Seulement, au lieu que ce fût la femme, c'était la mère qui criait grâce.

Il répondit durement :

— C'est trop tard : il fallait songer à cela avant.

Une nouvelle énergie galvanisa Pauline :

— Vous avez l'audace de séquestrer Marcelin ? proféra-t-elle avec un tel emportement, que Facial crut qu'elle allait se jeter sur lui.

— Sa place n'est pas avec vous. Je le garde.

— De quel droit ?

— De quel droit ? Je crois, Madame, que vous

vous méprenez ici étrangement sur vos droits. Apprenez donc que, le divorce étant prononcé contre vous, c'est à moi, en principe, que le tribunal doit confier l'enfant. Il suffit que j'en fasse l'objet d'une demande, et c'est ce qui sera, pour que, malgré tout ce que vous pourrez arguer, le droit de garder Marcelin me soit acquis.

A ces paroles qui éclairaient tragiquement la situation, Pauline sentit tout s'effondrer en elle.

Un dernier espoir restait, auquel elle s'accrocha désespérément. Il fallait pour cela l'aveu terrible. Mais plus rien ne lui coûtait.

Se campant devant son mari, le fixant les yeux dans les yeux, elle dit avec un cinglement :

— Cet enfant n'est pas de vous.

Facial sursauta.

— Il n'est pas de vous, reprit-elle plus ardemment, il est de M. de Hartwald. Car je vous ai trompé autrefois avec M. de Hartwald. C'était à l'époque où il était secrétaire d'ambassade à Paris. Vous vous le rappelez ? J'ai fait sa connaissance dans un bal. Il venait souvent ici. Vous l'invitiez. Eh bien, je vous trompais avec lui. Pendant un an, je vous ai trompé ; et vous ne vous en doutiez pas. Marcelin est né de cet adultère. Regardez-le, il n'a rien de vous : il ne vous ressemble ni au physique ni au moral. Remarquez son nez, son nez droit, fin, distingué, et ses cheveux, ses cheveux blonds : c'est le nez et les cheveux de M. de Hartwald. Il a, par contre, mes yeux et ma bouche. C'est frappant. M. de Hartwald est mort ; cet enfant est à moi seule…

Elle s'arrêta, regardant toujours son mari. Mais celui-ci, après un premier choc de surprise, avait eu le temps de se remettre.

— Ah ! par exemple ! s'écria-t-il en riant insolemment, vous avez de l'imagination ! Ma parole, à vous entendre, on dirait que c'est arrivé ! Mais ça ne prend pas ! Ça ne prend pas ! Marcelin le fils de M. de Hartwald ! Elle est bien bonne !

— Vous ne me croyez pas ? fit Pauline bouleversée.

— Vous croire ? Ah ça, pour qui me prenez-vous ? Il est visible que vous venez d'inventer cette histoire de toutes pièces. C'est un mensonge, et qui plus est un mensonge ignoble. Ah ! Madame, vous étiez déjà bien bas dans mon estime : vous voici dans la fange jusqu'au cou.

— Vous ne me croyez pas? répéta-t-elle avec accablement.

— Inventez autre chose, ou mieux n'inventez rien du tout. Votre paroxysme vous égare jusque dans le ridicule. Marcelin ne serait pas mon fils ! Vous moquez-vous ? Vous trouvez qu'il ne me ressemble pas ? Vous êtes donc aveugle ! Et la voix du sang, Madame, la voix du sang ! Est-ce que je me sentirais son père, si je ne l'étais pas ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémissait Pauline.

Et elle demeurait stupide devant son impuissance à établir la vérité. Elle ne possédait aucune preuve de ses relations avec M. de Hartwald. Tout avait été détruit. Il n'existait pas un mot de billet, pas une photographie, pas un signe, pas un document quelconque, rien, rien, rien,que sa parole à elle et cette ressemblance qu'elle était la seule à apercevoir.

Alors, folle, elle cria à son mari :

— Rendez-moi la lettre !

— La lettre ?

— Oui, la lettre que je viens d'écrire et où je me reconnais coupable. Je ne divorce plus.

— Pardon, Madame : vous ne divorcez plus, mais moi je divorce. Je ne vous rendrai pas la pièce que vous m'avez si légèrement fournie.

— Oh !...

— D'ailleurs, cela ne vous avancerait pas à grand chose. Comme je vous l'ai dit, j'ai des témoignages à faire valoir. La procédure sera un peu plus longue, voilà tout.

— Je me défendrai, je lutterai et peut-être par-

viendrai-je à jeter quelque doute dans l'esprit des juges. Rendez-moi ma lettre !

— Non.

— C'est une lâcheté !

— Une prudence.

— Mon enfant ! mon enfant !

Elle voulut s'élancer. Facial la saisit violemment par les bras et la coucha de force dans un fauteuil. Sans cesser de la maintenir, il appela :

— Victor !

Le valet de chambre parut.

— Prévenez miss Dobby qu'elle ait à emmener immédiatement mon fils là où elle sait. Accompagnez-les.

En proie à une indicible horreur, Pauline se débattit convulsivement. On enlevait son enfant ! Elle ne le verrait plus, plus... C'était fini !

— Le voir, râla-t-elle... je veux le voir...

Mais les deux mains atroces de son mari la serraient comme dans un étau, la clouaient, la paralysaient.

— Lâchez-moi !... Oh ! ayez pitié, pitié !... Mon Dieu, ayez pitié !...

On entendit, du côté de l'antichambre, une lointaine voix d'enfant :

— Maman ! maman !

Pauline se raidit en un suprême effort. Mais ce fut en vain. Elle retomba brisée sous la masse vigoureuse qui pesait sur elle.

Elle cria.

Facial lui mit son genou sur la bouche.

Quelques instants épouvantables se passèrent, pendant lesquels elle crut mourir, tout son pauvre corps tordu comme dans les spasmes d'une torture.

Enfin, Facial la lâcha.

— Vous êtes libre, dit-il.

Elle se leva d'un bond fiévreux et se précipita à travers l'appartement. Elle en parcourut hâtivement les diverses pièces. Le vide, le vide partout. Marcelin n'était plus là. Dans la salle d'étude, un

désarroi de livres et de cahiers... Elle baisa en sanglotant ces objets que son enfant maniait encore quelques minutes auparavant, elle les baisa comme des reliques sacrées, et son cœur de mère éclatait dans sa poitrine... Ses lèvres battaient, ses paupières tremblaient nerveusement; elle répétait le nom chéri, tantôt tout bas, comme une prière, tantôt en appels désespérés écorchant sa gorge en feu. Elle reprit deux ou trois fois sa promenade errante de chambre en chambre, lentement maintenant, anéantie, s'arrêtant à chaque détail qui lui évoquait Marcelin. Lorsqu'elle revint au salon, où Facial attendait qu'elle se fût convaincue de l'inutilité de sa révolte, elle n'avait plus l'air que d'un spectre désolé, d'une statue vivante de l'effroi.

La vue de son mari sembla la glacer d'épouvante. Elle porta ses mains en avant, dans un long geste de répulsion. Quelques mots rauques sortirent péniblement de sa bouche contractée.

— C'est vous... c'est vous...

Et elle s'abîma sur le tapis, sans connaissance.

Facial sonna la femme de chambre. Il lui montra le corps inanimé de Pauline. Puis, il prit son chapeau et partit.

Au bout d'une demi-heure, Pauline revint à elle. La femme de chambre l'avait portée sur un lit, lui faisait respirer des sels, étanchait avec un mouchoir imbibé d'eau le sang d'une petite plaie qu'elle s'était faite en tombant.

— Où est mon fils?

— Je ne sais. Il est sorti avec sa gouvernante et Victor.

— Et monsieur?

— Il est sorti aussi. Il n'y a personne à la maison.

Elle s'élança à bas du lit, sans prendre garde qu'elle pouvait à peine se tenir debout.

— Madame n'est pas encore remise; Madame ferait mieux de rester couchée.

— Laissez-moi!...

Elle descendit dans la rue, échevelée, hagarde, semblable à une aliénée.

XIII

— Que vous êtes agaçant, dit Julienne, on ne peut rien tirer de vous !

— Mais, madame, répliqua Réderic, vous m'interrogez à tort et à travers, vous et ces dames, sur ce que vous vous plaisez à appeler les mystères de l'affaire Rocrange ! Que voulez-vous que je vous dise ? C'est très simple. M. de Rocrange aimait Mme Facial ; Mme Facial aimait M. de Rocrange ; Mme Facial, qui, paraît-il, est une femme sincère, ne s'en est point trop cachée ; et M. Facial, qui n'entend pas plaisanterie, plaide aujourd'hui même en divorce contre elle. Quoi de plus clair, de plus net, de plus logique ? Il n'y a pas ombre de mystère. Les dessous n'existent pas. Tout cela est purement honnête.

— Honnête ! s'exclamèrent avec des mines effarouchées la baronne Citre, Mme Sermais et Mme d'Orgely.

— Qu'appelez-vous l'honnêteté ? demanda Réderic.

Cette question déconcerta.

— L'honnêteté, c'est de rester fidèle à son mari, risqua enfin la baronne.

— Oh ! ma chère, que vous êtes vieux jeu ! ne put retenir Julienne.

— En effet, madame, dit Réderic, c'est là une honnêteté antédiluvienne.

— L'honnêteté est au moins la bienséance, corrigea la baronne, consciente d'avoir émis une niaiserie.

— C'est ça, c'est ça ! zézaya Mme d'Orgely sous son éventail.

— Et la bienséance ? continua Réderic imperturbable.

Cette fois, personne ne hasarda de réponse.

— La bienséance, reprit-il, voici : tromper son mari avec discrétion et rouerie ; s'évader sans bruit

de sa tutelle ; prendre subrepticement tout le champ possible pour ses ébats et savoir revenir en hâte au moindre signal de la laisse, que l'on a tendue juste à point pour qu'une malencontreuse secousse n'avertisse pas de l'incartade le légitime propriétaire. Certaines femmes sont tenues très court ; d'autres ont la laisse étonnamment longue : toutes jouissent autour du poteau marital d'un espace plus ou moins grand où brouter le thym d'amour. Ah ! chèvres bienséantes, au poil blanc, à l'œil innocent, jouez tant qu'il vous plaît entre les rocs qui vous dissimulent, derrière les hautes herbes, à couvert des ondulations de terrain ; mais ne vous avisez pas de ronger de vos dents fines la corde qui vous retient pour aller gambader à l'aise sur les hauts sommets, où l'air est pur et léger, sans doute, mais où vous ne seriez plus que de vilaines chèvres sauvages indignes de considération. Vous aimez la liberté, mais il vous faut une liberté qui ait l'air de ne pas trop frauder l'esclavage. Vous ne la prenez pas, vous la dérobez. Vous ne sauriez avoir de désirs vifs, francs, joyeux ; vous ne connaissez que les envies louches, inavouées, satisfaites en secret comme des vices. L'intrigue est, du reste, votre plaisir. Vous ne trouveriez guère de charme à l'amour, s'il n'était avant tout le fruit défendu, auquel il s'agit de goûter par une adroite et perfide maraude. Vous craignez la passion et vous la haïssez : et lorsque, par miracle il s'en trouve une qui soit autre chose qu'une coquette ou une coquine, vous le lui faites expier avec acharnement. Ah ! elle ne trompe pas comme vous : haro sur elle ! N'est-ce pas, mesdames, la bienséance consiste dans la déloyauté d'abord, et dans la cruauté ensuite ?

Rederic avait fait cette petite exécution sur un ton de persiflage mi-plaisant, mi-acerbe, dont il n'y avait pas lieu de s'offenser, mais qui n'en était pas moins mordant.

— Voyons, Réderic, fit Julienne assez vexée,

vous êtes insupportable! En avez-vous encore pour longtemps à faire votre Alceste?

— J'ai fini, belle dame, j'ai fini : le métier est trop peu profitable, et il vaut mieux hurler avec les loups.

— Le monde est tel qu'il est, et ce n'est pas vous qui le changerez. Alors?

— Alors, je n'essaye point de le changer. Je constate les petites crapuleries qui s'y passent, et bien que je ne prenne pas à ces observations un très vif plaisir, je ne suis pas Alceste au point de m'en irriter plus que de raison.

— Et vous consentez parfois à hurler avec les loups, suivant votre exquise expression. Mais, à ce propos, revenons à nos moutons.

— Les avons-nous quittés?

— Réderic, si vous continuez, je me fâche.

— Ma chère, il veut défendre cette pauvre Pauline et son ami M. de Rocrange, dit cauteleusement Mme Sermais. Il est charitable sous son pessimisme. Seulement il procède d'une façon peu intelligente. Ce n'est pas en s'en prenant aux honnêtes femmes qu'on reconstituera l'honneur de celles qui s'exposent. Qu'on sollicite notre indulgence, rien de mieux ; nous sommes prêtes à l'accorder ; nous vivons à une époque où l'on est indulgent. Mais que l'on exige notre respect pour des femmes si peu soucieuses des mœurs qu'elles semblent trouver du plaisir à se compromettre, c'est vraiment se moquer de nous.

— Très bien, approuva la baronne.

— Je vois que mes clients, puisque clients il y a, sont bien malades, fit Réderic sans s'émouvoir. Il ne me reste qu'à les abandonner à l'inclémence du tribunal.

— Epousera-t-elle au moins son Don Juan? demanda Mme Sermais.

— Mais, ma chère, dit en riant Julienne, ne savez-vous pas qu'il existe déjà une Mme de Rocrange?

— Dans quel bourbier pataugeons-nous! dé-

clama la Sénéchale, qui se délectait à suivre cette conversation.

— Je me le demande, observa Réderic sentencieux.

Julienne se leva et alla lui donner une tape sur les doigts.

— Réderic, je vous intime l'ordre de vous taire. Lorsqu'on vous interroge, vous vous dérobez, et quand on ne désire plus rien de vous, vous manifestez votre vilain caractère par de désobligeantes remarques qui sont peu d'un galant homme.

— C'est dommage que notre incomparable sénateur ne soit pas là, il ferait mieux notre affaire.

— Ne vous désolez pas, il va venir.

— Vous savez, ma belle, dit la Sénéchale à Julienne, que c'est exprès pour vous que ce cher homme assiste à l'audience. Il est si peu curieux de sa nature, et ce linge est si sale à voir laver !

— Ah ! fit Réderic, Sénéchal est au Palais ?

— Oui, dit Julienne, et nous allons avoir des détails tout frais.

— Quel bonheur ! s'écria étourdiment Mme d'Orgely.

— Il est charmant ! soupira la baronne.

— Comme le vicomte et la vicomtesse doivent être ennuyés de cette aventure, émit la Sénéchale avec componction. M. de Rocrange s'est comporté...

— Oh ! madame, interrompit Mme Sermais, il a fait son métier d'homme. Il n'y a rien à lui reprocher. Pour Pauline, quelque pitié qu'on ait pour elle, il faut avouer qu'elle est coupable. Je dis coupable plus que malheureuse, car tout dans sa conduite prouve qu'elle a visé au scandale. Ne lui eût-il pas été facile, même en supposant le pire, de s'arranger à étouffer l'affaire, à éviter l'odieux d'un procès en divorce ? Mais non, elle a été cassante, elle a rendu la conciliation impossible. Ce n'est point contre son mari qu'elle est partie en guerre, c'est contre la société, contre l'ordre, contre nous.

— Cela se pardonne moins aisément, ditRéderic.

— Et maintenant, demanda la baronne, que va-t-elle faire ?

— Elle ne peut pas continuer à habiter Paris, dit Mme Sermais. Personne ne l'a revue, du reste. Pas même vous, chère madame ? ajouta-t-elle en se tournant vers Julienne. Vous étiez pourtant de son intimité, je crois ?

— Moi ? pas du tout. Nous nous fréquentions seulement, ou plutôt elle me fréquentait. Ces derniers mois, je l'avais presque perdue de vue.

Une pendule se mit à sonner.

— Il devrait y avoir un coq sur cette pendule, dit Réderic.

Une rougeur fugitive passa sur le visage de Julienne. Elle reprit vivement sans paraître avoir remarqué l'interruption :

— Sénéchal, qui sait tout, m'a affirmé que Pauline était à Grasse. Aussitôt après l'éclat, elle se serait retirée chez sa tante, puis, quelques jours plus tard, serait partie pour le Midi. Je suppose qu'elle est revenue pour le procès, mais je ne saurais vous le dire au juste.

— Et M. de Rocrange ?

— M. de Rocrange est aussi parti.

— Pour le Midi ?

— C'est vraisemblable. Réderic pourrait nous renseigner, mais il ne le fera pas.

— Pourquoi ne le ferais-je pas ? Vous voulez savoir où est Rocrange ? C'est bien simple : il est à Béthanie.

— Comment ?

— A Béthanie, loin de l'œil des pharisiens, avec Marie, Marthe et Lazare, fondus pour lui en une seule personne : Lazare qu'il a ressuscité, Marie et Marthe qui l'aiment, l'une mystiquement, l'autre candidement.

— Et pendant ce temps, dit Julienne avec un haussement d'épaules blagueur, on conspire contre lui dans le Sanhédrin ! Pour Dieu, Réderic,

mon pauvre ami, je ne vous savais pas si simple ! Comme l'on se trompe pourtant sur la mine ! Sous votre masque froid et méchant, sous vos paroles mordantes, sous la satire perpétuelle de votre vilain rire, se découvre tout à coup la naïveté d'un poétereau romantique. Emile, continua-t-elle en s'adressant à un jeune lycéen qui, la prunelle à la fois allumée et railleuse, suivait avec intérêt cette conversation, Emile, voulez-vous voir un gobeur ? Regardez monsieur. Ce grand sceptique qui vous paraît peut-être si fort et si digne de vous servir d'exemple n'est pas autre chose qu'un gobeur.

Emile fit un geste qui indiquait suffisamment qu'il avait jugé Réderic.

— Vous ne connaissez pas Emile ? poursuivit Julienne. Un petit cousin à moi, un garçon étonnant. A quinze ans, il vous a des aperçus stupéfiants sur la vie. Ainsi, tenez, l'autre jour, nous jouions aux petits papiers. La question posée était celle-ci : « Quelle est la différence de l'homme et de la femme ? » Savez-vous quelle fut la réponse d'Emile ? La voici textuellement : « La différence de l'homme et de la femme, c'est que la femme descend du singe, tandis que l'homme y remonte. »

— Est-il possible ! se récrièrent les dames avec des gloussements de rires. Si jeune ! Où a-t-il appris ces mots-là ? Il n'y a plus d'enfants !

Le lycéen jouissait avec modestie de son triomphe.

— Voyons, Emile, fit Julienne, puisque vous êtes si précoce, donnez-nous votre opinion sur M. de Rocrange et Mme Facial.

Emile répondit avec commisération :

— Ils ne sont l'un et l'autre que des serins.

— Un peu osé, pour son âge, mais délicieux ! bêla la baronne.

Julienne s'amusait comme une folle.

Sur ces entrefaites, Sénéchal arriva. Il eut un succès d'entrée. Ces dames l'entourèrent, l'accablèrent de questions.

Une fois assis et les attentions suspendues à ses lèvres :

— Ah ! mesdames, débuta-t-il, je sors de l'audience. Quel triste dénouement ! Se peut-il qu'une femme ait pu se résoudre à laisser traîner devant un tribunal, devant le public, le scandale de sa vie privée ! C'est fait : madame... cette dame... cette femme... je ne sais plus de quel nom l'appeler... Bref le divorce a été prononcé.

— Contre elle ? demanda Réderic.

— Et contre qui, monsieur ? répondit Sénéchal. Le mari aurait sans doute pu... cela se fait quelquefois... Mais n'était-il pas de son droit, je dirai plus, de son devoir, de ne pas ménager, par je ne sais quel esprit de générosité fort déplacé en l'espèce, l'épouse coupable ? Oui, monsieur : le divorce a éte prononcé contre elle. L'avocat de M. Facial a été superbe... superbe et simple, car la cause était fort simple...

— Et cette pauvre Pauline, interrogea Julienne, quelle défense a-t-elle fait valoir ?

— Comment, vous ignorez ? Elle n'avait pas jugé à propos de se faire représenter. Le jugement a été rendu par défaut.

« Drôle de femme ! » pensa Julienne.

De moins en moins elle la comprenait.

Mme d'Orgely et la baronne s'exclamaient :

— Par défaut ! C'est inconcevable ! Elle ne s'est pas défendue !

— J'avais, un instant, l'intention d'assister à la séance, disait Mme Sermais ; par pudeur, par crainte qu'on attribue à la malignité une curiosité bien naturelle, par gêne aussi de me montrer dans la salle à l'occasion du désastre d'une ancienne amie, j'avais renoncé à mon projet. Je m'en console : puisqu'il n'y a pas eu de débats, cela n'a pas été folichon.

— L'affaire fut, en effet, très vite expédiée, reprit le sénateur. Imaginez-vous que cette... dame avait poussé l'impudence jusqu'à avouer par écrit

son adultère. L'avocat n'eut qu'à produire ce document. La preuve était faite.

— Comment trouvez-vous ça, ma chérie ?

— Scandaleux !

— Epouvantable !

— Sinistre !

— Faut-il être assez dépourvu de sens moral !

— Assez dinde ! corrigea Emile. « N'avouez jamais ! » C'était hier dans ma leçon d'histoire.

Sénéchal acquiesça de la main.

— Vous n'ignorez pas, belles dames, continua-t-il avec complaisance, que la loi est formelle à cet égard. L'adultère est ce qu'on appelle, en style juridique, une cause péremptoire de divorce. Une fois l'adultère établi, le magistrat n'a plus qu'à s'incliner et qu'à prononcer le jugement fatal. D'habitude, le procès consiste justement à rechercher, à examiner, à apprécier les preuves produites par le demandeur. C'est là que réside le piquant de l'affaire. Des témoins ont vu, ont entendu des choses extraordinaires ; on raconte des histoires de derrière les fagots ; le demandeur explique, insiste, entre dans des détails tout à fait exceptionnels ; le défendeur ne cède que pied à pied le terrain, discute, nie, et l'on est obligé de prendre d'assaut l'un après l'autre, à coups d'arguments *ad hominem* ou plutôt *ad feminam*, les quatre coins chaudement disputés de l'alcôve incriminée. Voilà qui devient palpitant ! Voilà qui en vaut la peine ! Mais réunir le tribunal, convoquer le public et offrir pour tout potage un avocat qui se lève et dit : « Messieurs, nous plaidons en divorce contre Mme Facial, notre épouse. Nous alléguons contre elle l'adultère dont elle s'est rendue coupable, et nous sommes en possession d'une lettre qui fait surabondamment la preuve de ce que nous avançons... » Ah non ! je suis frustré ! Je ne me laisse pas émouvoir par une pièce qui n'a plus de péripéties ; je ne suis plus disposé à l'indulgence ; je reste sévère, mais juste. Mme Facial n'a même pas su se rendre intéressante.

— Quel esprit !

— Quelle verve !

— Et comme c'est vrai ! Ce cher sénateur a de ces observations profondes qui font frémir ! N'est-il pas, en effet, bien humain de se sentir parfois prêt à absoudre ceux qui ont l'art de présenter leurs fautes sous un jour heureux ? Certaines personnes ont le don de sympathie, il faut l'avouer. Ne sommes-nous pas, par contre, un peu durs pour celles qui ne l'ont pas ?

C'était la baronne qui, de sa voix mielleuse, avait émis cette réflexion. Elle s'attendait, certes, à l'averse de réparties qu'elle déchaîna :

— Est-il permis aussi de se conduire avec un pareil cynisme ?

— Ce n'est plus une faute, c'est un blasphème.

— Je me considère presque comme déshonorée de l'avoir connue.

— Avec cette manière de donner violemment du pied dans sa boue, elle nous éclabousse.

Julienne ne joignit à ces sarcasmes que la jonglerie de son rire clair. Mais dans ce rire perlé, superficiel, voltigeant, qui agaça Réderic au plus haut point, elle manifestait qu'elle aussi « lâchait » Pauline, et que cela l'amusait prodigieusement, et qu'aucun scrupule ne s'opposait à ce qu'elle jouît du divertissement qui lui était donné.

— Comme il vous plaira, madame, fit Réderic : mais moi, je ne trouve point cela risible.

Ce mouvement d'humeur aiguisa encore l'hilarité de Julienne. Et son rire fut si contagieux, qu'aussitôt il se répercuta dans toutes les gorges, illumina tous les visages. La baronne poussa de petits cris stridents ; l'éventail de Mme d'Orgely se secoua convulsivement ; Mme Sermais, la tête renversée, vibrait de gaieté ; la Sénéchale roucoulait d'aise ; trivial, bruyant, le sénateur se tapait allègrement la cuisse ; Emile avait sauté sur son fauteuil et esquissait, des bras et des jambes, les contorsions de quelque danse grimaçante. C'était fou, sans conscience, sinon cette conscience supérieure,

l'instinct, qui à de certaines minutes imprévues s'empare d'une collectivité et la force à exprimer ses vrais sentiments.

Satisfaits enfin, ils se regardèrent, comme pour se demander réciproquement l'explication de leur belle humeur.

— Nous sommes absurdes, dit Julienne : Réderic a raison : il n'y a pas là de quoi rire. Pauvre Pauline ! Et cependant, son cas est grotesque. S'imaginer que l'amour est d'essence divine, lui tout sacrifier comme à une idole vénérée, avoir la foi jusqu'au martyre ! Quelle superstition en notre époque désabusée ! C'est du délire et de la sottise.

— A moins que ce ne soit de l'orgueil, accentua Mme Sermais.

— Ou de la luxure, fit la Sénéchale en dardant de gros yeux bêtes sur son mari.

Réderic se leva.

— Vous partez ? demanda Julienne.

— Oui. Je me sens devenir moraliste en votre compagnie, et cela me gêne. J'ai sur le bout de la langue un petit cours d'esthétique du cœur dont je voudrais vous épargner à vous l'importunité et à moi le ridicule. Je me bornerai à vous envoyer le *Sermon sur la montagne*... Non ; vous y verriez un : « Heureux les pauvres d'esprit », que vous m'appliqueriez certainement et que je suis cependant loin de mériter.

A peine fut-il sorti, qu'Emile résuma l'impression générale.

— Il est rasant.

— Le fait est qu'il baisse, dit Julienne.

Sénéchal se rengorgea.

— Quel motif M. Réderic pouvait-il avoir de défendre cette... dame ? interrogea comme pour de subtiles insinuations Mme Sermais.

— Allez-vous me faire croire que...

— Il y a tant de mystères !

Des sous-entendus glissaient, aigus, captieux. Une opinion se formait. On se comprenait ; on

comprenait même beaucoup plus qu'on ne voulait donner à entendre.

Julienne, qui savait à quoi s'en tenir, ne fit rien pour empêcher ces amusantes calomnies. Et cela moins par prudence pour elle-même que par l'agrément que lui procuraient ces jeux d'esprit. Qui d'ailleurs, parmi les personnes présentes, ignorait vraiment les relations de Réderic et de Julienne ? Emile devait être le seul, avec la Sénéchale. Et encore ! Mais était-ce une raison pour s'interdire les joies délicates du roman fabriqué de toutes pièces ?

— Cette Pauline en a fait peut-être bien plus qu'on ne pense !

— Qui nous dit que M. de Rocrange a été son seul amant ?

— Elle était très forte : toujours sur ses gardes, froide, sérieuse. Quel abîme de débauche cachait cette correction ! Ces femmes toutes de dessous sont les plus dangereuses.

— D'autre part, objectait-on, si M. Réderic était ou avait été l'un de ses amants, la jalousie aidant, bien loin de l'excuser, ne se montrerait-il pas son plus inexorable censeur ?

— Précieuse remarque : mais en des cas compliqués comme celui-ci, beaucoup d'éléments échappent. Qui sait si nous ne nous trouvons pas en presence d'un de ces phalanstères du vice, où tous sont liés par le secret commun, et dont cette femme serait l'âme.

On se tut un instant. Les yeux souriaient. Cette idée étrange titillait les imaginations.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

ÉPILOGUES

Anaïs Fargueil. — Il sera peut-être bon, à propos de la mort de cette tragédienne, de rappeler aux nécrophores le seul épisode important d'une vie vouée, pour le reste, à incarner de déplorables, quoique fructueuses héroïnes. On a cité toutes les pièces ou successivement elle prostitua son talent et sa beauté, et rien n'est plus sinistre que ce résumé des gestes inutiles où se dévora toute une existence ; voici : la *Marquise, Alexandre chez Apelle*, les *Filles de Marbre*, la *Vie en rose*, le *Mariage d'Olympe, Lucie Didier, Rédemption*, les *Diables noirs*, les *Femmes fortes, Maison neuve*, les *Brebis de Panurge, Miss Multon*, les *Pattes de mouche, Patrie*, l'*Arlésienne*, l'*Oncle Sam, Rose Michel*, la *Comtesse de Lérins, Madame de Maintenon*. Là elle se retira dans l'oubli, pauvre et pas fière, sinon d'avoir imposé, pendant six soirées, au public du Vaudeville, la *Révolte* de Villiers de l'Isle-Adam. Les chroniqueurs qui se sont souvenu de *Rose Michel*, drame célèbre de M. Blum, ont négligé la *Révolte* : mais, à leur point de vue, ce dédain est juste et sage, car on sait qu'ils distinguent sévèrement deux genres de théâtre : le théâtre lucratif et l'autre. Il faut en convenir, la *Révolte* fut de l'autre genre ; son insuccès avait même été si brutal et si évident que Villiers, après les invectives de la préface, s'était dégoûté de son œuvre et qu'il affectait de la mépriser. Il se trompait : c'est un beau morceau d'ironie froide et dure, comme le bloc de cristal auquel se compare Elisabeth :

« Pourtant, je vous laisse, en souvenir de moi, ce bloc de cristal. L'ombre de ces cahiers ne peut même pas le ternir... toute lumière, même celle de ce flambeau, se reflète dans ses profondeurs, avec mille feux merveilleux ! Réfléchir toute lumière, c'est sa vie. Les angles en sont durs et tranchants ; il est poli, transparent et sincère ; il est glacé. S'il vous arrive de songer à moi, regardez-le, monsieur. »

Alexandre Dumas fils s'était porté garant de ce drame, qu'il admirait et dont il enviait et l'idée hautaine et

le style miraculeusement net. Ce fut vain : stylé par les éternels Wolff, Sarcey, Tarbé, Fournier, Siraudin, le public hurla et la pièce tomba « malgré, dit Villiers, toute cette jeunesse enthousiaste qui applaudissait et qui avait le courage de sa pensée, comme, devant toute la « Bêtise au front de taureau », j'avais le courage de la mienne », — malgré les protestations publiques de quelques-uns qui se nommaient — pour l'éternité : — Richard Wagner, Théodore de Banville, Théophile Gautier, Leconte de Lisle.

N'est-ce point là une curieuse page d'histoire littéraire ? Supposons l'œuvre perdue et que nous sachions seulement quels étaient les gens qui se battaient pour elle et les gens qui se battaient contre elle ; notre jugement n'en serait pas moins sûr, aujourd'hui comme dans un millier d'années ; nous n'aurions à choisir, tout bonnement, qu'entre les deux phalanges et entre les chefs des deux phalanges, entre Richard Wagner et Francisque Sarcey, entre Leconte de Lisle et Albert Wolff. Quelle drôlerie et quelle ironie ! La singulière bataille qui arme Lohengrin contre un porc-épic et Agamemnon contre une grenouille !

Déjà, en ces temps, on cherchait à ridiculiser du nom de « Jeunes » les écrivains qui déplaisaient aux chroniqueurs — séniles de naissance — dont le public savoure avec jubilation la bave et le rire. Villiers leur répondait : « Il n'y a plus ici, désormais, ni jeun es ni vieux. Il y a d'impassibles intelligences éprises seulement de libre lumière, de progrès et de beauté ! Celles-là se sentent vigoureuses et créatrices. Elles ne s'irritent même pas contre l'Injustice et la Sottise. Elles plaignent, tout au plus. Elles sont sûres de ce qu'elles conçoivent, et cela leur suffit. — Quant aux idées ennemies qu'elles éveillent dans les cerveaux environnants, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce qu'un coup de vent fasse lever de la poussière ; voilà tout. »

Villiers avait alors trente ans passés ; il venait de publier dans la *Revue des Lettres et des Arts* l'histoire de *Claire Lenoir*, devenue plus tard *Tribulat Bonhomet* ; il était profondément hégélien et un peu parnassien : cela se lit dans les lignes citées plus haut. La fin de sa préface témoigne d'un espoir dans l'évolution de l'esprit humain qui, hélas ! ne s'est pas réalisé :

« Oui, la Foule, juge tardif, mais seul juge, — car on ne doit écrire que pour le monde entier — s'apercevra brusquement du but que poursuivent les deux ou trois

incapables qui la bafouent, la méprisent et la trompent ! Ils vous disent, — sûr de l'avoir suffisamment hébétée : « Le public ne vous comprendra pas !... » — Et ils se frottent les mains. — Mais, réveillée de leurs soi-disant « jugements », la Foule haussera bientôt ses vastes epaules, et il leur deviendra plus diffiicile, alors, de paralyser *matériellement* toute tentative généreuse et haute de ceux-là seuls qui, de tout temps, furent les Créateurs de l'Art et non ses valets.

» Ainsi justice sera faite. — Et nous avons le temps d'attendre !...

» D'ailleurs, que nous importe même la justice !...

» Celui qui, en naissant, ne porte pas dans sa poitrine sa propre gloire, ne connaîtra jamais la signification réelle de ce mot. »

Que Fargueil donc soit benie outre-tombe pour nous avoir fait relire ces belles pages et toute cette *Révolte* admirable et impérissable. On a conté qu'avant la première, elle disait à ceux qui l'interrogeaient :

« Ce n'est pas la Révolte, c'est la Révolution ! »

Elle croyait qu'une révolution littéraire allait sortir de cette soirée ; elle croyait jouer dona Sol : — elle ne s'est pas tout à fait trompée.

D'ailleurs, — et redisons-le sept fois par jour, avec un grand dédain et le pur scepticisme de ceux qui s'aperçoivent que le serpent vraiment se mord la queue avec une certitude déconcertante :

Que nous importe même la justice !

Les Soupçons. — « ... Attendu... qu'en présence du doute... de Labruyère doit bénéficier du doute... ; — Attendu que le délit n'étant pas suffisamment établi, Rosenthal doit être relaxé... ; — Attendu que... le délit reproché à des Perrières n'est pas suffisamment établi ; — Par ces motifs... » les trois « éminents confrères » sont égrégés, avec d'autres d'un intérêt moindre, d'entre la troupe des écroués. Ils furent, le mois passé, rendus au soleil, aux fleurs, aux chansons du printemps ; — bénéficiant (car ce tribunal a vraiment paru impartial) de ce que le soupçon n'a pas voulu s'épanouir. Le soupçon est plus tragique que le fait ; en s'affirmant, le fait se réalise, aboutit, achève son évolution : le soupçon est une fleur qui reste toujours demi-ouverte et qui, destinée à ne jamais devenir une vraie fleur, ne deviendra non plus jamais la fleur morte, abolie, éparpillée dans les sentiers. Rien n'est plus tragique que le soupçon. Comment naît-il ? Il est le fils populaire de la

logique, enfant de trente-six pères et davantage. Ayant lu, en des journaux de ton moyen, de violentes injures contre un jeune soldat que son état d'esclave matriculé rendait plutôt pitoyable, la Logique s'inquiéta. Pourquoi ce traînage dans la boue ? J'avoue qu'à cette heure, après le long procès, je n'ai encore pas compris le but des jets de venin proférés en six journaux différents contre le jeune Max par le même journaliste, ni pourquoi ces crises de haine furent subitement coupées comme avec de la quinine, — ni pourquoi elles eurent une réviviscence : tout cela sans doute est très simple ; il y a un *pourquoi*, mais je n'ai pu le découvrir. Les gens qui connaissent ce journaliste disent qu'il est « comme ça », tout à fait désintéressé, innocent, sans dessous, sans labyrinthe, limpide comme une eau de source ; c'est bien possible. Ses crises de haine ne seraient alors que le signe de la tare sexuelle, des colères de femme, des cris de femme, des pleurs de femme, pure physiologie. En ce cas, on accordera qu'il est dangereux de laisser une femme acquérir dans la presse une position où son poids peut influencer si baroquement l'opinion, qu'elle pleure sur des chiens coupés où qu'elle mugisse après la lune. C'est l'écueil des femmes, que leur talent soutient difficilement leur réputation ; la célébrité dont elles jouissent suppose des mérites qu'elles n'ont pas ; et on ne pardonne guère aux voleurs de renommée ; de là le ton d'aigreur dont elles ont parfois à se plaindre, et dont elle se plaignent abondamment, sans esprit, avec une éclipse d'esprit si totale que précisément ce jour-là l'opinion s'aperçoit qu'on l'a dupée. Pas d'esprit, pas d'imagination, et un style qui n'est qu'un paquet de mots usés, loques tous les jours remontées du lavoir ; mais surtout défaillent les idées, fondues par le chlore des larmes, et l'article quotidien n'est plus qu'une suintante pannerée de pâte à papier, — pâte à rasoirs ! C'est en cet état second, bien renseignée et bien dupée, que l'Opinion... Car enfin, en ce procès des Sept, il y avait un mot qu'il ne fallait pas mettre dans le corbillon, mais tout le monde le prononçait intérieurement, pendant que M. Rochefort était moins discret. Innocente ! J'en suis persuadé. Nul ne sait pourquoi. On voit seulement, après l'orage, les uns gésir abattus et découronnés, les autres plus verts et plus purs de ce contact du feu. Le métier de quêteuse implique l'honnêteté, comme celui de garçon de recette. Innocente comme un pleur ! Innocente comme une

source, comme l'eau de la Vanne, comme l'eau de la Dhuys, comme l'eau de l'Avre. Salut, source pure! Mais pourquoi, si l'on soupçonne maladroitement tels honnêtes gens, ne soupçonne-t-on jamais tels autres honnêtes gens? Certains êtres appellent le soupçon comme certains hêtres la foudre.

Personnellement, ni les insinuations populaires, ni les décisions de la Justice ne sauraient m'émouvoir, et je n'ai, sur ce sujet, avoué que les idées du passant que je dois être, à certaines heures où je désire vivre de la vie universelle, même laide. Escroquerie, chantage, et autres gros mots, à quoi bon les prononcer avec indignation, puisque, en somme, toute la question était de savoir emplir avec adresse sa cruche a la rivière? Les gens très riches doivent être dépouillés et il faut estimer ceux qui se prêtent à cet exercice avec une certaine grâce. Le jeune Lebaudy criait en sournois quand on plongeait la cruche dans sa caisse; il ne savait pas donner; l'usage de ses millions perdus fut affligeant, bête, souvent honteux : on ne devient pas grand seigneur. Voilà ce que l'on pouvait lui reprocher, et aux autres d'abord leur sottise — qui devient énorme si vraiment ils n'eurent que l'apparence de leurs gestes! Soyons indulgents et ramenons tous les actes dans le double cercle de l'intelligence-beauté : et, pour la question qui vient de nous requérir, nous verrons très vite que, réfractaire à franchir la ligne de cette figure magique, elle est d'intérêt nul.

Ah! si l'un de ces êtres avait écrit une page, une seule, que l'on se puisse réciter aux minutes amères!...

Tout cela regarde le Tribunal de Commerce.

Congrès féministe. — En vers :

Les hommes, ô Femmes,

Qu'ils comprennent enfin que votre intelligence
Aussi haut que la leur peut prétendre à monter!
Que s'ils ont jusqu'ici pu flétrir l'innocence
Sans avoir ni mépris ni honte à supporter,
Cette injustice infâme enfin aura son terme.
Lorsque poindra le jour de votre liberté,
Vous pourrez proclamer alors d'une voix ferme
Ces mots devenus vrais : « Justice, égalité !!! »

En prose : Robin, amour libre, culottes, fraternité, jupons, Robin, égalité, rôtissoire, éducation intégrale, Robin, bicyclette, Robin, Robin.

Maman, je veux Robin,
Maman, je veux Robin.

La Voyante, — C'est, paraît-il, une « hystérique irrégulière », genre d'êtres surtoutféminins récemment admis par la Science, une hystérique libre. On s'est beaucoup ri — et encore — des classifications de la philosophie scolastique, mais nous ? Un mot nous satisfait, : Hystérie. On s'incline, on a compris. Longtemps encore les hommes s'entêteront à la puérilité des tiroirs et des damiers, croyant avoir fait « avancer la Science » s'ils classent le bœuf dans les bovidés (*sic*) et les Couësdon dans les hystériques. La demoiselle Couësdon a des moments d'extase pendant quoi elle parle, en brèves phrases assonancées, d'une littérature au-delà du médiocre et moindre que le génie écrit sur la spirale des mirlitons. Cette jeune fille a néanmoins sa petite personnalité, et sa candeur à prédire est assez touchante. Les prophètes — qui pensent peu — n'ont jamais pensé que dire l'avenir, ce serait nier le libre arbitre, l'âme, Dieu, toute religion, — puisque le sens religieux n'est que le sens de la liberté individuelle, du salut personnel. Celui qui prévoit mon devenir me nie et m'insulte ; en m'imposant des actes futurs, m'en impose-t-il aussi la responsabilité ? Pie IX disait des montagnardes prophéties de la Sallette qu'elles étaient une montagne de stupidité ; celles de la rue de Paradis ne sont qu'une taupinière de niaiserie. Aurons-nous la basilique ? En attendant la demoiselle annonce à son papa un bon petit héritage. C'est toujours ça.

P. S. — *22 avril.* — Présentée en liberté par M. Bois (de la Bodinière), elle remporte publiquement un grand succès de première dans ses exercices prophétiques.

.·. — Ce signe maçonnique semble avoir voulu originairement signifier la trinité divine ; on vient d'observer que certains fous religieux ornent de ces trois points les trop modestes *i*, toujours en l'honneur de la Trinité.

Besadme tres voces en la boca
En honor de la Santissima Trinidad,

dit plus sagement et tout catholiquement une amante à son amant dans une chanson populaire espagnole.

Doute. — D'un articulet enthousiaste récemment rédigé à la gloire de M. Abel Hermant : « Tel le Sphinx renaissant de ses cendres, vos éditions allèrent se multipliant... » L'auteur n'aurait-il pas confondu le Sphinx et la Mère Gigogne ? Mais alors pourquoi « Renaissant de ses cendres » ? Aurait-on méchamment rôti cette vieille dame ? S'agit-il d'un nouveau mythe cinéraire ?

20 Avril. — L'*Echo de Paris* reprend la publication du *Journal des Daudet*, année 1892.

Bon mot. — On rapportait devant un académicien bien connu que M. Zola, durant sa jeunesse, se frappait fréquemment sur le ventre en proférant d'un ton d'orgueil :

— J'ai quelque chose là.

— On s'en est aperçu depuis, répondit l'académicien.

REMY DE GOURMONT.



REVUE DU MOIS

POÈMES

Léon Dierx : *Œuvres Complètes : Les Paroles d'un Vaincu, La Rencontre, Les Amants*, pet. in-12, Lemerre, 6 fr. — Georges Rodenbach : *Les Vies encloses*, gr. in-18, Charpentier et Fasquelle, 3.50. — Jules Renard : *Histoires naturelles*, in-16 raisin, E. Flammarion, 2 fr. — Gaston Homsy : *Ressorts poétiques*, gr. in-18, Perrin et Cie, 3.50. — Léonce de Joncières : *L'Ame du Sphinx*, gr. in-18, Lemerre, 3 fr. — Achille Millien : *Chez Nous*, gr. in-18, Lemerre, 3 fr. — A. Vermenouze : *Flour de Brousso*, gr. in-8, Aurillac, Impr. Moderne, 3.50. — Tristan Klingsor : *Filles-Fleurs*. pet. in-18, « Mercure de France », 2 fr. — Jean Aicard : *Jésus*, in-8, E. Flammarion, 7.50.

L'Académie française s'est honorée ! honorons-la en retour. Le prix le plus considérable qu'on ait réservé jusqu'à ce jour à la poésie, ne l'a-t-elle pas décerné, par dérogation à des habitudes séculaires, à un poete, à un bon et noble poète, Léon Dierx ? Que nous faut-il de plus ?

Nous n'avons pas à analyser publiquement l'admiration que nous professons pour M. Léon Dierx — une telle analyse serait oiseuse pour ceux qui sont dignes de s'attarder aux deux volumes de ses *Œuvres complètes* : pour les autres, que nos sentiments et que nos goûts leur soient un mystère, les leurs nous demeurant obscurs ; toutefois, pour que les laudateurs de la mauvaise versification et de la chimie métaphorique s'étonnent en y comparant les misères linguistiques qui les émurent jusqu'à ce jour, voici une page de poésie :

CROISÉE OUVERTE

Qu'elle est jeune ! — Ses doigts se posent sur les touches,
Et les parfums d'avril sont devenus des chants.
Mots vides, autour d'elle expirez sur les bouches !
Un vol de blancs ramiers plane au loin sur les champs !

Qu'elle est fraîche ! — Ses doigts voltigent sur l'ivoire,
Et tout désir s'égrène en préludes sacrés.
Ne montez plus, soupirs dont nous taisons l'histoire !
— Un vol d'oiseaux de paix glisse en rasant les prés !

Qu'elle est douce ! — Ses doigts sont des ailes magiques,
Et tout se fait sonore au fond des cœurs surpris.
Jours lointains, revivez en célestes musiques !
— Un vol d'oiseaux divins emporte nos esprits !

Qu'elle est blonde ! — Ses doigts volent à tire d'aîle,
Et la foi nous revient avec l'hymne perdu.
Sourire intérieur, éclairez-nous près d'elle !
— Un vol éblouissant vers nous est descendu !

Qu'elle est belle ! — Un vol blanc sur le clavier roucoule,
Et des accords mêlent leurs tourbillons.
Mots d'amour oubliés, sortez de nous en foule !
— Des doigts d'anges au loin font chanter les sillons.

Il n'est pas facile de « faire » de la Poésie : nous n'en voulons pour preuve que les compositions de M. Rodenbach. Ce nous est une gène sans doute de rapprocher de l'œuvre de Dierx d'aussi humbles alexandrins, mais le hasard a ses cruautés. M. Rodenbach, qu'illustre, chaque matin, le *Journal des Goncourt*, s'occupe, croyons-nous, surtout et avec succès de journalisme ; aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'assez poète, d'une part, pour séduire ses plus distingués confrères, il le soit trop peu pour nous enthousiasmer. De fait, ses travaux en prose (*Bruges la Morte*, par exemple) le montrent précieux, sinon toujours délicat ; même sous ces housses versifiées, son mobilier intellectuel affecte un style rocaille avoisinant le baroque Louis XV de Berlin, Marivaux de Sumatra. C'est un art indubitablement mièvre, fluide et décadent que professe l'auteur de l'*Aquarium Mental* ; l'aberration esthétique que dénote, seul, le choix d'un pareil titre, l'a mené loin — trop loin, pour que cette notice reste, comme nous l'eussions souhaitée, totalement élogieuse. Nous ne lisons pas sans un sourire — et je doute que ce sourire n'effleure la lèvre du plus indulgent lecteur de M. Rodenbach — des phrases comme celles-ci :... Non ; parcourez plutôt le livre ; toute citation fragmentaire peut paraître partialement choisie — et M. Maurras en abuse ; nous sommes de bonne foi. Gageons qu'au reste l'auteur lui-même, se mirant aux feuillets de cette plaquette, n'a pas relu sans une sorte de tristesse ironique ce vers, poignant dans l'espèce :

Quel rafraîchissement de se voir dans la glace !

S'il fallait analyser le cas de M. Rodenbach, nous dirions que cet écrivain doué d'une sensitivité non sans finesse (dont témoignent tels passages de ses écrits) semble avoir songé à *développer* ce don, suivant les préceptes de feu M. Havet, par l'attention et la volonté, afin de le *faire rendre* : on le voit livrer à je ne sais quelle culture intensive le petit champ de son hérédité mentale ; mais le rendement ne s'en décuple qu'au détriment de la qualité, et pour une impression fine il nous offre dix subtilités saugrenues et parfois grotesques à ravir M. de Montesqiou. M. Rodenbach, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, serait-il collectionneur ? Invinciblement son œuvre fait songer à quelque patient Hollandais, grand créateur de tulipes, colleur de timbres-poste et qui, dans ses vitrines jalonnées d'insectes rares, en serait venu,

maniaque mégalomane, à piquer d'abondance sur le liège des coléoptères de hasard, de vagues cloportes, de banales araignées, des feuilles mortes, que sais-je ? des mouches ! et qui grouperait dans tels tiroirs à compartiments — entre un cristal alpestre, une perle grise et du minerai d'argent — des cailloux, de la ferraille, et tout un assortiment de boutons de chemise.

A côté d'un artificiel, les hasards de la librairie ont placé un naturiste. M. Jules Renard voit et sent la nature, sans cette attitude gauche de chercher à regarder derrière : sa vision saine pénètre la tranparence exquise du décor de la Vie, opaque pour tant d'yeux affaiblis. Dans cette suite de courts poèmes, bruit, chante, fleure et rayonne la bonne joie des champs, des arbres, du soleil ; et c'est — habileté charmante — à travers de subtiles psychologies de basse-cour que M. Renard a voulu traduire sa sagesse. Il y a là, avec une critique moins précise, et un souci moins évident de moraliste, je ne sais quel geste de Lafontaine — mais brisé de réticences qui en élagissent les suggestions : telle phrase, qui tourne court, en a dit plus long ; tel sourire est ambigu ; telles paroles restent avec l'image qu'elles portent et la rêverie provoquée. Avez-vous encadré *L'oie, Les Grenouilles, Le Goujon ?* — et cette *Famille d'arbres*, dont nous ne pouvons nous défendre de répéter les dernières strophes :

« ... *Ils mettent longtemps à mourir, et gardent les morts debout jusqu'à la chute en poussière.*

Ils se flattent de leurs longues branches, pour s'assurer s'ils sont tous là, comme les aveugles. Ils gesticulent de colère si le vent s'essouffle à les déraciner. Mais entre eux aucune dispute. Ils ne murmurent que d'accord.

Je sens qu'ils doivent être ma vraie famille. J'oublierai vite l'autre. Ces arbres m'adopteront peu à peu, et pour le mériter j'apprends ce qu'il faut savoir :

Je sais déjà regarder les nuages qui passent.

Je sais aussi rester en place.

Et je sais presque me taire. »

Que vous en semble ? — Autant est précaire, à notre avis, la dune friable où M. Rodenbach plante son parasol élégiaque entre des huttes de douaniers franco-belges et des cabines de bains, autant est ferme ce sol picard où M. Renard s'avance à travers champs ; s'il longe la grand'route par le sentier en contre-bas, c'est qu'il le veut ainsi et préfère l'ombre à la poussière ostentatoire que lèvent le cabriolet à pompe des glorieux vieillards ou le buggy transatlantique des plus modernes professionnels de la réclame.

M. Gaston Homsy a écrit une sorte de traité de prosodie parnassienne où la pratique de la versification syllabique est conseillée — ainsi au collège, jadis, nous fut recommandée la pratique du vers latin — « comme simple introductrice à la prose » Cette opinion est toute pédagogique et je ne vois pas de raison pour ne pas recommander ce livre, dont il serait trop aisé de plaisanter, aux parents et aux proviseurs : les

enfants y trouveront les formules et les exemples du plagiat et y devront puiser un dégoût solide de la versification ; la poésie n'y saurait que gagner et la prose n'y pourra perdre.

M. Léonce de Joncières en des vers bien faits (sonnets, stances, rimes plates) dit l'Égypte ancienne et moderne ; nous suivons difficilement le genre descriptif et sentimental, qui nous vient des *Orientales* et des *Poèmes barbares* — genre excellent peut-être ; toutefois, si l'on devait abandonner l'orthographe *chacal*, pour écrire *chakal*, je préférerais *schakal*, plus proche de la forme turque ; de même le mot *bœuf* comporterait assez logiquement un digamma ; mais ceci compliquerait, sans en hausser sensiblement le charme, la formule déjà savoureuse du vers parnassien.

Chez Nous, c'est dans le Nivernais. Et comme c'est mieux, à égalité de talent que l'Egypte de M. de Joncières ! Cette poésie locale est toujours touchante, souvent fraîche et d'une qualité d'âme vraiment aimable. A l'attention de ceux qui rêvent (il en est) de varier la forme du sonnet, on peut recommander la page 157 : cette disposition des rimes semble pouvoir être heureuse. M. A. Millien est l'auteur de quelque vingt-cinq recueils de poésies, dont plusieurs, croyons-nous, couronnés par l'Académie française. Ce dernier in-18 est aussi ingénieux et aussi varié que ses prédécesseurs.

De même, M. Vermenouze chante l'Auvergne. Son gros livre jaseur comme un trouvère, bavarde comme une veillée de fileuses qui n'interrompent leur caquetage que pour mordre à la pomme du rouet. Jean Ajalbert, qui a écrit une œuvre charmante sur sa province natale, *En Auvergne*, que chacun a lue, préfacie avec conviction et bonhomie cette *Flour de Brousso*. Nous en critiquerions mal le texte patoisant ; que le solide goût d'Ajalbert nous soit garant du « Mistral de l'Auvergne », quand M. Maurras s'en mordrait les doigts.

La suite de trois fois sept miniatures que M. Tristan Klingsor a réunies en plaquette sourit de toute la grâce, de la tristesse rêveuse de petites femmes diverses, et la même pourtant. *Touraine, Trébizonde, Thulé* : douceur choyée, tragédie amoureuse, mystique désir. La tendre litanie ! *Elaine, Liliane, Esmérée, Orientine, Izel...* n'est-ce pas toute une poésie ? — comme le doux *Vitrail des Saintes* de Ferdinand Herold ?

Je ne sais, vraiment, si la lecture du livre de M. Aicard ne nous a pas irrité ; en tous cas elle a gâté notre bonne humeur : pour la première fois depuis longtemps, un livre de mauvais vers (nous en sommes friand, à l'excès) ne nous a pas fait sourire. Non pas que nous n'eussions pu trouver d'âpres et nouvelles jouissances à découvrir des lignes telles :

Vous savez que Judas nous prête son concours.

Mais il est intolérable de soupçonner la bonne foi d'un livre intitulé *Jésus*. Il semble bâclé, en effet, pour faire piece à M. Zola, blasphémateur et scatologue ; M. Aicard, comme ces prêtres espagnols de Saragosse, brandit le crucifix en masse d'arme contre le pitoyable Médanais ; les voici, face à

face, au seuil de l'Institut, guettant, inquiets, sous la coupole, « la voix » de M. Coppée. Que vient faire parmi ces compétitions triviales la Passion de N.-S. Jésus-Christ ? Nous avons connu le *Christ humanitaire*, allons-nous connaître le *Christ utilitaire ?* Est-ce avec trente deniers qu'on paye l'impression d'un in-8 de 296 pages ? — Il est à souhaiter qu'à l'heure où paraîtront ces lignes M. Pingard aura fermé sa porte sur ce couple de mendieurs de gloire, également compromettants pour une compagnie littéraire et mondaine; qu'ils se présentent aux élections municipales.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

ROMAN

Catulle Mendès : *Gog*, 2 vol. gr. in-18, Charpentier, 7 fr. — Pierre Louys : *Aphrodite*, mœurs antiques, gr. in-18, « Mercure de France », 3.50. — Gustave Kahn : *Le Roi fou*, gr. in-18. G. Havard fils, 3.50. — Jean de Chilra : *La Princesse des Ténèbres*, gr. in-18, Calmann Lévy, 3.50

Pauvre plume ébouriffée en face de trois gros livres, lourds de toutes sortes de sciences : *Gog*, *Aphrodite*, *Le Roi fou*, trois événements littéraires, dirait un journaliste ami des locutions connues, je me sens inquiète. C'est que le Monsieur préposé à la critique des romans m'a toujours paru un étrangleur de profession, se montrât-il d'humeur louangeuse. Tirer six lignes à bout portant sur un ouvrage de six cents pages, souvent l'effort de plusieurs années cérébrales, l'envoyer dans l'éternité avec une jolie grâce de clown inconscient, n'est-ce pas le crime le plus bouffon que l'on puisse commettre, et, à y penser profondément, la sueur ne devrait-elle pas vous en perler aux tempes ? Or, me voici à mon tour (du diable si je sais pourquoi) devant l'étal, où, boucher d'occasion, sinon criminel de race, je vais désarticuler les membres de la Chimere ! Dussé-je encourir la haine de mes lecteurs, je le ferai *respectueusement*, et c'est, à l'heure présente, le seul moyen, j'imagine, de leur sembler original. Je suis obligée d'aller vite ; pour mieux m'en excuser vis-à-vis de tres patients labeurs, je prendrai des gants. Je crois, du reste, qu'il y a, maintenant, une certaine crânerie chevaleresque à oser dire du bien de ceux qui sont ou vont devenir nos maîtres, car ici :

Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous l'écris presqu'en français.

Gog. Enamourés tous les deux des choses du divin, ces deux esprits si opposés, Villiers et Catulle Mendès, en même temps amis intimes et adversaires l'un à l'autre également redoutables, liés normalement par la parité de leur merveilleuse puissance de travail, et non moins normalement séparés par leur différente compréhension du mystère, ces deux hommes terribles pouvaient seuls, au monde des lettres, concevoir la terrible idée d'une substitution de Dieu. Villiers est mort ; assez tôt pour demeurer, selon le jugement égoïste des jeunes

générations, le génie pur par excellence. Mendès vit ; toujours battant l'enclume de diamant de la pensée romantique, il continue la belle tradition du poème légende, et, peut-être, pour cela surtout que sa poigne implacablement vigoureuse fait jaillir encore l'étincelle divine, nombre de jeunes ont l'air de lui reprocher de rester... apres l'*Autre*. Ce n'est pas logique. *Gog* contient une idée géniale. Il *fallait donc* écrire ce livre. Puisque Villiers est mort, pourquoi voudrait-on que Mendès ne l'eût pas écrit ? Moi qui, de fort différente façon, aime à la fois l'*Autre* et l'*Un*, je me demande, en dehors de la lecture de *Gog*, ce qui serait arrivé si l'on avait vu mourir Mendès avant Villiers et que le hasard eût substitué le Dieu-Villiers au Satan-Mendès ? Tout naturellement le Satan-Mendès serait devenu le Dieu-Villiers ! Il est de peu d'importance qu'un gamin lance une pierre, mais, pour le royaume de France, je n'eusse voulu manquer au devoir de lancer celle-là. — *Gog* est l'histoire du seigneur de Haubour et le résumé de cinq siècles de triomphes, de désastres, de gloire, d'infamie, de splendeur et de deuil, que le dit seigneur engendra en s'étendant, un soir de mystification démoniaque, sur une femme laide, qui ne lui plaisait point. Types de drôlesses, de prêtres et de gentilshommes ruinés, décadence du dernier des Haubour, gestation des premiers fœtus anarchiques, tout le grouillement spécial des peuples fatigués de vivre, rêves de vins trop toniques et songes d'amours trop compliquées, envie de détruire et désirs de regénérer, se reflètent en couleurs violentes sur la double palette que nous offre ce peintre prodigue de Mendès. Il démontre avec la fougue volubile de quelqu'un qui, d'ailleurs, participe depuis longtemps au désordre général, que si tout va de travers en ce monde maudit c'est qu'en croyant implorer le vrai Dieu nous nous trompons d'adresse. (Heureuse déduction : on s'est donc déjà trompé au sommet du Calvaire ? Cependant la célèbre victime de cette erreur d'optique, sans aucun doute, ne valait pas le Diable ?) A part Noële, la petite bergère, fleur mi-close jetée sur les tombereaux de fumier de toutes les mauvaises passions, grain d'encens au milieu de boules de musc, rien ne console du décevant aléa. — *Gog* est en deux volumes. On ne s'en plaint pas à la fin de l'histoire, mais au début, à soupeser les deux in-18, on est tenté de risquer un léger reproche. Ce serait tellement admirable que les livres de Mendès ne parussent pas d'abord en feuilleton ! On les lirait plus vite ; seulement, semblable au Satan légendaire, Mendès œuvre, comme malgré lui, selon *ses pompes*, et toujours, malgré lui, *l'or*, le principe des discordes, doit jaillir de son creuset fabuleux. Puisque Mendès aime la jeunesse et qu'il est l'unique maître... *bien moderne*, il me pardonnera, j'espère, la désinvolture collégienne de ce jugement d'ouvrier agacé par *la voiture* du patron. « *Ne rompons jamais !* » s'est-il écrié en un banquet mémorable. Dame, patron, faudrait dételer un peu, ou gare les bombes ! On s'impatiente de vous entendre appeler le *juste* ! Rompre ? Non, nous n'aurons point cette lâcheté en présence d'un si loyal adversaire,

mais nous demandons cependant la permission de parler sous les armes.

Aphrodite. Au seuil du temple obscur s'est arrêté un jeune homme les mains pleines de guirlandes. Il a la démarche souple de l'habile lanceur de disques, et dans ses yeux très doux, très froids, on voit briller la religieuse curiosité du philosophe. Derrière lui resplendit, comme un victorieux étendard, le bleu pur d'un ciel attique, et autour de lui exulte une nature neuve, emplie de fleurs dont les nuances fulgurent tandis que des sources profondes et glacées leur communiquent des poisons mortels avec une éternelle fraîcheur. Durant sa route, il n'a rencontré nulle habitation humaine : rien que gazons soyeux à l'égal des chevelures de nouveau-nés, rien que sveltes arbres, projetant vers lui, pareils à des invitations naïves, le viril balancement de leurs branches. Aussi ce jeune homme est-il venu droit au temple désert, pensant que là était vraiment son but, sans se douter que, simplement, *il rentre !* Sur ses pas se précipitent toutes les folles ardeurs du soleil, devant lui se lève la poussière des siècles, neige lunaire, spire argentée, humée par la bouche sensuelle du vent ; et de l'union de cette poudre funèbre avec l'or de la lumière naît une silencieuse allégresse. Les satyres, gardiens somnolents du temple abandonné, grognent, surpris en des poses d'animaux fautifs, pointent leurs oreilles qui se sont allongées à ne plus rien entendre ; puis, le voyant, lui, si jeune, de lignes si fièrement régulières qu'on le croirait frère des déités de marbre, ils le prennent pour le *dieu* même et n'osent plus bondir. Mais voici que dans le lent viol progressif du jour une forme imprécise et blanche à faire peur sort des ténèbres. Elle est debout ; ses vagues petits orteils à peine posés sur le roc sauvage lui servent de piédestal, et elle étend jusqu'au cœur du visiteur des bras qui ne sont encore que des rayons. Les yeux sans regard, les lèvres sans sourire, *la Forme, l'Antique Forme, la Beauté,* s'émeut pourtant déjà d'un plaisir mystérieux. Ses voiles tombent, légèrement, en un glissement d'eau moirée, ses genoux frémissent comme à l'appel d'une danse voluptueuse, et son flanc rougit, reproduisant déjà le contact du baiser. Alors le jeune homme, laissant là s'écrouler ses guirlandes, flot de parfums magiques, vierges richesses de tout son printemps, oublie qu'il est venu philosopher, et, pour accomplir un rite que seul avait prévu *Celui* qui du fond des âges fait sa religion de tous les sacrilèges, le beau païen escalade l'autel et se saisit de la *Forme,* la douant de son âme dans une étreinte passionnée.

Au-dessus du temple, tout à coup illuminé, Pan, le grand Pan radieux, étire sa silhouette de colossal voyeur, et une de ses mains velues, félinement crispée, s'abat sur la ronde toiture de cette maison nuptiale, comme si le vieux père de l'Amour, réalisant son rêve, pouvait enfin caresser l'un des seins de la terre ! Evohé !...

— M. Pierre Louys vient de faire paraître *Aphrodite.* — Je prie ceux qui ont lu *Aphrodite* (c'est-à-dire tout le monde à l'heure

actuelle) de considérer que cette phrase d'un banal jargon de librairie est le résumé de ce que je dis plus haut, car c'est réellement *Aphrodite* que le jeune païen Pierre Louys vient de faire *apparaître* parmi nous. Il est allé chercher Chrysis aux cheveux de soleil, la forme *pure* (un peu oubliée ces temps-ci), et, la dépouillant de tous ses voiles, il l'a offerte à tous, la créant courtisane par charité pour nous bien plus que par impudeur d'écrivain. Raconter *Aphrodite* ? Vous n'attendez pas cela de moi ! Je me bornerai à me réjouir dévotement de ce que d'une génération d'intellectualités délicates, et... un peu *transies*, ait surgi un *mâle* en l'art d'écrire et de concevoir un livre. J'avoue que les avortements cérébraux produits, chez beaucoup de nouveaux, par les subtilités sentimentales de Barrès, m'intéressent moins que l'explosion splendide de ce jeune génie libre, allant nu au milieu des rues de la littérature quintessenciée. Pierre Louys est un prédestiné, je le crois d'une espèce unique, et tant mieux ; s'il n'est pas beaucoup plus libertin que certains de nos modernes poètes grecs, il l'est tellement d'une autre façon qu'on le peut absoudre. Très jeune, beau garçon, espiègle ainsi que tous ceux qui sentent le bonheur à leur portée, il ira loin et n'a plus à se défier que des vertiges de l'orgueil. — Signe des temps : François Coppée, à lire *Aphrodite*, s'est emballé comme une simple petite folle. Du heurt, il en a joyeusement dit toutes les bêtises qui lui ont passé par la tête, et ce délire honore le très tendre académicien.

Demandez les amours de François Coppée avec Aphrodite... le grand succès du jour !

Le Roi fou. Avez-vous vu ces bijoux espagnols, ces lourds bracelets de fer, bleuis au feu de forge des manufactures d'armes de Tolède, ces métaux bruts dans lesquels, avec une minutieuse patience, un frappeur artiste incruste à coups redoublés des métaux plus précieux : l'or, le platine, l'argent et quelquefois, par un caprice qui est aussi un tour de force du forgeron, l'écrasement rutilant des plus dures pierres pouvant supporter, sans trop brunir, les ardeurs du brasier ? Ou bien, errant le long des allées d'une serre, avez-vous rencontré, crucifiées en des torsions savantes, sur la cotte de mailles d'un treillis de fils d'Archal, les volutes d'orchidées rares dont les fleurs méchantes piquent comme d'étoiles pâles la sévérité de ce ciel d'acier ? C'est selon ces deux visions que je m'imagine l'œuvre de Gustave Kahn. *On ne parle pas* dans ce livre, où il n'est non plus d'alinéas que l'on ne fait aux femmes d'invites sur le seuil des mosquées, mais, pour celui qui lit un ouvrage bien mieux au nom de l'amour du travail qui l'inspira qu'à la seule fin de satisfaire sa curiosité des choses du romanesque, c'est une étude (le mot *lecture* n'est pas de mise ici) attachante, j'oserai risquer le gros vocable : *instructive*. Tout le petit Etat de Hummertanz, assez semblable à une Belgique morose, y est décrit avec un flegme cruel de touriste venant de loin, et depuis ses tableaux de campagnes rases, qui passent rapides et nets à la façon des

toiles dioramiques de certains peintres impressionnistes, dans les encadrements de portières d'express, jusqu'à son roi militaire jouant à panacher sa morne existence de revues napoléoniennes, ce duché allemand ou ce royaume proche de Prusse est ciselé en l'épaisseur même de l'airain de ses portes. On y sent l'ancienneté des sociétés routinières, dans leur esprit, dans leurs lois, superposée à la vie richement nomade d'aujourd'hui, courses en train-éclair et brèves stations en les Halls monumentaux qui représentent les seules huitièmes merveilles de notre époque, et de cette sous-jacente ironie moderne, fusant par des mots vifs comme des jets de vapeur bouillante au travers du désolé convenu d'une diplomatie de vieux banquier, il résulte un style fort et froid comme une solide transparence de mica emprisonnant la violence d'un feu de houille. Certain Sparkling, diplomate vieux jeu déambulant, à la fois spirituel et grotesque, dans les ruelles d'une Bruxelles de convention, ayant tout l'aspect de *l'autre Bruxelles*, est un type que l'on a peut-être *essayé* souvent, mais qui fut ici réalisé. *Le Roi fou*, ahuri sous des éclats de bombes avertisseuses, meurt tué par une folle, portrait frappant de la princesse qui, je crois, vit fusiller Maximilien et en agonisa trente années ! Cette tragi-comédie est presque un livre d'histoire. Ne convient-il pas de féliciter l'auteur de l'avoir osée ?

— Il m'arrive, pour terminer cet article, un roman de chez Calmann Lévy, intitulé la *Princesse des Ténèbres* et signé Jean de Chilra. Je n'aime ni ce volume ni ce pseudonyme... prétentieux. Je crois comprendre ce qu'a désiré l'auteur : conter comment la vie d'une femme peut être en même temps tout le rêve et toute la réalité ; mais il aurait fallu, pour y réussir, ne pas laisser un sujet déborder sur un autre, c'est-à-dire le rêve empiéter sur la réalité. La chair et le cerveau se tiennent. Or, vers la fin de ce drame obscur le cerveau m'a tout l'air de dévorer la chair, et, bien que cela puisse donner *celle* dite de poule aux lecteurs, ce n'est pas *harmonique*, du moins au point de vue de la composition de l'œuvre.

Si l'auteur est un débutant, je lui conseille d'écrire encore cinq ou six romans de ce genre avant de tenter de mettre en équilibre une nouvelle *Princesse des Ténèbres*.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

J. Lachelier : *Du Fondement de l'Induction, Psychologie et Métaphysique*, in-18, Alcan, 2.50. — Boutroux : *De la Contingence des Lois de la Nature*, in-18, Alcan, 2.50. — Jacques Sautarel : *Philosophie du Déterminisme. Réflexions sociales*, in-18, V. Stock, 3.50.

J'imagine assez l'embarras du Bibliographe qui aurait pu rendre compte du *Discours de la Méthode*. Cette œuvre ne devint importante que par son reflet dans une centaine d'intelligences et eut le désavantage des livres de métaphysique, qui, comme les événements, sont trop souvent historiques. On ne peut les juger qu'après les avoir vus vieillir.

Heureusement, ai-je à parler de deux thèses, présentées en Sorbonne il y a une vingtaine d'années, qui ont influencé depuis tous les philosophes de valeur.

M. Lachelier a été l'éducateur de la jeunesse, non à la manière antique, toute riche d'aphorismes, mais en maître qui s'est décidé à ne jamais rien détourner d'un sens intellectuel vers un sens vivant. Logicien, il a proposé une *Réforme*, définitive, *du Syllogisme* (thèse latine). Métaphysicien, il s'est efforcé de concilier ingénieusement les idées Kantiennes et Hegeliennes sous le rapport du fondement de l'Induction. Estimant, avec Kant, que la matière de la connaissance ne peut se distinguer du sujet connaissant, et, selon Hegel, que les formes *a priori* de la connaissance ne suffisent pas à fonder la science, il rapprocha l'une et l'autre en déniant au principe de causalité une valeur totale et absolue. La catégorie de causalité ne peut justifier la stabilité du monde, car l'enchaînement des phénomènes par la seule nécessité causale se réduit à un fatalisme aveugle. L'induction implique autre chose : la croyance à la finalité, à la téléologie. Ainsi le déterminisme physique et la liaison causale ne sont que les symboles externes d'une systématisation finaliste, point de vue intérieur de l'âme, qui devient aussi celui du monde, dès qu'on le conçoit comme tout et unité. En résumé, la seule raison d'être n'est pas la cause, mais la fin, qui à la fois engendre et explique.

L'article qui parut en 1885 dans la *Revue Philosophique*, sous le titre de *Psychologie et Metaphysique*, est joint à cette réédition du *Fondement de l'Induction*. C'est une critique générale des systèmes contemporains, et spécialement du Positivisme, de l'empirisme des Anglais, et du naturalisme de Schopenhauer. Dans la partie dogmatique de ce travail, M. Lachelier, franchement Hégélien, fait reposer la psychologie sur la métaphysique par de subtils raisonnements dont le plus remarquable se rapporte à l'intuition de l'espace, qu'il rattache, avec ses trois dimensions, aux trois degrés de l'être : immédiat, médiat et absolu, en soi, pour soi et par soi (Hegel : être, essence, Idée).

L'œuvre de M. Boutroux sur la *Contingence des Lois de la Nature* a une valeur plus spécialement morale. C'est la protestation la plus sérieuse contre le déterminisme intérieur qui se soit produite antérieurement à la thèse de M. Bergson et à l'article de M. Jean Weber, paru dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*.

M. Boutroux se demande en quel sens les lois sont nécessaires, et si cette nécessité qui est simplement l'œuvre de l'entendement existe dans la réalité à laquelle il s'applique. Si la nécessité n'est que dans la forme, sans laquelle la matière n'est rien, deux hypothèses sont possibles : 1° la connaissance intellectuelle est définitive et l'entendement contraint les choses à sa nécessité : en dehors de la loi, il n'y a rien, et le monde déterminé entièrement, étant le seul connaissable, devient la réalite suprême. Ainsi le point de vue de l'entendement est celui du déterminisme — ; 2° La connaissance in-

tellectuelle est elle-même un centre relatif; par suite, la nécessité que l'entendement impose au réel n'est qu'apparence : il y a des causes réellement distinctes des lois et dont les lois ne sont pas la seule raison d'être.

Le déterminisme n'est pas le dernier mot sur l'univers, et nous attendons une connaissance supérieure à celle de l'entendement. C'est l'hypothèse à laquelle se range M. Boutroux.

M. Boutroux est donc opposé à la doctrine de Hegel qui réduisait le monde à la loi, et disciple d'Aristote et de Leibniz dans le sens où il admet que l'aspect mécaniste de l'univers n'est qu'une fausse manifestation de son essence véritable : morale, é hique et libre.

Pour justifier ses affirmations, M. Boutroux examine le concept de loi dans toutes les sciences, depuis la logique formelle et les mathématiques jusqu'à la psychologie. Chaque science ramenée au concret tend vers la « contingence », qui est l'élément inintelligible, irréductible, *a priori*. Ainsi les lois ne sont nécessaires que dans la mesure où elles sont abstraites, et elles ne reproduisent l'ordre des faits qu'à la condition d'en sacrifier une partie de plus en plus considérable de la mathématique à la psychologie.

Quand on part des phénomènes, le lien qui les unit aux lois est synthétique, et leur explication par les principes n'implique la nécessité des premiers qu'en raison de la nécessité des seconds; or celle-ci est purement abstraite et subjective.

Je ne sais ce que M. Jacques Sautarel a cru nous révéler dans sa *Philosophie du Déterminisme*, où sont négligés l'ennui de la Philosophie et l'intérêt du Déterminisme. Je suis très heureux qu'il soit indigné du nombre des malheureux et s'efforcer de vaincre les tyrans sociaux : ce sont des sentiments que l'on peut souhaiter aux bons Français, mais dont la complexité idéologique ne peut guère nous émouvoir.

Quelques citations :

« L'infini vous donne le vertige dans le rêve mouvementé et illimité par les espaces incommensurables parcourus..... Tout s'enchaîne. Les extrêmes se touchent. L'intelligence émerge de l'instinct et l'instinct se confond dans le mouvement mécanique de l'ovule et du spermatozoïde. Et ce mécanisme à son tour, dans un dynamisme infini, mystérieux, où l'intangible et le tangible s'intervertissent l'un l'autre, où physique et métaphysique s'annihi... »

Je ne prendrai pas sur mon avantage de dénier à M. Sautarel le droit de si élégantes affirmations. Il est regrettable que la lecture des philosophes ne lui ait enseigné ce qu'on doit tirer de leurs œuvres, à savoir qu'il faut avant d'écrire apprendre le silence. Beaucoup d'enthousiasme et un peu de mauvaise littérature sont insuffisants à excuser un livre (un livre a toujours besoin d'une excuse). Mais il ne convientipas d'être féroce en critique philosophique. Les maîtres qu se sont élucidés en un livre accueillent avec une béatitude sournoise ceux qui veulent éclairer les autres. Ils ont commis leur indulgence à la niaiserie lyrique de M. Izoulet, et, pour

ne pas être troublés de ses grâces oratoires, lui ont permis de trop utiles jongleries. M. Sautarel n'a pas fait pis que son illustre confrère en sociologie. Il mérite peut-être davantage pour le désintéressement de ses doctrines (?)

EDOUARD JULIA.

PSYCHOLOGIE, SOCIOLOGIE, MORALE

Julien Leclercq : *La Physionomie, d'après les principes d'Eugène Ledos.* 85 portraits contemporains, gr. in-16, Larousse, 3.50. — Jacques Lourbet : *La Femme devant la Science contemporaine.* gr. in-18, Alcan, 2.50. — Marie Jaëll : *La Musique et la Psychophysiologie*, gr. in-18, Alcan, 2.50.

« Si les hommes observaient et étudiaient avec plus de zèle de quels mouvements extérieurs les passions sont accompagnées, il serait difficile de dissimuler. »

C'est à cette proposition de Leibniz que M. Julien Leclercq semble avoir répondu, encore qu'il ait plutôt, en la *Physionomie,* restreint son étude aux traces laissées sur le seul visage par la répétition de ces mouvements et aux plis par lesquels ils inscrivent sur la face, déjà modelée du fait de l'hérédité, les habitudes acquises, les modes individuels de sentir, de penser, de réagir.

S'efforçant, ainsi que l'avait fait M. Crépieux-Jamin pour la graphologie, de restituer à la physiognomonie son véritable caractère scientifique, compromis longtemps par le mystère, les fables divinatoires, la terminologie ténébreuse dont elle s'accompagnait, l'auteur s'est inspiré des vues récentes de M. le Pr Th. Ribot sur le caractère, des travaux du Dr Piderit sur la mimique, des leçons de Wundt et de Spencer sur l'activité de l'esprit.

Aussi pourrait-on reprocher à M. Julien Leclercq, lorsqu'il tenta d'écrire ce chapitre de l'*éthologie* réclamée par St. Mill, d'avoir conservé, pour différencier les types qu'il sépare, les anciennes appellations de « caractère jupitérien, vénusien, etc... » Certes, ces vocables, qui appartiennent à M. E. Ledos, dont la compétence en matière de physiognomonie, basée sur une vie d'expérimentations fructueuses, ne saurait être niée, ont le mérite de préciser avec l'éclat des métaphores les caractères correspondants. Mais, n'eut-il pas été préférable de chercher à établir une nouvelle classification du caractère, aux divisions basées plutôt sur la physiologie que sur ces ressouvenirs d'astrologie, dont les figures animées et sonores s'accordent peu avec la tentative tout entière de l'auteur?

Cette légère réserve formulée, nous serons plus à l'aise pour approuver pleinement, cette fois, celles de M. Julien Leclercq lui-même, qui, après un court historique de la physiognomonie où sont rappelées les plus curieuses théories anciennes, telles les conceptions bien connues de Porta et de Lavater, expose les bases de l'investigation physiognomonique, en se gardant des pièges de l'imagination, ainsi que de toute généralisation précipitée ou illégitime, de tout dogmatisme

étroit ou absolu. Cette inquiétude de prêter à de malignes interprétations, de voir ses conclusions dépassées, se retrouve encore lorsque l'écrivain quitte la théorie pour les observations pratiques et les exemples, fournis par des portraits de diverses célébrités contemporaines, qui illustrent les démonstrations du physiognomiste ; et de cette prudence nous le féliciterons volontiers.

A propos de cette série d'analyses, pour la plupart fort intéressantes et intelligemment conduites, nous demanderons cependant à M. Julien Leclercq pourquoi il a considéré plutôt, chez les femmes, dans le sentiment, la sensualité, dans la volonté, les activités de lucre et de ruse, et négligé presque généralement le côté intellectuel ? L'impartialité indispensable à toute recherche scientifique nous semble avoir été ici influencée, peut-être à l'insu de l'auteur, par cette atavique influence des vieilles idées de supériorité masculine, et la persuasion antique, arrogante, de la nécessaire domination de l'homme, que précisément M. Jacques Lourbet, dans *La Femme devant la Science Contemporaine,* tente de combattre.

L'état d'esprit contre lequel s'élève ce philosophe, avec raison nous le verrons, est très répandu : or, à lire sa consciencieuse étude de la *Question de la femme,* où se trouvent examinés, avec une logique rigoureuse et une impartialité scientifique qui n'excluent pas cependant chez l'auteur une très louable originalité, les principaux arguments invoqués par les physiologistes, les psychologues, aussi bien que par les moralistes et les législateurs, en faveur de la supériorité physique et surtout morale de l'homme sur la femme, une remarque comparative se dégage de cette utile controverse : les partisans de l'esclavage des noirs n'invoquèrent-ils pas, il y a quelque cent années, contre l'affranchissement d'une race, des motifs analogues à ceux qu'aujourd'hui reprennent contre l'émancipation d'un sexe ces mêmes esprits conservateurs ou influencés par les préjugés traditionnels au point de chercher dans la science des oracles susceptibles d'une interprétation favorable aux coutumes sanctifiées par l'usage ?

Mais, tandis que les *philanthropes* du XVIIIe siècle s'adressaient au sentiment plus peut-être qu'à la raison, et se laissèrent parfois entraîner à dépasser dans l'hypothèse la limite du réel possible, c'est grâce à la seule observation des phénomènes physiologiques, et aux minutieuses déductions de la psychologie expérimentale, que M. Jacques Lourbet bat ses adversaires, soit avec leurs propres armes, et en se cantonnant exclusivement sur le terrain de l'acquis, du passé, sans excursionner aux domaines attrayants du demain inconnu.

S'appuyant sur les travaux de savants, tels que Lombroso, Ch. Richet, Mosso, Binet, Féré, Hersen, sur les plus récentes expériences de F. Galton, Seashore, Zwardemaker, les théories de Fouillée, Delbœuf, Spencer, dont il montre les moindres contradictions, les plus dissimulés sophismes, doué en cela d'un merveilleux sens critique, M. Jacques Lourbet en arrive à réhabiliter la femme, à mettre à sa juste place sa valeur

intellectuelle, à grandir son rôle moral futur, à espérer enfin sa participation féconde à l'œuvre humaine, tant sociale qu'artistique : « L'art se réalise sous un seul aspect : l'aspect conçu par l'homme. Il acquerra une plus haute puissance, il deviendra souverain, total, essentiellement *l'art humain*, quand la femme vivra sa vie propre, personnelle... »

Une puissante ampleur de vues générales, une abondance de pensées neuves, un jugement personnel et net, un style toujours clair, bien que parfois alourdi par sa richesse même, caractérisent cette œuvre dont il serait éminemment souhaitable d'assister à la conclusion, en voyant la vie « se réaliser dans son intégrale beauté par le *libre accord* des sexes, par leur *union* intelligente dans la *lutte* contre la nature aveuglément hostile ».

A l'appui de cette thèse de M. Lourbet, si favorable au mouvement féministe actuel, nous citerons avec avantage le livre de Mme Marie Jaëll — *La Musique et la Psychophysiologie* — qui s'est proposée de « scruter à la fois l'art, les phénomènes de la beauté esthétique et les rapports de ces phénomènes avec l'organisme qui les évoque. »

L'on trouvera en effet dans cet ouvrage, confirmant l'affirmation de M. Lourbet touchant la possibilité pour la femme de posséder, lorsque ne l'atrophie pas l'éducation habituelle, « l'imagination créatrice » que lui a déniée M. Fouillée (1), cité par le précédent écrivain. A ce point de vue, négligeant la partie technique de cet ouvrage, d'un enseignement profitable aux musiciens, et où se trouvent réunis les moyens les plus propres à obtenir une exécution à la fois artistique et rationnelle, non pas selon les recettes d'un empirisme aveugle et hasardeux, mais par des procédés que recommandent et justifient les conclusions des plus récents travaux physiologiques et de nombreuses expériences nouvelles, dues à l'auteur, nous retiendrons surtout, en regrettant cependant sa brièveté, le chapitre dans lequel Mme Marie Jaëll s'est attachée à dégager les divers éléments esthétiques de l'audition musicale, à analyser les sensations des auditeurs, à réformer certaines opinions, facilement admises. « Il règne, dit-elle, en ce qui concerne l'audition musicale une erreur générale, celle de croire qu'il est plus facile d'entendre de la musique que d'en faire. » Car si « le véritable entendement de la musique réside dans le cerveau, l'émotion est produite par les rapports étroits qui font que les sens ne peuvent être agréablement surexcités que parce que la pensée reconnaît comme étant beau. La pensée et les sens fusionnent. » Le corollaire est facile à déduire : pour obtenir cette fusion, il est nécessaire, non seulement d'exercer les sens, mais encore l'intelligence. « C'est donc l'inconscience qu'il faut combattre », but commun des efforts de la science et de l'art, car « la haute mission de l'art apparaîtra rayonnante lorsque la beauté mu-

(1) Cf. A. Fouillée, *La Psychologie des Sexes (Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. 1893, p. 419).

sicale sera sainement comprise et réalisée. Dès lors, on verra que la beauté la plus transcendante est inséparable du raisonnement inconscient ou conscient de l'artiste, et que si ce raisonnement peut exister chez quelques-uns, à l'état inconscient, cela ne veut pas dire qu'il doive forcément l'être en principe. »

GASTON DANVILLE.

OCCULTISME

*** *Lumière d'Egypte,* traduction de ***, Chamuel.

Voici un livre bien curieux et profondément original : depuis quelques années, les occultistes nous promenaient d'Eliphas Lévy à Fabre d'Olivet, de Fabre d'Olivet à Pasqualis, se réclamant sans cesse de leurs ancêtres intellectuels. Petits enfants aux mains de leurs parents, ils n'osaient pas s'écarter de la route, briser franchement les liens de l'autorité, affirmer une personnalité et une doctrine nouvelles bien adaptées au siècle, bien au courant de notre science ; et l'on pouvait avec raison leur adresser ce grand reproche de n'être que des disciples, des répétiteurs, jamais des innovateurs. Or, il faut du nouveau. Eliphas Lévy, Fabre d'Olivet, c'est fort bien, mais on s'en lasse à la fin : les anciennes vérités comme les anciennes croyances sont usées ; les vieux alchimistes n'ont plus que des *formules moisies* à nous offrir, comme le dit si vigoureusement l'auteur de *Lumière d'Egypte* ; il faut de plus jeunes, de plus intenses paroles. Qu'importe qu'elles soient un peu vives, qu'elles ne conservent pas toujours ce juste milieu du vieil Horace, duement enterré lui aussi ! L'excès seul d'une opinion peut passionner les cerveaux, et, dût la Sagesse antique de quelques-uns s'en offusquer, il faut qu'on nous fournisse quelque innovation grande, extraordinaire, éminemment moderne. Un occultiste a compris ce besoin ; la publication de ce remarquable ouvrage vient de répondre à ce désir, vient de compenser ce retard.

Sans doute cette œuvre soulèvera de nombreuses critiques : hermétistes malmenés, théosophes invectivés, kabbalistes renvoyés à l'école vont crier ; d'autre part, les savants, battus sur leur propre terrain, envahis dans leurs propriétés habituelles, chercheront à se défendre : le public, qu'ils attiraient jadis par les mêmes méthodes, qu'ils rassasiaient d'inépuisables nouveautés, va courir à cette encore plus grande attraction, la découverte dans l'occultisme, l'originalité dans la tradition.

Ce livre est en effet une véritable innovation : l'auteur s'y dégage entièrement des enseignements anciens. Le seul nom qu'il conserve — encore est-ce courtoisie — est celui d'Hermès Trismégiste, le plus ancien écrivain sur ces matières. Tous les autres et surtout les contemporains y sont impitoyablement exécutés, ceux-ci sur leur morale, ceux-là sur leur logique, beaucoup sur leur réputation. Les lecteurs aiment cela : ils apprécient l'accent de la conviction et respectent l'énergie d'un écrivain prêt à soutenir ses dires *ense et calamo.* Cette

autorité morale est d'autant plus précieuse chez notre auteur que les démonstrations scientifiques et l'exposé de la doctrine sont d'une difficile assimilation. Comme un grand nombre de hauts penseurs, de visionnaires géniaux, l'auteur anonyme de *Lumière d'Egypte* s'est créé une langue spéciale, où les mots n'ont plus la signification habituelle que nous leur attribuons ; et ce serait s'égarer que de prendre les mots *Force, Polarité, Plan,* dans le sens où les emploie la science : c'est tout autre chose ; on a laissé à dessein au lecteur le travail de chercher et le plaisir de trouver la clef de ce langage mystérieux.

Mystère aussi que le nom de cet occultiste : on le sait Américain ; mystère que le nom du traducteur ; tout cela enjolive d'étrange ce déjà intrigant ouvrage. C'est une *Réforme* proclamée, une affiche énigmatique ; mais c'est surtout une superbe combinaison bien dans le mouvement du jour : l'occultisme vieillissait, n'ayant plus la confiance du public ; il baissait et tendait vers un krach imminent ; ce joli coup de bourse le fait remonter au-dessus du pair. Toutes nos félicitations à l'auteur.

...FAC...

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Augustin Léger : *Journal d'un Anarchiste*, gr. in-18, Savine, 3.50— *Memoires de Bourrienne*, tomes II et III, gr. in-18, Savin,e 2 vol. 47 fr. H. Coulon : *Jésus et la Femme,* Etude, plaq. Ollendorff. — *Figures contemporaines*, tirées de l'Album Mariani, 76 biographies, notices. autographes et portraits, gravés sur bois par A. Brauer. Causerie préliminaire par Armand Silvestre, tome II. Gr. in-8, H. Floury, 6 fr. — Léon Parsons : *L'Ordre social et le Contrat libre,* plaq., Chamuel.

Un homme, par des engins inventés par lui ou retrouvés de traditions perdues au reste, frappe à distance à son plaisir quiconque nuirait à sa liberté parfaite. Des forces près desquelles l'électricité des phonographes et microphones d'Edison, trop matérielle, est rudimentaire, changent le monde en restant si semblables aux causes naturelles (caractéristique de l'œuvre de génie) que sans absurdité on ne peut pas les nier. Le Naturel et le Surnaturel sont à ses ordres. Et pour un laps de vie Dieu lui a cédé sa place de Synthèse. S'il ne marche pas sur la mer, comme l'autre Dieu, c'est que ça se verrait. Tel serait l'Anarchiste propre.

A. Léger transcrit très vraisemblablement l'évolution d'un « overrier » primate de ces temps bourgeois et évolutifs depuis une date vétuste, chez qui deux siècles de progrès et de civilisation (dont le nôtre, ça se passe vers 2000) ont « déterminé » la supériorité de l'esprit ; que son métier de typographe aide « à suivre les grands courants de la pensée » contemporaine, au souffle desquels s'avivent ses lumières » naturelles », et qui complète son éducation le soir dans les salles de lecture. Il en profite pour « rejeter, par ses seules forces, le joug de la superstition », grâce aussi toutefois à *Lourdes* et autres œuvres des « maîtres de la pensée ». Sa foi,

la Tour Eiffel, « qu'on retrouvera toujours, impérissable, » indestructible, éternelle comme la Science qui l'a édifiée ». Il croit tout le temps que c'est arrivé, successivement militaire, socialiste et anarchiste, ce qui est la suite la plus accessible. Episode du militaire cérébré un peu, donc sujet au vertige, horrifié de franchir avec armes et sac la longue poutre élevée du portique, et qui passe — parce qu'on lui lit le Code pénal. Comme plus tard il tirera à un Fourmies quelconque, parce qu'il a associé tel monosyllabique commandement à une crispation de la deuxième phalange de l'index dextre, ce à quoi il ne doit se refuser, puisqu'il a cru lire Darwin et Spencer. — Sensation ennuyeuse : trop de faits-divers superposés en tiroirs, explosions célèbres, etc. Livre qui tendrait à démontrer que les « overriers » anarchistes sont de mauvais littérateurs, et dont le héros est finalement guillotiné après boire, ainsi qu'il convient.

ALFRED JARRY.

Les tomes II et III des *Mémoires de Bourrienne* sont d'un intérêt véritable. C'est que Bourrienne parle des choses qu'il a vues ; il a fait campagne avec Bonaparte en Egypte et en Syrie ; il a participé au coup d'Etat de Brumaire, aux transformations et à l'accaparement du Consulat ; son récit est mouvementé, curieux de détails, attachant lorsqu'il renonce à ses paperasses documentaires ; et il faut lire par exemple les chapitres consacrés à l'amiral Brugs et au désastre d'Aboukir, à la détresse de l'armée française d'Orient décimée par les maladies, les suicides, les assassinats des bédouins, abandonnée finalement par son chef dont l'ambition rêve un soir de conquérir l'Asie, et qui s'échappe pour revenir en France violenter la Fortune et se faire acclamer comme un libérateur. Puis c'est le massacre de Jaffa et le sacrifice des pestiférés ; la scène quasi grotesque où Bonaparte bafouille devant les Anciens et les Cinq-Cents et crie qu'on le poignarde afin d'avoir un prétexte pour faire entrer ses grenadiers ; la lettre de Kléber, général en chef de l'armée d'Egypte, accusant son prédécesseur près de lui-même devenu le gouvernement. — Ces pages suffisent sans doute pour justifier les deux volumes présents des Mémoires de Bourrienne ; on les peut consulter avec fruit pour l'époque, et sous les réserves déjà faites nous devons convenir qu'un éditeur a bien fait de les reprendre. — Les additions et pièces justificatives, par contre, se montrent aujourd'hui d'un attrait médiocre.

CHARLES MERKI.

—Sous ce titre : *Jésus et la Femme*, on eût aimé trouver quelques lyrismes sincères et sobres réclamant, à celui que M. Quillard nommait récemment « le triste pasteur de Galilée », tous les désir meurtris des femmes énervées qu'il a, depuis dix-neuf siècles, volées à la saine volupté. On eût aussi pu se plaire à voir célébrer, en métaphores serrées et étranges, la saveur des mysticités nuptiales.

La plaquette de M. Coulon nous veut seulement « remettre

sous les yeux quelques vérités » à propos de « la question de l'égalité de condition entre l'homme et la femme. — (Thèse et antithèse sont « à la fois contestables et rebattues » , dirait à Phrasilas notre ami Timon.) — Je vous souhaite que, souvent, la solution vous soit donnée vers minuit.

Il y a de longues citations du Pentateuque, d'autres livres bibliques, et des versets d'évangile ou le fils de la parfumeuse et du charpentier « s'occupe de droit civil », — il y a aussi des alexandrins de M. de Laprade, et je lui préfère cette formule de Dumas : « En dehors de l'homme, la femme n'agit pas, elle s'agite ». D'autres citations m'ont engagé à lire le livre de M. Gide : *Condition privée de la femme* : imitez-moi, je vous promets une soirée délicieuse — et des notions plus sérieuses que celle-ci : « La faute d'Eve cédant au serpent est une preuve de l'inégalité des sexes ». Cette *preuve*, même en attendant que les esthésiométries nous aient donné des résultats un peu précis, n'est vraiment même pas provisoire.

Jean dn Tinan.

Le second volume de l'Album Mariani vient de paraître, préfacié par Armand Silvestre et contenant les plus jolies figures contemporaines (aussi quelques-unes de fort laides, mais de si glorieuses, n'est-ce pas ?) Parmi les premières, détachons ce petit médaillon peint par le chantre des formes féminines et qui à lui seul ferait acheter ce gros livre : « Hiératique, avec un profil de Boticelli, le nez long et droit qui dit la race, les yeux vifs et le sourire énigmatique où se devinent la sensibilité de l'esprit, voici Mlle Moreno : et j'entends, rien qu'à la regarder, comme on respire une fleur même avant de l'avoir vue, les vers tomber de ses levres en belles perles sonores, comme d'une rose qui secoue des gouttes de rosée ; car elle est la seule voix qu'on puisse comparer à Sarah Bernhardt, et elle est, déjà, à la *Comédie-Française*, la glorieuse interprète des poètes. Nul ne l'a oubliée ni dans *Griselidis* ni dans le *Voile*. Ceux qui ont l'honneur d'avoir souvent causé avec elle savent combien son esprit est délicieusement imprévu et primesautier. »

R.

M. Léon Parsons parla l'automne dernier devant un auditoire de petits bourgeois et d'hommes simples, dans le jardin couvert d'une auberge de Provence. Il fut écouté avec attention et plusieurs personnes manifestèrent le désir de relire, imprimé dans une brochure, ce qu'elles avaient entendu. Cette brochure, qui vient de paraître, et qui est intitulée : *L'Ordre social et le Contrat libre*, est écrite d'un style aisé et contient des aperçus intéressants sur la décentralisation et les associations libres.

Paul Souchon.

PUBLICATIONS RÉCENTES

POÈMES. — Léonce de Joncières : *L'Ame du Sphinx*, gr. in-18, Lemerre, 3 fr. — Edmond Jaloux : *Une Ame d'Automne*, gr. in-18, Marseille, Flammarion et Aubertin. — Adrien Yvon : *Le vieux Mendiant*, gr. in-8, hors comm. — S. Pierre Massoni : *Les Joies prochaines*, gr. in-16, Bibliothèque de l'Association, 3.50. — Adolphe Retté : *La Forêt bruissante*, gr. in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — Alphonse Allais : *On n'est pas des Bœufs*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — René Boylesve : *Le Médecin des Dames de Néans*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Arthur Chassériau : *Corps et Ame*, gr. in-18, Ollendorff 3.50. — Camille Mital : *Les Treize Jours de Michel Morneix*, gr. in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 1.25. — Paul Margueritte : *L'Eau qui dort*, gr. in-18, Armand Colin, 3.50. — Marius André : *Montserrat*, roman féerique, gr. in-18, Savine, 3.50. — Léon Ferbeyre : *Le Gendre du Président*, gr. in-18. Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 3.50.

THÉATRE. — Georges Eekhoud : *Philaster, ou l'Amour qui saigne (Love is a bleeding)*, tragédie en 5 actes de Beaumont de Fletcher, gr. in-18, Bruxelles, « Coq Rouge », 2.50. — Louis Terix : *L'Enquête. Avant le Bal.* Comédies en 1 acte, en vers, gr. in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 1.25. — Aimé-L. Pfinder : *L'Eau du Soir*, 1 acte, gr. in-16, Bruxelles, Lacomblez.

DIVERS. — F. Jollivet Castelot : *L'Hylozoïsme. L'Alchimie. Les Chimistes unitaires.* Introduction de P. Sedir. gr. in-18, Chamuel. — C. Ferret : *Le Nouveau Droit de faire la guerre*, gr. in-18, Savine, 2 fr. — Willy : *Poissons d'Avril*, gr. in-18, Simonis Empis, 2 fr. — Léon Riotor : *Des Bases classiques allemandes*, in-16, Librairie de la « France Scolaire », 0.75.— *Au Quartier Latin, Mi-Carême 1896*, nombreuses illustrations, in-folio, J. Strauss. — George-L. Fonsegrive : *Les Livres et les Idées, 1894-1895*, in-8°, Lecoffre, 3.50. — Georges Lecomte : *Espagne*, gr. in-18 Charpentier et Fasquelle, 3.50. — José Hennebicq : *Le Prince des Lettres Françaises Villiers de L'Isle-Adam*, gr. in-4°, Léon Vanier.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Arthur Schnitzler : *Mourir*, roman, traduction de Gaspard Vallette, gr. in-18, Perrin et Cie, 3.50. — Michel Dragomanov : *Correspondance de Michel Bakounine. Lettres à Herzen et Ogareff* (1860-1874), avec préface et annotation. Traduction de Marie Stromberg. Gr. in-18, Perrin et Cie, 3.50. — Richard Schaukal : *Verse* (*1892-1896*), in-16, Brünn, von Rudolf M. Rohrer.

JOURNAUX ET REVUES

La Nouvelle Revue, 15 mars. *La Société Nouvelle*, mars. *L'Art et la Vie*, mars. *L'Effort*, mars et avril. *Documents sur le Naturisme*. mars-avril. *L'Ermitage*, mars. *La Revue des Deux-Mondes*, 1er mars. *La Revue de Paris*, 1er avril. *Pan*, supplément, fasc. 4 et 5. *Le Livre d'Art*, mars. *La Revue Encyclopedique* (28 mars).

Deux nécrologies littéraires sur Paul Verlaine. L'une est de M. F. Paulhan dans la *Nouvelle Revue* (15 Mars), sans ingéniosité, mais très juste et délicate, composée en somme pour faire connaître le poète à ceux qui ne l'ont pas lu. En réponse à un passage de l'étude si incertaine de M. Jules Lemaître, M. Paulhan remarque avec une compréhension très déliée que les vers des *Fêtes galantes* ne sont pas du tout des contre-sens du XVIIIe siècle. Assurément, dit-il, ils ne ressemblent pas à ceux de Gentil-Bernard ou de Bernis, mais ne trouvent-ils pas un pendant dans la peinture de Watteau ? Je sais bien qu'on

ne paraît pas toujours distinguer l'inspiration de Watteau de celle de Boucher, de Lancret ou de Fragonard. Je ne pense pourtant pas être le seul à trouver que l' « indifférence » de ses personnages suggère invinciblement une mélancolie spéciale et comme latente, une tristesse navrée et sèche. Et je la retrouve très développée et soigneusement mise en lumière dans les petits poèmes de Verlaine, qui prennent volontiers l'aspect d'un commentaire libre et très expressif de *l'Embarquement pour Cythère,* du *Gilles* ou de *l'Indifférent.* »

L'autre, dans la *Société Nouvelle (*Mars), est de M. André Fontainas, qui, ici même, après la mort du poète, a rendu à sa mémoire l'hommage profond mais étreint de la première heure. L'étude de la *Société Nouvelle* appuie cet hommage d'histoire critique, fouillée avec une précision nerveuse des plus subtiles.

Je ferai pourtant une petite querelle à M. Fontainas sur la page qu'il réserve, à propos de certains motifs de Verlaine, à l'*art populaire.* Il a absolument raison de soutenir (ce qui a toujours été notre opinion) que le véritable artiste est, même à son insu, *conscient ;* que dans l'œuvre « rien ne peut être abandonné au hasard » ; que si « tous les rythmes sont sous la main du poète, il faut, pour s'en servir, un sûr doigté, et que les poètes sont des savants. » Le « hasard » peut n'en pas moins créer des œuvres et des formes d'art. Mettons que strictement l'expression *art populaire* n'ait aucun sens ; il existe ou a existé quand même une poésie populaire qui présente des caractères communs à tous les arts lyriques, seraient-ils supérieurs. L'émotion exaltée engendrant le lyrisme suffit à produire des rapports d'images et des formes rythmiques, souvent élémentaires évidemment, et dont un art conscient développera ou graduera la puissance, mais souvent aussi concordantes et personnelles, de par le seul élan de l'instinct. Dans les arts plastiques, c'est autre chose, mais pour les arts du mouvement, et particulièrement du mouvement sonore, le commandement de l'instinct peut être impérieux, définitif, *là seulement alors où il n'y a pas conscience.* Et on peut dire qu'une grande part de la rénovation poétique actuelle est due non à une simple inspiration, mais à une exacte *transposition* de motifs populaires. Ils sont donc plus que des « balbutiements veules, » des « ébauches grossières sans intérêt... qui remplacent sans droit la simple exclamation seule naturelle» ; M. Fontainas s'en convaincrait aisément en lisant les « Romances et Pastourelles » collationnées par Bartsch, qui montrent que dès le XIIIe siècle le « hasard » des manifestations poétiques populaires atteignait un art heureux.

— Où M. Fontainas reprend, à notre sens, avantage, c'est, lorsque défendant la poésie supérieure contre l'envahissement sentimental du faux instinct, et après avoir constaté une fois de plus que « les rythmes nouveaux... se réclament, mieux que de la vieille prosodie syllabique, d'une scansion dont la base est l'accent tonique naturel combiné avec l'oratoire », il ajoute : « *Le vers prétendûment libre est moins libre que tout*

autre. L'alexandrin se satisfait d'être conforme, sans plus, à des règles qui le dominent empiriques et codifiées ; le nouveau vers se modèle sur le mouvement même des sentiments dont il a à traduire la complexité par les variations de sa forme. »

Voilà qui est bon à répéter au moment même où on discourt ci et là du « vers libre » sans qu'on arrive à le distinguer suffisamment du « vers faux ». Ainsi M. Gabriel Trarieux, dans l'*Art et la Vie* (Mars), M. Jean Viollis, dans une nouvelle revue l'*Effort* (Mars) dont nous parlerons plus loin, s'attardent, avec des erreurs, aux détails les moins importants : nulle part des remarques nouvelles sur le rôle de l'accent.

On aurait pu espérer que les cadets de la génération apporteraient une attention profonde à ce côté de notre poésie dont la négligence coûte encore cher à quelques-uns d'entre nous ; mais loin que notre exemple leur ait profité, ils ont au contraire renforcé cette confusion du « vers libre » et du « vers faux ». Ils n'ont aucune idée de toutes les ressources expressives d'une véritable rythmopée, et des problèmes qu'elle suscite et que chacun doit résoudre selon sa norme, mais *résoudre.*

Pour un des prochains volumes du *Centaure*, dont l'apparition est impatiemment attendue, M. André Lebey annonce des *Notes à propos du vers libre* : je souhaite qu'il creuse la question.

— On ressent en échange une joie vive à voir la façon dont les plus jeunes prennent conscience, sentimentalement, de leur art. Ils cherchent à ne point penser à ce que font leurs aînés les plus proches. Ils cherchent à se distraire de toute influence, se placent devant la nature, et songent.

L'Effort, que vient de fonder à Toulouse M. Maurice Magre, de qui l'on connaît des vers aux promesses fleuries, affirme ainsi juvénilement : « Nous fondons une Revue pour écrire selon notre âme, marcher librement à la conquête de notre rêve d'existence...

» Notre Revue sera libre, c'est-à-dire qu'elle ne relèvera d'aucune école, qu'elle sera simplement l'organe d'esprits différents se développant chacun dans leur sens, suivant leur personnalité. Nous pensons qu'une ville comme Toulouse devait posséder ce moyen pour l'importante innovation qu'est un milieu littéraire en province, et il semble que cela peut avoir des avantages. »

C'est au moins de la bonne décentralisation, n'ayant rien de commun avec le sectarisme roman.

— Ce qui me paraît un peu trop jeune est dans sa partie documentaire, *Documents sur le Naturisme* (mars-avril.) M. Saint-Georges de Bouhélier y précipite un composé de Maeterlinck, d'André Gide, de Marcel Schwob, etc.; mais de ces divers éléments l'auteur parvient à former du beau psittacisme. Car je doute que l'un ou l'autre de ces aînés eussent écrit :

« Au fond, Boccace, Shakespeare, Paul de Koch ou Balzac, du pire au plus sublime, tous ces gens se ressemblent. La

magnificence de leurs dons ou la bassesse de leur talent ne les rend point différents. Car leur étude fut la même, ils ne commentent de l'homme que son fantôme. Ils le peignirent de tons violents pour que son aspect fut plus pathétique. *Les événements seuls les préoccupèrent* (?). Mais ils ne leur prêtent point leurs personnages. »

Ou encore :

« Et toutes ces touchantes créatures, Cordelia, le roi Lear, Hamlet ! Cependant, le poète, au lieu d'équilibrer, de bien traduire leur riche tendresse, leur beauté tumultueuse, tranquille, appariée à Dieu et au brin de paille, voici qu'il nous les a montrées transfigurées ! Ah ! la petite psychologie. »

J'avoue rester rêveur devant ceci : « Dans Shakespeare, il faut bien le dire, nulle collaboration de la Nature réelle ». Et cette phrase ne semble-t-elle pas une réminiscence sarceyenne : « D'où vient Hamlet, et pourquoi son destin ? Il tue et adore, quelle est cette folie ? On ne sait pas, on ne sait rien. » Mais l'intervention de M. Maeterlinck n'a pas été inutile quand l'auteur a écrit : « Il ne s'agit pas de tromper le sort mais de lui restituer sa grâce. Les rôles dont nous tentons le jeu, n'oublions pas que les archanges les jouent pour nous d'un ton plausible, devant Dieu même : de minuscules mots lui semblent adorables que prononcent des hommes malheureux. »

Seulement, regardez où va la contrefaçon, et plaignons M. Maerterlinck : « Rien de ce que Shakespeare déclame ne vaut l'odeur du pain cuit. »

— Avec le souci de notre individualité, rien n'est plus nécessaire que le sens des proportions. Voici M. Jean Dayros qui, voulant célébrer dans l'*Ermitage* (Mars) deux excellents poètes, MM. Michel Abadie et Emmanuel Signoret, les écrase ainsi : « Ils sont les derniers maillons de cette chaîne auguste : Malherbe, Racine, Chénier, Vigny, Lamartine, Baudelaire, Verlaine, Abadie, Signoret. »

Cela n'empêche l'*Ermitage*, sous la direction de M. Ed. Ducoté, d'être fort varié et intéressant.

Ce numéro de Mars contient la traduction d'une lettre de Pogge écrite en 1415, qui donne de très curieux détails sur les mœurs des villes d'eaux à cette époque. Pogge décrit les bains de Baden en Argovie :

« Dans les maisons particulières, les bains sont très beaux, très proprement arrangés et communs, eux aussi, aux hommes et aux femmes. Des espèces de palissades en planches séparent seulement les sexes, mais elles sont percées de nombreuses petites fenêtres, grâce auxquelles on peut boire et causer ensemble et se voir et se toucher de part et d'autre, comme on ne s'en prive pas. Au-dessus des piscines règne un promenoir circulaire où l'on se tient pour voir les baigneurs et pour causer avec eux, car tout le monde peut pénétrer dans ces bains pour se visiter, pour bavarder, rire et passer le temps, de telle sorte que l'on peut voir les femmes à peu près nues lorsqu'elles entrent et qu'elles sortent de l'eau. Aucun gar-

dien n'interdit l'entrée, aucune porte ne la défend, personne ne soupçonne qu'il y ait là rien de déshonnête. — Les femmes font souvent dans le bain même, en dressant sur l'eau des tables flottantes, des pique-nique auxquels les hommes ont coutume d'assister. Lorsqu'elles voient des hommes qui les regardent du haut des promenoirs, elles ont coutume de leur demander par plaisanterie l'aumône. On leur jette des pièces de monnaie, surtout aux plus jolies. Tantôt elles les attrapent avec les mains, tantôt elles tiennent leurs peignoirs étendus pour les recevoir, se bousculant les unes les autres, découvrant pour ce jeu leurs charmes les plus cachés.

» Il est extraordinaire de constater dans quelle simplicité ils vivent ; avec quelle confiance les maris voient leurs femmes caressées par les étrangers ; ils ne s'en émeuvent pas ; ils n'y font pas même attention et prennent tout en bonne part. Il n'y a rien qui ne soit facilité par leurs habitudes. »

J'espère être parvenu par ces extraits à réconcilier l'auteur d'*Aphrodite* avec le Moyen-Age.

Une autre lettre magnifique de Pogge sur le proces et le supplice de Jérôme de Prague est publiée dans le numéro d'avril, où l'on remarquera aussi une *Reponse à Ménalque* de M. Francis Jammes.

— Je tire de la *Corre pondance inédite de Mérimée*, parue dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er mars), et adressée encore à une inconnue ces deux phrases ; la premiere dit l'homme et prouve que la sécheresse est souvent une forme décente de la sensibilité : « Elle s'est souvenue de moi sans amertume, à ce qu'on m'a dit. Je ne crois ni aux malédictions ni aux bénédictions, mais je serais désolé d'avoir causé une pensée triste à quelqu'un que j'ai aimé. » Cette autre qui peint l'écrivain est plus curieuse : « Ne croyez pas que je n'aie pas lu Saint-Augustin, mais je veux le relire malgré son mauvais latin. Ce latin me montre ce que sera notre français d'aujourd'hui dans quelques siècles. *Saint-Augustin écrivait la langue de M. de Lamartine.* »

Et voilà ce que fait écrire l'esprit classique, le faux, l'étroit !

Dans le numéro du 15 mars nous avons un article très important de M. Alfred Fouillée sur le *Mouvement idéaliste en France*. Il fixe quelques points et il faut retenir cette explication qui peut éclairer profondément quelques incertitudes littéraires : « Par idéalisme nous n'entendons pas la théorie qui veut tout réduire à des idées, tout au moins à de la pensée, telle que nous la trouvons en nous, ou à quelque pensée analogue. Nous ne désignons par ce mot ni la négation des objets extérieurs, ni la représentation purement intellectualiste du monde. Nous entendons la représentation de toutes choses sur le type psychique, sur le modèle des faits de conscience, conçus comme seule révélation directe de la réalité. »

— Il est évident qu'à l'encontre des romantiques les jeunes écrivains d'imagination ont en général plus de goût pour la philosophie et l'esthétique que pour l'histoire. C'est pourquoi nous aimons Michelet qui était un visionnaire et Taine qui

avait le document passionné. Mais ceux qui ne peuvent pas s'empêcher de s'intéresser à tout liront dans la *Revue de Paris* du 1er avril un article de M. Aulard sur *Le Lendemain du dix-huit Brumaire* où il montre d'une manière irréfutable que la France subit avec tranquillité, même avec plaisir, le viol du premier consul, et qu'elle crut assurer ainsi la perpétuité de la République.

— Dans *Pan* (fasc. 4 et 5) une substantielle étude de Huysmans sur le *Couronnement de la Vierge de Fra Angelico*, et une autre de Henry Van de Velde sur les *Papiers peints artistiques*, avec reproduction de motifs de Walter Crane, Lewis-F. Day, Krennerley, Voisey, etc.

Pan nous apprend aussi que *Tancrède* n'est plus par Tancrède, mais par M. Léon-Paul Fargue. Nous savions déjà que Tancrède transcrivait les sensations pleureuses et rieuses d'un adolescent délicat. La poésie et la prose alternées de Tancrède donnent l'impression de sourires énervés entre des larmes, tandis que vous passent sur la peau des chatouillements d'insectes. Malgré les naturelles ascendances de Verlaine et de Laforgue, et des naïvetés un peu excessives d'ironie, cela est d'un ton vraiment personnel et permet d'augurer quelque victoire, si M. Fargue, dans la suite, songe moins à sourire qu'à sentir. Je voudrais extraire quelques vers, mais je préfère citer les strophes de la *Petite Chanson* qu'a publiée *Le Livre d'Art* :

... Tout le jour la lampe fermée
Pour son rôle se recueillait
Et se taisait comme se tait
Une ruche sans bruit l'hiver...

Mais voici l'heure. Une petite
Etoile tremble et périclite.
Au bleu triste de la croisée
La mouche tait son bruit disert...

Et la lampe fait sa lumière
Douce et pâle, couleur des plages,
Couleur des blés, couleur des sables,
Couleur des sables du désert...

Les gens reviennent des visites
Et des affaires. L'heure est triste
Sur le fleuve. On entend monter.
Silence. Le pas du danger...

Est-ce qu'on écoute à la porte ?
Un froid passe. De telle sorte
Que la Mort s'approche sans bruit
Comme la nuit, comme la nuit...

— *Le Livre d'Art* vient de faire paraître, sous la direction de Maurice Dumont, son copieux et varié premier numéro.

« *Le Livre d'Art* est la continuation logique de l'*Epreuve Littéraire*, s'adressant à un public beaucoup plus nombreux.

« *Le Livre d'Art* soutiendra avant tout le mouvement décoratif industriel moderne, depuis la décoration ornementale et picturale de la maison, du théâtre et de la rue, jusqu'aux étoffes, meubles, vitraux, céramiques, costumes, et enfin la transformation de l'objet usuel.

« *Le Livre d'Art* soutiendra cette renaissance décorative moderne par des études théoriques et pratiques, des éditions d'art illustrées en gravures originales, par la publication d'albums de nos collaborateurs et enfin par des expositions publiques. »

Dans sa partie littéraire *Le Livre d'Art* s'assure surtout la collaboration des plus jeunes. Il faudrait répéter à son sujet ce qui a été dit plus haut à propos de la petite revue toulousaine *L'Effort :* « Quelle que soit notre admiration pour nos aînés, y est-il ecrit, nous devons nous libérer le plus possible de leur action, de manière à conserver la nôtre plus intacte. »

Il y a de jolis poèmes en prose et en vers avec des bois originaux. Ceux de M. Maurice Dumont me paraissent les plus remarquables. Puis nous retrouvons des « pages naturistes » qui se terminent sur ces phrases étonnantes de M. Le Blond :

« Ce qui distinguera l'art futur, c'est précisément le renoncement du poète à s'exprimer. Déjà Linné, puis toute la dynastie des de Jussieu ont reçu des plantes mêmes d'adorables confidences sur les merveilles de leur anatomie. Novalis, Beethoven, Corot ! quelle magnifique exode de l'âme vers la nature ! Monet, qui réalise cet hymen formidable de l'Œil et du Soleil où le Sens devient la Sensation ; Zola dans l'idylle panthéiste de l'abbé Mouret, demeurent des précurseurs de l'art naturiste. L'objet s'interprète sans nul artifice. »

Si M. Leblond restituait tout simplement le qualificatif de « naturiste » à M. Edmond de Goncourt qui l'a employé le premier, cela le tirerait peut-être d'embarras.

— Peu importe d'ailleurs ; nulle présomption, nulle prétention n'égalera les ratiocinations étroites de M. Charles Maurras, dans la *Revue Encyclopédique* du 28 Mars.

Il serait vraiment pénible de voir l'art littéraire fausser ainsi par le sophisme fanatique d'un esprit fin qu'ont égaré des manies de scoliaste, si la grossière évidence du jeu ne faisait sourire.

On connait la toquade de M. Ch. Maurras. Pour lui, le sceptre de la poésie était tombé en « deshérence » depuis la mort d'André Chénier, et c'est M. Jean Moréas seul qui enfin le relève. Tout le reste est « romantisme », c'est à dire jargon, charabia et barbarie.

Or, M. Gustave Kahn ayant dit que « notre symbolisme est une éclosion logique et fatale du romantisme ».

M. Ch. Maurras exulte. Il faut avoir perdu volontairement tout sens critique pour exulter à contre sens d'une constatation dont le poète le plus novateur ne se défendra point. La plus forte révolution (ou réaction) ne s est jamais produite sans participer de l'état de choses ancien. Elle ne serait point viable sans cela. Les « romans » le prouvent, de qui les poèmes sont des découpages en zinc ; et il serait facile de retrouver dans Ronsard des influences de Marot et dans Malherbe les influences de Ronsard, quel que fût l'absolu de leurs réformes. Cela n'empêche pas le symbolisme (puisqu'il faut des étiquettes) d'être tout différent du romantisme et du parnassisme, par une sorte de *lyrisme intérieur* que les autres ont mal connu.

Mais voilà, c'est le *lyrisme* même dont M. Ch. Maurras n'a qu'une idée imparfaite et dont il croit pouvoir restreindre l'énergie. Suivant lui, la poésie n'est française que « si celle-ci offre au regard des ouvrages d'une disposition harmonieuse et d'une cohésion parfaite, si elle est élégante et maîtresse de soi, si elle procède par touches fines, par nuances insensibles, si un voile léger et diaphane l'enveloppe, si enfin ses formes sont pures, comme c'est le cas de Racine. » Et de son goût pour cette espèce de virginité lyrique, certes partagé par beaucoup, et de laquelle il eût pu reconnaître en M. Francis Vielé-Griffin un des servants les plus qualifiés, il conclut à la barbarie du lyrisme emporté et magnifique qui fut celui de Ronsard d'ailleurs, dans plusieurs parties de son œuvre, et de tant de grands poètes.

Laissons le lyrisme, et ses droits au point de vue de l'invention, de la langue, des rythmes, question complexe où de par la nature même de son esprit M. Ch. Maurras n'entend rien.

Au point de vue et de la langue en particulier, il s'est créé un idéal de style pauvre et cauteleux qui n'est pas particulièrement français. Ce n'a pas plus été l'idéal de Rabelais que de Montaigne, de Bossuet que de Pascal, puis de La Bruyère à la phrase si complexe, que de Crébillon le fils et de Marivaux, des maîtres mal étudiés. Il n'a pas été non plus celui du grand écrivain qui a nom Louis Veuillot. Il est vraiment curieux qu'un aussi intransigeant catholique n'ait suivi dans la tradition du style classique que le courant voltairien, tel qu'il a été repris, alenti et transformé, par Renan et Anatole France. Cela ne permet pas en tous cas à M. Charles Maurras de s'ériger en défenseur d'une poésie nationale : sa plate-forme est insuffisante.

Ce qui, du reste, n'est pas du tout français est la manière dont notre scoliaste comprend la critique. Sous le titre *Trois Romantiques*, il accole d'abord trois poètes qui n'ont que les plus vagues rapports communs : MM. Rodenbach, Verhaeren et Kahn ; puis sans faire aucune genèse de leur idée fondamentale, il sème des aménités de ce genre : « Après tout, une oreille prompte à la complaisance pour les sauvages harmonies de M. de Heredia pouvait se divertir aux rêves ma-

ladifs de la *Jeunesse blanche.* » Ou encore : « Je confesse que M. Verhaeren a une manière de nature et de tempérament. Que n'est-il né ailleurs que dans le genre humain ! Il eût fait un beau buffle, ou un noble poulain, ou un éléphant distingué, s'il est vrai que la réputation de sagesse décernée jadis à ce dernier animal soit complètement usurpée. Quel barrit ! Quelles pétarades ! Quels maîtres coups de corne administrés au goût, à la raison, *au sens véritable des choses !*

(Je vous prie de remarquer, en ce qui concerne l'intelligence poétique, les derniers mots.) Enfin il établit des points de son jugement sur des citations tronquées. Au lieu de :

Une atmosphère éclatante et chimique
Etend ses effluves d'or
Myriadaire d'un décor panoramique

le texte de Verhaeren porte :

Une atmosphère éclatante et chimique
Etend ses effluves SUR *l'or.*
Myriadaire d'un décor panoramique

ce qui n'autorise point notre homme à écrire :

« Singulière mêlée de mots. Et cette mêlée est une chose qui ne résulte point du hasard. Vous en douteriez-vous ? Et ne croiriez-vous pas que le fond de votre chapeau, si l'on y jetait les quatorze vocables plus haut cités, les rangerait peut-être presque aussi sagement que l'a fait ici M. Emile Verhaeren ?... »

Voici assurément de la critique méprisable et dont le grand poète qu'est Verhaeren n'a guère à s'inquiéter : elle se condamne elle-même.

Je viens de m'en occuper moi-même trop longuement, mais c'est que je pensais à la destinée de ce pauvre M. Moréas dont le joli son de flûte méritait de meilleures interprétations que celles d'un lieutenant aussi atrabilaire. Il est vrai qu'elles sont dépassées d'une façon bouffonne par les « ronchonnements » de son adjudant-major M. Lionel des Rieux. Si vous voyiez à quel pointage ce jeune sous-officier se livre, dans le dernier numéro de l'*Ermitage*, pour établir que ce n'est pas M. Mallarmé mais M. Moréas qui a été élu poète des poètes ! Quelle misère !

Enfin les « larves romanes » s'agitent, comme écrivait drôlement Pierre Quillard, elles nous donnent des preuves tristes d'impuissance. Entre toutes, M. Charles Maurras distille un fiel sucré ; qu'on se rassure : les abeilles ne s'y tromperont point.

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES ANGLAISES

Hilaire Belloc : *Verses and Sonnets*, in-12, Henry and Co, 5 s. — Anthony Hope : *Dolly Dialogues*, in-8°, Westminster Gazette Library, 1 s. - Willam Watson : *The Purple East*, in-8°, John Lane, 1 s.

— F. Norreys Connell : *In the Green Park,* in-8°, Henry and Co. 6 s.
— Edgar Jepson : *Sibyl Falcon,* in-8°, Tower Publishing Co, 6 s.

Très joliment discrets, les vers ; parfois charmeurs, les sonnets; diverses les inspirations, et pourtant M. H. Belloc a peut-être par erreur écrit en anglais ce qu'il pensait en français.

Certes, il produit plus que quiconque, M. Anthony Hope, et ne lui en vient aucune fatigue, ni au lecteur. Tout charme, grâce, naïvetés feintes pour plus piquante ironie ou discrète satire, style impeccable et élégant très supérieur à nos dialogueurs de quotidiens, il se borne en ce genre à cet unique volume et il l'a voulu parfait. Enfin (M. Zola en sa vieille barbe en rira bien fort, le cher vieux solitaire), le petit volume de M. Anthony Hope vient ces jours derniers d'atteindre le 31e mille ! Ceci ne prévaut contre l'intrinsèque valeur de l'œuvre.

Derrière un frontispice de G. F. Watts s'abrite une préface de M, Watson expliquant le sujet des sonnets qui la suivent. — Certes, généreux est l'appel du poète pour nous inciter à des vaillances chevaleresques. Mais que lointains sont ceux sur lesquels il s'apitoie ; et combien après avoir lu sa vibrante préface et ses parfois très beaux vers, et rendu toute justice au très grand talent du jeune poète, auront, résignés, déploré que M. Watson entreprenne une campagne en vers en faveur de l'Arménie. Ce rôle ne convient pas à son talent ; il lui sera difficile de refaire les « Orientales ». Il est vrai qu'il pourra beaucoup plus facilement renouveler le grotesque de Déroulède.

M. F. Norreys Connell, que ses collaborations à diverses revues ont déjà fait remarquer, nous donne *In the Green Park* une spirituelle et piquante satire de ses contemporains ; son humour est toujours distingué et original, quelquefois audacieux sans cesser d'être gracieux.

De juvéniles ardeurs, des aventures multiples, des héroïsmes intempestifs, d'incompréhensibles personnages, tout cela autour d'une héroïne qui fait honneur à l'imagination de M. Edgar Jepson, et voici un roman bien palpitant sinon toujours vraisemblable. Mais il est écrit, et c'est là surtout son mérite, dans une langue impeccable, on sent que M. Edgar Jepson a, en écrivant *Sibyl Falcon*, subi l'influence de R. L. Stevenson. Sans les exagérer il a les qualités du maître et il a su parfois éviter ses défauts. Ce début fait espérer de prochaines et sans doute meilleures œuvres.

Le numéro de Mars de *The New Review* publie — en français — de M. Marcel Schwob, une étude écrite à propos de la republication de la *Chaîne d'Or* de Théophile Gautier. Les légendes et les textes grecs relatifs aux héroïnes du livre, Plangôn et Bacchis, M. Schwob les présente, les analyse, les commente avec le délicat talent d'érudit et d'artiste que nous lui connaissons. A remarquer aussi quelques pages de Kenneth Grahame et deux articles bien informés et bien écrits d'Egbaston sur le cardinal Manning, et de Henry James sur Dumas fils.

Le numéro d'Avril contient, après un article d'exacte critique de Ch. Whibley, une très curieuse histoire du fantaisiste H. C. Wells, une nouvelle exquise de Kenneth Grahame, et de W. B. Yeats, le très personnel poète, le charmant conte de la « Vision d' O' Sullivan le Rouge ».

Dans le deuxième numéro de *To-Morrow*, un très bel article de G. Bernard Shaw sur Stepniak.

Il faudrait beaucoup de place et beaucoup de temps pour parler comme il convient de *The Free Review*. Extrêmement bien dirigée et rédigée, comptant, parmi ses collaborateurs, les savants et les artistes les plus compétents, *The Free Review* vaut d'être lue en entier. Nous nous contenterons de citer : *Le Snobisme littéraire*, par Eric Gillard ; *Le Mouvement socialiste en Belgique,* par Paul Deutscher ; *Une Renaissance de la Phrénologie,* très savant essai de John M. Robertson d'après les récents travaux du Dr Ferrier, de Williams, de Jules Soury, etc.

Le numéro d'Avril de cette même revue publie une étude sur « Schopenhauer et les femmes » où E.-S. Galbraith a su éviter les banalités que le sujet comporte et rester quand même intéressant. Plus légèrement M. K. Hinton entreprend de nous révéler l' « Ethique de Renan » et ne fait guère que répéter — en anglais — ce que nous avons pu lire ici, partout et depuis longtemps. Paraît aussi de A. Hamon la fin de son étude sur le Socialisme et l'Anarchie. Pourtant, il manque toujours une conclusion.

Dans *The Senate*, beaucoup de politique ; cependant *Pantomime,* de Verlaine, est traduit par Arthur Symons, qui devient coutumier du fait. De Vincent O'Sullivan, les *Nuits de Rêves* dégagent un âcre parfum baudelairien, et L. Cranmer-Bing consacre de beaux vers à la mémoire de Paul Verlaine.

Dans *The Senate* de Mars, moins de politique. W. B. Yeats en profite pour donner de charmants vers dédicatoires, Vincent O' Sullivan commet, sous une épigraphe de Baudelaire, le meurtre terrifiant d'une petite fille qui avait le cou trop blanc et la migraine.

Enfin M. Henri Mazel peut voir sous une étiquette anglaise un fragment de sa *Fri e du Temple*. Heureusement, ce n'est qu'un moulage — non une traduction — et l'original nous reste.

Dans le *Pall Mall Magazine* d'Avril, J. Zangwill, sous le prétexte de son titre : « Sans préjugés », répète sur Verlaine de très anciennes anecdotes et cite, en s'extasiant à leur propos, des vers qu'il a eu le malheur de défigurer piteusement comme voici :

Il pleut dans mon cœur
Comme il pleut dans la rue.

Ceci : M. Zangwill manque en effet de préjugés.

Dans la *Saturday Review*, G. Bernard Shaw bataille avec plus d'esprit et de finesse que jamais en faveur de l'art dramatique, tandis que M. Arthur Symons critique délicatement le mouvement poétique en Angleterre et en France.

Dans le dernier numéro, à propos du *Verger Doré*, d'Yvanhoé Rambosson, et de l'*Almanach des Poètes*, Arthur Symons nous avoue n'être pas encore parvenu « à l'alexandrin glorieux des entraves rompues et au vers libre. »

« L'*Almanach des Poètes*, dit-il, avec ses divers auteurs, peut être pris comme un manifeste en faveur du vers libre ; il semble pourtant et pour diverses raisons conclure contre plutôt qu'en faveur de la théorie qu'il veut appuyer. Au lieu de permettre aux personnalités de se dégager d'un moule unique, le vers libre semble au contraire les y maintenir. Les poèmes des mois pourraient être attribués à un même auteur... Fluidité du vers... grâce et délicatesse... caprice des courbes... il est difficile de découvrir le ton particulier qui fera reconnaître le poète. On entend un murmure, qui croît et décroît, sans commencement ni fin. La musique de l'avenir ? à peine : ou notre idéal devra être, non Wagner certes, mais le vent parmi les arbres. Et il est bien significatif que le plus beau de ces poèmes est celui de M. Em. Verhaeren, qui est le plus près de la régularité formelle, au mètre le mieux défini et perceptible. »

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Eugenio de Castro ; *Sagramor*, poème, Coimbra, F. França Amado

Je songeais que la Vie n'est bonne qu'à la condition de croire, ne fût-ce qu'en soi-même, et que le Désir, d'où sont nés les Dieux, c'est-à-dire l'Action, étant la partie efflorescente de l'Ame, étant aussi celui qui crée, il importait de nourrir d'une essence en quelque sorte plus que terrestre cette flamme précieuse, toujours mourante et toujours ranimée. — Et je me disais que la Foi étant la sœur du Désir et tous deux immatériels, l'épreuve des choses matérielles ne pouvait qu'amoindrir et dessécher ces deux sources de vie. — Ainsi est-il advenu aux hommes de ce siècle, à *Sagramor*.— Aptes à tout expérimenter, comme à tout comprendre, ils sont allés regarder derrière l'Illusion, ils ont déchiré le voile de la vieille Isis, pour le fouler aux pieds.

Fils d'Apollon, Sagramor découvre bientôt que Saturne est aussi son ancêtre. — Né pauvre, grandi dans l'ignorance et longtemps satisfait du seul murmure de sa flûte de berger, il renouvelle sous une autre forme la faiblesse d'Adam devant Nahash ; il se laisse séduire par l'Inconnue, par l'Impossible; il se laisse fasciner par ce qui brille et chatoie, par les promesses féminines de l'Illusion, par la « Reine » . — Et voiçi que sa sœur terrestre Cécilia, jetée déjà dans la prison de Tentation, l'y fait enfermer lui-même avec elle, jusqu'à l'heure où, repus de baisers, ils en sortent ensemble, elle, toute nue, pour mourir, et lui, froid, plein du regret des premières caresses impossibles à retrouver. — La Satiété a remplacé l'Amour et le Fossoyeur a pris Cécilia (ô Hamlet !) dont la tombe bientôt

laisse croître les fleurs du Souvenir. — Et Sagramor s'aperçoit qu'il aime de nouveau la Morte, *parce qu'elle est morte, parce qu'il aime ce qui lui est défendu, parce qu'il n'aime que ce qu'il voit de loin, que ce qui s'enfuit de lui-même. — Et il l'aimera toujours, parce qu'elle l'a quitté.* Illusion ou du moins mensonge ! Fulvia paraît, la courtisane aux paroles de fausseté, et Sagramor épris cueille, pour l'en parer, les douces fleurs nées de la Morte. — Chassé par Fulvia, il s'arrête à peine aux ombres de Martha et de Violante : le Dégoût l'a saisi tout à fait et ses amantes ne sont plus pour lui qu'un *collier de médailles antiques qu'il porterait à la poitrine. Vouloir être heureux, c'est vouloir toucher la lune.*

Un jour, il se réveille en un palais enchanté, plein d'un faste de miracle et d'une opulence sans prix. — Toutes les somptuosités de l'Or, toutes les fantaisies de la Richesse essorent prodigieusement autour de Sagramor. — Une pluie d'Or, sans cesse plus dense, couvre le sol d'une poussière précieuse, dont l'amoncellement funeste force bientôt le Maître de s'enfuir, lapidé de piastres et suant sang et Or. — Désabusé des deux illusions de l'Or et de l'Amour, nous retrouvons Sagramor aux ruines de Mitylène, attentif au récit du Klephte qui lui narre la triste histoire d'Alcée et de Sappho : Sagramor est enfin heureux; il court plus vite que l'Ennui, et les spectacles du Monde sont toujours neufs. — Vain mirage ! Les spectacles s'épuisent et l'imprévu ne se renouvelle pas. — Le Triton plaintif qui vient se briser contre une roche lui fournit, semble-t-il, l'emblême de sa destinée. — *Si je suis homme, pourquoi vis-je comme un poisson ? Pourquoi, si je suis poisson, ai-je un cœur d'homme ?* gémit le monstre des mers, et Sagramor, à l'entendre, maudit Dieu, dont les voix lui crient : patience ! Mais la mémoire lui revient qu'Apollon est son père et le voici qui court se réfugier aux bras de la Gloire. — Hélas, la foule jette des pierres aux poètes, et le Buste d'Homère est là pour l'avertir qu'il n'y a pas plus à compter sur l'avenir que sur le présent ; car ceux qu'on applaudit encore, personne ne les lit plus. — La solitude est donc le seul bien et il est doux d'avoir le visage laid lorsque l'on garde une belle âme, comme cette herbe triste et méprisée de tous, dont les racines étaient d'or. — Au fond de la Science, y compris la Magie, Sagramor comme ailleurs ne rencontre que vide et vanité. — La Mort lui reste, dernière illusion, gouffre d'inconnu dont la Foi garde la clef. — Mais toutes croyances sont des palais en l'air, l'une donne soif, l'autre faim, l'autre froid : seule la Nature doit ignorer les Mensonges. — Hélas ! la Nature est l'enfer des âmes, et il faut avoir pitié de tout ce qui vit ; car tout ce qui vit est fait de souffrance. — Et la Vertu même est une parole de vanité, puisqu'elle n'est destinée qu'à nous faire obtenir la réciprocité du bon. — Tout pleure et se plaint sur la terre, les arbres, les ruisseaux, les jasmins, les crapauds, les rochers, les citernes sèches, âmes condamnées à expier, en leurs prisons de matière, les fautes anciennes. — Et Sagramor se demande ce que

la Mort fera de lui et quelle métempsycose sera la sienne après les métempsycoses passées. — Une vision paraît qui le fascine et qui l'effraye tout à la fois; c'est l'Illusion toujours renaissante, la Maya ; mais, malheur de lui ! voici qu'il la reconnaît. — Une autre encore se lève, une gardeuse de pourceaux, d'une beauté splendide sous ses vêtements en loques. — C'est l'âme du pauvre Désabusé. — Et le Sphinx de lui crier avec des rires : *Tu veux voler et tu n'as pas d'ailes !* cependant que s'érige aux pieds du Maudit une tour gigantesque, d'où s'échappe une voix prophétique : *Monte les degrés, tu découvriras l'origine de ton âme, et les correspondances divines te diront ce que tu seras demain.* Il monte ; mais le Doute était en haut. — *L'âme humaine est une aveugle et la Mort un brouillard.* — Il faut donc vivre ; mais désormais le Dégoût est irrémédiable. — *Si l'on pouvait du moins dormir tout le temps !* Apparaissent alors les ombres que l'Ennui dévore à travers les siècles, successivement : Sardanapale, Belkiss, Salomon, Cléopâtre, Caligula, Gilles de Rais, Frère Gil de Santarem, le Roi Louis II et enfin Baudelaire, suivis du fantôme de Cécilia. — L'âme de Sagramor n'est plus qu'une jeune fille lépreuse, poignardée et pourrissante. — Sagramor se souvient, il se souvient du premier amour, le seul sincère, le seul suave : il se souvient, il se souvient, et retentissent bientôt les murmures des sept voix de tentation, vaines désormais. — A quoi bon l'Amour ? Les baisers ouvrent des plaies au cœur. — A quoi bon la Richesse ? Le Bonheur ne se vend pas. — A quoi bon les voyages ? La Terre est si petite. — A quoi bon la Gloire ? Le Monde doit finir. — A quoi bon la Science ? L'Ignorance vaut mieux. — A quoi bon la Mort ? Elle est faite d'Effroi. — A quoi bon la Vie ? Elle est faite de Désillusion. — Et quand les voix demandent à Sagramor de choisir parmi les plaisirs les plus doux, les plus rares, il répond, abattu devant les ténèbres envahissantes : « Je ne sais pas! Je ne sais pas ! »

Tel est, frère d'Axël, ce poème d'une facture étrange, d'une tristesse inexprimée jusqu'à lui, d'une tristesse plus vaste et plus morne que celle de Job, plus universelle que celle de l'Ecclésiaste et qu'on pourrait dire bouddhique. — Sagramor est un symbole, partant il est collectif ; aussi bien, les situations où il se débat ne me semblent pas être des phases, mais une série d'états contemporains, sans quoi la logique du poème pourrait paraître inexacte, à moins de ne considérer les épreuves du Maudit que comme purement cérébrales ; ce qui n'eût point suffi à tarir en lui la puissance même de vivre, quoique ainsi empêché de tenter l'exploration suprême de la Mort.

... Mais Sagramor est malade, malade d'avoir trop voulu vivre avec ses seuls sens, et c'est pourquoi, à l'heure de la Désillusion totale, c'est-à-dire de la libération et de la Sagesse, il ne sait que faire de la liberté et, continuant à tourner ses regards vers en bas, vers l'Ombre, au lieu de créer de soi-même comme Swayambhou, il murmure ces paroles de doute et d'inaction désolée : « Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! »

PHILÉAS LEBESGUE.

LES THÉATRES

Les Escholiers : *Le Seul Lien*, pièce en trois actes de M. Léopold Lacour; *La Vache à lait*, pièce en un acte de M. Daniel Riche ; *Comité secret*, un acte de M. Georges Mitchell. — Théatre des Variétés: Reprise de l'Œ*il crevé*, opéra-bouffe en trois actes d'Hervé.

Marthe, après un divorce, a épousé Paul Fresnay. Paul Fresnay est un homme grave et digne, et qui a voué à sa femme un amour profond et raisonné ; Gaston Kéral, le premier mari, était un passionné, dominé par les sens, et à qui Marthe n'a pu pardonner ses infidélités. Marthe pourtant a des sentiments religieux, qui l'ont toujours empêchée de se considérer comme complètement libre à l'égard de Kéral. En se remariant, elle n'a fait que céder aux instances de sa famille, et son second mariage lui apparaît, un peu, comme un adultère. Elle en est arrivée cependant à éprouver pour Paul Fresnay une affectueuse estime.

Gaston Kéral qui, depuis son divorce, habite Londres, revient brusquement en France ; il se présente à Marthe comme plein de repentir, lui affirme qu'il n'a jamais cessé de l'aimer et lui rappelle que la loi religieuse les lie toujours l'un à l'autre. Marthe croit aimer encore Kéral : elle le prie de s'éloigner, car elle craint de transgresser la loi humaine qui la lie maintenant à Fresnay. Kéral insiste, et Marthe, sans volonté, lasse d'une lutte à laquelle elle ne voit pas d'issue, en arriverait peut-être au suicide, si Fresnay ne la laissait libre de choisir entre Kéral et lui. Elle comprend alors combien est profonde l affection de Fresnay, et c'est à lui, le libérateur de son esprit, que, librement, elle se lie. Le seul lien est celui auquel a consenti librement la conscience, sans souci des lois religieuses ni humaines.

M. Léopold Lacour, en écrivant le *Seul Lien*, semble avoir subi deux influences, celle d'Ibsen et celle d'Alexandre Dumas fils. La donnée de la pièce est, pourrait-on dire, ibsénienne ; elle rappelle de bien près celle de la *Dame de la Mer*, et, comme Ellida au Docteur Wangel, Marthe ne s'attache vraiment à Fresnay qu'à l'heure où sa conscience est libérée. Mais, sur une donnée analogue, M. Léopold Lacour a construit une pièce bien différente de celle d'Ibsen, une pièce vigoureuse, rapide, et qui, par la facture, se rapproche de certains drames de Dumas. Les deux premiers actes surtout sont scéniques, et l'on n'y pourrait guère reprendre que quelques monologues inutiles. Le dernier acte a des longueurs et il s'y trouve, avec des entrées et des sorties un peu maladroites, des violences injustifiées. M. Lacour y a cherché le mot à effet : certain « Embrasse-moi » eût été couvert d'applaudissements à la Comédie-Française, comme l' « Efface » des *Fourchambault*.

En somme, le *Seul Lien* est une pièce intéressante, et noblement pensée, et il nous semble qu'avec de faciles corrections, surtout au dernier acte, elle obtiendrait un honorable succès.

Elle a été consciencieusement jouée aux Escholiers par Mlles Sandra Fortier et Dux, MM. Brémont, Maury et Dauvilliers.

La Vache à lait, de M. Daniel Riche, est une paysannerie cruelle, assez mal composée, avec des personnages conformes aux conventions, qu'ont très bien jouée Mmes Crosnier et Luce Colas, et M. Mévisto aîné.

Comité Secret, de M. Georges Mitchell, est une paysannerie gaie, trop longue, avec des plaisanteries un peu faciles, mais en somme assez divertissante, et qu'ont très bien jouée MM. Depas et Angély.

§

Aux Variétés, l'on a repris l'*Œil crevé*, cette inénarrable bouffonnerie d'Hervé. Hervé eut un génie singulier, et, plus que bien d'autres, il mériterait qu'on lui consacrât des études. Il a créé un comique spécial, et dans sa verve intarissable, exubérante et folle, il devient, parfois, ironique et presque profond. Son influence, d'ailleurs, fut considérable, et, aujourd'hui, il est plus d'un humoriste qui la subit encore.

L'*Œil crevé* est peut-être la plus typique de ses pièces : c'est un chef-d'œuvre d'irrespectueuse fantaisie, et, à la reprise des Variétés, il est fort bien mis en scène, et fort bien joué par Baron, par Milher, par Mlles Pernyn et Lavallière, et surtout par Albert Brasseur, prodigieux de gâtisme dans le rôle du duc d'Enface.

A.-Ferdinand Herold.

MUSIQUE

La saison des Concerts est close. Il serait cruel d'en dresser le bilan. Disons plutôt, avec une certaine partialité, que MM. Lamoureux et Colonne ont fait de leur mieux. Sachons gré au premier, s'il a trop oublié les jeunes musiciens sur son programme, — sauf M. G. Pierné dans l'œuvre de qui on eût aisément fait un choix meilleur, — d'avoir ajouté d'admirables pages wagnériennes à celles déjà nombreuses qui sont définitivement au répertoire de ses concerts, et donné du *Messie* d'excellentes auditions. Il faut reconnaître également la bonne volonté du directeur des Concerts du Châtelet. Il n'a pas hésité à produire quelques nouveautés. S'il s'est parfois trompé — les « Vaux-de-Vire » de M. Gédalge et les « trois poèmes » mis en musique par M. G. Charpentier en sont un exemple — les artistes ne lui doivent-ils point garder quelque gratitude de leur avoir fait entendre le prélude à l'*Après-Midi d'un Faune*, savant, délicat et d'une grâce vraiment nouvelle, que M. C. Debussy a composé sous l'inspiration du beau poème de M. S. Mallarmé, et d'avoir, aussi, produit les *Landes* de M. Guy Ropartz.

Pendant la semaine sainte, — qui est peut-être, de toute l'année, celle où les théâtres vendent sous l'espèce de « pain spirituel » les pires frelateries, — les amateurs de musique en ont pu goûter de bonne. Voyons :

A l'Opéra, programme profane et vraiment inférieur. On y joua de M. E. Mestres, souffleur ordinaire de l'Académie nationale de Musique, une « Ouverture dramatique » la plus

bouffonne du monde : une chose informe, inquiète, pas composée du tout et qui aboutit à « la charge » tout bêtement, parce qu'il est de mode aujourd'hui de *truquer* les sonneries militaires. — La première Symphonie (en *mi* bémol) de M. Saint-Saëns, qui fut composée à dix-sept ans et n'a pas été jouée depuis 1853, aurait pu continuer de dormir. Il est sans doute fort touchant de savoir que l'auteur en était adolescent, et curieux d'apprendre que, si jeune, il montrait déjà un penchant à mystifier les hommes en ne signant pas son œuvre. C'est vraiment tout l'intérêt offert par cette longue symphonie, bon devoir d'écolier respectueux de toutes les règles et qui a beaucoup lu avec intelligence. — Le *Saint Georges* de M. Paul Vidal (un « jeune » désormais important) est sans attrait. C'est une partition terne, molle et filandreuse. Mlle Berthet et M. Affre l'ont défendue de leur mieux. — Que dire de la *Marche de Szabadi*, de M. Massenet, sinon qu'on aurait mieux fait d'abandonner aux chefs de musique militaire le privilège de l'exécuter de temps en temps ? — Mais les beautés que l'on rencontre dans le *Requiem* de M. Bruneau (œuvre de jeunesse paraît-il, mais que l'auteur a très probablement mise au point depuis), suffiraient à racheter la médiocrité du dernier concert de l'Opéra. Cette partition a été écrite sur le modèle du *Requiem* de Berlioz. On y reconnaît le souvenir des fameuses fanfares. M. Bruneau a traité d'une façon toute personnelle dans le *Tuba mirum* le thème liturgique du *Dies iræ :* le récit élargi en est confié aux trompettes qui, des deux côtés de l'orchestre, couvrent, éclatantes, le chant exaspéré des violons et les chœurs solennels. Le *Lacrymosa,* le *Pie Jesu*, le *Sanctus* (ténor et harpes), l'*Agnus dei*, contiennent de très belles pages. Faut-il attacher l'importance que l'auteur voudrait à ce que l'orgue, les harpes, les voix de *soprani*, chantaient à mi-hauteur de la scène, comme si le ciel parlait à la terre en prière ? Je ne le crois pas. De telles dispositions — si le public est informé de leur détail — ajoutent au caractère théâtral et convenu de l'œuvre. C'est déplacé, puisqu'il s'agit de musique sacrée. Combien de musiciens ont laissé tomber leur voix du fond des cieux ! Combien furent inspirés ! Le *Requiem* de M. Bruneau — comme celui de Berlioz, — est humain. Ce n'est point la paix d'en haut qui descend sur les tombes, ni la Voix qui annonce le jugement, — c'est la prière des hommes, c'est la terre qui aspire aux splendeurs d'au-delà. Le thème est grand, et les moyens artificiels n'y sauraient ajouter rien d'utile.

Mmes Bosman et Héglon, MM. Vaguet et Delmas, les chœurs, l'orchestre dirigé par l'auteur, très nerveux, ont soulevé d'enthousiastes applaudissements.

§

Devant la plus brillante assistance, l'orchestre Lamoureux a donné son dernier concert, le soir du Vendredi-Saint. M. Van Dyck y chanta fort bien (m'a-t-on dit) le récit du

Graal. Le programme était composé de fragments vraiment disparates.

Au Châtelet, Berlioz et Wagner. M. Catulle Mendès s'était chargé d'une lecture à propos de l'*Enfance du Christ* et d'une conférence sur la « Rédemption dans l'œuvre de Richard Wagner ». Dès les premières paroles, l'orateur a été interrompu. Il a suffi de quelques spectateurs bruyants pour provoquer dans la salle un tumulte indescriptible. L'intervention indélicate d'un commissaire de police imbécile, et la faiblesse de M. Colonne qui n'a pas eu l'énergie (c'était aussi son devoir !) de soutenir quand même l'écrivain qu'il avait pourtant invité, — ont obligé M. C. Mendès à attendre l'issue du concert pour parler comme il était convenu. Il faut oublier ces manifestations grossières, — la police et les goujats ! — pour se souvenir seulement de la belle attitude de M. Mendès, l'en féliciter encore, et dire ici le charme de sa parole et la nouveauté de ses remarques sur l'œuvre de Wagner. Mais tout le monde était nerveux : le public écoutait mal ; les musiciens manquaient de direction, etc... bref, voilà une mauvaise fin de saison !

Un concert supplémentaire au Châtelet : la *Damnation de Faust.*

§

Le quatuor Crickboom, le pianiste Albeniz et Mlle Campocasso, ont donné deux séances très intéressantes de musique de chambre. A la première : le onzième Quatuor en *fa mineur* de Beethoven a été religieusement exécuté ; une sonate pour violon et piano de M. Crickboom, composée dans le goût classique avec la méthode sévère des premières sonates de Beethoven, et dont le second mouvement pourrait être une réminiscence de la partie II de la *Psyché* de César Franck ; cette sonate a été parfaitement interprétée par son auteur ; la partie de piano, très véritablement sacrifiée, était confiée à Mlle Campocasso qu'il ne sied pas de juger sur cette épreuve ; — le premier Quatuor de Brahms (piano, violon, alto, violoncelle) qui peut compter parmi les meilleures pages de ce compositeur, pour son *Intermezzo* spirituel, son *andante* passionné et la paraphrase hardie de Mozart qu'est le *Rondo*, a été rendu d'une manière admirable ; il convient de féliciter particulièrement M. Albeniz qui est un pianiste de beau style.

A la 2[e] séance : Franck, B. Marcello et Schumann composaient un rare programme.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition de la Rose-Croix. Exposition Leo Gausson. Exposition Maxime Maufra. Exposition Charles Guilloux. Exposition Louis Legrand. Chez M. Moline.

L'exposition de la Rose-Croix, de plus en plus restreinte, et privée, par le départ et l'embourgeoisement de son chef, des oriflammes, encensoirs, trombones et autres ustensiles coutu-

miers, s'est ouverte avenue de l'Opéra, galerie des Arts réunis, sans grand tapage. J'aime mieux dire tout de suite qu'il n'y avait à peu près rien à en retenir. M. P. E. Cornillier, qui y montrait une sanguine ravissante, est un homme dont le talent fin s'imposera sans aucune assimilation à la Rose-Croix; M. Armand Point, avec sa grâce tendre, son affinement aristocratique et ses recherches d'un dessin pur et intellectuellement noble, est un artiste discuté, discutable, marqué fortement d'une personnalité digne de haine comme d'amour, très affirmatif et très franc dans ses tendances. Mais je ne vois pas du tout en son talent une raison d'être attribué aux déclarations et aux exigences de l'Ordre, hormis son amitié toute personnelle pour M. Péladan. Le mysticisme pour vieilles dames et le bric à brac d'auréoles usitées en l'endroit ne concernent pas son goût de la tradition allégorique florentine, son culte pour Michel-Ange, ni les raisons d'esthétique, si attachantes et si justes, qu'il propage opiniâtrément contre l'insuffisance du néo-impressionnisme. M. Point n'a pas été fait par la Rose-Croix.

Et ce n'est pas d'elle non plus qu'est né M. Léonard Sarluis, ce nouveau-venu de vingt ans dont un portrait et une grande esquisse fougueuse imposaient le nom à l'attention. M. Sarluis vient de Hollande, et à travers une juvénile admiration pour l'Italie, c'est la mâle et riche imagination d'une race abondante en peintres qui agit en lui, et qui, dans la somme considérable de toiles décoratives qu'il a signées presque enfant, révèle une fécondité et une science étonnamment précoces. M. Léonard Sarluis est quelqu'un : il ne peut encore être personnellement inventif, mais son amour de la peinture, sa souplesse inusitée, sa disposition native aux conceptions amples, son goût et son respect des vrais maîtres intellectuels lui garantissent, semble-t-il, un avenir somptueux, du jour où son âme mûrie aura su s'énoncer dans ces formes qu'il possédera complètement.

Hormis ces trois noms, je ne veux faire de peine à personne et je m'abstiens. La Rose-Croix est une chose mort-née. Une idée fort sérieuse s'y est logée un instant, celle d'une peinture à expression intellectuelle. Cette idée, dès à présent, n'a qu'à se débarrasser de cette rubrique insignifiante et gênante où l'avait enfermée arbitrairement M. Péladan, qui s'obstine à vouloir diriger ses contemporains au lieu de parfaire son propre talent. L'idée nouvelle fera son chemin sans cet étrange fatras, qui s'évanouit de lui-même. Et les pauvres diables qui remplissent ces galeries d'une foule de tableautins ridicules s'évanouiront aussi, avec les artistes de l'âme, avec les néo-catholiques, avec les néo-impressionnistes, en un même ramassis négligeable et obscur.

On s'est scandalisé de l'affiche où MM. Point et Sarluis dessinèrent un Saint Georges coupant la tête de Zola. Je ne vois là qu'une fantaisie inoffensive, après tout, et signifiant gaiement la tendance générale des jeunes artistes. Une affiche ne tue personne, et il faut rire de la pédantesque irritation

de tels de nos confrères. Je sais même un ironiste nouvellement éclos qui, usant courageusement de l'anonymat, en profita pour imputer aux dessinateurs les vices les plus fantastiques dans un grand journal du matin. Cette pruderie de « la jeunesse » va un peu loin, en vérité. Quoi qu'il en soit, si le talent est rare dans cette réunion de la Rose-Croix, si le titre même en est suranné, superflu et vide de sens, l'idée qui essaie de s'y faire jour provisoirement, faute d'abri dans la bassesse d'esprit générale, cette idée a sa valeur, et nous réserve peut-être de belles surprises.

— Les néo-impressionnistes, qui méprisent tout sauf eux-mêmes, n'ont pas assez de brocards pour les peintres de la Rose-Croix, et le jeu leur est facile. Mais, hélas ! ils n'ont pas plus de talent, et ils n'essaient même pas d'avoir au moins un semblant d'idées. On ne sait où s'échapper de leurs pauvretés, plus l'on va : de galerie en galerie, on est plus découragé.

Sur la foi de M. Gustave Kahn, expliquant que de M. Léo Gausson et de M. Hayet on devait attendre les plus beaux résultats de l'art moderne, j'ai été voir l'exposition de M. Léo Gausson, rue Laffitte ; et j'ai trouvé une cinquantaine de panneautins d'une nullité si navrante, si vague, si quelconque, que je me suis demandé si M. Kahn ne s'était pas trompé de catalogue et de nom en écrivant sa préface. Je ne connais pas les œuvres de M. Hayet, et je ne désire qu'en être touché : mais je me défierai à l'avenir des paradoxes de M. Kahn. Oh ! les gens intelligents, comme ils vous en content ! N'ai-je pas lu récemment, de Henri Van de Velde, dont les ameublements ingénieux me plaisent, dont le goût pour les idées d'art décoratif, la sagacité et la bonne volonté me sont connus, un éloge invraisemblable d'une énorme composition de Signac revue à la Libre Esthétique, et qui véritablement est la barbarie et la laideur mêmes ? On admire aujourd'hui des choses tellement opposées à tout art, à toute logique, à tout savoir et à toute beauté, qu'on penserait qu'il y a gageure, et franchement qui veut-on tromper avec ces indulgences puériles ? A côté des petits bouts de toile de M. Gausson qui représentent, paraît-il, des années de travail, et qui, à mon humble avis, ne montrent ni une qualité ni même un défaut saillant, les quelques toiles de M. Paul Gauguin qu'on montra récemment apparaissent presque remarquables. C'est de l'art de Papou, répugnant de grossièreté et de violence criante, mais au moins on en emporte une impression quelconque, et malgré tout on y sent un homme qui eut de beaux moments. Mais quel art que celui de tous ces peintres, quel pauvre art maladroit, où l'on est réduit à s'intéresser, non à la façon dont ils savent, mais à la façon dont ils ignorent ! Car on en vient là...

— Chez Durand-Ruel, M. Maxime Maufra, en une série de paysages d'Ecosse, offrit plus d'intérêt. Il a des qualités de solidité, sa vision est simplifiante, son sentiment des terrains, de la mer, est intelligent et large, et sa coloration est presque

toujours jolie dans l'ensemble. Mais le maçonnage de ses grandes esquisses épaisses est lourd, sa façon de tout traiter par masses est vraiment sommaire, et ses dessins rehaussés sont presque informes. L'influence de Claude Monet est tyrannique en M. Maufra : j'imagine qu'il a une nature laborieuse, consciencieuse, et que le succès, le lancement des marchands, ne le gâteront pas trop vite, s'il y prend garde. Il n'en est encore qu'à des débuts, sa sensibilité est mince, et une œuvre d'art est une chose beaucoup trop complexe et trop haute quoiqu'il s'en tienne à ce qu'il vient d'exposer.

— Chez Le Barc de Boutteville, M. Charles Guilloux témoigna d'une subtilité beaucoup plus exercée. Ses ciels, ses eaux, ses perspectives satisfont par un bariolage joli, une intuition des atmosphères lucides, une fluidité, un usage amusant et saisissant des silhouettes ; mais ses premiers plans sont inconsistants et monotones, et sa peinture sans épaisseur, lavée et plate, fatigue. Il perd au groupement d'ensemble : une monotonie de présentation affaiblit, par la répétition des procédés, l'effet de ses petits paysages, où le ciel surtout attire. M. Guilloux a des harmonies charmantes, et ses touches fines, presque aquarellées, le servent dans la traduction des transparences de la lumière : mais ses terrains sont aussi légers, et ses silhouettes, d'un sentiment fin, ne suffisent pas à tout exprimer. En somme, M. Guilloux est un paysagiste intéressant, il a une note à lui, et c'est quelque chose. Il est fâcheux qu'une sécheresse, un aspect un peu rebutant de lavis d'architecture, déparent l'agrément premier de ses tableaux, dont plusieurs sont remarquables. Je le crois plus intelligent que doué, plus calculateur à froid que peintre instinctif.

J'ai voulu ne tenir aucun compte des explications qu'en une pesante et insignifiante préface M. Thiébault-Sisson a fournies des procédés « scientifiques » de M. Guilloux. Je ne crois guère à ces choses-là : le scientificisme nous a donné, paraît-il, M. Signac et ses amis, et il aurait mieux fait de ne pas intervenir. Il appert d'ailleurs des théories prêtées à M. Guilloux une banalité si parfaite, que j'aime mieux goûter les qualités de ses tableaux sans les attribuer à ces gloses. Le succès qui est venu à ces aspects de nature, d'un impressionnisme tout à fait sage d'ailleurs, est un succès mérité, car M. Guilloux est consciencieux, et a du talent. Et laissons la science tranquille, de grâce !

— Parlerai-je des lamentables Indépendants, qui ne sont indépendants que de l'art réel ? Vous ne le voudriez pas : et je vous épargnerai aussi les Pastellistes, sauf Georges Desvallières, et René Ménard, très remarquables. Ah ! nos peintres ne sont pas très réjouissants, en vérité ! Il y a eu infiniment plus de plaisir à prendre devant les documents touchant la Grèce que M. Lucien Magne a exposés. Et j'arrive tout de suite à l'exposition que M. Bing a ouverte pour nous montrer l'ensemble de l'œuvre gravée de M. Louis Legrand.

On le connaissait par d'âpres dessins en des journaux sati-

riques et fantaisistes. L'œuvre réunie a étonné par sa sûreté, sa solidité, l'acuité de son modernisme, la fougue de son dessin, la connaissance profonde de l'eau-forte. M. Louis Legrand est un graveur d'un talent incisif et attachant : des planches de lui sont des réalisations où rien n'est à désirer. L'influence de Rops, son maître, et de M. Degas, s'y laisse voir. Mais il est bien personnel aussi dans une quantité d'esquisses. Et puis, c'est un homme qui voit, qui sait, qui sent et décompose à l'extrême une sensation : ses danseuses, ses petites filles, ses femmes à la toilette sont empreintes d'une vérité savante qui retient longtemps. Ses yeux signifient beaucoup : j'en ai vu de surprenants dans le cynisme, dans l'animalité, dans l'inquiétude. Je trouve cet art bas et haïssable dans sa conception, et la maîtrise nerveuse de l'artiste m'y a longuement intéressé : n'est-ce pas déjà un résultat ? M. Legrand a exprimé des âmes de filles avec autant d'intensité, sinon davantage, que M. Toulouse-Lautrec, et cela sans déformation, sans parti-pris de mauvais dessin, sans insolence, sans recherche de laideur à outrance, dans les formes précises de la vie, avec des grâces d'arrangement qui laissent derrière elles une bonne partie de ce que M. Toulouse-Lautrec a signé. Ces visages, où rien n'est parodié, exagéré, faussé, ils contiennent les pensées que, paraît-il, on ne pourrait exprimer sans déformation. Et dans toute l'exposition de M. Legrand circule cette force nerveuse, cette verve, cette attentive et sagace observation que soutient plus que toute théorie la connaissance du métier, et le respect amoureux du détail juste. Les danseuses, pour rappeler celles de M. Degas, n'en sont point sujettes ; ce qu'elles rappellent d'abord, ce sont les modèles vivants dont M. Degas a tiré un autre parti que M. Louis Legrand. Et n'est-il pas naturel que les mêmes caractéristiques frappent les regards de deux hommes affinés devant n'importe quel spectacle ? Si c'était imiter que sentir pareillement, on ne pourrait plus toucher à un sujet après personne. Et quels beaux états d'eaux-fortes montre M. Legrand ! En attendant M. Carrière, et après Constantin Meunier, M. Bing a eu une idée heureuse en nous conviant à juger cet artiste. Cet art-là n'est pas grand, il ne fait pas rêver, il ne passionne pas, il n'exalte pas, mais il est le fait d'un homme de talent, qui a du sang, qui voit clair, qui intéresse, et qui surtout montre à nos petits peintres que le savoir n'empêche rien, même pour traiter mieux qu'eux les sujets où ils se réduisent.

— A côté de tout cela, M. Moline, rue Laffitte, a remplacé les produits de M. Gausson par les *Caprices* de Goya. La leçon est trop hautaine pour que j'insiste. Au reste, je parlerai à loisir de ces Goya le mois prochain. Et à présent, viennent les Salons ! Nous sommes résignés à tout : il faut bien dire que les gens qui les plaisantent dans les ateliers de la butte Montmartre nous ont préparés, par leurs œuvres, à trouver moins mauvais ce que les Salons nous présenteront. Qui eût pensé que la belle époque impressionniste dût avoir si

rapidement une suite aussi misérable ? On n'y voyait que des tempéraments riches soutenant avec éclat une hérésie esthétique ; mais on espérait tout de même que cela finirait mieux !

CAMILLE MAUCLAIR.

ECHOS

Société anonyme du Mercure de France. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire, au siège social, le seize mai prochain, neuf heures du soir. Pour faire partie de cette assemblée, il faut être possesseur de *trois* actions au moins, ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

ORDRE DU JOUR

1° Rapport du Conseil d'administration sur la gestion de l'exercice 1895-96 ;
2° Rapport du Commissaire ;
3° Nomination du ou des Commissaires aux comptes pour l'exercice 1896-97 ;
4° Questions diverses.

Le Président du Conseil d'administration,

A. VALLETTE.

§

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous, par la publication de la présente, faire remarquer à M. Robert de Souza, pour qu'il trouve moins bizarre mon *Verlaine héroïque* de la *Revue Blanche :*

1° Que les expressions « petzouille » et « ses morts » sont de celles qui revenaient le plus fréquemment aux lèvres ou sous la plume du poète :

« — Ah, ses morts ! Ah, ses morts ; mais il est plus mort qu'eux ! » écrit-il, dans *Amour,* parlant de son cœur.

« — Moi, je suis un petzouille ! » disait-il toujours à qui lui vantait le parisianisme.

2° Que vivre passionnément, intensément, exquisément, poétiquement en un mot, fut son tout premier souci, et qu'on doit pour beaucoup au malheur de l'emprisonnement, exil de la vie, les chefs-d'œuvre confidentiels de *Sagesse, Parallèlement* et *Jadis et Naguère.*

3° Que, quant à « l'hypocrisie magistrale qu'il fallait bien qu'il eût ! », il faut n'avoir jamais connu personnellement Verlaine ni su le lire (révérence parler) pour la mettre en doute. Si, moi, je la trouve magistrale, c'est qu'il eut la noblesse, par ces temps de niais et sincères diffames, de s'en prévaloir, à son détriment souvent, il est vrai. L'Art, du reste, est-il sans mensonges ?

Dites enfin à M. de Souza que son jeu de mots sur ma signature, souvent réédité, n'est pas un jeu de mots et qu'il a le sens précis qu'ai voulu de ce pseudonyme :

PATERNE BERRICHON.

Translation des restes de Jules Laforgue en terre perpétuelle. — Toutes les formalités préliminaires sont accomplies, et la translation aura lieu dans les premiers jours de mai.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Dans la collection in-18 Jésus, à 3 fr. 50 : Le Pèlerin du Silence, par Remy de Gourmont, orné d'un frontispice d'Armand Seguin, volume contenant *Phénissa, Le Fantôme, Le Château singulier, Le Livre des Litanies, Théâtre muet, Le Pèleriu du Silence* (pour les exemplaires de luxe, le frontispice d'Armand Seguin a été gravé à la pointe sèche et tiré à la poupée) ; — Le cycle patibulaire, par Georges Eekhoud.

Dans la série des ouvrages de formats et prix divers : Jules Laforgue, essai, par Camille Mauclair, Introduction de Maurice Maeterlinck ; — Les Impossibles Noces, poèmes, par Adrien Mithouard ; — La Fille d'Artaban, un acte en prose, par Alfred Mortier.

(V. page 4 des annonces tirages et prix.)

§

Nouveaux périodiques. — *L'Aube,* revue artistique, littéraire, internationale illustrée (69, rue Blanche). Directeur P. Guédy; Secrétaire de la rédaction : A. van Bever. *L'Aube* paraît mensuellement, sur gr. in-4°. — *La Revue Sentimentale,* mensuelle (35, rue des Ecoles).

§

La Bibliothèque de l'Association, 17, rue Guénégaud, me en souscription un Album : *Paul Verlaine, ses Portraits,* par F.-A. Cazals, Préface de J.-K. Huysmans, Texte de Félicien Rops, Ernest Delahaye, H.-A. Cornuty. Il sera tiré : 472 ex. in-8° jés., sur papier couché, signés, à 3 fr.; 105 ex. in-4° raisin, sur Hollande à la forme de van Gelder Zonen (encartages : deux épreuves, sanguine et sépia), signés, à 10 fr.; 53. ex in-4° cavalier sur Japon, de la Manufacture impériale de Tokio (encartages : trois épreuves, sanguine, sépia et bistre, — les *Sanglots longs*, lithographie), signés, à 20 fr.; 7 ex. sur Chine, grandes marges (mêmes encartages que pour les ex. Japon, double couverture estampée par Maurice Dumont), signés, à 25 fr.; 3 ex. sur papier à la main, des papeteries d'Arches (même édition que les ex. sur Chine, avec des autographes de Paul Verlaine et des états, remarques et originaux de F.-A. Cazals), à 100 fr.

Mercvre.

Le Gérant : A. Vallette.

Paris.—Imprimerie du Mercvre de France, Lucien Marpon 17, rue Friant



JULES FERRY

« *PÈRE DU SYMBOLISME* »

Après avoir longtemps regretté que cette « vieille gaieté française », si peu exigible, jadis, de Jean Racine, mais qu'on réclame, aujourd'hui, avec une capricieuse insistance, de M. Henri de Régnier, s'associe mal au lyrisme contemporain, notre saine critique littéraire s'est-elle avisée qu'elle était à même d'en raviver l'exubérance, quitte à nous égayer à ses frais ?

On ne sait ; mais un conférencier politicien, hâtivement pourvu de littérature récente, s'est attablé, sans plus, sur la petite scène de la *Nouvelle Revue* (1), où tout dernièrement, encore, MM. Verhaeren et Maeterlinck avaient parlé qui de l'art gothique, qui de Novalis, je crois, en termes fort goûtés. Même après de tels maîtres, M. Jules Delafosse a su faire preuve d'originalité, et, par un singulier mélange de rancunes politiques et d'incompréhension littéraire, il captive d'emblée notre attention bienveillante.

L'extravagance de la donnée sollicite, en effet; la voici, sauf erreur sur la personne de M. Delafosse: un député plébiscitaire a vainement tenté de

---

1) *Nouvelle Revue*, 1er mai : *Les Evolutions du Style.*

faire voter, après Lang-Son, la mise en accusation du Ministère Ferry : que pense-t-il du « Symbolisme »? — Nous avouons que la question, ainsi posée, nous a immédiatement séduit, sans que nous en prévissions, pour autant, une solution nécessaire.

Non certes que la métamorphose du politicien en littérateur soit insolite à nos yeux ; M. Barrès nous a donné jadis l'exemple inverse ; M. Déroulède en quittant son siège législatif, pour lequel il avait délaissé la Lyre, a saisi, sans désemparer, les plumes du romancier et du dramaturge ; M. Clemenceau, enfin, vient de publier, au su de tous, sept cents pages redoutables ; quoi d'étonnant si, aujourd'hui, M. Delafosse s'emploie à la ruine du « Symbolisme », et trouve, à cet effet, des armes insoupçonnées ?

Ce n'est pas, non plus, que notre aristarque se soit spécialement enquis des tenants et des aboutissants de cet antagoniste imaginaire : « Il est assez malaisé de définir le symbolisme », avoue-t-il, perspicace et sentencieux : toutefois, le flair politique du député bonapartiste ne trompe pas le critique improvisé : il n'a pas longtemps hésité avant de proférer à l'adresse des « Symbolistes », et pour l'édification de tous, ces phrases aussi courtoises que compréhensives :

... « Ils plaquent ensemble des mots qui ne se sont jamais connus, accolent à certains noms inconnus des épithètes disparates et inintelligibles, transposent ou déforment le sens ordinaire des verbes, ramènent notre bonne langue française (*approbations à droite*) aux formes incertaines et balbutiantes des primitifs (*rires*), étirent leurs phrases en bêlements vagues (*cris d'animaux sur quelques bancs au centre*) et en mièvreries déliquescentes... On dirait de ces barbouillages que les écoliers griffonnent aux marges de leurs livres. Cela n'a ni dessin, ni forme, et le seul effet qu'ils en tirent est de provoquer le rire épais du philistin » (*Protestations bruyantes sur les mêmes bancs ;*

M. de Cassagnac prononce quelques paroles qui se perdent dans le bruit.)

Mais M. Delafosse, qui ne s'est pas aperçu qu'il venait, selon l'expression parlementaire, de « manier une arme à deux tranchants », dont ses amis ont éprouvé l'un, se laisse emporter par l'enthousiasme : toute l'amertume, semble-t-il, de sa vieille défaite parlementaire lui monte aux lèvres ; le voici debout, frémissant ; le spectre éternel de Jules Ferry s'est soudain dressé, sardonique, narquois et triomphant ; — et, halluciné, le visionnaire vocifère cette incroyable tirade :

« ... *Nos canimus surdis !* Jules Ferry, qui supprima le vers latin, avait l'âme d'un Scythe ! Le résultat, c'est que la jeunesse littéraire, franchement éclose de cet enseignement, montre une égale ignorance des langues vivantes et mortes ; c'est tout juste si elle comprend Maeterlinck ! CES ÉCRIVAINS-LA, C'EST LA POSTÉRITÉ DE JULES FERRY !... »

. . . . ! !

Il serait, sans doute, cruel de trop insister sur ces conclusions de M. Delafosse (et un peu puéril, peut-être, de produire soit nos versions latines élogieusement annotées de la main même de M. Doumic, soit telle suite de distiques que nous dédiions, adolescent, à d'imaginaires Lesbies) ; — nous n'avons pas, d'autre part, à lui conseiller d'entrer à Bicêtre, bien qu'il nous ait peu gracieusement — et bien gratuitement, ma foi — logés à Charenton. Avouons, plutôt, que son genre de comique nous est un peu pénible ; que, si nos façons de parler « lui donnent un frisson d'inquiétude comme les propos incohérents d'un fou », sa manière d'écrire nous a secoué d'un petit rire attristé : — sa franchise n'appelle-t-elle pas la nôtre ?

« Qui peut se flatter d'entendre de pareilles sottises ? et quel somnambule ibsénien oserait prétendre que ce soit là des vers ? » interroge le critique plébiscitaire ; la réponse se trouve dans un

récent *Gaulois* où, à propos de la même petite pièce (à laquelle on fait bien de l'honneur), M. Edouard Rod a écrit indulgemment, sans doute : « Ne dirait-on pas un rêve pris au vol, comme un papillon qui se débat encore ? » Or M. Rod est peut-être ibsénien, mais il n'est pas, que nous le sachions, somnambule ; — il appartient, en tout cas, à M. Delafosse de satisfaire sa curiosité en s'adressant directement à M. Rod, — qui saura quoi répondre.

A coté de cette « vieille gaieté française », dès longtemps morte, à en croire les chroniqueurs, mais qui, pour qui les sait lire, a toujours vivoté de leur fait, M. Doumic aimerait voir revivre « la politesse française ». — A-t-il songé qu'il ne tiendrait pas à ses collègues qu'elle ne soit assassinée dix fois par jour ? Le sans-gêne de ceux-ci est contagieux : l'homme bien élevé serait dupe de sa délicatesse dans ce milieu sonore et mêlé ; et il a fallu toute la bonne humeur qui caractérise notre génération pour que les colloques littéraires de « vieux » à « jeunes », et réciproquement, n'aient que rarement dégénéré, jusqu'à présent, en conflits à main armée. Je ne dis pas cela pour M. Delafosse, qui est âgé, me dit-on, et qui s'est borné pour sa part aux jolis mots de « fous », de « somnambule ibsénien », de « littérature de poitrinaires », « galimatias », « excentriques », « impuissants »... ; il serait même à souhaiter que la critique s'en tînt à ce modeste répertoire d'épithètes : nous tombons en cela d'accord avec M. Doumic.

Mais concluons au plus vite :

« Ce fut un grand malheur pour lui, dit à propos de Ronsard le collaborateur de l'*Autorité*, pour lui et pour nous qu'il ait précédé Malherbe au lieu de le suivre ». Dirons-nous que, sans préjudice de nos propres intérêts, c'est aussi un grand malheur pour M. Delafosse qu'il ait précédé le « Symbolisme »? Né cinquante ans plus tard, il eût trouvé de la joie dans des lectures qu'il avoue aujourd'hui pénibles, et il se fût senti fier de cette

floraison poétique qui fait de notre France de 1896 un parterre vivace, parmi la stérilité allemande, italienne, espagnole, voire anglaise ; et sa vieillesse, alors, ne devrait pas connaître ce pauvre désespoir d'aveugle qui croit que le soleil est mort. Né cinquante ans plus tard, il n'eût, surtout, pas heurte sa jeune énergie au terrible et malheureux Jules Ferry, et le spectre de cet ancien ministre tant calomnié ne troublerait pas, comme tantôt, la sérénité de ses lectures poétiques.

La parade de M. Delafosse nous a égayés un instant ; allons-nous pleurer, maintenant, sa carrière politique imparfaite et l'inanité de son petit effort litteraire ? C'est un sentimental, au fond, que e « Symboliste » ! l'erreur humaine l'irrite moins qu'elle ne l'apitoie :

« Pauvres gens que les gens !... »

Au reste — et n'est-ce pas l'essentiel ? — M. Delafosse se range sans réticence aux idées qui dominent désormais, et sans qu'ils s'en doutent, les plus hostiles, les plus prévenus, les moins aptes à comprendre la force victorieuse de l'évolution qui les entraîne à la remorque :

... « Il n'y aurait qu'à louer les poètes symbolistes, dit en effet cet homme de bonne foi, si le genre littéraire qu'ils ont inauguré avait pour effet d'interpréter sous une forme plus sensible et plus belle cette intime harmonie des choses, et de prêter aux mots les enchantements de la musique... » « Qu'ils laissent leur veine suivre sa voie ! » s'écrie-t-il ailleurs, pris soudain d'un optimisme anarchiste à inquiéter M. de Cassagnac, mais bien fait pour nous charmer, « qu'ils laissent leur veine suivre sa voie ! si elle est riche et saine elle trouvera d'elle-même le secret de la beauté. Il n'y a de gloire certaine et de fortune durable que pour ce qui est vrai, sincère, humain ; et, comme dit Verlaine :

» Tout le reste est littérature. »

Où trouver meilleure expression des idées les plus justes ?

Au fond, nous sommes tous d'accord et l'avenir est sauf — qu'on se le dise !

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



L'ERRANTE

A Rachilde.

I nunc ad hostem, at in perpetuum mea.

1. DE SABLE ET D'OR.

L'Homme songe dans le soir somptueux et morne ; à la balustrade croulante de la vieille demeure, il s'est accoudé solitairement et ses yeux, qui depuis des mois et des années n'ont plus reflété que les choses silencieuses, regardent au loin, dans les plaines assombries, s'étager les villes où des foules inconnues aiment, bataillent, agonisent et s'évanouissent comme des fumées.

Ici le roc que nul printemps n'a paré, cime triste abreuvée jadis par le sang des victimes, alors que les dieux stupides se gorgeaient de sacrifices, cime cruelle où les roses d'Avril n'ont jamais souri, où les sources n'ont pas pleuré doucement la mort future des fleurs vouées au vieillard qui les emporte, quand vient l'automne.

L'Homme songe dans le soir somptueux et morne ; tandis que le ciel flamboie d'une plus rouge gloire et que l'or insultant les ténèbres enrichit ses prunelles, des bûchers tragiques s'effondrent et l'âme déserte est envahie par un tumulte de chevauchée ; tourbillons de fer, gueules hurlantes, éclairs de glaive, chevelures et crinières confondues, la horde passe dans sa pensée.

Et l'Homme se détourne du spectacle éclatant ; ailleurs la terrasse est interrompue : les pesantes eaux d'un lac sans fond baignent de leur horreur immobile la roche qui disparaît dans le vertige de l'abîme. Maintenant l'Homme marche, les yeux ivres de nuit, vers le lac d'ombre monotone et sa voix lassée frôle de lentes paroles les ondes sépulcrales, les ondes épaisses qui ne frissonnent pas.

L'HOMME

Nuit moins sinistre que le soir, ô nuit rebelle
A mon désir, tu n'es pas l'ombre que j'appelle
Et trop d'astres encor m'offusquent de clarté
Pour que je boive en toi les coupes du Léthé.

Autrefois, j'ai vécu derrière les murailles
Des villes ; je connais les brèves funérai

De toute joie et vers la cime et vers la tour,
Pour le muet exil que je veux sans retour,
J'ai fui l'âcre parfum des roses effeuillées.

Lorsque je suis venu les portes verrouillées
Pleuraient plaintivement comme des chiens meurtris.
Et j'oubliais le monde et méprisais leurs cris :
Mais la pierre me parle ainsi qu'une vivante
Maintenant, et flambeaux d'angoisse et d'épouvante,
Dans mon cœur las du crépuscule rouge et noir,
Chaque étoile qui monte allume un triste espoir.

Eaux bienheureuses, vos paupières sont voilées :
Aucun rêve de ciel et d'algues emmêlées
N'ondule dans le calme abîme ; nul reflet
Des jours antérieurs où l'aube étincelait
Sur votre moire alors juvénile et chantante
Ne se réveille en vous par la nuit éclatante
Avec le souvenir d'un antique soleil.
Eaux bienheureuses, vous dormez du vrai sommeil,
Vous les pâles, vous les froides et les obscures,
Vous les mortes.

J'attends les suprêmes augures,
Les cygnes éternels ouvrant leur vol sacré,
Et l'heure, enfin libératrice, où je serai,
Eaux bienheureuses, lac de nuit, lac de silence,
Digne de votre accueil et de votre clémence.

Ainsi le solitaire invoque les ondes fatidiques. Mais pendant qu'il parle, des étoiles plus nombreuses ruissellent sur les pentes abruptes et l'Errante est survenue ; ses haillons brochés d'or illusoire par les astres dénoncent les routes hostiles, les morsures du vent, peut-être l'agression de mains brutales. Furtive elle s'est assise sur les marches disjointes et l'Homme tout à coup se trouve face à face avec elle.

L'HOMME

Va-t'en. Que me veux-tu, larve ou fantôme humain
Dont le pas sacrilège usurpe mon chemin :
J'ignore quel passé funéraire t'escorte
Et me barre avec toi la route de la porte,
Ou si ta robe aux plis ténébreux de son deuil
Recèle un étendard de victoire et d'orgueil.

Mais qu'importe? tu viens des carrefours vulgaires,
Et tendresse, douleur, pourpre illustre des guerres,
Clameurs des foules furieuses, bruit des pas,
Gestes des suppliants, monde, je ne veux pas,
Quand je me penche enfin vers l'ombre sans aurore,
Qu'un souvenir des jours anciens attente encore
A mon âme recluse et mûre pour la nuit.

Va-t'en.

L'ERRANTE

Je suis venue où le soir me conduit,
Par le soleil ou par la pluie aux larges gouttes
Après des routes et des routes et des routes.
Quand je suivais la mer aux heures de reflux
Le sable de la grève a brûlé mes pieds nus ;
Et ma chair a saigné de toutes les épines
A travers les fourrés, les ronces des ravines
Et les ajoncs aux rudes marges des marais.
Mais partout, aussitôt que la terre où j'errais
Portait empreinte sur l'argile ou sur l'arène
La trace des vivants, j'ai fui. Je sais la haine
Dont ils poursuivent la passante et sur mes yeux
Ont pesé trop souvent leurs poings injurieux
Pour que je m'aventure ayant vu leurs foulées.

Seuls parfois les palais des villes écroulées
Sous leurs porches déchus fraternels à mon sort
M'ont offert un sommeil puissant comme la mort.
La solitude ment où tu viens d'apparaître ;
L'asile de repos que je croyais sans maître
Abrite hélas ! ton âme fauve de vivant ;
Je quitterai le seuil et le toit décevant :
Où ton deuil autre que mon deuil se cache et pleure
L'ombre immense est hospitalière.

L'HOMME

Non, demeure,
Puisque la volonté de ton sort et du soir
A mené tes pieds las vers le morne manoir
Et vers l'hôte imprévu dressé devant ta face
En qui ta voix a fait s'épanouir, vivace,
Une fleur de jadis aux pistils oubliés.

J'y consens : ô soleils abolis, flamboyez.
Encore, surgissez dans ma sombre mémoire
En aube de suprême et cinéraire gloire
Avant que cette chair s'engloutisse à jamais ;
Et toi, dolente ombre d'une ombre que j'aimais
Et qui m'a refusé ses lèvres mensongères,
Toi qui dormis sous des étoiles étrangères
Des sommeils flagellés par l'âpre fouet du vent,
Entre sans peur avec un sourire d'enfant
Et l'ingénuité d'une âme puérile
Dans la vieille maison où le hasard t'exile.

L'ERRANTE

Je ne sais même pas ce qu'on nomme les ans.
Ni combien de matins, combien de jours pesants
Ont écrasé l'errante amère et résignée,
Homme, ni quelles eaux lustrales l'ont baignée
Où le secret des dieux demeure enseveli,
Quelles eaux de pitié, de refuge et d'oubli,
Emportant dans le cours pacifique des fleuves
Tout un faix dilué de souffrance et d'épreuves.

A peine un souvenir obscur survit en moi,
Heure d'angoisse, heure de détresse et d'effroi
Qui m'a fait tressaillir d'une crainte ignorée :
Des reîtres ont voulu m'entraîner, à l'orée
De la forêt ; j'ai fui leurs lèvres et leurs mains.
Eperdue, à travers les rochers sans chemins,
Et je frissonne encor de l'étreinte éludée
Jadis, quand mon horreur de vierge dénudée
Ecoutait survenir l'approche des pas lourds.

Cependant par des soirs solitaires toujours,
J'ai miré mon visage au miroir des fontaines
Et tendu vers mon front des lèvres incertaines
Dont la source perfide a glacé le désir ;
Et l'ombre s'effaça que j'ai voulu saisir,
Comme un pâle soleil qui sombre au flot nocturne,
Sans avoir accueilli mon baiser taciturne.

Mais voici que ta voix grave qui m'effrayait
Parle plus doucement à mon cœur inquiet
Et qu'après les assauts de la tempête rude
Des astres bienveillants dorent la solitude.
Donc j'entrerai sans peur dans la maison.

Salut,
Seuil et que les haillons du passé révolu
S'envolent de ma chair au vent qui les emporte
Ainsi qu'un vain linceul d'où jaillit une morte
Pour renaître en splendeur de soleil exalté,
Belle de sa jeunesse et de sa nudité.

II. DE GUEULES.

Dans la mélancolique demeure où les murs s'émerveillaient de sa beauté, saluée par les figures amies des lices, irradiant l'eau ternie des miroirs, l'Errante est entrée, blanche et nue.

Elle n'a point refusé ses lèvres et les rouges floraisons de la joie ont fleuri impérieusement, par la vivante offrande de son corps à l'Homme éveillé d'un long rêve.

Il a plongé dans les coffrets de bronze ses mains fiévreuses et prodigues, et l'armure d'or et les brocarts et les gemmes et le glaive ont échappé aux chaînes noires des ténèbres.

Sur les seins et sur les épaules de l'Errante, tous les trésors enfouis dans le sépulcre du silence depuis des siècles, des ans et des jours resplendissent avec l'aurore.

Au seuil matinal de la porte, elle se dresse en sa robe de pourpre qui recèle sous le sang figé de la soie, avec la cotte de mailles, l'irréprochable acier du glaive.

Pensive, elle s'est retournée vers l'Homme qui fait un geste d'adieu, et comme hésitante et retenue par la puissance d'une main invisible, elle tarde à franchir le seuil.

L'ERRANTE

Je le sais : mon destin m'entraîne et tu le veux,
J'irai. Je dois offrir aux chocs tumultueux
Dès le premier appel de l'aube avant-courrière
Ma poitrine héroïque et libre de guerrière ;
Et mon poing brandira le glaive désormais.

Je le sais : mais l'exil sombre où tu t'enfermais
S'illumine pour toi de ma chair apparue,
Et radieuse encor, même absente, j'obstrue
Les portes de la nuit que tu heurtais déjà.
Ami, dont ma venue importune outragea
Le manoir de silence et d'ombre inviolée,
Pardonne, pour ton deuil de solitude emblée,
A l'Errante qui part, chaude de tes baisers.

L'HOMME

Va : le soleil bondit dans les cieux embrasés ;
C'est l'heure, il faut franchir le seuil et vers les villes

Te ruer en clamant aux oreilles serviles
Tout ce que les tombeaux t'ont livré de secrets.

Viens et regarde : là de houleuses forêts
Où les pasteurs de porcs se vautrent dans les bauges ;
Puis des plaines, rumeurs des blés, parfum des sauges,
Et les paysans nus courbés sous les sillons
A jamais ; et plus loin des foules en haillons,
Troupeaux lâches que tu mueras en fauves hardes,
Tournent vers les palais des prunelles hagardes
Et des poings décharnés par l'immuable faim
Sans que la torche encor s'enflamme dans leur main.

Ce qui fut moi naguère et richesse stérile
Et dépouille des temps silencieux rutile
Autour de ton front jeune et de tes seins altiers :
Voici venir un vol de cygnes éployés,
Le vol tardif et sûr des prophétiques ailes
Qui m'invite au sommeil des ondes éternelles.

Va : la chair que la mort heureuse requérait
S'évanouit parmi les choses, sans regret,
Maintenant que tu m'as affranchi de moi-même
Et que tu peux, maîtresse enfin du double emblème,
Descendre vers les serfs de la glèbe et des murs
Et, selon le vouloir des trois monstres obscurs,
Tendre le rameau d'or ou férir de l'épée.

L'Homme disparaît sous les eaux immobiles, sous les eaux épaisses où ne palpite aucune lueur. L'Errante contemple longuement le lac d'ombre monotone, puis marche, auréolée par la gloire du matin, vers les plaines et vers les villes orientales, tandis que sa voix dans la solitude chante les batailles futures.

Homme, revis en moi. Dans ma dextre crispée
Je serre puissamment le pommeau froid du glaive
Et si le monstre ancien se rebelle et se lève,
Je rougirai le sol de sâ tête coupée,

Moi, celle qui connaît les suprêmes paroles
Et toute la douleur avec toute la joie,
Je chasserai le loup et l'hyène de proie
Et je veux emporter les royales corolles

Que les dragons jaloux gardaient des mains humaines :
Afin que les parfums des roses inconnues,

Epars farouchemeut sous la voute des nues,
Suscite dans les cœurs les désirs et les haines,

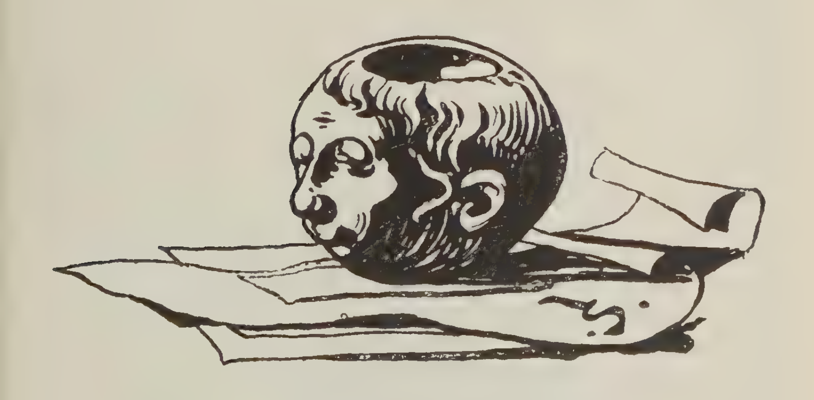
Je viens à vous, frères penchés sur les emblaves,
Attelés à la meule au fond de l'ergastule,
Mon verbe lacérant l'antique crépuscule
Souffle une âme de pourpre à vos âmes d'esclaves;

Redressez-vous ; sarclez les herbes parasites :
Lancez contre le ciel les pierres de vos geôles,
Et que les murs vaincus par vos fortes épaules
Vous ouvrent le jardin des terres interdites

Où, plus belles, des fleurs de rêve vont éclore
En butin triomphal pour les races vengées,
Tandis que le sang vil des bêtes égorgées
Se mêle par mon glaive au sang pur de l'aurore.

PIERRE QUILLARD.

Constantinople, Janvier-Février 1896.



LES MYSTIQUES

DANS LA LITTÉRATURE PRÉSENTE

(*Suite* [1])

QUATRIÈME PARTIE

CROYANTS OU CRÉDULES

I

Le mysticisme eut aussi ses croyants, ou ses crédules. La croyance, ou la crédulité, n'est pas toujours la foi.

Ce fut un croyant, « le grand Hello ».

Il mourut en 1885, quand s'annonçait à peine dans notre littérature la rénovation mystique. Ayant toujours passé pour un écrivain catholique, il avait été peu lu. Même la jeunesse l'ignorait. « J'ai lu, écrivait Drumont, des premiers Paris de quatre colonnes sur une figurante des *Variétés* qui venait de quitter la terre, sur des concubins qui s'étaient décidés à se marier, et c'est à peine si le grand Hello a eu trois lignes de nécrologie. »

Ce dut être encore des Esseintes qui révéla l'auteur de l'*Homme* à nos jeunes décadents. « Presque isolé dans le groupe pieux que ses allures effarouchaient, est-il dit dans *A rebours*, Ernest Hello avait fini par quitter ce chemin de grande communication qui mène de la terre au ciel ; sans doute écœuré par la banalité de cette voie, et par la cohue de ces pèlerins de lettres qui suivaient à la queue-leu-leu, depuis des siècles, la même chaussée, marchant dans les pas les uns des autres, s'arrêtant aux mêmes endroits, pour échanger les mêmes lieux communs sur la religion, sur les Pères de l'Eglise, sur leurs mêmes croyances, sur leurs mêmes maîtres, il était parti par des chemins de traverse,

(1) V. *Mercure de France*, nos 72, 73, 75.

avait débouché dans la morne clairière de Pascal où il s'était longuement arrêté pour reprendre haleine, puis il avait continué sa route et était entré plus avant que le janséniste, qu'il huait d'ailleurs, dans les régions de la pensée humaine. » Un croyant, et un penseur, qui ne ressemblait ni à de Maistre, ni à Veuillot, en dépassant Pascal ! On voulut y voir, et on se mit à découvrir Hello.

Aujourd'hui c'est affaire entendue dans le monde des revues mystiques, « le grand Hello » fut un génie méconnu, un prophète inspiré, un « Samson du monde des esprits », qui fut dans la foi, mais qui ne s'y laissa point enfermer et « emporta avec lui sur la montagne les portes de sa prison. » Son action est profonde sur la jeune littérature. Le singulier accord qui est en lui d'un pénétrant esprit d'analyse et d'un biblisme éloquent, d'une libre allure de pensée et d'une foi résolument fanatique, plaît à notre génération d'intellectuels dont c'est le perpétuel souci de concilier les raffinements les plus subtils d'une critique indépendante avec l'émotion mystique ou même avec les suprêmes résignations de la croyance absolue. Par lui le *Livre des visions*, d'Angèle de Foligno, et les meilleures œuvres de Ruysbroeck l'Admirable, sont devenus, dans certaines chapelles littéraires, des manuels de piété mystique. Et peut-être pourrait-on dire que, si M. Maurice Maeterlinck a été amené à traduire l'*Ornement des Noces spirituelles* et à écrire telles sublimes pages du *Trésor des Humbles*, c'est parce que Ernest Hello avait déjà ouvert le sillon où se lève la moisson d'or des idées et de l'art nouveau. Comme Baudelaire donc, et comme Barbey d'Aurevilly ou Villiers de l'Isle-Adam, « le grand Hello » est un mystique d'à présent par l'influence de son œuvre de plus en plus connue, admirée, et qui de plus en plus dirige vers le catholicisme littéraire les aspirations d'une élite.

Il était tout naturellement prophète.

Par l'aspect, d'abord. Très maigre, d'attitude penchée, mais portant haut un visage énergique, au large front, aux yeux profondément brillants, il allait dans la rue comme un personnage hoffmannesque. « Sa tête étrange et fulgurante, sa tête aux cheveux légèrement épars, était illuminée par deux yeux qu'on ne peut oublier. Ils étaient tout remplis de cette flamme semi-douce et terrible, de cette lumière supérieure que les hommes ont appelée le Génie. Le front était vaste comme la pensée.

Le dos, légèrement voûté comme celui d'Atlas, semblait courbé sous le poids de quelque invisible Univers (1) .»

Par le geste aussi et par la parole apocalyptique, il évoquait des visions de prophétisme. Un de ses amis le rencontra parmi les orgiaques fêtes de l'Exposition de 1867. Et Hello de gravement lui dire, avec un geste fatidique : « Mon ami, je m'étonne. » Une stupeur vraie élargissait ses traits. Il reprit après une pause : « Je viens de passer devant les Tuileries et elles ne brûlent pas encore ! » Puis il leva la main comme les envoyés de Dieu qui annonçaient les malédictions suprêmes aux villes corrompues, et ajouta : « Les Barbares tardent bien à venir ! Que fait donc Attila ? »

C'était là le ton le plus ordinaire du maître à ces soirées d'Auteuil où se réunissait la jeunesse catholique. Ernest Hello parlait, parlait, d'une voix tantôt basse, grave, et tantôt vociférante. Un rare geste semblait, par longs intervalles, draper quelque manteau de pontife, puis imposer d'autorité de solennelles affirmations. Tout etait d'un oracle.

Et l'oracle disait :

« La Vérité !

» La Vérité, lumière du sanctuaire !

» Elle étendra son rayonnement à toutes choses, à la philosophie, à la science, à l'art...

» Et les hommes s'agenouilleront devant la Vérité.

» L'Eglise catholique a la Vérité.

» L'Eglise catholique domine tous les siècles. Elle parle de l'éternité avec une familiarité singulière. Si l'Eglise n'était pas plus infaillible qu'une autre société ; si elle ne représentait que la grandeur humaine, dans sa plus haute expression ; si, parlant comme elle parle avec cette autorité foudroyante, elle ne parlait qu'au nom de l'homme, l'éclat de rire qui, d'un bout du monde à l'autre, accueillerait ses paroles, ferait trembler le sol, et les cathédrales s'écrouleraient !

« Races et siècles, vous qui passez, temps, espace, tenez-vous donc pour avertis ! »

Et l'oracle vaticinait longtemps, obsédé par sa vision fixe, sans que rien pût l'en distraire. « Il m'a bien souvent regardé, puisque je fus un moment de ses familiers, déclarait un ami ; je suis sûr qu'il ne m'a jamais vu. »

(1) Henri Lasserre, Préface de l'*Homme*.

Ce prophétisme sincère et théâtral, majestueux et emphatique, éloquent et déclamatoire, est dans toute l'œuvre d'Hello. Ce ne sont que phrases et tirades sentencieuses qui jaillissent comme des éclairs de génie et, si l'on veut, illuminent des cimes sublimes ou d'effrayantes profondeurs. « Une voix lactée, a prétendu quelqu'un, de sublimités et de profondeurs. » Mais point de déduction logique, ni même de liaison artificielle. Les transitions lui paraissaient « une des lâchetés de la rhétorique, une des formes que prend, dans le langage humain, le respect humain. » Et il va donc par coups d'inspiration. Le style est entrecoupé, saccadé jusqu'à l'incohérence. Les idées ne s'éclairent point par le rapprochement, et souvent elles se traînent dans une confusion obscure. Barbey avait bien jugé ce caractère de l'œuvre du grand écrivain. Il y reconnaissait moins et plus que du talent. « Le talent, a-t-il dit, à le bien prendre dans son essence, est quelque chose de continu, de rythmé, d'intégral, qui a je ne sais quelle largeur fluviale, laquelle peut se précipiter ici pour s'alanguir là, mais qui présente toujours une surface étendue ; et, à proprement parler, Ernest Hello n'a pas cela. Je ne m'imagine pas qu'il s'étende jamais beaucoup dans un livre, avec le développement limpide et continu qui fait le livre. Mais il jettera des pages autour de lui, et si elles ne sont pas obscures et ténébreuses, elles étincelleront de génie. Il procède par feuilles détachées. Il est intuitif et rapide comme l'intuition... Il est quelquefois sublime, mais le sublime, non plus, ne dure pas... Le sublime, c'est le coup de foudre. »

Or, le prophétisme est fait d'une grande foi et d'une grande assurance dans la foi. Sans effort, par une intuition de l'âme, le prophète voit Dieu. Il s'incline. Il écoute la voix qui annonce les hautes révélations. C'est une illumination de son esprit ; c'est un enchantement de son cœur. Point de place aux troubles de l'incertitude. Les vaines paroles de la terre ne montent pas jusqu'au prophète, qui plane dans les régions inaccessibles. Et donc il ne discute pas ; il croit, parce que vraiment il a vu et entendu. « La mer Rouge venait de s'ouvrir, et le Sinaï venait de fumer... Pendant qu'il gardait ses troupeaux, Moïse avait vu le Buisson ardent : c'était là, au fond du mont Horeb, qu'il avait demandé le Nom du Seigneur ; c'était là que le Seigneur avait dit son Nom, et Moïse avait emporté ce Nom avec lui comme un guerrier qui se revêt de son armure. »

Comme il fut le Moïse de sa foi, « le grand Hello » ! Il avait vu le buisson ardent. Pas une ombre n'obscurcit un instant cet éternel souvenir. Et l'on admire ce mystère d'une âme dont ce fut tout simplement la fonction de croire, d'acquiescer dans l'adoration au verbe divin, et qui ne put jamais comprendre l'orgueilleuse rébellion de tant d'autres âmes contre la foi. Hello fut le croyant, au degré où d'aucuns l'appelleraient le crédule.

Peut-être cette foi de prophète visionnaire, cette parfaite assurance dans la foi, furent-elles faites d'un beau dédain des simples vérités de ce monde, et donc d'une hautaine ignorance. Ernest Hello n'avait rien appris. Il fit son droit ; il fit même sa théologie. Il n'apprit rien de la science ou des philosophies nouvelles, bien persuadé que l'esprit humain n'avait pu faire de progrès depuis la scolastique. L'horizon de son savoir se limite donc aux vérités dogmatiques dont un professeur de Saint-Sulpice, comme à un élève bien soumis du séminaire, lui exposa l'immuable et traditionnel système. Par delà cette ligne de clartés célestes où le théologien Hello se complaisait avec un sentiment de supériorité, comme s'il eût seul exploré le royaume de lumière, n'y a-t-il pas de larges frontières que de moindres vérités éclairent d'un demi-jour, et n'y voit-on pas errer, chercheurs de plein jour, les savants, les sages, les plus nobles d'entre les hommes qu'inquiètent les grands problèmes de la vie ? Peut-être. Mais il faut redouter ce pays de ténèbres et d'illusions. Le soleil de Dieu n'y luit jamais. Et que sont les humbles fanaux que les humains y allument ? C'est la lueur mortelle aux phalènes. L'apôtre des nations a montré aux exilés, aux égarés de ce pays, le flambeau salutaire. Il n'a voulu savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. La montagne du Calvaire est la citadelle rayonnante d'où s'épand toute lumière sur le monde ; la croix du Christ est la croix de feu qui illumine tous les regards au fond des horizons les plus lointains. La croix est le dernier mot de la philosophie aussi bien que de la science. La croix est la Vérité, en laquelle on possède toutes les vérités. Et « le grand Hello », allant jusqu'au bout de cette exaltation d'intellectualisme mystique, pensait que le progrès de l'esprit consiste à diminuer le nombre de ses idées, à atteindre l'unique idée qui vaille, l'idée de Dieu dans la forme absolue de l'orthodoxie catholique.

Ce faîte gravi, c'est dans l'âme la sérénité suprême. « Allez dans la campagne, votre œil se repose, parce

que l'horizon s'élargit et parce que les couleurs sont variées. Gravissez une montagne, le repos de votre œil augmente avec le panorama qui se découvre. Enfin, regardez la mer. Même malgré vous votre œil se tranquillise et s'épure; il jouit profondément de la limite reculée; le ciel et la mer lui imposent le repos. Voilà ce que dit l'horizon. Tout près, l'objet regardé aveugle l'œil; trop près, il le fatigue; lointain, il le repose; immense, il le ravit. Et la vue physique est l'image de l'autre. C'est la portée du regard qui le fait beau, qui le fait calme, qui le fait souverain et qui le fait pur. » Ce qui veut dire, sans la poésie, que l'esprit se tourmente bien vainement des questions rapetissées que la vie suscite près de nous et dont le détail nous aveugle, qu'il faut voir haut et large, sur la montagne, et perdre son regard dans la placide et quiète contemplation de Dieu. Laissons en bas s'agiter savants et philosophes, pauvres gens. Nous, soyons en haut des croyants, et des théologiens mystiques.

Oui, mystiques. Car le prophète Hello ne s'en tint pas longtemps à la sèche dogmatique de son professeur de Saint-Sulpice. Il trouva même que les idées intéressantes de Lacordaire étaient extérieures au vrai christianisme, et pouvaient porter cette inscription : *Vues prises du dehors*. Et sans doute il jugea, ainsi que Louis Veuillot, que « si l'on considère l'ordre des génies, l'inculte Ruysbrœck comme théologien, partant comme philosophe et comme poète, surpasse Bossuet autant que Dante, par exemple, surpasse Boileau ». Il alla donc aux purs mystiques, à Angèle de Foligno et à Ruysbroeck. Parvenu à ces sublimes oracles du mysticisme, et plein de pitié pour des penseurs de la philosophie chrétienne tels que Bossuet ou Lacordaire, que se serait-il soucié d'autres bons philosophes ou savants qui, plus loin encore de sa prophétique vision, s'entêtent avec une vaine âpreté à découvrir un savoir nouveau et à augmenter le dérisoire éclat des vérités humaines? Ceux-là, Hello prit le parti de les dédaigner, de les ignorer, et quand même de les accabler de toutes les imprécations de son prophétisme.

C'est ainsi qu'il a vite fait d' « écraser » Renan. Cela consiste à reconnaître « le charme de cette parole humaine qui s'est tournée contre la Parole éternelle », et à dénier tout le reste, par une criaillerie acharnée, sans d'ailleurs exprimer la pensée supérieure qui serait par elle-même une réfutation. La philosophie de Renan,

c'est le vide, le néant absolu. La science de Renan, c'est une immense duperie. Le succès de Renan n'est fait que d'une glorification à outrance pour laquelle conspirent tous les ennemis de l'Eglise. « Et M. Renan ! Son léger talent, fait de finesses et de nuances, ne semblait pas fait pour une si grande fortune ; mais il attaquait l'Eglise et il a été porté aux nues. Il est peut-être étonné lui-même de la grandeur de ses succès, et compare le sort qu'il a eu au sort qu'il aurait eu s'il était resté fidèle ! Cette comparaison est épouvantable. Lecteurs conservateurs, lecteurs catholiques, je vous le dis en vérité : Vous avez parmi vos écrivains des hommes de plus haute taille que M. Renan. Vous avez ce qu'il fallait pour le confondre. Mais vous ne l'avez pas confondu ! Vous avez oublié vos amis, vos défenseurs. Ceux qui ont écrasé M. Renan en principe et en droit ne l'ont pas écrasé en fait, parce que vous les avez abandonnés. » Et on retrouve là l'éternelle rhétorique de combat, l'éternelle complainte d'un certain monde catholique. Ecraser, confondre ! Ecrivain de haute taille, dont un parti pris néglige de soutenir le mérite ! Le malheur est que les écrasés et les confondus demeurent debout toujours, comme s'il n'y avait pas des écrivains de si haute taille.

Hello, lui, se donna un jour pour tâche d'écraser et de confondre la plus puissante philosophie de ce siècle, la philosophie allemande. Il appela cela *Babel*, bien entendu, et il fit ce discours : « Prenez un microscope. Voyez-vous dans les bas-fonds se remuer ces infiniment petits ? Ce sont de petits bonshommes qui ne savent plus même lire. Vous qui auriez pu être grands, si vous aviez voulu vous mettre à genoux, Fichte, Schelling, Hégel, ah ! comme vous êtes punis ! Vous vous êtes révoltés sur les hauteurs, et vous voilà châtiés même dans les bas-fonds ! Quels sont ceux-ci, et que font-ils ? Ils parlent, mais ils ne disent rien ; on ne peut même plus ni caractériser, ni nommer leur erreur. Ils sont entrés dans le domaine du je ne sais quoi... Hégel a condensé l'erreur ; il l'a systématisée, il l'a proférée, si je puis ainsi parler, tout entière, et tout entière en un mot. Sa formule est sur le frontispice de l'Ecole de Satan, qui, désormais se moque des imitateurs, en les défiant de faire mieux. Satan s'est reconnu dans la formule hégélienne, il l'a admirée comme une chose à lui, car l'Orgueil, Satan et Hégel poussent le même cri : l'Etre et le Néant sont identiques. » Que vient faire Sa-

tan en cette affaire, et que ressort-il, contre des systèmes philosophiques établis avec une si profonde sûreté de déduction, de cette redondante apocalypse qui ne réfute rien et n'énonce rien? Voilà comme le catholicisme pourtant s'oppose à l'hégélianisme, si « le grand Hello » passe pour le prophète catholique.

Et enfin il émet contre la science ces préventions d'illuminé : « Pour saisir à son principe la catastrophe de la Science, il faut jeter les yeux sur l'Eden. La Science eut sa place dans la phrase que le serpent dit à l'homme : *Eritis sicut Dii, Scientes.* Le nom de la Science fut l'occasion de la révolte, et ce souvenir a pesé sur elle d'un poids inconnu. Regardez l'histoire du monde. Une crainte mal définie s'empare de l'homme, quand le nom de la Science est prononcé. Il lui semble vaguement, sans qu'il s'explique cette apparence, il lui semble vaguement que la science est dangereuse. Elle se lie, dans la haute antiquité, au Souvenir, à la fois confus et intime, d'une désolation épouvantable... La Science est suspectée, la Science fait peur à l'homme, comme si un écho, incomplet, mais prolongé lui répétait à l'oreille quelques syllabes de la phrase du serpent. » Je ne sais si la science est si diabolique, et si terrible à l'humanité. Dira-t-on jamais jusqu'où peut aller le diable ? Mais c'est instituer singulièrement son procès que de remonter au serpent de l'Eden, d'aller chercher contre elle des griefs si loin de notre âge où, paraît-il, on a tant de faillites à lui reprocher, et de la présenter comme suspecte aux hommes quand tout leur effort est pour la conquérir.

Le prophète n'est pas toujours si plaisant. L'effort philosophique ou scientifique, tout le progrès intellectuel d'un siècle qui semble ne guère se conformer aux lois de la contemplation supérieure des mystiques, finissent par l'exaspérer. Il se répand alors en paroles de colère, en hargneuses critiques, en malédictions violentes. Il maudit comme Isaïe, mais comme un Isaïe du journalisme, qui ferait de la polémique, Il a des aphorismes aussi tranchants que des définitions ou des décrets conciliaires, et des imprécations aussi superbes que des anathèmes. Et vraiment il a mission de Dieu pour tirer vengeance de la chimie, de l'histoire naturelle, de la philosophie, qui ont cet irrémissible tort de ne pas s'en tenir aux renseignements scientifiques de la Bible ou au savoir surhumain de l'Eglise. Mais suivant l'avis

de des Esseintes, « Ernest Hello s'était plu à jouer les petits saint Jean à Pathmos ; il pontifiait et vaticinait du haut d'un rocher fabriqué dans les bondieuseries de la rue Saint-Sulpice, haranguant le lecteur avec une langue apocalyptique que salait, par places, l'amertume d'un Isaïe... Il apparaissait ainsi qu'un apôtre vindicatif, orgueilleux, rongé de bile, et il se révélait également tel qu'un diacre atteint de l'épilepsie mystique, tel qu'un de Maistre qui aurait du talent, tel qu'un sectaire hargneux et féroce. »

Ernest Hello, croyant, prophète et foudre d'anathèmes, représente trop bien certaine race d'hommes, dont le type se retrouve dans toutes les confessions religieuses. — A ceux-là la foi est aisée, comme naturelle : elle leur est vraiment le don de Dieu. Un déterminisme de milieu, d'éducation, les a rivés à un credo. Ils sont heureux, en y réfugiant leur esprit, de continuer pour ainsi dire l'âme de leur famille ou de leur patrie. Ainsi du « grand Hello », qui naquit en Bretagne, d'une solennelle famille de la magistrature où la religion était une loi de la conscience et une qualité professionnelle. — Pour ceux-là, par une providence divine, la vie trace des sentiers de lumière et de paix. Ils vont l'imagination charmée par toute la légende dorée de leur foi, le cœur exalté par les tendresses pieuses. Ni leur chair ni leur esprit ne connaissent les révoltes de la jeunesse. Ainsi du « grand Hello » qui, frêle de corps, vécut très près de sa mère, qui fut un travailleur de collège et un lauréat de concours, qui étudia son droit et la théologie sans tragique ébranlement de sa pensée, vers les vingt ans. — Ceux-là vraiment, tout les maintient et les fortifie dans leurs croyances, de même que tout les y mena. La règle de leur existence, l'influence des affections nouvelles et jusqu'à leur travail leur sont des moyens de fidélité. Ainsi du « grand Hello », qui se voua par générosité et par amour de la gloire à la défense des idées religieuses, et qui épousa son amie d'enfance et de jeunesse pour la gagner davantage à Dieu (elle était moins croyante que lui), et de la sorte, avec elle, se lier davantage à sa foi. — Tout simplement croire fait partie de la vie de ceux-là, par une destinée mystérieusement écrite. C'est un héritage tranquille et bourgeois auquel ils ne touchent plus. Point de conflits d'intelligence. Par une obstruction résolue, leur cerveau est fermé à toute critique importune, à toute suggestion d'idées rénovatrices. Ils sont sûrs de la Vérité, de leur

vérité. Un orgueil de cette certitude les fait se replier sur eux-mêmes et se désintéresser de toutes les inquiétudes du dehors. Leurs dogmes ont réponse aux plus divers problèmes. Ou bien ils n'importent guère, les problèmes qu'agitent, par delà le cercle des affirmations dogmatiques, les folles disputes des hommes, et il n'y a pas à s'en soucier. Point avertis donc des recherches où s'efforcent les penseurs libres, ces croyants-là affirment, proclament leur credo : ils prophétisent. Ils ont des formules invariables ; ils ont la lettre sacrée. Ne croyez pas que les formules et la lettre puissent être vivifiées d'un nouvel esprit pour des temps nouveaux. La Vérité est éternelle, immuable. Les prophètes veulent l'imposer telle qu'elle fut et sera toujours. Anathème à qui la repousse ! Anathème à qui, par la philosophie ou la science, attire, séduit et console l'inquiétude humaine ! Nous savons que « le grand Hello » en fut un peu de ceux-là, de cette tribu hiératique de marguilliers au verbe souverain et proscripteur, qu'il fut leur pontife, et un peu leur corybante.

Odieuse race, en somme ! Son bonheur, trop facile, est aussi trop insolent. Elle a la foi, mais une foi qui ne fut jamais conquise, et qui demeure comme passive, inconsciente. Elle y cherche moins une élévation d'âme et un suprême bienfait moral, qu'un reproche contre ceux à qui n'en échut pas le divin privilège. Tout ce qui n'est pas l'étroite formule de son credo, elle le nie ou maudit avec une passion féroce, par une rage d'anéantir l'effort intellectuel des hommes et d'arracher de leur cœur l'humble consolation d'une vérité ou d'une illusion qu'ils auraient trouvée hors de son formulaire. Sa foi est sans pitié et sans amour. Sa foi n'est pas la douce lampe du sanctuaire qui projette au loin, dans les ténèbres, la lueur mystique des vitraux et éclaire le chemin même des pauvres errants de la nuit. Sa foi est l'impitoyable table de la loi, la table de marbre où sont gravées, en articles lapidaires, les seules vérités à reconnaître en ce monde, et devant laquelle, dressée à la porte du temple, il faut aveuglément s'incliner comme devant l'ordre de quelque tyran d'en haut, sous peine d'entendre des paroles de mort. Race odieuse de sectaires, celle qui a cette foi !

Pourtant Ernest Hello fut mieux que le prophète d'un sectarisme outrecuidant. Il fut un véritable écrivain, et qui parfois sentit et pensa en homme libre. Si la préface, « abracadabrante » selon des Esseintes, des *Œu*

vres choisies de Ruysbrœck l'Admirable, si les *Paroles de Dieu,* paraphrase, compliquée et confuse des Ecritures, si les *Physionomies des Saints* où, dit Barbey d'Aurevilly, « il vient de toucher d'un effleurement de feu trente-deux têtes de saints qu'il a rendues flamboyantes », si toutes ces œuvres chaotiques, fulgurantes et laborieusement lyriques sont le prophétisme au pinacle, il est bien vrai que telles pages de *Philosophie et Athéisme,* surtout de *l'Homme,* sont une très humaine et très profonde littérature. Lorsque le regard d'Hello daigne descendre des hauteurs où resplendit le soleil, où s'assemblent aussi les nuages, et s'abaisser sur les choses de cette terre, il est étrangement pénétrant. L'«Avarice», l' « Homme médiocre », le « Monde », la « Critique », ont été vus avec la perspicacité d'un très subtil analyste. Dans « le grand Hello » il y avait un des psychologues les plus aigus de notre temps fertile pourtant en miracles de finesse psychologique. Et l'on se prend à regretter que l'exaltation du prophète ait emporté si loin, dans la région des entités mystiques, le psychologue qui eût si bien observe et révélé les êtres vivants de ce bas monde.

Le prophétisme, du moins, a soutenu Hello dans une élévation de pensée qui convenait à sa noble nature, et dans un sentiment de la vérité, de la beauté supérieure, où se réfugiait son âme hostile à la médiocrité. L'auteur de *l'Homme* a donc pu établir sur de fermes principes la sévérité de sa critique philosophique ou sociale : il a su, ayant la foi, au nom de quoi parler. Il l'a fait avec l'amère liberté d'un pessimisme chrétien qui médit des hommes en médisant du « monde », et condamne la vie en condamnant le péché ; il l'a fait avec une sincère passion des lettres et de la gloire littéraire ; il n'y a trouvé aucun des avantages dont se paient les talents vulgaires. La jeunesse admire en lui, pour tout cela, un grand caractère parmi nos désastres moraux, un homme de foi et de certitude parmi nos troubles intellectuels, un écrivain passionné parmi notre scepticisme littéraire, enfin un prophète mystique parmi nos vulgarités de pieds plats.

La jeunesse a bien raison de l'admirer plus que ne le permet une sage et banale critique.

II

Il fut toujours mystique.

C'est en terre sainte du mysticisme, en ce pays des

vieilles Flandres où le lys de Memling fleurit entre les murs noirs de l'hôpital de Bruges, que sa race vécut un pieux passé. L'âme flamande demeure en lui.

Mais, tout d'abord, il s'attarda aux soirées de Médan. Il fut naturaliste. Il vit, de cet œil que vantait le maître, les basses horreurs de la vie médiocre. Il écrivit des histoires paradoxalement vulgaires, où tout n'était que laideurs, puanteurs, grotesques misères. Un Téniers, en sa grossière poussée de sang, et un Téniers sans l'honnêteté de la joie, ce flamand de *Sac au dos*, de *Marthe*, des *Sœurs Vatard*, d'*En ménage*. Sans joie, certes. Un mépris féroce de l'humanité, une amère ironie dominent toute l'œuvre. Il semble que l'auteur ait cherché l'ignominie physique et l'ignominie morale, l'odeur du peché, pour l'extravagant et démoniaque plaisir de s'en infecter, puis de la maudire en une éructation de mots effroyablement nauséabonds. L'outrance, en vérité, atteint les proportions d'une apocalypse naturaliste. Et l'on se demande si dans ce surhumain dégoût des platitudes et des abominations ordinaires, dans cette haine de l'existence plate, sale, stupide, dans ce pessimisme truculent, il n'y a pas comme une atavique empreinte de la détestation ancienne et profonde que l'âme catholique des vieilles Flandres dut ressentir pour le péché.

Puis il trouva ça simplement bête, de vivre. Il fut M. Folantin, dans *A vau l'eau*. Car Huysmans, — il s'agit de lui, comme vous l'avez bien pensé, — se met franchement dans chacun de ses livres, et il en devient le principal, sinon l'unique héros. M. Folantin, employé de ministère, cherche dans divers restaurants qui puent le graillon un bifteck mangeable. Il ne le trouve nulle part. Il se lamente là-dessus en sa chambre garnie. C'est tout. La vie, comme cela, est-elle assez absurde ! Elle nous semble tragique, la détresse d'une pareille platitude. Et du moins l'âme n'est point si basse encore, qui éprouve un mépris douloureux de ce terre à terre et une nostalgie profonde de quelque destinée mieux remplie. Il n'y a pas de paradoxe à le soutenir, M. Folantin doit avoir un fond d'inquiétudes confusément mystiques, un souci de l'au-delà. Pourquoi non ?

Huysmans, entre le ministère, le restaurant et la chambre garnie, veut introduire quelque factice intérêt. Puisque l'existence toute droite est si profondément nulle, vide, ennuyeuse, il vivra « à rebours ». Il sera le grand seigneur des Esseintes qui, malade, névropathe,

« s'embête à crever », qui recourt, pour se sauver de l'ennui, à toutes sortes d'artifices et à un néronisme de gageure ; et il nous racontera, dans *A rebours,* ses perverses expériences de détraqué. Or, des Esseintes passe en revue, une nuit, et maintes fois par la suite, sa bibliothèque. Les classiques lui paraissent des cuistres. C'est les Pères de l'Eglise, puis Prudence, Sidoine Apollinaire, Sédulius, Marius Victor, Fortunat, et autres saints auteurs, qu'il fréquente désormais. Les grands Mystiques aussi lui sont familiers, d'Angèle de Foligno à Ruysbroeck. Et il dit son avis, qui n'est ni banal ni déraisonnable, sur toute une suite de bons écrivains de notre temps, catholiques et mystiques, que son caprice a découverts et auxquels son admiration fera auprès du public un succès de curiosité. Combien Hello et Verlaine, sinon Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, ne doivent-ils pas de leur fortune nouvelle au fantasque des Esseintes ! Mais donc, les raffinements exaspérés et les plus compliquées recherches ne lui ayant pas donné le goût de vivre, ne sentira-t-il pas quelque éveil vaguement religieux d'avoir trop farfouillé le mysticisme littéraire ? *A rebours* se termine par cette invocation : « Comme un raz de marée, les vagues de la médiocrité humaine montent jusqu'au ciel et vont engloutir le refuge dont j'ouvre, malgré moi, les digues. Ah ! le courage me fait défaut et le cœur me lève ! Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir ! » Et c'est par les plus bizarres raisons que des Esseintes, aux dernières pages, est empêché de « se forcer à posséder la foi », de « la visser par des crampons dans l'âme ». En tout cas, il y tend. L'âme mystique des Flandres va se libérer et chercher son Dieu.

Ce sera par un long détour. Dans *Là-bas*, Durtal, — et c'est toujours Huysmans, — rencontre d'abord le diable. Il s'égare au pays noir du satanisme et de la magie, parmi des sacrilèges érotiques, saugrenus. Tout cela ne le satisfait, ni ne le retient. Il regarde, sans croire. Le tour de Dieu va venir. Car c'est déjà un hommage à Dieu que d'avoir voulu découvrir le diable. « Ici-bas, tout est décomposé, tout est mort, mais là-haut ! Ah ! je l'avoue, l'effusion de l'Esprit-Saint, la venue du Divin Paraclet se fait attendre ! Mais les textes qui l'annoncent sont inspirés ; l'avenir est crédité,

l'aube sera claire ! » Et Durtal revient des diableries perverses, gardant à l'âme sa profonde inquiétude du mystère.

Peu après on le vit, Durtal, courir les églises et les chapelles. Il entendait des messes dès l'aurore, avec les servantes, et le soir il errait dans l'ombre des nefs, pour les saluts. Ses amis se heurtaient sans cesse à son pèlerinage recueilli, de Saint-Sulpice à Saint-Séverin ; ils n'étaient pas rassurés. Qu'allait-il survenir ? Un jour Durtal partit pour la Trappe. Là il se confessa, communia, et faillit prendre le froc ; la bonhomie pieuse du frère porcher l'avait touché. « Ah ! vivre, vivre à l'ombre des prières de l'humble Siméon, Seigneur ! » Durtal était converti. Le mystique des messes noires était passé à la Mystique catholique.

Huysmans raconta cette conversion dans *En route*. Le livre fut un événement. Il donna lieu à un nouveau problème d'histoire. Car tous ne crurent pas à la conversion. Ceux-là qui le désiraient, crièrent au miracle. Ils parlèrent de la grande puissance de la grâce, et rappelèrent le souvenir des convertis illustres depuis saint Augustin. Leur lyrisme même s'échauffa : ils invitèrent les catholiques à tuer le veau gras pour célébrer le retour de Huysmans, l'enfant prodigue. D'autres, moins confiants et qui connaissaient mieux leur littérature, répliquèrent : « Un miracle, certes, et un grand effet de la grâce ! Car c'est un écrivain, et de l'école où l'on se documente, et d'une âme jadis bien peu chrétienne. »

On discuta ; on chercha des preuves. Les premiers, qui tenaient pour la conversion, alléguèrent un goût très prononcé pour le plain-chant, un grand zèle pour les bonnes traditions de l'orgue, une admiration très fervente de l'art gothique et des cérémonies du culte, et surtout la visible sincérité. En quels termes Durtal parle de ses abominations, de ses tentations, de sa retraite, de sa confession à la Trappe ! Non, cela ne s'invente pas : il a fait une expérience pour de bon.

A quoi les autres de répondre que cette sincérité est plutôt gênante. Durtal aurait pu se convertir encore plus, et de plus d'abominations, sans nous en faire une aussi longue et véhémente confidence. Il était dégoûté de la vie, bien las. Il avait « le cœur racorni et fumé par les noces ». Il n'était plus bon à rien. Il avait commis toutes les débauches : il avait tout fait, tout. « Je me vomis », disait-il. Sur tout cela, on peut l'en croire.

Mais quel besoin de nous confesser sa noce si soigneusement, jusque dans les détails, et avec une si laborieuse intensité d'expression ? Et quelle raison de troubler ainsi de bonnes âmes qui eussent attendu d'un nouveau converti des récits plus pudiques ? Cette Madame Chantelouve, « une adultère démoniaque qui l'avait précipité dans d'affreux transports, qui l'avait lié aux crimes sans nom des méfaits divins, aux sacrilèges », et Florence, « avec son sourire de petit voyou et ses hanches de garçonne... une fille trempée dès l'enfance dans les incestes, barattée dès sa puberté par des passions de vieillards, sur les canapés désossés des marchands de vins », qu'ont-elles à faire dans un livre qui devrait être d'édification commune ? Enfin, Durtal se complaît à d'ignobles histoires de ses nuits à la Trappe, à des cauchemars qui se déroulent sur les territoires de la Luxure, et cela n'est pas d'un vrai converti qui s'efforcerait plutôt d'oublier les vieilles turpitudes. Quant à son admiration de l'art d'église et des cérémonies, quant à son goût du plain-chant, Durtal les exprime à sa manière. Cette manière est d'une irrespectueuse drôlerie. Il s'indigne contre la « bondieusarderie qui s'épand le long de la rue Saint-Sulpice ». Il trouve que les messes sont « gargotées » et « cuisinées », et que les prêtres « versent à plein bol leur bouillon de veau pieux ». Il parle couramment du « goguenot de l'au-delà ». Il veut se passer l'âme « au chlore des prières, au sublimé des sacrements ». La confession lui est bonne « à touiller sa boue », à vider « le purin de son étable ». Dans les maîtrises, « la voix des enfants de chœur casse à tous coups, tandis que graillonne l'âge avancé des basses », ou encore les chantres « barattent une margarine de sons vraiment rance ». Des chœurs « se plaisent à simuler les borborygmes qui gargouillent dans les conduites d'eau ». Et cette « mystique égrillarde, ces fonts à l'eau de bidet qu'inventa Gounod » ! Et « la graisse », et la « vaseline » des orateurs sacrés ! Non, franchement, Durtal ne pouvait s'introduire, en déménageant un pareil vocabulaire, dans un monde doucereux et ronronnant, qui se délecte aux pieuses fadeurs des librairies de la rue Saint-Sulpice. Huysmans converti au catholicisme, allons donc ! Voilà ce qui se répliquait.

Le reportage s'en mêla. On arracha des indiscrétions aux amis et aux connaissances. On provoqua cauteleusement des lettres pour en scruter le ton. Enfin, de

toute cette campagne de curiosité, il résulta que Huysmans était sincèrement converti. Et M. Henry Bauer put conclure : « La conversion de mon admirable ami J.-K. Huysmans, qui s'est peint sous les traits de Durtal, est la conséquence et la conclusion de sa vie... Il se trouve dégoûté et inassouvi... Alors s'offre à lui l'idéal de charite et de paix, le réconfort dans la prière et la foi. Il aspire à l'apaisement dans l'idéal divin ; il dépouille ses vanités, ses manies de vieil homme. En route ! il s'achemine vers le refuge et le port. Dieu le soutient, l'assiste, le reçoit dans sa cité. Qui ne l'envierait ?... Vision céleste... »

Pourquoi ne pas être des bonnes âmes qui croient à la sincérité de Durtal ? Ce n'est point un si méchant être. Il aima la perversité pour l'art, si l'on peut dire, et par dilettantisme, plus que pour le mal. Et encore il faut faire très large la part de la fanfaronnade littéraire. En tout cas l'âme ne fut pas viciée en sa spiritualité profonde. Il sentit monter en lui, aux heures orgiaques, la honte et le remords. Un mysticisme de tristesse l'enveloppa toujours. Et de généreuses aspirations, ravivées par la douleur, le délivrèrent des liens infâmes qui l'asservissaient à d'hyperboliques monstruosités de dépravation, pour l'élever à Dieu.

Cela se voit quelquefois parmi notre génération décadente. Durtal est, en traits singulièrement puissants et outrés, une figure typique. Que de jeunes hommes, que d'écrivains surtout ou d'artistes, dont l'âme « faisandée » cherche l'air pur et qui voudraient mettre quelque propreté dans leur être intérieur, « faire un paquet de leur passé pour le désinfecter » ! Ils ont un invincible besoin de moralité, du moins un souci, qui revient sans cesse, d'élégance morale. Sans la foi, sur quelle force compter, qui les arrache au mauvais lieu « des délices illicites et des joies indues », et donne à leur conscience l'harmonieuse beauté des sentiments chastes ? Oh ! croire, Seigneur, avec les simples et les saints ! Et ils s'efforcent de croire, de prier comme quelque divin porcher Siméon, en « s'abêtissant » selon le mot de Pascal. Dans la troublante désolation des intelligences, dans l'incertitude désespérée des philosophies, dans le désarroi des cœurs, la foi leur apparaît au loin, calme refuge à leur veulerie d'esprit et de volonté. Le désir de croire est en eux un mouvement de répulsion devant la vie malpropre, un appel au Dieu sauveur, et finalement une molle lâcheté. Ils vont,

par delà le christianisme sévère et vertueux, jusqu'aux rêveries mystiques des cloîtres. Ils s'y exaltent en artistes, et s'y complaisent en dilettantes. Ils sont, en somme, moins des croyants que des crédules, et moins des hommes d'action morale que des rêveurs d'une mysticité sensuelle. Mais il est bien sincère, le cri de détresse de leur âme.

Que s'il s'agit de reconnaître en Durtal et en ses pareils de vrais convertis, de vrais catholiques et désormais de vrais fidèles bien de leur paroisse, je comprends que l'on n'y mette pas trop de hâte ou même que l'on y mette quelque méfiance. Il n'est pas pour l'Église d'à présent, Durtal, et il le dit avec vigueur. Dans cette Église il ne voit que cagots et dévotes. Le « Catholicisme moderne » lui semble une religion aussi terre à terre que la Mystique est haute. C'est à la Mystique qu'il donne sa foi. « Et c'est vrai, cela, s'écrie-t-il. Au lieu de tendre de toutes ses forces à ce but inouï, de prendre son âme, de la façonner en cette forme de colombe que le Moyen-Age donnait à ses pyxides, au lieu d'en faire la custode où l'hostie repose dans l'image même du Saint-Esprit, le catholique se borne à tâcher de cacher sa conscience, s'efforce de ruser avec le Juge, par crainte d'un salutaire enfer ; il agit non par dilection, mais par peur. C'est lui qui, avec l'aide de son clergé et le secours de sa littérature imbécile et de sa presse inepte, a fait de la religion un fétichisme de Canaque attendri, un culte ridicule, composé de statuettes et de troncs, de chandelles et de chromos ; c'est lui qui a matérialisé l'idéal de l'Amour en inventant une dévotion toute physique au Sacré-Cœur ! » Là, bien bonnement, que voulez-vous que pense d'une pareille profession de foi un strict juge de l'orthodoxie, un marguillier fier de son formulaire et intraitable sur la lettre, quelque pieux autoritaire enfin qui sait que l'Eglise n'est faite que pour que les fidèles la vénèrent aveuglément et lui obéissent humblement. De l'Eglise, Durtal s'en passe volontiers, comme le frère Siméon. « Ah ! ce frère Siméon, il est innocent, il ne sait rien de ce que nous connaissons et il connaît ce que tout le monde ignore ; son éducation est faite par le Seigneur même qui l'instruit de ses vérités incompréhensibles pour nous, qui lui modèle l'âme avec du ciel, qui s'infond en lui et le déifie dans l'union de Béatitude ! » L'union mystique de béatitude avec le Seigneur, son seul maître et inspirateur, voilà toute la religion du converti d'*En route*. Cela

n'a rien à voir avec le catholicisme de soumission intellectuelle et de discipline formaliste dont l'Eglise s'est faite, telle quelle, la gardienne. Et je crois bien que Durtal est tout simplement l'un des frères, le père spirituel peut-être, d'une confuse confrérie de mystiques, qui rôdent autour du culte catholique et quelquefois autour des tables de communion, mais se créant au fond de l'âme une religion personnelle, et cherchent leur direction sainte dans les révelations d'Angèle de Foligno ou de Ruysbroeck, d'Hello ou de Maeterlinck, plutôt que dans les mandements de leur évêque.

Les raisons, d'ailleurs, qui ont déterminé la conversion d'un héros passé déjà par les avatars de Folantin, de des Esseintes, et du Durtal de *Là-bas*, ne devaient pas le mener à l'ordinaire catholicisme de tout le monde. Ces raisons sont très particulièrement littéraires. Durtal est le converti littéraire par excellence.

C'est d'abord une ardente passion d'art, et d'art religieux, qui le fait entrer dans les églises et assister aux offices. Toute la beauté mystique du moyen âge, loin de notre platitude où règne le « muffle», surgit à son regard dans le demi-jour mystérieux, moite, vieilli, des nefs et des chapelles. « Ah ! les charitables églises du Moyen Age, les chapelles moites et enfumées, pleines de chants anciens, de peintures exquises, et cette odeur des cierges qu'on éteint, et ces parfums des encens qu'on brûle ! » Il vit à cette époque « douloureuse et exquise ». Il s'imprègne, en une sublimité d'évocations qui l'élèvent au-dessus des sens, de cette religion naïve et pieusement imaginative qui s'exprimait par une harmonieuse association de tous les arts. « C'était en peinture et en sculpture les primitifs, les mystiques dans les poésies et dans les proses ; en musique c'était le plain-chant ; en architecture c'était le roman et le gothique. Et tout cela se tenait. » Comme tous les artistes et tous les lettrés, Durtal voit dans « cet art qu'il avait fondé, cet art que nul n'a surpassé encore », la vraie preuve du catholicisme. Mais à présent plus de sentiment sincère de l'art religieux dans un clergé dont il faut sans doute, — et certes, la Providence y a vigilamment pourvu, — que « l'étiage concorde avec le niveau des fidèles », c'est-à-dire avec une « poignée de dévotes ». On a des églises sans religion. On a la Madeleine, par exemple, « dont l'extérieur n'est surmonté d'aucune croix et dont l'intérieur ressemble au grand salon d'un Contidental ou d'un Louvre ». Là-dedans on admet « l'onanisme mu

sical » de Gounod, en faisant taire le vieux chant grégorien désormais incompris. Et on entasse les effrayants péchés, les sacrilèges de la laideur. « L'ignorance du clergé, son manque d'éducation, son inintelligence des milieux, son mépris de la Mystique, son incompréhension de l'art, lui ont enlevé toute influence sur le patriciat des âmes. Il n'agit plus que sur les cervelles infantiles des bigotes et des mômiers ; et c'est sans doute providentiel, c'est sans doute mieux ainsi, car s'il devenait le maître, s'il parvenait à hisser, à vivifier la désolante tribu qu'il gère, ce serait la trombe de la bêtise cléricale s'abattant sur un pays, ce serait la fin de toute littérature, de tout art en France ! » Aussi Durtal fuit la laideur impie de l'Eglise présente. Il se réfugie dans l'art et la piété mystique des siècles morts. Il fréquente les plus vieilles églises ou les couvents les plus retirés de la banalité moderne. Au vieux Saint-Séverin seulement il peut entendre la messe et prier : là, les pierres « suintent la foi ». Et c'est l'âme sainte du passé, survivante en l'antique liturgie, qui lui semble seule capable de ranimer l'âme moderne par une force virtuelle, par la certitude toute puissante de sa foi, par le miracle toujours renaissant de ses oraisons et de ses proses inspirées. L'artiste donc a fait en lui le croyant. Mais l'art du moyen âge a fait un mystique du moyen âge, et l'a pris tout entier. Et tout cela est une complication littéraire qui, je crois, ne pouvait guère jeter Durtal parmi la clientèle assidue des sanctuaires qu'il juge « profanés par des fredons de cafés-concerts », et où « la routine machinale a tué l'âme des liturgies et aboli le sens divin des hymnes ».

Voici maintenant qui est plus spécialement de la littérature dans cette conversion : car ce n'est point par le seul miracle de l'art qu'elle fut accomplie. Durtal, qui est écrivain, a le tempérament, « la psychologie » de Huysmans. Il a donc méprisé la vie, les détails humbles ou répugnants de la vie, l' « embêtement » de la vie. Mais à ce mépris, par un âpre raffinement, il a fini par prendre une sorte de plaisir. Il a aimé les choses laides et bêtes à force de les mépriser, pour l'orgueil qu'il avait à les mépriser. Et de tout cela, des réalités observées, du mépris qu'elles lui inspiraient, de l'aristocratique plaisir de ce mépris, il a fait matière d'art. D'où, sans doute, de rares et complexes jouissances d'artiste, par un mélange de sentiments contraires. Or, ce mépris de la vie extérieure devait vite

ne plus suffire à l'imagination haineuse de Durtal et à son dilettantisme exaspéré. C'est donc lui-même qu'il a voulu livrer à son propre dégoût. Il s'est regardé vivre, jusqu'à la nausée. Plus féroce et plus aiguë que toutes a été la volupté, comme il dit, de « se vomir ». Et comme la fadeur d'une existence idiote, à la manière de Folantin, resterait seulement pesante, il joue le des Esseintes et le Durtal des messes noires pour s'avilir plus, s'abhorrer plus et par là renouveler plus violemment son plaisir. Un plaisir double, qui est d'abord de se mépriser en homme, et puis de crier en artiste ce mépris. Que si ces choses paraissent de pures extravagances, rappelons-nous quelle étrange griserie le plus sage d'entre nous éprouve parfois à s'encanailler, à sentir monter en lui la crapule, pour ensuite se maudire. Mais au dernier terme, n'est-ce pas par l'écart entre notre état d'abomination et ce qu'une loi supérieure nous prescrirait d'être, que nous sentons plus profondément notre indignité ? L'idéal moral qui est lié aux croyances religieuses, par exemple, ne fournit-il pas contre nous, au cas où nous le répudions, l'accusation la plus infamante ? Et c'est surtout la foi catholique qui, par la confession, par ce jugement personnel qui est en tout examen de conscience, par la rigoureuse réprobation des péchés de la chair, nous porte à une suprême horreur de notre misère. Je croirais aisément que le Durtal d'*En route* s'est tourné vers le catholicisme, comme le Folantin d'*A vau l'eau*, le des Esesintes d'*A rebours* et le Durtal de *Là-bas* avaient eu recours à des artifices divers, pour jeter un jour plus cru sur le tréfonds de sa nature et y découvrir plus d'ignominie, Comme il parle de « se fouiller l'âme » ! Comme il se traite, et s'invective, et se confesse : « Depuis que je me suis approché de l'Eglise, mes persuasions d'ordures sont devenues plus frequentes... Mon âme est un mauvais lieu... Seigneur, j'ai chassé les pourceaux de mon être, mais ils m'ont piétiné et couvert de purin, et l'étable même est en ruine. Ayez pitié ! je reviens de si loin. Faites miséricorde, Seigneur, au porcher sans place. » Et à remuer ainsi sa fange, à se faire devant Dieu souverainement impur et détestable, il y a pour lui un maladif plaisir, un plaisir mêlé d'horreur, et dont tout de même il jouit. L'écrivain, en outre, par la forte et douloureuse corrosion des mots, fait de cette jouissance un cas d'hyperesthésie aiguë, une souffrance voluptueuse.

Par là, par ce catholicisme surexcité et compliqué de raffinements littéraires, Durtal se sépare de ceux qui prétendraient lui infliger leur « idéal bourgeois d'un Dieu », et une « religion tempérée ». Le catholicisme, selon lui, « ne se compose pas seulement de petites cases et de formules ; il ne réside pas en entier dans d'étroites pratiques, dans des amusettes de vieille fille, dans toute cette bondieusarderie qui s'épand le long de la rue Saint-Sulpice ; il est autrement surélevé, autrement pur ; mais alors il faut pénetrer dans sa zone brûlante, il faut le chercher dans la Mystique qui est tout, qui est l'essence, qui est l'âme de l'Eglise même. » Et, en effet, il est entré dans la zone brûlante, le converti littéraire d'*En route*. Il a rejoint les anciens mystiques, parmi lesquels se comptèrent des saints, et encore plus d'illuminés, de détraqués, ou de diaboliques. Comme eux il a cet orgueil biscornu et cette sensuelle folie du mépris de lui-même jusqu'aux délices du dégoût, et comme eux il a le besoin de répandre ce mépris en confessions ignominieuses qui sont un cas suprême d'horrible dilettantisme.

On a pu dire que ce que Durtal cherche dans le mysticisme, c'est l'adjuvant d'une excitation cérébrale pour sa sensualité défaillante, des sensations nouvelles et des sensations rares, un spasme artificiel où aboutisse la tension des nerfs torturés par des visions, des scrupules, des repentirs, et des fouaillements ascétiques. Il y aurait quelque exagération à soutenir que cette recherche, qui serait une furieuse perversité, est calculée et consciemment poursuivie. Non, vraiment, l'ami de l'humble frère Siméon, le divin porcher, s'efforce sincèrement de sortir de sa fange, de son « purin », en même temps que de ses vanités de « gendelettre », et de devenir pur, bon et simple. Mais ce n'est point sans regarder derrière lui et sans se complaire encore dans l'impureté dont il vient, et qu'il n'a pas assez quittée. Il éprouve, comme disent les théologiens une « délectation morose » à penser, tout en modifiant sa vie extérieure et en supprimant les actes réprouvés, combien il fut impur, combien il pourrait l'être encore, et à retrouver, dans la condamnation qu'il porte sur lui-même, l'image des voluptés passées et des voluptés possibles. C'est, pour tout dire, un cas de sensualité psychologique. La crédulité mystique, mieux encore, que la foi, en relève la saveur et en exaspère l'intensité.

VICTOR CHARBONNEL.

(A suivre.)

LA VIEILLESSE

Je lui demandai s'il n'avait jamais senti venir la vieillesse ; si la décadence progressive de son être ne lui avait pas éte annoncée, comme la décrépitude d'une maison, par des signes visibles ; si rien ne l'avait averti des sourds progrès de la mort dans son intelligence et ses rêves ; si enfin la vie ne lui avait point marqué, par des bruits de dislocation interne, son intention prochaine de l'abandonner.

Il me regarda, étonné :

— Mais pas du tout, du tout ! La vieillesse est tombée sur moi comme la foudre.

Je le considérai à mon tour avec stupeur.

Son corps, courbé et dévié, avait l'air d'un vêtement vide suspendu à deux clous. Ses jambes torses, repliées sous lui, se terminaient par d'énormes souliers ferrés, qu'on eût dit pleins de paquets de racines. Il avait appuyé sur ses genoux, raboteux comme un tronc d'arbre, ses petites mains jaunes d'homme de cabinet, et dont la peau transparente modelait tous les muscles avec la précision d'un écorché. Autour de ses poignets blancs, décharnés, retombaient les manches de son habit noir qui formait, à la place de l'estomac et du ventre et dans l'entre-deux des cuisses, un fouillis de plis bouillonnants sur lesquels ondulaient les anneaux de sa chaîne d'or. Sa tête, très vaste, avait l'air de tenir à un fil plutôt que d'être supportée par cet amas d'étoffes croulantes. A chaque instant le poids de son crâne ample, dénudé, faisait craindre qu'il ne se détachât et ne roulât sur les genoux, tellement le cou, dont la peau flottait comme le fanon d'un taureau, paraissait mince et fragile. Les traits, noyés dans une mer de petits plis irradiés, n'étaient guère plus distincts que de profil. De face, le nez, les joues, le menton se fondaientdans une sorte de bouillie de la peau, que les vaisseaux capillaires exsangues, avaient laissée morte et affaissée. De loin, cette figure aux yeux creux, couleur noisette, faisait l'effet d'une crêpe refroidie, piquée de deux clous de girofle.

« Avoir changé ainsi, pensais-je, et ne pas s'en être aperçu ! »

Puis, comme il était franc et ouvert, et très alerte à saisir ce qui se passait autour de lui, il se mit à parler :

— Je vois bien pourquoi vous me regardez. Il vous semble impossible que l'on devienne ainsi une momie sans se rendre compte des dégâts quotidiens que la vie fait en nous. C'est cependant comme cela. Hier, j'étais jeune ; aujourd'hui, je suis vieux. Voilà tout. Je ne puis m'exprimer autrement. Peut-être, si j'avais fait de nombreuses maladies qui m'eussent, chacune, et d'une manière palpable, laissé quelque souffrance ou quelque difformité, je pourrais aujourd'hui vous communiquer cette sensation de décadence que vous désirez connaître. Mais j'ai une santé de fer. Avec mes vieilles jambes sèches comme des sarments j'abats tous les jours mes dix kilomètres. Il m'est donc impossible de vous décrire les symptômes physiques de la vieillesse. Mais, croyez-le, il y a des moments où j'aurais souhaité qu'il en fût autrement et que j'eusse été mieux averti des progrès de l'âge. Ce ne sont ni mes jambes, ni mon estomac qui m'ont appris qu'il fallait renoncer à l'illusion d'une perpétuelle jeunesse, ce sont plutôt des souffrances morales d'une ténacité particulière, lancinante, due à des circonstances presque puériles dont je suis le premier à rire, pour ne pas me laisser aller à m'en chagriner.

Tenez, avant-hier, à l'Institut, nous avions une réunion des membres de l'Académie des Sciences, section d'ornithologie. Nous étions là une dizaine de savants, occupés à discuter l'origine du bruit que fait avec son bec et ses narines le Micali, cet oiseau si commun dans les rues et les basses-cours de Cayenne. Vous n'avez probablement pas entendu un Micali. C'est bien curieux, presque inexplicable. C'est un bruit qui ressemble à peu près à celui-ci...

Il prit dans sa poche une petite lame d'aluminium qu'il mit entre ses dents et d'où il tira, en soufflant, une série de vibrations cadencées :

— Non, ce n'est pas encore ça... mais qu'importe ! Nous étions donc en train de discuter, et vivement, car tous ces gaillards sont plus jeunes que moi de vingt ou trente ans, — ce qui ne m'empêchait pas de crier plus fort qu'eux, — lorsque, après avoir épuisé, les uns et les autres, nos arguments personnels, nous nous avisâmes de recourir à des autorités. Chacun cita, comme il ar-

rive en pareil cas, les travaux de ses professeurs, et ce fut un assaut de noms illustres :

— Lortet ! disait l'un.

— Milne Edwards ! faisait l'autre.

— Baker ! s'écriait celui-ci.

— Baillon ! clamait celui-là.

Tout à coup, emporté par ma vivacité et voulant les écraser sous le poids d'un nom célèbre entre tous, je me levai et je commençai à tue-tête :

— Monsieur de Candolle...

Ah, mon ami, ce fut comme si une gelée subite eût glacé l'air. Nous nous étions arrêtés. Tous me regardaient, la bouche ouverte, avec un air moqueur. Je me sentis froid, oui, une véritable brûlure de froid depuis la nuque jusqu'au bout des ongles. Je n'avais plus envie de parler du tout. De rage je me serais donné un coup de poing sur la bouche. Figurez-vous ! Etre allé dire devant ces jeunes : « Monsieur de Candolle !... » Car le risible, le honteux de la chose n'était pas, notez-le bien, d'avoir rappelé le nom du savant naturaliste, mais d'y avoir accolé ce « Monsieur » qui me vieillissait de cent ans. Monsieur de Candolle !... Je l'avais donc rencontré la veille ! Je venais donc de lui parler, à lui dont je suivais les cours, à Genève, en 1843 !... — J'étais bouleversé. Une grande tristesse de me sentir si vieux me saisit. Je me rassis, tout décontenancé, malade, et mon malaise redoubla quand mon voisin, M. Ducret, professeur au Muséum, et qui est un peu dur d'oreille, me demanda en hésitant et criant comme les sourds :

— Vous avez dit?... Monsieur... Monsieur... de... de... Candolle, n'est-ce pas ?

Je fus obligé, le cœur serré de dépit, de lui répéter la phrase à haute voix, car j'avais encore une crainte, c'était qu'en me corrigeant, les autres ne sentissent combien j'étais humilié et vexé. Mais attendez ! Ce n'était pas tout. Le pis était que j'avais deviné juste. De Candolle a donné en effet du bruit fait par le Micali l'explication la plus plausible, l'explication anatomique, qui a été récemment confirmée par l'éminent Freitag, professeur d'anatomie comparée à Berlin. Mes collègues s'accordèrent donc à reconnaître que mon illustre maître avait devancé la science moderne. Ce fut alors une insistance dont vous pouvez supposer toute l'amertume. Ce malheureux nom de Candolle fut cité au moins dix fois par minute, avec des intonations, des gestes, des regards qui me raillaient et m'écorchaient

tout vif. Les uns le laissaient tomber négligemment comme le nom d'une vieille perruque, d'un fossile, incroyablement ancien, poudreux et indéchiffrable. D'autres le faisaient résonner, en y ajoutant des dates qui me semblaient remonter au déluge et qui se peignaient dans mon imagination en lettres moisies, vermoulues comme ces vieilles enseignes qui pendent aux portes des vieilles maisons d'Aubusson, ma ville natale. Et mon sourd rabâchait à côté de moi, d'une voix grave de violoncelle, avec un hoquet exaspérant : « Monsieur de Can... Candolle, ah !... très bien... bien trou... trou... trouvé ! » Je l'aurais giflé. Enfin je n'y tins plus. D'un bond je sautai sur mon chapeau, que je crevai d'un coup de poing, et je sortis sans saluer. Derrière moi, je les entendis partir d'un éclat de rire. S'étaient-ils rendu compte de mon départ en coup de vent ? Je n'en sais rien. Ils s'occupaient bien autrement du Micali que de de mon âge. Quoi qu'il en soit, une fois dehors, je me mis aussi à rire et me rasséréņai.

Nous fîmes quelques tours dans le jardin. Un vent d'automne, lent et froid, murmurait dans les arbres au-dessus de nos têtes.

— Une autre fois, reprit-il, je sentis vraiment tout ce qu'il y a d'amer et d'inconsolable dans la vieillesse. C'était en 1891. Je revenais d'une excursion de botanique dans les environs de Bourges. Bourges n'est pas loin d'Aubusson, et il me prit fantaisie de revoir le collège des Pères Oblats, où j'ai été élevé. Je ne suis pas sentimental. Ces sortes de pèlerinages ne me vont guère. Mais j'étais en veine de mélancolie. Je partis donc pour Aubusson, avec ma boîte et un seul volume de mon herbier qui est très considérable, comme vous savez.

J'arrivai par le train d'une heure. Le ciel était couvert, le temps pluvieux. Au sortir de la gare, je dus demander mon chemin, ce qui n'a rien d'étonnant, car j'avais quitté le pays depuis cinquante-quatre ans, et les choses changent si vite ! En un quart d'heure, je fus rendu au petit séminaire, dont, au contraire, rien ne me sembla modifié. Le dirai-je ? J'éprouvai une certaine désillusion en constatant qu'au milieu des constructions neuves qui s'élevaient de toutes parts, mon ancienne prison d'enfance n'avait point changé. Non, il n'y avait rien de dérangé ni même de réparé. C'était la même muraille haute, au sommet triangulaire et semée de trous d'où pendaient des lichens et des giroflées,

dont pas une touffe ne paraissait avoir été arrachée depuis mon départ. Je reconnus également, sur le trottoir qui courait devant la façade, les mêmes petits cailloux de rivière bleus et pointus, sur lesquels j'avais fait tant de chutes. Cette immutabilité m'irrita un peu. Cela sentait le mort. « Oh, ces prêtres ! » pensai-je en soulevant le marteau de fer forgé que je reconnus également, mais dont la garniture de cuivre avait été mangée par le vert de gris. Comme autrefois, la porte mit longtemps à s'ouvrir. Enfin le portier apparut. Lui, par exemple, avait changé. Au lieu du gros père Guillaume, c'était un petit homme maigre et réservé, mais en y regardant de près, c'était la même physionomie effacée de clerc laïque, le même regard curieux et indifférent à la fois, le même ton paterne :

— Que désire Monsieur ?

Je n'osai demander ni le directeur, ni le sous-directeur. Je me sentais embarrassé. Il me semblait porter au bout des bras deux poids énormes, qui n'étaient autres pourtant que mon volume d'herbier et ma boîte. Muet, troublé, je devais faire l'effet de quelqu'un qui revient de très loin et que personne, dans sa famille, ne reconnaît.

— Monsieur le directeur n'y est pas, fit le portier en manière d'explications.

Il me sembla qu'il me sauvait la vie.

— Ah, fis-je bêtement, tant mieux ! Je désirerais visiter le collège pour... pour y prendre des photographies ! C'est très pittoresque...

Cette baliverne parut pourtant assez plausible au bonhomme :

— Tiens, c'est une idée ! Justement, les élèves sont à la promenade avec ces messieurs. Vous ne serez dérangé par personne.

Il s'enfonça dans sa loge, où j'entrai après lui, et qui ne me parut guère non plus avoir été modifiée depuis un demi-siècle. C'étaient le même mobilier propre et usé, la même table en bois blanc, les mêmes chaises polies par le frottement des soutanes, les mêmes gravures de la Vierge et de Saint-Joseph suspendues aux deux côtés de la porte intérieure. C'était aussi la même odeur, cette odeur vaguement encensée de sacristie, qui emplit les maisons religieuses.

J'entrai donc. Pour être bref, je vous dirai que je reconnus tout, que rien n'était changé, que ni les cours, ni le préau couvert, ni la salle d'études, ni les classes,

ni le réfectoire, ni les dortoirs n'étaient changés. Pourtant, à mesure que j'avançais, une impression particulière m'envahissait. Tout me semblait plus petit qu'autrefois. Ainsi, les deux cyprès que j'aimais, pendant les longues heures d'étude, à regarder se balancer au loin par-dessus les masses de verdure et dont les cimes étaient si hautes, me parurent cette fois très bas et d'une maigreur désolée sur le grand vide gris du ciel. Les cours, jadis si larges que je parvenais à peine à faire rouler jusqu'à leur extrémité les boules en bois avec lesquelles nous jouions, se réduisaient maintenant à d'étroits boyaux dont je fis mélancoliquement le tour en quatre minutes, montre en main.

Il en fut de même pour d'autres détails. Je reconnaissais tout, mais tout s'était rapetissé, aminci, éteint. La chapelle où j'avais fait ma première communion et qui était restée dans mes souvenirs toute brillante de peintures, me parut bariolée avec un affreux mauvais goût. La galerie à ogives, où nous nous promenions par les temps de pluie, m'étonnait autrefois par ses dimensions colossales. Aujourd'hui, j'en touchais presque du doigt les voûtes mal cintrées, laides et étriquées. Un petit jardin réservé au directeur, et qu'emplissait jadis un parterre de fleurs, n'était plus qu'un étroit carré de terrain semé de gravier et qu'une vingtaine de tournesols attristaient de leurs panaches jaunes et flétris.

Quand j'eus parcouru le rez-de-chaussée, le portier m'offrit de me conduire en haut et de me montrer les dortoirs.

— Non, merci ! lui répondis-je.

La vérité est que je ne me sentais même pas la force de lever les jambes. Je me traînais. Je ne parvenais pas à comprendre qu'il y eût tant de laideur dans des choses que j'avais tant aimées. J'avais hâte de partir.

Au moment de franchir la porte basse qui met en communication la cour des grands avec celle des petits, il m'arriva d'oublier qu'il y avait une marche à monter. Mon pied buta, et cet accident m'ayant rendu attentif, je remarquai, piquée entre les briques, une frêle tige de *Renoncula silvestris*, assez commune dans la Creuse. Par habitude, je la cueillis et je m'assis un instant sur la marche pour la mettre dans ma boîte, car mon herbier me gênait. Et voilà que tout à coup, ma boîte ouverte sur mes genoux, je restai immobile, avec ma petite herbe entre les doigts. Je venais, sous l'impulsion des idées tristes qui m'avaient assailli, de voir en face de

moi, sur le mur gris de la cour, ma propre image ; oui, pendant une seconde je me vis moi-même, sur les pierres verdâtres, avec mon herbier, ma figure vieille, mes jambes cagneuses, mon habit trop large, mes pantalons en tire-bouchon, et mes souliers de paysan. Et je me parus si ancien, si usé, tellement ruiné et abandonné de la vie, que je me rejetai en arrière, pris d'une sorte d'asphyxie, comme si le démon même des choses vieilles et radoteuses m'eût serré à la gorge en me criant : « Mais meurs donc, vieille ruine ! Meurs donc ! »

Quand je me levai, j'étais brisé, tout peureux comme un petit enfant. Je rassemblai à la hâte mes herbes, ma boîte, mon in-folio, et je filai. Et pour vous prouver combien nous restons, malgré les années, toujours affreusement sensibles aux moindres blessures de la vie, je ne fis, pendant le trajet jusqu'à la porte extérieure, que me demander machinalement comment ma pauvre existence, si longue, n'avait pu me servir qu'à remplir de vieilles herbes des feuilles de papier. Dehors je pleurai.

— Bah, ce sont des larmes bêtes, fit-il avec un haussement d'épaules. Parlons plutôt d'autre chose, ou du moins de la même chose dans d'autres circonstances.

Vous savez que je ne suis pas marié. J'ai toujours été un peu vif auprès des femmes, mais la dernière fois qu'il m'est arrivé de parler de trop près à l'une d'elles, ç'a été en 1888, il y aura bientôt dix ans. J'en avais alors 67, et, quoique vieux, je vous affirme que l'idée de la vieillesse était bien la dernière qui me preoccupât. Vous allez voir comment j'y fus brusquement ramené. C'est très court et très simple.

Nous étions à la fin de je ne sais quelle séance de l'Académie. Il pleuvait. Mon collègue et ami Gauchon m'offrit une place dans sa voiture, où l'attendait sa jeune femme. Mais, au dernier moment, lorsque j'étais déjà monté, il se ravisa et me pria de l'excuser, s'il ne m'accompagnait pas. Il avait quelque chose à faire rectifier dans le procès-verbal du secrétaire.

— Allez, nous dit-il. Je reviendrai en tramway.

Nous partîmes. Madame Gauchon était âgée d'une trentaine d'années, avenante et discrète, mais un peu molle et probablement peu redoutable lorsqu'on savait s'y prendre.

Je n'y pensais pourtant guère quand nous commençâmes notre trajet. A nous autres savants, les élytres

d'un scarabée nous causent plus de distractions que bien des têtes de jolies femmes. Pendant dix minutes, je l'entretins de mes travaux scientifiques. Elle m'écoutait gentiment, avec une curiosité naturelle qui me charmait, répondant à mes observations par de petits hochements de tête auxquels je trouvais beaucoup de grâce. Puis, à un certain moment, que voulez-vous ! j'ignore comment cela se fit, je changeai tout à coup de conversation. La nuit venait. Dans l'ombre, sa figure, d'une pâleur chaude et frissonnante, devenait d'une séduction infinie. Je me mis donc à lui parler, oh, lentement, à voix basse, comme si j'avais eu son mari derrière moi. Croyez-vous qu'elle se fâchât ? Non, de sa même petite voix douce, elle m'entretenait des incidents insignifiants de la route :

— Tenez, ce magasin de modes, comme il est bien éclairé !

— Oh, cette pluie !

— Ce sera bien commode, quand nous aurons le Métropolitain !

Je devenais pressant. Collé contre elle, je sentais tout le parfum de sa fine et attirante personne m'alanguir. Ses genoux frôlaient les miens. Enfin je l'embrassai ! Eh bien, mon ami, elle ne se défendit pas. Elle ne sourit même pas. Elle se contenta de replier sa robe sous ses genoux, de rajuster son chapeau que j'avais dérangé, et de me dire de sa jolie voix calme :

— Tenez, le pavage en bois est encore ce qu'il y a de mieux.

Ce fut tout. Pas l'ombre d'une velléité de blâme. Y avait-elle seulement pensé ? Sur le moment, connaissant l'hypocrisie des femmes, je m'y trompai. Je la crus infiniment rusée. Aujourd'hui, je pense autrement. Elle était sincère. Mais, alors, ma souffrance n'en fut pas moins vive. A vrai dire, ce n'était pas une souffrance, mais quelque chose de plus ou de moins, de moins large, moins saignant, mais plus aigu, plus aigre, plus amer.

— Ah oui ! répondis-je faiblement à sa réflexion saugrenue, et je me rejetai dans mon coin, aplati et pensif. Je crus même que j'allais m'endormir. On avait soufflé sur ma passion, et elle s'était éteinte, là, tout de suite, comme une chandelle de deux sous.

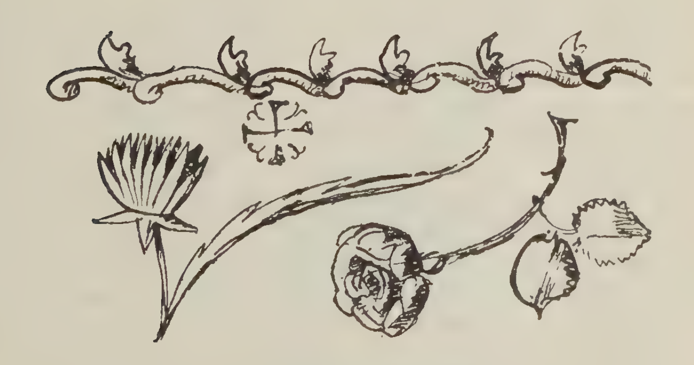
Je me sentais plus honteux, plus ridicule que si dix mille personnes m'avaient vu. Et même dans cette honte, il y avait une nuance qui ne vous échappera

point. Ce n'était pas ce sentiment violent, essentiellement réactif qui fait que, lorsqu'on est jeune, on se redresse sous la piqûre. Non. Je restai veule, mou, dégonflé, comme une vessie, chiffonné et flasque comme une vieille défroque. Tout bête, je continuai à la regarder, au lieu de me cacher sous la banquette, ainsi que j'aurais dû le faire. Ainsi avachi, je devais lui produire l'effet de quelque polichinelle mort, ses deux bosses rentrées. Mais au fait, lui faisais-je même l'effet de quelque chose? Elle n'eut pas du moins l'esprit ou la bêtise de le montrer. De sa même petite voix douce, sucrée, elle m'assomma de ses réflexions insipides sur les fiacres qui passaient, sur les chiens, sur les boutiques, sur le temps, sur la boue. J'en vins à me considérer moi-même comme moins intéressant que les éclaboussures de crotte dont les autres voitures aspergeaient la nôtre, à la hauteur de mon nez. Que voulez-vous! avant cette aventure, j'étais vieux, mais après je me *sentis* vieux, oh! horriblement usé, fini, propre a rien. Depuis lors, je ne parle plus aux dames.

Il se leva avec un mouvement d'humeur, et nous reprîmes silencieusement le chemin de sa maison, où j'étais retenu, ce soir-là, pour dîner et faire ensuite avec lui quelques recherches savantes.

Devant nous, le vent d'automne chassait les feuilles mortes.

PAUL FOURNIER.



SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite* [1])

—

LIVRE II

CHAPITRE Ier

GENÈSE

Sommaire. — Le vieil Andréas Futteral et Gretchen sa femme : leur home paisible. Venue d'un mystérieux étranger qui dépose chez eux un petit enfant, le futur Herr Diogenes Teufelsdrœckh. Arrière-tendresses de l'enfant pour son Père inconnu. Souverain pouvoir des Noms et de l'usage de donner des Noms. Diogène un florissant Enfant.

Sous le rapport psychologique, il peut être permis de douter qu'il y ait beaucoup d'éclaicissements à retirer de la naissance et de la généalogie, quelque minutieusement qu'on les scrute. Néanmoins, de même que dans tout phénomène le Commencement demeure toujours le plus notable moment ; de même, au sujet de tout grand homme, nous n'avons pas de cesse que, pour notre profit scientifique ou non, nous n'ayons absolument élucidé toutes les circonstances de sa prime apparition sur cette Planète, et de quelle manière il fit son Entrée en Public. Que ce premier Chapitre soit donc consacré à la Genèse de notre Philosophe-des-Habits. Malheureusement, Teufelsdrœckh nous paraît être d'une extraction fort obscure ; on se demande, pour ainsi dire, s'il est d'aucune extraction : de sorte que cette Genèse de Teufelsdrœckh ne peut en réalité rien être autre chose qu'un Exode, je veux dire un passage de l'Invisible au Visible ; on va assister ici au début de cet Exode.

---

(1) V. *Mercure de France*, Nos 71, 72, 74, 76, 77.

« Dans le village Entepfuhl » (1), écrit-il, dans l'Enveloppe au signe de la *Balance*, sur divers papiers, que nous classons avec difficulté, « vivaient Andréas Futteral et sa femme; sans enfants, dans une paisible retraite, et gais, bien que maintenant sur l'âge. Andréas » avait été Sergent de grenadiers, et même Instructeur » régimentaire, sous Frédéric le Grand; mais à présent, » quittant la hallebarde et la férule pour la bêche et la » serpette, il cultivait un petit Verger, du produit duquel il vivait, nouveau Cincinnatus, non sans dignité. » Des fruits, la pêche, la pomme, le raisin, et autres variétés venaient en leur saison; le tout bien vendu par » Andréas : le soir, il fumait abondamment, ou faisait » la lecture, ainsi qu'il seyait à un Instructeur régimentaire, et racontait aux voisins, qui voulaient écouter, » la victoire de Rosbach; et comme quoi Fréderic l'Unique (*der Einzige*) lui avait une fois parlé, de ses » propres royales lèvres, avait daigné lui dire, comme » Andréas en faction demandait le mot de passe : » « *Schweig, Du Hund* (la Paix, animal)! » avant » qu'aucun de ses aides-de-camp eût pu répondre. « *Das* » *nenn'ich mir einen Kœnig*! (voilà ce que j'appelle un » Roi!) », eût alors volontiers ajouté Andréas : « Mais la » fumée de Kunersdorf (2) lui piquait encore les yeux. »

« Gretchen, la ménagère, séduite, comme Desdémona, par les actions d'éclat plutôt que par les yeux de » son Othello, aujourd'hui vétéran, ne vivait pas dans » une subordination complètement militaire; car,

(1) *Entepfuhl*, c'est-à-dire *Mare-aux-Canards*, nom qui exprime l'étroit théâtre où s'accomplit notre vie terrestre. Ce nom de village imaginaire, fait remarquer M. Emile Montégut (dans un fort travail sur Carlyle, qui, malgré sa date (1849), serait aujourd'hui nouveau) est inventé par Carlyle (comme la ville de *Weissnichtwo*, *N'importe-Où*) à l'instar des principautés de Jean-Paul Richter.

(2) « Mais la fumée... etc », ceci explique, pour Andréas, la brusquerie de Frédéric, encore énervé par le souvenir de sa défaite de Kunersdorf (6 août 1759). Ce passage permet de penser que Carlyle était déjà attiré par cette figure de Frédéric le Grand dont il devait, vers la fin de sa carrière, écrire l'histoire. « Le peu que le XVIII[e] siècle a pensé, dit-il, c'est par Rousseau; le peu qu'il a fait, c'est par Frédéric. » Si, dans cet âge d'incroyance, Rousseau est le Héros spirituel, Frédéric est le Héros pratique, qui n'a d'autre moyen que la guerre de faire prévaloir l'intelligence, la liberté, la paix, enfin. D'où le juron à double entente ci-dessus rapporté. — Le mot de passe? *Schweig' Du Hund! La Paix, animal!* Nous devons, du reste, d'autant plus insister sur ces paroles, que Carlyle les signale, dans l'*Index* qui accompagne SARTOR, comme caractéristiques de Frédéric le Grand (symbolic glimpse of Frederick the Great).

» comme le disait Andréas : la femme n'est pas faite » pour la manœuvre (*wer kann die Weiberchen dressiren*) : néanmoins elle l'aimait dans son cœur, pour » sa valeur et pour sa sagesse; un Sergent de grenadiers prussiens, un Instructeur régimentaire était, » pour elle, un peu bien autre chose qu'un Cicéron » et un Cid : ce que l'on voit, avec l'impossibilité » de voir au-delà, est à peu près l'infini. D'ailleurs, » Andréas n'était-il pas réellement un homme d'ordre, » de courage, de foncière droiture (*Geradheit*); un » homme qui comprenait la *Géographie* de Büsching, » qui avait participé à la victoire de Rosbach, et été » laissé pour mort dans la camisade d'Hochkirch? La » bonne Gretchen, malgré tous ses tracas, veillait sur » lui, l'entourait de sa sollicitude, comme seule une » vraie ménagère le peut faire : assidûment elle cuisinait, et cousait, et nettoyait pour lui; de sorte que » toute l'habitation avec ses dépendances, sans parler » du vieux sabre militaire et du bonnet de grenadier » qui y étaient appendus à des patères d'honneur, » avait toujours un aspect orné et gai. C'était un » spacieux Cottage peint, enfoui dans des arbres fruitiers et des arbres de haute futaie, des ifs et des » chèvrefeuilles; il s'élevait, bariolé, du milieu des pelouses rases et des floraisons dont le fouillis envahissait jusqu'aux fenêtres; sous les larges saillies du toit, » rien que des outils de jardinage, rassemblés là en piles » méthodiques, à l'abri de la pluie, et des sièges où, par » les nuits d'été, un Roi eût voulu s'asseoir et fumer, et » se dire qu'il était là chez lui. Telle était le *Bauerngut* » (la Ferme) que Gretchen avait apporté à son vétéran, » dont les bras nerveux et le talent de jardinier, longtemps inemployé, en avaient fait ce qu'on vient de » voir.

« Ce fut dans cet ombreux nid humain, un doux soir » jaunissant, à la brune, alors que le Soleil, caché, il » est vrai, pour la mare aux canards d'ici-bas, passait » cependant, visible et radiant, par la céleste Balance » (*Libra*), ce fut là qu'un Etranger à l'aspect vénérable » entra; avec un grave salut, il surgit devant le vieux » ménage assez étonné. Il était tout enveloppé d'un » large manteau; l'ouvrant sans autres pourparlers, il » en retira et déposa quelque chose qui semblait une » corbeille, recouverte de perse verte; disant pour toute » explication : *Ihr lieben Leute, hier bringe ein unschætzbares Verleihen; nehmt es in aller Acht, sorgfæltigst be-*

» *nützt es : mit hohem Lohn, oder wohl mit schweren Zin-*
» *sen, wird's einst zurückgefordert.* « Bonnes gens, il y a
» là pour vous un inappréciable Prêt; prenez-en bien
» soin, ne vous en servez qu'à bon escient : il vous en
» sera demandé compte un jour, et alors ce sera pour
» vous ou une haute récompense, ou un lourd châti-
» ment. » Proférant ces singuliers mots d'une voix écla-
» tante, sonore comme une cloche, d'une voix qu'on ne
» pouvait plus oublier, l'Etranger se retira gracieuse-
» ment; et avant qu'Andréas ou sa femme, béant dans
» l'attente d'un miracle, eussent eu le temps de tourner
» une question ou une réponse, il avait disparu. Dehors,
» il ne fut pas plus possible de voir ou d'entendre quoi
» que ce fût de lui; il s'était évanoui dans les fourrés,
» dans la brune; la porte du Verger restait tranquille-
» ment fermée : l'Etranger était bien parti une fois pour
» toujours. Toute l'affaire s'était passée si soudaine-
» ment, dans le calme d'un crépuscule d'automne, si
» doucement, que le ménage Futteral pouvait prendre
» tout cela pour un jeu d'imagination, ou pour quelque
» visite d'un authenthique Esprit : n'eût été cette Cor-
» beille à perse verte, — un de ces objets que n'appor-
» tent d'ordinaire ni jeux d'imagination, ni authenti-
» ques Esprits, — toujours étalée, visible, tangible, sur
» la petite table de leur salle à manger. Le couple in-
» trigué, à la lueur de la chandelle maintenant, s'em-
» pressa de tourner son attention sur cette corbeille.
» Soulevant le voile vert, pour voir quel trésor sans
» prix cela pouvait bien cacher, ils trouvèrent, en une
» couche de duvet et de riches langes blancs, non le
» Diamant de Pitt (1) ou le Joyau des Habsbourgs,
» mais, très doucement endormi, un petit Enfant rose !
» Il y avait, en outre, un rouleau de Frédérics d'or,
» dont on n'a jamais publiquement su le montant exact;
» puis un *Taufschein* (Acte de baptême), où l'on ne
» pouvait malheureusement rien déchiffrer, hors le
» Nom même; pas d'autre document, aucune autre
» espèce d'indication.

« Il fut inutile de s'étonner et de conjecturer, aussi
» bien sur le moment que toujours depuis. Nulle part
» dans Entepfuhl, le lendemain ou le surlendemain, il
» ne transpira de nouvelle qui pût se rapporter à quel-

(1) Ce diamant de Pitt est pareillement mentionné par Jean-Paul dans la *Vie de Fibel* (ouvrage traduit par Carlyle), au chapitre VIII. Il appartint au premier des Pitt, Thomas Pitt, Gouverneur de Madras.

» que figure ressemblant à l'Etranger; et quant à un
» Voyageur qui avait traversé la ville voisine sur un
» mail à quatre chevaux, on ne pouvait lier ce fait à
» cette Apparition que par une hypothèse gratuite. En
» attendant, pour Andréas et sa femme, le grand pro-
» blème pratique était celui-ci : Que faire de ce petit
» Enfant rose endormi ? Au milieu d'ébahissements et de
» curiosités, qui durent cesser, sans que rien fût venu
» les satisfaire, ils résolurent, ce que nécessairement en
» pareil cas de braves gens charitables doivent résou-
» dre : d'élever ça, fût-ce au laitage, d'en faire un être bon,
» et si possible un homme. Les Cieux bénissaient leur
» pieuse entreprise : c'est ainsi que ce mystérieux Indi-
» vidu a toujours eu depuis une place à lui dans cet
» Univers visible, toujours quelque portion de nourri-
» ture, de logement, et du terrain de la parade de ce
» monde : et que dans la plénitude maintenant de son
» développement physique, et de ses faculté et connais-
» sance du bien et du mal, il enseigne, lui, HERR DIO-
» GENES TEUFELSDRŒCKH, ou est prêt à enseigner, et
» peut-être non tout à fait sans résultat, dans la nou-
» velle Université de Weissnitchwo, la nouvelle Science
» des Choses en général. »

Ici, notre Philosophe déclare, ce qui nous semble tout naturel de sa part, que ces faits, pour la première fois communiqués par la bonne Gretchen Futteral, comme il était dans sa douzième année, « produisirent
» sur son cœur et son imagination d'enfant une impres-
» sion tout à fait ineffaçable. Qui pouvait être », dit-il,
« ce vénérable Personnage qui se glissa dans le Verger
» du Cottage, à l'époque où le Soleil était sur la cons-
» tellation de la Balance, et puis, comme sur les ailes
» d'un esprit, de nouveau se glissa dehors ? Souvent,
» depuis, le désir d'une réponse en moi s'est agité, un
» inexprimable désir plein d'amour et de tristesse.
» Toujours, dans mes détresses et mon isolement, mon
» imagination s'est tournée, nostalgique (*sehnsuchts-*
» *voll*), vers ce Père inconnu, qui peut-être loin de moi,
» peut-être près, de toute façon invisible, aurait pu
» me prendre sur son sein paternel, pour m'y tenir à
» l'abri de mainte douleur. O Père bien-aimé, as-tu
» continué, séparé de moi seulement par les minces
» voiles pénétrables de l'Espace terrestre, à errer
» parmi la presse de l'existence ? Ou bien m'es-tu caché
» par ces voiles, autrement épais, de la Nuit Eternelle,
» du Jour Eternel plutôt, qu'il est inutile que mes yeux

» mortels et mes bras étendus s'efforcent d'atteindre ?
» Hélas, je ne sais pas, et en vain me tourmenté-je pour
» savoir. Bien souvent, le cœur bercé d'une illusion,
» j'ai pris pour toi maint Inconnu de noble aspect ; avi-
» dement, avec un infini respect, je m'en suis approché ;
» mais une fois de plus j'en étais repoussé, une fois
» de plus ce n'était point toi.

« Et pourtant, ô Homme né de la Femme », crie l'Autobiographe, dans une de ses soudaines Voltes, « en
» quoi mon cas est-il particulier ? As-tu, plus que moi,
» un Père que tu connaisses ! L'Andréas et la Gretchen,
» l'Adam et l'Eve, qui t'introduisirent dans la Vie, et
» quelque temps t'y nourrirent de lait et de bouillie,
» ceux que tu nommes Père et Mère ; ceux-là ne furent,
» comme les miens, que tes père et mère nourriciers :
» le vrai Principe, le vrai Père est dans le Ciel ; tu ne
» le verras jamais avec les yeux du corps, mais unique-
» ment avec le regard de l'âme. »

« Le petit voile vert », ajoute-il, parmi force choses analogues de morale, force dissertations embrouillées,
« je l'ai encore ; encore plus inséparablement le Nom,
» Diogène Teufelsdrœckh. Du voile nul indice à retirer :
» une pièce de soie de perse pareille à des milliers d'au-
» tres, complètement fanée maintenant. Sur le Nom,
» j'ai souvent médité et conjecturé ; mais sans y pou-
» voir trouver non plus le mot de l'énigme. Je dois hé-
» siter à croire qu'il fut le nom de mon Père incon-
» nu. J'ai fait inutilement des recherches dans tous les
» Armoriaux de l'Empire allemand et de l'étranger, et
» dans toutes sortes de contrôles (*Prœnumeranten*), de
» Listes de Recrutement, et autres catalogues de Noms ;
» malgré la foule de Noms extrordinaires que nous
» avons en Allemagne, le nom de Teufelsdrœckh nulle
» part ne se rencontre, excepté comme accolé à ma pro-
» pre personne. Et puis, que peut signifier ce prénom de
» Diogène bien plus païen que chrétien ? Ce vénérable
» porteur de corbeille voulut-il, par une telle désigna-
» tion, symboliser ma destinée, ou exprimer, à cette
» occasion, son humeur maligne ? Peut-être cela, peut-
» être les deux. O Père né sous une mauvaise étoile, toi
» qui dus, comme l'Autruche (1), abandonner à lui-

(1) On sait que l'autruche ne fait pas de nid. Plusieurs femelles se réunissent et pondent, dans un même trou de sable, chacune quantité d'œufs, qui n'ont pas besoin d'être couvés, du moins sous la zone torride.

» même ton malchanceux rejeton, et t'en remettre, de » le couver, aux seules célestes influences du Sort, » peut-il avoir été doux, le Pélerinage qui fut le tien ? » Tu auras été en proie à la Malechance ; ou, pour dire » vrai, à la pire forme de la Malechance, à la Méconduite (1). Souvent mon imagination t'a vu, dans ta » dure bataille de vie, balloté, secoué, meurtri, enchainé » des pieds et des mains, déconcerté, exaspéré de toi-» même et des autres, par le Génie-du-Temps (*Zeitgeist*), » si bien qu'une fureur désordonnée finit par boulever-» ser l'âme qui te fut donnée originellement bonne ; et » que tu ne réussis, dans tout cela, qu'à laisser en moi » un appel indigné à l'avenir, et un vivant verbe de Pro-» testation contre le Diable, ainsi qu'est bien nommé » ce Génie-du-Temps, non seulement d'un Temps don-» né, mais du Temps même, de la Durée ! Cet Appel et » cette Protestation, puis-je maintenant modestement » ajouter, ne furent peut-être pas tout à fait perdus en » l'air.

« Car vraiment, comme Walter Shandy (2) souvent y » insistait, il y a beaucoup, presque tout même, dans les » Noms. Le Nom est le tout premier Vêtement dont » s'enveloppe le Moi visitant la Terre ; à qui, dès lors, » il se colle plus tenacement (il y a des noms qui ont » duré près de trente siècles) que la peau même. Or, » quelles mystiques influences ne pénètrent pas, par » lui, du milieu, dans le sujet, jusqu'au plus intime du » sujet ; spécialement dans ces plastiques premiers » temps, où tout l'être est encore enfant, malléable, et

(1) Misconduit, Méconduite, et non Inconduite, le beau sens philosophique de ce dernier vocable étant, depuis M. de Monthyon, complètement faussé. Le mot Inconduite, ainsi gâté, ne suffit plus du tout, quand il faut rester placé au point de vue des idées de Carlyle. Le mot *Méconduite,* au contraire, peut fort bien entrer dans le vocabulaire affecté à la théorie (dont il s'agit encore dans ce passage) de l'identité de la Force et du Droit, du Pouvoir actif et inné (*Might, Thatkraft*) et du Droit, — en ceci qu'il exprime, par son préfixe, les obstacles, les déviations apportées par les circonstances extérieures (aussi bien qu'intérieures) au normal développement de ce Pouvoir inné et virtuel qui tend toujours à devenir, par réalisation, le Droit. — « Les droits, dit Carlyle, je me permettrai de les appeler des pouvoirs correctement articulés. C'est une terrible affaire que de les exprimer correctement. Cependant, il doivent l'être ; le temps vient pour eux, la nécessité presse, et, avec d'énormes difficultés et nombre d'expériences, ils doivent enfin s'établir... Le pouvoir et le droit diffèrent terriblement *d'heure en heure,* seulement, *donnez-leur le temps*, et vous trouverez qu'ils sont identiques. »

(2) On sait que Walter Shandy est une des principales figures du roman humoristique de Sterne : *Vie et Opinions de Tristram Shandy.*

» où l'invisible semence va croître en un arbre à l'uni-
» versel ombrage ! Les Noms ? si je montrais l'influence
» des Noms, qui sont le plus important de tous les vê-
» tements, je serais un nouveau Trismégiste, et plus
» grand que l'autre. Non seulement toute Parole ordi-
» naire, mais la Science, la Poésie elle-même n'est
» autre chose, à bien y regarder, qu'une *Nominali-*
» *sation* appropriée. Le premier travail d'Adam fut de
» donner des noms aux Apparences naturelles ; quel est
» encore le nôtre, que sa continuation ? quelles que
» soient les Apparences : végétaux exotiques, organis-
» mes, mécanismes, étoiles ou mouvements d'étoiles
» (comme dans la Science) ; ou (comme dans la Poésie)
» passions, vertus, calamités, attributs de Dieu, Dieux ?
» — Dans un sens très clair, le Proverbe dit : *Traitez*
» *quelqu'un de voleur, et il volera ;* ne pouvons-nous pas
» dire presque dans le même sens : *Appelez quelqu'un*
» *Diogène Teufelsdrœckh, et il ouvrira les arcanes de la*
» *Philosophie des Habits ?*

« En attendant, le Diogène en herbe, fort ignorant,
» comme les autres, de son Pourquoi ou de son Com-
» ment, ouvrait ses yeux à la bienveillante Lumière ;
» étalant les dix doigts de ses mains et de ses pieds ;
» observant, tâtant, éprouvant ; en un mot, avec ses
» Cinq Sens, davantage encore avec le Sixième Sens de
» son Appétit, et toute une foule de Sens intérieurs, spi-
» rituels, mi-éveillés, s'efforçant journellement d'acqué-
» rir pour lui-même quelque notion de cet étrange Uni-
» vers où il était arrivé, quelle que pût y être sa tâche.
» Infinis étaient ses progrès ; ainsi au bout d'une quin-
» zaine de mois, il put accomplir le miracle de — la Pa-
» role ! Former une jeune Ame, n'est-ce point comme
» couver un (céleste) Œuf nouveau ; où tout est encore
» informe, sans pouvoir ; mais où, par degrés, les élé-
» ments et les fibres organiques se développent à tra-
» vers l'albumine aqueuse ; jusqu'à ce que de la Sensa-
» tion vague pousse la Pensée, poussent l'Imaginative
» et la Force, et que nous ayons les Philosophies, les
» Dynasties, et jusqu'aux Poésies et aux Religions !

« Le jeune Diogène, ou plutôt le jeune Géniot (1), car
» dans leur tendresse ils lui avaient donné ce dimi

(1) *Gneschen* : diminutif allemand de Diogène. Equivalent françai Gène, Géniot, Nioge, etc. — Il y a, dans ce diminutif, un peu l'intonation de notre locution : Enfant prodige, jeune prodige.

» nutif, marchait résolument vers ces hauts accomplis-
» sements, par de rapides et faciles étapes. Les Futte-
» rals, pour éviter de vaines paroles, et par précaution,
» d'ailleurs, au sujet du rouleau de Frédérics d'or, ré-
» pandirent que c'était un petit neveu ; l'orphelin de la
» fille d'une sœur, soudainement décédée, loin, en Prus-
» se, au pays natal d'Andréas ; et de qui, aussi bien que
» de son veuf indigent et chagrin, on savait assez peu
» de chose à Entepfuhl. Insouciant de tout cela, le nour-
» risson se mit à son laitage, et profita. J'ai entendu
» parler de lui comme d'un enfant silencieux, gardant
» fort ses pensées pour lui-même ; et qui surtout
» criait rarement, si ce n'est jamais. Il sentait déjà toute
» la valeur du temps ; qu'il y avait pour lui d'autre
» besogne à tailler que de geindre. »

Tels sont, après les plus pénibles recherches et collation dans ces confuses paperasses, tous les renseignements que nous pouvons recueillir sur la généalogie de Herr Teufelsdrœckh. A peu de lecteurs ils peuvent plus qu'à nous-même sembler insuffisants et énigmatiques. Le Professeur, chez qui, il faut le dire, nous démêlons de plus en plus un certain tour satirique et une profonde veine cachée de sarcastique fantaisie, est pour le moment de bonne foi, et nous ne douterons pas de lui : mais ne semble-t-il pas concevable que lui-même ait été trompé par la « bonne Gretchen Futteral », ou peut-être par quelqu'autre partie interessée ? Si ces feuillets, traduits ou non, parvenaient jamais jusqu'au Cabinet de Lecture d'Entepfuhl, peut-être cela provoquerait-il, de la part de quelque habitant cultivé de ce district, l'apport d'éclaircissements. Bien plus, puisque les Livres, comme d'invisibles pionniers, pénetrent tout le globe habitable, et que Tombouctou même n'est pas à l'abri de la Littérature Anglaise, quelque exemplaire ne peut-il tomber même dans les mains du mystérieux Etranger qui apporta cette corbeille, lequel existe peut-être encore, dans un âge très avancé ; et le forcer doucement à se découvrir ; à réclamer ouvertement un fils, de qui tout père peut être fier ?

CHAPITRE II

IDYLLE

Sommaire. — Heureuse Enfance ! Entepfuhl : Choses vues, ouïes, expérimentées par l'enfant Teufelsdrœckh ; leur multiple enseignement. L'Education : ce qu'elle peut faire, ce qu'elle ne peut pas faire. L'Obéissance, notre universel devoir

et notre universelle destinée. Géniot voit la bonne Gretchen prier.

« Heureux temps de l'Enfance ! » s'écrie Teufelsdrœckh : « Bienfaisante Nature, qui pour tous es une » mère pleine de bonté ; qui visites d'un rayonnement » auroral le taudis du miséreux ; et qui as pourvu ton » Nourrisson de moelleux langes faits d'Amour et d'Es- » poir infini, où il se fortifie et sommeille, bercé des » songes les plus doux ! Si le paternel Cottage nous » retient encore enfermés, son toit nous est encore un » abri ; avec un Père nous avons jusqu'à présent un » prophète, un prêtre et un roi, et une Obédience qui » nous affranchit. Le jeune esprit s'est éveillé du sein » de l'Eternité, et il ne sait pas ce que nous entendons » par Temps ; le Temps n'est pas encore un courant » tumultueux et rapide ; mais un joyeux océan enso- » leillé ; les années sont pour l'enfant des siècles : ah ! » le secret de la Vicissitude, de ce dépérissement plus » ou moins rapide, de cet écroulement perpétuel de l'u- » niversel édifice des choses et des êtres, depuis la » montagne de granit jusqu'à l'homme ou à l'éphémère, » ce secret est encore inconnu ; et dans un immobile » Univers, nous goûtons ce qui, par la suite, dans cet » Univers devenu vertigineux, nous est à jamais refusé, » le baume du Repos. Continue de dormir, bel Enfant, » car ton long et rude voyage t'attend bientôt ! Encore » un peu de temps, et toi aussi tu ne dormiras plus, et » tes songes eux-mêmes seront des façons de batailles ; » toi aussi, il te faudra, comme le vieil Arnauld, dire en » une austère patience : « le Repos ? le Repos ? N'au- » rai-je pas toute l'Eternité pour me reposer ? » (1) Cé- » leste Népenthès ! un Pyrrhus a beau conquérir des » empires, un Alexandre saccager le monde, il ne te » trouve point ; mais tu es, un jour, doucement des- » cendu, de ton propre mouvement, sur les paupières, » sur le cœur de tout enfant de la femme. Car dormir et » vivre sont tout un encore : le beau Jardin-de-la-Vie » bruit infini tout autour, et partout c'est l'odeur de la » rosée, et le bourgeonnement de l'Espérance. Mais si » ces bourgeons, trop brûlés de gelées deviennent fleurs, » dans la jeunesse, ils ne donneront, dans la virilité, » qu'un fruit à l'écorce amère, hérissé de piquants, et » dont bien peu savent trouver le noyau. »

(1) Une autre version attribue ces paroles à Nicole, à qui un ami exprimait le désir de se reposer de leurs luttes perpétuelles.

C'est sous ce jour couleur de rose que notre Profes seur, selon l'habitude des Poètes, revoit son enfance ; il s'étend donc avec une minutie presque fastidieuse sur les détails avérés de cette enfance (sans parler de force autres vagues choses d'ordre oratoire). Nous apprenons que le village d'Entepfuhl « s'égaillait à l'abandon » par des pentes boisées ; que le Verger paternel le flanquait, du bas, comme un extrême avant poste ; que le petit Kuhbach ruisselait doucement auprès, parmi la hêtrée, pour s'en aller, de rivière en rivière, dans le Danube' dans la Mer Noire, dans l'Atmosphère et dans l'Univers ; et comme quoi « un bon vieux Tilleul », déployé tel qu'un parasol de vingt aunes de rayon, dominant toutes les autres frondaisons, s'élevait, pareil à une tour, dans la place centrale, *Agora* et *Campus Martius* du Village, ainsi que son Arbre Sacré ; et comme quoi les vieillards se tenaient devisant sous son ombrage (souvent écoutés avidement par Géniot), et s'y reposaient les travailleurs lassés, y jouaient les enfants inlassés, et souvent y dansaient jeunes filles et garçons au son du chalumeau. «Glorieux crépuscules d'été », s'écrie Teufelsdrœckh, « quand le Soleil, comme un » superbe Conquérant et un Impérial Maître, s'en allait » avec son blason de pourpre et d'or, et toute sa garde » du corps de Couleurs Prismatiques aux vêtements de » feu ; et que les briquetiers fatigués de cette Terre » d'Argile (1) pouvaient à la dérobée s'éjouir un instant, » sous la douceur complice des premières Etoiles ! ».

Viennent ensuite de longs détails sur les *Weinlesen* (les Vendanges), sur la Fête de la Moisson, la Christmas, et ainsi de suite ; puis toute la série des jeux de la marmaille d'Entepfuhl, lesquels ne diffèrent apparemment qu'en de simples détails superficiels de ceux des autres pays. De tout cela, pour des raisons fort claires, nous ne dirons rien ici. Qu'importe au monde les exploits de notre Philosophe encore en miniature sous ce « bon vieux Tilleul ? » Et même, où est l'utilité de réflexions pratiques comme celles-ci ? « Dans tous les » jeux d'Enfants, ne fût-ce que dans leur exubérance » à casser et à détériorer, vous discernerez un instinct » créateur (*schaffenden Trieb*) : le Mâle sent qu'il est » né Homme, que son sort est de travailler. Le plus » beau présent que l'on puisse lui faire est un Outil ; que » ce soit un couteau ou une arbalète, pour cons-

(1) ... And the tired brickmakers of this clay Earth...

» truire ou pour détruire ; de toutes façons, c'est pour » travailler, pour opérer des Changements. Dans les » jeux en commun d'adresse ou de force, l'Enfant » s'exerce à la Coopération, pour la guerre ou la paix, » comme gouverneur ou gouverné : la petite fille, elle, » en prévision de sa destinée domestique, se plaît de » préférence aux Poupées. »

Peut-être, cependant, pouvons-nous transcrire cette anecdote, eu égard à celui qui la relate : « Mes premiers » habits de petit garçon étaient de serge jaune ; ou » plutôt devrais-je dire mon premier habit de petit » garçon était façonné d'un seul tenant, prenant du col » aux chevilles, un simple corps avec quatre mem- » bres (1) : façon dont j'étais alors bien peu en mesure » de deviner le sens architectural, encore bien moins » la signification morale ! »

Plus gracieux est le petit tableau suivant : « Les » beaux soirs, j'avais l'habitude d'emporter mon souper » (une bouillie de mie de pain et de lait), et de le man- » ger en plein air. Au faîte du mur du Verger, que je » pouvais atteindre en grimpant, ou encore plus aisé- » ment si mon père Andréas voulait dresser l'échelle à » élaguer, mon couvert était mis : et là, par maint cou- » cher de soleil, les yeux, vers les lointaines Montagnes » occidentales, j'ai pris, non sans charme, mon repas du » soir. Ces nuances d'or et d'azur, ce silence de l'Uni- » vers attentif en la chute du jour tout cela etait encore » pour moi langage hébreu ; je regardais pourtant les » belles Lettres illuminées, et j'avais égard à leur » dorure. »

Nous ne nous occuperons pas beaucoup de « sa petite amitié particulière pour le bétail et la volaille ». C'est peut-être ainsi qu'il a acquis « une certaine sympathie approfondie pour la Nature animée » : mais, demanderions-nous volontiers, quelqu'un a-t-il jamais vu, dans une collection de Documents biographiques, un morceau comme celui-ci : « C'était fort impressionnant » (*bedeutungsvoll*) d'entendre, de grand matin, la trompe » du Porcher ; et de savoir que tant d'heureux quadru- » pèdes affamés, de tous côtés, se ruaient à sa rencontre, » pour manger sur la bruyère ; ou de les voir au soir, » tous rentrer, avec de petits cris, presque en ordre mi- » litaire ; et, avec une parfaite correction topographique,

(1) Ce genre de costume est indiqué, par l'un des plus récents biographes de Carlyle, comme alors en usage en Ecosse.

» prendre successivement au petit trot, qui de droite, » qui de gauche, chacun par sa petite allée, vers son » toiton particulier ; jusqu'à ce que le vieux Kunz, » resté seul maintenant à l'entrée du village, soufflât » son dernier coup de trompe, et s'en allât se coucher. » Nous sommes habitués à aimer le Cochon principa- » lement sous forme de Jambon ; mais ces animaux » couverts de soie et au cuir épais ne manifestaient-ils » point là de l'intelligence, de la gaiete de caractère » peut-être même ; quoiqu'il en soit, une touchante con- » fiante soumission à l'Homme, qui, ne fût-il qu'un Por- » cher en caban rapiécé, et en braies de cuir aux tons » plutôt d'ardoise ou d'étain sali, est encore le Hiérar- » que de ce bas monde ? » (1)

Helvétius et sa séquelle soutiennent qu'un enfant de génie ressemble absolument à n'importe quel autre enfant, si ce n'est que certaines influences étonnamment favorables l'accompagnent à travers la vie, spécialement à travers l'enfance, et le font s'épanouir, tandis que les autres gisent étroitement repliés et restent des ganaches. Là, disent-ils, consiste toute la différence entre un Prophète inspiré et un Garde-chasse armé de son fusil à deux coups : l'homme intérieur, dans l'un, a été cultivé dans le sens d'un généreux développement ; annihilé, dans l'autre, peut-être par la vigueur de la digestion animale, et autres choses semblables, il s'est exsudé, évaporé, ou, tout au plus, il dort à présent, stagnant, sans possibilité de résurrection, au profond de son estomac. « De cette opinion », s'écrie Teufelsdrœckh, « aussi volontiers m'accommoderais-je que de » cette autre, qu'un gland pourrait, suivant les favora- » bles ou défavorables influences de sol et de climat, » devenir un chou, ou la graine de chou un chêne.

« Néanmoins », continue-t-il, « je reconnais, moi » aussi, la presque omnipotence des culture et nourri- » ture premières : elles nous donnent soit un maigre » buisson parasite, soit un arbre haut comme une tour, » au vaste ombrage ; un chou jaune et chlorotique, ou » un chou mangeable, frais et luxuriant. Pour dire vrai, » il est du devoir de tous les hommes, spécialement de » tous les philosophes, de noter attentivement les ca-

(1) Il est malaisé de sentir ici s'il s'agit simplement d'une impression d'enfance, ou d'un sarcasme. Nous croyons pourtant démêler dans ce passage comme une ébauche du lugubre « Catéchisme des Cochons », formulé dans *Latter day Pamphlets* (*jesuitism*).

» ractéristiques circonstances de leur Education, quelles
» la favorisèrent, quelles l'entravèrent, quelles la mo-
» difièrent de façon ou d'autre : c'est à ce devoir, de nos
» jours si pressant pour maint Autobiographe allemand,
» que je me prépare, moi aussi, avec zèle. » — Quel plaisant ! Des habits de serge jaune, et des trompes de porcher, sont-ce là les éléments de l'éducation d'un enfant de génie ? Et d'ailleurs, comme d'habitude, il reste toujours très douteux s'il rit sous cape de cette période d'autobiographique littérature, que nous traverserions, ou s'il écrit dans l'abondance de sa propre folie. Car il continue : « Si dans ce perpétuel déroulement de Vi-
» sions, d'Auditions, de Perceptions de Peine ou de
» Plaisir, dont le jeune Géniot allait, comme dans un
» Palais Magique, tout environné, je pouvais me ha-
» sarder à choisir et spécifier, peut-être ce qui suit
» serait-il aussi du nombre :

« Il est certain que comme les jeux d'enfant éveillent
» l'Intelligence, l'Activité, de même les récits dont Père
» Andréas avait l'habitude remuaient l'Imagination de
» l'enfant le portaient aux choses de l'Histoire ; Père
» Andréas, avec ses souvenirs de batailles, son austère
» figure grise empreinte cependant d'une cordialité pa-
» triarcale, ne pouvait apparaître que comme un nouvel
» Ulysse, comme « un Homme qui a beaucoup enduré ».
» J'étais suspendu haletant à ses récits, quand le foyer
» s'animait du cercle des voisins attentifs ; à ouïr ces
» périls et ces voyages, sauvages et lointains presqu'au-
» tant que l'Hadès lui-même, un obscur monde d'Aven
» ture s'épanouissait en moi. Incalculable aussi était le
» savoir que j'acquérais en me tenant auprès des Vieil-
» lards sous le Tilleul : toute l'Immensité m'était encore
» nouvelle ; et n'avaient-ils pas été, ces vénérables sé-
» niors, passablement bavards, n'avaient-ils pas été
» employés, durant près de quatre-vingts ans, à de par-
» tiels arpentages d'elle ? Avec ébahissement je com-
» mençais à découvrir qu'Entepfuhl était située au mi-
» lieu d'une Contrée, d'un Monde ; qu'il y avait telles
» choses qui se nommaient Histoire, Biographie ; aux-
» quelles je pourrais, moi aussi, contribuer, un jour,
» par la main et par la parole.

« Je fis des réflexions analogues à propos du *Post-*
» *wagen* (la Diligence), qui, roulant lentement sous son
» monceau de voyageurs et de bagages, traversait notre
» Village : dans la direction du nord, certainement, au
» point du jour ; et pourtant, dans la direction du sud,

» visiblement, à la tombée de la nuit. Jusqu'à ma hui-» tième année je ne réfléchis pas que cette diligence » pouvait bien être autre chose que quelque Lune ter-» restre, se levant et se couchant par simple Loi de » Nature, comme celle du ciel ; que, sur de grandes » routes, elle allait de lointaines cités vers des cités » lointaines ; les reliant comme une monstrueuse na-» vette, en une union toujours plus étroite. Ce fut alors » que je fis pour mon compte, et indépendamment du » *Guillaume Tell* de Schiller (1), cette réflexion pas ab-» solument insignifiante (si vraie aussi dans les choses » spirituelles) : *Toute route, même cette simple route » d'Entepfuhl, te conduira au bout du monde !*

« Parlerai-je de nos Hirondelles, qui, parties de la » lointaine Afrique, comme je l'appris, et enfilant leur » chemin par-dessus mers et montagnes, par-dessus les » cités corporatives et les nations en guerre, se trou-» vaient, chaque année, au mois de Mai, coi-logées con-» tre notre Cottage ? Mon hospitalier Père avait, pour la » propreté, fixé un petit palier à plomb sous leur nid : » là, elles bâtissaient, attrappaient les mouches, ga-» zouillaient, couvaient ; et chacun, moi surtout, les ai-» mait de tout son cœur. Brillantes, légères créatures, » qui donc *vous* enseigna le métier de maçon ; qui donc, » chose plus étonnante encore, vous agrégea en une » corporation de maçons, vous donna presque une » constitution sociale ? Est-ce que je ne voyais pas, si, » par malechanche, et quand le temps pressait, votre » maison tombait, est-ce que je ne voyais pas venir » à l'aide, le jour suivant, en bons voisins, plusieurs » hirondelles, qui, se démenant de-ci de-là, avec des » pépiements affairés, bruyants, prolongés, et une acti-» vité presque super-hirundine, la refaisaient entière-» ment avant la nuit close ?

« Mais à coup sûr la chose où tenait toute l'éducation » d'un enfant à Entepfuhl, où les multiples influences » de cette éducation s'amassaient comme dans un en-» tonnoir, et en tombaient à verse tout à la fois sur » nous, c'était l'annuelle Foire-aux-Bestiaux. Là, venus » des quatre vents, s'assemblaient les éléments d'un in-» descriptible tohu-bohu. Filles et garçons bruns de » peau, tous bien lavés, riant haut, bien atiffés, bien » enrubannés, venaient danser, régaler, et, si possible,

(1) *Guillaume Tell*, acte 4, scène V. 6 :
Denn jede Strasse führt ans End'der Welt.

» être heureux. Du Nord, des Eleveurs chaussés de » hautes bottes ; du Sud, des Brocanteurs suisses, des » Bouviers italiens, aussi chaussés de hautes bottes ; » ceux-ci avec leurs subalternes en jaques de cuir, cas- » quettes de cuir, et leur aiguillon à la main ; criant » dans un langage mi-articulé, parmi les aboiements et » les beuglements inarticulés. A part, se tenaient des » Potiers de la lointaine Saxe, avec leur faïence en bel- » les rangées ; des Colporteurs de Nürenberg, dans des » baraques qui me semblaient plus riches que les bazars » d'Ormuz ; des Imprésarii forains du Lac-Majeur ; des » *Wiener Schub* (gueux viennois), par bandes, présidant » avec force vociférations à des jeux de hasard. Des » Chanteurs de ballades braillaient, des Commissaires- » priseurs s'enrouaient ; à bon marché le Vin nouveau » (*heuriger*) coulait comme de l'eau, augmentant encore » la confusion ; et, dominant tout, voltigeait, en des » culbutes vertigineuses, un Paillasse bariolé, qui sem- » blait le génie du lieu et de la Vie même.

« Tel entouré par le mystère de l'Existence ; sous le » profond Firmament Céleste ; servi par les quatre sai- » sons d'or en la vicissitude de leurs dons, car le terri- » ble Hiver lui-même apportait ses Skating-matches et » ses parties de tir, ses tempêtes de neige et ses chan- » sons de Christmas, — l'Enfant vécut et apprit. Tout » cela était l'Alphabet, au moyen duquel il devait dans » la suite articuler et lire en partie le grand Livre de » l'Univers ; qu'importe que cet Alphabet soit en larges » lettres dorées ou en petites lettres sans dorure, pourvu » qu'on s'applique à le lire ? pour Gneschen, passionné » d'apprendre, l'acte même d'y regarder était une béné- » diction qui dorait tout ; son existence était un lumi- » neux, un doux élément de Joie ; d'où, comme dans » l'Ile de Prospéro, merveille sur merveille surgissaient » pour enseigner en charmant.

« Néanmoins, ce serait me bien faire illusion, de dire » que, même alors, ma félicité fût parfaite. J'étais, une » fois pour toutes, tombé du Ciel sur la Terre. Parmi » les couleurs d'arc-en-ciel qui brillaient sur mon hori- » zon, il y avait, même dans mon enfance, un noir an- » neau de Souci, pas plus épais qu'un fil encore, souvent » tout à fait effacé ; mais toujours il reparaissait, tou- » jours même il allait s'élargissant ; en sorte que, dans » les années qui suivirent, il finit par presque emplir de » son ombre toute l'étendue de mon Ciel, et menacer de » m'engloutir dans une nuit définitive. C'était le cercle

» de la Nécessité, dont tous nous sommes entourés; » heureux celui pour qui une bienfaisante illumination » céleste irradie cet Anneau et en fait un cercle de De- » voir, et se joue autour de son orbe en belles diffrac- » tions prismatiques; mais toujours, comme base et » comme borne de tout notre être, il est là.

« Durant les quelques premières années de notre ap- » prentissage terrestre, nous n'avons guère à travailler; » mais nourris et logés gratis, nous sommes le plus » souvent assis à regarder autour de nous par l'atelier, » et à voir les autres travailler, jusqu'à ce que nous » ayons acquis quelque intelligence des outils, et que » nous les puissions manier l'un ou l'autre. Si le néces- » saire était tout entier dans une convenable Passivité, » au lieu d'être dans l'union d'une Passivité et d'une » Activité convenables, ma situation première était dès » lors plus que bien d'autres favorable. Qu'eussé-je » pu désirer de plus sous le rapport de la franchise des » Sensations, d'un Caractère affectueux, d'une Curiosité » ingénue, et de ce qui les nourrissait? D'un autre côté, » pourtant, les choses n'allaient pas si bien. Mon Pou- » voir Actif (*Thatkraft*) (1) était fâcheusement circons- » crit; malheur dont bien des traces subsistent encore » en moi! Dans une maison ordonnée, où l'on déteste » fort le fouillis que font les jeux d'enfant, votre édu- » cation est par trop stoïque; la douceur et l'endurance » passent avant l'activité et l'initiative. J'étais très tenu : » les désirs quelque peu hardis, j'y devais renoncer; » partout un lien étroit d'Obéissance inflexiblement » m'arrêtait. Ainsi souvent déjà mon libre Vouloir se » heurtait douloureusement à la Nécessité; si bien que » mes larmes coulaient, et qu'un Enfant même pouvait » par moments éprouver le goût de cette racine d'amer- » tume, dont toute la fructification de notre existence » se mélange et se sent.

« Dans cette accoutumance à Obéir, il était, à vrai » dire, incomparablement plus sûr de pécher par excès » que par défaut. L'Obéissance est notre universel de- » voir et notre universelle destinée; là, quiconque ne » veut pas plier doit être brisé; nous ne pouvons être » trop tôt ni trop complètement amenés à savoir que » ce que l'on voudrait faire est, dans notre bas monde, » comme un simple zéro en comparaison de ce que l'on

(1) Voyez la note de la page 370.

» devrait faire, et, la plupart du temps, comme la plus
» infime des fractions en comparaison même de ce
» que l'on fera. Ainsi se posait pour moi la base de la
» Discrétion humaine, bien plus, de la Morale même.
» Non, je ne veux pas chercher querelle à mon éduca-
» tion. Elle était rigoureuse, trop frugale, jalousement
» recluse, de toutes façons peu scientifique : mais dans
» cette sévérité et cette domestique solitude mêmes,
» ne pouvait-il y avoir le germe du sérieux profond,
» de la tige d'où tout noble fruit doit pousser ? Par-
» dessus tout, quelque inhabile qu'elle fût, elle était
» affectueuse, elle était bien intentionnée, honnête ;
» elle remédiait ainsi à tous ses défauts. Ma tendre Mère,
» car il me faut à jamais aimer comme telle la bonne
» Gretchen, me rendit un service absolument inappré-
» ciable : elle m'enseigna, moins à la vérité par parole
» que par acte et par pieux exemple et pieuse habitude
» de tous les jours, sa simple façon, [à elle, de com-
» prendre la Foi Chrétienne. Andréas aussi observait
» les offices ; mais plutôt comme un devoir de parade,
» ce qu'il s'attendait à payer dans l'autre monde avec
» arrérages, — de même que, j'y compte, il y en a
» reçu ; mais ma Mère, avec un sincère cœur de
» femme et un sens délicat, bien que non cultivé, était,
» dans la plus stricte acception du mot, religieuse.
» Comme indestructiblement le Bien croît, et se pro-
» page, même parmi l'enchevêtrement des mauvaises
» herbes du Diable ! L'être qui était ce qu'il y avait
» pour moi de plus haut sur la Terre, je le voyais là
» se courber, avec une vénération inexprimable, devant
» un Plus-Haut dans le Ciel : de telles choses, spécia-
» lement dans l'enfance, pénètrent jusqu'au cœur même
» de votre être ; mystérieusement un Saint des Saints
» s'élève en visibilité aux mystérieuses profondeurs ;
» le Respect, la chose la plus divine qu'il y ait en
» l'homme, s'épanouit, impérissable, hors de sa vile
» enveloppe de Crainte (1). Préférerais-tu être un fils
» de paysan sachant, quelle que soit sa rusticité, qu'il

(1) Notons dans cette phrase le tout premier germe de la théorie des Héros. — Voilà un *Respect* qui, chez nous, ne se dégage guère de « sa vile enveloppe de Crainte », — de cette *Crainte*, qui, bilieuse frayeur de toute supériorité, est la plaie ignoble des démocraties !

» est un Dieu dans le Ciel et dans l'Homme; ou un fils » de duc sachant uniquement qu'il y a trente-deux » quartiers armoriés sur le carrosse de famille ? »

A cette dernière question nous devons répondre : Garde-toi, ô Teufelsdrœckh, de l'orgueil spirituel !

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

A suivre.)



ESSAI DE SENTIMENTALISME

Tant je désespère croiser une intelligence qui les comprenne, c'est presque pour moi seul que j'écris ces lignes.

J'aurais aimé les dédier à quelqu'un qui les pût ressentir ; mais de ceux qui m'entourent et de qui me choque la trop bonne santé, aucun ne m'a paru digne du don de cet essai, et quant à celui-là de qui je veux repeindre ici l'impression, peut-être aujourd'hui il raillerait, et j'ai préféré fuir, en oubliant son nom, la tristesse née pour moi à ce sourire.

Ces pages ne sont point un sacrifice à la mode, mais une sorte d'allée au long de laquelle j'effeuillerai le souvenir du plus près de moi parmi plusieurs jeunes hommes qui me furent, tour à tour, durant ce que j'ai vécu, des paysages de précieuse contemplation.

Aussi bien, je ne pourrai faire plus longtemps d'un de ses pareils ma compagnie, et je prévois qu'il me faudra pousser pour jamais ce tiroir émotionnel.

Avant donc qu'elle ne s'évanouisse et pour qu'elle s'apaise, je veux y déposer la mémoire passionnée qui me demeure de lui.

Jusqu'à la plus abstraite, réussirai-je à dérouler les phrases du sentiment qui, même alors que je n'étais qu'un enfant, toujours m'a fait rechercher, pour me l'associer, quelque ami que distinguaient de gracieuses allures. Ma jeune époque et le cerveau informe que je portais me restent si obscurs, que je négligerai de cette enfance même les lignes vives.

Pourtant, que j'adresse un signe à ce petit garçon qui jouait avec les filles, et que chagrinèrent des moqueries où déjà il goûtait l'amertume d'aimer.

Qu'elles sont sèches les années qui mènent à l'adolescence !

Si lointain du départ, quand je me retourne vers lui, parmi la poussière du chemin parcouru elles mettent comme la bande noire d'un fossé. Pour ce sommeil de

ma sensibilité, pour un entourage que rendait bruyant l'approche féminine, et pour aussi une maîtresse qui me retint quelques années, ce n'est que bien plus tard que je rencontrai celui qu'ici j'honore.

A vingt ans et sous une apparence un peu grêle, il méditait l'ambition de revêtir la robe, et de défendre, dans ce costume et par sa parole, ceux-là qui méconnurent le Code.

Léger, vers la vie que ses espoirs lui paraient, il venait : sur son passage, les femmes comparaient leur époux.

Sous le manteau de mes souvenirs, saturé jusqu'au vomissement de la banalité des baisers, je n'aspirais plus qu'à moi-même, et de l'avoir aperçu dans l'horizon de mon chemin, j'entrevis de plus certains loisirs.

« Ah ! me disais-je tandis que nous rapprochaient nos pas, celui-ci est pur encore ; si son cœur battit jamais, ce fut vers l'avenir, et sur ses lèvres, comme avec tant d'autres, je n'essuierai pas la confidence de quelque amour. Son esprit sera la halte où je m'effacerai, et me penchant sur sa blancheur, celui-là que je ne suis plus peut-être pourrai-je l'y retrouver. »

Et nous étant rejoints, je le reconnus.

Minces petites filles rousses avec qui se plaisait l'enfant que je fus et qui le caressiez, camarade docile qui me consoliez des pensums, et vous jeune musicien de qui les yeux, une heure à peine, me furent si clairs, il avait votre grâce, votre légèreté, et cette tendresse qui veillait sous leurs cils.

Sur ce guéridon auprès duquel je m'assieds pour examiner l'aspect de ces lignes, des volumes, une quinzaine au plus, s'empoussièrent sous l'oubli où les laisse le travail.

Si peu nombreux, ils ont toute mon estime. Pourtant, de ces livres, il en est un où, comme un signet, j'ai mis ma préférence. Le jour que je l'acquis, pour le lire dans la soirée je le posai sur ce même meuble. Mais le soir venu, pour la prescience possédée de la délicate émotion qu'il renferme, et pour cette sûre volupté de reculer, pour la goûter mieux, une joie près de soi, je me souviens que je m'attardai sans en tourner les feuillets et à m'attendrir sur la mélancolie que je leur devinais.

Et ce soir-là, de ce livre je ne lus rien que le titre qui fleurissait, déjà froissé, le nom délicieux d'une reine de Palestine.

Cette prescience, cette volupté et cet attendrissement, quand il fut mon ami et durant nos premières promenades le long des quais, je pus les ressaisir.

Vieillesse amassée des livres et leurs gardiens ! sous le ciel un peu gris de l'automne, lui, s'abandonnant, moi, moins grave, et tous deux silencieux, que de fois vous nous vîtes passer, cependant que des arbres et vers le fleuve neigeaient les feuilles.

« Franchement... » entreprit-il une promenade ; je le prévis maladroit et qu'il allait me confier quelque naïveté.

« Je le vois, l'arrêtai-je doucement : Sincérité vient de vous frôler ; mais croyez-moi, dédaignez cette fille hardie et d'une voix si lourde. Tant d'hommes déjà, et si gauchement, la manièrent, que de leurs brutalités tout son être a gardé le froissement.

» Rien n'est plus désolant que les choses trop vraies. On dit la Vérité au fond d'un puits et toute nue ; pour moi, depuis si longtemps qu'on l'invoque, je la pressens ridée comme une vieille femme et ne veux point la connaître.

» O mon ami, et ces syllabes me charmèrent, bientôt vous sourira la froide Hypocrisie. Pour votre orgueil qu'on insulta, elle écartera sa robe nuancée et qui tremble, indécise, sur un corps inviolé ; aux doigts des mains qu'elle vous tendra, s'embaguent le mensonge et les subtilités ; seule, elle sait les mots qui, s'ils trompent, consolent, et sa beauté vous sera un voile sur la laideur de vous-même et de vivre.

» Mais, cette vierge hautaine à tout désir, pour vous puisqu'elle est encore lointaine un peu, laissez close votre âme et m'écoutez, s'il est vrai que de tant de passé j'aie retenu quelque savoir. »

Ainsi que dans de la simplicité on se repose d'occupations trop fortes, ici je noterai une puérilité du plaisir que me procura ce passant. Chez les femmes, jamais ne me convint la complète beauté : je lui préfère l'expression. Aussi, chez cet ami, m'exaltait la bouche où, sur le côté gauche, une dent manquait : ce trou dans son

sourire lui donnait l'air d'une souple courtisane légèrement fatiguée, et il était comme une porte ouverte à mon ardeur de l'apprendre.

Malheureusement, ce jeune homme eut à mon égard un geste un peu vif. Dans un café où quelquefois nous scellions l'au-revoir, un soir, il me présenta, dedans des dentelles chiffonnées, une rieuse femme chez qui, disait-il en badinant, il se rendait périodiquement et à de menus frais. Atténuant un enrouement qui dépréciait cette facile personne, avec discrétion il m'assura de son maintien agréable, et pour un moment, la fit s'asseoir auprès de lui.

Quelle amertume, que je reconnus, afflua à ma lèvre! Silencieusement et en imagination, je me retournai vers ce petit garçon qui jouait avec les filles et de qui l'on se moquait.

De Racine, j'ai transcrit des vers qui sont toute ma tristesse.

Jadis, des soirs, désœuvré, souvent je feuilletais de vieilles pages que je savais pleinement ; de temps à autre, parmi cette paresse et ces lectures surannées, je songeais à celle de qui le savant amour alors m'était un joyau fidèle.

Aujourd'hui, mes soirs s'enorgueillissent rien que de solitude et que de chasteté, et lorsque je relève mon front, ô mon ami et ceux qui le précédèrent c'est vous qui m'apparaissez. Comme vous, à votre âge, je devais avoir ce visage uni, aux yeux clairs, aux lèvres calmes; mais alors je sommeillais et je négligeai de m'aimer. Dans ce miroir où je me mirai tout enfant, inutilement aujourd'hui je voudrais retrouver la figure du grave adolescent que je fus et qu'une femme retint sur sa fraîche poitrine.

Mieux que les passagères maitresses, vous me demeurez chers; sur mon oreiller et pour m'endormir, à leur regret toujours je préférai la pensée de votre douceur où plus de tendresse vivait que sous les seins un peu durs de ces créatures.

Et ce souvenir, sur lequel je m'apitoie, vous tresse une couronne passionnée et maladive, comme le sentiment qui m'inclinait vers vous.

PAUL LÉAUTAUD.

Février 1896

LE RETOUR DES POÈTES

I

Les races qui marchaient sous les astres antiques
ou celles qui rêvaient à l'ombre des lauriers,
pour faire tressaillir l'arc ou le luth rustique
allaient près des ruisseaux cueillir le même osier.

Les poètes enfants dormaient dans les vallées,
les bois en s'éveillant secouaient leurs cheveux
et les parfums de menthe et de roses foulées
donnaient au cœur humain la nostalgie des dieux.

Les rochers des torrents et les pierres des landes
furent amoncelés par les hommes pieux,
et les bergers, le soir, comme une sainte offrande
enguirlandaient de fleurs les cornes de leurs bœufs.

Les emblèmes sacrés vivaient dans les campagnes;
les troncs d'arbres aux toits des dieux faisaient piliers
et les simples pasteurs errants dans les montagnes
trouvaient des monuments aux cultes familiers.

Ceux qui savaient prier les étoiles propices
connaissaient le secret des hymnes immortels
et les bardes chantaient le chant des sacrifices
quand le sang des béliers fumait sur les autels.

La même voix berçait le pas égal des femmes
dont les cortèges blancs dansaient près de la mer
et donnait de la vie au bois des simulacres
dont les faces riaient dans les temples déserts.

Et quand le jour tomba sur le déclin des peuples,
que les prêtres chanteurs turent leur dernier chant
et partirent vers les cités le long des fleuves,
mauvais fils oublieux des forêts et des champs,

dans les temples parmi les acanthes dorées
resta, comme un défi aux barbares futurs,
le nom des dieux inscrit sur les pierres sacrées
qu'ils fouleront aux pieds de leurs chevaux impurs...

Mais le temps enseigna la vanité des rites
et vêtit les arceaux d'une robe d'oubli :
Sur les autels par le lierre ensevelis
vinrent s'aimer des vols de colombes plaintives.

Et les grands hommes blonds qui portaient tout l'azur
et le soleil du nord parmi leurs barbes claires
ne réveillèrent pas avec leurs glaives durs
le premier rêve humain endormi sous la terre...

II

L'antique lampe brûle en la pauvre maison ;
l'heure sonne ; le fils prodigue est en voyage...
Un esprit familier chante au feu des tisons
et les parents, ce soir, veilleront à la table.

C'est le temps de fêter les raisins et les blés...
Mais en vain, dans l'armoire au parfum de verveine,
les aïeules prendront des faïences anciennes
et pour orner les murs couperont des lauriers.

Le soleil n'est plus doux sur les fêtes d'automne ;
la vigne s'est séchée à l'ombre du clocher...
L'on ne dansera plus aux routes monotones
quand les paniers pliaient sous les fruits des pommiers.

Quand la beauté mêlait les cultes et les choses,
que les hommes croyaient vivre parmi les dieux,
les peuples de bergers gardaient leurs âmes closes
pour rêver à jamais le rêve des aïeux.

Comme un enfant troublé par un livre d'images,
les belles fictions trompaient l'humanité...
Fils des labours, on a dissipé le mirage
et tu bois en pleurant le vin de vérité.

— Ce soir, vaincus devant la tristesse des granges
les hommes ont jeté la charrue et la faulx...
Entendez-vous venir les musiciens étranges
qui montent en chantant le chemin des coteaux ?

« Nous sommes les amis des arbres et des herbes,
nous parfumons nos doigts avec l'eau des ruisseaux ;
nous nous couchons, le soir, parmi le lit des gerbes
et les oiseaux des champs dorment sur nos manteaux !

Si nos yeux n'ont pas de couleur et restent graves,
si nous sommes vêtus comme des étrangers,
c'est que chez les marchands nous devînmes esclaves
et qu'au pays des mers nous avons voyagé...

Nous revenons aux champs oubliés et nous sommes
les tranquilles amants de la terre et des bois,
ceux dont les luths feront fleurir comme autrefois
d'immortelles chansons sur les levres des hommes.

De toutes parts, venant des plaines et des vals
un baiser de printemps vole jusqu'à nos lèvres.
Il fait bon respirer le parfum des genièvres
quand il monte, puissant et doux, du sol natal !

Dressez votre maison de briques et de pailles
pour en être toujours les éternels enfants ;
quand le soleil célébrera vos épousailles
tous les cœurs chanteront dans les cloches d'hymen !

Vous cueillerez la grappe aux treilles familières,
vous mangerez le pain que vous aurez semé
et vous berçant encor des vieux rêves sacrés
pour adorer les dieux vous sculpterez des pierres... »

MAURICE MAGRE.



AUGUSTE BOULARD

Nous sortions de largement boire du soleil à l'ombre, au Luxembourg, Raphaël Thérouard et moi, lorsque nous rencontrâmes une troupe de peintres et de critiques d'art, quasi monôme qui nous héla : « Venez donc avec nous... Nous allons chez un peintre qu'aucun de nous ne connaît, mais, paraît-il, étonnant... » Il faut se méfier des emballements hebdomadaires de la grenouillère artistique où tant de nullités gonflées par mille souffles crèvent ensuite d'elles seules, sans même l'attaque d'aucun chevalier de beauté. Mais comment nier, si l'on n'a pas vu ? Sans grand enthousiasme, je me joignis donc à la caravane que dirigeait le graveur Lebègue.

L'Ile Saint-Louis ; un atelier, quai d'Anjou. A peine entrés, un portrait d'enfant en noir nous arrête et cette unique opinion s'exprime : « Une toile pour le Louvre ! » Tous, nous venons d'évoquer Vélazquez. Et d'autres portraits sont là, palpitant de vie intérieure : celui d'une collaboratrice du *Journal*, J. Marni, dont le bras d'une admirable facture fit pâmer les peintres présents ; un bambin, revêtu d'une robe rouge que l'ocre de rue fait vibrer étrangement ; une grande figure de femme dont l'émouvante simplicité rappelle le portrait de la mère de Whistler et des visages d'hommes et de fillettes tous traités dans une manière à la fois différente et la même. C'est une des caractéristiques du talent de M. Boulard que s'il fait penser successivement à Van Dyck, Vélazquez, Rembrandt, Van Ostade, Téniers ou Van der Helst, il y a dans toutes les toiles une harmonie qui lui est propre. C'est la peinture espagnole et et celle des maîtres Hollandais confondues dans un faire qui n'est plus ni de l'une, ni de l'autre.

Auguste Boulard, né en 1827, fut élève de Cogniet, mais son véritable maître fut Jules Dupré et il fit partie avec lui de ce groupe de l'Ile Saint-Louis où comptèrent Daumier, Daubigny, Corot. Millat, Théodore Rousseau, Geoffroy-Dechaume, etc. C'est Dupré qui lui

apprit à manier la lumière, à faire tressaillir les tons dans les ombres et les demi-teintes, c'est de lui qu'il tient cette connaissance des valeurs qui donne à ses œuvres une incomparable et captivante souplesse.

La peinture de M. Boulard se date de 1830, peinture d'avant Manet, Monet, Pissaro et toute l'école du *plein-air*. Dans une facture grasse et puissante, des bitumes irradient en sourdes lueurs dans une gamme jamais rompue par le moindre éclat discordant. C'est le charme et la vie même de ces toiles de s'envelopper d'une atmosphère sage, mais dont la clarté anime les tons même les plus poussés. Au contraire de faux habiles comme MM. Bonnat, Roll ou Carolus Duran qui font sortir les objets de la toile, M. Boulard met tout son souci à les y faire entrer. Ses personnages pourraient s'échapper derrière le tableau, ils se meuvent réellement dans leur ambiance, ils sont partie d'un tout où la lumière, dosée avec une peu commune virtuosité, se concentre sur le *point de vue* pour — toutes ses lois respectées — éclater là en maîtresse. Et pourtant pas un trou de couleur; tout se fond dans une impeccable entente des rapports et des reflets. Il n'y a jamais de blanc pur ni de noir dans un tableau d'Auguste Boulard. Le blanc de tels moutons, dans un paysage pris à Cayeux, si on lui compare le blanc d'un papier, est vert. M. Boulard sait fort bien que le blanc pur n'existe pas plus dans la nature que le noir absolu, et qu'apposer sur une toile la couleur blanche au sortir du tube, c'est ne tenir compte d'aucun reflet. Si l'on approchait d'un Boulard un Carolus Duran ou un Bonnat, ils hurleraient de blancheur.

La même atmosphère qui confère une expression si profonde à des portraits — d'ailleurs jamais faits *pour le portrait* — on la retrouve dans les natures mortes. En dehors de toute exacte copie, notre peintre a su extraire des choses toute leur signification et donner en quelque sorte à leur existence un peu de caractère humain. « Il faut, dit-il, faire des fleurs plus intéressantes que les fleurs. » A côté de ces jolies synthèses, des groseilles vraies à ne plus faire douter de la fable sur les raisins de Zeuxis, montrent que lorsque M. Boulard *ne peint pas*, c'est qu'il ne veut pas. Ces tableautins qu'il dédaigne, il ne les exhibe que pour prouver l'inutilité d'être habile, si l'on ajoute a cela autre chose.

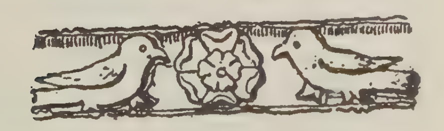
C'est peut-être dans le paysage qu'Auguste Boulard s'est manifesté de la façon la plus originale. Sa métho-

de, là, n'est à personne autre. Ses paysages sont modelés comme un portrait. Jamais une feuille dans un arbre, mais des masses, avec des méplats, des arrondis et travaillées comme une figure. C'est dans la préparation des dessous qu'intervient surtout ce procédé. L'ébauche d'un tableau de vingt personnages est modelée comme s'il devait y en avoir un seul.

Je ne terminerai pas ces quelques notes sans citer de fort belles gouaches ayant toute la vigueur de la peinture à l'huile, la même puissance et la même largeur que les autres œuvres du maître. Ces gouaches sont en outre une preuve qu'il sait peindre clair, lorsque ce lui plait et, qu'au contraire de tant de peintres modernes, il n'entend pas par clarté, décoloration.

Je ne voudrais point me donner l'attitude d'avoir découvert un peintre. Ce ridicule à la mode ne me ravit point. Aussi bien, découvrir un homme de talent n'a jamais augmenté la valeur de personne et découvrir quelque bon fumiste laisse indubitablement éclater la bêtise de l'inventeur. Je n'ai donc point découvert M. Boulard. Avant moi, MM. Jules Comte, Arsène Alexandre, Gonzague Privat, Bertol-Graivil lui ont déjà consacré autrefois des articles. Il est simplement étonnant qu'après les éloges de tels critiques, M. Boulard soit encore si peu connu. Peut-être faudrait-il accuser de cela l'excessive modestie de cet artiste qui, dès l'année 1855, où il eut une mention honorable à l'exposition universelle, se dispensa d'exposer. Un petit tableau au Luxembourg voilà tout ce qu'on put voir de lui depuis. Il faut donc féliciter les amis de M. Boulard qui viennent de le décider à exposer le 15 juin chez Georges Petit un ensemble de ses œuvres. On pourra juger ainsi de l'importance de ce peintre et de la qualité rare de ses toiles.

YVANHOÉ RAMBOSSON.



PAULINE

OU

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR

(*Suite*[1])

—

XIII

(Suite)

Puis, la conversation se porta sur Facial. On ne l'épargna guère non plus.

— Il fallait du sang, dit Mme d'Orgely.

Et les dames approuvèrent. C'eût été plus noble, plus dramatique ; elles y eussent mieux trouvé leur compte. Comment M. Facial ne l'avait-il pas compris ?

— Pour moi, dit la baronne, un galant homme ne doit pas supporter un pareil affront sans en tirer vengeance. Le divorce ne répare rien. Il faut tuer...

— Qui ?

— L'amant, répondit-elle après avoir réfléchi. Voudriez-vous, par hasard, que ce fût la femme ? C'est aux hommes de se tuer pour les femmes. Tout au moins, un duel sérieux est-il d'obligation. On divorce après, si l'on veut ; ou mieux, l'on se sépare : car le divorce est de mauvais genre.

— Et vous, Madame, êtes-vous pour le meurtre ou pour le duel ? demanda Mme d'Orgely à Mme Sermais.

— Cela dépend des circonstances, fit celle-ci. Si le mari surprend sa femme en flagrant délit, le

(1) V. *Mercure de France*, Nos 72, 73, 74, 75, 76, 77.

meurtre ; s'il n'a que des soupçons plus ou moins fondés, le duel.

— A ce propos, mon cher sénateur, interrogea la baronne, vous devez assurément savoir comment M. Facial a connu son... malheur. Qui lui a ouvert les yeux ? Comment s'est-il comporté devant... l'événement ? Vous possédez, sans doute, des détails intéressants. Y a-t-il eu une scène comique, tragique peut-être ?

Sénéchal hésita. Un regard rapide de Julienne venait de l'embarrasser. Quelque envie qu'il eût de paraître bien informé, il ne pouvait décemment dévider les petites intrigues qui s'étaient enroulées autour de l'affaire Facial. Il se résigna, non sans un serrement de cœur, à ne conter que l'épisode principal.

— Mais oui... mais oui... Je ne sais pas tout... loin de là... M. Facial avait appris, je suis incapable de vous dire comment, ni où, ni quand, mais enfin il avait appris, de sources très sûres, que sa femme le trompait avec M. de Rocrange. Le jour même, entre quatre et cinq, heure à laquelle il avait de fortes présomptions de croire qu'il les surprendrait en conversation coupable, il se rendit à l'adresse du séducteur. J'ai sur ce qui s'est passé alors des renseignements précis. Je les ai recueillis auprès du concierge de l'immeuble, un homme charmant, auprès de l'ancien domestique de M. de Rocrange, congédié pour n'avoir pas su éconduire le mari, qu'il n'avait d'ailleurs jamais vu, auprès de...

— Comme pour Mme de Saint-Géry ? interrompit narquoisement Julienne.

— A la différence près que je n'ai pas assisté à la scène. Mais je l'ai savamment reconstituée, vous allez voir.

Un murmure courut.

— Mes toutes belles, dit Julienne, ce n'est pas tout à fait ce que vous attendez, je vous en préviens.

— Non ! reprit Sénéchal, et là nous nous sépa-

rons franchement du cas Saint-Géry. Mais patience, et procédons par ordre. Voilà donc M. Facial gravissant de son pas mesuré, le front soucieux, le dos plus voûté que d'habitude, l'œil gris que vous connaissez vaguement teinté d'angoisse, l'escalier de M. de Rocrange.

On se mit à rire. On voyait Facial gravissant cet escalier.

— Devant la porte, il hésite. Sonnera-t-il ? Redescendra-t-il pour aller chercher un serrurier ? Enfin, il sonne. Le domestique de M. de Rocrange se présente. « Monsieur n'est pas chez lui, » dit-il, avant même que M. Facial lui ait adressé aucune question. M. Facial ne réplique rien. Il empoigne le valet par le collet, le jette sur le palier et ferme la porte sur lui. Puis il se met en devoir de se diriger dans cet appartement qu'il ne connaît pas. Il entend des voix ; il traverse une ou deux pièces ; il écarte une portière, et, dans un salon qu'éclairent deux lampes à grands abat-jour violets, il se trouve en présence de M. de Rocrange qui marche à lui. Dans le fond, Mme Facial, en robe blanche, toute droite, très pâle.

— Mon Dieu que va t-il arriver ? palpita la baronne.

— Vous pensez bien que le domestique, un instant étourdi, s'était précipité sur les traces du visiteur inopportun. Mais trop tard. Il n'eut plus qu'à assister de loin à ce qui suivit. « Monsieur débuta Rocrange froidement, vous avez assurément tous les droits légaux sur la femme que vous trouvez ici. Ces droits, par malheur, ne correspondent pas toujours à la justice et à la moralité. Nous nous aimons. Or, nous considérons notre amour comme ce qu'il y a de plus important. Vous jugerez peut-être que vos droits méritaient cette place d'honneur. S'il en est ainsi, je suis prêt à vous accorder toutes les réparations que vous exigerez, hormis celle de renoncer à la femme que j'aime. » M. Facial resta deux bonnes minutes à revenir de sa stupéfaction. Sans répondre à Rocrange — que lui au

rait-il répondu ! — il s'avança sur sa femme en criant : « Malheureuse, c'est donc vrai, vous me déshonorez! » Mme Facial, avec un calme que lui aurait envié plus d'une coupable, répliqua : « Je n'ai point à vous rendre compte de ma conduite. Elle ne regarde que moi. Je dois néanmoins vous demander pardon d'une chose. C'est de vous avoir laissé ignorer jusqu'à présent que je vous trompais. Mais Dieu m'est témoin que mon intention était de vous faire part de la vérité. Ce soir même vous auriez tout su. Vous m'avez prévenue. Je regrette amèrement que les circonstances vous donnent lieu de croire que je ne suis pas une honnête femme. » La scène devenait de plus en plus étrange. Le mari outragé s'apercevait du rôle passablement ridicule qu'il allait jouer. Il voulut payer d'audace. Pas d'explication ici, prononça-t-il, sévèrement. Suivez-moi. C'est au domicile conjugal que, devant votre mari et votre juge, vous pourrez tenter d'excuser votre faute. » Elle ne bougea pas. « Obéissez ! » fit-il, en la saisissant par le bras. Elle poussa un léger cri. Mais déjà Rocrange bondissait : « Vous vous méprenez, Monsieur, et je ne saurais permettre que vous exerciez chez moi des prérogatives que je ne reconnais pas. Madame est libre ici, c'est à moi seul que vous avez affaire. » — « Qui êtes-vous, Monsieur ? » — « Un homme, comme vous. » — « Moi, je suis le mari. » — « Et moi, l'amant. » M. Facial s'arrachait les cheveux. « Mais, je vais faire monter la police ! » menaçait-il. C'était grotesque. Il le sentit, et ne trouvant plus rien à dire, devant cette situation brutale et cette fermeté incompréhensible des deux complices, il prit le parti de se draper d'une dignité un peu tardive et de se retirer en bon ordre. Il fit bien, car s'il avait continué sur ce ton, Rocrange était homme à ne pas le ménager. Je dois dire qu'à aucun moment M. Facial ne fit mine de se faire rendre raison par les armes. Eut-il tort ? Je ne voudrais pas l'affirmer. Cela n'eût rien réparé du tout, et il eût, par contre, couru grand risque de se faire blesser par Ro-

change, qui est, comme chacun sait, un adversaire peu commun. Quant à la dame qui fut cause de ce beau scandale, je vous l'abandonne. Si le mari fut peu noble, l'amant peu scrupuleux, elle, à coup sûr, fut bien franchement...

— Une coquine, siffla Mme Sermais.

La haine et l'envie criaient sur le visage des femmes. Tout à l'heure, elles pouvaient encore rire ; une maligne joie éclairait leurs yeux ; leur indignation était de surface. Maintenant, elles s'irritaient sincèrement. Ah ! celle-là qu'elles affectaient de mépriser aimait et était aimée ! Soutenue par une foi qu'elles ne connaîtraient jamais, celle-là avait réussi à inspirer à un homme une passion désintéressée ! Celle-là osait être heureuse par-dessus les conventions et malgré les lois ! Jamais elles ne pardonneraient. Le récit de Sénéchal venait de les exaspérer. L'adultère passe, mais l'amour ! Tout ce qu'elles avaient en elles de pervers, de féminin, de parisien frémissait et se révoltait.

— Après son attitude dans cette scène, expliqua le sénateur, on comprend qu'elle soit restée insolente jusqu'au bout.

— C'est-à-dire qu'on ne comprend plus du tout, dit la baronne. Cette femme est un phénomène d'impudence.

— Une énergumène.

— Sans son aventure qui l'a rendue désormais impossible, même dans les pires milieux, nous n'aurions pas tardé à la voir présider quelque ligue grotesque pour l'émancipation de la femme.

Et la Sénéchale, qui était stérile, s'écria :

— Dire qu'elle a un fils !

— A propos, cet enfant, interrogea Julienne avec intérêt, que va-t-il devenir ? Va-t-il suivre sa mère ?

— M. Facial connaît mieux ses devoirs, répondit Sénéchal. C'est à lui que, par décision du tribunal, la garde de l'enfant a été confiée.

— Voilà qui est bien, dit la baronne. Mais se

figure-t-on le ravage qu'une histoire pareille peut exercer dans une jeune intelligence !

Sur quoi Emile observa :

— Ça doit être amusant une mère qui fait des farces !

Lorsque tout le monde fut parti, à l'exception d'Emile qui passait la journée chez sa cousine, Julienne eut un léger remords.

« J'aurais dû prendre un peu sa défense », pensa-t-elle.

Mais elle se dit bien vite qu'elle avait été, en somme, suffisamment généreuse en ne chargeant pas Pauline, elle qui avait suivi les choses dès leur début et qui aurait pu en raconter de si jolies.

« D'ailleurs, pensa-t-elle, Réderic a voulu se donner ce beau rôle, et cela ne lui a pas réussi. Il devient absurde, Réderic. Il distille en outre un ennui prodigieux. Je ne l'inviterai plus. Je le prierai d'espacer ses visites. C'est étonnant ce que j'en ai assez de ce garçon-là ! Il faut que je me débarrasse de lui. »

Et songeant à son autre amant, à Sénéchal, qui était bien le contraire du premier, mais qui commençait à l'énerver par son perpétuel sourire de vieux beau, elle se dit que, s'il l'amusait encore, s'il s'entendait mieux que jamais à la choyer de flatteries, il ne suffisait cependant pas à absorber tout ce qu'elle détenait de curiosités et de désirs Et puis, Sénéchal frisait la soixantaine. Elle l'avait connu plus alerte. Et quoi ! n'était-il pas permis de varier ses plaisirs ! Elle avait envie d'autre chose. Il n'y avait pas que deux hommes au monde, Réderic et Sénéchal, Sénéchal et Réderic ! Qui l'empêchait de satisfaire une nouvelle fantaisie ?

— Emile, murmura-t-elle, Emile !

— Ma cousine ?

— Venez vous asseoir près de moi.

— Voici.

— Dites-moi, Emile, savez-vous déjà ce que c'est que l'amour ?

— L'amour ? fit le lycéen. Moi, voyez-vous, ma cousine, j'ai mes théories sur l'amour.

— Vraiment ? Exposez-moi ça.

— Oh ! ce n'est pas long.

— J'écoute.

— C'est bien simple : je suis dégoûté des femmes.

Julienne sourit. Elle dégrafa rapidement son corsage, attira contre elle l'adolescent et lui donna un baiser sur les lèvres :

— Et de moi ?

Le lycéen vibra comme un ressort.

Puis, il fonça sur elle, en bégayant :

— Oh ! c'est épatant ! c'est épatant !

XIV

A Grasse, le soleil baignait leur amour.

— Chère âme, disait Odon, si nous pouvions maintenant commencer une nouvelle vie, sans qu'aucun souvenir du passé vienne en troubler le ciel, ne serions-nous pas merveilleusement heureux ?

— Mon Odon, certes : et c'est ma seule souffrance que ce passé de Paris, dont je ne puis, malgré mes efforts, soulager ma pensée. Je veux aimer, je veux vivre : mais il me semble que j'ai quelque chose de brisé en moi. Quel défaut s'est révélé, quel défaut à mon cœur ? Je ne sais. Peut-être ne suis-je plus capable de jeunesse, de fraîcheur, d'illusion sur l'avenir et d'élan vers la joie. Peut-être suis-je semblable à ces femmes qui se retirent du monde après en avoir été incurablement blessées : une fois entrées au couvent où elles espéraient trouver le bonheur, elles s'aperçoivent qu'il est trop tard et qu'elles pourront à peine goûter la paix, alors qu'elles voulaient participer aux délices de Dieu.

— Il n'est jamais trop tard pour aimer.

— Oh ! j'aime, oui. Je n'ai jamais aimé avant de t'aimer. Mais je sens avec douleur que les cordes

de cet amour ne sont plus vibrantes et sonores, qu'elles ont été faussées, martyrisées par trop de chocs mauvais, et qu'au lieu des odes triomphales pour lesquelles elles étaient faites, elles ne peuvent désormais exhaler que de pâles élégies. Mon amour n'en est pas moins mon être, il est intense, il est toute moi : mais il est empreint de tristesse, alors qu'il devrait l'être de joie.

— Mon amie, l'amour est indépendant de la joie ou de la tristesse. C'est un sentiment supérieur qui se répand sur tous les autres sentiments et les sanctifie. C'est parce que nous nous aimons que même les pires malheurs prendraient cette teinte sacrée, qui, malgré tout, fait de la vie ainsi sublimée le joyau suprême. Et le secret de la vraie joie n'est-il pas justement de sentir l'amour nous pénétrer et nous sauver, au moment où, sans lui, nous serions livrés en proie aux plus terribles désespoirs ? Vois, le ciel est rose, l'heure est suave : que de biens nous entourent encore dont nous jouirons doublement.

— Je t'aime ! je t'aime ! s'écriait Pauline. Que deviendrais-je, que serais-je sans toi ? Je veux oublier, oublier tout ce qui n'est pas ton amour. Je me confinerai dans le rayon de tes yeux. Pardonne-moi ! Couvre-moi de tes baisers secourables !

Elle pleurait, se suspendait à lui comme à un grand christ qu'on implore ; elle se blottissait contre son sein, cherchait dans ses bras le refuge.

Et il la consolait ; et, sans cesser d'être l'amant, trouvait pour apaiser sa peine de paternelles caresses.

— Pleure, enfant, disait-il ; sache la douceur des larmes épanchées avec abandon. Tu as trop compté sur ta force ; maintenant, tu souffres de te découvrir faible. Mais cette faiblesse est bonne : elle crée autour de toi une atmosphère de sensibilité. On ne vit pleinement du cœur que par la vertu des émotions. L'impassibilité n'est point ce qui constitue une grande âme : mais bien le courage de

penser et de vouloir tout en n'ignorant aucune des épreuves de la foi.

Leurs promenades étaient leur seule distraction extérieure. Ils se reflétaient dans la nature. Et à contempler ensemble les mêmes paysages, à conduire leurs pas le long des mêmes sentiers, ils se pénétraient mieux, s'absorbaient l'un dans l'autre avec plus de dévotion.

Ils n'éprouvaient aucune gêne dans cette contrée écartée. Ils étaient bien à eux, à eux seuls. Personne ne les connaissait ; ils ne firent la connaissance de personne. C'était la retraite qui convenait à leur désir.

Et lorsque, par une bénédiction spéciale, ils se laissaient aller, sans autre souci, à l'heure présente, le bonheur semblait descendre sur eux et les inonder de sa grâce. Pauline rayonnait alors d'une lumière douce et pure. Elle émerveillait son amant du spectacle de sa félicité. Oh ! s'il leur avait été donné d'être nés ainsi, ou de s'être élevés par une progression naturelle et radieuse à cette floraison ! Ils eussent savouré le délice d'une existence admirable et parfaite. Mais ces instants lumineux étaient rares.

Le passé, ils le méprisaient ; ils ne pouvaient effacer néanmoins l'impression navrante que ce passé leur laissait.

Odon l'eût facilement oublié. Il n'en avait pas souffert comme Pauline. Mais puisqu'elle en souffrait, il en souffrait pour elle et peut-être plus qu'elle. Sa puissance de sympathie était telle, qu'il ressentait jusqu'à la douleur les pensées contristantes de son amie.

Celle-ci ne pouvait s'étonner de l'animosité qu'elle avait soulevée. Elle s'y était attendue. Quelles que fussent pourtant ses prévisions, leur réalisation brutale l'avait troublée. Elle avait espéré, au moins, quelque témoignage secret d'amitié. Et rien ! Julienne, cette Julienne qu'elle savait légère et perverse, mais dont l'affection pour elle avait été sincère, s'était dérobée comme les plus indifférentes.

Facial s'était montré plus rebelle à toute charité qu'elle ne l'eût supposé. Il avait été bas. La société l'avait expulsée en brebis galeuse. Tout ce qu'elle avait connu, tout ce qu'elle avait vécu la reniait. Elle avait conscience d'être l'excommuniée : et bien qu'elle eût renoncé de plein gré à toute communion, l'injustice de la sentence irritait sa raison et blessait son cœur.

N'y avait-il pas une cruelle ironie à connaître sa supériorité morale sur un monde d'hypocrisie et de méchanceté qui ne l'estimait pas digne de lui ?

Mais qu'était-ce cela ! Pauline n'y eût pas pensé et n'en eût conçu aucune amertume, si la vraie douleur, la terrible douleur qui rongeait ses entrailles lui avait été épargnée.

On lui avait pris son fils.

Voilà la plaie affreuse dont elle ne guérirait jamais, que tout l'amour d'Odon ne réussirait pas à fermer. Son fils, son enfant était mort, mort à elle ! Ou plutôt — et cela était épouvantable — c'était elle qui était morte à lui, elle, elle vivante et séparée de lui par un abîme plus inexorable que le tombeau ! Des larmes de détresse tombaient de ses yeux. Qui lui rendrait l'enfant, son Marcelin, qui respirait là-bas, loin d'elle, à Paris, qui l'oubliait, qui apprenait à la répudier comme mère ? Une effrayante angoisse la serrait à la gorge, lorsqu'elle songeait, et c'était presque sans cesse, au crime qui avait été commis.

« Mon enfant ! mon enfant ! s'écriait-elle dans le martyre de l'idée fixe, que deviens-tu ? que fais-tu à ce moment, à cette minute ? Est-il possible que tu ne sentes pas courir autour de ta tête les baisers dont je dévore ton image ? Mon petit Marcelin, n'entends-tu pas le flot de prières qui s'échappent pour toi de mes lèvres ? Oh ! réponds-moi ! Envoie ta douce pensée vers moi. Je la reconnaîtrai lorsqu'elle frôlera mon front. Je dirai sans une hésitation : C'est lui ! il pense à moi. Je verrai ton ombre charmante voltiger devant mes yeux. Ce

sera toi, ton regard, ton sourire. Ta voix me murmurera : Je t'aime, je ne t'oublie pas ! »

Ah ! si on lui avait laissé son fils ? Elle ne se fût plus occupée que d'être heureuse ! Ce qui maintenant la faisait souffrir eût été un sujet de joie. Elle se fût tenue pour privilégiée de vivre à l'écart, entourée des deux seuls êtres qu'elle chérissait. Son fils avec elle : le paradis, la délivrance, l'avenir ! Alors, elle eût retrouvé les splendeurs de la jeunesse pour aimer. Le prestige de l'idéal eût enthousiasmé son âme. Elle ne se fût pas plainte de ne pouvoir goûter qu'avec déception l'ivresse de passion qu'elle cherchait. Hélas ! si son cœur, par brusques secousses, s'arrachait de son amant au milieu des plus ardentes caresses pour s'élancer comme un fou vers Paris, c'était parce que son fils l'y appelait. Si, jour et nuit, la voix de plus en plus odieuse de Facial la poursuivait, c'était que cet homme lui confisquait son enfant. Si elle rongeait son frein avec une morne colère contre la société, dont elle n'avait plus voulu comme femme, c'était que la societé se vengeait de la femme sur la mère. Marcelin ! Marcelin ! l'obsession de ces syllabes évoquant l'être adoré qu'elle avait perdu harcelait ses tempes d'une fièvre perpétuelle.

La malheureuse essayait encore de cacher autant qu'elle pouvait de sa désolation à celui qu'elle allait jusqu'à se reprocher de ne pas entourer d'un culte exclusif. Mais Odon assistait à toutes les phases de ce chagrin. Son tact subtil percevait les moindres écorchures sur le réseau de sensibilité de sa maîtresse. Il savait quand Pauline était déchirée à crier : il savait quand, lasse, elle s'apaisait, mais que tout l'épiderme de l'âme lui faisait mal comme après une longue torture. Et il saignait avec elle, en silence, ne voulant pas, par le spectacle de sa propre douleur, accroître celle de son aimée.

Lorsqu'ils causaient de Marcelin, c'était pour s'exhorter à l'espérance.

— Il te reviendra, il nous reviendra, disait Odon ; et il appuyait sur ce *nous* avec une intention exquise. Le père se lassera d'exercer sa vengeance. Fût-il mieux que le père légal, il comprendra que priver plus longtemps l'enfant de sa mère, c'est barbare et c'est nuisible.

— Dieu t'entende ! murmurait Pauline.

Mais elle connaissait Facial. Elle savait qu'en retenant l'enfant, cet homme austère s'imaginait remplir un devoir sacré. Hélas ! ce n'était pas une vengeance. La vengeance s'épuise, le devoir s'exacerbe. Il y avait de quoi pleurer.

Après mille combats, elle résolut d'écrire à son fils. Quelle effusion de larmes et de caresses ! Le papier semblait vivre son amour. Elle recommença plusieurs fois cette lettre chérie, la chargeant toujours plus de son cœur gonflé, ajoutant de nouveaux baisers aux premiers baisers. Réconfortantes heures, prolongées à dessein, confidentes de tant de rêves ! Mais elle ne laissa pas échapper un mot de récrimination. Cette lettre à son fils fut admirable de délicatesse. Pauline le comprit ainsi, afin que Facial, touché et rassuré, pût consentir à laisser s'établir entre eux une correspondance. Elle n'eut même pas à le comprendre : l'explosion de sa tendresse ne comportait pas de place pour autre chose.

« Vous ne voudrez pas, écrivait-elle à cette occasion à Facial, vous ne voudrez pas détruire chez mon enfant tout souvenir de sa mère. Vous savez combien ce sentiment est nécessaire et précieux. Je suis tellement certaine que vous jugerez en cela comme moi, que l'idée ne me vient pas de faire parvenir ma lettre à Marcelin par une autre personne que par vous. C'est à vous que je l'envoie : vous la lui remettrez vous-même. Lisez-la auparavant : elle ne contient rien dont vous puissiez prendre ombrage. Je suis mère et je ne suis que cela, lorsque je parle à mon fils. Vous qui avez assumé le soin de l'élever, vous n'avez point l'intention de cloîtrer son cœur. Je n'ai pas besoin, n'est-pas, d'in-

voquer votre générosité ? Il suffit que vous soyez juste. »

Trois jours après, Pauline recevait la réponse.

Facial lui retournait la lettre adressée à Marcelin et l'accompagnait de ces mots :

« Je ne sais qui vous êtes et je ne veux pas vous connaître. Je vous interdis formellement d'écrire à mon fils, et en général d'essayer de communiquer avec lui de quelque façon que ce soit. Cette jeune âme n'est pas faite pour être poursuivie par le spectre du souvenir. D'ailleurs, celui qui portera mon nom ne doit point avoir à prononcer le vôtre, encore qu'il se le rappelle, ce dont je doute, car il ne parle jamais de vous. Pour ce qui me concerne, je vous saurais gré de m'épargner le renouvellement de tentatives qui ne peuvent avoir d'autres résultats que de m'obliger à une surveillance plus étroite. Toute insistance de votre part serait inutile et de mauvais goût. »

Pauline froissa le papier d'une poignante crispation. Elle ne dit rien ; pas un reproche ne se formula sur ses lèvres, ni même dans son cœur. Elle comprenait qu'il ne pouvait en être autrement. Mais elle se sentit glisser comme une masse dans un trou de douleur, tandis qu'une dalle se scellait sur elle.

Elle entrevit l'avenir inévitable, conséquence de la défaite : sa révolte perpétuée, son ressentiment toujours bouillonnant, sa raison malade, son instinct désemparé. Elle serait une lamentable irréconciliée du sort. Jamais le calme, le calme divin, qu'elle avait ardemment convoité, ne descendrait sur elle en bienfaisante grâce. La blessure de son flanc resterait ouverte, et l'éponge de vinaigre ne cesserait de provoquer sa bouche altérée.

N'était-ce donc qu'une rive illusoire, ce pays créé par son désir, qu'elle voyait pourtant, qu'elle croyait parfois toucher, et qui, fallacieux, disparaissait au premier geste d'espoir pour ne laisser que la sensation atroce du sol gelé. ? N'arriverait-elle

pas? Etait-elle destinée à tomber épuisée sur la route dure?

Le bon compagnon veillait, le cher compagnon, celui des jours mauvais comme celui des haltes sereines. Il sut lui rendre un peu de courage. L'art tout-puissant de la charité dans l'amour opéra ce prodige de relever Pauline, après la crise terrible qui d'abord l'abattit. Sous l'excellence des caresses de l'amant, sous l'influence de sa volonté d'homme, elle reprit une vigueur morale qu'elle ne soupçonnait pas. Ses yeux se remirent à fouiller le ciel pour y découvrir l'étoile propice, ses lèvres à entrecouper de prières ferventes les sanglots que leur arrachait la cruelle réalité.

Ce n'était pas la résignation, mais la résistance, qu'Odon soufflait ainsi dans l'âme de Pauline. Il savait la vertu de la lutte plus efficace que celle du sacrifice. Le débat pour la vie importe; s'il n'aboutit pas à la victoire, qui est le bonheur, il faut, au moins, le prolonger jusqu'au consentement, qui est la paix. Tant que Pauline serait occupée de conquérir son fils, elle ne songerait pas à le pleurer.

Des projets furent faits. Mais avant d'aborder les résolutions extrêmes, ils tentèrent par tous les moyens de communiquer avec Marcelin. Il eût déjà suffi d'une page de son écriture pour rendre Pauline folle de joie. Mais comment lui faire parvenir les nouvelles indispensables? Ils essayèrent de déjouer la surveillance de Facial en s'adressant à divers intermédiaires. Le directeur de l'école que fréquentait le jeune garçon, les maîtres qui lui donnaient des leçons, miss Dobby, sa gouvernante, furent successivement chargés de lui remettre en secret des lettres. Aucune ne parvint. La concierge reçut de l'argent pour s'acquitter du même office. Elle garda l'argent et remit les lettres à Facial. Si bien, qu'au lieu de la réponse tant désirée, ce fut, un jour, une lettre de menaces de Facial qui arriva.

Que se passait-il? Depuis tant de mois, des

changements avaient dû se produire: et Pauline ignorait tout. De moins en moins il lui devenait possible de joindre l'enfant. Odon écrivit alors à Réderic. De celui-ci ils eurent une réponse. Réderic n'avait pas revu Marcelin. Il donnait cependant quelques informations : le fils de Pauline était au lycée ; il n'avait plus sa gouvernante; il se portait bien ; son père, semblait-il, dirigeait avec le plus grand zèle son éducation. Et Réderic ajoutait, nouvelle qui effara Pauline, que Julienne s'occupait du jeune garçon d'une façon très suivie.

« Julienne ! Julienne ! écrire à Julienne ! »

Cette pensée traversa l'esprit de Pauline. Mais elle éprouva un tel serrement de cœur à l'idée d'avoir recours à son ancienne amie pour parvenir à Marcelin, qu'elle comprit aussitôt que cela lui serait impossible. Un irrésistible flux de jalousie lui monta à la tête. Tandis qu'elle était ici, loin, exilée, Julienne voyait son enfant, Julienne pouvait le voir tous les jours ! Pourquoi cet intérêt? Qu'est-ce que cela signifiait? Et elle se souvenait qu'autrefois elle avait déjà ressenti, pour de futiles baisers, d'inexplicables jalousies.

Elle n'écrivit pas à Julienne. Trop de trouble la remplissait. Que faire pourtant? Odon l'engageait à vaincre ses répugnances. Selon toute probabilité, Julienne, qui n'était pas dure, se prêterait volontiers au rôle de tiers entre la mère et le fils ; et, femme, elle aurait même du plaisir à être la cheville ouvrière de cette petite intrigue. Mais Pauline ne voulut pas.

— Partons pour Paris, dit-elle.

Ils partirent. Ils restèrent à Paris une semaine. Ils firent tout pour aborder Marcelin. Pauline se présenta au lycée et demanda à lui parler. On lui repondit qu'on avait ordre du père de ne point permettre d'entretiens avec des personnes inconnues. Le samedi soir, cachée dans un fiacre, elle assista à la sortie des élèves. Elle aperçut Marcelin et un grand frisson la secoua. Mais Facial etait là. Le lendemain, dès le matin, toujours dans un fiacre,

elle se tint aux aguets dans la rue où habitait Facial. Marcelin sortit en voiture après le déjeuner. Il était en compagnie de Julienne et d'un lycéen plus âgé que lui, que Pauline ne connaissait pas et qui n'était autre qu'Emile. Ils firent une promenade au bois de Boulogne. Au retour, ce fut chez Julienne qu'ils descendirent. Marcelin y dîna. Il n'en partit qu'à dix heures, escorté par Facial qui était venu le chercher. Pendant toute cette journée, Pauline ne trouva pas le moyen de se montrer à son fils.

Alors, perdant pied, elle écrivit à Facial :

« Je suis à Paris. Autorisez-moi à avoir une entrevue avec l'enfant. »

Facial répondit :

« Je connais toutes vos manœuvres. Je sais depuis quand vous êtes à Paris, à quel hôtel vous êtes descendue, et ce que vous venez faire. Moins que jamais je ne puis vous accorder ce que vous demandez. »

Un second voyage à Paris, entrepris avec plus de précautions encore, eut un résultat pire. C'était à une époque de vacances : Pauline espérait avoir ainsi plus de facilité pour rencontrer Marcelin. Mais elle ne le vit même pas. Renseigné sur son arrivée, Facial avait emmené l'enfant à la campagne.

Ils revinrent à Grasse profondément tristes.

— Plus je voudrais fuir ce monde, disait Pauline, plus j'enfonce dans son marécage. Il semble que chaque pas que je fasse pour ma délivrance marque un degré de plus de ma détresse. Je suis prisonnière ; je ne pourrai jamais me dégager. Quelle grève funeste que la société! Elle nous tient. C'était avec délice que j'ai cru un moment être libre. Je m'aperçois que je suis toujours et toujours plus sa victime. La liberté n'existe pas, ni celle de l'esprit, ni celle du corps. Nous sommes esclaves, esclaves, esclaves. Il n'y a qu'un seul bonheur possible : le plaisir qu'éprouvent des créatures viles à porter des chaînes.

Elle avait ainsi des accès de colère, trop légitimes pour qu'Odon voulût les calmer par les raisonnements habituels. Il les préférait aux heures de mortelles angoisses, d'accablement muet qui faisaient tant de mal à sa pauvre amie.

— Sois fière, lui disait-il. Tu as suivi le droit chemin du cœur : que les abominables ronces ne te fasse pas regretter le mensonge de la grande place publique.

— Je ne regrette rien, répliquait Pauline. D'ailleurs, lorsque je compare à ma souffrance passée ma souffrance actuelle, je dois estimer celle-ci, quelque vive qu'elle soit. Elle ne m'abaisse pas audessous de ma conscience. Elle ne comporte ni remords, ni gêne morale, ni mécontentement de soimême. Je n'ai rien à me reprocher. C'est certainement une fatalité, ce n'est point une punition. Autrefois, lorsque j'étais malheureuse, je sentais qu'il y avait de ma faute. Aujourd'hui, le seul tort que je me reconnaisse, c'est d'avoir manqué d'habileté au moment où, par quelque moyen peu difficile peut-être à trouver, j'aurais pu conserver mon fils avec moi.

Puis, elle se désolait de ce que cette situation avait de pénible pour Odon.

— J'aurais voulu te rendre la vie belle et sereine. Je rêvais d'être pour toi l'amante éternellement jeune, le soleil toujours pur. Je désirais t'entourer de joie. Et voilà mes pleurs ruissellent souvent sur mes joues, je suis la dame mélancolique, l'âme saignante. N'ai-je pas gâté ton existence ? O mon bien-aimé, combien je suis malheureuse d'être malheureuse ! Je songe à toi, et mon affliction est extrême. Tu méritais la tendresse d'un ange de lumière, et je n'ai à t'offrir que mon sourire baigné de larmes. Que tu es bon, que tu es charitable de m'aimer malgré tout ! Et, je le sens, ton amour est mieux que du dévouement : c'est toujours de l'amour, tu m'aimes, tu m'aimes !

Ce fut alors qu'Odon, désespéré de la douleur de sa maîtresse, résolut de mettre à exécution un pro-

jet qu'il nourrissait depuis longtemps. Il voulait aller se jeter aux pieds de sa femme et la supplier de consentir au divorce.

Une fois libre, il épouserait Pauline. Puisque Pauline pleurait son enfant, il lui en rendrait un : et un enfant qui serait à eux, à eux deux, à eux seuls, un enfant qui serait fait de leur amour. Cette chose qui ne leur était pas permise maintenant deviendrait possible. Ils pourraient avoir un enfant, un enfant légitime, leur gloire, leur avenir, qu'ils contempleraient sans aucune crainte. Et Pauline serait de nouveau heureuse. Ce petit être apporterait avec lui le rayonnement du ciel. Il serait la bénédiction, le salut. La vie nouvelle, après laquelle soupiraient les deux amants, naîtrait, imprégnée d'espérances, hors des atteintes du passé.

Toutefois, par prudence, il ne voulut point faire part à Pauline de ce projet. S'il courait au-devant d'un insuccès, la déception serait pour lui seul. Si, au contraire, il parvenait à fléchir sa femme, quelle fête que le retour avec la bonne nouvelle !

Il prétexta une affaire à régler à Paris et partit pour Poitiers, où résidait Mme de Rocrange.

Ce ne fut point sans une grande anxiété qu'il se retrouva en présence de cette femme en deuil, au regard froid, aux lèvres décolorées, de cette femme sévère dont dépendait maintenant son avenir. Un frisson le prit à la pensée qu'elle était maîtresse de décider et qu'il devait toucher ce cœur dont il n'avait jamais connu le secret.

Elle le reçut avec un léger trouble de la voix, une légère altération du miroir des yeux : mais c'était à peine perceptible.

— Vous me trouvez changée, dit-elle : je commence à blanchir.

Odon ne l'avait pas vue depuis dix ans. Elle n'était pas changée. Tel il en avait conservé le lointain fantôme dans le fond sombre du souvenir, telle il la revoyait.

— J'ai plus vieilli que vous, dit-il.

— En effet, je remarque sur votre visage de

nombreuses rides. Etes-vous fatigué de votre vie ? Me revenez-vous ?

— Non, répondit-il d'un ton doux ; je suis peu fait pour vous comprendre ; et nous ne nous aimons pas.

— Je vous aime, moi.

Pas d'amour. Vous m'aimez de cet intérêt que l'on a pour ceux auxquels on est lié et sur qui l'on possède des droits. Tout cela est triste, sans doute, fort triste. Et c'est encore plus triste que vous ne pensez : car, moi, Madame, j'aime ; j'aime une femme de toutes les forces de ma vie ; et cette femme est à moi comme je suis à elle ; nous sommes unis devant Dieu, sinon devant les hommes.

— Epargnez-moi cet horrible blasphème ! D'ailleurs, je sais. Votre sœur de Béhutin m'a tout appris. Je vous plains, je vous plains.

— Alors, soyez miséricordieuse ! Si vous savez tout, si vous savez qui est cette femme, ce qu'elle a fait pour moi, combien elle m'aime, combien je l'aime, si vous le savez, vous devez comprendre pourquoi je suis venu ici, ce que je suis venu demander de vous.

— Serait-ce le repentir qui vous pousse ? Je suis prête à pardonner.

Odon fit un geste de désespoir.

— Le pardon, continua Mme de Rocrange, je vous l'offre depuis dix ans. Je continue à vous l'offrir, et je vous l'offrirai toujours. Chaque matin, ma prière à Jésus est : « Daignez, Seigneur, ramener au bercail la brebis égarée ! Pardonnez-lui comme je lui pardonne ! »

— Vous faites semblant de ne pas comprendre, dit Odon. Ah ! écoutez ! je souffre trop. Vous compatirez à ma souffrance. Et puisque d'un mot vous pouvez me rendre heureux, ce mot vous ne le refuserez pas.

Avec des larmes dans la voix, il lui conta, sans rien lui cacher, l'histoire de sa liaison. Il mit dans ce récit toute l'éloquence de son cœur, s'appli-

quant à faire ressortir le caractère éminemment noble de sa maîtresse, la pureté de leur amour, l'iniquité des jugements humains à leur égard. Il parla surtout de l'odieuse torture infligée à Pauline, à cette mère qu'on avait privée de son enfant.

Mme de Rocrange ne l'interrompit pas.

Lorsqu'il crut l'avoir émue, il aborda délicatement la situation, chercha à faire entendre à sa femme ce qu'il désirait d'elle, à l'amener à proposer elle-même de lui rendre sa liberté.

Mais Mme de Rocrange ne proposa rien. Elle dit seulement :

— Pauvre femme ! pauvre pécheresse ! L'expiation commence pour elle déjà sur cette terre. Que Dieu lui en tienne compte !

Alors Odon s'écria :

— Marie, au nom de tous les sentiments humains, au nom de toute la charité divine, donnez-moi la possibilité de réparer cette infortune ! Ne voyez-vous pas qu'il faut que j'épouse cette femme? C'est mon devoir : nul autre devoir n'est plus saint que celui-là.

Mme de Rocrange se couvrit les yeux de ses mains. Il y eut un long silence, au bout duquel elle laissa tomber d'une voix lourde ces mots :

— Je suis catholique.

Une sueur froide couvrit le front d'Odon. Il éprouva, tout à coup l'affreuse conviction du damné devant la rigueur éternelle.

— Malheureuse ! gémit-il. Catholique, mais non pas chrétienne.

Puis, il éclata :

— Ah ! Madame, vous êtes cruelle, épouvantablement cruelle. Vous êtes plus féroce pour nous que ce monde dont vous exécrez la méchanceté. Qu'avez-vous fait de l'Evangile, qui ordonne d'être bon, d'être charitable, d'avoir pitié, de secourir ceux qui ont besoin de secours ? Le Christ a accueilli la femme de mauvaise vie, et vous, qui vous réclamez de lui, vous repoussez la prière de celui qui vous supplie de permettre qu'une œuvre

de réparation s'accomplisse. Et cela non par jalousie, car vous ne m'aimez pas, non par vengeance, car vous ne me haïssez pas, mais par je ne sais quelle atroce et lugubre discipline, dont vous concevez peut-être tout le crime, sans trouver dans votre conscience assez de foi pour oser l'enfreindre. Vous croyez à la vie éternelle et au jugement des bons et des méchants. Lorsque vous vous présenterez devant le tribunal suprême et que vous direz : Voilà ce que j'ai fait ! croyez-vous que le divin Crucifié vous répondra avec joie : C'est bien, bonne et fidèle servante, tu es digne d'entrer parmi les élus de mon Père ? Ah ! Madame, vous encourez une grande responsabilité.

Marie de Rocrange eut un frissonnement des paupières. Son visage devint plus pâle. Mais elle dit :

— Je ne sais qu'une chose. L'Eglise ordonne : Tu ne désuniras point ce que Dieu a uni. J'obéis.

Odon tomba à ses genoux, sanglotant :

— Par grâce ! Marie ! Marie ! Réfléchissez-y !

Il prit sa main blanche et voulut la porter à ses lèvres.

Elle se raidit, étrangement troublée, en murmurant rapidement :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi !

Il crut qu'elle faiblissait. Il baisa sa robe.

— Oh ! balbutia-t-il, vous cédez ! Merci ! merci !

Alors, elle s'arracha de ce baiser impalpable, mais qu'elle venait de sentir comme un fer rouge, et dit :

— Jamais.

Odon se releva. Il était blême de colère. Il prit son chapeau et ses gants.

— Adieu, Madame, dit-il les dents serrées. Vous venez de faire beaucoup de mal.

— Odon !

— Taisez-vous. Je vous défends de m'appeler ainsi. Ce nom-là n'est pas fait pour vous.

Il partit.

Elle ne fit pas un mouvement, mais suivit d'un

regard fixe celui qui s'en allait. Un désir de pleurer lui monta à la gorge. Puis, elle se signa longuement.

XV

Facial était fier de lui. Le sentiment du devoir accompli compensait ce que son amour-propre avait eu à subir pendant et depuis l'événement fâcheux de son divorce. Il était homme à estimer cette compensation. Certes, il aurait pu se montrer plus habile, plus brillant pour la galerie : il n'aurait pu être plus digne. Si son aventure avait fait sourire — il se trouve toujours des gens pour voir le côté comique des malheurs d'autrui — personne ne s'était avise de le lui marquer, ne fût-ce que par un propos équivoque ; on l'avait, au contraire, félicité de son excellente tenue, on l'avait plaint discrètement, on lui avait témoigné la plus parfaite sympathie. Facial avait. un jour, manifesté très fermement son opinion sur le duel ; on connaissait d'ailleurs ses principes ; et ainsi il avait coupé court aux critiques sur le seul point de sa conduite qui pût être discutable.

Un mois ne s'était pas écoulé, que Chandivier, heureux de le voir garçon, avait voulu l'associer à ses petites débauches. Facial avait moderé cette impatience. Il devait décemment « faire son deuil ». Plus tard, on verrait.

Facial s'occupait beaucoup de son fils. Il s'était senti tout à coup une vraie vocation de père. Jusqu'alors, l'enfant avait trop vécu accroché aux jupons de sa mère. A cet égard comme à tant d'autres, Facial se persuadait qu'il ne pouvait qu'être bon que l'influence de Pauline eût cessé. Marcelin se serait efféminé dans les langes de cet amour maternel exagéré. La vie demandait une préparation plus forte. Pauline, même en supposant qu'elle fût restée digne du grand honneur d'élever une jeune âme pour l'existence, avait-elle jamais rien compris à la saine pédagogie ? Elle gâtait l'en-

fant, ne savait lui répondre non franchement, raisonnait ses caprices, flattait sa sensibilité, s'ingéniait à transformer en plaisir tout ce qu'on exigeait de lui. Elle ne cherchait pas à lui inculquer la sévère et haute notion du devoir. Le cœur aurait fini par prendre la place de la conscience et du cerveau. Il était temps de réagir. Et songeant au grave danger qu'avait couru cet enfant de rester à la merci d'une mère impudente, livré aux hasards de sa vie aventureuse, mêlé à son scandale et victime de sa honte, Facial ne pouvait que se féliciter de la fermeté dont il avait fait preuve. Il l'avait certainement sauvé. Et ce n'avait pas été sans peine : car il avait fallu plus que du vulgaire courage pour résister aux assauts d'une femme acharnée et obvier à ses embûches. Plein d'émotion à l'idée de la tâche qu'il avait entreprise, il aimait à s'écrier, la main sur la tête de son fils :

« J'en ferai un honnête homme ! »

Cependant, Facial ne tarda pas à s'apercevoir que, pour glorieux que fût son rôle de père et de pédagogue, l'absence d'une femme se faisait sentir. Les plus ordinaires détails de toilette ou d'hygiène concernant Marcelin embarrassaient singulièrement son zèle. L'enfant paraissait souffrir aussi d'être privé de cette atmosphère de gestes féminins et de douces paroles à laquelle il était habitué. Une gravité étrangère à son âge, presque maladive, avait envahi son visage, fait pour le rire et la fantaisie. Il ne se plaignait pas, mais semblait contraint en l'unique compagnie de Facial, quelque soin que mît celui-ci à le distraire. Miss Dobby était loin. Aussitôt après le départ de Pauline, elle s'était avisée de prendre des airs de maîtresse dans la maison. Facial l'avait congédiée. Puis, l'internat avait accaparé le jeune garçon. Il le supportait avec résignation, et cela délivrait Facial de la moitié de ses soucis. Mais le dimanche, les jours de vacances, l'enfant, isolé, et qui aurait dû se retremper dans beaucoup de délicate tendresse, en était réduit à causer de choses sérieuses avec son père

ou à se plonger dans de longues lectures. Il s'ennuyait, devenait triste, et ses grands yeux erraient dans l'appartement désert.

Aussi Facial accepta-t-il avec reconnaissance l'offre que lui fit Julienne Chandivier.

Plusieurs fois déjà, aimable, souriante, elle était venue voir l'enfant. Elle paraissait s'intéresser vivement à lui. Marcelin, de son côté, se plaisait à ces visites, qui lui apportaient une distraction inespérée. Avec Julienne, il retrouvait presque des entretiens familiers, un ton de causerie que la gravité de Facial ne lui permettait pas. Il s'enhardissait jusqu'à parler de celle qui était partie, de sa mère bien-aimée, sujet qu'instinctivement, il n'eût jamais osé aborder avec son père.

— Laissez-moi, dit-elle un jour à Facial, laissez-moi être sa mère adoptive. J'aime votre fils. N'ayant pas d'enfant, je serai heureuse de consacrer à celui-ci un peu de cette affection et de ces soins, dont les femmes, même les moins maternelles en apparence, ont toujours une abondante réserve. Les hommes sont maladroits à ce métier. Il n'y a que nous autres qui sachions entourer comme il faut de douceur et de prévoyance ces créatures fragiles que la vie n'a pas encore exercées. Je n'oublie pas non plus que sa malheureuse mère a été mon amie. Je veux faire pour elle ce qu'elle aurait fait pour moi, j'en suis sûre, si je m'étais trouvée dans sa situation. D'ailleurs, est-il équitable que cet enfant subisse les conséquences d'une faute qu'il ne soupçonne même pas ?

Très ému, Facial prit avec effusion les mains de Julienne :

— Vous êtes une noble femme, vous ! dit-il.

Et, à ce moment, en effet, Julienne était sincèrement poussée par les plus louables sentiments. Elle n'analysait point les causes secrètes de sa bienveillance. Elle ne se demandait point si elle aurait agi de même, dans le cas où Marcelin n'aurait pas été le jeune garçon joli et spirituel qui lui

plaisait. Elle le trouvait charmant ; elle avait la fantaisie de l'élever : et voilà !

De ce jour Marcelin fut plus heureux. Il vivait plus avec Julienne qu'avec son père, celui-ci aimant mieux présider de haut, que d'avoir continuellement à ses côtés un enfant auquel il ne savait trop que dire. Marcelin avait maintenant près de douze ans. Son intelligence était vive, mais encore très féminine. Il sentait plus qu'il ne raisonnait. Il comprenait par intuition. Impressionnable à l'excès, il ne résistait pas aux mouvements de son cœur ; mais il était doué d'assez de souplesse pour ne point se trahir.

Il ignorait pourquoi sa mère était partie. Ce mystère préoccupait extraordinairement son imagination. Elle n'était pas morte, il le savait. Qu'était-elle donc devenue pour avoir ainsi disparu tout à coup ? Il souffrait singulièrement de cette absence. Les premiers temps, lorsqu'il questionnait, on répondait qu'elle était en voyage, qu'elle reviendrait bientôt.

Ne la voyant pas revenir, il avait compris qu'il se passait quelque chose qu'on lui cachait, et il avait cessé de questionner. Facial avait cru qu'il oubliait. Mais l'enfant, rendu perspicace, s'ingéniait à découvrir par lui-même la vérité. Il suivait avec attention ce qui se disait autour de lui, espérant y surprendre le mot de l'énigme. Il voulait savoir pourquoi sa mère l'avait abandonné. Certain que c'était malgré elle, car il ne pouvait douter de son amour, il frissonnait à l'idée qu'elle était enfermée quelque part, empêchée de communiquer avec lui. Il lui fallait à tout prix la revoir.

La fréquentation de Julienne servit au moins de dérivatif à son chagrin.

Sans risquer de questions directes, il causait de la disparue. Il disait :

— Maman était si douce avec moi, que j'avais parfois mal aux yeux de penser que peut-être je lui avait fait de la peine et qu'elle avait peur de m'en faire en me manifestant son chagrin. D'au-

tres enfants prétendent que leur mère les gronde. Je n'ai jamais éte grondé. Maman n'avait pas la voix pour ça.

— Et moi, disait Julienne pensez-vous que je voudrais vous gronder ?

— D'abord, je ne vous le permettrais pas : vous n'êtes pas ma mère. Ensuite, je suis maintenant assez grand et assez raisonnable pour me bien conduire. Maman me trouverait changé. Quelqu'un est-il chargé de lui donner de mes nouvelles ?

— Je ne sais pas. Il vaut mieux ne pas vous occuper de cela. Votre mère n'a pas donné d'ordres avant son départ.

— C'est ce qui est étrange. Elle ne pouvait autrefois rester un jour sans s'informer de tout ce que je faisais.

— Aujourd'hui, comme vous le remarquez vous-même, vous êtes devenu grand ; vous êtes plus libre, bientôt vous le serez tout à fait.

— Ce n'est pas si gai qu'on dit, je préférerais avoir encore maman avec moi.

— Peut-être reviendra-t-elle une fois. Mais ne vous en inquiétez pas. Les choses arrivent ou n'arrivent pas dans ce monde. Il faut penser au présent, jamais à l'avenir.

— Il est permis cependant de penser un peu au passé !

Il usait encore de subterfuges :

— En sortant de l'église, maman me menait chez ce confiseur. Nous choisissions des bonbons pour le dessert du dimanche. Entrons-y, voulez-vous ? Voici ceux qu'elle préférait.

Mais la dame de magasin ne demandait pas de nouvelles de madame. Elle savait donc, elle aussi, ce qu'il ne savait pas !

Marcelin s'étonnait que personne ne s'étonnât d'un événement qui était pour lui invraisemblable. Il lui paraissait parfois que tout le monde conspirait contre lui, qu'on le réservait à un sort terrible, autour duquel le silence se faisait, comme pour

un crime. Et il avait des conversations bizarres qui déconcertaient Julienne :

— Croyez-vous au massacre des Innocents ?

— Mon chéri, il n'y a pas à y croire ou à n'y pas croire : c'est un fait historique, et cela s'est passé très certainement au temps d'Hérode.

— Oui, mais comme c'est de l'histoire sainte, cela doit être toujours vrai. Ne croyez-vous pas qu'il y a encore maintenant des Innocents qu'on massacre ?

Son imagination, gonflée par son cœur, lui donnait à entrevoir de vagues tueries, où l'on précipitait par troupeaux des victimes et des victimes. Mais cela ne faisait pas de bruit ; les cris étaient étouffés sous des couronnes de roses et de rires ; on ne voyait pas le sang qui devait couler ; toute l'horreur du carnage était voilée de faux décors et de jeux de lumière. On se doutait bien, à l'angoisse affreuse et inexpliquable qui régnait, que des choses monstrueuses se passaient derrière ces apparences de fête : mais quoi ? c'est ce qu'il était impossible de préciser. On distinguait seulement des trous subits, béants, des effondrements, des gestes de bras éplorés s'enfonçant dans l'abîme. Pour quelles exécutions partaient ces corps ? Le tumulte des couleurs, des tentures, des chants, des visages empêchait de voir, de comprendre l'abominable tragédie.

L'enfant commençait à soupçonner ce qu'est la vie. De premiers effarements lui venaient devant cet inconnu trouble et insoluble. Il souffrait atrocement de son ignorance, et, en même temps, il avait une telle peur de ce qui suivrait, qu'il était près de s'évanouir en pensant que fatalement, un jour ou l'autre, il saurait.

La nuit, il demeurait des heures avant de s'endormir, les yeux figés dans le vide noir. L'obscurité se peuplait de fantômes. Et parmi eux, sa mère, sa mère triste, pâle, tantôt couchée comme un cadavre, tantôt penchant vers lui sa figure où saignaient des plaies. Dans son sommeil, ces visions

se transformaient en douloureux cauchemars. Il criait. Il s'éveillait tremblant d'épouvante.

Le médecin diagnostiquait : un peu d'énervement causé par la croissance.

Plus clairvoyante que Facial, Julienne était cependant loin de croire à un état si aigu de surexcitation. Elle voyait que Marcelin pensait beaucoup à sa mère, beaucoup trop : mais elle se flattait d'arriver peu à peu à prendre la première place dans l'esprit du jeune garçon. Elle mettait une véritable ardeur à l'amuser. Non seulement elle se rendait indispensable à la satisfactionde ses désirs : elle s'appliquait encore à les provoquer. Stimulante et tentatrice, elle l'initiait aux choses agréables de la vie, à celles, du moins, qu'il pouvait goûter sans trop de danger. Elle l'encourageait aux sports les plus captivants, le conduisait aux courses, au cirque, lui révélait par des choix appropriés à son âge l'existence de la littérature romanesque ; à la dérobée — car Facial avait des principes — elle le menait au théâtre ; et c'était pour elle un plaisir subtil que d'assister à l'éclosion des impressions, aux surprises, aux entraînements de curiosité dans cette âme qu'elle prenait presque au berceau.

Elle créait ainsi entre eux une sorte d'intimité croissante, qui se compliquait même d'un charme de complicité. Marcelin eût été franchement orphelin, n'eut pas nourri en lui le tourment secret et continuel de sa mère disparue, qu'il se fût laissé aller avec prédilection à l'amitié capiteuse de Julienne. Mais la peine toujours présente qui étreignait son cœur, l'empêchait de se prêter sans de poignantes appréhensions à la vie attrayante qui lui était ménagée.

Julienne ne s'en éprenait pas moins toujours davantage de « son petit Marcelin ».

« J'en deviens amoureuse », se disait-elle souvent en riant.

Elle éprouvait d'exquises sensations à caresser ses cheveux, à baiser ses yeux, à jouer avec ses doigts, à subir de lui ces gestes affables que les enfants

prodiguent aux personnes qui leur sont familières.

Marcelin avait fait chez elle la connaissance d'Emile.

Un jour, Emile lui dit :

— Hé ! petit, qu'est-ce qu'elle te fait, ma cousine, quand vous êtes seuls ensemble ?

— Elle cause avec moi.

— Après çà ?

— Rien de particulier. Vous voyez vous-même comme elle se comporte avec moi. Elle m'aime beaucoup.

— Ça se remarque, farceur ! Dis donc, fais-tu le nigaud ou me prends-tu pour un merlan ! Ou serait-ce de la discrétion, monsieur, ou de la pudeur, mademoiselle ? Tu crois peut-être que ces choses n'arrivent qu'à toi : détrompe-toi, mon gas, elles arrivent à tout le monde ; c'est courant, c'est reçu, cela se passe dans la meilleure société. Là, es-tu rassuré ? Raconte.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— N'aie pas peur, je ne suis pas jaloux. La jalousie, c'est prehistorique. Laisse-toi interviewer sans modestie. C'est aussi de la gloire, ça.

— Je ne comprends pas.

— Allons, cadet, je vais t'aider. Je te croyais moins bégueule. Ça fait donc tant rougir, à ton âge, d'avouer ces petites saletés ? Dans trois ans, tu t'en vanteras ; au mien, tu t'en gondoleras. C'est une jolie peau, ma cousine ! L'as-tu vue toute nue ?

— Non, fit Marcelin interdit.

— Tu as vu ses seins, ses jambes, son ventre ?

— Non, répéta l'enfant avec une vague angoisse.

— Alors quoi ? Qu'est-ce que vous inventez bien ? Elle t'emmène pourtant dans sa chambre à coucher ?

— Quelquefois.

— Et là que se passe-t-il ? Elle se déshabille ?

— Non.

— Elle te déshabille ?

— Non.

— Elle fait bien quelque chose ?

— Non. Elle change de robe, elle se fait coiffer.

— Ma cousine ne t'a donc rien appris ? Tu ne sais rien ! Tu es encore immaculé ? Ah ! elle est bien bonne, celle-là ! A douze ans, mon gosse, j'étais plus malin que toi : je connaissais déjà le truc de l'amour.

Marcelin le regardait avec des yeux tremblants. Il lui semblait qu'une pluie noire tombait en rafale autour de lui, le noyait, l'aveuglait.

Emile continua d'un ton gouailleur :

— Sais-tu seulement à quoi ça sert les femmes ?

— Je ne sais pas, dit l'enfant avec effort.

— Tu as vu les chiens dans la rue ? Tu as vu ce qu'ils se font, quand ils grimpent l'un sur l'autre ? Eh bien, mon petit, les hommes et les femmes, c'est la même chose. Si les hommes aiment les femmes et si les femmes aiment les hommes, c'est pour se faire la même chose que les chiens. L'amour, c'est ça. Et le mariage n'est pas plus propre. Tu penses bien qu'il n'y a pas besoin d'avoir épousé une femme pour se livrer à cet exercice. Tous les hommes peuvent faire ça à toutes les femmes. Si on se marie, ce n'est cependant pas pour procéder autrement. Aussi, le mariage, on ne sait pas ce que c'est ; on ne sait pas d'où ça vient. Ce doit être une vieille blague qui s'est perpétuée. Oui, mon petit, voilà la vie. Et toi tu feras comme les autres : comme les autres et comme les chiens. Et c'est justement pour ça et par ça qu'on est au monde. T'imagines-tu que tu es né d'un rayon de lune ? Tu es né parce que ton père a fait le chien avec ta mère. Et à la suite de ça, le ventre de ta mère a grossi. Tu étais dedans. Et au bout de neuf mois, tu es sorti de son ventre par le même trou par lequel elle urine...

Emile s'arrêta, effrayé. L'enfant venait de s'affaisser sur le tapis. Il était blanc comme un linge.

A ce moment, Julienne entrait. Elle vit Marcelin évanoui. Elle se précipita en poussant un cri.

— Grand Dieu ! qu'a-t-il?

— Je crois qu'il a une syncope, dit Emile en haussant les épaules.

Elle le prit, lui fit respirer des sels. La pauvre tête de l'enfant traînait lamentablement sur son bras.

— Il a l'air d'un mort, dit Julienne avec un recul instinctif.

Quelques minutes se passèrent avant que Marcelin revînt à lui. Il ouvrit enfin les yeux et, faiblement, murmura :

— Maman !... maman !...

— C'est moi, mon chéri, dit Julienne. Ne me reconnaissez-vous pas ?

Marcelin se souleva lentement, regardant autour de lui, comme s'il cherchait à reconnaître où il était et qui lui parlait.

Et ses yeux s'arrêtèrent sur Julienne, la considérant, d'abord avec incertitude, avec surprise, puis avec un souvenir qui se précisait.

— Ah ! c'est vous... c'est vous...

— Mais oui, pauvre chéri ! Que vous est-il arrivé ?

Elle se mit à rire, revenue de son alarme. Puis, elle attira l'enfant contre elle et commença à le couvrir de baisers.

Mais alors, une incroyable terreur bouleversa les traits de Marcelin. Il s'arracha, frémissant, de l'étreinte de Julienne, en lui jetant :

— Oh !... Vous ne m'embrassez pas comme une mère !

Il éclata en pleurs :

— Maman !... je veux maman !... Ils me l'ont prise... Ils l'ont tuée...

— C'est moi qui suis votre mère, maintenant, dit Julienne.

— Non... non... vous n'êtes pas ma mère... Vous êtes... une femme.

Son désespoir était si violent, que Julienne crut devoir employer tous les moyens pour le calmer.

— Votre mère n'est pas morte, vous le savez bien.

— Je veux la voir.

— C'est impossible, votre mère n'habite pas Paris ; elle est loin, très loin. Mais je vais vous montrer quelque chose qui vous tranquillisera.

Elle ouvrit un tiroir de son secrétaire et y prit un papier taché de larmes. C'était une lettre de Pauline à Marcelin, arrivée depuis plusieurs semaines déjà. La pauvre mère avait fini par faire taire son orgueil ; ne voyant plus d'espoir qu'en Julienne, elle s'était humiliée jusqu'à la supplier, elle, d'avoir pitié et de lui permettre d'écrire quelquefois à son fils.

— Voyez, dit Julienne, c'est une lettre de votre mère. Si vous êtes raisonnable, vous pourrez lui répondre. Mais n'en parlez pas à votre père : il serait fort irrité, s'il apprenait que j'ai reçu cette lettre pour vous et que je vous l'ai remise.

Marcelin demeura un instant étourdi, sans oser faire un geste, sans oser prononcer une parole. Une lettre de sa mère ! Cela lui paraissait un miracle du ciel.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-il enfin tout palpitant.

A la vue de l'écriture chérie, il tomba à genoux ; un flot de sanglots déborda de sa poitrine ; le voile de larmes qui couvrait ses yeux l'empêchait de lire ; mais, ardemment, comme une relique, il baisa mille fois le papier où sa mère avait écrit et pleuré.

— Il va se rendre malade ! dit Julienne, très inquiète de cette explosion de sensibilité.

Elle se rendait compte combien elle et Facial avaient eu tort de laisser gonfler dans cette tête d'enfant tant de passion comprimée.

« Lorsque celle-ci pourra s'épancher, ne fût-ce que sur du papier à lettre, pensa-t-elle, cela s'arrangera. »

Et elle sourit intérieurement à l'idée que ce secret créerait entre elle et le jeune garçon un lien nouveau.

Dès que Marcelin fut seul, enfermé dans sa chambre, il dévora les pages inespérées, où sa

mère, après un si long silence, ressuscitait à son appel. Il les lut et les relut, passa la mit à s'en imprégner, à en respirer chaque mot, à en abreuver son âme alterée. Sa mère vivait ! Elle pensait à lui, elle l'aimait toujours ! Oh ! la revoir ! la revoir ! Elle *pouvait* lui écrire ! Pourquoi, lui, ne pourrait-il pas la revoir ? Y avait-il autour d'elle une barrière de mystères trop infranchissable ? Maintenant qu'il savait qu'elle était en vie, comme avant, qu'elle n'avait pas été transformée, qu'elle était encore une réalité, celle d'autrefois, celle qui l'avait bercé, nourri de sa substance, baigné de son fluide, rien ne l'empêcherait de courir à elle, à travers les obstacles, de courir se réfugier sous sa caresse et reprendre possession de l'asile, du seul, de l'inoubliable asile.

La lettre ne contenait qu'un détail pouvant servir aux projets du jeune garçon : elle était datée de Grasse. Il n'en fallait pas davantage. Cela suffisait à donner un corps à son désir : fuir, fuir ! Une fois là-bas, l'enfant saurait retrouver sa mère. Grasse ! Il répétait avec avidité ce nom, qu'il se souvenait avoir rencontré dans sa géographie, appris comme tant d'autres choses indifférentes, et qui, tout à coup, prenait une importance extraordinaire, s'auréolait, flamboyait.

Le lendemain, avec fièvre, mais, en même temps, avec une intelligence et une prudence remarquables, Marcelin se mit en mesure de partir. Il acheta l'Indicateur des chemins de fer, le consulta minutieusement, étudia de point en point le trajet. Puis, lorsqu'il eut arrêté son plan, il calcula ses ressources. Il possédait une cinquantaine de francs. Pour parfaire la somme nécessaire au voyage, il vendit divers petits bijoux, boutons de manchettes, épingles de cravate, ne gardant que sa montre, dont l'utilité n'avait jamais été si certaine. Après le dîner il prétexta des devoirs pressés à terminer. Comme il n'emportait pas de bagages, rien ne lui fut plus facile que de s'échapper dans la rue. Au premier tournant, il prit un fiacre et se fit conduire à la

gare de Lyon. Sa voix trembla un peu lorsque, se haussant sur la pointe des pieds pour qu'on le crût plus grand, il demanda au guichet :

— Un billet simple pour Grasse, par Antibes, train direct de 8 heures 25, seconde classe.

Il n'eut d'ailleurs, à subir que quelques regards curieux.

Et le train démarrait, que Facial, persuadé que son fils était occupé à traduire Cornelius Nepos, allumait tranquillement un cigare et déployait le *Temps*. Au même moment, Julienne se disposait à venir passer avec « son petit Marcelin » une heure de soirée.

Très surmené par ces deux jours excessifs, l'enfant ne tarda pas à s'endormir, au roulis du wagon qui chantonnait et rythmait dans son oreille :

« Je vais revoir maman ! je vais revoir maman ! »

XVI

— Grasse !

Marcelin descendit.

Il courut à la poste.

— Pouvez-vous me donner l'adresse de Mme Facial ? demanda-t-il à l'employé de service au guichet de la poste restante.

— Mme Facial ? Attendez donc... Une dame vient quelquefois réclamer des lettres à ce nom-là. Quant à son adresse...

Et interpellant une femme qui se trouvait dans le bureau :

— Hé ! mère Divonne, vous qui connaissez tout Grasse, vous ne connaîtriez pas ça, par hasard, Mme Facial ?

— Faudrait me dire un peu comment elle est.

— J'ai son portrait, dit Marcelin.

Il tira un médaillon suspendu à son cou, l'ouvrit et le montra aux deux personnages.

— C'est bien celle-là, fit l'employé.

— Oui, fit la femme, je la connais. C'est moi qui lui porte ses fruits, tous les matins. Seulement elle ne s'appelle pas Mme Facial.

— Comment? demanda l'employé.

— Elle s'appelle Mme de Rocrange.

— Possible. Elle est divorcée ; elle vit avec son amant.

L'enfant reçut cela comme un coup de tonnerre sur la tête. Mais il ne broncha pas. Il croyait comprendre cependant ce que ces mots voulaient dire. Il sentait que c'était épouvantable. Trois jours auparavant, il eût sauté à la gorge de ces gens, au seul soupçon qu'ils outrageaient sa mère. Aujourd'hui, il ne savait pas, il ne savait plus...

Et il dit d'une voix douce :

— Pourriez-vous me conduire chez elle, Madame?

Sa mère! Comme tout était égal, puisqu'il allait la revoir !

La fruitière le regarda avec curiosité.

— Vous n'êtes pas d'ici, mon jeune monsieur?

— Non.

— Vous venez de Nice?

— De Paris.

— Seigneur Jésus! est-il permis de laisser un enfant faire tout seul un pareil voyage! Et vous venez pour madame... pour cette dame... dont vous avez le portrait?

Marcelin contint avec effort les larmes nerveuses qu'il sentait sourdre. Il dit :

— C'est ma mère.

— Ah! fit la femme, je vous demande excuse. Il n'y a pas de mal à ça. Il faut bien être le fils de quelqu'un.

Et pour manifester sa bonté, elle ajouta :

— Venez avec moi, mon jeune monsieur : je vais de ce côté ; je vous montrerai où c'est. Il y en a pour dix minutes.

Louis Dumur.

(*A suivre.*)

ÉPILOGUES

Propriété littéraire. — Ayant mis hors la loi les gens dont ils convoitaient l'héritage, et ces héritages acquis par la fraude d'assignats vils, les bourgeois révolutionnaires émirent un Code, commentaire de ceci : *La propriété est sacrée*. La propriété n'est pas sacrée ; elle n'est qu'un fait, acceptable comme nécessaire au développement de la liberté individuelle. Les grandes propriétés de jadis, *latifundia* romains ou domaines féodaux, n'étaient guère que nominales et, prélevés les plaisirs du maître, appartenaient un peu à tous. Déjà, vers le XVI[e] siècle, elle s'étaient morcelées en une infinité de petites possessions personnelles, liées encore à leurs principes par des redevances que la diminution du pouvoir de l'argent avaient d'ailleurs rendues d'importance presque nulle. En coupant ces liens, la Révolution affirma le caractère inviolable et absolu de la propriété et, ses enfants bien pourvus, forgea les portes de fer du célèbre Code. C'est de ce moment que la propriété est devenue si vilaine, si égoïste et si hargneuse. Il n'y eut plus de Bien des Pauvres, plus de Domaine public, plus de Tout à tous ; la République a récemment achevé cette œuvre en supprimant les derniers vestiges du droit de vaine pâture (1) : maintenant il s'agit de supprimer jusqu'au droit de vaine pâture intellectuelle, et l'on n'entend plus parler, en guise d'art, que des droits des auteurs, des droits des éditeurs, — des droits des fabricants de cartons perforés. Quant au droit qu'a toute créature de Dieu d'entrer dans la maison du génie, cela parait subsidiaire. Avec les lois actuelles, les œuvres de Taine ou de Villiers appartiennent pour jusque vers 1940 à des ayants-droit qui les peuvent boucler, si tel est leur plaisir. Enivré par l'odeur de l'argent, M. Zola a lâché sur ce sujet de singulières incohérences, et de matière peu louable : « Je bâtis des maisons, je fabrique des meu-

(1) Analogue, en certaines conditions, au droit de glane.

bles, je ciselle (*sic*) des bijoux, je crée là des proprietés qui m'appartiennent et qui appartiendront à mes descendants... » L'allusion aux bijoux et aux meubles est parfaitement absurde, puisque, là, la matière première et la main d'œuvre l'emportent sur le travail intellectuel en des proportions souvent totales et que, s'il s'agit d'un livre, c'est tout le contraire : quant à la maison, œuvre complexe, quels en sont les auteurs ? L'architecte, l'entrepreneur, les maçons, les charpentiers, les menuisiers, etc. C'est donc à ceux-là que la maison appartient et à leurs descendants ? Nullement, mais au propriétaire du sol et au capitaliste qui aura payé les travaux. Et M. Zola, médiocre logicien, ne s'aperçoit pas qu'il en est précisément de même du livre : le livre, à l'ordinaire, appartient non à celui qui l'a conçu et créé, non aux ouvriers de sa matière nécessaire, mais au capitaliste, à l'éditeur.

Toutes les lois sur la propriété littéraire ont été faites au bénéfice de l'éditeur, qui en ces questions ne se sert de l'auteur que comme une mendiante se sert d'un enfant loué ; il s'agit d'attendrir les législateurs.

Tout cela étant fort compliqué, qu'un seul cas soit retenu : celui où un auteur meurt avant vendu son œuvre. A quel titre l'éditeur, même muni d'un contrat d'achat, vient-il affirmer sa prétention à un monopole de cinquante ans ? Ne suffirait-il pas pour sauvegarder les droits des héritiers (ceci provisoirement et avec réserve) d'un tant pour cent sur l'œuvre fabriquée et vendue par qui voudrait la fabriquer et la vendre ? En somme, tout traité d'éditeur à auteur devrait être tenu pour caduc à la mort de celui-ci, et l'œuvre littéraire devrait entrer immédiatement dans le domaine public, avec cette restriction que, tant qu'il y aurait des héritiers directs, chacun ne pourrait exploiter cette œuvre qu'en payant aux héritiers un droit analogue aux droits que paient les directeurs de théâtre.

La volonté d'un auteur et ses droits doivent être ici, on peut le dire, sacrés, tant qu'il vit, mais la mort qui tarit la volonté doit diminuer l'absolu des droits.

Une brochure très curieuse publiée en 1866 formule à peu près de telles conclusions, en se basant sur cette définition : l'œuvre littéraire n'est pas une *propriété*, mais un produit. Ce produit se matérialise sous la forme du livre et le véritable opérateur de cette matérialisation c'est le public qui demande et achète le livre, les manipulations intermédiaires n'étant, en l'espèce,

que secondaires quoique physiquement nécessaires. Il reste donc deux termes au problème : l'auteur, l'acheteur, l'un ayant le droit de toujours vendre, l'autre le droit de toujours acheter.

Et c'est pour cela que l'on devrait considérer comme immoral, et partant nul, tout contrat d'auteur à éditeur qui ne serait pas formulé en termes tels que l'auteur n'aliène son œuvre que pour un temps déterminé ; qu'il la loue, même par bail, il ne peut la vendre, parce quelle appartient par moitié et pour toujours au public, sans lequel son produit est matériellement improductif. L'éditeur en tout cela n'est qu'un moyen de transport.

Songez que pendant cinquante ans un éditeur nous aura obligés de lire Balzac en des tomes honteux et qui ne se peuvent insérer en aucune bibliothèque, sinon comme témoignages de la rapacité judaïque ! Est-ce qu'à cette heure Balzac ne devrait pas appartenir à tous, et depuis longtemps ? Et quels droits naturels ont-ils sur Flaubert les vagues héritiers qui détiennent la *Tentation*, quels droits que nous n'ayons, nous, qui avons besoin de cette œuvre pour vivre, et de telles autres, et de toutes les œuvres, aussi bien que de lumière et de pain ? Est-ce que vraiment le souci de doter quelque pucelette engagea Gœthe à écrire *Faust* ? Avec la loi actuelle, si elle eût été en vigueur, *Faust* viendrait à peine de sortir des mains des héritiers. Avec cette loi, les œuvres n'arriveront au public qu'à l'heure où leur influence sera devenue inutile ou impossible.

Manon. — Non pas la jolie fille, fille naturelle de cet abbé Prévost, qui fut le seul poète du XVIIIe siècle et l'un des esprits les plus ingénieux et les plus hardis que l'on sache, si mal connu, un frère aîné de Gérard de Nerval, non pas la joueuse de dés et d'amour, ni la pauvre chair innocente qu'on envoya dans un entrepont pour être mangée, morte de fièvres, par les bêtes de la Louisiane, — mais l'hystérique bourgeoise qui se fit couper le cou par vanité. Enfin, sur cette citoyenne à cocarde M. Bergerat rédigea plusieurs milliers de mauvais vers — où l'on ne reconnait ni le poète d'Enguerrande, ni le sec et net écrivain qu'est notre ami très estimé, et très cher, Camille de Sainte-Croix, — appelés libres pour exaspérer M. de Souza, qui détient sur ce point des secrets de Petit et même de Grand Albert, — donc libres, ces vers, et même libérés de toute grâce et de toute poésie, et tels que l'on songe aussitôt à M. Scribe, à M. du Locle, ou à M. Gallet, car M. Aicard fait mieux,

quoique pas très bien. Alors, cette chose fut figurée par des costumes de l'époque et des gens de style pérorèrent ornés de ces costumes, et un fonctionnaire nommé M. Faure s'absenta de la première fois qu'on alluma, pour ce, les chandelles du cirque : et M. Bergerat pleura.

Car M. Bergerat n'ignore plus ce que pourrait être la gloire : la Gloire, c'est M. Faure en gants et guêtres et coupé en deux comme un ticket d'honneur (cette métaphore appartient presque à M. Scholl) ; la gloire, il croit que c'est conciliable avec des ô-liberté-sainte-chimère, et il pleure. Pauvre Monsieur Bergerat !

Ainsi, à cette heure, il y a des écrivains qui écrivent depuis trente ans et que le commerce des littératures, des philosophies et des hommes n'a pas encore délivrés du souci de l'enfant qui a perdu sa bonne ; M. Bergerat pleure sa bonne : est-ce que sa bonne serait sa nourrice ?

Je n'aurais rien dit de tout cela, si je n'y voyais évoquer une question très curieuse de psychologie sociale, — à laquelle je répondrai quelque jour en étudiant ces deux maladies : le papisme et le lamaïsme. Curieuse, oui, cette question : pourquoi M. Faure, hier rien, et, d'hier à aujourd'hui n'ayant changé ni d'intelligence ni de caractère, est-il aujourd'hui beaucoup ?

La question n'a rien de personnel, et l'actuel président n'est ici qu'un exemple d'écriture.

Apparitions. — Le *Monde illustré* a donné sur l'apparition de Tilly des photographies dont l'une, truquee, laisse apparaître dans le réseau du cliché une blancheur par quoi se figure une vague luminosité féminine, parmi le ciel et les arbres grêles. Il y a là une indication. Puisque les prêtres, dédaignant la philosophie idealiste (qui leur apprendrait que toute sensation est une hallucination et que voir la Vierge n'est pas plus miraculeux que voir un oiseau), prétendent à la *réalité* physique de tels phénomènes, — qu'ils les fassent photographier. La preuve sera médiocre au point de vue religieux, mais précieuse pour affirmer la possibilité d'une extériorisation matérielle de l'Idée.

Jeanne d'Arc. — Il est curieux d'observer à quel point la Pucelle n'est pas populaire. Sans doute depuis quelques années le parti clérical en a fait un symbole de ses vagues revendications, mais elle demeure inconnue et son nom n'éveille rien de traditionnel, rien de ce qu'on apprend par sa nourrice ou en jouant avec d'au-

tres enfants. Mais le fait est très explicable, et même c'est la popularité qui serait ici une anomalie. Jamais en effet un personnage historique n'est devenu franchement populaire ; le héros s'accroche parfois à une légende, jamais une légende ne se crée précisément autour de lui. Ainsi l'histoire de Barbe-Bleue est de plusieurs siècles antérieure à Gilles de Rais ou à Henri VIII, auxquels fut donné successivement ce surnom, devenu tragique : originairement Barbe-Bleue est un homme qui a la barbe bleue, comme tel autre avait un court nez, et voilà tout ; entre les anecdotes rassemblées autour de son nom quelques-unes plus frappantes ont survécu et ont fini par le caractériser. Aujourd'hui, sans l'école primaire, le nom de Napoléon I[er] serait aussi ignoré du peuple, et spécialement du paysan, que celui de Jeanne d'Arc : en deux générations tout souvenir historique s'efface des mémoires. Combien n'est-il pas difficile, dans une famille qui a un long passé social, mais pas d'histoire écrite, d'obtenir d'un petit-fils des renseignements sur son grand'père, s'il ne l'a pas personnellement connu et entendu.

Il n'y a de traditions historiques que par l'écriture.

La Lune rousse. — Curieuses influences de la littérature nouvelle. Tandis que M. Zola (« Ils veulent du nouveau, je le leur ferai, Moi ») s'exténue à imiter les procédés de synthèse de M. Paul Adam, M. Mendès, avec moins de sueurs, refait, comme lieds, les *Ballades* de M. Paul Fort : c'est la lune rousse.

M. Mesureur. — A propos du mot prêté à ce personnage, peu historique, la presse a, insatiable sur ce sujet, évoqué à nouveau Cambronne, ce brave homme, certes, mais dont l'auréole semble vraiment trop — une lunette ! Singulier, ce goût français pour les latrines et ce gaudissement aux anecdotes scatologiques, et tout ce fond de vase stercoraire et cette âme copronyme qui palpite au seul prononcé du mot propre de l'excrément humain ! L'interjection de M. Mesureur, auprès de cela, est une chose d'amour.

Sourire. — Un brave homme chez qui, faussement dénoncé, un commissaire de police avait pénétré par effraction, publiant par toute la maison : voleur ! très dangereux ! etc., me contait ses peines.

— Vous allez porter plainte ? dis-je, oubliant le pays et l'époque.

Triste, le brave homme me regarda et sourit.

Nuance. — Sont, d'après le journal officiel du royaume de Belgique, 10 mai, nommés chevaliers de l'ordre de Léopold avec ces qualifications, MM.

Rodenbach, littérateur belge,
Verhaeren, littérateur.

REMY DE GOURMONT.



REVUE DU MOIS

POÈMES

Jean Aicard : *Jésus*, in-8°, Flammarion, 7.50. — Adolphe Retté : *La Forêt bruissante*, gr. in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — Adrien Mithouard : *Les Impossibles Noces*, gr. in-18, « Mercure de France » 2.50, — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les Sourires glacés*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Paul Fort : *Ballades*, gr. in-16, « Le Livre d'Art ». — Paul-Louis Garnier : *Mélopées lointaines*, gr. in-18, Librairie de « L'Idée ».

Il nous revient que M. Aicard a employé quinze années de travail et de piété à écrire son poème *Jésus ;* notre irritation — tôt calmée — fut donc injuste. L'acte de foi et de patience de M. Aicard apparaît infiniment respectable, et si son expression littéraire nous semble décidément insuffisante, il nous messiérait de nous en prendre à Celui qui nous créa tous ce que nous sommes. La beauté littéraire nous émeut jusqu'à l'enthousiame ; peut-être avons-nous tort d'avouer l'aversion égale que provoque en nous l'expression de son contraire ; ceux-là, toutefois, que le scepticisme n'a pas assagis jusqu'à l'indifférence sont moins à plaindre qu'à envier, et M. Aicard, nous dit-on, est de ceux-là.

M. Adolphe Retté est un homme généreux et primesautier en même temps qu'un des meilleurs poètes de sa génération : son beau livre, miroir de son caractère, est primesautier et généreux. De son talent de poète il a voulu faire une arme justicière, traduisant en une œuvre dialoguée et dramatique sa vision de la régénération sociale. La philosophie humanitaire de M. Retté est l'anarchisme, doctrine souvent discutée durant ces dernières années et que notre incompétence politique est inapte à analyser utilement. Aussi toute une partie de ce poème, la meilleure peut-être au gré de son auteur, échappe-t-elle à notre appréciation. Nous avons suivi *Jacque Simple* en poète ; avec lui nous avons rencontré le *Sphynx*, *Jésus-Christ*, les *Salamandres*, la *Vieille fée*, le *Barbare*, les *Thaumaturges*, les *Rois* ; et la *Forêt*, qui symbolise l'erreur, une fois franchie, nous avons abordé en *Arcadie* où chante la joie définitive ; or, nous avons écouté, sans plus, l'émotion verbale de ses chansons. Mais toujours — tant la philosophie sociale et la littérature se confondent en ce beau livre — nous demeurons gêné pour louer, à l'exclusion des généreuses déclamations du Héros, telles strophes descriptives, tels paysages, tels

rythmes ; et la difficulté se fait insurmontable. Sans doute, on savoure sans arrière pensée des vers, comme ceux-ci :

Pleine d'échos plaintifs, de fleurs et de murmures,
La forêt que revêt un deuil crépusculaire
Evague le vieux rêve épars de ses ramures
Et son âme palpite aux chênes séculaires ;
Le vent triste du soir l'obsède et la dépouille
Et lui chante à voix basse une morne oraison
Que répète parmi l'or sombre de leurs rouilles
Les chœurs agonisants des lourdes frondaisons...

Ou encore :

Voici : le berger noir a fini sa journée,
Ses boucs ensorcelés frissonnent, ses brebis
Pleurent les pampres morts et les roses fanées
Au seuil mystérieux d'une nouvelle année ;
Car Décembre morose embrume les pâtis.

Mais si nous lisons aux lèvres de *Jacque Simple* ces mots :

J'ai chassé l'iniquité
Stupide en son arrogance ;
Mon âme a nom liberté
Et mon cœur vaillance,
Car l'homme est ressuscité...

nous devons convenir que notre émotion artistique es nulle, autant que peut être intense l'enthousiasme du lecteur si ces vers font appel à quelque foi philosophique partagée.

Alors nous nous demandons si la littérature peut « servir » sans déchoir de son rôle sublimement social de profératrice de la beauté verbale ? Si l'émotion du Beau n'enveloppe pas toute la prophétique gloire des avenirs ? Si, comme nous l'écrivions jadis, la Vénus de Milo ne proclame pas, par delà les laideurs quotidiennes, un dogme d'eurythmie humaine et d'espoir indéfectible ? En ceci nous ne sommes peut-être en désaccord avec beaucoup de nos contemporains. M. Retté, par son œuvre, s'affirme d'une autre éthique ; mais si nous n'avons pas à l'en blâmer, nous ne saurions ne pas regretter, à part nous, qu'en rejetant la formule de *l'art pour l'art*, formule d'aveugles et de petites intelligences, il ne se soit pas arrêté à cette autre : *l'art pour la Beauté*. Car, en la concordance des harmonies cosmiques, la Beauté chante d'accord avec la Vérité et la Justice. Hors ce, le poème est de belle structure et mène, sans essoufflement, de strophe en strophe, le lecteur au long des diverses péripéties d'une action attachante. Je suis sûr que M. Retté est à même d'écrire le plus beau livre ; le voici... dites-vous ; soit : notre imcompétence, que nous avouions partielle, est peut-être complète. Mais si le chef-d'œuvre de M. Retté était encore pour demain, cette franche critique n'aspirerait qu'à en provoquer l'éclosion ; le caractère généreux du poète dont nous parlons ne s'y méprendra pas.

M. Mithouard est aussi un philosophe, mais de foi catholique ; on connait son *Récital Mystique* et son *Iris*. Les visions qu'il évoque aujourd'hui en trois poèmes sont étranges et captivantes. L'antinomie humaine que symbolisent les époux : larmes et rires, le doute et la foi, la priere et le blasphème, se lèvent face à face, pour les éternelles épousailles, au chœur d'une cathédrale d'un double style contrarié, avec, sur leurs lèvres, le *Oui* jamais prononcé. Ce poème est le plus important et le plus heureux du recueil. Puis, c'est l'homme en marche dans la nuit, qui écoute soudain le piétinement immense des *Deux Foules* qui le précèdent et le suivent : celle des ancêtres, celle des descendants ; et il se prend à rêver qu'à travers lui ces deux multitudes s'évoquent et s'interpellent au point que, simple anneau de la chaîne sans fin, son identité se dissout dans l'immense nombre, comme la seconde en l'éternité. J'estime que l'auteur devrait reprendre ce poème dont la forme me semble moins satisfaisante. Enfin, par une évocation dont l'économie philosophique rappelle la théorie du *Cône d'ombre* propre aux mages, le cimetière, où, peu à peu, la ville entière s'accumule, monte, vaisseau étrange dont la dernière âme a complété l'équipage fatidique, vers l'éternité conquise par la somme des âmes. La forme de M. Mithouard, sonore ou allitérée en douceur, coupée un peu capricieusement à notre sens, est essentiellement romantique, colorée, heurtée parfois, inégale d'intérêt, mais d'une imagerie abondante et nouvelle.

M. Cantacuzène, sous le titre antithétique les *Sourires Glacés*, nous donne un premier volume de jeune homme. Ce nous sera toujours une émotion et un espoir que d'ouvrir un livre de débutant ; celui-ci nous a fait plaisir ; la voix est heureuse, franche et naïve ; la chanson, parfois si inexpérimentée qu'elle fait sourire, est déjà ferme, par endroits, et non sans style ; c'est l'âge où de fumer un cigare est, selon la jolie expression de M. Mallarmé, « un bel acte »; et ce gros livre de 228 pages, bien inégal, sans doute, s'il n'est encore que par bouffées de la Poésie, traduit déjà une âme tendre, délicate et saine. Ce qui est rare, ce soir, dans notre Byzance étrange où, pour le bénéfice d'un fou, la voix bestiale des chansonniers rythme l'immondice au gré maladif des « trois Aristocraties » (1).

Inapte à percevoir dans la « prose libre » une nouvelle forme littéraire, nous avons peut-être peiné M. Paul Fort, bien involontairement, en tous cas ; l'obscurité, aussi, de telles de ses *Ballades* nous avait rebuté. Si la forme nécessairement synthétique de cette revue des livres nous le permettait, et si notre temps y pouvait suffire, il y aurait bien des pages élogieuses à écrire sur tout homme qui tente l'expression poétique de son humanité. Chez M. Fort, notamment, il plairait de louer l'abondance et la fécondité : voici encore des *Ballades*, assez analogues, si l'on veut, aux chansons de M. Max Els-

(1) Matinée de la Gaîté au profit de Jules Jouy (7 mai 1896).

kamp, populaires quant à l'inspiration et à l'exécution, riches de sensations et d'une grande franchise. Au reste, M. Fort écrit :

Et que me manque-t-il en somme
Bien qu'oublieux des routes passées
Si je n'ai besoin de personne
Pour me dire les routes ou je vais ?

Et, au fait, M. Fort se fût peut-être bien passé de cette courte notice.

M. Paul Louis Garnier est un poète de dix-sept ans. N'est-ce pas charmant que la première plaquette d'un aussi jeune homme soit pleine de jolies choses chantantes ? L'aube de demain est précoce, et les oiseaux s'éveillent tôt !

N. B. — Nous aurons à parler le mois prochain des livres de MM. Edmond Jaloux, Yvanhoé Rambosson, Arthur Toisoul, Jérôme Brochu, et de plusieurs autres.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

ROMAN

Jean de Tinan : *Erythrée*, gr. in-18, « Mercure de France », 2.50. — Alphonse Allais : *On n'est pas des bœufs*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Willy : *Poissons d'Avril*, gr. in-18, Simonis Empis, 2 fr. — Léon Ferbeyre : *Le Gendre du Président*, gr. in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 3.50. — Maurice Leblanc : *Les Heures de Mystere*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Paul Margueritte : *L'Eau qui dort*, gr. in-18, Armand Colin, 3.50. — Louis Roguelin : *Jacques Moreau*, gr. in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 3.50. — Martial Moulin : *La Confession d'un Paysan*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Arthur Chassériau : *Corps et Ame*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — René Boylesve : *Le Médecin des Dames de Néans*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50.

Erythrée, par Jean de Tinan, est un joli petit volume dont la couverture s'orne de deux dames de Delcourt, lesquelles dames, renseignements pris, sont deux messieurs en train de choisir une amphore pour y verser les larmes de leur repentir additionnées de quelques fleurs de savante rhétorique. Il y a sept amphores, il y aura sept contes (sur le dessin il n'y en a que six). L'abondance des notes ironiques et des avertissements malicieux fait comme une autre couverture, un masque de chinoiserie à ce petit roman d'une philosophie triste, en somme, où l'on découvre des phrases pures et profondes qui vous font songer comme la vue d'une eau trop calme : « Nous vîmes un si grand nombre de temples que nous comprîmes qu'il suffisait d'adorer un seul Dieu, et plus tard nous sûmes que ce Dieu était *en tout* et qu'il convenait de l'adorer surtout en nous-mêmes. » Erythrée est une reine délicate, se plaisant aux jeux puérils de la guerre et du carnage, une reine issue de la dynastie des... *Symbolides*. Voici son portrait : « Sa chair nacrée était si frêle que les places douces étaient presque bleues : les yeux tièdes, le pli caressant des aisselles et des aines soyeuses, l'intervalle tendre des seins écartés... » Pierre Louys ne dirait pas mieux, et la spirituelle sensualité de Jean de Tinan nous promet quelque prochaine

merveille dans le genre d'*Aphrodite*. Mais cet auteur, enfant terrible — Jean de Tinan a vingt ans — possède un esprit frondeur qui ne peut rester en place plus d'une seconde. Il saute d'un sujet à un autre comme un écureuil ivre de noisettes et lâche les plus sérieux travaux pour nous annoncer les plus abracadabrantes fantaisies. On sait bien que les dites fantaisies seront toujours littéraires; seulement, ce va et vient d'idées, changeantes quoique précieusement colorées, vous fait l'impression d'une vision de kaléidoscope où l'on regrette sans cesse les tableaux d'avant et par-dessus tout de ne savoir auquel donner la préférence, tant ils s'enchevêtrent. C'est ainsi que l'auteur d'*Erythrée* nous annonce successivement : Un *Essai sur Cléo de Mérode* (ouvrage destiné à s'enlever !), *Les multiples Jalousies, Essai sur Saint-Just, Penses-tu réussir?* roman, *La Mort d'Epiphane,* drame, *L'Omnibus de la Porte-Maillot*, roman, *Le dernier Roi*, pièce en un acte où l'on verra Louis-Philippe en tête à tête avec une jeune mariée désireuse de le séduire, etc., etc... C'est à devenir fou, et je connais assez l'auteur du *Document sur l'impuissance d'Aimer* (frontispice de Rops) pour savoir qu'il tiendra toutes ses promesses. Alors ?... Alors nous n'avons plus qu'à imiter Phrontidzos, « nous asseoir sur des sièges bas, le regard fixé sur les *six* ou *sept* amphores et écouter les paroles fiévreuses, les phrases pompeuses ou saccadées... »

On n'est pas des bœufs, d'Alphonse Allais. Qui se douterait que le plus terrible anarchiste de France et même d'Europe c'est encore... Alphonse Allais? En riant, en fumant, en aimant, en blaguant (que voulez-vous, on n'est pas des bœufs!), Allais introduit tout doucement sa petite bombe intellectuelle dans le tympan de ses auditeurs, qui trouvent seulement que ça les chatouille et aussi que ça les amuse, les pauvres diables, et un beau matin, après un demi siècle de *rigolade*, ils éclateront ; leur cerveau concevra tout à coup la véritable pensée du chatouilleur, et ils sauront pourquoi l'absurde Allais, le noble Allais écrivit *Curieuse industrie physiologique*, où l'on voit une petite princesse, désireuse de marcher pieds nus « comme les pauvres enfants », faire enlever la peau des pieds des petits nécessiteux pour s'en faire des sandales et marcher, *elle aussi*, pieds nus, sur les plantes d'un mendiant. La description de l'hôpital fondé pour le tannage des *plantes* de jeunes gosses peu fortunés est une merveille et m'a rappelé une autre fondation, bien réelle celle-là : *hospice pour enfants riches*, qui me fit rêver... un jour que j'avais le temps. Je vous le dis, en vérité, Alphonse Allais est le premier et le dernier anarchiste de France.

Poissons d'Avril, par Willy. Quand Willy s'amuse, toute la presse délire. Autrefois, il me mettait en rage parce que j'ai horreur du calembour, même rajeuni sous le nom d'à peu près. Maintenant j'en ai pris mon parti; mais, comme je persiste à avoir l'esprit mal fait, je n'aime que ce qui me porte à gémir dans les histoires drôles, et si je ne grogne plus contre l'aimable Willy, c'est que je me suis aperçu qu'il était horri-

blement immoral sous son apparence funambulesque. « Moi, le 14 Juillet, je m'en moque... comme d'une datte ! » s'écrie-t-il dans *Tout craque*. Il faut bien lui passer quelque chose pour ce poisson-là, suivi de tant d'autres du même ton d'eau. Le patriotisme n'est décidément plus le dada des auteurs gais. Or, les auteurs gais, dont le chef est Willy (il était déjà gai du temps où l'on écrivait à *Lutèce*, la *Lutèce* d'il y a douze ans : « Ah ! Laissez-nous pleurer puisque ça nous amuse ! ») les auteurs gais, y compris l'imperturbable Jules Renard, me paraissent plus violents et plus dangereux que les autres. Ce sont les criminels Pierrots vous passant la plume sous les pieds jusqu'à ce que mort en advienne. Et peu à peu ils pervertiront ce qui reste du grand public sain, ce qui sera tant mieux, car ils arriveront à faire réformer la morale, c'est-à-dire à supprimer ce vain mot recouvrant les malpropretés bourgeoises ; et voici la conclusion de Willy lui-même dans *Pour les rigolos* : « D'ailleurs, tous naturalistes attardés, les empêcheurs de rire en rond, qui voudraient nous imposer l'admiration de leurs platitudes mornes ; conspuez les Bougons-Macabres ! » A ce compte-là, je suis aussi « pour les rigolos », cher Monsieur Willy !

A signaler, parmi les *auteurs gais*, Léon Ferbeyre, publiant à la Société Libre d'édition des Gens de Lettres *Le Gendre du Président*, un livre dont le titre ne se rapporte en rien à l'histoire de M. Grévy et qui est du plus vif intérêt pour ceux qui aiment, comme moi, les pastiches de certains grands romanciers. Je cite avec plaisir ce début du chapitre XI : « Avant de pénétrer plus avant dans notre récit, dont les différents épisodes vont maintenant se dérouler avec une certaine rapidité, il est nécessaire de présenter d'une façon plus complète au lecteur le complice et l'ami du commandant de Brancourt. » Tout est de ce style... *voulu*, sans nul doute.

Les Heures de Mystère. Livre de nouvelles contenant une idée par nouvelle, ce qui est rare. Il s'agit des heures mystérieuses où l'on agit sous l'impulsion d'instincts mauvais sans se l'avouer et sans en garder mémoire, de ces heures qui ne font pas partie de la vie, diraient les honnêtes gens. Il y a de très bonnes observations psychologiques, et les femmes sont traitées par hasard comme elles le méritent, ni trop tendrement, ni trop durement, l'auteur ayant l'absolue conscience de leur inconscience. Pas beaucoup de préjugés, Maurice Leblanc, mais un style rapide fort agréable.

L'Eau qui dort. Encore une eau dont le fond doit se peupler de chiens morts ! Rien n'est plus correct, plus femme du monde et même plus *snob* (si ce mot a un bon sens), que l'écriture de Paul Margueritte, mais rien n'a *plus de vice*. Auteur pour public non initié, heureusement, c'est-à-dire le grand public qui lit vite et aime les caleçons de soie remplaçant la chair ferme. A parcourir : *Une Flaque*, la meilleure nouvelle du bouquin où elles sont toutes exquises. On sent que si l'auteur ne se retenait pas il vous flanquerait, lui aussi, son

Aphrodite à la tête. C'est dommage, du reste, qu'il se retienne.

Jacques Moreau, de Louis Roguelin (*mœurs de province*... et préface d'Emile Faguet), est un livre lourd, sérieux, fort bien écrit, plus *tenue de livre* que roman, mais, après tout, un morceau solide où l'on trouve un joli portrait de femme, Marion Moreau, un portrait au sourire assez vivant pour éclairer le reste de l'ouvrage. Jacques Moreau est le type de l'homme fort de petite ville.

La Confession d'un Paysan, par Martial Moulin. Récits d'une vie dure d'ouvrier de la terre devenant peu à peu l'ouvrier de la boutique. Historiette d'amour et tentatives de sentimentalerie littéraire après avoir lu Victor Hugo sont racontées simplement, mais avec un charme qui sent bon le foin fleuri. Une petite perle est l'anecdote du savetier apprenant le *Pater* à son fils, un gamin de neuf ans ; c'est du bon comique.

Corps et Ame d'Arthur Chassériau. En littérature, comme dans la vie, je crois qu'il ne convient pas de dire du mal d'une dame sans arriver au moins à prouver les choses ignominieuses que l'on avance. M. Chassériau nous montre ici une jeune femme sortie de la bohême pour épouser un aristocrate rempli de beaux sentiments, laquelle jeune femme doit fatalement tromper son mari... et c'est lui qui la trompe avec aussi peu de tact que de circonstances vraiment atténuantes. Il y a un bateau (il n'est pas tout seul) qui s'appelle l'*Alcyon*, un orage décisif où la tempête n'est que la faible image de la vie des deux époux, puis une fuite avec la bien-aimée à travers l'océan. Certes, le style de ces discours, point très neufs, est soigné, cruellement dithyrambique ; cependant, je ne vois pas bien ce que l'auteur a voulu prouver. Le *corps* (Sarah, la femme légitime) est, malgré les efforts traîtres de l'aristocrate mari, joints à ceux de l'écrivain, plus intéressant que l'*âme* de la blonde Lilias, et, vers la fin, j'ai vu sombrer l'*Alcyon*, retour de Cythère, non sans un sincère plaisir.

Le Médecin des Dames de Néans, par René Boylesve. Le médecin de tous les vagues à l'âme, c'est l'adultère. Voici une idée bien... parisienne ! Une provinciale s'endort dans le calme plat d'une petite ville où nous retrouvons quelques types de Balzac, de ces anciennes connaissances qui font toujours les mêmes gestes, et un médecin-philosophe imagine de réveiller la belle au bois dormant par le contact prolongé d'un petit collégien timide. Il s'ensuit ce qui doit s'ensuivre. La dame pêche, puis le collégien se jette à l'eau quand il s'aperçoit que l'endormie, trop éveillée, va pêcher avec un autre. De très bonnes pages de sensualités, et, dominant tout le livre, la silhouette d'un précepte urreligieux qui meurt d'avoir vu son élève en état d'amour.

Pour terminer cet article, je donne reçu à M. Ernest Lajeunesse (quel beau nom !) de son livre intitulé : *Les Nuits, Les Ennuis et les Ames de nos plus notoires Contemporains*, mais je ne puis que l'en remercier et le passer à qui de droit, n'ayant

pas qualité pour faire la critique d'une œuvre de critique. Je suis pourtant heureuse de savoir que M. Lajeunesse me trouve dédicatoirement une âme à *facettes*. Merci, mon Dieu ! Si mon âme n'est pas grande, elle est tout de même à *facettes* et je vais boire dedans !

RACHILDE.

THÉATRE

Georges Eekhoud : *Philaster ou l'Amour qui saigne (Love is a bleeding)*, tragédie en 5 actes de Francis Beaumont et John Fletcher, gr. in-18, Bruxelles, « Coq Rouge », 2.50. — Aimé-L. Pfinder : *L'Eau du soir*, un essai dramatique, gr. in-16, Bruxelles, Lacomblez. — Louis Terix : *L'Enquête* et *Avant le Bal*, comédies en un acte, en vers, gr. in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 1.25. — Jean Thorel : *Deux Sœurs*, pièce en 3 actes, gr. in-18, Chailley, 2 fr. — Alfred Mortier : *La Fille d'Artaban*, drame en un acte, gr. in-16, « Mercure de France », 2 fr.

M. Georges Eekhoud nous donne une traduction excellente, peut-être beaucoup trop excellente, car elle peut faire illusion, devenant en maintes pages, sans doute, supérieure au texte, d'une des pièces les plus célèbres du vieux théâtre anglais, *Philaster*, de Francis Beaumont et John Fletcher, ces Anicet Bourgeois et ces d'Ennery du siècle de Shakespeare.

L'œuvre n'est pas de taille à supporter le voisinage du grand Will, c'est entendu ; mais comme on comprend bien qu'à l'époque elle fût plus goûtée que *Richard III* et que *Macbeth* ! Le public est le même dans tous les temps. Il exige des pièces amusantes, point profondes, avec des événements, rien que des événements, et aussi invraisemblables que possible. Beaumont et Fletcher étaient les hommes du public. Leur longue et féconde collaboration engendra d'innombrables succès. Ils créèrent la comédie d'intrigue, ou plutôt la prirent à l'Espagne, en laissant soigneusement de côté tout ce qui fait le génie de Calderon et de Lope, ce qui les aurait évidemment encombrés et aurait nui à leurs entreprises dramatiques. Aussi, on peut dire qu'ils furent vraiment les rois de la scène. Ils étaient les auteurs favoris de Jacques Ier. Leur réussite fut si grande, qu'elle leur survécut. Dryden, qui vivait cinquante ans après eux, dit que de son temps encore leurs pièces jouissaient de la plus grande faveur et qu'on en jouait deux pour une de Shakespeare.

Fletcher qui, des deux collaborateurs, semble avoir été l'homme de théâtre, écrivit seul une quinzaine de pièces. Il eut aussi d'autres collaborateurs, Massinger, Middleton, Rowley, Shakespeare même, dont on croit voir la main dans *Two Noble Kinsmen ;* par contre, on attribuerait à Fletcher une part de collaboration dans *Henri VIII*.

Quoi qu'il en soit, il reste des choses intéressantes dans le répertoire de Beaumont et Fletcher. On est généralement injuste pour ces astres de moyenne grandeur noyés dans l'éclat d'une étoile principale. Il y a dans *Philaster* une scène magistrale, celle où le jeune héros sicilien, abusé par de faux rap-

ports, accable de sa jalousie son malheureux page. C'est peut-être comparable aux beaux morceaux d'*Othello*.

Il faut remercier M. Eekhoud de nous avoir traduit ce conte dans un français d'un goût très sûr et d'une lecture exquise.

L'*Eau du Soir*, de M. Aimé-L. Pfinder est un essai du plus heureux augure. Il y a dans cet acte mélancolique et mystérieux beaucoup, énormément de l'influence de M. Maeterlinck ; mais il y a aussi un léger ruisselis d'originalité qui sourd sous les phrases et qui décèle l'âme poétique et tendrement frissonnante de l'auteur.

L'*Enquête* et *Avant le Bal* : deux niaiseries. Passons.

La pièce de M. Jean Thorel, représentée dernièrement à l'Odéon, est certainement bien meilleure à la lecture qu'à la scène. Il y a dans ces trois actes une psychologie très fine dont il serait injuste de contester la valeur. Perdue à la représentation, par suite du défaut de la mise au point, on la retrouve heureusement dans le livre... Revanche d'auteur, si l'on veut.

A paru, au « Mercure de France », la *Fille d'Artaban*, le drame de M. Alfred Mortier qui a été joué avec tant de succès au Théâtre Libre, et dont on trouvera le compte rendu d'autre part.

LOUIS DUMUR.

LITTÉRATURE

Pierre de Bouchaud : *Pierre de Nolhac et ses travaux*, essai de contribution aux publications de la Société d'études italiennes, in-8°, Emile Bouillon, 7.50. — Léon Riotor : *Des bases classiques allemandes*, histoire de l'enseignement en Allemagne, des origines aux temps modernes, pet. in-18, Librairie de la « France Scolaire », 0.75. — Edmond de Goncourt : *L'Art Japonais du* XVIII[e] *siècle* : *Hokousaï*. Fac-simile du portrait d'Hokousaï octogénaire, peint par sa fille Oyéi, gr. in-18, Charpentier, 3.50. — José Hennebicq : *Le Prince des Lettres françaises Villiers de l'Isle-Adam*, plaq. gr. in-4°, Léon Vanier et, Bruxelles, Ed. Lyon-Claesen. — George L. Fonsegrive : *Les Livres et les Idées*, 1894-1895, in-8°, Victor Lecoffre, 3.50. — René Doumic : *Etudes sur la littérature française*. Première série, in-16, Perrin, 3.50.

M. de Nolhac est connu de quelques personnes et l'on estime également en lui l'auteur de *Pétrarque et l'humanisme* et le Conservateur du Musée de Versailles. Voilà de quoi justifier le gros tome que, selon l'heureuse expression de M. Albert Mockel, lui sophrosune M. de Bouchaud. Mais ce n'est pas tout ; l'érudit est « doublé d'un poète », et novateur : « entre deux vers qui riment ensemble il place deux vers différant de rimes entre eux :

.... *soleil*
.... *précipite*
.... *rêves*
.... *sommeil*

Ensuite il a imaginé de composer des ballades ainsi faites : « 1° un quatrain dont le 1[er] et le 4[e] vers, le 2[e] et le 3[e] riment ensemble ; 2° d'un dizain dont le 1[er] et le 5[e] vers, le 2[e] et le 4[e],

le 3e, le 6e et le 7e, le 8e et le 9e riment entre eux ; la rime du dernier vers de la ballade répète le dernier mot du 4e vers du quatrain. » Pour s'y retrouver on découpe un petit patron comme ceci :

.... *brise*
.... *Foscari*
.... *Henri*
.... *Venise*

.... *jours*
.... *canal*
.... *sucreries*
.... *Arsenal*

.... *discours*
.... *pierreries*
.... *Seigneuries*

.... *cru*
.... *féru*
.... *Venise*

Ce à propos de quoi l'admirable M. Larroumet affirme : « Comme tous les vrais poètes, P. de Nolhac n'a pas seulement mis son talent, mais son âme et son cœur dans ses vers. » Et un autre écrivain, moins admirable, ajoute que ces vers (dont je n'ai donné que la rime, puisque la rime est tout pour un parnassien) sont « non pas ciselés, mais coulés franchement et d'un seul jet », — avouant ainsi qu'il se sert de métaphores sur lesquelles il n'a pas suffisamment médité, car la fonte et la ciselure d'un bronze sont des opérations successives et non contradictoires, toutes les deux nécessaires.

A propos de M. Larroumet, que ce navigateur soit remercié des joies trouvées dans le récit de son voyage en Grèce et qu'il fasse graver sur sa bague la formule par quoi — non sans bonheur, j'ose l'espérer — je me plais à résumer ici son génie :

LA SÉRÉNITÉ DANS LA PLATITUDE.

Quant au travail de M. de Bouchaud, il m'a semblé, malgré l'équivoque du titre, d'une excellente érudition et propre à remémorer aux mémoires distraites, l'histoire d'une intéressante période littéraire et d'un mouvement intellectuel dont nous entendons encore bruire les dernières vagues.

Il n'y eut pas en Italie de mouvement analogue à ce que l'on nous force à appeler en France la Renaisssance, et l'humanisme semble y avoir fleuri sans interruption du premier jusques au XIXe siècle. Pétrarque n'est qu'un grand esprit et un grand érudit parmi d'autres chaînons moindres. Je dirai même qu'en son amour pour l'antiquité, avoué trop abondamment en d'élégantes dissertations, il y a trop de déclamation

et trop de cicéronisme : Dante aimait Virgile et Stace (1) plus cordialement et tout le moyen-âge français ou italien aima et vénéra Virgile, poète, saint, magicien (voir Comparetti, *Virgilio nel medio evo).* Ovide, Térence ne cessèrent jamais d'être connus et lus, et Dante encore cite Plaute et Perse. Le mérite de Pétrarque fut peut-être qu'il eut un sens historique plus précis et qu'il dégagea de leurs légendes les figures et l'œuvre des anciens poètes latins : il voit mieux les unes, comprend mieux les autres, mais il ne les invente pas. Et d'ailleurs cette différenciation et le culte presque exclusif qui en naquit pour les études latines eurent principalement pour résultat une littérature factice, qui ne devait plus jamais fraterniser avec l'intelligence populaire. Pétrarque a contribué au Grand Schisme et à nous jeter en cet état, dont nous ne sortirons peut-être jamais, d'un peuple sans littérature et de lettrés n'écrivant que pour eux-mêmes. Aujourd'hui le fossé est immense et presque plus rien de vrai art, de vraie littérature ne parvient au peuple, j'entends à l'extrémité des rangs de ceux qui sont capables d'ouvrir un livre, le soir ou le dimanche. Au temps où on ne savait pas lire, où, par conséquent, même écrite, la poésie était encore orale, il n'y avait guère qu'un seul public, le jongleur récitait pour toutes les oreilles *Raoul de Cambrai* ou *Berthe aux grands pieds* et l'illettré était plus favorisé qu'aujourd'hui. Mais l'évolution est accomplie : les langues populaires sont devenues à leur tour des langues savantes, sous lesquelles végètent divers patois commerciaux, sportifs, politiques.

Les humanistes italiens eurent pourtant comme les nôtres leur rôle et leur utilité : c'est ce qu'expose M. de Bouchaud en ce livre que j'aurais voulu examiner très étroitement, page par page, comme il le mérite (et racheter ainsi les épigrammes que d'abord il me suggéra), mais c'est chose grave de réveiller les controverses dont à ce mot, l'Humanisme, je vois se lever l'armée. S'il me semble que l'auteur a donné à son sujet une importance excessive ou du moins prématurée, je n'en reconnaîtrai pas moins que M. de Nolhac est un érudit très ingénieux, très lettré, très trouveur : il ne lui manque peut-être qu'un peu de recul pour que sa statue se dessine nettement dans notre esprit. M. de Bouchaud l'a vue dès aujourd'hui ; il l'a vue et faite monumentale ; résultat, celui-là incontestable : un beau et en somme précieux in-8° riche de la substance de toute une bibliothèque.

A la brochure de M. Riotor je ferais volontiers une objection différente ; sur ce sujet qui est au fond l'histoire de la littérature allemande, cinq ou six forts volumes me plairaient davantage que soixante petites pages ; mais cela ne serait plus scolaire. Est-il scolaire de dire que l'Individualisme, ce mot qui fait peur à Jules Renard, comme on a peur d'un serpent, « n'a pas encore fleuri » en Allemagne ? Pourtant Stirner, Nietzsche...

---

(1) Parce que, disait-on, Stace avait été secrètement chrétien.

Hokousaï est bien de la littérature, car de tout autre que de M. de Goncourt un tel livre, sans illustrations, serait absurde. Ici les descriptions écrites valent des images, même d'Hokousaï. Très beau ce titre d'album : *Miroir des dessins qui viennent de l'âme.* Les peintres n'ont le plus souvent que des yeux et des mains.

M. José Hennebicq marque tant de vraie et belle admiration pour Villiers que j'ai scrupule à le contrister peut-être par une critique aussi absolue que celle-ci : il est absurde de dire, et de baser sur ce dit toute une étude : « Villiers de l'Isle-Adam ne fut ni de son pays ni de son temps. » Je le juge au contraire un type absolument représentatif et de sa race et de son siècle : quel abîme donc entre Candide et les *Demoiselles de Bienfilâtre* ? La différence est dans la qualité et non dans la forme de l'esprit. Et de sa race encore par l'ampleur du style oratoire. Son éducation intellectuelle, il est vrai, avait été allemande, mais tout son hégélianisme aboutit à une énorme et admirable et tragique bouffonnerie, *Tribulat Bonhomet.* De son temps, mais et l'*Eve future*, la *Machine à gloire ?* Villiers est avec Jules Verne (ici encore il y a une différence de qualité, mais pas peut-être celle qu'on croit) le seul écrivain qui ait utilisé pour des fins de littérature la science moderne. Il avait bien inventé un propulseur pour les bateaux ! Ensuite comment un grand écrivain ne serait-il pas une des synthèses de son temps? Quant à dire: Villiers fut un *croyant*; non, c'est trop simpliste. La *Croix* d'*Axël* est un ajouté de la dernière heure. Villiers est mort croyant, voilà tout.

Le recueil d'études que nous donne M. Fonsegrive, le nouveau directeur de la *Quinzaine*, témoigne d'une intelligence très ouverte, très avide de notions, mais un peu incertaine quand elle s'applique à goûter et à juger les manifestations d'art pur et simple ; si, seul entre tous les critiques de la presse catholique, il a le courage d'avouer sa profonde admition pour Verlaine et son goût pour quelques nouveaux venus, pourquoi, par quelle aberration louange-t-il des vers tels que, d'un M. Charles Vincent :

Nos fronts ont pâli sous l'outrage,
Et nos cœurs ont frémi de rage...

Il y a d'excellentes choses dans l'essai intitulé l'*Education morale* où se démontre l'inanité d'une morale sans métaphysique, et, parmi d'autres pages intéressantes, une analyse d'*En route* est très recommandable en ce qu'elle relève la tendance de M. Huysmans à faire de la mystique une sorte de magie, quelque chose qui serait au catholicisme ce qu'étaient au paganisme les mystères d'Eleusis, une religion à côté ou au-dessus de l'autre. M. Fonsegrive n'a pas de peine à rétablir la vérité, tout en reconnaissant la sincérité absolue de l'auteur et tous ses dons. Il y a un grand avantage à parler de ce que l'on connaît bien.

Froissart, François de Sales, Gourville, Montaigne, Diderot, etc., jusqu'à Mérimée, tels sont les énoncés des chapitres de critique assez honnêtement rédigés par M. Doumic. Il n'y

aurait rien à dire de ce volume dont l'intérêt, le style, les idées sont également modérés si, vers la fin, on ne trouvait d'incohérentes pages où, sous couleur de rabrouer l'auteur de *Dégénérescence* et ses théories, M. Doumic a glissé ses habituelles et mauvaises plaisanteries sur une littérature que, d'ailleurs sans plus la comprendre qu'aujourd'hui, il défendra dans vingt ans, — car, en ces temps-là le symbolisme sera une très bonne arme de guerre entre les mains des éternels ennemis de l'éternelle rénovation. Déjà Verlaine sert à cet usage ; déjà M. Claretie utilise comme javelot « Jules Lafargue ». Dans la littérature française, il ne s'agit que d'être mort pour être aimé. Doux Pays !

REMY DE GOURMONT.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Sous cette rubrique, nous nous proposons de donner ici, tous les mois, une *revue* des publications (livres et revues) occultistes, spirites et théosophiques. Nous nous efforcerons d'en faire une *revue d'idées*. Nous noterons soigneusement les vues originales, les théories les plus hardies, les plus neuves. Nous ne nous préoccuperons point de savoir si elles sont conformes ou non aux diverses *orthodoxies* religieuses, scientifiques et autres. Nous ne demanderons qu'une chose aux auteurs : *faire penser*. Aussi accueillerons-nous volontiers toutes les hérésies ; mais nous nous permettrons de les combattre, lorsque nous le jugerons à propos.

§

Les enseignements plus que millénaires de l'occultisme reçoivent tous les jours d'éclatantes confirmations de la science officielle. Les récentes expériences de Roentgen, de Markiewicz de Jodko et de de Rochas — pour ne citer que celles qui ont eu le plus de retentissement — démontrent l'existence du *corps astral* et de forces inconnues à nos savants.

Ces forces sont, — ainsi que le magnétisme, l'électricité, la lumière et la chaleur — des modalités d'une force unique, la *lumière astrale*. Quand au corps astral, il est une spécialisation, une individualisation de cette même lumière, de cette substance-force, comme le corps physique est une spécialisation, une individualisation de la matière.

— MM. Lermina, Sédir et Papus ont publié d'excellents articles sur les rayons Roentgen (*Initiation* de février et mars).

« La lumière physique visible, écrit ce dernier, ne présente que l'*envers* d'une autre lumière dont l'*endroit* constitue ce que les martinistes appellent la *lumière astrale*.

» Or ces nouveaux rayons : cathodiques, rayons X, lumière noire et d'autres, qu'avait entrevus Babbitt, comme entrant dans la composition intrinsèque de l'atome, constituent *la frontière commune* qui sépare la lumière physique de la lumière métaphysique ou astrale...

» Ainsi la lumière physique et la lumière astrale sont deux

pôles d'une seule et même entité. *L'un des pôles de la lumière astrale (le pôle négatif) est dans le soleil blanc ou physique, et l'autre pôle est dans le soleil noir ou métaphysique* (1).

— Au sujet des expériences de M. de Jodko *(Photographie de l'Od et du corps astral)*, M. Papus dit :

» Plus de trois mille épreuves faites par M. Jodko jusqu'ici, ont permis d'établir les faits suivants :

» 1° L'existence d'*un rayonnement* spécial émanant de l'être humain et différent suivant les individus et les tempéraments ;

» 2° Certains objets, entre autres les plantes et les aimants, manifestent aussi ce rayonnement qui est *toujours* photographiable ;

» 3° Ce rayonnement varie dans l'état de santé et dans l'état de maladie, à tel point, qu'il peut révéler, *plusieurs jours à l'avance*, une maladie qui va se déclarer et indiquer le point particulièrement faible de l'organisme ;

» 4° Lorsqu'on met en présence sur la même plaque les mains de deux personnes, les doigts de chacune opposés aux doigts de l'autre par leurs pointes, la direction du rayonnement est tout à fait différente :

» A. Si les personnes sont antipathiques.

» B. Si les personnes sont neutres.

» C. Si les personnes sont sympathiques l'une vis-à-vis de l'autre.

» Outre le diagnostic pathologique, on peut donc, par cette méthode, faire un diagnostic *psychologique*.

» Les nombreux exemples que nous avons vus à ce sujet sont absolument *caractéristiques*.

» Dans le cas d'antipathie, les deux émanations se repoussent.

» Dans le cas de neutralité, les deux émanations restent séparées.

» Dans le cas de sympathie, les deux émanations se précipitent l'une vers l'autre.

» Encore une fois, tout cela est *toujours* enregistré par la plaque photographique. »

Le *Journal du Magnétisme* (mars) donne une bonne analyse des expériences de M. de Jodko.

— Dans l'*Initiation* d'avril, M. Papus parle longuement des phénomènes produits, du 20 au 29 septembre 1895, « par le célèbre medium napolitain Eusapia Paladino », à la villa de l'Agnélas (propriété de M. de Rochas), devant une commission scientifique composée de MM. le Dr Dariex, — le comte A. de Gramont, docteur ès-sciences physiques, — Maxwell, substitut du procureur général de la Cour d'appel de Limoges, — le lieutenant-colonel de Rochas, — Sabatier, professeur de zoologie et anatomie comparée à la Faculté des sciences de

(1) *Osiris est un Dieu noir.* (Nous croyons être un des premiers à donner *à ceux qui savent* la clef de cette expression initiatique.) (Note de M. Papus)

Montpellier, — le baron C. de Watteville, licencié ès-sciences physiques et licencié en droit. (M. C. Chaigneau parle aussi de ces expériences dans l'*Humanité intégrale* d'avril.)

L'*Initiation* publie, en outre, deux fragments inédits d'Eliphas Lévi, *la Palingénésie historique et pratique*, par Karl Kusewetter, des notes originales et curieuses d'Auguste Strindberg, la suite d'une importante étude : *Le Secret de l'Univers*, d'après le Brahmanisme ésotérique par Amaravella, et, sous le titre : *Un cas de changement de personnalité* (1), par Lecomte, un compte rendu d'expériences d'extériorisation du corps astral, enfin des interviews de Mlle Couesdon.

Pour M. Papus, Mlle Couesdon « n'est ni hystérique ni aliénée. *Elle subit l'incarnation d'un esprit d'ordre très élevé.* Cette incarnation n'est pas constante et, dans certains cas, peut être remplacée par des manifestations directes de l'*Higher-self* du sujet. »

Ceci m'amène à donner des extraits de la curieuse communication médiamnimique que publie l'*Ame* dans son numéro d'avril. L'interviewé est Blaise Pascal. Voici ses réponses à quelques-unes des questions qui lui ont été posées :

« Un bolide est une condensation atmosphérique causée par les courants et les déplacements. »

« Le bolide est une matière non tangible, et l'aérolithe est au contraire la matérialisation complète et spontanée des éléments chimiques qui constituent une pierre. »

« L'étoile filante n'est qu'un mirage produit par la disposition des phares du zodiaque. »

Prié de s'expliquer davantage, il a ajouté :

« Je veux dire que par rapport à la terre les constellations provoquent des jeux de lumière. »

Il compare ensuite les anneaux de Saturne « à l'auréole des saints. La planète, dit-il, dégage une atmosphère fluidique tellement dense qu'elle se montre à nos yeux. »

Quant au fluide, il est « la vie ». « Plus cette vie est dématérialisée, plus elle se rapproche de la divinité et plus elle en possède les facultés puissantes. Le Christ était un Esprit tellement avancé qu'il avait des fluides guérisseurs très puissants. »

— Dans le *Lotus Bleu* d'avril, Mme Annie Besant publie le commencement d'une étude intéressante sur *Karma*. Nous en extrayons cette citation du maître K. H. :

« Toute pensée humaine qui vient de se former, passe dans le monde intérieur et devient entité active, en s'associant ou, pour mieux dire, en fusionnant avec un Elémental, c'est-à-dire avec l'une des forces semi-intelligentes des divers règnes de la Nature. Créature engendrée par l'esprit, elle survit comme intelligence agissante, pendant un temps plus ou moins long, selon l'intensité initiale de l'action cérébrale qui la produisit. Une bonne pensée se perpétue, de la sorte, comme

(1) Le *Lotus Bleu* a publié aussi ce dernier article dans ses livraisons de janvier et de février.

puissance bienfaisante et active, une mauvaise comme démon malfaisant. L'homme peuple ainsi continuellement son courant dans l'espace, d'un monde à lui, rempli des créatures de son imagination, de ses désirs, de ses impulsions et de ses passions, et ce courant réagit sur toute organisation nerveuse et sensitive qui vient en contact avec lui, proportionnellement à son intensité dynamique. C'est ce que le bouddhiste appelle son « skandha », et l'Hindou, son « Karma ». L'adepte produit ces formes consciemment, tandis que les autres hommes les éparpillent sans le savoir. »

§

Nous donnons, ci-après, la liste des études ou articles qui nous ont paru remarquables ou intéressants, à divers titres. Bien entendu, nous ne citons pas les articles déjà signalés à l'attention du lecteur.

Lotus Bleu (avril). — H.-P. Blavatsky : *La Doctrine secrète*, (ouvrage en cours de publication) ; *Sous l'arbre Bodhi* par Luxâme et *Yoga* (mystique) ; C. Leadbeater : *Le Plan astral* (ouvrage en cours de publication).

L'Ame (mai). — F. Ch. Barbet : *Premiers principes de Sociologie* (étude en cours de publication) ; René Caillié : *Mahomet.*

Demain (26 avril). — Henri Ner : *La Mort du vouloir.*

L'Humanité intégrale (mars-avril). — D'Amo et Marius George, deux articles sur le *Congrès de l'Humanité* ; C. Chaigneau : *Naturalisme immortaliste.*

La Religion universelle (mars-avril). — Verdad : *Règne de l'Esprit pur* ; Amo : *L'Amour pur.*

La Curiosité (5 mai). — Dr Pascal : *La Magie de la Pensée.*

Journal du magnétisme (mars). — Dr de Messimy : *Phénomènes de lucidité à travers les corps opaques ;* H. Durville : *Magnétisme des actions chimiques.*

Voile d'Isis. — Girgois : *L'Occultisme chez les Quichnas* (n° 238) ; Amo : *Etude de l'Intime* (n° 240). — Le *Voile d'Isis* publie en feuilleton un remarquable ouvrage de Peter Davidson : *Le Gui et sa Philosophie* (trad. de Sédir).

La Résurrection (revue catholique d'avant-garde, dirigée et rédigée par Albert Jounet (Alber Jhouney). — Articles sur la *Doctrine catholique* et l'*Alliance universelle.*

Revista de Estudios psicologicos, de Barcelone. — Vizconde de Torres-Solanot : Espiritistas espanoles del siglo xvii ; Victor Melcior : *El magnetismo en los melancolicos.*

Rayo de Luz, de Barcelone. — Victor Melcior : *Desequilibrados.*

Luz Astral, de Buenos-Aires. — *A un neofito ; Horoscopo de la Argentina.*

§

Dans sa brochure : *Diabolisme et Occultisme* (au journal *La Curiosité*, Nice), M. Ernest Bosc répond aux insinuations perfides des cléricaux contre les spirites, les théosophes et les occultistes. On doit l'en louer. Mais il est regrettable qu'il se soit laissé aller à attaquer certaines personnalités du monde occultiste.

Jacques Brieu.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

A.-Ferdinand Herold : *Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie*, Légende, gr. in-4° orné de 57 dessins de Paul Ranson, « Mercure de France », 6 fr. — Comte Léon Tolstoï : *Les Evangiles*, trad. de T. de Wyzewa et G. Art, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Franz Mahutte : *Sans Horizon*, in-12, Nilsson, 3.50. — J. de Tallenay : *Au Sanatorium*. in-18, Bruxelles, Larcier, 2 fr. — Raymond Février : *Chants d'une Ame*, in-18, Fischbacher, 3.50. — Paul Flat : *Figures de Rêve*, in-18, Lemerre, 3.50.

Quand le grammairien Appolodoros, vers la fin du second siècle après Jésus-Christ, recueillit dans sa *Bibliothèque* les légendes en honneur encore dans les bourgades helléniques et dans les faubourgs des grandes villes touchant l'origine, les gestes des dieux, les croyances dont il conservait ainsi la mémoire, pour satisfaire peut-être la curiosité des hommes futurs, étaient pour la plupart mortes dans les âmes conscientes et lucides et n'y survivaient plus qu'à titre de symboles cosmogoniques ou éthiques. Mais elles persistaient obscurément, intégrales ou fragmentaires, en vertu d'accidents locaux, dans les conceptions demeurées ingénues des humbles qui réfléchissent peu. Plus tard encore, lorsque l'apologie inquiète des Alexandrins eut entièrement dénaturé les mythes qu'elle prétendait expliquer, les derniers poètes tentèrent, en vain d'ailleurs, de les restituer, avant la mort définitive, dans leur gloire primordiale.

Maintenant, après bientôt deux mille ans, le christianisme à son tour s'incline vers la grande nuit. Successivement, les divers éléments qui constituent une religion totale (1), science, métaphysique, morale, s'en sont peu à peu détachés pour reprendre leur autonomie jadis abdiquée, et la mythologie seule en demeure, non plus vivace et créatrice, car on ne saurait tenir pour bien original le culte sanguinolent du Sacré-Cœur, mais en désaccord par sa merveilleuse et divine puérilité avec la conscience même des croyants qui ne sont pas absolument simples. Et telles œuvres d'érudition pieuse mais vigilante, comme celles de Mabillon ou de Ruinart, auront autant contribué à la détruire que les plaisanteries stupides de M. de Voltaire ou des bourgeois libéraux. Cependant la crédulité la plus surprenante se rencontre encore dans les foules, et pour certains paysans bretons, pour le mougik russe ou le moine de l'Athos, la vertu efficace des images miraculeuses est tout aussi grande que pour leurs semblables anonymes du haut moyen-âge. Mais ils n'inventent plus guère de légendes ; tout au plus en démarquent-ils d'anciennes, par un acte de déformation presque spontanée, et l'on peut considérer que la mythologie chrétienne est à peu près fixée aujourd'hui.

L'heure est donc venue pour les poètes d'en embaumer le

(1) Cf. *Mythes, Cultes et Religion*, par A. Lang, traduit par Léon Marillier et A. Doir, avec une très remarquable préface par Léon Marillier.

cadavre pour l'éternité avec la myrrhe et les aromates. Ils y auront d'autant plus qualité qu'ils seront moins retenus par la foi toujours soupçonneuse et ne s'offusqueront pas, au contraire, de tout ce qu'il y a d'exquisement absurde et d'irrationnel dans les mythes, non plus qu'on ne s'étonne d'entendre les enfants balbutier. C'est dans un tel sentiment de mysticisme artificiel et volontaire que A.-F. Herold vient d'écrire, d'après les évangiles et les apocalypses apocryphes, grecs ou latins, réunis par Tishendorf, *Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.* Et cela est pur et blanc, comme un lys d'autrefois; nul souci du mot rare, de l'épithète voyante ; un scrupuleux respect des âmes disparues qui songèrent ces histoires, et s'il advient que la légende soit innocemment obscène (cf. par exemple l'épisode de la femme qui se brûle le doigt au sexe de Marie, pour avoir douté de sa virginité) ou qu'elle reproduise les traits de l'anthropomorphisme plus spécial aux Hébreux (cf. par exemple la colère et la vengeance de Jahveh, renaissant dans l'Enfant Jésus), qui fait mourir un de ses compagnons de jeu pour le châtier, l'auteur n'aura garde de vouloir donner à ces croyances rudimentaires une unité qu'elles n'ont point ; il n'illumine rien et présente, intactes, avec leurs couleurs parfois contradictoires, ces fleurs grêles du passé. Faut-il dire encore que le livre est orné de très belles lettres initiales de Paul Ranson : celui-ci a dessiné spécialement cinquante-sept lettres toutes intéressantes et ingénieuses et dont quelques-unes sont de véritables chefs-d'œuvre de décoration typographique.

PIERRE QUILLARD.

Ceux qui considèrent la conception théologique des sciences religieuses à un point de vue d'impossibilité qui, leur en faisant secrètement contester l'intérêt, les en écarte sans fanatisme, peuvent ne s'en pas moins passionner, au-delà des faits d'histoire, pour les aventures d'âme qui se fixèrent en philosophies dogmatiques.

Le comte Tolstoï, rattachant sa doctrine propre à la doctrine chrétienne (je ne dis pas à la doctrine catholique), faisant des Evangiles *l'instrument* de sa méthode, se devait de donner des livres évangéliques une interprétation *vivante* et toute spirituelle. De ce grand travail la troisième partie, essai de reconstitution de l'enseignement de Jésus par la fusion des évangélistes, le livre de Jean servant de base, a été résumée de façon à traiter de la doctrine chrétienne seule, les faits purement historiques étant provisoirement, systématiquement négligés. C'est de ce résumé, paru à Genève en 1890, que MM. de Wyzewa et Art nous donnent aujourd'hui une traduction française.

En dehors même de cette noble et haute conviction qui rend les livres de Tolstoï chers à tous ceux qui sont amoureux de sincérité, on doit aimer, dans ce livre, la puissance de l'effort intellectuel vers la « compréhension de la vie ». Les sobres interprétations du commentaire sur l'expression *mon père,* sur

la *tentation de la chair*, l'explication sociale du *miracle des pains*, d'autres pages encore, mériteraient d'être étudiées longuement et méditées. Quant à l'essai lui-même de réunion des Evangiles, il présente, en les éclairant presque toujours heureusement l'un par l'autre, des versets dont la traduction, très volontaire et hardie sans doute, semblera plus suggestive encore que tourmentée ; et le critérium d'une théorie (quand en conviendra-t-on ?) est sa fécondité plus que son exactitude.

Cependant — lorsque l'on voit les spéculations d'aussi grands esprits s'appuyer sur la lettre, même interprétée, d'un livre *fixe*, on ne peut s'empêcher de songer mélancoliquement au roseau vert qui perça la main appuyée de l'apôtre, et, résigné que l'on est à jouir de la vie comme si elle ne devait durer qu'un jour tout en travaillant comme si elle devait être éternelle, on pense que Pilate répondit à Jésus : « Tu parles de la vérité, mais qu'est-ce que la vérité ? », et qu'il convient de prendre simplement son appui en soi-même, et, étant « *conforme à ses instints* », d'être sans inquiétude de l'inconnaissable.

Jean de Tinan.

Même Bruxelles, cet autre Paris, a sa province, d'intelligence épaisse, de mœurs grossières, de vie bête et *Sans Horizon*. C'est ce que M. Franz Mahutte nous dit en un vigoureux roman où il nous raconte l'existence, à travers divers collèges de petites villes, d'un père professeur, puis de son fils professeur. Les Rougon-Macquart de l'enseignement. Par la puissance du talent, l'abondance du verbe, le pittoresque des tableaux, M. Mahutte nous rappelle, en effet, le grand-maître du naturalisme. Et peut-être retarde-t-il un peu : la littérature, même et surtout en Belgique, est passée à un autre exercice que de noircir, salir et attrister la vie. Du moins le naturalisme de *Sans Horizon* fait-il tout cela avec une violence qu'on sent toute naturelle et qui devient, par là même, la beauté du livre.

Un livre aussi douloureux, celui de M. J. de Tallenay, que son titre est médical et lugubre. L'amour d'un médecin pour une jeune phtisique, un amour bien blanc que la mort brise, tel est le sujet de *Au Sanatorium*. La nouvelle, — car ce n'est qu'une nouvelle, — est écrite avec un charme alangui, un sentiment profond de la chose vue, et un grand style plein de noble tristesse. La vie des malades au Sanatorium est curieusement notée, et le paysage des bords du Rhin où l'on s'aime est évoqué en sa vraie magnificence. Et tout cela fait sentir que la mort grandit, élève et purifie l'amour.

M. Raymond Février, dans les *Chants d'une Ame*, a chanté son âme, en effet, qui est d'un rêveur des champs et d'un promeneur mystique. Les vers ne sont pas d'un décadent, et ne sont pas très libres. Du moins on y trouve de la poésie.

Une nouvelle d'amour écrite avec un suprême raffinement d'art et d'analyse, des sensations et des études d'Italie d'une acuité singulière, et d'une très pénétrante critique : voilà *Fi-*

gures de Rêve. A rapprocher des meilleures pages de Bourget.

VICTOR CHARBONNEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

POÉSIE. — Hector Bonnenfant : *Larmes et Sourires,* Préface de Jean Richepin, gr. in-18, Rochefort-sur-Mer, Gournay-Courtin, 3 fr. — Anonyme : *Lueurs des Brumes,* in-8. — Arthur Toisoul : *Mai,* in-16, Bruxelles, Lacomblez. — Albert Dautel : *Les Avrils,* gr. in-18, Ollendorff, 3 fr. — Jean d'Egly : *Fleurs éparses,* gr. in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 1.25.

ROMAN. — Adolphe Boschot : *Pierre Rovert,* in-16, Perrin et Cie, 3.50. — René Schwaeblé : *En présence,* gr. in-18, Charles, 3.50. — Maurice Beaubourg : *La Saison au Bois de Boulogne,* gr. in-18, Simonis Empis, 2 fr. — Paul Adam : *Les Cœurs nouveaux,* gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Emile Zola : *Rome,* gr. in-18, Charpentier, 3.50. — Paul Bourget : *Une Idylle tragique,* gr. in-18, Lemerre, 3.50. — André Bellessort : *Reine Cœur,* in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Sander Pierron : *Berthille d'Haegeleere,* in-8, Bruxelles, « Coq Rouge », 5 fr. — Charles Foley ; *La Dame aux Millions,* gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Pierre Veber : *Chez les Snobs,* gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Félicien Champsaur : *Le Mandarin* (***) ; *L'Epouvante,* gr. in-18, Ollendorff, 3.50.

THÉATRE. — Johannès Gravier : *Simon Deutz,* drame historique en 8 tableaux gr. in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50.

DIVERS. — Georges Montorgueil : *L'Année Féminine (1895) : Les Déshabillés au Théâtre,* illustrations d'Henry Boutet, petit in-8, Floury, 12 fr. — Firmin Vandden Bosch : *Une Cause littéraire : La « Jeune Belgique » contre le « Coq rouge »,* in-8, Gand, Siffer. — Georges Oudinot : *Petites Proses,* préface de Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, in-16, Chamuel. — Ferdinand Brunetière : *La Renaissance de l'Idéalisme,* petit in-18, Firmin-Didot. — John Ruskin : *Les Lys du Jardin de la Reine,* in-18, Union pour l'Action morale, 0.60. — Anonyme : *Pêcheurs de Terre-Neuve,* in-18, Union pour l'Action morale, 1 fr. — Ernest Lajeunesse : *Les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires Contemporains,* in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Prince de Valori : *François de Bourbon, Duc d'Anjou,* gr. in-8, Savine, 2 fr. — Friedrich Schiller : *Le Lied de la Cloche,* trad. d'Emile Straus, avec une gravure sur bois, 2 lithographies, 2 phototypies d'après tableaux par Marc Mouclier, gr in-8, Bibliothèque d'art de la « Critique », — Adrien Foray : *La Société idéale,* gr. in-18. Savine, — 3.50. Zo d'Axa : *Endehors,* gr. in-18, Chamuel, 1 fr.

JOURNAUX ET REVUES

Revue des Deux-Mondes (15 avril). — *Revue de Paris* (1er mai). — *Nouvelle Revue* (1er mai). — *Revue Encyclopédique* (25 avril). — *Revue Bleue* (16 mai). — *Revue des Revues* (1er mai). — *le Réveil* (avril). — *La Lutte* (avril). — *L'Aube* (15 avril). — *La Province Nouvelle* (mai).

Je crains que M. René Doumic n'ait fait quelque confusion dans l'article de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril intitulé : *La Critique apocalyptique.* Suivant lui, « l'esprit nouveau est en train de se répandre dans la critique elle-même... Remplacer les lenteurs de la préparation par la soudaineté de l'intuition, les précautions de la méthode par la spontanéité du sentiment, et, d'une façon générale les idées par les gran-

des phrases, les faits par les grands mots, les appréciations par les grandes lettres et les discussions par les grands gestes, tel est le programme. »

C'est reprendre à un autre point de vue l'article de M. Brunetière sur la *critique impressioniste.* Nous ne serions pas seul à en louer M. Doumic, s'il n'avait visé que l'intrusion du mysticisme dans l'*analyse* des œuvres et, particulièrement, des œuvres contemporaines, puis la partialité, l'hyperbole qui en découlent, l'espèce de « sublimisation » amphigourique qui ennuage les jugements et, à force de surélever ou de diffuser la personnalité humaine, amoindrit la conscience, et partant, loin d'exalter, annihile, unifie les œuvres et les esprits. Il aurait vu qu'en divers essais, comme celui de M. André Fontainas, dont je parlais le mois dernier, bien des écrivains nouveaux, tout poètes qu'ils étaient, appréciaient et ne faussaient point le rôle de la critique ; l'étude sur *Emile Verhaeren* de M. Albert Mockel en témoigne, et la rigoureuse *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci* par M. Paul Valery, dans laquelle les problèmes de la composition sont recherchés, étudiés conformément au scrupule scientifique.

Mais M. Doumic ne s'en tient pas là. Carlyle dans son introduction au livre des *Héros* part en guerre contre ce qu'il appelle les « petits critiques » qui abaissent les génies, qui les nivellent. M. Doumic saisit cette idée de biais ; il assimile à des *critiques*, Novalis, Carlyle, Emerson, Hello, et en ne le nommant qu'en note : M. Maeterlinck. Or furent-ils jamais autre chose que des *penseurs* ? Crurent-ils jamais faire œuvre, à proprement parler, de critiques ? Et parce qu'Emerson consacre un chapitre de ses *Representative men* à Shakespeare obéit-il à des préoccupations littéraires ? Pas plus que M. Maeterlinck dans ses pages sur Novalis et sur Emerson lui-même. Ils ne songent pas à découvrir, à équilibrer les formes et les idées dans les œuvres, mais à produire, avec l'aide des exemplaires les plus parfaits, des images d'humanité supérieure. Ce ne sont point des analystes, mais des propulseurs d'âmes, des évocateurs des différentes forces sentimentales. Ils explorent un autre domaine que celui de la « critique » et je ne m'explique pas le rapport que M. Doumic a pu établir entre l'enthousiasme psychique de Carlyle et la partialité passionnée de Barbey d'Aurevilly. Aussi partagerai-je strictement son opinion lorsqu'il écrit : « J'admire comme il convient le livre des *Héros* ou celui des *Sur-Humains.* J'en goûte vivement l'élan lyrique. l'accent d'émotion et de ferveur religieuse ; je les mets en bonne place parmi les livres inspirés ; je me refuse seulement à y apercevoir quoi que ce soit qui puisse servir de fondement à la critique. »

Quand au vœu que forme en fin d'article M. Doumic sur le besoin que nous avons « d'esprits équilibrés, amis du vrai, fuyant comme la peste l'outrance, la prétention et les contorsions, d'hommes sensés et prudents faisant modestement une tâche limitée » et qu'à ceux-là doit être réservé le soin de nous éclairer, pour ceux-là comme pour les esprits « apocalypti-

ques » tant vaut l'homme, tant vaut le pouvoir. Raison et prudence ne sont pas plus gages de pénétration, qu'intuition et enthousiasme. Le psittacisme du raisonnement est aussi fréquent que le psittacisme métaphorique. L' « outrance » et les « contorsions » sont les défauts voyants des imaginatifs. L'insensibilité et l'étroitesse sont les défauts cachés des déductifs. Qu'on soit l'un ou l'autre, et l'un et l'autre, trois choses seules importent et rendent la moindre idée féconde : liberté absolue d'esprit, désintéressement, conscience.

— Voici par exemple M. Hugues Rebell dont l'intelligence me semble loyale, le goût mesuré, le talent probe, qui présente aux lecteurs de la *Revue de Paris* du 1er mai le romancier anglais, Robert Sherard. Il débute dans l'esprit de l'article de M. Doumic, et la suite de son étude est sérieuse, dans son ensemble excellente ; il *analyse*, ce qui évidemment pour un critique de nos jours est une rareté des plus appréciable. Cependant il lui arrive d'écrire ceci : « Un peintre des caractères, un analyste des passions, choisit généralement pour nous les montrer, les crises violentes qui les révèlent. *Supposons qu'une même vie monotone et clémente, sans événement, soit réservée à un ambitieux, à un sensuel, à un orgueilleux, ces trois êtres finiront par ne plus avoir de personnalité distincte.* C'est que nos sentiments suivent la même loi que nos facultés : il leur faut l'exercice pour se développer. Cet exercice que réclament nos passions, c'est le commerce avec le monde, tour à tour exaltant et déprimant, réservant à l'homme qui l'entretient mille satisfactions, mille désespoirs passagers. *S'imaginer comme M. Maeterlinck que la vie intérieure peut être active sans se traduire par des actes*, ou comme M. Edmond de Goncourt que l'existence moderne n'est qu'une suite de menues sensations, c'est n'être point sorti de sa chambre et n'avoir jamais éprouvé les grandes ivresses humaines ». Que vous en semble ? Est-il nécessaire d'en appeler à tous les psychologues pour réfuter d'aussi graves erreurs ? et croit-on que la « raison prudente » de M. Hugues Rebell soit moins déformatrice qu'une imagination « apocalyptique ». ?

Dans le même numéro, traitant *De la Mode en Art et en Littérature*, M. André Hallays ne déforme rien, parce que, mesuré aussi lui, il n'est pas un analyste à tendance mais un enregistreur d'une inappréciable sensibilité. Il ne provoque point, il ne réagit point ; il voit la direction du grand courant intellectuel, et sans hâte ni retard, s'embarque avec un petit sifflotement d'ironie qui n'est point une raillerie sceptique, mais un préventif contre l'aveuglement de l'émotion.

M. André Hallays nous montre qu'il n'y a et n'y aura probablement jamais plus de mode en art et en littérature, mais seulement des modes, c'est-à-dire des découvertes successives qui laisseront des graines sans imposer une culture. C'est ce terrible et soi-disant moderne cosmopolitisme qui en est la cause principale. « Il est bon, dit M. Hallays, d'encourager la passion chaque jour plus vive du public français pour les œuvres étrangères. Elle est intolérable la clameur des protec-

tionnistes de lettres qui voudraient renvoyer par delà les frontières les œuvres des Russes, des Scandinaves, des Allemands, des Anglais et des Italiens... A toutes ces doléances on a d'ailleurs maintes fois répondu que de tous temps, les écrivains français ont beaucoup emprunté aux étrangers, *que nous allons irrésistiblement à la réalisation des rêves de Gœthe,* et qu'en attendant, les échanges littéraires, de peuple à peuple sont le plus sûr moyen de détruire les ineptes préjugés nés des rivalités politiques, et de révéler à tous les civilisés la force de leur solidarité intellectuelle... S'il n'y a pas encore une littérature « européenne » il y a dès maintenant un « public européen. »

A propos des modes, M. Hallays tout en souriant, prend très finement la défense des snobs, sans lesquels, depuis qu'il n'y a plus d'influence de Cour ni de Société, toutes les tentatives d'art retomberaient à plat, et « Bayreuth lui-même ne serait plus qu'une ruine sans les snobs, les excellents snobs de toutes les capitales d'Europe et d'Amérique. »

— Mais rien n'est pire que le snob raisonneur, le snob qui ne veut pas l'être, le snob donneur de conseils, gonflé de son importance et qui se mêle d'écrire. Bien entendu, il adopte *en principe* toutes les manifestations nouvelles :

« Les procédés littéraires que recherchent et célèbrent les jeunes d'aujourd'hui diffèrent autant du romantisme de 1830 que les romantiques truculents et chevelus différaient eux-mêmes des classiques anémiés du commencement du siècle. Il serait naïf de s'en étonner, absurde de s'en plaindre. Ces évolutions dans le style sont la condition nécessaire de l'originalité. »

Partant de là il reprend les clichés connus avec les bonnes fausses classifications du college : ignorance par le XVIIe et le XVIIIe du sentiment de la nature, venue nécessaire de Chateaubriand, d'où éclosion du romantisme, puisdu parnassisme, puis du symbolisme, et nous y voilà ! En passant, il croit encore que la jeunesse est ingrate envers Lamartine, et il donne cette définition : « Le romantisme fut une sorte d'idolâtrie littéraire qui consistait à glorifier la forme, suivant le précepte et l'exemple du maître, sans trop regarder à ce qu'il y avait dessous. »

Donc il faut des formes nouvelles, dit notre snob ; croyez que je le comprends, seulement, jeunes gens, choisissez bien vos maîtres (d'où esclaffement habituel au sujet de M. Stéphane Mallarmé). Je vous accorde Verlaine dont « le son n'est pas seulement correct, mais clair, diaphane et sain comme du cristal... Ce n'est pas un grand poète, mais c'est un poète.. c'est un merle qui siffle à mi-côte du mont sacré. Il en a la voix claire, mélodieuse et pure ; mais ce n'est qu'un merle. » Merle ! comme dit Jules Renard. — Voyez maintenant comment le critique comprend le poète : « Les innovations dont on le loue sont assez modestes et ne semblent pas heureuses...

« Voici, par exemple, un quatrain dont les rimes sont féminines :

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère,
Un frisson d'eau sur de la mousse.

« On ne sent pas bien ce que la mélodie gagne à cette nouveauté. Il se peut que l'oreille, accoutumée à l'alternance, ait besoin de se déshabituer des anciennes formes de la versification pour goûter le charme des formes nouvelles, si ce charme existe vraiment. Mais cette succession de voyelles muettes dont le son se prolonge sans se poser laisse une sensation de vague, d'inachevé, d'inharmonique, et l'impression est plutôt pénible que neuve. » Ce qui permet à notre homme d'écrire plus loin : « Les gens dont l'esthétique est bornée peuvent méconnaître les aspects nouveaux du beau... »

Toutefois « Victor Hugo n'avait pas eu la prétention de faire des vers sans rythme et sans rime, et Wagner de faire de la mélodie avec des accords faux. Les peuples sauvages observent eux-mêmes, sans les connaître, les lois instinctives de l'harmonie, et toute dissonance dans leur musique choquerait aussi bien le plus grossier des Cafres qu'un habitué du Conservatoire. » Je ne crois pas avoir jamais rien lu de plus réjouissant que cette dernière phrase, si ce ne sont les appréciations qui suivent sur MM. de Régnier et Vielé-Griffin. Le premier « se souvenant tout à coup qu'il appartient à la nouvelle école et qu'il lui doit ses preuves, saupoudre sa poésie raffinée de rimes fausses et d'hiatus béants et noirs comme des portes cochères. » Le second (et cela à propos de cette délicieuse *Matinée d'hiver* paru dans l'*Echo de Paris*) a « des façons de parler qui vous donnent un frisson d'inquiétude comme les propos incohérents d'un fou. » Hélas ! je ne puis tout citer, mais songez que, quelques pages avant, l'éclairé critique plaisantait l'ahurissement indigné du pauvre Viennet devant les odes romantiques !

L'article est à lire minutieusement en entier : il mérite de demeurer célèbre. On le trouvera dans la *Nouvelle Revue* du 1er Mai sous le titre : *Les Evolutions du Style* et avec la signature : Jules Delafosse. Serait-ce le député ? Alors !...

— A la place même où M. Charles Maurras a « laissé tomber en deshérence » (comme il le dit du sceptre de la poésie) son petit bâton de critique, M. Camille Mauclair a dans la *Revue Encyclopédique* du 25 Avril remis les choses au point. Certains passages de son article s'allient aux réflexions de M. Hallays sur le cosmopolitisme. Répondant aux attaques sur les influences du Nord et aux alarmes sur la soi-disant dénationalisation des lettres françaises, M. Mauclair touche excellemment le nœud précis de la question :

« Les choses en sont plus loin : ce n'est pas la littérature du Nord qui nous pénètre. C'est l'âme et l'éthique de la jeunesse française qui se modifient et commencent à s'annexer, au

pays de l'intellectualité méditative, des contrées spirituelles qu'elles connaissaient mal. M. Maurras confond la langue, le moyen d'expression et la pensée ; et c'est tout ce que voulait dire M. Emile Verhaeren en la lettre qui l'a fâché si fort. Ce ne sont pas des formes que nous ont apporté Wagner, Ibsen, Tolstoï, Nietzsche, Emerson ou Carlyle : ce sont des modes de pensée, qui ne nous seraient en rien nuisibles, et que notre langage admirable, à qui tout le monde rend honneur, fera nôtres sans démériter d'aucune de ses traditions. C'est en cela que notre littérature peut « s'élargir en beauté ». Elle est assez armée en ses moyens pour pouvoir permettre à notre génie de faire .iennes, en des réalisations plus achevées encore, des inventions mentales qui seront demain la nourriture de l'Europe pensante. Et il n'y a pas de plus beau rôle pour une langue.

« ... Conservation jalouse de notre forme, mise en œuvre des intellectualites européennes, c'est le but frappant de la génération nouvelle ; et ne fut-ce pas toujours l'instinct de la France ? Cette clarification de la spiritualité des époques n'est-elle pas la caractéristique des grandes périodes françaises ? Vraiment le classicisme n'est nullement abandonné, et il semble bien que les jeunes gens en aient précisément un souci plus vif que ceux qui les précedèrent. Ni le Parnasse, ni le naturalisme, ni l'impressionnisme ne montrèrent cette préoccupation de la pensée et de l'intervention des problèmes abstraits dans les lettres et dans les arts. »

— M. Ernest Tissot nous rapporte, dans la *Revue Bleue* du 16 mai, *Une conversation avec M. Gabriel d'Annunzio* qui tout pur latin qu'il soit et original, est peut-être, en date, notre premier écrivain « européen » (nouveaux style). Quelle influence n'a-t-il pas subie ?

M. d'Annunzio prépare un drame intitulé *La Ville morte*, qu'il aurait voulu écrire simultanément en français et en italien, car il désirerait le voir jouer d'abord à Paris où l'attire particulièrement la vitalité de la jeunesse intellectuelle.

« Les sympathies de M. Gabriel d'Annunzio vont toujours aux purs artistes, à ceux qui ont le sens et une vision originale de la beauté. Il admire les livres d'Anatole France, surtout *Thaïs*, cette Tanagra parisienne ; les pages sincères de M. Paul Margueritte lui plaisent aussi beaucoup, et encore les contes d'un art si curieux que signe M. Jean Lorrain. Il s'intéresse même aux jeunes revues et les suit volontiers. Au *Mercure de France*, à l'*Ermitage*, à la *Revue Blanche*, on serait satisfait des paroles qu'il me dit. »

M. d'Annunzio leur doit bien cela, car, comme jadis pour le vin retour des Indes, les critiques académiques ont trouvé fort bonifié chez lui ce qu'ils n'avaient pas daigné apprécier chez nous.

— La troisième série des *Nouveaux Venus*, par M. Remy de Gourmont, comporte, dans la *Revue des Revues* du 1er Mai, MM. Jules Renard, Laurent Tailhade, Louis Dumur, Georges Eekhoud et Paul Adam.

— Très bon n° du *Réveil* pour Avril. A détacher d'un article de M. Léon Paschel sur *l'Art social et la Beauté* ces justes lignes :

« L'étude de l'art faite en envisageant celui-ci seulement dans sa fonction civilisatrice, a donné naissance à un certain nombre d'erreurs. Elles viennent toutes d'avoir méconnu qu'une œuvre existe et subsiste non *parce qu'*elle concourt au progrès mais uniquement *parce qu'*elle est belle. Cette erreur devient une réelle hérésie chez ceux qui, renchérissant encore, pervertissent l'art par des vues plus étroites et restreignent le sens de *fonction sociale* en celui de *mission socialiste.* D'autres enfin nient à l'art toute importance et, en le rabaissant au rang d'un jeu, prédisent sa décadence. »

— Mais le premier n° de la deuxième année de *La Lutte*, Revue d'art et de sociologie catholique, de Bruxelles, revendique la formule : « l'Art pour Dieu !... opposée à ces deux : l'art social, l'art pour l'art. »

— Deux nouveaux confrères : L'*Aube* (15 Avril) 1e revue artistique, littéraire, mensuelle, internationale, illustrée, directeur : H. Guédy; secrétaire de rédaction : van Bever, — pour la partie étrangère, O. Ackermann.

Caractère particulier : « La direction de « l'Aube » accepte la responsabilité de tous les articles de ses collaborateurs. »

L'article de tête sur le *Mouvement littéraire en Europe*, est de M. J. Saint-Cère. La direction responsable a inscrit en tête :

« M. Jacques Saint-Cère à peine sorti des épreuves que l'on sait, donne à l'*Aube* les premières pages de littérature qu'il a écrites en sortant de prison. Nous sommes heureux qu'il ait choisi l'*Aube* pour montrer à ceux qui ont voulu ravager sa vie — sans y parvenir — qu'il continuera à combattre, de tout son talent, de toutes ses forces, pour l'Art indépendant, pour le Beau. »

— 2° La *Province nouvelle* (Mai) qui paraît à Auxerre.

« Créée dans le but de faire connaître les jeunes écrivains en province et plus spécialement dans la région où elle sera publiée, la *Province Nouvelle* sera une œuvre de diffusion plutôt que de décentralisation et accueillera tous les talents, sans distinction d'école.

« Elle donnera chaque mois des proses, des vers, des articles de critique littéraire, artistique et dramatique, ainsi que la biographie et une étude sur les œuvres d'un écrivain « jeune ».

Robert de Souza.

LES THÉATRES

Théatre de l'Œuvre : *Dernière Croisade*, comédie en trois actes de M. Maxime Gray ; *L'Errante*, poème dramatique de M. Pierre Quillard : *La Fleur enlevée*, un acte traduit du chinois. — Théatre de l'Odéon : *Deux Sœurs*, pièce en trois actes de M. Jean Thorel. —

Théatre Libre : *La Nébuleuse*, pièce en un acte, en prose, de M. Louis Dumur ; *La Fille d'Artaban*, drame en un acte, en prose, de M. Alfred Mortier ; *Dialogue inconnu*, scène en prose d'Alfred de Vigny. — Comédie Parisienne (représentation au bénéfice de Mme Louise France) : *La Lépreuse*, tragédie légendaire en trois actes de M. Henry Bataille ; *Volupté*, pièce en un acte de Mme Rachilde. — Théatre-Salon : *Prologue* en vers de M. Armand Silvestre ; *Les Uns et les Autres*, comédie en vers de Paul Verlaine, musique de M. Charles de Sivry ; *Le Droit aux étrennes*, vaudeville en un acte de M. Georges Courteline ; *Chand d'habits !* pantomime en quatre tableaux, mise à la scène par M. Catulle Mendès, d'après un feuilleton de Théophile Gautier, musique de M. Jules Bouval.

La donnée de *Dernière Croisade* est spirituelle, les personnages que met en scène M. Maxime Gray sont plaisants, et la comédie eût pu être charmante ; mais M. Gray a indiqué la comédie plutôt qu'il ne l'a faite, et sa pièce reste, pour ainsi dire, schématique. Il y aurait eu de bien jolis épisodes à y introduire, et à montrer, autour du Marquis de Maltaux et du Baron Gugenfeld, des êtres bien divertissants : M. Gray a construit sa pièce avec une austérité que ne comportait pas le sujet choisi, qui est la conversion d'un financier juif, le Baron Gugenfeld, et de sa femme, au catholicisme, conversion qui permettra au Marquis de Maltaux, amant de la Baronne, de voir plus souvent, et plus facilement, sa maîtresse.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que M. Maxime Gray n'ait trouvé quelques scènes ingénieuses (celle, par exemple, entre le Baron et la Baronne, qui clôt le second acte) et qu'il ne les ait bien conduites. Mais, dans *Dernière Croisade*, les meilleures scènes même manquent un peu de la légèreté qui eût été nécessaire à toute la pièce. Le dialogue a des lenteurs et des lourdeurs qu'il aurait fallu éviter ; et M. Maxime Gray en eût été, me semble-t-il, fort capable, car, çà et là, il a trouvé des répliques vives et fines. En somme, *Dernière Croisade* n'est guère qu'une estimable tentative dramatique ; et, avec quelques riens, peut-être, M. Gray en eût fait une très agréable comédie.

Puis, la pièce a été jouée lourdement, et cela lui fut nuisible. Seul, M. Lugné-Poe a donné au rôle du Baron l'allure et le ton qui convenaient : il y a été excellent.

§

L'*Errante* est, certainement, un des plus beaux poèmes qu'ait écrits M. Pierre Quillard. Comme dans la *Fille aux mains coupées*, des vers, dits par les acteurs du poème, y alternent avec des proses qui évoquent les temps et les paysages où se passe l'action. Cette action est des plus simples, et M. Quillard y a hautement symbolisée, d'abord, l'incertitude découragée dont, aujourd'hui, souffrent beaucoup d'hommes généreux ; puis, c'est le départ de l'éternelle Errante vers les luttes glorieuses, et c'est le fier appel à la liberté.

M. Lugné-Poe a montré beaucoup d'ingéniosité à mettre en scène l'*Errante*, à qui n'auraient convenu, d'aucune manière,

les décors précis des drames et des comédies. Il a fort bien dit le rôle de l'Homme, et Mlle Melly a été gracieuse à la fois et énergique dans celui de l'Errante. Mlle Suzanne Auclaire a récité avec beaucoup d'intelligence les proses qui suggèrent aux spectateurs les décors, sombres et rutilants, où agissent les héros du poème. Il faut louer le directeur de l'Œuvre d'avoir représenté le très beau poème dramatique de M. Pierre Quillard.

§

La Fleur enlevée est une petite comédie chinoise, amusante et délicate, naïve et raffinée. Elle charme et fait rire au même instant; c'est un passe-temps très agréable. Elle a été montée avec soin et goût, et jouée avec esprit par Mlle Suzanne Auclaire et M. Henri Monteux.

§

A l'Odéon, l'on a représenté *Deux Sœurs*, de M. Jean Thorel. M. Thorel est, parmi les écrivains d'aujourd'hui, un des plus délicats, et l'on garde, de ses œuvres, un souvenir charmant de douceur attendrie. C'est un tel souvenir que l'on gardera des *Deux Sœurs*, pièce toute de nuances, écrite avec finesse, et habilement conduite. M. Jean Thorel a fort bien fait la scène capitale de la pièce, celle où, au second acte, s'expliquent les deux sœurs, Yvonne de Chanteaume et Marcelle Doublet. Le personnage d'Yvonne est dessiné d'une manière heureuse et subtile, et M. Jean Thorel a su, par des traits ingénieux, marquer qu'elle s'abuse elle-même sur les sentiments qui la poussent à agir, et que, si elle reproche à Marcelle son attitude envers M. de la Chesnaie, ce n'est pas, comme elle croit, par zèle pour ce qu'elle juge la vertu, mais par inconsciente jalousie: hypocrisie innocente, en somme, et que Marcelle est la première à pardonner. Le dénouement est d'une tendresse sentimentale faite pour charmer. *Deux Sœurs* est une des œuvres les plus doucement émues que l'on ait représentées depuis longtemps, et il est dommage que les deux rôles principaux en aient été joués, celui d'Yvonne, par Mlle Dux, avec trop de sécheresse, celui de Marcelle, par Mlle Rose Syma, avec trop de furie.

§

Je n'ai pas à parler longuement de la *Nébuleuse*, de M. Louis Dumur, aux lecteurs du *Mercure*. Il y a quelques mois, ils ont pu y lire la pièce elle-même, et juger avec quelle générosité elle est conçue et avec quel soin elle est écrite. M. Remy de Gourmont, quelque temps après, leur a dit quel but M. Dumur se proposait d'atteindre.

Il ne me semble pas que la *Nébuleuse* ait gagné à être représentée. Les personnages de M. Dumur ont une tendance excessive à disserter; ils ne sont pas toujours assez vivants, et ils restent un peu des entités; aussi, quelquefois, la pièce de M. Dumur, mise à la scène, a-t-elle paru froide. Certains pas-

sages, néanmoins, ont eu le succès qu'ils méritaient; et ces passages eussent été plus nombreux, si l'on avait confié à de meilleurs acteurs le soin de jouer la *Nébuleuse*. Il est fâcheux que l'on n'ait pas trouvé de plus dignes interprètes pour cette œuvre si noble et si courageuse.

§

La *Fille d'Artaban* est un essai dramatique fort intéressant. M. Alfred Mortier, tout en donnant à sa piece une portée symbolique, n'a pas voulu négliger l'intérêt immédiat; Artaban, Rosella, Trinquet, restent des êtres bien vivants, et celui qui ne comprendra pas, ou qui dédaignera de comprendre, les idées qui s'incarnent en eux, n'en sera pas moins ému de leurs aventures. La tâche que s'était proposée M. Alfred Mortier était difficile à accomplir, et il faut le louer de n'avoir pas échoué.

La *Fille d'Artaban*, c'est l'histoire d'un bateleur qui montre au public sa fille Rosella, en des poses plastiques : mais la foule fuit la baraque d'Artaban et se laisse attirer par les grossières plaisanteries d'un pitre, établi en face. Artaban en arrive à dévoiler la nudité de sa fille, et Rosella apparaît dans toute la splendeur de sa beauté. La foule s'indigne et crie à l'obscénité; et le père tue sa fille, — le poète détruit son œuvre, — qui ne sera pas souillée par les mauvais regards de la multitude avilie.

Outre l'intérêt d'avoir essayé quelque chose, il y a de grandes qualités dans le drame de M. Mortier. Il est bien conduit, spirituel par moments, vraiment tragique au dénouement, et jene vois guère à y reprendre que quelques longueurs dans les premières scènes. Il a été parfaitement joué par M. Gémier, dont Artaban restera un des plus beaux rôles, et par M. Janvier, qui a été fort plaisant dans le personnage de Trinquet, valet d'Artaban. Mlle Béraldi a été une gracieuse et aimable Rosella.

§

Alfred de Vigny avait, au plus haut point, le génie dramatique. *Chatterton* est, peut-être, le plus beau drame qu'on ait écrit dans la période romantique, et, certainement, un des chefs-d'œuvre du théâtre. De ce génie dramatique Vigny gardait quelque chose quand il écrivait ses contes : *Laurette ou le Cachet rouge* est composé presque comme un drame, et, pour avoir un acte puissant d'effet, il a suffi d'extraire, textuellement, de la *Canne de jonc*, le dialogue entre Pie VII et Napoléon. M. Cadillan n'a été qu'un médiocre Empereur ; mais M. Taillade, acteur toujours admirable, a mimé merveilleusement le rôle du Pape, et a prononcé, avec le ton et le retentissement voulus, les deux seuls mots qu'il ait à dire pendant toute la scène, les mots fameux : « Comediante Tragediante ! »

§

Il y a de bien jolies scènes, et de bien émouvantes, dans la

Lépreuse, tragédie de M. Henry Bataille : celle, par exemple, entre Aliette et Ervoanik, à la fin du premier acte, celle encore où dialoguent entre elles les jeunes paysannes, au début du troisième, celle encore entre Ervoanik et les vieux Kantek. Il est fâcheux que M. Bataille ait jugé bon d'employer, pendant son second acte, des moyens dramatiques un peu trop naïfs. Sa pièce n'eût rien perdu en réelle simplicité, si ses héros avaient eu des raisons d'agir plus ingénieusement imaginées, et d'une meilleure logique. La vieille lépreuse, ardente à haïr les êtres sains, et qui emploie à les perdre la séduisante beauté de sa fille, n'en est pas moins un personnage vraiment tragique, et puissamment conçu.

Ce qu'il faut louer dans la *Lépreuse*, c'est la grâce et l'élégante simplicité du style, et çà et là M. Henry Bataille a intercalé dans sa pièce de petits poèmes exquis, des sortes de chansons populaires, où l'on retrouve tout le talent de l'auteur de la *Chambre blanche* : ils pourraient s'intituler la *Chanson des Cloches*, la *Chanson du Cœur*, la *Chanson du Moulin*: ç'a été une joie de les entendre, et ce serait une joie de les lire.

La *Lépreuse* a été très bien jouée, par Mme Louise France, par Mme Berthe Bady, par Mme Renée de Pontry, par M. Paul Franck, par M. Raymond ; puis, il y avait un groupe charmant à voir, un groupe de trois jeunes filles, Mlles Fanny Zaessinger, Juliette Vary et Hedvige More.

§

Comme la *Nébuleuse*, on a pu lire *Volupté* dans le *Mercure*, autrefois; cette jolie scène, on a pu la relire dans le *Démon de l'absurde*, ce recueil de beaux contes et d'ingénieuses nouvelles qui serait le meilleur livre de Mme Rachilde, si Jean de Chilra ne venait pas de publier la *Princesse des Ténèbres*. Il a suffi d'y ajouter un dénouement, pour en faire un petit drame excellent, naïf et subtil, délicat et terrible. Cette pièce, si finement sensuelle et, par endroits, si cruelle, a été jouée d'une manière parfaite : M. Paul Franck a su s'y montrer très jeune, et Mlle Fanny Zaeissnger, toute gracieuse, y a révélé un talent ingénu et pervers qui convenait on ne peut mieux à l'interprétation de *Volupté*.

§

Je ne ferai pas aux lecteurs du *Mercure* l'injure, car tous la connaissent bien, de parler longuement de la petite comédie que Verlaine intercala dans *Jadis et Naguère*, et qu'il intitula *Les Uns et les Autres*. C'est vraiment

Un petit acte exquis, un rien délicieux,

comme l'a dit, en douze syllabes, M. Armand Silvestre, (*Prologue* pour le spectacle d'ouverture du Théâtre-Salon), et il est étrange que ceux qui administrent la Comédie-Française n'aient jamais songé à enrichir leur répertoire de ce badinage du grand poète. Au Théâtre-Salon, la pièce, accompagnée d'une agréable musique de M. Charles de Sivry, a été

mise en scène avec goût, et jouée avec grâce par Mmes Lara, Soldyss et Julia Robert, et par MM. Paul Franck et Duluard.

§

Je ne veux pas non plus m'étendre sur le *Droit aux Etrennes*, de M. Georges Courteline, car ce vaudeville me semble l'erreur d'un homme d'esprit. C'est à peine si çà et là dans cet acte d'une fantaisie pénible, et qui fut joué gaiement par Mme France et lourdement par M. Mondos, on retrouve quatre ou cinq mots vraiment comiques, et dignes de l'auteur excellent de *Boubouroche* et de *Lidoire*.

§

Il faut savoir gré à M. Catulle Mendès du soin qu'il a pris de mettre à la scène l'admirable pantomime que Théophile Gautier raconte dans un de ses feuilletons. *Chand d'habits* est une œuvre puissante, aimable quelquefois, le plus souvent terrible, et, au dénouement, grandiose. Plusieurs scènes en sont vraiment belles : la scène, entre autres, où, à contempler le sabre qu'il a dérobé, par jeu, au Marchand d'habits, Pierrot conçoit l'idée du meurtre, et celle où, tandis qu'il tient enlacée Musidora, lui apparaît le spectre de l'homme assassiné. Tout le troisième tableau est d'un tragique terrible et majestueux. Comme pantomime, *Chand d'habits* nous semble un chef-d'œuvre.

M. Séverin, qui a joué Pierrot, est un grand mime : dans la scène du sabre et dans celle du duel, il a été superbe. Auprès de lui, il faut louer MM. Desfontaines et Paul Franck, et Mlle Litini.

A.-FERDINAND HEROLD.

ART

Goya : les *Caprices*. — Eugène Carrière, à l'Art Nouveau. — Camille Pissarro, chez Durand-Ruel. — Lebourg. — Ch. Dulac, chez Le Barc de Boutteville.

Rue Laffite, M. Moline créa un violent contraste aux productions de ses exposants ordinaires en nous montrant, rare fortune, la série presque complète des *Caprices* de Goya. S'amuser de la causticité de ces caricatures allégoriquement fantasques, c'est un plaisir qu'éteint, sans lui ôter intérêt même rétrospectivement, le prestige d'une merveilleuse et puissante manière d'eau-forte. L'éclair des blancs laissés près des noirs lavés, ou des brunissages ombreux, la hachure énergique des fonds, donnent, en cet album, une émotion d'art qui contrebalance celle de la saisissante vie inscrite aux grimaces des masques, aux gestes strapassés et comiques, parfois menaçants. Une douleur, parmi ces sourires jamais calmes, annonce sourdement la nervosité du maître à ceux qu'attarderait le plaisant de la légende : et tout s'ordonne en fantômes ou en grotesques, que dément çà et là l'élégance amaigrie d'une sil-

houette féminine de l'ancienne Espagne. Ici comme en les *Proverbes,* ou en ces inoubliables *Horreurs de la guerre,* Goya clôt une époque, une aristocratie, une race, la signe d'un pinceau sans défaillance — et tout le peintre de la *Foire de San-Isidro* et des *Tauromachies* se laisse voir, avec ces ressources qui firent de lui un des maîtres supérieurs du réalisme et du fantastique. L'enseignement de cette série en vaut l'agrément d'art : j'aimerais que de cette occasion trop rare et fugitive un souvenir restât à nos jeunes artistes. Là est une source vive, un exemple hautain, abondant et sobre.

M. Eugène Carrière est un noble, un calme, un pénétrant moderne, un expressif plein de style et de distinction, un intelligent. Bien peu de portraits se trouveraient dans nos plus célèbres ateliers pour soutenir la comparaison avec tels visages retrouvés chez M. Bing ces temps derniers. J'ai nommé déjà antérieurement, et je répète à dessein, les effigies de MM. Dolent, Sédilles, Daudet, Geffroy, et le Paul Verlaine. J'ajoute la jeune femme attachant un bouquet de ceinture — la grâce — et quelques esquisses de têtes. Ce sont là des morceaux de maître ; il faut les aimer avant tout dans l'œuvre de M. Carrière, et la mère endormie, géante dans l'ombre et protectrice d'un front naissant, c'est également une belle chose. Et tout l'ensemble de cet œuvre est touchant, discret, émotif et sage. Mais pourquoi tout admirer d'un homme dès qu'on admet qu'il a sa place parmi les premiers du temps ?

Je ne songe pas à cacher que je crains, pour l'artiste, le danger de la monotonie et de la manière. L'opacité et la grisaille de ses toiles, s'accentuant de plus en plus, déplaisent, affaiblissent l'impression : quelques phrases simples, écrites par M. Carrière en préface de son catalogue, montrent bien son intention. Mais ces phrases, dont une ou deux sont touchantes de sincérité compréhensive, se relient mal ; elles heurtent des idées mal faites pour s'accorder, et ce désarroi mental se retrouve dans le parti-pris de M. Carrière.

Il embrume pour envelopper, il noircit pour faire sobre, égare dans l'indistinct pour faire régner le mystère de l'atmosphère, il fait terne pour voiler, et l'admirable, et solide, et classique dessin de ses premières séries s'abolit de plus en plus dans l'effacement systématique, dans la réduction à la silhouette, dans la combinaison exagérément fine des modelés. Ce peintre doué fortement atteint à l'anémie par un raisonnement esthétique qui ne s'explique pas clairement. Sa vision, qu'il veut paisible et intime, devient fumeuse et morne. Le grand portrait de M. Chausson et de sa famille, par exemple, dont la présentation est d'une maîtrise large, et où certains morceaux arrachent l'admiration, déconcerte par la vapeur de spleen, la buée tenace qui y décolore toutes choses : et les essais de paysages de M. Carrière montrent tout à fait devant la nature ce défaut qui naît d'un désir exagéré de simplification. L'ombre obsède cet artiste au point que les êtres qu'il y place deviennent des spectres, dont la face est presque nulle, dont seuls les yeux sont encore visibles. M. Carrière aime cette

poésie du crépuscule d'automne qui fait de tout être au seuil d'une porte une apparition d'ensemble : mais il abuse de cet effet presque immatériel où tout détail s'annule, et ses grands portraits finissent par ne donner que l'aspect indécis d'une personne. Les corps se mêlent au fond en des gris indiscernables, la couleur s'en va, on s'irrite de ne rien saisir : le portrait est-il cela, alors que le moindre pli d'un vêtement signifie plus fortement celui qui en est porteur ? M. Carrière a une manière, il la prodigue, on peut souhaiter qu'il en sorte, puisqu'on pourrait craindre qu'elle amoindrît ses dons les plus rares.

Cette facture pâlote, cet estompage opiniâtre qui affadit un dessin deviné très solide, c'est un impressionnisme mental qui peut entraver M. Carrière dans de grandes œuvres : je songe au *Théâtre populaire,* si manqué à cause de cela. Et à présent que tout ceci est dit, m'est-il permis d'espérer ne pas être accusé d'éreinter l'artiste ? Et aujourd'hui nos pontifes des gazettes encensent ou assomment, au choix : je voudrais que cette remarque d'un défaut dont la cause est intelligente et honorable ne me fît point ranger dans la seconde catégorie. Je n'admire pas tout ce que peint M. Carrière, simplement.

— Combien, à côté de son œuvre, les séries d'impressions de M. Camille Pissarro apparaissent consciencieusement médiocres, patiemment indifférentes, respectablement quelconques, copies de sites sans caractère vues exactement et pointillées méthodiquement, c'est sur quoi je ne veux pas m'appesantir, autant par égard pour la vie appliquée et après tout fort honorable de M. Pissarro que pour ne pas répéter à satiété ce que j'ai écrit ici de l'impressionnisme et de sa non-valeur esthétique. M. Pissarro est un laborieux. Ses récents quais, ponts et paysages en sont la preuve; et de ce qu'il manque de toute originalité et de tout moyen d'émouvoir, il ne faut retenir qu'un regret.

— Le talent souple de M. Lebourg a retrouvé ces temps-ci, par un retour d'opinion ou quelque réveil de curiosité, l'appréciation déjà ancienne des artistes. Un excellent peintre, c'est bon à noter, et M. Lebourg a été un paysagiste remarquable, il y a des années, à une époque où ce n'était guère la mode d'avoir du talent de cette façon-là. En attendant la remise en honneur de la peinture noire, qui ne saurait tarder après le déluge de lait de chaux des néo-impressionnistes, les toiles claires et ingénieuses de M. Lebourg ont plu, et c'est avec plaisir qu'on a vu réapparaître un artiste qui ne connaît que l'estime et qui ne court pas sus à la réclame.

— Chez le Barc de Boutteville, un intérieur de cathédrale d'un sentiment profond, d'une exécution très fine, accompagnait une série de lithographies teintées de M. Charles Dulac. C'est un nouveau venu très intéressant, qui sait et qui ressent, qui témoigne d'une singulière adresse et d'une délicatesse réelle dans l'usage de la pierre. Ses plaines, ses masses d'arbres tragiques retiennent et font attendre *quelqu'un.* Il faudrait rencontrer plus souvent de pareils jeunes hommes

en cette galerie où voisinent parfois de si étranges tableaux.
— Et les Salons fonctionnent, et M. Dubufe est toujours désagréable, et M. Vigneron est toujours papelard, et il y a toujours beaucoup de tableaux, et nos critiques, sentimentaux ou rosses, indépendants ou poncifs, disent toujours autant de sottises et sont toujours aussi fermés à tout ce qui n'est pas le snobisme moutonnier ou le dénigrement systématique. Allons, tant mieux, tant mieux ! Nous repasserons l'année prochaine.

CAMILLE MAUCLAIR.

ECHOS

Société anonyme du Mercure de France. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale extraordinaire, au siège social, le quinze juin prochain, neuf heures du soir.

ORDRE DU JOUR

Modifications aux statuts touchant des points d'administration intérieure.

Pour faire partie de cette assemblée, il faut être possesseur de *trois* actions au moins, ou les représenter comme fondé de pouvoirs.

Le Président du Conseil d'administration.

A. VALLETTE.

§

Sépulture Jules Laforgue. — La translation des restes de Jules Laforgue en terre perpétuelle a eu lieu le 11 mai, au cimetière de Bagneux, en présence de MM. Emile Laforgue, Francis Vielé-Griffin et A.-Ferdinand Herold. La pierre sera posée en juin.

Nous avons reçu de M. Emile Laforgue la lettre suivante :

« 22 mai.

» Monsieur Vallette,

» Il y a quelque jours, j'écrivais à mes frères et sœurs pour leur dire la pieuse pensée qu'avaient eue les collaborateurs du *Mercure de France* de donner à Jules Laforgue une sépulture en terre perpétuelle ; je reçois aujourd'hui leur réponse à ma lettre. Ils voudraient dire à tous combien ils ont été touchés par l'affection de ceux qui ont connu notre frère et l'admiration pour l'œuvre qu'il a laissée.

» Voudriez-vous, cher monsieur, au nom de mes frères et au mien, prier les collaborateurs du *Mercure*, tous ceux qui ont voulu honorer sa mémoire et assurer une sépulture à Jules Laforgue, de voir dans cette letrre l'expression de toute notre gratitude.

» Croyez, etc.

« E. LAFORGUE. »

§ Mai 1896.

Monsieur le Directeur,

Les attaques, sans fracas, dont m'a comblé, ici, le mois dernier, M. Robert de Souza sollicitent une réponse conforme. Sur celles qui suspectent ma conscience d'artiste, assurément je ne me fâcherai point. C'est là un délicat sujet où je reviendrai quelque jour. Je conseille cependant à votre rédacteur de ne pas juger prématurément un fragment de méditation à quoi il n'a rien dû comprendre, car il en ignore l'épilogue, le but, et les préambules : je veux dire qu'il n'a, hors cela, rien lu de moi — je l'en félicite d'ailleurs. — Ce qu'il eût fallu regarder, ce n'est point ceci et cela, des candeurs, des réminiscences ou des soupirs, mais si ces feuillets sur le *Pathétique* existaient logiquement par rapport à mon œuvre. Ces diatribes contre Ibsen, Schakespeare, — Wagner, bientôt, aussi, je pense — appartiennent à mon œuvre, en sont le développement.

Ce que j'interprète de mon être, chacun le déforme à plaisir. Il faudrait comprendre enfin. A-t-on perdu le sens des mots, leur vertu propre ? Si je concède à tous le droit de m'injurier, au sujet de l'art que j'instaure, je n'autorise personne, ni le premier venu, à en défigurer l'économie. Ce rédacteur du *Mercure!* il m'incrimine sur une phrase qu'il paraît trouver candide ! Comme il n'en a point pressenti le sens, j'aimerais assez la commenter. Permettez-moi de reprendre ma pensée :

« D'où vient Hamlet, et pourquoi son destin ? » Oui, cette demande est plausible. On ne sait rien de cette âme. Une étrange catastrophe la détourne de sa route pour de terrifiantes aventures. Le mystère de son être ajoute à notre effroi. Eh bien ! je désire une autre émotion.

Le but de l'art, pour un poète, n'est pas de peindre une destinée, dans ses plus tragiques et subites périodes, mais à chaque minute de son cours logique. Epaminondas ou Hamlet ne sont sublimes, — dit-on, — tumultueux à chanter que vers le temps qui environne leur mort : mais en face de ces personnages que transfigure un provisoire émoi, un laboureur ou ce marin, voilà des héros perpétuels.

Ah ! nous voulons la vie plus pure, plus simple et harmonieuse aussi ! Le tragique d'un destin la dévie et la fausse. Dès l'instant qu'un homme vit ou meurt, sa beauté intrinsèque solennelle disparaît. Au culte de l'individu, de sa pensée intérieure, de ses petites ambitions, des tourmentes de sa passion, j'oppose le culte du *Héros qui travaille*. Les profondes rumeurs des cités, des ports rouges, goudronneux, les quais sonores d'esclaves, d'énormes cargaisons d'or, l'industrie au hameau, le prodigieux tumulte que font les forges de fer, les vagues, les flots blancs, telle est l'étude que je prêche ! Tel est l'univers poétique duquel je propose la méditation.

Pour revenir à Hamlet, je le trouve pire, sans harmonie. Il est viable en Grèce, en Islande, sur la montagne ou près du lac. C'est un héros sentimental. De là l'indifférence de la

Nature, dont la constatation tranquille paraît stupéfier M. de Souza. — Cependant, à un pêcheur la mer est indispensable. Que l'on conçoive, là, une vie plus parfaite. Le mot que prononcera cet homme ne fait pas allusion qu'à soi, mais aussi aux blanches vagues qui s'ébrouent, bondissent sur les rocs, à un poisson parmi de glauques goémons d'or, aux herbes encore, et aux coraux marins ! — Ah ! voilà l'eurythmie enfin ! La nature, passionnée, chuchote autour d'un homme. Le ciel est attentif, l'eau heureuse ! Beau soleil !

Tel est strictement, le sens de cette phrase, en laquelle, M. de Souza n'aperçoit qu'une réminiscence de M. Francisque Sarcey ; je l'en félicite, tout à fait. Il est possible que Maeterlinck, Pierre ou Paul, ou M. Schwob, ont écrit des choses semblables ; je ne le sais pas, mais c'est fort possible. De Souza l'affirme, je le crois. Puis-je l'avertir, cependant, que dans cette réponse même il pourra trouver deux ou trois sentences fort resemblantes à celles qu'a, peut-être, émises Maurice Maeterlinck ? Cela lui sera aisé, mais qu'il ne s'y arrête pas. Ce que j'écris sur le *tragique*, quelqu'autre, déjà, a pu le dire, exactement, sans nulle lacune ; mais le ton différait, et voilà tout changé ! Car tout dépend du point de vue où se place un écrivain. La même phrase, tour à tour proférée par Hégel, Pascal, Spinoza et Leibniz, créera quatre axiomes différents. — Tout cela, d'ailleurs, pour ceci : il faut que M. de Souza demeure bien innocent pour m'accuser. Je le lui dis simplement, sans acrimonie aucune, Pour moi, je suis certain de ma pureté profonde. Je regarde l'univers avec les yeux d'Adam. Ah ! ne me comparez à rien. J'essaie de recréer un monde. Je voudrais douer les mots de mes sens, mon sang et mes pulsations, afin que chacun distingue bien la vertu grande de mes désirs. Je travaille obstinément. Je bâtirai, s'il plaît à Dieu, mon œuvre. Ce sera pierre par pierre, avec une patience passionnée. J'en remets la gloire et la garde à mes frères d'âge, à mes amis intellectuels. — « L'avenir reconnaîtra les siens. »

Voilà, Monsieur le Directeur, une réponse un peu longue, et j'en suis désolé ! Je prie votre impartialité de l'insérer. Je vous en serai fort reconnaissant.

Agréez les remerciements de

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

§

Transformation du « Mercure de France ». — Depuis qu'il existe, le *Mercure de France* a toujours donné — matériellement — plus qu'il n'avait promis : c'est ainsi que voilà plusieurs mois qu'il paraît sur neuf ou dix feuilles au lieu de huit ; mais c'est sur huit feuilles qu'avait été basé le tarif actuel de vente et d'abonnement. Or, à partir de la prochaine livraison (juillet, n° 79), il sera publié sur douze feuilles, soit près de 200 pages, et pour cet énorme écart entre huit et douze feuilles le prix de la livraison ne sera augmenté que de 0 fr. 25. Voici le nouveau tarif :

PRIX DU NUMÉRO

France............ 1 fr. 50 | Etranger.......... 1 fr. 75

ABONNEMENT

France		*Etranger*	
Un an............	15 fr. »	Un an............	18 fr. »
Six mois..........	8 fr. »	Six mois..........	10 fr. »
Trois mois........	5 fr. »	Trois mois........	6 fr. »

Le prix des tomes brochés reste fixé à 5 fr.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Dans la collection gr. in-18, à 3 fr.50 : REMBRANDT, par Virgile Josz et Louis Dumur.

Dans la collection pet. in-18, à 2 fr. : LA CHEVALIÈRE DE LA MORT, par Léon Bloy.

Dans la série des ouvrages de formats et de prix divers : LA CROISADE DES ENFANTS, par Marcel Schwob, couverture lithographiée en couleur par Maurice Delcourt, vol. pet. in-16, 3. 50. — LE SAGE EMPEREUR, poème légendaire, par Léon Riotor.

Notre catalogue N° 10 sera mis en distribution dans quelques jours. Nous rappelons à nos lecteurs qu'il leur suffit de nous faire la demande de service du catalogue pour le recevoir gratuitement toutes les fois qu'il paraît.

§

L'Ymagier, n° VII, vient de paraître, contenant, comme texte : la version populaire de la *Patience de Griseledis*, illustrée de 3 petits bois gothiques ; comme suites d'images ; I. *Pages de vieux livres :* un fragment xylographique allemand et plusieurs frontispices de rares impressions du XVIe siècle (Jean de Gourmont, Gilles de Gourmont, Simon Vincent) ; II. *Les VII Trompettes*, petits bois populaires ; III. *La Passion*, bois, eaux-fortes et dessins (Martin Schongauer, Pietro della Francesca, etc. ; IV. *L'Ange Gabriel*, un bois de Jean Cousin et un dessin d'Émile Bernard ; — V. *Musique* : « Chanton, je vous emprie », Noël du XVe siècle. On trouvera de plus deux grandes lithographies en couleurs (une pour les abonnés, deux pour les souscripteurs aux éditions de luxe) tirées jadis à nombre restreint pour l'éditeur Bachelin-Deflorenne et dont l'*Ymagier* a retrouvé et racheté tous les exemplaires en bon état. Ces planches, fac-similés d'anciennes miniatures illustrant un *Apocalypse*, sont d'une exécution très belle qui demanda et des soins et des dépenses considérables.

Les deux Images d'Epinal sont : *Napoléon à cheval*, de Georgin, et, du même, *Saint Pierre et Saint Paul*, la planche si curieuse et si naïvement symbolique.

§

Monument Paul Verlaine. — Un comité est en formation en vue de l'érection d'un monument à Paul Verlaine. La présidence du comité a été offerte à M. Stéphane Mallarmé. Le monument sera exécuté par le sculpteur Niederhausern.

§

Vient de paraître, à la Bibliothèque de l'Association, 17, rue Guénégaud, l'album de F.-A. Cazals que nous annoncions dans notre dernière livraison : *Paul Verlaine, ses Portraits.*

§

Vient de paraître le deuxième fascicule de **Perhinderion.** Au sommaire : A Dürer : *Sainte Catherine,* grande planche in-folio ; le *Jugement dernier.* Images anciennes d'Epinal. Images modernes coloriées à la main. Texte composé en caractères anciens.

§

Les Temps Nouveaux annoncent la publication d'un album de 30 épreuves dues à divers artistes de talent. La première, signée Luce, est en vente au prix d'un franc au bureau des *Temps Nouveaux,* 140, rue Mouffetard (1 fr. 15 par la poste). Il a été fait un tirage d'amateur, à 20 exemplaires, au prix de 3 fr.

FINANCES

Le bruit qui a couru le 18 mai à la Bourse qu'une décision serait prise le lendemain matin au Conseil des ministres relativement à l'incorporation dans le projet de budget pour 1897 d'un impôt sur la rente française a causé une grande émotion dans le monde de la finance.

Le 3 0/0 qui à la précédente clôture était à 102.67 a clôturé à 102.17 avec 0.50 de baisse.

Le 3 1/2 et l'Amortissable ont suivi ce mouvement de recul.

L'Italien a profité de ces perturbations pour avancer de quelques centimes.

L'Extérieure est d'une bonne tenue malgré les incidents du *Competidor* et les sacrifices continus en hommes et en argent auxquels l'Espagne se voit contrainte.

Les fonds ottomans se tiennent bien.

Le marché des établissements de crédit demeure calme.

Même tranquillité pour les chemins de fer français et étrangers.

Les valeurs minières sont bien tenues, un petit progrès, sans animation.

MERCVRE.

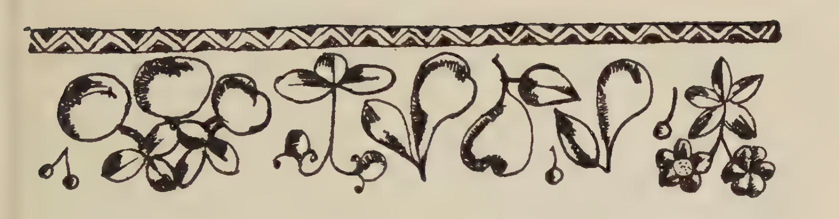


TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XVIII*)

N° 76. — AVRIL 1896

N° 77. — MAI 1896

N° 78. — JUIN 1896







TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(TOME XVIII)

---

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

Mercvre.

Le Gérant : A. Vallette.

Paris.—Imprimerie du Mercvre de France. Lucien Marpon 17, rue Friant

